22500000263

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS

L'homœopathie repose uniquement sur l'expérience. Imitez-moi, dit-elle à haute voix, mais imitez bien, et vous verrez à chaque pas la confirmation de ce que j'avance. Ce que nulle matière médicale, ce qu'aucun système de médecine, aucune thérapeutique n'avait fait ni pu faire jusqu'ici, elle le demande à grands cris; elle veut être jugée d'après les résultats. (Hahnemann, *Traité de Mat. méd.*, t. I, p. 74, trad. Jourdan, membre de l'Acad. roy. de Méd., 1834.)

TOME I — 1868

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS LE BOULEVARD SAINT-GERMAIN

LONDRES
HIPP. BAILLIÈRE

MADRID
C. BAILLY-BAILLIÈRE

NEW-YORK
BAILLIÈRE BROTHERS

LEIPZIG, E. JUNG-TREUTTEL, 10, QUERSTRASSE

1868

318332

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

WELLCOME INSTITUTE LIBRARY

Coll.	WelMOmec
Coll. No.	

1re Année. — N° 1. 1er Janvier 1868.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

INTRODUCTION

Le titre de notre Journal est un hommage rendu à la mémoire de la *Bibliothèque homœopathique de Genève.*

Nous sommes heureux de trouver encore une fois l'occasion de témoigner publiquement quelle est notre estime, quelle est notre reconnaissance pour ses illustres fondateurs, Dufresne et Peschier.

Le premier fut trop tôt enlevé à la science et à ses amis. Esprit droit, logique sévère, amour ardent pour la vérité, il avait toutes les qualités éminentes du médecin. Le second, Peschier, d'une égale valeur, est resté dix ans sur la brèche, et n'a cessé de lutter que lorsque sa fortune et sa santé ruinées le mirent hors de combat.

Gloire à ces initiateurs ! Il est bien juste que nous honorions leur mémoire, nous surtout qui avons profité de leurs travaux.

De 1833 à 1843, la *Bibliothèque homœopathique de Genève* a initié les médecins français à l'étude et à la pratique de la médecine homœopathique ; les services qu'elle a rendus pendant toute la durée de son existence sont immenses, et immenses encore sont les services qu'elle rend tous les jours à ceux qui sont assez bien inspirés pour la consulter.

Nous montrer les dignes continuateurs de la rédaction de la *Bibliothèque homœopathique de Genève*, en reproduire l'esprit, la foi, l'enseignement, confirmés par l'expérience ; être utiles, comme elle, aux médecins et aux malades, c'est l'apogée de notre ambition.

Assez et trop longtemps nous avons consumé nos forces à confondre les détracteurs de l'homœopathie : l'opposition qui se dresse contre nous est une hydre à cent têtes, toujours renaissante, qui se joue de nos efforts. En raison même des coups qui lui sont portés, elle n'en est que plus disposée à se mettre en colère et à s'emporter plus haut.

Arrivons à faire mieux qu'à éterniser des luttes stériles parce qu'elles sont inégales.

Travaillons à être utiles.

Ils sont nombreux en France les médecins

praticiens qui, fortifiés par les mêmes études et riches d'une assez longue expérience, sont animés des mêmes convictions que nous; mais, trop accablés des fatigues de la journée, ils ne se préoccupent pas assez du lendemain; trop modestes pour ne pas se contenter de la moisson présente, ils ne songent pas assez à consolider leur héritage; ils s'épuisent à poursuivre leur opiniâtre labeur; quotidiennement on les voit s'appliquer à la pratique médicale avec un zèle admirable, mais ils vivent isolés et se taisent, découragés par le nombre, par l'audace des attaques et par le triomphe démesurément trop long de leurs impitoyables frondeurs.

Ce silence est une faute, ce découragement un malheur.

L'un et l'autre doivent cesser devant le péril qui nous menace, celui de perdre à tout jamais le fruit de l'expérience acquise si laborieusement par la première génération homœopathique.

Quiconque a vu a le droit de parler. Quiconque a mis à l'épreuve l'homœopathie et en a retiré un bienfait a le devoir d'apporter son obole au trésor commun pour contrebalancer le poids des dénégations injustes qui nous oppriment isolément et qui finiraient par être victorieuses d'autant mieux que le plus grand nombre d'entre nous aurait plus longtemps gardé le silence.

A l'œuvre donc tous! Nous faisons des vœux pour qu'au mouvement parti de Paris réponde le mouvement des provinces; et vous, nos confrères isolés, qui avez d'autant plus de mérite que vous avez pour la plupart défriché une terre ingrate, sans encouragement et presque sans autre compensation que la satisfaction de votre conscience, ne restez pas sourds à notre appel, apportez-nous les fruits de votre expérience. Cette œuvre est fondée pour remédier à tous les isolements, pour nous réunir tous en faisceau; elle est à vous, elle est pour vous; c'est un des vôtres qui va y consacrer ses dernières forces, comme de son succès il fait sa dernière espérance.

Nous avons pour nous le droit et la vérité, il ne s'agit plus que de nous unir contre l'injustice et l'erreur pour nous rendre forts et pour mériter le triomphe.

En premier lieu, nous nous adressons aux médecins, car, médecins nous-mêmes, ce que nous désirons, c'est de conquérir des intelligences; mais nous parlerons aussi pour tout le monde, car, voulant être utiles à tous, c'est dans l'esprit de tous que nous voudrions faire entrer nos convictions.

Il ne dépend plus de personne que le procès ne soit engagé entre l'allopathie et l'homœopathie; or, ce procès est un scandale qui compromet également la dignité des médecins et le repos des familles; il importe qu'il ne soit pas indéfiniment pendant.

Il importe à l'intérêt de tous d'en finir.

Et pour en finir, c'est une justice à rendre aux médecins homœopathes, que n'ont-ils pas fait?

Ils ont frappé à toutes les portes de toutes les Académies; ils ont invoqué le Sénat, où ils ont trouvé d'éloquents défenseurs, mais où une parole plus puissante qu'autorisée ne leur a épargné ni le sarcasme ni l'ironie; depuis plus de trente ans, ils ont écrit des livres, des revues, des journaux, des bulletins, des lettres aux médecins, des lettres aux ministres, etc. Quoi encore? Ils ont fait des leçons publiques toutes les fois que, par faveur, on leur a permis d'en faire; ils ont créé des dispensaires à tous les coins de rue; ils ont guéri, et, sur l'authenticité de leurs

guérisons, il n'est pas possible d'élever un soupçon raisonnable; quand les épidémies ont sévi, ils ont ravi les populations autant par leur succès que par leur dévouement, soit que les épidémies vinssent à eux, ou qu'ils allassent au-devant des épidémies; tout a été inutile pour apaiser leurs adversaires implacables. Il est même arrivé ceci, qu'à Paris, en plein hôpital, pendant trois ans, sous la direction de J.-P. Tessier, de si regrettable mémoire, l'homœopathie a prouvé qu'elle avait réduit la mortalité de 113 pour 1,000 à 85. On a nié contre toute évidence.

Ainsi le grand jour de l'hôpital ne nous a pas même sauvés de désolantes dénégations; et comme pour s'éviter la peine de nous nier éternellement, qu'a-t-on fait? On a résolûment, par esprit de parti, au mépris de toute justice, interdit à l'homœopathie l'entrée des hôpitaux.

De jeunes médecins, lauréats des écoles, internes des hôpitaux, d'un talent reconnu, d'une honorabilité parfaite, se sont présentés au concours, et parce qu'ils ne reniaient pas leur foi homœopathique, d'avance ils ont été repoussés. D'autres, par droit de conquête antérieure, étaient à la tête de services publics, honorés, respectés, considérés; du jour où ils se sont crus obligés, en conscience, de faire de la médecine homœopathique, on les a tourmentés jusqu'à ce que, pour ne pas cesser d'être honorables, ils aient été forcés de s'en retirer, et quand on n'a pas pu les faire sortir, on les a enrayés, on les a paralysés.

Nous ne craignons pas d'être contredits, c'est de l'histoire!

Et nos triomphateurs, fiers d'un succès si facile, n'en continuent pas moins à nous étourdir de leurs cris de victoire, comme si, réellement, ils avaient loyalement combattu contre nous, et que toutes nos batailles eussent été perdues; il n'est pas un seul de leurs bulletins qui, sans provocation même, ne contienne une injure.

Lisez : « *Il n'y a pas de milieu entre ces* « *deux opinions, la posologie homœopathique* « *est l'œuvre d'*UN EFFRONTÉ CHARLATAN, OU « C'EST LA CONCEPTION D'UN FOU. » (*Dict. de Thérap. méd. et chir.*, par E. BOUCHUT et A. DESPRÉS. Paris, 1867, art. *Homœopathie.*)

L'indignation serait ici légitime, et il n'est pas sans mérite de lui imposer silence.

On a beau se munir de patience, de résolution et de douceur, les insultes ne vous atteignent pas moins.

On nous dira : Mais ceci ne s'applique qu'à la posologie homœopathique, et la posologie homœopathique n'est pas toute l'homœopathie.

Assurément non, la posologie homœopathique n'est pas l'homœopathie, nous le savons mieux que tous nos contradicteurs, puisque nous avons, il y a vingt-cinq ans, nous et nos amis, avancé et prouvé que dans une maladie dont les symptômes correspondaient aux phénomènes morbides provoqués à l'état sain par la *cantharide*, l'application d'un vésicatoire constituait un procédé homœopathique, tout aussi bien que le plus petit globule hahnemannien.

L'homœopathie, c'est la loi de similitude; et si nos démolisseurs d'intention avaient autant de puissance que de bonne volonté, c'est de ce côté-là qu'ils devraient porter leurs coups; mais ils ont bien soin de n'en rien faire. Notre loi est apparemment à leurs propres yeux de quelque valeur, puisque nous sommes encore à attendre une page de réfutation sérieuse; puisque de cette loi même, quand l'évidence leur saute aux yeux, ils s'é-

chappent par la tangente, et quand les effets se produisent entre leurs mains, ils inventent des mots nouveaux pour les expliquer. (*Méthode substitutive.*)

La posologie n'est pas l'homœopathie, mais, après la loi de similitude, elle est le premier élément de sa force, et nous devons la défendre, parce qu'elle est une des grandes vérités de notre doctrine, la plus essentielle peut-être, puisque sans elle toutes les autres eussent été compromises.

Les doses infinitésimales sont le fruit d'une découverte nouvelle qui mérite d'être mise au nombre des plus grandes découvertes de notre époque (Hahnemann, *Mat. méd.*, p. 78), et il faut ajouter : d'une découverte qui depuis plus d'un demi-siècle a été consacrée par l'expérience.

Comment ne se lasse-t-on pas de les poursuivre d'un superbe mais stérile dédain, quand on voit si bien que toutes les oppositions qui les ont assaillies à leur début, et qui sont encore invariablement les mêmes, ne les ont pas empêchées de faire leur chemin?

Faut-il répéter que l'on n'efface pas d'un trait de plume l'expérience d'un demi-siècle, et qu'un gros rire n'a jamais étouffé une vérité ?

En raison de l'étonnement que les doses infinitésimales sont susceptibles de produire chez ceux qui ne les connaissent pas, nous comprenons bien qu'on s'entoure de précautions avant de les accepter; mais qu'on les repousse obstinément, sans vouloir prendre la peine de les étudier, quand la vie des hommes est intéressée à la solution de la question, c'est intolérable!

Nous-même, avant d'acquiescer à la parole de Hahnemann sur les doses infinitésimales, nous avons interrogé les faits, et ce n'est que lorsque les faits nous ont été surabondamment prouvés que nous les avons acceptés. Qu'on fasse comme nous, nous sommes certain qu'on arrivera à nos convictions, quand on aura, comme nous, soumis sa raison à l'expérience.

Mais, en attendant (on l'a vu par la citation que nous avons faite, et que l'on nous permettra de ne pas répéter), dans quelle alternative nous place-t-on aux yeux de la jeunesse médicale, que l'on a la prétention d'instruire, et aux yeux du monde, dont on n'est pas fâché de surprendre l'approbation universelle ?

Devant cet arrêt inique, nous humilierons-nous? l'honneur nous le défend. Dédaignerons-nous en gémissant? mais c'est nous condamner à périr par la stérilité de nos œuvres. Continuerons-nous à lutter contre la passion de nos adversaires par des arguments sérieux, avec preuves à l'appui? mais c'est fait, et l'expérience a prouvé que notre voix était constamment étouffée, au détriment d'un grand nombre de malades.

Donc, encore une fois, que faut-il faire?

Ne pas s'en tenir exclusivement à combattre les médecins, qui sont juges et parties; s'appliquer à répandre l'homœopathie pour en répandre plus particulièrement les bienfaits; éclairer l'opinion publique sur nos pensées, nos faits et gestes; faciliter à ceux-ci l'étude si pénible de la matière médicale, à ceux-là expliquer, développer nos principes; prouver l'efficacité de nos moyens d'action; de tous nous faire comprendre, de tous nous faire estimer et aimer!

Voilà la tâche nouvelle que nous nous imposons, parce que nous la croyons la plus

féconde en heureux résultats; et nous la remplirons, avec le concours de nos amis, sans réclames, sans trivialité, mais sans crainte et sans faiblesse.

Dr A. Chargé.

De la vulgarisation des sciences en général, et de la popularisation de la médecine en particulier.

Vulgariser une science, c'est en exprimer le sens, l'esprit et les faits qui la constituent, en termes clairs, précis, compréhensibles pour quiconque n'est pas dénué d'une intelligence ordinaire; c'est éviter dans son langage toujours digne, mais simple, les mots techniques dont les savants l'ont hérissée, trop souvent sans avantages réels pour ses progrès intrinsèques; en un mot, c'est épurer cette science et en faciliter la marche dans tous les esprits; c'est la rendre plus accessible à tout le monde; c'est l'établir dans la familiarité de tous ceux qui veulent apprendre, saisir et peut-être appliquer.

Or, avec les progrès de la civilisation, toutes les sciences tendent vers la vulgarisation; c'est un fait et un grand bien.

Un grand bien! Ne répugne-t-il pas en effet d'avoir à considérer la science comme un monopole réservé à quelques rares privilégiés? N'est-il pas mille fois préférable que les masses participent à l'instruction scientifique, assez du moins pour avoir sur toutes choses des notions exactes et conformes à la vérité?

Avec la vérité, on ne saurait faire fausse route.

Que la lumière se fasse dans les ténèbres; que les oracles disparaissent de la surface de la terre, ne fût-ce que pour nous préserver de les voir rire l'un de l'autre quand ils se rencontrent; que toutes les notions fausses soient abolies; que tous les préjugés soient détruits; que toutes les intelligences soient cultivées de façon que le bon grain n'y soit pas étouffé par l'ivraie; c'est l'intérêt de tous, c'est le progrès de la civilisation, et nous ne sentons pas le besoin d'insister pour entourer de plus de lumière cette première proposition, qui d'elle-même porte la conviction dans tous les esprits.

Parlons un peu plus longuement de la popularisation de la médecine en particulier.

La médecine n'est pas une distraction de l'esprit que l'homme attire à soi ou rejette suivant son caprice; la médecine finit toujours par s'imposer nécessairement, et tôt ou tard il n'est personne qui ne lui paye son tribut.

Ce ne sont pas seulement les patients qui aiment à se préoccuper d'elle, qui s'appliquent à en pénétrer les mystères, qui la tournent et retournent en tous sens pour s'en faire une idée, et qui, sans parvenir à la connaître, finissent trop souvent par s'en dégoûter. A ces pauvres patients tout est permis; ils agissent pour leur propre compte, pressés par la douleur; leur préoccupation provient de la nécessité; il n'y a rien à en dire, si ce n'est que nous avons à les soigner le mieux possible.

Mais la médecine offre ceci de particulier que, dans sa théorie aussi bien que dans ses applications, elle est en germe dans toutes les têtes; elle pénètre dans tous les esprits, où elle prend souvent une place trop exclusive, et on ne fait plus un pas dans le monde sans rencontrer des médecins improvisés qui sur toutes les thèses médicales, et à propos

du traitement d'une maladie quelconque, sont prêts à croiser le fer avec la Faculté.

Ici, c'est l'instinct de sa propre conservation qui a présidé à telle ou telle conception, excentrique presque toujours. Là, c'est le désir bien louable de rendre service; c'est l'occasion qui sollicite, c'est la charité qui presse. Toujours est-il que plus ou moins, par une raison ou par une autre, chacun se croit bientôt en droit d'intervenir partout où se soulève une question de médecine.

Dans l'état, il faut donc conclure que populariser la médecine vraie, la bonne médecine, est non-seulement un grand service à rendre à la société, mais une nécessité à combler; et sans crainte d'errer, on doit maintenir que de toutes les sciences, la médecine est celle dont la vulgarisation est la plus souhaitable à tous les points de vue.

Pourtant, jusqu'à présent, l'idée de populariser la médecine n'a pas été tenue en haute considération parmi les médecins, et l'on s'est généralement accordé à combattre l'introduction de la science médicale dans le grand public.

Si nous cherchions bien dans nos souvenirs, nous trouverions quelques-unes des assertions mises en avant pour motiver cette répugnance. Ces assertions sont plus spirituelles et plus paradoxales que fondées en principe et en raison ; les voici :

La science ne peut gagner en surface sans perdre en profondeur; la science est semblable à l'or, on ne peut l'étendre sans l'amincir.

Non, non, ce n'est pas là la vérité.

La popularisation de la médecine n'a pas été autorisée et ne s'est pas faite parce qu'elle était impossible ou dangereuse.

Avec une thérapeutique *qui n'offre rien de stable ni de certain*, avec *une thérapeutique qui depuis deux mille ans n'a fait aucun pas*, qui *n'est pas même à l'état d'embryon, car elle ne contient aucun germe de vie* (Salevert de Fayolle, *Leçon d'un professeur pour l'ouverture de son cours*, p. 75.), comment songer à populariser la médecine?

On ne popularise pas des hésitations, des assertions contradictoires, des notions décousues et fort incomplètes, des idées toujours personnelles qui s'entre-détruisent les unes les autres. On ne popularise pas des constructions systématiques qui, contradictoires elles-mêmes, aboutissent à des résultats contradictoires.

On popularise des principes nettement établis qui ont la valeur et la solidité de vérités-principes, d'axiomes; on popularise les résultats pratiques toujours les mêmes que l'expérience a démontré être la conséquence invariable de ces principes invariables ; on popularise même l'emploi d'un médicament quand l'action de ce médicament est parfaitement définie et qu'il est facilement applicable.

Mais, sous le rapport des principes et des moyens d'action dont l'application soit à la fois facile et profitable, l'allopathie n'a pas eu beaucoup de chances jusqu'ici.

Occupons-nous d'abord des principes, et prenons pour exemple l'histoire du rhumatisme.

« Le rhumatisme aigu est le type de l'inflammation. » (Le professeur Bouillaud, Acad. de méd., 1850, séance du 14 mai.)

« Le rhumatisme n'est pas une inflammation; la phlegmasie n'est que la manifestation symptomatique de la cause morbifique qui existe dans l'économie. » (M. le docteur Dechilly, Acad. de méd., séance du 30 avril.)

« Déclarer que le rhumatisme aigu n'est pas une phlegmasie, c'est une contre-vérité des plus palpables.» (M. Rochoux, Acad. de méd.)

« L'inflammation n'est pas même un élément du rhumatisme. » (Le professeur Grisolle, Acad. de méd., séance du 21 mai.)

« Le rhumatisme est une maladie générale, une pyrexie.» (M. Parchappe, Acad. de méd., séance du 24 juin.)

Voilà pour la nature du rhumatisme. Est-on plus d'accord sur le traitement?

« Il n'y a que l'usage des saignées coup sur coup qui puisse guérir d'une manière sûre et radicale.» (Le professeur Bouillaud, Acad. de méd.)

« La saignée n'est qu'un moyen accessoire. » (Martin Solon, Acad. de méd.)

« Il n'y a d'utile rien que les émissions sanguines répétées. » (Le professeur Piorry, Acad. de méd., séances des 21 et 28 mai.)

« Les émissions sanguines répétées doivent être abandonnées, parce que, en outre des dangers résultant de leur emploi, la durée du rhumatisme n'en était pas abrégée. » (Le professeur Grisolle, MM. Monneret, Legroux, Stoll, Sydenham.)

« Le sulfate de quinine est admirable,» dit M. Briquet; et le professeur Trousseau de répondre : « Quelques médecins, et M. Briquet lui-même, eurent parfois à se reprocher d'avoir donné d'aussi fortes doses de sulfate de quinine. Plusieurs malades moururent véritablement empoisonnés avec des symptômes adynamiques formidables. » (*Traité de thérap. et de mat. méd.*, t. II, p. 321.)

« L'administration du sulfate de quinine n'est pas aussi facile qu'on serait tenté de le croire; à doses altérantes, son utilité n'a jamais paru évidente; à doses élevées, l'influence toxique du sulfate de quinine ne saurait aujourd'hui être mise en doute. » (Bouchardat, Acad. de méd.)

« Le sulfate de quinine a frappé quelquefois *à côté* du but, c'est-à-dire *le malade.* » (Le docteur Gouzée, médecin à l'hôpital d'Anvers. *Archives de la méd. belge.* Janvier 1844, p. 7.)

Le nitrate de potasse est-il plus heureux? Non ; il est proscrit par M. le professeur Bouillaud, et dans les mains de M. Martin Solon, qui n'en est pas moins partisan des vésicatoires, il enlève le plus souvent, entre le cinquième et le sixième jour, les rhumatismes les plus aigus et les plus intenses. (Acad. de méd.)

Lequel faut-il croire de ces deux savants académiciens, tous deux étant également dignes de foi?

Ainsi de *la digitale*, de *la scille* et du *colchique;* mêmes alternances dans les bulletins, tantôt noirs, tantôt blancs.

Et si, voulant étendre nos regards plus loin, nous passons le détroit pour interroger tous les cas de rhumatisme aigu qui depuis cinq ans ont été traités par diverses méthodes à l'hôpital Saint-Georges de Londres, et pour rechercher spécialement, avec le docteur Dickenson, quel genre de traitement prévient le mieux la complication cardiaque dans cette maladie, nous trouverons (*Royal med. and chir. soc. of London*) (*la Réf. méd.*, 26 mai 1867) que sur huit sujets traités par les saignées, trois ; sur vingt et un traités par l'opium, et chez lesquels *les bruits du cœur avaient été reconnus normaux avant l'administration de ce remède*, quatorze eurent une endocardite ou une péricardite. Enfin, pour toute déduction pratique de ces recherches, nous aurons pour conséquence, c'est la pensée du docteur Dickenson, « qu'il est préférable de traiter le rhumatisme en don-

nant, à courts intervalles, une solution de nitrate, d'acétate et de bicarbonate de potasse en quantité telle que le malade prenne dans les vingt-quatre heures de 40 à 48 grammes des deux derniers sels. 2 grammes d'acétate avec 5 ou 6 grammes de bicarbonate et 50 centigrammes de nitrate de potasse, est la combinaison qui répond le mieux au but proposé. »

L'Angleterre ne nous donne pas mieux que la France; ce n'est ni plus simple, ni plus précis, ni plus consolant.

Des aspirations vers le bien, des recherches laborieuses, une grande honnêteté de conscience, personne ne le conteste; mais aussi des essais, toujours des essais qui ne mènent à rien, faute d'une loi thérapeutique qui sache leur imprimer une heureuse direction.

En faut-il dire davantage pour légitimer ce que nous avons avancé, que la popularisation de la médecine avait été jusqu'à ce jour impossible ou dangereuse? Dans ces flux et reflux perpétuels d'une thérapeutique qui n'a rien de stable ni de certain, les médecins avaient bien assez à faire de se tenir au niveau de la science et de recommandation à adresser au public, ils ne pouvaient en avoir qu'une à leur usage : quand vous êtes malade, appelez un médecin. C'était plus simple et plus sage; toute autre initiation était évidemment interdite, parce qu'elle eût été dangereuse.

Il n'en est pas de même de l'homœopathie.

L'homœopathie est en possession de tout ce qui peut rendre la vulgarisation d'une science facile et avantageuse pour tous. Elle n'a pas à craindre de révéler des tâtonnements souvent monstrueux; et, tout en se réservant le droit exclusif de faire la science, quand la science est faite sur un point, elle peut la répandre, la vulgariser, la populariser sans crainte, en termes si clairs et si précis que chacun peut et la comprendre et l'appliquer.

Ne quittons pas l'exemple que nous avons choisi, et faisons tout de suite à l'étude du rhumatisme l'application de l'homœopathie; suivons-la dans sa façon de penser et d'agir, on saisira la différence.

L'homœopathie ne disserte pas sur la nature du rhumatisme, pas plus que sur l'essence des médicaments qui sont aptes à le combattre. Le moindre mal qui puisse, suivant elle, résulter de toutes ces dissertations, c'est de rendre le médecin inutile à son malade, et c'est déjà trop. Elle a horreur du temps perdu; donc, elle est exempte de toutes ces divagations et de toutes ces contradictions qui encombrent l'allopathie. Au lieu de courir après la nature du mal, elle met tous ses soins à ne rien négliger dans son étude de l'ensemble des symptômes par lequel se révèle à ses yeux le mal soumis à son observation; le malade s'en trouve mieux.

Elle sait et elle enseigne en toute simplicité que la nature ou l'essence du rhumatisme lui sera toujours impénétrable au même titre que l'essence de toute chose, et plutôt que de s'égarer dans des élucubrations sans fin et sans profit, elle aime mieux confesser tout de suite son ignorance sur les choses que l'homme ignorera toujours.

Mais son ignorance s'arrête là. Elle sait et elle enseigne que, si, d'un côté, il est vrai que nous ne pouvons connaître sûrement du rhumatisme que les symptômes par lesquels il se révèle à notre observation, de l'autre aussi il est vrai que, dans l'ensemble des

symptômes du rhumatisme, nous avons sûrement tout ce qu'il est utile d'en connaître pour en assurer la guérison.

Ceci est plus consolant; car, où en serions-nous si, pour espérer de guérir une maladie, nous étions obligés de connaître la nature même de la maladie, quand nous ne connaissons absolument rien de la nature, de l'essence de quoi que ce soit?

L'allopathie nous a suffisamment édifié sur ses connaissances relatives à la nature du rhumatisme.

Arrivons au traitement homœopathique du rhumatisme.

Placée devant un rhumatisant qui met en elle sa confiance, que fait donc l'homœopathie? Elle relève avec soin tous les symptômes, c'est-à-dire tous les phénomènes morbides appréciables par les sens et sur la réalité desquels personne ne peut se tromper. Quand elle a minutieusement interrogé tous les organes dans leur façon d'être, de sentir et fonctionner; quand elle a pénétré son malade, qu'on nous permette l'expression, puisqu'elle rend toute notre pensée, dans toutes les sinuosités de son passé et de son actualité; quand elle a noté toutes les nuances de la douleur, avec ses heures d'aggravation ou de soulagement, elle est bien sûre alors de connaître de la maladie tout ce qu'elle peut en connaître, tout ce qu'il est utile d'en connaître, et, faisant alors l'application de la loi qui ne la quitte jamais, elle donne à petites doses le médicament qui, à haute dose, a produit chez l'homme sain, dans les mêmes circonstances, si possible, d'âge, de moral et de tempérament, l'ensemble des symptômes les plus analogues à ceux qu'elle se propose d'effacer.

Effacer les symptômes, c'est guérir : car, d'une maladie supprimez les symptômes, que reste-t-il? la santé.

Rien de plus clair, de plus précis, de plus exact, de mieux déterminé que la ligne de conduite imposée au médecin homœopathe; il a sa loi, pas de déviation possible; toute son étude, c'est d'apprendre à l'appliquer.

Ah! pour appliquer cette loi avec intelligence et, par conséquent, avec succès; pour approprier exactement un médicament à un ensemble de symptômes, on a bien souvent à vaincre de cruelles difficultés; la tâche n'est pas toujours facile, et il y aurait de la folie à prétendre que chacun pût être hardiment appelé à la remplir. Quelles connaissances préalables et variées, quelles études persévérantes, quelles expérimentations répétées sur l'homme sain surtout, sont au contraire nécessaires pour rendre habile un praticien! Mais quand des praticiens habiles et expérimentés ont suffisamment éprouvé un remède contre un ensemble de symptômes, et qu'ils le préconisent, il ne s'agit plus, pour se rendre utile, que de se conformer à leurs leçons et de savoir distinguer si les symptômes que l'on se propose d'effacer sont bien analogues à ceux que le médicament est apte à produire; à la condition que cette similitude existe, la guérison se reproduira toujours, parce que le médicament ne perd rien et n'acquiert rien de la main qui l'applique, tous ses effets curatifs provenant uniquement, exclusivement, de son homœopathicité, c'est-à-dire de son appropriation exacte, conformément à la loi de similitude, qui veut que les symptômes de la maladie soient effacés précisément par le médicament qui à l'état sain produit les symptômes les plus analogues.

Ne sortons pas du rhumatisme. L'homœopathie, par une longue expérience, a appris à

connaître que le rhumatisme aigu avec fièvre, chaleur sèche à la peau, trouvait dans l'*aconit* son spécifique; que la *bryone* correspondait à l'aggravation par le mouvement; le *sumac vénéneux* à l'aggravation dans le repos; que la *pulsatille* était appelée à rendre de grands services dans le rhumatisme erratique, chez la femme surtout au caractère doux et timide; que la *violette* avait une prédilection pour les membres supérieurs; que, lorsque le rhumatisant s'agitait dans son lit pour rechercher la fraîcheur des draps, le *rhododendron* s'était montré plus particulièrement utile, etc.

Quand on sait cela, quoi de plus facile que de l'appliquer!

Par ces citations, nous ne prétendons pas avoir donné le traitement du rhumatisme, il s'en faut; mais nous en avons dit assez pour prouver que rien n'est aisé à l'homœopathie comme de reproduire en termes clairs, précis, intelligibles, les déductions pratiques de ses recherches, et pour prouver aussi que chacun peut aisément s'en approprier le fruit.

Concluons. La vulgarisation des sciences est à désirer; tout homme ami de son semblable doit faire des vœux pour son succès. Il faudrait être fou pour préférer la nuit au jour, l'erreur à la vérité.

La médecine, qui touche aux intérêts les plus chers de chacun, la santé et la vie, occupe la première place dans les sciences dont la vulgarisation doit être ardemment souhaitée. Il est facile de le comprendre : à la rigueur, pour vivre, eh! combien de gens consentent à vivre sans rien apprendre, sans rien savoir, on se passe des autres sciences, on ne se passe pas de la médecine; son heure vient toujours. Que l'on connaisse ou non la composition de l'eau, pourvu que l'on ait de l'eau à boire quand on a soif, on est bien sûr d'étancher sa soif; la satisfaction du besoin appartient à l'ignorant comme au savant; mais en médecine, on ne fait pas impunément acte d'ignorance, et nous conseillons d'y regarder à deux fois avant de rien approcher de ses lèvres.

En médecine, avec des notions incomplètes mais exactes, on peut se sauver; avec des notions fausses ou erronées à un degré quelconque, on s'empoisonne.

Pour se populariser, l'allopathie n'avait rien.

Pour se populariser, l'homœopathie a tout.

Ce serait donc une faute grave à nos yeux que de retarder plus longtemps la vulgarisation de l'homœopathie. Aujourd'hui qu'elle a conquis une position honorable dans le monde, en dépit de tous les obstacles qui lui ont été suscités par les mauvaises passions, il ne lui reste plus, pour mériter mieux encore, que de s'appliquer à se répandre, puisque c'est là le moyen le plus avantageux de répandre plus abondamment ses bienfaits.

Et puis, pourquoi ne dirions-nous pas tout ce que nous pensons? Nous avons la ferme persuasion que l'homœopathie hahnemannienne, que nous cultivons avec passion depuis plus de trente ans, est la voie la plus sûre pour arriver aux guérisons les plus promptes et les plus éclatantes. Or il saute aux yeux de tout le monde que, depuis ces derniers temps surtout, l'autorité de Hahnemann est singulièrement amoindrie, quand elle n'est pas méconnue tout à fait.

On a dit que la médecine était du nombre des sciences livrées aux disputes des hommes, et que dès lors en médecine devait ré-

gner la liberté dans les opinions. A notre avis, cette liberté est dégénérée en licence, et il est temps qu'elle soit tempérée par la voix du maître, qui, toujours suivant notre appréciation, a trop tôt cessé de se faire entendre.

Nous avons moins de susceptibilité pour notre maître que de sollicitude pour les intérêts de la vérité.

Nous craignons, et nos craintes sont fondées, qu'une couche d'oubli ne s'établisse trop épaisse sur les travaux de Hahnemann et sur ceux de ses premiers disciples, et que, même pour les mieux intentionnés, les fruits de l'expérience de toute une génération ne soient perdus pour toujours.

Ces fruits d'un labeur si persévérant, ces fruits couvés et mûris avec tant de soins, à travers des luttes si ardentes, et parfois si douloureuses, nous voulons les remettre en mémoire, les replacer sous les yeux, les réunir, les condenser, afin que personne n'ait plus la pleine d'aller les chercher dans la poussière de nos bibliothèques.

Aussi, nous mettrons tous nos soins à les recueillir partout où nous saurons les trouver : dans les publications du passé, comme dans celles du présent et de l'avenir.

Tout ce qui aura pour effet médiat ou immédiat de rendre à Hahnemann et à ses disciples la justice qui leur est due, tout ce qui affirmera l'homœopathie, tout ce qui constituera un progrès appuyé sur l'expérience, tout ce qui sera utile aux médecins et aux malades, nous le reproduirons avec reconnaissance, n'importe à quelle source nous devions le puiser.

Loin de nous la pensée de combattre ceux de nos confrères qui travaillent en dehors de l'école hahnemannienne, ou qui cherchent à se frayer des voies nouvelles, par le désir sincère d'arriver à des résultats plus satisfaisants. Nous pouvons ne pas approuver leurs tendances, les combattre même, mais nous nous plaisons à reconnaître leur parfaite honorabilité, et il ne tiendra pas à nous que nous ne nous rapprochions plutôt que de nous diviser davantage.

Nous insistons afin qu'il ne subsiste nulle part contre nos intentions la plus petite arrière-pensée.

Nous appartenons à cette génération qui, la première, a combattu pour Hahnemann et qui a réussi à faire brèche à l'école officielle; nous sommes de ceux qui ont déblayé le terrain; nous avons passé par des épreuves que ne connaissent pas même de nom ceux qui sont venus après nous. Eh bien, nous nous révoltons à l'idée que cette génération, dont nous sommes fier d'avoir partagé les angoisses et les travaux, puisse être si tôt méconnue ou oubliée.

Nous méritons pourtant bien que notre voix soit écoutée, ne fût-ce que pour la sincérité de nos convictions.

Nous sommes hahnemannien, parce que nos maîtres et nos amis furent hahnemanniens et parce que notre expérience confirme l'expérience de nos maîtres et de nos amis.

Nous tenons surtout à guérir.

Le *mirè sanati memores* dont fut honoré à Lyon, par la reconnaissance publique, le comte Des Guidi, le premier propagateur de l'homœopathie en France, vit encore dans nos souvenirs, et le mériter à notre tour est encore le but de notre ambition.

Il n'y a pas si longtemps qu'ils sont tombés, les Des Guidi, Desaix, Rapou, Dufresne, Peschier, Gueyrard, Curie, Molin, Mabit, Croserio, Marchant, Mure, Longchamp, Crépu, Pétroz, Tessier, plus hahne-

mannien dans sa pratique que dans son enseignement; Léon Simon père, qui ne transigea jamais, etc.; tous ceux-là, les premiers en date et les plus vaillants champions de la foi homœopathique, furent hahnemanniens, et, à ce titre, ils furent utiles. Nous demandons qu'on fasse comme eux, et qu'on marche sur leurs traces. Si nous voulons être les héritiers de leur gloire, montrons-nous animés par leurs exemples, et sachons au moins conserver intact dans la tradition le mérite de leurs travaux.

Le progrès a ses droits et ses priviléges. Nous n'avons aucune velléité de le contester; mais si haut que puissent monter les médecins homœopathes de la seconde génération, ils n'en sont pas moins tenus à se montrer reconnaissants envers le maître et ses premiers disciples, car c'est à eux qu'ils devront toujours d'être partis d'un point plus élevé.

Dr A. Chargé.

MÉDECINE CLINIQUE.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Amygdalite chronique. — Engorgement induré des amygdales. — Iode. — Guérison.

Rien de plus instructif pour l'observateur intelligent que la duplicité d'attitude du médecin allopathe quand il s'abandonne à un élan de franchise, ou lorsqu'il se trouve en face de ses confrères d'une autre école que l'école officielle.

Devant des amis dont il ne se défie pas, dans un moment de découragement résultant de l'impuissance, il avoue sa détresse et ne se ménage pas les qualifications les plus rudes. Ainsi, il est parfaitement à ma connaissance que, dernièrement, un des médecins les plus considérés de notre ville, en parlant à voix basse à un ami, adressait à la science dont il est aux yeux de chacun le digne représentant, des appellations fort peu respectueuses, pour ne rien dire de plus.

De tels aveux et de telles confidences ne sont point rares; mais la scène change devant un confrère dissident, et quand il s'agit de l'homœopathie, alors on se réclame de ses titres scientifiques, on se dit appartenir à l'école savante, et l'on prodigue à ceux que préoccupe seule la guérison des maladies, les ironies et les imputations les plus hasardées.

Que faire devant ces aveux instructifs et ces audaces rancunières? Évidemment ce que nous faisons : porter à la connaissance du public comment nous guérissons, par quelle méthode nous avons une certitude de thérapeutique, et montrer à nos confrères aveuglés sans parti pris la voie qu'ils ont à suivre pour ne plus mériter les dures qualifications qu'ils s'appliquent, et pour trouver dans la pratique la dignité de la foi et la sécurité d'une méthode rigoureuse à substituer au chaos de la fantaisie individuelle et des théories édifiées sur le sable mouvant de la vogue ou de la philosophie régnante.

L'observation que nous publions nous paraît digne à tous égards de l'attention de nos confrères et des amis de l'homœopathie.

M. M. C..., 20 ans, élève au lycée Napoléon, à Paris, où il suit le cours de mathématiques spéciales, a, depuis deux ans, un engorgement chronique des amygdales. Il m'avait consulté à plusieurs reprises pour

cette maladie, qui l'incommoda tellement l'année dernière, qu'il était tout disposé à céder aux sollicitations de ses camarades, qui l'engageaient à se faire opérer.

M. M. C... vint me voir pendant les vacances, et je l'engageai à mettre un peu plus de persévérance qu'il ne l'avait fait à suivre un traitement souvent interrompu. Sa constitution étant lymphatique, j'avais employé, pour combattre sa maladie, le *merc. sol.* et le *calc. carb.*, mais en vain, parce que le malade avait négligé de me tenir au courant de son état et s'était contenté d'une dose de médicaments pendant l'année scolaire.

Au commencement de 1867, M. M. C... quitta le lycée pour se préparer à une école spéciale, et suivit un cours de chant. Gêné par son amygdalite chronique dans la culture d'un art d'agrément qui le passionnait, il me pria de lui donner des soins assidus, me promettant de persévérer. Je lui envoyai deux doses de *iodium* 30 et 24 à prendre successivement, chacune dans un verre d'eau, une cuillerée trois fois par jour, en laissant dix jours d'intervalle entre les deux remèdes.

Ce traitement dura tout le mois de février 1867.

En mars, M. M. C... me manda qu'il avait remarqué un peu de diminution dans le volume de ses amygdales. Je lui envoyai une dose *iodium* 12e trit., et une autre dose *iodium* 3e trit., à prendre comme les précédentes.

En avril, la diminution était très-apparente. Je prescrivis un repos d'un mois, et, en mai, j'envoyai deux doses *iodium* 30e et 24e, qui furent prises comme les précédentes, avec un intervalle de trois semaines.

En août, je revis M. M. C..., dont les amygdales étaient complétement revenues à leurs dimensions normales. Il pouvait chanter et parler à haute voix sans nasonnements, et se félicitait d'avoir échappé à l'opération qui lui avait été présentée comme le seul moyen de salut.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Éclampsie.

Parmi les accidents qui accompagnent l'état puerpéral, il n'en est pas de plus grave, de plus effrayant, de plus difficile à guérir que l'éclampsie, ou convulsions des femmes en couche.

Provoquées par une congestion vers les centres cérébraux, les convulsions peuvent se manifester pendant le travail puerpéral ou après l'accouchement. Le médecin doit se tenir en garde contre leur apparition probable, lorsqu'il a occasion d'observer chez la mère un gonflement œdémateux très-prononcé pendant la grossesse. — Comment s'expliquer cette prédisposition résultant de l'œdème? Il est possible de s'en rendre compte en considérant que le gonflement des membres inférieurs pendant la grossesse est dû à la gêne apportée à la circulation du bassin par l'utérus développé, qui pèse sur les veines iliaques. Après l'accouchement, la circulation devenant plus facile, l'apport du sang vers le cœur est plus abondant, et la congestion vers la tête se prononce avec d'autant plus d'énergie que le travail a été pénible, douloureux et prolongé.

Nous ne donnons cette interprétation que

pour expliquer physiologiquement aux gens du monde qui nous font l'honneur de nous lire la possibilité pour le médecin de prévoir l'accident consécutif qui menace les nouvelles accouchées, et l'importance qu'il y a pour l'entourage d'une femme grosse de signaler au médecin le gonflement œdémateux caractéristique qui permet de prévoir les convulsions, et par conséquent de ne point perdre un temps précieux pour combattre cette formidable complication d'une fonction accompagnée de tant de douleurs et souvent de terribles dangers.

Nous donnons l'observation suivante à l'appui de nos réflexions :

Mme S..., 32 ans, primipare, mariée depuis un an, est d'un tempérament lymphatique. Sujette aux catarrhes bronchiques et à la diarrhée, elle a, depuis l'âge de 10 ans, des hémorrhoïdes non fluentes. Même avant sa grossesse elle était sujette à des engorgements autour des chevilles. Au septième mois de sa gestation, Mme S....., dont les pieds étaient gonflés le soir, vit ses jambes et enfin la totalité de ses membres inférieurs s'engorger de plus en plus et d'une manière permanente, même après le repos du lit. Elle avait habituellement plusieurs selles par jour, moulées, peu copieuses, avec un peu de ténesme.

Le travail commença le 11 septembre au matin, et se prolongea pendant toute la journée du 12, avec des douleurs insuffisantes qui, pendant la nuit du 12 au 13, changèrent de nature, et, se portant spécialement sur les reins, provoquèrent des cris et du désespoir sans produire d'effet utile pour la délivrance.

Appelé, le 13, à quatre heures du matin, je trouve une dilatation presque complète; le col mou et souple; la poche des eaux était crevée depuis la veille au soir et avait produit très-peu de liquide. La présentation et la position de l'enfant étaient, du reste, excellentes.

J'administre *pulsatilla*, 6 glob. de la 12e dil., dans 200 grammes d'eau, à prendre de cinq en cinq minutes, et je recommande de me prévenir si le travail ne marchait pas désormais régulièrement. Je m'assure, avant de quitter la malade, que les premières doses du remède ont changé la nature des douleurs, qui ne retentissent plus dans les reins et deviennent franchement expulsives.

L'accouchement a lieu naturellement à huit heures trois quarts. — L'enfant, très-gros, a respiré à peine. — On a eu le temps de l'ondoyer, mais il n'a pas vécu.

Dix minutes après la délivrance, la mère, qui avait eu jusque-là l'entière possession de ses facultés, et qui avait même parlé à la sage-femme de ma prévision au sujet de convulsions dont elle était menacée, éclate de rire sans motifs et perd subitement connaissance. Une coloration violette se répand sur le visage ; les yeux se convulsent; une écume rougeâtre apparaît au coin des lèvres; les paupières et les dents se contractent, et tous les muscles de la face sont agités de mouvements désordonnés.

En même temps, les membres supérieurs se livrent à des convulsions toniques. —La poitrine se soulève péniblement, et la respiration est stertoreuse et entrecoupée. Quelques paroles confuses et délirantes s'échappent péniblement des lèvres.

Je ne m'étais pas éloigné, dans la prévision des accidents que je viens de décrire et que je pus observer presqu'au moment où ils commencèrent à se produire.— Le pouls était petit, précipité, à 160 pulsations.

Les convulsions n'étant pas continues, je saisis le premier intervalle de calme pour donner une cuillerée d'une potion d'*ignatia*, 12° dist., 1 goutte dans 150 grammes d'eau distillée.— Le liquide n'est pas rejeté.— J'en continue l'administration de 5 en 5 minutes.

Après un quart d'heure, la respiration devient plus régulière et plus libre. Les dents se desserrent; la malade prononce quelques paroles délirantes. Les yeux s'entr'ouvrent et le sein devient rouge, mais sans trace de cette coloration violette de l'asphyxie commençante. Le pouls ne bat plus que 100 fois par minute.

L'*ignatia* est continué de cinq en cinq minutes, et, une demi-heure après le commencement des convulsions, la malade reprend connaissance, mais ne se souvient en aucune manière de la crise terrible qu'elle vient de traverser, ni même de son accouchement. Les lochies ont commencé à couler abondamment, après avoir été suspendues pendant vingt minutes à peu près.

En prenant possession d'elle-même, la malade est en proie à une soif ardente; elle ne délire plus. — Dans l'après-midi, elle rend deux ou trois selles peu copieuses, diarrhéiques, dont l'une involontaire, et quelques urines troubles. — Le remède est continué par cuillerée de deux en deux heures.

Le 14, la malade a dormi d'un sommeil assez paisible; elle a uriné deux ou trois fois pendant la nuit, assez copieusement.— L'écoulement lochial continue à être abondant et de bonne nature. — Œdème général des membres inférieurs et supérieurs et du visage, qui a repris sa coloration naturelle. Plus de selle depuis la veille au soir. 120 pulsations. Un peu de toux ce matin. Je suspends la médication et je permets du bouillon.

Le 15, le pouls se maintient accéléré, mais régulier. — L'œdème général est encore prononcé; la toux est fréquente et grasse. La soif a bien diminué; la langue un peu blanche. La malade demande à manger, mais à cause de la fièvre de lait, qui est imminente, je n'autorise que l'usage du bouillon.

Le 16, les seins deviennent turgides; le pouls bat 110 fois par minute. — J'administre *pulsatilla* 6 glob. de la 12e dil. dans 150 grammes d'eau distillée, une cuillerée de quatre en quatre heures, et je maintiens l'alimentation légère avec du bouillon.

Le 18, la fièvre de lait est calmée; la toux grasse diminue; les lochies suivent leur cours régulier. — Pouls à 100 pulsations, moyenne un peu élevée; mais la malade réclame des aliments et je permets des potages et des œufs.

Le 21, 80 pulsations égales, régulières; appétit vif; l'œdème de la face a complétement disparu, la toux a cessé; la malade, affaiblie, demande cependant à se lever, ce que je ne permets pas encore. Les selles se régularisent.

Le 28, Mme S... a pu faire sa sortie des relevailles. Elle ne s'est nullement ressentie, pas même par un mal de tête, de ses terribles convulsions.

Dr Turrel.

VARIÉTÉS.

On lit dans *Allgemeine homöopathische Zeitung*, numéro du 11 novembre 1867 :

A Bénarès, la ville sainte des Indiens, un hôpital homœopathique a été ouvert le 25 septembre. La cause qui a le plus con-

tribué à la rapide extension de l'homœopathie à Bénarès a été l'heureuse issue d'un traitement homœopathique du cheval favori de Rajah Deonarain Singh, après que tout autre moyen de traitement avait échoué. Le choléra ayant éclaté à Bénarès à la même époque, ce fut encore l'homœopathie qui remporta la palme. En reconnaissance de ces services, Deonarain Singh, avec l'aide de plusieurs des principaux habitants, a fondé une infirmerie homœopathique très-convenablement installée. Le médecin homœopathe placé à la tête de ce service s'appelle Babo Loke Nath Moitry.

Un petit mot entre deux parenthèses.

Ce petit mot, nous l'avons trouvé sous la plume de M. Marchal (de Calvi), dans son introduction (*Tribune médicale du 6 octobre* 1867), et nous l'avons saisi à la volée, parce que nous estimons particulièrement M. Marchal (de Calvi).

« Hahnemann attribuait la plupart des maladies chroniques à la psore, et j'ai eu sous les yeux un livre dans lequel un médecin espagnol fort distingué, notre contemporain, s'efforce de rattacher toutes les expressions morbides au vice herpétique. Quand on observera médicalement dans la lignée et dans l'espèce, on reconnaîtra l'immense diffusion du vice herpétique, diffusion confirmée par l'efficacité du soufre et de l'arsenic dans un si grand nombre de cas. » (Page 3.)

Il y a au moins, en Espagne, des médecins homœopathes fort distingués!

C'est une vérité que l'immense diffusion du vice herpétique !

Ce double aveu n'est pas sans valeur, il mérite d'être noté.

A. C.

Cours de médecine homœopathique.

M. le docteur Léon Simon, autorisé à continuer le cours public et gratuit d'enseignement homœopathique que son père avait recommencé, avec un remarquable talent, peu de temps avant sa mort, a fait sa première leçon jeudi 21 novembre dernier, 7, rue Vivienne, pour les continuer tous les jeudis suivants, à huit heures et demie du soir.

Nous nous sommes fait un plaisir et un devoir de nous rendre à l'invitation de notre honorable collègue, et c'est de grand cœur que nous rendons hommage à son talent et à l'esprit de son enseignement, qui a toutes nos sympathies, parce qu'il est tout hahnemannien.

Il est seulement à regretter que, dans cette salle déjà trop petite, il y ait si peu de médecins. Convertis ou non à l'homœopathie, le jeune professeur a pourtant le droit de les attirer tous, car il nous a paru avoir pris pour devise la pensée du poëte :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

A. C.

Les bienfaits de l'arnica.

Le *Sud médical* publie dans son Numéro spécimen trois observations de plaies récentes, dans le traitement desquelles les cataplasmes de farine de riz et de fleurs d'arnica réunies se sont évidemment montrés utiles. Ce n'est plus une nouveauté pour personne que l'action curative de l'*arnica* dans les affections traumatiques, mais nous demandons quelles bonnes raisons peuvent faire préférer cette compote de riz et de fleurs d'*arnica*, préparation nécessairement infidèle, à l'emploi régulier et méthodique de la teinture d'*arnica*.

Il faut vraiment ne vouloir sortir à aucun prix de l'empirisme. A. C.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, RUE SAINT-HONORÉ, 338.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

DE L'OPPOSITION ALLOPATHIQUE [1]

Je disais il y a bientôt trois ans : « Je considère l'opposition que l'on fait à l'homœopathie comme la plus grande iniquité scientifique de notre époque. A cette heure, la médecine offre dans une partie de l'Europe, et principalement en France, le spectacle le plus triste et le plus douloureux qui puisse exister aux yeux de l'homme qui se préoccupe de la dignité, des droits et de la liberté de sa profession. » (*Lectures publiques sur l'homœopathie*, 1865.)

Non-seulement je maintiens mon dire, mais je veux aujourd'hui revenir sur cette opposition, en préciser tous les caractères et la montrer dans toute sa nudité, pour la juger suivant ses mérites.

J'appelle allopathie toute négation de l'homœopathie et de ses principes fondamentaux. Il y a une homœopathie, attendu que c'est un système fondé sur de véritables principes; mais il n'y a pas d'allopathie. Elle n'est qu'une négation; ce n'est point une doctrine, parce qu'elle n'a *ni foi*, *ni loi* dans l'espèce.

1° *L'opposition allopathique est ignorante.* — Il existe à cette heure en France, comme membres de l'Académie impériale et comme professeurs des facultés et des écoles de médecine, un personnel qui peut s'élever au chiffre de quatre cents médecins environ. Je voudrais qu'on pût leur adresser les quatre questions suivantes, avec prière d'y répondre tous individuellement :

1° Qu'est-ce que l'homœopathie?

2° Que faut-il admettre en homœopathie?

3° Que faut-il rejeter?

4° Parmi les membres de l'Académie, ou du corps enseignant, en est-il qui puissent consciencieusement se déclarer compétents sur la question comme l'ayant suffisamment

(1) La position officielle et tout exceptionnelle de notre honorable confrère et ami le docteur Imbert-Gourbeyre, comme professeur de thérapeutique à une école secondaire de médecine, donne à ces appréciations un caractère de précision que nous chercherions vainement ailleurs. Nous publions ce travail dans son intégrité, la *Rédaction* se faisant toujours un devoir de respecter les opinions et les expressions de chacun de ses collaborateurs. A. C.

étudiée et vérifiée par des expériences complètes et décisives?

Je mets en fait que la plupart seraient très-embarrassés de répondre d'une manière exacte à la première question; que tous ne sauraient que dire sur la seconde et la troisième, et qu'à l'unanimité ils diraient: Non, sur la quatrième.

Que si cette enquête auprès des corps savants et enseignants était possible, elle serait en un sens la meilleure réponse qu'on pût faire à toutes les attaques dirigées contre l'homœopathie. (*Lectures publiques*. Préface, p. VII.)

Au-dessous du corps enseignant reste le journalisme médical et quelques rares pamphlétaires; et, de ce côté, que de sottises, voire même de mensonges, sont journellement débités contre la doctrine de Hahnemann! Et si l'on pouvait aborder le chapitre *inédit* des conversations qui se tiennent au salon du client ou dans l'alcôve du malade, alors qu'un allopathe disserte contre l'homœopathie, ce serait bien autre chose.

J'ai causé, en bien des occasions, avec une foule de médecins de tous les pays, et j'ai demandé à ceux qui repoussaient l'homœopathie s'ils l'avaient étudiée, et ils ont été obligés de m'avouer qu'il n'en était rien. Ces singuliers adversaires n'ont pas même lu les livres hahnemanniens; ils n'ont pas la notion exacte de la doctrine, et ils prêtent aux homœopathes une foule d'erreurs que ceux-ci ont mille fois combattues.

Et je répète ici en toute conviction ce que j'ai dit ailleurs plus d'une fois: « Je ne connais pas en France, et même à l'étranger, un adversaire sérieux de Hahnemann. »

2° *L'opposition allopathique est antiscientifique.* — C'est une conséquence même de son ignorance à l'endroit de la réforme thérapeutique. Mais allons au fond des choses; voyons ce qu'elle repousse et les raisons qu'elle donne de cette proscription.

Hahnemann a établi la pharmacodynamie sur quatre grandes assises: l'expérimentation pure, d'où il a déduit la loi de similitude; l'individualité, vérité de bon sens et de tradition; l'action élective des médicaments: c'est par ses pathogénésies qu'il l'a démontrée; enfin il a élargi la posologie usitée jusqu'à nos jours, en y adjoignant les doses infinitésimales, véritable bienfait, et en combattant avec raison, autre bienfait, la posologie, si souvent toxique, de l'ancienne école.

Ces grandes vérités, c'est là ce qu'on ose repousser; et pourtant c'est une précieuse conquête pour la thérapeutique d'avoir établi que les médicaments agissent similairement, électivement, contingemment et à toute espèce de doses: *similiter, elective, contingenter et omni dosi.* En dehors de ces quatre lois fondamentales, l'administration des médicaments n'est qu'un véritable *tohu-bohu*, un empirisme aveugle qui a été flétri à juste titre par une foule de médecins, qui a arraché à l'école allopathique, si école il y a, les aveux les plus formidables, et l'a condamnée à vivre de scepticisme, de fantaisie, d'empirisme et de polypharmacie. Et bien heureux sont les malades quand ils peuvent échapper à une posologie souvent funeste et meurtrière!

Et n'était quelques applications très-positives d'un nombre restreint de médicaments pour fonder la conscience des médecins de l'ancienne école, médications dites spécifiques, qui n'ont de valeur que parce qu'elles sont réellement homœopathiques, et qui font des opposants des *homœopathes sans le savoir*, on serait tenté de leur demander raison

de leur conscience médicale en ce qui touche l'administration des médicaments. Et ce que je dis est si vrai que la plupart des membres du haut enseignement médical professent en pharmacodynamie le scepticisme le plus accentué : qui oserait me démentir sur ce point?

Eh bien, quand on ne croit pas à la thérapeutique, quand les *princes de la science* proclament à son de trompe qu'en matière médicale tout est *inexact*, *illusoire*, *rétrograde*, *décevant et déplorable; que tout est à réformer*, *plein de ténèbres et dans un chaos de transition*, pourquoi repousser la réforme hahnemannienne, qui seule a donné des fondements sérieux à l'art si difficile de manier les médicaments? Y a-t-il rien de plus antiscientifique? Repousser la lumière alors qu'on s'avoue en pleines ténèbres, n'est-ce pas le pire des aveuglements?

L'opposition allopathique est antiscientifique non-seulement parce qu'elle fuit la lumière, mais parce qu'elle n'a jamais contrôlé sérieusement sur le terrain de l'observation la doctrine de Hahnemann. Il ne suffit pas, en matière scientifique, que l'Académie impériale et la Faculté de médecine de Paris se soient prononcées contre l'homœopathie. Je demande les procès-verbaux des expériences contradictoirement faites; et, attendu que la méthode expérimentale est le seul terrain sur lequel puisse être jugée la réforme hahnemannienne, et qu'il n'y a jamais eu de contrôle sérieux de ce côté-là, il faut absolument que les premiers juges se déjugent en cette matière; leurs arrêts sont sans valeur, et je ne comprends pas que des hommes qui se respectent aient pu donner les mains à de pareilles pasquinades. Je sais bien qu'il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche : mais quand c'est toute une Académie !!!

Il ne suffit pas aussi, en matière scientifique, que l'illustre M. Bouillaud traite l'homœopathie de *folie*, que M. Barth l'accuse de *mensonge*, et que tel ou tel agrégé de faculté répète le même air. Il faut bien que tous ces princes ou barons de la science soient convaincus que leur noblesse les oblige à dire autre chose que des sottises à l'endroit de la réforme hahnemannienne. Dans ce grand débat scientifique, il y a une autre attitude à garder; il faut qu'ils sortent du terrain de la déclamation et des injures, tout cela leur restant pour compte. Il faut qu'ils descendent sur le terrain de la méthode expérimentale, ou, comme on disait plus simplement autrefois, de l'observation. La règle est la même pour tous; c'est là le niveau égalitaire, et tous ces fiers sicambres sont obligés de courber la tête sous ce niveau, dussent-ils brûler ce qu'ils n'ont que trop adoré.

Et en particulier, si M. Bouillaud, l'illustre auteur des *Maladies du cœur*, au lieu de traiter Hahnemann de fou, l'avait étudié lui et son école, ce beau et impérissable monument que le professeur a élevé à la pathologie cardiaque n'eût pas été déparé par une thérapeutique réduite à la trilogie burlesque de Molière, avec addition du *digitalisare* appliqué le plus souvent sans méthode. Hahnemann et ses disciples eussent appris au professeur de clinique l'histoire des nombreux poisons du cœur et toute la série de leurs actions électives depuis l'aconit et la camomille jusqu'à l'arsenic et au veratrum. M. Bouillaud y eût réellement gagné, et ses malades surtout. Être le Laënnec du cœur, c'est bien beau; en être le Hahnemann, c'eût été plus beau encore.

Et qu'on ne parle pas de contre-expérimentations qui auraient démontré l'inanité de la méthode homœopathique. J'en ai fait jus-

tice ailleurs en détail (*Lectures publiques*, p. 187 et suiv.). Toutefois j'en retiens deux des plus célèbres, parce qu'elles sont souvent citées et qu'elles émanent de deux médecins contemporains des plus illustres, MM. Andral et Trousseau.

Les expériences publiées au nom de M. Andral prouvent, à la simple lecture, qu'il a administré *dix-sept médicaments à trente-cinq malades* sans la moindre connaissance des règles qui doivent présider à leur application. Dix-sept médicaments sur trente-cinq malades !!! Et l'on voudrait tirer une conclusion quelconque d'une pareille expérimentation? Aussi, lorsqu'il y a trente-quatre ans, on mit au jour ces fameux résultats, M. Jourdan, de l'Académie de médecine, ne craignit pas d'émettre un jugement qui peut paraître sévère, et qui n'est que trop mérité, en disant : « M. Andral n'aurait pas dû permettre qu'on attachât son nom à une chose qu'il est impossible de qualifier... *Ou la note entière est une plaisanterie, ou elle a été faite par un infirmier.* — Je ne sache pas que le célèbre clinicien de la Charité ait jamais revendiqué l'honneur et la responsabilité de cette note, émanée de son service par la voie des internes; il n'y a point apposé sa signature, et il doit sourire aujourd'hui de l'importance que les allopathes ont accordé à ce factum.

A propos d'expérimentations, M. Trousseau a donné des affirmations : « Pendant plus de six mois, disait-il il y a quelques années, à l'Hôtel-Dieu, en compagnie d'un de mes très-bons amis, homœopathe très-convaincu, j'ai fait des expériences avec des globules homœopathiques, et je vous déclare, sur mon honneur, que jamais une fois dans ma vie je n'ai vu un effet que je pusse ou je dusse rapporter à l'action de ces remèdes. »

Cet homœopathe très-convaincu, ami de M. Trousseau, est devenu, dit-on, entrepreneur de roulage : le médecin de l'Hôtel-Dieu aurait pu choisir un guide plus en renom et en crédit. Quoi qu'il en soit, en matière scientifique, et surtout dans le grand procès qui est en litige, les paroles d'honneur ne suffisent pas: il faut des pièces à l'appui. Si M. Trousseau avait produit en détail tous les faits de sa grande expérience semestrielle sur les globules, alors on aurait jugé. On a le droit d'être exigeant et sévère à l'égard du célèbre professeur de thérapeutique, après les nombreuses erreurs qu'il a commises en pharmacodynamie et les nombreux paralogismes qu'on peut lui reprocher dans ses attaques contre l'homœopathie. Et en disant cela, je ne veux nullement diminuer la mémoire du grand médecin que la France vient de perdre. Sa gloire est assez grande pour lui permettre d'avoir failli sur quelques points. Il a eu en outre l'insigne honneur d'avoir relevé les études thérapeutiques qui avaient été annihilées par le règne de Broussais; plus d'une fois il a rendu hommage à la doctrine de Hahnemann non-seulement dans ses écrits, mais aussi dans sa pratique, puisqu'il ne refusait point d'aller en consultation avec les médecins homœopathes qui lui faisaient l'honneur de l'appeler.

Voilà ce qu'il faut penser des célèbres expérimentations de MM. Andral et Trousseau sur le terrain de l'homœopathie : A DUOBUS *disce omnes*.

Au reste, ces contre-expérimentations, que nul médecin sérieux n'oserait produire sur le terrain des doses massives, n'ont été faites qu'avec des globules. Or l'homœopathie n'est pas que le *globulisme*. Les doses infinitésimales fussent-elles réellement inertes, reste toujours debout l'homœo-

pathie, c'est-à-dire la loi de similitude, qui est son principe fondamental et qui lui a donné son nom. L'homœopathie a-t-elle été vérifiée en dehors des globules? Non, mille fois non. Où a-t-on contrôlé cliniquement la loi qui est sa raison d'être? Où sont les travaux des opposants sur ce point? Ont-ils étudié un seul médicament sous le rapport de la loi des semblables? Et cependant *that is the question;* et c'est, pour l'homœopathie, le *to be or not to be.* Hahnemann avait fondé et pratiqué sa propre doctrine bien longtemps avant d'avoir employé le moindre globule.

Je sais bien que M. Trousseau, élève de Bretonneau, le plagiaire de Hahnemann, a rendu une espèce d'hommage à la loi de similitude. J'ai noté ailleurs plus d'une fois toutes ses contradictions à ce sujet. Cette loi, il l'a escamotée sous le nom de loi substitutive. Et, sous ce dernier point de vue, quoique réduite, défigurée, et presque incomprise, la loi fondamentale de l'homœopathie n'a jamais été vérifiée par les adversaires. C'était pourtant là le point d'attaque principal pour ruiner la doctrine de Hahnemann. On ne l'a pas tenté; il valait bien mieux faire des expériences ridicules sur les globules pour crier ensuite à la folie et au mensonge de la réforme hahnemannienne.

Et je conclus de tout ce que dessus qu'il y a sur cette question de la part des opposants ignorance profonde et oubli complet de la méthode expérimentale. Y a-t-il rien de plus antiscientifique?

J'ai parlé plus haut des oppositions académiques; toutefois il est bon de savoir que dans une circonstance fort solennelle l'Académie impériale de médecine a approuvé l'homœopathie. L'histoire en est aussi curieuse qu'amusante; je la complète par des détails inédits.

C'était en l'an de grâce 1856 ou 57 (je ne puis préciser, n'ayant pas ma bibliothèque à ma disposition, vu mon séjour hivernal à Nice). Un soi-disant capitaine au long cours avait importé des Grandes-Indes un remède précieux pour les hémorrhoïdes. Le médicament avait été expérimenté par une commission académique; M. Piorry, rapporteur, l'avait administré dans son service hospitalier; le spécifique antihémorrhoïdaire avait réussi dans nombre de cas. La commission décrivait avec soin les formes symptomatiques où le remède avait paru le mieux agir. Approbation entière du rapporteur sur l'efficacité de l'arcane indien, qui n'était autre chose que le poivre rouge (*Capsicum annuum*), et sur l'introduction heureuse de ce *nouveau* médicament en thérapeutique : par conséquent, remerciements pour le capitaine au long cours, y compris la commission d'examen. Les hémorrhoïdaires de l'Académie étaient en liesse.

Heureusement la presse allopathique et homœopathique veillait aux portes du temple. Un article parut dans le *Moniteur des Hôpitaux* pour apprendre aux immortels de la rue des Saints-Pères qu'ils avaient tous été victimes d'une véritable mystification; que le nouveau spécifique était depuis longtemps employé dans l'homœopathie contre les hémorrhoïdes; que Hahnemann avait formulé, pour le poivre rouge, les mêmes indications que M. Piorry. On citait les textes. Les journaux homœopathiques de France et de l'étranger s'amusèrent fort de la mésaventure académique. On dit que le conseil de l'illustre Compagnie s'en émut, et qu'il fut même question de faire un mémorandum en réponse; mais un membre prudent et avisé conseilla de faire le mort : on le fit et fit bien. Le prétendu capitaine au long cours avait nom *de la Gironière*; il figure dans l'annuaire ho-

mœopathique comme médecin exerçant aux îles Philippines. *Timeo Danaos et dona ferentes.*

Cette histoire de poivre ne manque pas de sel. C'est la seule circonstance où l'Académie ait honoré l'homœopathie de son approbation; il est vrai que c'était sans le savoir; et je me demande ce qu'il fût advenu du poivre, si elle avait eu conscience de ce qu'elle faisait. Jamais l'opposition allopathique n'a été prise en plus flagrant délit d'ignorance, voire même en pleine Académie!

3° *L'opposition allopathique est déloyale.* J'en donne cinq raisons.

Premièrement, on confond perpétuellement l'homœopathie avec le *globulisme.* Or, le principe fondamental doit être jugé en dehors de la posologie, distinction qui n'est jamais faite; et l'on s'obstine toujours et à dessein dans cette confusion.

En second lieu, on a fait grand bruit de quelques expérimentations homœopathiques qui, dit-on, n'ont pas réussi, et l'on n'a jamais tenu compte d'expérimentations plus régulières et de cette masse de faits cliniques qu'apporte depuis cinquante ans l'école homœopathique, tant dans l'ancien que dans le nouveau continent, et qui sont la plupart d'une valeur incontestable. Aux statistiques écrasantes et officielles du service hospitalier de J. P. Tessier, on a répondu par le mot de mensonge; or le mensonge incombe uniquement à l'administration des hôpitaux de Paris, qui est responsable des chiffres, et qui n'a pu ni se tromper ni être trompée. Puis, quelle plus grande déloyauté que celle de certains adversaires de l'homœopathie qui proclament tantôt que les globules sont inertes, tantôt que ce sont des poisons énergiques qui altèrent profondément la santé des malades : double jeu que l'on joue par-devant les clients pour former leur opinion suivant la circonstance.

Ensuite arrivent les plagiaires. Cette homœopathie qu'ils proscrivent et bafouent, ils ont le triste courage de lui emprunter une foule d'applications médicamenteuses très-positives et de s'en attribuer la découverte. Le catalogue de ces vols scientifiques est long depuis vingt-cinq ou trente ans; il augmente tous les jours.

J'arrive au cinquième et suprême acte de déloyauté. La scène se passe au lit du malade.

LE MALADE.

Docteur, vous ne me guérissez pas... Voilà deux mois que je traîne avec toutes vos drogues qui me font un mal affreux: je voudrais *faire de l'homœopathie.* On dit que ça guérit. On m'a parlé d'un monsieur qui avait la même maladie que moi, et qui s'est promptement rétabli, grâce à un homœopathe.

LE DOCTEUR ALLOPATHE (*piquant du rouge et reprenant bientôt son aplomb*).

Vous savez, mon cher client, combien je vous suis dévoué..., mais je ne suis nullement ennemi de l'homœopathie. Je vous avouerai franchement que je l'emploie souvent dans ma pratique. Je suis même fort aise que vous m'ayez prévenu : je songeais depuis quelques jours à vous le proposer. Eh bien, je vais vous faire une ordonnance, et vous enverrez toujours chez mon pharmacien qui a aussi des remèdes homœopathiques dont je me sers à l'occasion.

Ici finit la comédie, ou plutôt la scène se continue entre un médecin trompeur et un malade trompé. Puis l'allopathe court de là chez un autre client où, suivant la circonstance, il déblatérera contre l'homœopathie. Parfois même il lui est arrivé d'avoir écrit contre la doctrine de Hahnemann. *Scripta manent.* Heureusement que le client *conservé* l'ignore, tout en sachant très-bien que l'*honorable* a beaucoup écrit. Telles sont les

chauves-souris de l'allopathie ; et je remarque que ce volatile amphibie s'acclimate de plus en plus dans les rangs de l'ancienne école.

Je rougis vraiment d'être obligé de raconter tant de bassesses ; mais il faut bien éclairer sur ce point et le public des clients et la partie encore saine et indépendante du public médical.

4° *L'opposition allopathique est profondément haineuse et persécutrice.*

En voici de nombreuses preuves : je me borne à la France.

Un seul médecin des hôpitaux de Paris, J. P. Tessier, a voulu pratiquer ouvertement l'homœopathie ; il a été honni et persécuté de toutes manières, il en est mort à la peine.

Il fonde le journal l'*Art médical* en 1855.

Le premier numéro est adressé à l'Académie impériale de médecine, et, chose inouïe dans les fastes et usages académiques, il est renvoyé dans les formes les plus injurieuses.

Le 4 janvier 1856, ce médecin éminent était expulsé de la Société anatomique avec trois de ses collaborateurs, en même temps qu'un autre médecin flétri par la justice.

Il meurt en 1862 : il n'y avait *qu'un seul* médecin des hôpitaux de Paris à son enterrement.

Plusieurs de ses élèves se sont présentés jusqu'à six à sept fois au concours des hôpitaux ; ils ont été repoussés systématiquement pour *crime* d'homœopathie.

Déjà, en 1842, il avait été interdit, par ordre universitaire supérieur, au célèbre Risueno d'Amador, professeur à Montpellier, de traiter dans son cours de la doctrine hahnemannienne. Plus tard, sous le ministère Fortoul, le docteur Léon Simon père ne peut pas obtenir l'autorisation de reprendre son cours, qui avait été toléré sous Louis-Philippe.

En 1846, trois médecins homœopathes sont expulsés de la Société médicale du sixième arrondissement de Paris ; plus tard, trois autres le sont également du service des bureaux de bienfaisance. Une seconde société médicale de Paris décrète, dans son règlement, qu'il est défendu à tout membre d'accepter une consultation avec un médecin homœopathe.

En 1847, le docteur La Burthe, chirurgien militaire, veut, après avoir fait ses preuves, traiter homœopathiquement ses malades ; il est immédiatement congédié.

En 1849, Léon Marchant est obligé de résigner son service à l'hôpital de Bordeaux ; il en est de même du docteur Milcent, installé par intérim au Val-de-Grâce, en 1855, par le ministre de la guerre ; il en est renvoyé sur l'insistance de la Faculté de Paris. En même temps, le docteur Ozanam est forcé, par la même raison, de donner sa démission de bibliothécaire de l'Académie de médecine.

En 1854, la Société de médecine des hôpitaux de Paris accorde, en comité secret, un prix à un mémoire sur l'albuminurie, question mise au concours ; — mais, le pli étant décacheté, l'auteur est reconnu pour être homœopathe. Le prix accordé est refusé. La Société pratique le *vol au concours*, en proclamant effrontément qu'aucun concurrent n'en a été jugé digne. Je puis attester le fait, puisque j'étais l'auteur du mémoire couronné. On se demande comment une Société qui comprend l'élite des médecins de Paris a pu se résoudre à commettre une pareille infamie !

En 1848, la Faculté de Paris refuse une thèse afférente à une question d'homœopathie, sous le décanat et l'instigation de M. Bouillaud.

Je tiens en outre à dévoiler un fait d'into-

lérance qui, à lui seul, caractérise la situation. Un de mes élèves de l'école de Clermont présente, il y a deux ans, à Paris, une thèse sur les *éruptions copahiviques*; j'avais donné quelques conseils et fourni quelques renseignements au récipiendaire; il m'avait dédié sa thèse, comme quelques autres de mes anciens élèves ont bien voulu le faire en pareille circonstance. Un des juges, en terminant son argumentation, a le triste courage de conclure en ces termes : — « Maintenant, monsieur, il faut que je vous dise une chose qui me pèse, depuis que j'ai lu votre thèse. Je vois à la première page une dédicace à M. Imbert. Je comprends tous les sentiments, surtout ceux de la reconnaissance; mais vous savez bien que M. Imbert est homœopathe, et cela seul me fait trouver déplacé que vous lui ayez dédié votre thèse. »

Telle a été l'allocution finale du professeur. J'estime qu'on peut toujours faire de l'opposition scientifique; mais on n'est pas obligé pour cela de s'avilir à un tel degré. Et, ce faisant, on ne grandit nullement dans l'esprit du public médical, encore moins dans celui des élèves, dont le premier acte de reconnaissance, dès qu'ils sont reçus docteurs, est de porter le plus souverain mépris à de tels juges. Si j'avais été président de thèse, je me serais permis de faire la leçon à ce triste interlocuteur. Je me console de mon impuissance, en racontant tout simplement l'histoire, sans crainte de recevoir le moindre *communiqué* (1).

Terminons par le discours de M. Dumas au Sénat, à propos de la pétition de deux mille ouvriers de Paris réclamant un service hospitalier homœopathique. Les homœopathes français ont victorieusement répondu à ce discours, où les *opposants* ont mis dans la bouche de l'illustre chimiste non-seulement une argumentation des plus piteuses, mais encore une foule d'assertions des plus étranges et des plus erronées. (*L'homœopathie dans les hôpitaux, mémoire à propos de la pétition des ouvriers de Paris et de la discussion au Sénat.* Paris, 1865.)

C'en est assez, et tous ces faits officiels ne sont rien à côté de l'histoire inédite de chaque jour où l'opposition allopathique se révèle avec un caractère de bassesse et de violence qui ne légitime que trop le proverbe connu de l'*invidia medicorum pessima*, et c'est pourquoi je disais dans mes *Lec-*

(1) Voici un autre fait qui m'est encore personnel; il a aussi son cachet. Il m'a été raconté par une de mes clientes. Je n'ose pas dire que c'est une marquise; cependant le fait est. Or, ma marquise, très-dévouée, du reste, à l'homœopathie, s'en va un jour consulter à Paris, il y a deux ou trois ans, un prince de la science pour une prétendue maladie de cœur. Elle a le malheur d'échapper dans la conversation qu'elle a fait une saison aux eaux de Royat sous ma direction, et voici que l'illustre consultant s'emporte au simple prononcé de mon nom : « Ah! c'est ce monsieur Imb... qui se permet d'enseigner l'homœopathie; je saurai bien l'en empêcher et parler au ministère, etc., etc... »

Vaines paroles : bien entendu que le prince de la science n'a pas bougé de son fauteuil pour aller porter plainte au département de l'Instruction publique. Il voulait probablement se donner des airs d'importance devant la marquise, et ma marquise, femme de beaucoup d'esprit, on en a parfois même en Auvergne, a fait rire plus d'un salon parisien au sujet des colères antihomœopathiques de son médecin. Notez que l'*illustre* est un grand libéral.... et tous ces comédiens de liberté ne seraient que d'affreux despotes s'ils arrivaient jamais au pouvoir. Dieu nous en garde!

tures : — « Oui, en plein dix-neuvième siècle, il y a une fraction notable du corps médical qui, frappée de l'insuffisance et de la nullité des méthodes de guérison employées jusqu'à ce jour, a voulu écouter la voix d'un médecin illustre qui est venu prêcher une réforme immense au profit de l'humanité ; et cette fraction intelligente et laborieuse est l'objet, de la part de la majorité, de la persécution la plus odieuse et la plus imméritée.

« Je les connais, ces persécuteurs. Ce sont les mêmes qui ont poursuivi de leur haine jalouse et ignorante Vésale, qui créa l'anatomie moderne, et Harvey, qui découvrit la circulation... Ils ont proscrit autrefois l'antimoine, le mercure et le quinquina ; et, au lieu d'en appeler à l'expérience, ils préféraient en appeler à la force des parlements.

« Et aujourd'hui ils pratiquent le même système à l'égard de l'homœopathie.

« Ils n'ont pas étudié la question, et ils veulent se poser en juges éclairés et consciencieux. Ils ont été à bout d'arguments sérieux, et ils se sont mis à opprimer. Ils ne pouvaient pas émettre des vérités contradictoires, et ils ont dénaturé et calomnié. Ils n'avaient pas de force scientifique dans l'espèce, et ils en ont appelé au for extérieur. Ils ne sont jamais descendus en rase campagne, mais ils se sont embusqués dans les bureaux d'administration et dans les échoppes des journalistes pour écraser les homœopathes et empêcher la vérité de se faire jour. » (*Lectures*, p. 159.)

C'était là ce que je disais il y a trois ans ; le temps et le spectacle d'une lutte absurde continuée, non-seulement en France, mais encore à l'étranger, n'ont fait que me confirmer davantage dans mon opinion sur l'opposition faite à l'homœopathie, et pour faire comprendre toute ma conviction à cet égard, j'ajoute tout crûment que cette opposition est aussi bête qu'elle est ignoble.

Et c'est un beau privilége de la vérité que celui de soulever la persécution et la haine. Jamais question scientifique n'en avait autant excité ; et c'est pour moi la meilleure preuve extrinsèque de la vérité de l'homœopathie. *Veritas odium parit* : c'est là sa gloire et son baptême.

L'opposition allopathique, qui au fond lèse singulièrement les intérêts humanitaires, est descendue de l'homme jusqu'aux animaux.

Il y a quelques années, le docteur Perrussel, un des propagateurs les plus zélés de l'homœopathie, après quelques expériments heureux sur les chevaux de l'armée, demande au ministre de la guerre la permission de les continuer sur une plus grande échelle. Aussitôt, nomination d'une commission composée de généraux et de médecins, tant humains que vétérinaires, ces derniers tous allopathes. Attendu que l'impétrant ne pouvait être ici jugé *par ses pairs*, la pétition a été repoussée, ou plutôt elle dort paisiblement dans les cartons du ministère, où elle a été fort bel et bien enterrée par les procédés d'usage.

Cette histoire vient d'avoir son pendant en Autriche. La plupart des seigneurs allemands, et même russes, emploient, pour leur grande agriculture, des médecins vétérinaires qu'ils ont soin, vu les résultats de l'expérience, de choisir parmi les homœopathes.

L'un de ces médecins avait attiré par ses succès l'attention du feld-maréchal de Ritter, qui lui propose de le faire nommer médecin vétérinaire d'un haras impérial. L'offre est acceptée, et le protecteur écrit au ministre

de la guerre; mais il avait compté sans la Faculté de médecine de Vienne, qui, consultée à cet effet, rejette à l'unanimité le candidat homœopathe; et le feld-maréchal est obligé d'annoncer à son protégé sa déconvenue par une lettre qui vient d'être rendue publique (*Allgem. Homöop. Zeitung*, 11 novembre 1867). Il paraît que l'*alma mater* autrichienne tient à priver la race chevaline des ressources même de l'homœopathie, et ce n'est pas d'elle qu'on pourra dire :

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Il faut avouer que les gouvernements ont bien tort, dans une foule de circonstances, de soumettre les questions de progrès scientifiques à l'éteignoir bureaucratique. Que n'imitent-ils plutôt le Rajah Deonarain Singh, qui vient d'établir à Bénarès, la cité sainte, un hôpital homœopathique, par reconnaissance pour la méthode hahnemannienne! Voici à quelle occasion. Le prince indien avait un magnifique cheval qu'il aimait passionnément. Le noble animal tombe sérieusement malade et ne peut guérir entre les mains des allopathes vétérinaires. On appelle un homœopathe qui bientôt le remet sain et sauf. Quelque temps après, le choléra éclate à Bénarès et fournit de nouveaux triomphes à l'homœopathie, ce qui décide le rajah à fonder l'hôpital en question, sans consulter, bien entendu, les facultés, les académies et tous les brahmines de la localité.

Heureuse la métropole de Bénarès de posséder, de par un rajah intelligent, un hôpital homœopathique! Paris, la capitale de la civilisation universelle, ne jouit pas du même avantage, malgré la pétition du pauvre ouvrier qui en souffre et en gémit. Il est vrai que Paris n'est pas la cité sainte. Mais le gouvernement voudra-t-il se montrer inférieur au rajah indien, rester toujours sourd aux réclamations de la science hahnemannienne, seule compétente, et ne prêter l'oreille qu'à une misérable et indigne opposition?

Il est donc avéré que les facultés et les académies d'Europe ne veulent de l'homœopathie ni pour les hommes, ni pour les chevaux; et je me demande ce que ces pauvres bêtes ont fait à la science prétendue officielle. Elle a peur, sans doute, que l'homœopathie entre à cheval dans le sanctuaire. Pour mon compte, je dis qu'elle y est déjà entrée en dépit des obstacles; elle a pris rang, elle est même sur un bon pied, et tôt ou tard elle triomphera à l'avantage général et de l'homme et des animaux.

Après avoir établi et précisé les quatre caractères fondamentaux de l'opposition allopathique, il est temps de passer en revue les forces réelles de nos adversaires et de signaler les points stratégiques qu'ils occupent.

En principe, l'opposition allopathique ne prend naissance qu'en présence de deux éléments mis en contact : un homœopathe et un client. C'est surtout ce dernier élément qui pèse dans la balance et crée l'opposition : *inde mali labes*.

En France, l'opposition réelle est très-restreinte. Il y a une vingtaine de départements qui n'ont pas un seul médecin homœopathe; il y en a quinze qui n'en ont qu'un seul, et autant qui n'en ont que deux : d'où il résulte que la lutte est nulle ou insignifiante dans plus de la moitié de l'Empire français.

Sur quatre-vingt-neuf chefs-lieux de département, il y en a quarante-cinq sans ho-

mœopathes. Les disciples de Hahnemann exercent en général dans les grands centres. Paris possède à lui seul le quart environ des homœopathes français. Et c'est Paris qui est le centre et le siége de toute l'opposition allopathique, dont la tête est représentée par les académies et sociétés médicales, la Faculté de médecine et l'enseignement hospitalier. Je mets en fait que plus des quatre cinquièmes des médecins français sont étrangers et indifférents à la lutte; c'est véritablement à Paris que siégent les *meneurs*, et il est honteux pour la science et la liberté, au dix-neuvième siècle, de voir que l'opposition se trouve dans les rangs de l'élite du corps médical.

Or sus, mes chers confrères, honorables praticiens de province, vous n'êtes pas pour moi des opposants. Permettez-moi de vous adjurer de n'avoir pas foi en tous ces *meneurs*. Leur opposition est suffisamment percée à jour dans ses mobiles et ses procédés. Croyez-en mon expérience; étudiez sérieusement l'homœopathie : là est tout l'avenir de la thérapeutique; c'est là la voie et la vérité.

Et maintenant je m'adresse aux représentants de la science officielle et je leur dis : — Vous avez voulu combattre Hahnemann et ses disciples : vous vous y êtes fort mal pris. Quand on combat une doctrine, il faut d'abord la connaître. Pour connaître l'homœopathie, il faut de toute nécessité aborder la méthode expérimentale. Il n'y a qu'un seul moyen d'attaque, et je vais vous l'apprendre.

Hahnemann a basé tout son système sur l'expérimentation pure, c'est-à-dire sur ses pathogénésies. Il est impossible de vérifier tous les médicaments étudiés par lui; mais il est possible d'en vérifier un seul. J'ai l'honneur de vous proposer, par exemple, cette fameuse camomille avec laquelle M. Dumas a tant égayé le Sénat.

Il y aura sur ce médicament, comme pour tout autre, une série de travaux à faire.

1° Vérifier la tradition antérieure à Hahnemann dans tout son apport sur les effets physiologiques et thérapeutiques du médicament ;

2° Expérimenter physiologiquement la camomille pour constater toutes ses actions pathogénétiques avec ses électivités diverses. Ces expériments doivent être faits sur de nombreux sujets à doses toxique, moyenne et infinitésimale.

3° La pathogénésie du médicament constituée, il faudra vérifier sur lui thérapeutiquement la loi de similitude, et toujours sur de nombreux individus, et en suivant, pour les doses, les trois grandes sections de l'échelle posologique.

Il est facile à la science officielle d'entreprendre ce travail sur la camomille ou tout autre médicament. Elle peut avoir à sa disposition de nombreuses commissions, de nombreux élèves; elle a les hôpitaux : *hic opus et labor*. Voilà ce qu'elle doit faire. Tant qu'elle n'aura pas entrepris ce travail de vérification, toute son opposition ne sera que ridicule, antiscientifique et non avenue. C'est le seul moyen de convaincre Hahnemann de vérité ou d'erreur.

Puisqu'on parle tant de méthode expérimentale, il faut au moins la mettre en pratique. Nous autres, homœopathes, nous nous tenons exclusivement sur ce terrain, à l'exemple du maître, et nous sommes continuellement occupés à expérimenter en partie double.

Je ne connais en France qu'un seul médecin de la science officielle qui ait abordé

la méthode expérimentale pour contrôler Hahnemann et s'éclairer sur la valeur de l'homœopathie. Ce médecin a passé quinze ans de sa vie à étudier l'arsenic et dans la tradition et dans toute la science contemporaine. Il a tout lu et compulsé ; il a vérifié les effets physiologiques et thérapeutiques de ce médicament à toute espèce de doses, et, ce travail fait, il s'est vu obligé de s'incliner devant le génie observateur du médecin allemand et de rendre hommage à la vérité.

Aujourd'hui je puis dire : Hahnemann, tu m'as vaincu, c'est pourquoi j'ai juré de te défendre.

A. Imbert-Gourbeyre,
Professeur de thérapeutique à l'école de médecine de Clermont-Ferrand.

MÉDECINE CLINIQUE.

Scarlatine angineuse grave. — Symptômes de méningite. — Durée réduite à huit jours. — Guérison.

Le 13 novembre dernier, appelé à huit heures du matin chez M. le marquis de M***, je trouvai une de ses filles, jeune personne de seize ans, en proie à une fièvre ardente, pouls à 120, nausées et vomissements, sensation incommode, douloureuse même, dans la gorge, avec gêne de la déglutition. — *Acônit* en solution, une cuillerée à bouche de trois en trois heures.

Le soir du même jour, aggravation de tous les symptômes, et je constate à la surface de la peau, au cou, à la poitrine, de petites taches irrégulières d'un rouge peu foncé, laissant entre elles des intervalles où la peau conserve sa couleur naturelle; la rougeur est plus marquée à la gorge; ces parties sont tuméfiées, chaudes et douloureuses, la déglutition est difficile. C'était plus qu'il n'en fallait pour établir mon diagnostic : *scarlatine pourprée avec angine inflammatoire.* Ma prescription fut : *Aconit* et *Bellad* alternés.

Le 14, la nuit a été mauvaise, spasmes et délire; les taches à la peau, disséminées la veille et d'un rouge peu foncé, se confondent aujourd'hui et forment de larges plaques, étendues sur tout le corps, et sont d'un rouge écarlate. Toutes les parties intérieures de la bouche sont d'un rouge vif, les amygdales sont tuméfiées, la déglutition est très difficile et douloureuse, les piliers antérieurs du voile du palais présentent manifestement, du côté droit surtout, des taches jaunâtres et grisâtres de mauvais aspect. — *Aconit* et *Bellad* sont continués.

Le soir, le pouls est très fréquent, la chaleur est ardente ; stupeur, assoupissement alternant avec agitation extrême, angoisses, délire. — *Même prescription.*

Le 15, sept heures du matin, la nuit a été très-mauvaise, fièvre ardente, convulsions, plaintes et gémissements. A ma visite la malade est plus calme, mais elle se plaint excessivement de la gorge, où plusieurs points sont recouverts d'un fluide blanchâtre, épais et visqueux. — *Merc*, quatre globules de la 12e dilution à sec, sur la langue.

A onze heures, fièvre toujours ardente, la chaleur du corps brûlante, le regard fixe, les paupières largement ouvertes, les yeux légèrement convulsés, agitation involontaire et portée au plus haut degré. — Je reviens à *Aconit* et *Bellad.*

A cinq heures du soir, même état, délire. — Même prescription.

Le 16, six heures du matin, amendement de tous les symptômes généraux ; la gorge persiste seule dans le même état. — *Sulfur*, trois globules de la 30e à sec, sur la langue.

A onze heures, amélioration croissante. Je suspens tout médicament.

A dix heures du soir, état moins satisfaisant. — *Aconit* et *Bellad.*

Le 17, six heures du matin, nuit plus calme, la gorge seule est douloureuse, le pharynx et toutes les parties de la bouche sont d'un rouge vif ; ici, comme si on les avait enduites avec de la lie de vin; là, trois larges plaques blanchâtres, formées par des grumeaux d'une matière pultacée qui par leur réunion forment des espèces

de croûtes molles qui semblent vouloir envahir toute l'arrière-gorge. — *Apis* 3e, deux gouttes dans eau 125 grammes, une cuillerée toutes les deux heures.

Telle fut ma prescription; mais en même temps, plein de sollicitude pour une famille à la quelle depuis longtemps j'ai voué mes meilleurs sentiments, je sollicitai l'assistance de l'honorable docteur Imbert-Gourbeyre, heureusement présent à Nice cet hiver.

A trois heures eut lieu la consultation. Nous fûmes ravis d'apprendre, en arrivant, que dès la seconde cuillerée d'*Apis* en solution, une amélioration très-grande s'était manifestée; la malade avait craché sans difficulté, à plusieurs reprises, une matière blanchâtre, consistante, qui aurait pu en imposer pour une fausse membrane. En examinant la gorge, nous la trouvâmes, en effet, dépouillée de toutes les matières qui l'encombraient le matin, et le père de la jeune malade n'en voulait lui-même pas croire ses yeux en constatant la différence. — *Apis* est continué en éloignant les doses.

A dix heures du soir, état satisfaisant tant du côté de l'éruption, qui a suivi sa marche régulière, que du côté de la gorge.

Le 18, sentiment de bien-être général. — *Apis* 12e, trois fois par jour.

Le 19, la gorge est bien, la desquamation commence à s'opérer.

Le 20, amélioration progressive. Arrive l'époque régulièrement, cessation de tout remède.

Le 21, la malade est en pleine convalescence.

Ainsi, rien n'a manqué à cette scarlatine angineuse pour en faire une maladie grave, et pourtant sa durée même n'a pas été plus longue que celle de la scarlatine simple, qui est de sept à huit jours, tandis que dans les cas les plus heureux la scarlatine angineuse *peut se prolonger jusqu'à quatorze ou même vingt et un jours*. (Bayle, *Path. méd.*, tom. Ier, p. 272.)

La plénitude et la dureté du pouls, l'inflammation gutturale, l'assoupissement, le délire, annonçaient évidemment une réaction trop forte du système circulatoire, et, en dehors des ressources de la médecine homœopathique, il aurait bien fallu en venir à la saignée locale ou générale, mais la saignée contrarie l'éruption de l'exanthème, quand elle n'en détermine pas la rétrocession à l'intérieur, ce qui n'est pas son moindre danger. Après la saignée, quoi encore? Écoutons les conseils de J. P. Frank, dont l'autorité ne peut être contestée par personne :

« Les remèdes que nous avons recommandés dans l'angine inflammatoire, comme les sangsues, les cataplasmes, les liniments, les vésicatoires, les gargarismes et tous les antiphlogistiques, conviennent dans cette espèce de scarlatine, où l'inflammation de la gorge tient le premier rang; ils doivent être employés d'après les mêmes principes. On associe aux antiphlogistiques les moyens qui peuvent exciter une douce diaphorèse, par exemple le tartre stibié à dose divisée, dans une potion saline, etc., etc. » (*Traité de méd. prat.*, tom. Ier, p. 257.)

Quelle différence avec un traitement homœopathique ! Et l'on ose encore nous taxer de complices ou de victimes de folles utopies ! Pitoyable aveuglement !

Ce n'est pas seulement dans l'angine scarlatineuse que *Apis* révèle son action curative merveilleuse; dans toutes les inflammations gutturales ce remède est d'une efficacité surprenante; il m'a été d'un grand secours sur moi-même dans une angine aiguë grave contre laquelle *Bellad* s'était montrée tout à fait impuissante.

Inutile d'ajouter que, fidèle aux leçons et à l'expérience du maître, dès que la scarlatine s'est montrée dans la maison de M. le marquis, où se trouvent en assez grand

nombre des enfants et des serviteurs, sans compter les personnes de l'entourage, j'ai usé de la *belladone* comme remède prophylactique, et, malgré la nature contagieuse de la maladie (Bayle, etc., etc.), personne n'a été atteint.

Dr Arnulphy.

RHUME DU CERVEAU
(CORYZA).

Tout le monde sait qu'on désigne ainsi l'inflammation catarrhale de la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur des fosses nasales.

Ce fruit de l'hiver, indisposition ordinairement assez légère, ne condamne que rarement à réclamer les secours du médecin; elle est le plus souvent d'une durée assez courte et se dissipe d'elle-même, soit qu'on s'applique à se garantir de l'impression de l'air froid, soit qu'on n'ait pas même recours à cette précaution.

D'autres fois le rhume de cerveau est assez fatigant pour mériter qu'on y fasse attention, et voici les médicaments dont dispose l'homœopathie pour en dissiper les ennuyeux symptômes.

Y a-t-il mal de tête, qui augmente presque toujours en parlant, la douleur réside au front, elle est passive, brûlante, avec un sentiment de plénitude et de lourdeur vers les fosses nasales, avec titillation, sécheresse, besoin d'éternuer, éternuements, frissons, quelquefois toux légère. — *Aconit.*

Si la maladie n'avorte pas, surviennent bientôt de nouveaux symptômes, des modifications de sécrétion que nous allons indiquer.

Le passage de l'air devient moins facile à travers les fosses nasales; il ne se fait plus qu'avec effort et finit par être entièrement intercepté; la voix est nasonnée; chaleur de la face : rougeur brûlante des pommettes le soir; les éternuements continuent. — *Nux vomica.*

Ou le coryza est sec la nuit et fluent le jour : c'est encore *Nux vom.* qui doit être préférée. — La bouche est sèche, la soif intense, constipation.

L'odorat s'émousse ou se perd même complétement. Perte du goût et de l'appétit. — *Pulsatille.*

C'est de la perte simultanée du goût et de l'odorat que se tire l'indication de *Pulsatille*, bien plus que de la nature de l'écoulement par les narines. Cependant l'écoulement qui est du ressort de *Pulsatille* est du mucus épais, jaune ou vert ou fétide. La langue est alors chargée, absence d'appétit.

Les yeux sont-ils devenus sensibles, douloureux; se remplissent-ils de larmes et sont-ils injectés légèrement avec larmoiement, écoulement de mucus blanc par les narines tous les matins, avec expulsion abondante de mucosités? — *Euphrasia.*

Éternuements fréquents, écoulement continuel de mucosités plus ou moins filantes qui exhalent une odeur plus ou moins fétide. Il y a des douleurs dans le front et dans les joues; la tête est médiocrement douloureuse et entreprise. — *Mercurius.*

Ce remède sera d'autant mieux approprié qu'il y aura des sueurs la nuit, aggravation le matin avec fièvre; le sujet éprouve une chaleur insupportable, et pourtant il ne peut pas endurer le froid.

L'écoulement du nez n'a point de mauvaise odeur, mais il est irritant et corrosif, anxiété, insomnie, grande inquiétude. Les

narines sont brûlantes et douloureuses à l'extérieur et à l'intérieur ; la chaleur améliore. — *Arsenic.*

Enfin dans les coryzas les plus violents, avec écoulement *excessif* de liquide aqueux, gonflement du nez et des lèvres, — *Lachesis.*

Rien autre d'essentiel à ajouter pour le rhume de cerveau des grandes personnes, mais la même maladie chez les enfants mérite une mention particulière.

Les enfants nouveau-nés sont sujets à un coryza très-violent, avec tuméfaction du nez; la membrane muqueuse est d'un rouge vif, le pourtour des narines et la lèvre supérieure sont fendillés, gonflés, enflammés; *une joue pâle, l'autre rouge,* frissons, soif, somnolence et tête entreprise. *Camomilla* est ici le médicament par excellence. Ce précieux agent justifie une fois de plus en cette circonstance la dénomination particulière qui lui a été donnée en homœopathie et qu'elle justifie si bien, *la Providence des enfants.* Il est d'autant plus important d'arrêter au début le coryza des enfants nouveau-nés, que lorsque l'inflammation est portée à un haut degré, ces petits malades périssent souvent de fatigue et d'inanition.

Dans les cas d'oblitération des narines chez les nourrissons, faisant obstacle à l'allaitement et obligeant les enfants à dormir la bouche ouverte, c'est *Nux* qui produit le plus sûrement de bons résultats.

Si les narines de l'enfant sont bouchées par un mucus épais et gluant, c'est *Sambucus* qui amènera la guérison.

Tout rhume de cerveau lié aux orages de la dentition sera efficacement combattu par *Calcarea carb.*

Mode d'administration. — Les médicaments indiqués seront donnés en globules de la douzième à la trentième dilution, dissous dans l'eau au nombre de trois ou quatre dans six cuillerées d'eau. — Une cuillerée toutes les trois ou quatre heures. — Pour les petits enfants, par cuillerée à café de deux en deux heures, en éloignant aussitôt que se manifeste l'amélioration.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Quand l'invasion du rhume de cerveau n'aura pas tardé à se faire sous l'influence d'un vent violent auquel on se sera exposé par imprudence, c'est avec l'*Allium cepa* qu'on aura plus de chance d'y couper court. Dans ce coryza, la douleur occupe surtout le côté gauche, le mal s'aggrave le soir ou dans la chambre; au grand air soulagement.

Quand le coryza survient après avoir eu les pieds mouillés, c'est encore *Allium cepa* qui convient le mieux.

Il n'est pas rare de rencontrer des personnes de caractère doux et patient qui, à la plus légère atteinte d'un rhume de cerveau, sont excitées, impatientes, avec grande agitation nocturne. Le *China* est ici exceptionnellement indiqué.

Enfin la disposition à s'enrhumer du cerveau trouve son remède dans *Hepar sulf* et *Lycopod.* A. C.

LETTRE DU Dr FRANCO.

Notre excellent confrère et ami nous a écrit, au moment où nous lui avons fait part de nos projets de publication, la lettre suivante qui contient d'excellents conseils :

Mon cher confrère et ami,

J'ai reçu avec plaisir la communication de vos projets et je vous remercie d'avoir songé à moi pour me réclamer ma part de collaboration.

Certainement, dans l'état actuel et graduellement progressif de la médecine homœopathique, la diffusion de nos principes et de notre expérience pratique rendra les plus grands services à l'humanité et au progrès de la médecine en général, pourvu qu'elle conserve le caractère d'une propagande scientifique plutôt que celui d'une croisade, car la première élargira le cercle des adhérents par la conviction, tandis que l'autre nous jetterait dans l'arène des lutteurs. Nos travaux doivent démontrer la bonté de notre doctrine, sans une critique trop amère des doctrines opposées. Toute polémique ardente et passionnée ne servirait aujourd'hui qu'à envenimer les esprits. On progresse toujours avec une vérité, quand on la propage par la logique, la modération et la conviction. D'ailleurs, n'oublions jamais, cher ami, que la divergence de l'ancienne école avec la nôtre n'existe que sur les moyens et non dans le but que, nous tous médecins, nous nous proposons d'atteindre. L'allopathie est la science médicale des anciens, l'homœopathie est celle des modernes. Respectons les théories et les doctrines des anciens et tâchons de faire prévaloir les nôtres pour le bien, avec calme; la comparaison des résultats sera le creuset duquel surgira la sanction de l'opinion publique. Vous ne pouvez pas douter du succès. C'est donc sur les résultats pratiques qu'il convient de fonder principalement les éléments de nos publications. Appliquons-nous à décrire minutieusement tous les phénomènes qui se présenteront à l'observation, et à faire l'histoire toujours complète des maladies rencontrées et des agents thérapeutiques appliqués; nous donnerons ainsi à notre statistique médicale le cachet de la vérité et de la précision.

Si la *Bibliothèque homœopathique* remplit cet office, comme je l'espère sous votre direction ferme et éclairée, elle obtiendra bientôt la sanction des gens sensés, l'approbation du public et parviendra, au milieu des sympathies générales, au but qu'elle se propose. Je serai heureux de vous prêter mon faible concours, comme je le suis, cher confrère et ami, de vous témoigner tous mes sentiments d'estime et d'amitié.

FRANCO.

Paris, 14 décembre 1867.

Nous reproduisons cette lettre avec plaisir, parce que l'adhésion de notre confrère et ami nous est particulièrement agréable, et aussi pour qu'il soit bien entendu que nous partageons entièrement sa manière de voir. Tout en défendant avec fermeté l'école hahnemannienne, tout en luttant contre les obstacles qui se dressent contre elle, la *Rédaction* de la *Bibliothèque homœopathique* n'a que faire de se compromettre dans *une arène de lutteurs*; elle se promet bien au contraire de ne se départir jamais de la modération et de la douceur, qui sont à ses yeux le caractère de la force et le souffle vivifiant de la vérité. A. C.

VARIÉTÉS.

LE CONSEIL DE RETOURNER EN ARRIÈRE.

Nous lisons dans une lettre que le docteur Thomas Pellicer, de Madrid, nous a fait l'honneur de nous écrire : « Besoin est de retourner en arrière de vingt ans, et d'enseigner l'homœopathie comme on l'enseignait alors. » (Necessitamos volver 20 anos, y ensenar, como lo hacian usted entonces, la homeopatia.)

La nécessité de ce mouvement de retour est, à nos yeux, clairement démontrée par les faits, et c'est pourquoi nous travaillons, sans nous laisser décourager par aucune difficulté, à remettre en relief l'enseignement et l'expérience du passé. A. C.

UNE ÉNIGME.

Un médecin de la vieille école a écrit à Menton, dans le journal de la localité : « Il est *indispensable* que les personnes qui sont atteintes de phthisie pulmonaire se tiennent en garde contre l'homœopathie. »

On se demande pour qui est cet *indispensable:* pour les malades, ou pour le médecin?

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, RUE SAINT-HONORÉ, 338.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

L'ÉCOLE DE MONTPELLIER

CONSIDÉRÉE

Dans ses rapports avec l'Homœopathie

L'École de Montpellier a des idées larges et conciliantes; elle admet sans effort tous les faits bien constatés, et ne repousse que les systèmes exclusifs. L'ampleur de ses conceptions la rend tôt ou tard accessible à toutes les découvertes, dont quelques-unes briseraient le cercle rétréci où l'on s'est ailleurs plus ou moins emprisonné.

« Ma doctrine, disait Barthez, n'exclut « aucune des vues qui sont essentielles pour « reconnaître, perfectionner et multiplier « utilement toutes les méthodes que l'art de « guérir peut embrasser dans le traitement des di« vers genres de maladies (1). »

« Dans la science de la médecine, disait-« il ailleurs, on peut découvrir dans la suite « de nouveaux faits qui modifient les consé-« quences tirées de ceux qu'on y avait ob-« servés précédemment (2). »

(1) *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, tome Ier, page 45.

(2) *Discours sur le génie d'Hippocrate.*

Le digne successeur de ce maître illustre, M. Lordat, écrit de son côté : « Ma grande « affaire est de formuler les vérités actuelles « de manière qu'elles ne nuisent pas à l'ac-« cueil dû aux vérités futures (1). »

Un homme d'un esprit élevé, Risueño d'Amador, placé dans une chaire qui domine l'horizon médical, au-dessus de l'atmosphère des préjugés, a pu porter au loin sa vue dans le champ des découvertes et reconnaître toute la valeur de la méthode hahnemannienne.

Voici les paroles de ce professeur : « L'ho-« mœopathie est pour nous une doctrine con-« génère avec le vitalisme. Que dis-je? c'est « le vitalisme lui-même largement appliqué « à la thérapeutique. La thérapeutique nou-« velle s'adresse aux forces de la vie pour « guérir la maladie, comme la pathologie vi-« taliste étudie ces forces pour concevoir sa « formation. Les forces vitales étant la source « de la maladie, c'est à ces forces qu'il faut « adresser l'agent qui doit détruire la modi-« fication morbide. Pour trouver la vérité « complète et ravir à l'Allemagne cette belle « gloire, il n'a manqué au vitalisme de Mont-

(1) *Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier*, 1846, page 457.

« pellier que de trouver le moyen de dégager « des agents médicamenteux les forces vives « qu'ils recèlent; c'est là ce qu'a fait Hahne- « mann par le grand principe des atténua- « tions des substances. Par cette grande et « belle découverte, il a grandement élargi la « sphère du vitalisme et, qui plus est, donné « à cette doctrine une base pratique désor- « mais à l'abri du doute (1). »

Cette déclaration fit événement; la presse parisienne jeta les hauts cris. Le *Bulletin de thérapeutique* commence par couronner de fleurs la victime qu'il veut immoler. « On « avait, dit-il, applaudi au choix du pouvoir, « qui plaçait dans la chaire de pathologie et « de thérapeutique générales de Montpellier « un homme deux fois couronné par l'Acadé- « mie de médecine et dont les travaux connus « annonçaient le plus riche avenir : c'était « M. Risueño d'Amador. »

Après cet hommage parfaitement mérité, le *Bulletin* ajoute : « Eh bien! c'est de la « bouche de ce professeur qu'est parti un « immense scandale : sa chaire s'est trans- « formée en chaire d'homœopathie. O profa- « nation! ô sacrilége!... Nous ne doutons « pas de l'indignation que les professeurs de « cette école doivent ressentir devant une « telle prostitution de l'enseignement; mais « cette indignation ne doit pas rester muette : « il faut que l'École en masse proteste éner- « giquement; elle le doit à sa gloire et à son « devoir (2). »

La Faculté méprisa ces clameurs, et voici comment le plus digne représentant de l'École de Montpellier, M. Lordat, répondit plus tard : « L'homœopathie a le suffrage « d'un de nos maîtres les plus distingués, « M. d'Amador. L'opinion d'un homme de « cette valeur, qui comprend l'art d'une fa- « çon si large et si féconde, est très-digne « d'attention, alors surtout que, sans rien « retrancher de la science, telle que l'ont « faite les âges, il s'efforce de l'agrandir par « des acquisitions qui lui paraissent profi- « tables (1). »

Les ennemis acharnés de la méthode nouvelle se retournèrent vers l'autorité pour lui dénoncer l'enseignement de d'Amador : « Comment le ministre de l'instruction publi- « que, disait le *Bulletin*, laisse-t-il ainsi pol- « luer une grande école (2)! » Docile aux influences parisiennes, le pouvoir finit par interdire au professeur de parler d'homœopathie dans sa chaire. Cédant à la force, celui-ci ne prononça plus ce mot, mais continua de répandre dans ses leçons l'esprit et la séve de cette doctrine vigoureuse et féconde.

Appliquant à la science ce qu'André Chénier disait de la poésie :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

d'Amador exprimait dans l'ancienne langue médicale les résultats des récentes découvertes, et dictait aux paisibles échos de la tradition les ardentes paroles du progrès. Jaloux de marier les trésors scientifiques du Nord et du Midi, du présent et du passé, il présentait les idées hahnemanniennes sous les formes de l'hippocratisme, comme s'il eût versé un vin exquis de Johannisberg dans une amphore précieuse de la Grèce.

La postérité tiendra compte à d'Amador de sa généreuse initiative, et glorifiera Montpellier d'avoir possédé le premier pro-

(1) *Bibliothèque homœopathique de Genève*, tome VII, page 15.

(2) *Bulletin de thérapeutique*, 1842, page 13.

(1) *Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier*, 1846, page 130.

(2) *Bulletin*, etc., 1842, page 135.

fesseur qui, en France, ait publiquement adopté l'homœopathie.

Les échos de l'amphithéâtre ont gardé le souvenir de cette voix éloquente. « L'enseignement de ce maître est encore cher à « notre école (1), » disait un professeur agrégé, fidèle interprète du sentiment public.

La Faculté des sciences de cette ville avait pour doyen un des défenseurs de cette doctrine, le professeur Dunal. Ce fait a une grande portée dans une cité où les sciences accessoires subissent la profonde influence de la médecine, tandis qu'à Paris la médecine porte le joug de ces sciences.

L'homœopathie a été reconnue et pratiquée par deux professeurs agrégés de Montpellier, le docteur Andrieu, dont la science pleure la perte, et le docteur Parlier.

Un des praticiens les plus répandus du Midi, ancien professeur agrégé, le Dr Batigne, ayant vu les effets remarquables de cette méthode dans la pratique de M. Parlier, disait au médecin qui écrit ces lignes : « Je suis trop avancé en âge pour me mettre à faire de l'homœopathie ; mais quand je me trouverai en consultation avec vous, je serai bien aise de la voir appliquer par vos soins. »

D'autres professeurs m'ont demandé par écrit des renseignements sur les préservatifs et le traitement hahnemannien du choléra épidémique.

Envers cette méthode le professeur Lordat a su garder la réserve prudente qui a toujours caractérisé l'École dont il est le vénérable représentant. « Je n'admets, dit-il, « ni ne rejette l'homœopathie, que je ne « connais pas et que je n'ai pas eu le temps « d'étudier. Je dois rester en suspens jusqu'à ce qu'il me soit permis d'avoir un « avis, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'en aie « fait un profond examen (1). »

Quoi de plus simple, en apparence, que cette réserve, et pourtant quoi de plus rare ailleurs qu'à Montpellier! M. Lordat avait déjà dit : « Hahnemann a présenté beaucoup « de substances, qu'il prétend être spécifiques de diverses affections morbides. Nous « lui en devons de la gratitude, quoique ses « travaux n'aient pas encore été vérifiés (2). »

En s'exprimant ainsi, à une époque où les découvertes de Hahnemann n'avaient pas encore été vérifiées à Montpellier, M. Lordat, sans pouvoir les garantir, montrait qu'il n'avait aucune raison pour les rejeter et se dispenser de la reconnaissance due à celui qui les présentait.

Le vénérable professeur n'a pas craint de dire à un de ses anciens élèves de prédilection, le docteur Masclary, établi à Nîmes : « Quand je vois autour de nous, soit à Marseille, soit à Avignon, soit à Cette, soit à « Toulouse, des hommes considérables, « consciencieux et instruits, pratiquer l'homœopathie et publier leurs succès, je suis « bien forcé de dire : Oh! sûrement dans « cette doctrine il y a du vrai, il y a du « bon, surtout quand vous venez, mon cher « élève, vous que je connais depuis trente « ans, m'apporter les fruits de votre expérience (3). »

Un professeur agrégé de la même école, actuellement engagé dans les ordres sacrés, le docteur Barre, disait, en parlant des spécifiques : « La médecine ordinaire possède

(1) *Montpellier médical*, tome II, page 82.

(1) *Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier*, 1846, page 130.

(2) *Leçons de physiologie* en 1837, page 253.

(3) *Revue homœopathique d'Avignon*, année 1855, page 113.

« peu de ces remèdes héroïques. L'homœo-
« pathie prétend en avoir découvert un grand
« nombre et poursuit activement ses re-
« cherches. J'ignore ce qu'on doit penser
« de tout cela; mais il faut convenir que
« Hahnemann et son école sont partis d'un
« principe vrai (1). »

A l'exemple de M. Lordat, ce consciencieux médecin avoue franchement son ignorance touchant l'action de ces moyens qu'il n'a pas expérimentés; mais il reconnaît la vérité du point de départ.

Également fidèle aux sages habitudes de Montpellier, le regrettable docteur Saurel, professeur agrégé de cette école et rédacteur de la *Revue thérapeutique du Midi*, écrivait dans son journal :

« Nous sommes bien loin d'être hostile à
« l'homœopathie, que nous ne pouvons ju-
« ger, ne l'ayant jamais expérimentée ni
« vu expérimenter (2). »

Plus tard, il alla jusqu'à dire : « Nous
« croyons sans peine qu'on peut guérir cer-
« taines maladies, peut-être même la plu-
« part des maladies, par des remèdes dont
« l'action leur est homœopathique (3). »

L'ancien rédacteur en chef du même journal, le docteur Barbaste, a tenu à honneur de faire la déclaration suivante : « Jamais je
« n'aurais été hostile au mouvement homœo-
« pathique de notre siècle; je suis trop ami
« de la philosophie médicale pour cela; sur-
« tout appartenant à une école célèbre où
« l'on compte les Lordat, les d'Amador, les
« Dunal, les Barre, etc., qui ont montré
« plus que de la déférence envers la nou-
« velle doctrine (4). »

(1) *Recherches sur la maladie de Bright*, page 104.
(2) *Revue thérapeutique du Midi*, tome VI, page 118.
(3) *Idem*, tome IX, page 355.
(4) *Revue homœopathique d'Avignon*, tome Ier, page 459.

Si maintenant nous pénétrons dans l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, il nous sera donné d'entendre son ancien secrétaire général, le docteur Rousset, s'exprimer de la sorte : « Au professeur d'Ama-
« dor, la Faculté devra d'avoir absorbé
« l'homœopathie au profit de ses doctrines,
« en faisant découler cette méthode théra-
« peutique de l'hippocratisme et du vita-
« lisme de Montpellier (1). »

Remercier ainsi d'Amador, c'est reconnaître tout le prix de la nouvelle méthode et les avantages qu'elle peut offrir.

M. Rousset ajoute : « Les idées de spéci-
« ficité, si chères à notre école, ont été sa-
« vamment développées par le docteur
« Hahnemann (2). »

Pour la masse des médecins, la pierre d'achoppement, en homœopathie, c'est la question de la dynamisation médicamenteuse, autrement dit des doses infinitésimales.

Écoutons, sur ce point qui soulève tant de répugnances, les paroles profondément philosophiques du professeur Jaumes, de Montpellier : « Il est démontré que l'impossibilité de
« comprendre pourquoi tel procédé modifie
« la vertu des médicaments n'est pas un motif
« pour le faire rejeter. Aussi, lorsque l'ho-
« mœopathie affirme qu'en traitant une sub-
« stance de telle manière, elle en exalte la
« puissance, je trouve l'assertion étrange,
« mais je ne puis *a priori* en démontrer la
« fausseté. Il me paraît difficile de saisir des
« relations de cause entre des triturations,
« des dilutions opérées selon certaines rè-
« gles et le perfectionnement qu'on prétend
« en obtenir; cela ne prouve pourtant rien
« contre la possibilité du résultat (3). »

(1) *Notice sur d'Amador*, page 13.
(2) *Idem*, page 17.
(3) *Essai de pharmacologie générale*, page 339.

Voilà donc réduite à néant l'accusation d'absurdité si souvent dirigée contre les préparations hahnenanniennes. C'est l'expérience seule qui doit les juger.

M. Jaumes s'étonne d'une chose : « Si les « globules homœopathiques sont réellement « actifs, dit-il, pourquoi ne le démontrerait-« on pas (1) ? »

On le démontre fort bien par l'expérience; mais cette démonstration reste non avenue pour la masse des médecins, qui, rejetant *a priori* comme absurde l'emploi de ces doses *étranges*, refusent de voir les faits ou d'écouter les témoignages.

En regard des obstacles que rencontre l'homœopathie, M. Jaumes rappelle la facile admission de quelques remèdes nouveaux, la quinine, par exemple. C'est tout simple : en pareil cas, rien n'est changé en médecine; il n'y a que quelques médicaments de plus. Mais l'homœopathie est toute une révolution.

En citant la *quinine*, quel souvenir il évoque! ce mot rappelle la longue opposition dirigée contre le quinquina, un simple médicament dont l'introduction semblait si facile. L'emploi du quinquina n'avait rien d'étrange, n'entraînait point une profonde révolution médicale, n'exigeait point des études profondes et minutieuses. Et pourtant « le quinquina, disent MM. Trousseau et « Pidoux, rencontra de nombreux détrac-« teurs. Il fut proscrit par les Facultés, et les « médecins qui se décidèrent à expérimen-« ter ses effets furent l'objet de persécutions; « à tel point que Frassoni, médecin romain, « qui croyait aux propriétés fébrifuges du « quinquina, ne put trouver un pharmacien « qui se décidât à le vendre, et se vit obligé « d'adresser ses malades aux religieuses, qui « vendaient ou donnaient gratis le quin-« quina (1). »

« A cause de la promptitude et de la sûreté « de son action, dit Woulonne, le quinquina « mit près de quatre-vingts ans à se faire ac-« cepter. » Combien de temps ne doit pas mettre l'homœopathie pour établir son efficacité?

Si, d'une part, M. Jaumes reconnaît « qu'on « ne peut pas, par le seul raisonnement, con-« vaincre les homœopathes d'erreur » au sujet des doses infinitésimales, d'autre part, un autre professeur de Montpellier, M. Alquié, remarque que le raisonnement est également impuissant à démontrer l'action de ces doses. De ce que les miasmes, les virus, l'électricité et tant d'autres agents imperceptibles manifestent une puissance réelle, on n'a pas, selon lui, le droit de conclure qu'il en soit ainsi des préparations hahnemanniennes. M. Alquié a parfaitement raison : l'analogie ne suffit pas, il faut des preuves directes.

Lorsqu'on établit un rapprochement entre des faits connus et un fait nouveau, c'est pour disposer les esprits à l'examen de ce fait, et non pour les en dispenser. Il faut toujours en venir à consulter l'oracle suprême, l'expérience.

Tel est l'avis de M. Alquié : « Les doses « doivent être celles que l'expérience sanc-« tionne, et non celles qu'admettent les rai-« sonnements systématiques (2). » On ne saurait mieux dire.

Le docteur Saurel, déjà cité, reconnaît également l'impuissance du raisonnement en ce qui concerne les doses infinitésimales,

(1) *Essai de pharmacologie générale*, passim.

(1) *Traité de thérapeutique*, tome II, page 348.

(2) *Précis de la doctrine médicale de Montpellier*, page 512.

« dont l'utilité ou l'inutilité, dit-il, est un « fait d'expérience (1). »

Or, que dit là-dessus l'expérience?

Fondé sur le témoignage des nombreux observateurs qui l'ont consultée, le professeur Ribes, de Montpellier, se prononce en ces termes : « L'homœopathie prouve que « les médicaments ont une action incontes- « table à des doses infiniment petites (1). »

Établissons maintenant un parallèle entre Paris et Montpellier sous le rapport de leur conduite respective envers la méthode dont il s'agit :

A PARIS :

Dès l'année 1835, l'Académie de médecine a condamné l'homœopathie.

Aucun membre des corps enseignants n'adopte la méthode nouvelle.

Les feuilles médicales lui font une guerre acharnée; une d'elles va jusqu'à dire que traiter ainsi le choléra « serait un délit répressible (2). »

L'Académie de médecine repousse l'envoi gratuit de l'*Art médical*, parce que cette Revue est favorable à l'homœopathie.

Tel professeur veut rejeter la méthode hahnemannienne « de la sphère de la médecine « honnête (3). » Tel journal la qualifie de « commerce exercé au détriment de la science « et de l'humanité (4). »

Les sociétés médicales, même celles qui, sans s'occuper de science, n'ont d'autre but, d'après leur programme, que « d'entretenir entre les « médecins des rapports de bonne confraternité », chassent de leur sein les médecins homœopathes comme « des industriels qui se « jouent de la crédulité publique ». Elles vont même jusqu'à expulser tout praticien qui consent à se trouver en consultation avec eux.

(1) *Revue thérapeutique du Midi*, tome X, page 434.
(2) *Union médicale*, 1849, page 175.
(3) *Éléments de pathologie médicale*, tome Ier, page 286.
(4) *Union médicale*, 1857, 24 octobre.

A MONTPELLIER :

Vingt ans plus tard, les notabilités suspendent encore leur jugement.

Un professeur et deux agrégés de la Faculté de médecine, un doyen de la Faculté des sciences, ont accepté et pratiqué l'homœopathie.

La *Revue thérapeutique du Midi* accueille mes observations de choléra traité par cette méthode.

La Faculté de médecine reçoit l'*Art médical*.

M. Lordat appelle les homœopathes « des « hommes dignes de beaucoup de considéra- « tion » (2); M. Alquié : « des hommes estima- « bles » (3); M. Saurel les dit « honnêtes, sin- « cères, désintéressés (4). »

L'Académie des sciences et lettres admet les disciples de Hahnemann, et aucun médecin ne trouve mauvais d'avoir avec eux des relations confraternelles. Bien plus, la Faculté m'a porté en première ligne parmi les juges d'un concours de clinique interne, quoique tout dévoué à l'homœopathie.

(1) *Fondements de la doctrine médicale*, etc., tome Ier, page 266.
(2) *Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier*, 1846, page 129.
(3) *Précis de la doctrine médicale de Montpellier*, page 576.
(4) *Revue thérapeutique du Midi*, tome VII, page 269, et tome IX , page 354.

En résumé, si devant la méthode nouvelle Montpellier n'a pas ouvert à deux battants ses portes, il n'a pas fait comme Paris, qui a fermé les siennes à triple verrous.

M. Lordat parle quelque part de « la vé- « rité mendiante. » Sans accorder à une noble solliciteuse, qui s'appelle homœopathie, tout ce qu'elle demande, Montpellier, du moins, a bien voulu lui répondre: « Dieu vous assiste!... » tandis que Paris l'a repoussée comme une voleuse, en criant : « A la garde! »

L'histoire de la médecine imprimera sur les meneurs de Paris la honte qu'ils ont méritée par les énormités et les violences dont ils se sont rendus coupables envers l'homœopathie et les homœopathes.

Montpellier n'a rien de semblable à se reprocher. On peut seulement regretter qu'il n'ait pas encore commencé un examen pratique dont il a proclamé la nécessité.

Il y a quelques années, le docteur Imbert-Gourbeyre, professeur à Clermont-Ferrand, s'étant porté candidat pour la chaire de thérapeutique vacante à Montpellier, reçut une lettre du professeur Jaumes, nommé rapporteur, dans laquelle on remarque ce passage : « La Faculté n'a pas voulu que l'ho- « mœopathie fût officiellement enseignée en « son nom; et, pardonnez ma franchise, « mon opinion est qu'elle a bien fait (1). » M. Imbert-Gourbeyre observe que la Faculté de Montpellier ignore l'homœopathie. La Faculté en convient et le répète sur tous les tons; c'est pour cela qu'elle a refusé *d'admettre* cette méthode, représentée par M. Imbert-Gourbeyre, comme elle a refusé de la *rejeter*, représentée par M. d'Amador. Elle a craint de donner un caractère officiel à l'enseignement hahnemannien du premier, de même qu'elle a craint de protester contre l'enseignement hahnemannien du second. Tranquillement établie dans le doute philosophique, *elle reste en suspens*, elle attend que l'avenir prononce.

(1) *Lectures publiques sur l'homœopathie*, page 155.

Chargée du poids de son antique renommée, cette École marche d'un pas solennel et mesuré. Sans vouloir rester immobile, elle craint toujours d'aller trop vite. Autant Paris est pour les méthodes perturbatrices, autant Montpellier est, en tout et partout, pour l'expectation.

L'expectation est bonne, mais il ne faut pas la pousser à l'extrême. A force d'attendre le moment d'agir, on risque de laisser mourir le malade; à force d'attendre le moment de se prononcer, une école s'expose à laisser périr son influence.

L'École de Paris (si école il y a, ce qui est nié à Paris même) (1) se montre conséquente. Déclarant impossible l'action des doses infinitésimales, elle taxe d'imposture les témoignages qui leur sont favorables et ne veut pas en entendre parler.

Éclairée par une meilleure philosophie, l'École de Montpellier avoue que l'expérience doit ici juger. Qu'elle se décide donc à interroger l'expérience!

A priori, Montpellier déclare que l'homœopathie n'est point absurde.

Vienne enfin une conclusion *a posteriori!* Que cette École se mette en état de savoir si l'homœopathie est un mensonge ou une vérité!

Montpellier a démoli de fond en comble le système de Broussais; qu'il renverse la

(1) « A Paris il n'y a point d'école : il y a un éta- « blissement universitaire. » (*Gazette des hôpitaux*, 31 octobre 1843.)

« Où est notre école? Où est notre médecine? » (*Revue médicale*, 15 décembre 1856.)

doctrine de Hahnemann si l'expérience en démontre la fausseté!

Mais si un examen approfondi met en relief la vérité de cette méthode, il appartient à une grande École de proclamer hautement ce résultat et de consommer l'union légitime du dynamisme physiologique et pathologique de Barthez avec le dynamisme thérapeutique de Hahnemann.

D'autant plus qu'il ne s'agit point ici de questions purement théoriques, telles que le mécanisme de Sauvages, l'iatro-chimisme de Baumes, la doctrine de la vie universelle de Ribes, qui n'empêchaient pas ces professeurs de suivre en clinique la voie ordinaire de Montpellier. L'homœopathie intéresse profondément la pratique; la santé, la vie sont en jeu. Il est donc impossible de rester indifférent.

La conscience parle, il faut l'écouter!

Dr F. Roux (de Cette.)

DOSES INFINITÉSIMALES.

Voici une bien grosse question à propos de bien petites choses; tellement petites, que la science, armée de ses instruments les plus subtils, n'est pas encore parvenue à les découvrir, du moins au delà de certaines limites. C'est pourquoi, en vertu de son impuissance et en dépit des faits, elle les a reléguées sans façon dans le pays des chimères, traitant avec assez peu de courtoisie ceux qui croient à leur efficacité.

Je ferai grâce au lecteur de tous les bons mots, de toutes les facéties, de toutes les pasquinades, de tous les contes bleus dont la presse orthodoxe et ses hauts patrons de l'Académie, de la Faculté, voire même du *Sénat*, amusent depuis trop longtemps la sottise et l'ignorance aux dépens de ce pauvre petit *globule*, qui ne comptait probablement pas sur une telle célébrité. Méchantes ruses de guerre que tout cela, dont le bon sens public commence à saisir le secret, et qui n'empêcheront pas plus le globule d'agir que la rivière de couler. La question est sérieuse, quoi qu'on dise ; je veux la traiter sérieusement, sans plus me préoccuper de la critique railleuse et malveillante, à laquelle je ne dois et ne prétends accorder que mon dédain.

Procédons avec méthode : Quelle est l'origine des *doses infinitésimales?* — Leur action sur l'organisme vivant est-elle rigoureusement démontrée? — Comment cette action s'exerce-t-elle? — Quelle est leur utilité pratique? — Tels sont les divers points de vue sous lesquels nous allons successivement examiner le problème.

I

Origine des doses infinitésimales.

Si l'on peut très-légitimement contester à Hahnemann la découverte de la loi des semblables, et même celle de l'expérimentation pure, signalées bien avant lui (la première surtout, qui remonte à Hippocrate), quoique non appliquées et constituées à l'état de doctrine, il n'en est pas de même de la posologie infinitésimale, fruit pur et sans alliage de son génie créateur, dont on chercherait en vain la moindre trace dans les annales de l'art. Serait-ce le motif pour lequel on cherche, jusque dans le sein de notre école, à en amoindrir la valeur? Y aurait-il parmi nous quelque personnalité assez haute pour avoir le droit de s'offusquer de la gloire du maître? — Ou bien l'esprit *positi-*

viste qui distingue la jeune science officielle tenterait-il de se glisser dans notre camp?— Que sais-je!

Lorsque Hahnemann, guidé par la loi de similitude, dont il avait compris toute la valeur thérapeutique, entreprit de créer cette belle matière médicale, résultat de l'expérimentation méthodique sur l'homme sain, où nous puisons chaque jour nos instruments les plus sûrs, il ne prévoyait certainement pas la merveilleuse conséquence qui allait jaillir de ce tableau colossal. Habitué jusque là aux doses massives, et n'en connaissant pas d'autres, il dut procéder, et il procéda en effet, à cet égard, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, dans ses expériences physiologiques, de la même manière que dans ses expériences cliniques, c'est-à-dire avec des doses massives; ce qui exclut, pour le dire en passant, toute idée *systématique* préconçue. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ces doses, en provoquant des réactions perturbatrices plus ou moins violentes, avaient le double inconvénient de nuire aux expérimentateurs et de masquer, d'obscurcir les effets pathogénétiques ou symptômes purs des substances expérimentées. Il les diminua donc progressivement, et comme les effets médicamenteux se dessinaient avec d'autant plus de netteté que les doses étaient moins fortes, il en tira cette première conclusion : que le mode d'influence des médicaments sur l'organisme diffère essentiellement selon la *quantité*. Était-ce là tout le problème? Non : il restait à déterminer la vraie cause de cette différence.

Si les fortes doses exercent une action perturbatrice, c'est parce que cette action s'épuise plus ou moins rapidement au contact des organes, qui réagissent contre elle avec d'autant plus d'énergie qu'ils en ont été plus vivement impressionnés, et cherchent à s'en débarrasser par toutes les voies qui leur sont ouvertes : diarrhée, diurèse, sueur, etc. La *masse* médicamenteuse ne *pénètre* pas les organes; elle s'arrête pour ainsi dire à leur surface, qui l'expulse presque aussitôt à la faveur d'une supersécrétion liquide, excitée par son action stimulante. Voilà pourquoi les grandes doses de poison ne tuent guère que quand elles sont de nature à désorganiser rapidement les tissus.

Pour que le médicament agisse *médicalement*, c'est-à-dire comme modificateur des fonctions organico-vitales, la première condition est qu'il soit supporté, *toléré* par l'organisme; autrement, la réaction de celui-ci détruira l'action de celui-là, et le but sera manqué. De là la nécessité, si l'on veut obtenir des effets, soit pathogénétiques, soit curatifs purs, de diminuer les doses de la substance expérimentée, jusqu'au degré où l'action médicamenteuse et la réaction vitale, au lieu de s'entre-détruire dans une lutte trop souvent funeste, toujours inutile, se mettent en équilibre, en se combinant. Eh bien, c'est en cherchant cet équilibre, par l'atténuation progressive des doses, que Hahnemann a été conduit à cette magnifique conception du *dynamisme médicamenteux*, si mal apprécié, de nos jours encore, par une fraction de notre école. Voyant les efforts dynamiques des médicaments se manifester de plus en plus clairement à mesure que s'effaçait leur action physico-chimique, il comprit qu'il se passait là un phénomène nouveau, une *transformation* de la matière médicamenteuse, et, n'apercevant d'autre cause à ce changement d'état que la division moléculaire (à laquelle il a cru devoir ajouter le *frottement*), il en conclut que, parvenus à un certain degré d'atténuation, les corps

perdent leurs propriétés physico-chimiques pour revêtir des propriétés *dynamiques* se dématérialisant pour se fluidifier (1). Puis, considérant que le médicament, ainsi transformé en *force* (nous verrons plus tard ce qu'il faut entendre par ce mot), ne saurait agir sur les organes que par l'intermédiaire d'une autre force similaire ou analogue, inhérente à ceux-ci, à titre de principe moteur du mécanisme organique, la *force vitale*, il put indiquer, sinon scientifiquement formuler la loi de rapport et de combinaison de ces deux forces dans l'acte complexe de la guérison des maladies.

C'est alors qu'il imagina cet ingénieux procédé d'atténuation graduée des médicaments, qui a été et qui est encore le principal point de mire des attaques de nos loyaux adversaires. — Ce procédé varie, naturellement, selon que les corps auxquels il s'applique sont liquides ou solides, solubles ou insolubles. Dans le premier cas, on introduit une goutte de la substance médicamenteuse dans un petit flacon contenant cent gouttes (environ 5 grammes) d'alcool rectifié ;p uis on imprime au mélange un certain nombre de secousses : c'est la 1re atténuation ou dilution. On obtient la 2e avec une goutte de la 1re, la 3e avec une goutte de la 2e, dans la même quantité de véhicule, et ainsi de suite jusqu'à la 30e, résultant du mélange d'une goutte de la 29e avec 100 gouttes d'alcool.

(1) Le docteur Lembert (de Lyon) a expérimentalement démontré devant le congrès de 1856 que les réactions chimiques, d'autant plus lentes à se produire qu'elles opèrent sur des dissolutions plus étendues, deviennent absolument nulles à partir de la quatrième dilution homœopathique; d'où il a conclu la stabilité permanente des hautes atténuations.

Les corps solides se traitent d'abord par la *trituration*, de la manière suivante : On mêle une partie de substance médicamenteuse avec 100 parties de sucre de lait, puis on triture le tout pendant un certain temps : c'est la 1re trituration, dont une partie formera la 2e, comme une partie de celle-ci la 3e, avec les mêmes proportions de poudre neutre. A ce degré de division les substances les plus réfractaires, telles que l'or, le platine, la silice, etc., deviennent solubles dans l'eau ou l'alcool et se traitent, pour les degrés suivants, comme les préparations liquides, jusqu'à le 30e dilution.

Les *globules* sont de petits granules de sucre très-pur, que l'on imbibe d'une dilution homœopathique : une goutte de dilution peut en médicamenter des centaines.

Hahnemann n'a pas cru devoir dépasser la 30e dilution ; mais, beaucoup plus hardis, quelques homœopathes d'outre-Rhin (Jœnichen, Korsakoff, etc.), s'imaginant que l'échelle des dilutions n'avait point de limites, ont poussé jusqu'aux 100es, aux 1,000es, aux 10,000es !... On pense, il est vrai, et je suis de cet avis, que les hautes atténuations sont le résultat pur et simple de la *succussion* plus ou moins répétée des dilutions ordinaires à l'aide d'un instrument spécial appelé *dynamisateur;* ce qui ne serait, après tout, qu'une application des idées de Hahnemann sur ce point particulier de sa doctrine. Laissons-le parler lui-même ;

Après avoir réfuté la fameuse objection (qui n'est qu'une fade plaisanterie) de la goutte de remède répandue dans le lac de Genève, par cette simple observation que le lac de Genève ne peut se secouer comme une fiole, condition indispensable, cependant, pour opérer le mélange exact de la goutte avec son véhicule ; de même qu'il serait im-

possible, ajoute-t-il, de mêler un grain de poudre médicamenteuse avec un quintal de farine, il dit :

« Ce n'est pas seulement l'égale diffusion de la goutte médicamenteuse dans une grande quantité de liquide non médicamenteux qui rend les dilutions propres aux usages de l'homœopathie. Le *frottement* (théorie à discuter) ou les *secousses* qu'on emploie en préparant des remèdes déterminent dans le mélange un changement d'une incroyable portée, et tellement salutaire au delà de tout ce qu'on peut imaginer, que le développement et l'exaltation de la vertu dynamique des médicaments, qui en est la conséquence, mérite d'être mise au nombre des grandes découvertes de notre siècle. »

Et un peu plus loin : « Les substances médicinales ne sont pas des matières mortes, dans le sens vulgaire qu'on attache à ce mot; leur véritable essence est dynamique, au contraire : c'est une force pure, que le *frottement*, exercé à la manière homœopathique, peut exalter jusqu'à l'infini.

« Cela est si vrai, qu'il faut bien se garder de trop exalter les vertus des médicaments. Par ce moyen, une goutte de *drosera* au 30e degré de dilution, à chacun desquels elle a reçu vingt secousses, met en danger la vie d'un enfant atteint de coqueluche à qui on la fait prendre; tandis que, quand on a secoué deux fois seulement chaque flacon, il suffit d'une dragée de la grosseur d'une graine de pavot, qu'on en imbibe, pour procurer une guérison prompte et facile (1). »

Dans une note de l'*Organon* (p. 268), Hahnemann est encore plus explicite : « Me fondant, dit-il, sur des expériences multipliées et des observations exactes, et voulant fixer un terme précis au développement de la vertu des médicaments liquides, j'en suis venu à prescrire de ne donner que deux secousses à chaque flacon, au lieu qu'autrefois j'en imprimais davantage, ce qui développait trop la puissance des remèdes..... J'ai dissous un grain de *natrum* dans une demi-once d'eau, mêlée avec un peu d'alcool, et pendant une demi-heure j'ai secoué sans interruption le flacon, rempli aux deux tiers, qui contenait la liqueur : j'ai trouvé ensuite que celle-ci *égalait la* 30e *dilution en énergie.* »

Je dois dire, à ce propos, que j'ai cherché en vain dans les œuvres de Hahnemann et ailleurs la prétendue *formule sacramentelle* des 35 *secousses, de l'est à l'ouest,* plaisanterie de mauvais goût dont Trousseau a cru devoir égayer son auditoire dans ses *Conférences sur l'expérience* (1).

« Mais c'est de l'*illuminisme,* de la *folie,* que tout cela! s'écrie-t-on de toutes parts. Comment! si déjà la quantité de médicament contenue dans votre 30e dilution défie le calcul des mathématiques, que dire de vos 100es, de vos 1,000es, de vos 10,000es? Et, quant à l'*exaltation* prétendue des vertus médicinales par la succussion, si elle n'est pas un rêve, peut-elle être autre chose qu'une supposition gratuite inventée pour le besoin de la cause? »

A cette objection, en apparence formidable, je réponds d'abord que si, comme je suis fondé à le croire, les dilutions supérieures à la 30e ne se graduent que par la succussion, la *quantité* de médicament reste la même, quel que soit le nombre des secousses imprimées au véhicule divi-

(1) *Traité de matière médicale*, etc. Trad. de A.-J.-L. Jourdan. — Paris, 1834, tome Ier, p. 78 et suiv.

(1) *Conférences sur l'empirisme*, faites à la Faculté de médecine les 18 et 25 mai 1862, p. 51.

seur, dont l'unique résultat est un accroissement de la force médicamenteuse. — Je dis ensuite que, même dans les cas où les hautes dilutions allemandes seraient préparées d'après le procédé ordinaire, la 10,000e n'en contiendrait pas moins une fraction quelconque de substance active; attendu que, la matière étant essentiellement divisible, on ne peut assigner de limites à sa division, ni, à plus forte raison, l'anéantir. Enfin, je me permettrai de demander à nos facétieux adversaires pourquoi, eux qui raillent si fort la succussion, ils ne manquent presque jamais de recommander à leurs malades de *secouer* la fiole préparée selon l'art et l'ordonnance!...

Il y a ici, du reste, deux points bien distincts à examiner : 1° le *fait* de l'exaltation des propriétés médicamenteuses, qui est expérimentalement prouvé, et 2° la théorie de ce fait, restée en discussion.

D'où vient ce surcroît d'activité des substances médicamenteuses sous l'influence de la succussion? Du FROTTEMENT, dit Hahnemann; et, à l'appui de son opinion, il cite l'exemple du *briquet :*

« Jusqu'ici, dit-il, on n'avait fait que soupçonner, d'après quelques faits, le changement physique et le développement d'énergie que le *frottement* produit dans la matière; mais on ne se doutait même pas des effets surprenants qui pouvaient résulter de l'application de la même méthode à l'exaltation des vertus dynamiques dont les médicaments jouissent.

« Le peuple seul croit encore à l'inertie de la matière (et il n'est pas encore démontré qu'il ait tort), qui peut être amenée à faire sortir de son intérieur des forces d'une énergie surprenante.

« Le vulgaire, en battant le *briquet*, voit se former des étincelles qui allument l'amadou. Combien y a-t-il de personnes qui ont réfléchi à ce qui se passe alors? Mais, qu'on batte le briquet sur une feuille de papier, on apercevra bientôt sur celle-ci de petites parcelles métalliques qui se sont détachées de l'acier, à l'état de fusion et d'incandescence, par l'effet du choc de la pierre. Comment le frottement rapide de l'acier contre une pierre a-t-il pu produire une chaleur assez forte pour réduire cette substance métallique en globules fondus? Ne faut-il pas une température de 3000 degrés du thermomètre de Farenheit pour faire entrer l'acier en fusion? D'où vient cette énorme chaleur? Ce n'est point de l'air, car le phénomène a lieu tout aussi bien dans le vide, sous le récipient de la machine pneumatique. Elle est donc sortie des deux corps frottés l'un contre l'autre. »

« Mais l'homme qui saisit un couteau d'acier pour allumer son amadou croit-il que le corps froid recèle dans son intérieur un magasin inépuisable de chaleur qui ne s'est dégagée que par le frottement? Non, il ne le croit pas; et cependant la chose est vraie.

« En effet, le frottement exerce une puissance si énergique, que, non-seulement il développe les forces physiques internes des corps de la nature, comme le calorique, l'odeur, etc., mais encore, ce qu'on avait ignoré jusqu'à présent, il exalte à un point étonnant la puissance médicinale des substances naturelles.

« Il paraît que c'est moi qui ai découvert cette dernière propriété, dont l'influence est telle, qu'à sa faveur, des substances auxquelles on n'avait jamais reconnu de propriétés médicinales acquièrent une énergie surprenante (1). »

(1) *Matière médicale*, loc. cit.

Hahnemann mentionne ici l'or, l'argent, le platine, le charbon de bois, qui acquièrent par la trituration des vertus médicinales caractéristiques très-prononcées, qu'il n'hésite pas à attribuer au *frottement*.

Malgré tout le respect que je professe pour le génie d'un maître vénéré, je ne puis admettre une théorie qui me paraît contraire aux vrais principes de la science. — Remarquons tout d'abord qu'il n'y a de frottement possible qu'entre les surfaces des corps solides ; dans les liquides, le mouvement moléculaire déterminé par la succussion résulte, non pas du frottement, mais du *glissement*, du *roulement* des molécules les uns sur les autres. Le frottement n'est autre chose, en définitive, qu'une série de *chocs* plus ou moins forts et précipités, suivant l'intensité et la rapidité d'action de la force qui le détermine. Il suppose toujours l'inégalité et une certaine résistance des surfaces frottées. Bornée à ces termes, l'hypothèse pourrait tout au plus s'appliquer aux *triturations*. Mais elle est fausse, même à ce point de vue restreint ; car, si le frottement des corps solides peut produire et produit en effet, ou plutôt dégage de la chaleur, et, dans certains cas, quand il est très-rapide ou qu'il y a choc violent, de la lumière ; rien n'est venu prouver jusqu'ici qu'il soit capable de donner naissance à d'autres effets dynamiques, et notamment à l'*exaltation* de propriétés spécifiques des médicaments.

Je m'abstiendrai, pour le moment, de discuter le nouveau principe, selon moi très-contestable, de la *transformation des forces*, en vertu duquel le *frottement* ou la *friction*, par exemple, se changerait en chaleur, et *vice versa*, sans déperdition de l'une et de l'autre ; — ainsi que la double question de savoir si le calorique et la lumière sont des forces pures ou des combinaisons électriques, et si la force, en général, a une existence propre et indépendante de la matière, ou n'est qu'une simple propriété de celle-ci. Je réserverai également la question de la *polarité*, qui, à tort ou à raison, vient détruire les idées reçues sur la constitution de l'électricité. Ces divers problèmes, que je n'ai, certes, ni la prétention ni la capacité de résoudre, se représenteront tout naturellement à propos du *mode d'action* des doses infinitésimales, qui n'a pas encore été expliqué d'une manière satisfaisante. — Je me borne ici à constater : 1° que le frottement ne peut s'appliquer qu'aux substances solides ; 2° qu'il n'a d'autre effet, dans ce cas, que de dégager de la chaleur et de la lumière ; 3° que, si la trituration d'une substance médicamenteuse avec un corps neutre avait la puissance d'exalter ses vertus curatives, celles-ci iraient en s'affaiblissant, à mesure que l'on remonte l'échelle des atténuations obtenues par ce moyen, tandis que c'est le contraire qui a lieu. — En effet, le frottement se réduisant, comme nous l'avons vu, à une série de *chocs* plus ou moins forts et précipités, suivant l'inégalité des surfaces et la dureté des corps frottés d'une part, et l'intensité ou la rapidité d'action de la force frottante d'autre part, il sera d'autant plus faible dans les triturations que les molécules de la substance active seront plus divisés, plus écartés par celles de la substance neutre intermédiaire. — Si je triture, par exemple, cinq centigrammes de silice avec cinq grammes de sucre de lait, d'où résulte la première trituration ou atténuation, les particules de la substance médicamenteuse étant moins divisées après cette première opération qu'après la suivante, provenant de la trituration de cinq centigrammes de celle-ci avec

cinq nouveaux grammes de poudre neutre, et ainsi de suite en remontant l'échelle graduée, il est évident que les parties donneront plus de prise à l'agent triturateur, et que, par suite, leur *frottement* sera plus direct, plus immédiat.

J'ai déjà dit que, les liquides n'étant pas susceptibles de frottement (ce qui tient sans doute à la forme sphérique de leurs molécules constituantes), leur succussion était incapable de développer même de la chaleur : l'eau qui se précipite en bouillonnant de cascade en cascade n'est pas plus chaude après avoir touché le fond de l'abîme qu'avant de sortir du lac tranquille où elle prend sa source.

Il nous faut donc chercher ailleurs que dans le frottement la cause de ce surcroît d'activité des propriétés médicamenteuses résultant de la succussion et de la trituration. Elle existe certainement, cette cause, puisque nous en voyons les effets; où est-elle? Problème difficile! et non résolu encore, malgré tous les efforts tentés dans ce but. Faut-il donc pour cela renoncer à toute explication, et s'en tenir à l'observation pure et simple du phénomène, sans chercher à le pénétrer ? C'est l'avis de certains esprits soi-disant *positifs*, pour qui c'est rêver que de sortir du domaine des choses sensibles. — Et la RAISON, cette chercheuse infatigable de lois et de rapports, quel rôle lui destine-t-on, alors?.....

Voilà vingt-trois siècles que la médecine orthodoxe, qui nous vante sans cesse ses prétendus *progrès, observe* les effets des remèdes sur les maladies : qu'a-t-elle fait de cette montagne d'*observations* entassées pêle-mêle les unes sur les autres? — Rien, absolument rien..... ; et nous en sommes à regretter Hippocrate, le premier et le plus grand des observateurs. Il est vrai que le père de la médecine était plus que médecin : il était, ce que l'on n'est plus guère de nos jours, *philosophe*.

Non, non, il ne suffit pas d'observer, de compter, d'emmagasiner des faits; il faut encore et surtout, sous peine de faire abstraction de la plus noble, de la plus élevée des prérogatives humaines, les analyser, les synthétiser, en un mot, les *juger*. Le terre-à-terre de l'expérience baconienne peut bien satisfaire les esprits superficiels, mais le génie a des visées plus hautes. — Un simple fait, stérilement observé par le vulgaire pendant des siècles, deviendra pour lui le point de départ d'une doctrine féconde. — De la chute d'une pomme, Newton fera la loi d'attraction, comme des contradictions de Cullen sur l'action du quinquina, Hahnemann fera la loi thérapeutique. Et, pour découvrir ces grandes lois, là où le commun des érudits n'avait rien vu, ce n'était pas assez de l'*esprits cientifique*..... L'éternelle gloire de Hahnemann ne sera pas seulement d'avoir été un célèbre médecin et un savant distingué, mais un savant penseur et un grand philosophe ; c'est pourquoi elle est si importune à la médiocrité contemporaine, qui croit se venger de sa supériorité en lui jetant à la face la boue de ses insultes et de ses plates railleries.

Quant à moi, si j'ose relever quelques erreurs de détail que les théories scientifiques de son temps rendaient inévitables, et qui, du reste, n'altèrent en rien le fond de sa doctrine, ce n'est pas, qu'on le sache bien, dans le but puéril d'amoindrir l'importance de son œuvre, qui est, Dieu merci ! à l'épreuve des coups d'épingle d'une critique malveillante et envieuse, mais uniquement pour la faire concorder avec l'état actuel de la

science ; et, en cela, je crois interpréter fidèlement sa pensée.

Le frottement écarté comme cause du développement des propriétés médicinales, à quelle autre influence devons-nous attribuer ce développement très-réel ? Je n'hésite point à le dire : à la *division moléculaire* et à la *tension électrique*, déterminées par le mouvement de succussion ou de trituration.

Lorsqu'on triture un corps solide ou qu'on dilue un corps liquide avec une certaine quantité de substance neutre, ce corps subit l'action contraire de deux forces antagonistes : l'une, cohésive, qui maintient ses molécules réunies ; l'autre, désagrégative, qui tend à les séparer. — Il y a donc ici en jeu, comme éléments du problème, 1° deux forces opposées, 2° un support (le corps soumis à l'opération), et 3° une substance intermédiaire, dont je me représente les molécules comme une infinité de petits *coins* pénétrant dans la masse microscopique qu'il s'agit de diviser. La force de cohésion n'est pas détruite (nous ne détruisons ni ne créons rien) dans l'acte de désagrégation moléculaire ; elle est *transformée*, elle change de direction et prend celle même de la force contraire, qui l'entraîne ; de concentrique et centripète, elle devient excentrique et centrifuge. — A un certain degré de division, les molécules matérielles n'obéissent plus aux lois de la matière massive, mais elles revêtent celles des corps gazeux, aériformes ; et (suivant la théorie moderne, que je suis loin d'accepter sans réserve) la force qui les maintient dans cet état, en accélérant leur mouvement rotatoire, s'accumule vers un point de leur surface et détermine leur polarisation, en même temps qu'elle augmente leur élasticité et, par suite, leur tension électrique.

Si l'on me demande quelle est cette *force*, je répondrai que, pour moi, il n'y en a qu'une seule dans la nature, à deux courants contraires : l'*électricité double*. La chaleur, la lumière, etc., ne sont pas des forces simples, mais des combinaisons électrodynamiques. — La matière, nous l'avons vu déjà, à quelque degré de subtilité qu'elle soit ramenée, ne saurait perdre ses caractères spécifiques, qui se dessinent d'autant mieux, au contraire, qu'elle est plus fluidifiée ; et c'est là, pour le dire en passant, la preuve la plus frappante de sa divisibilité indéfinie. L'*atome* indivisible n'est qu'une abstraction admise par la science pour le besoin de ses démonstrations. — Qu'est-ce qui peut donc déterminer ces qualités spécifiques, inaliénables, inaltérables par la division extrême ? Le mode spécial d'agrégation et de groupement moléculaire des substances qui les possèdent, dépendant lui-même de leur mode d'électrisation, d'où dérivent leurs affinités propres.

Maintenant, ces forces, ou plutôt cette force unique, à double courant contraire, toujours la même au fond, quelles que soient ses applications, ne serait-elle qu'une simple propriété de la matière, ou cette matière elle-même modifiée dans sa forme ? Hahnemann le pense, et il considère même cette idée comme un progrès conquis sur les préjugés de son temps : « Le vulgaire, dit-il, qui croit encore à l'inertie de la matière, etc. » J'en demande bien pardon à mon illustre maître, mais je suis ici de l'avis du *vulgaire ;* comme lui, je crois que la matière est *inerte*, et que c'est même là son caractère distinctif ; autrement, je ne m'expliquerais aucun phénomène. En effet, tout phnéomène est un mouvement, et tout mouvement suppose un agent moteur et un support mû, un principe

actif et un principe passif. Si donc la matière était active par sa nature, il faudrait dire qu'elle est à la fois active et passive, mouvante et mue, c'est-à-dire cause et effet d'elle-même, ce qui est absurde.

Est-ce à dire que la force, dans son essence, ne soit pas matérielle, *composée?* Non, vraiment. L'esprit seul est immatériel, et, partant, essentiellement un, simple et indivisible. Mais la force est une substance matérielle *sui generis*, et, jusqu'à ce que la chimie soit parvenue à transformer le fluide électrique en matière ordinaire, visible et tangible, je le considérerai comme absolument irréductible, ayant une existence fixe et indépendante. Sans doute la force suppose la matière, sans laquelle elle n'aurait pas de raison d'être; mais, quoique substantiellement combinée avec elle, comme l'âme l'est avec le corps, elle n'est pas plus elle que le corps n'est l'âme.

La force médicamenteuse n'est donc pas une *force pure*, mais une combinaison de la matière médicamenteuse fluidifiée par la division, avec la force électrique qui l'anime. Cette matière conserve ses propriétés spécifiques à tout état d'atténuation, parce que, je le répète, elles sont irrévocablement fixées par son mode d'agrégation atomique.

Ce serait peut-être ici le lieu de rechercher, d'après les considérations (anticipées) qui précèdent, de quelle manière le médicament dynamisé agit sur l'organisme; mais, avant d'aborder cette importante et difficile question, il me paraît convenable d'établir la réalité de cette action : les doses infinitésimales agissent-elles, n'agissent-elles pas ? Voilà ce qu'il nous faut préalablement examiner.

Dr CHAUVET.

(*A continuer.*)

DE LA DYSSENTERIE.

De ses symptômes et de son traitement.

On désigne sous le nom de dyssenterie une affection caractérisée : 1° par des envies fréquentes et presque continuelles d'aller à la selle, avec tranchées ou coliques; 2° par des déjections alvines rares, douloureuses, muqueuses ou sanguinolentes.

Ne pas confondre avec la diarrhée, qui est au contraire caractérisée par des déjections fréquentes, mais toujours abondantes. Dans la dyssenterie il y a suppression de matières fécales; dans la diarrhée il y a accroissement anormal de sécrétion de la membrane muqueuse.

Donc, partout où l'on constatera des épreintes, du ténesme, avec excrétion fréquente, laborieuse, de petites selles; que ces évacuations soient blanchâtres ou floconneuses, sanguinolentes ou mêlées à du sang pur et à de la bile, ou même à des lambeaux membraneux, il y a dyssenterie.

Toute dyssenterie est accompagnée de tranchées ou coliques plus ou moins violentes et d'un sentiment de grande faiblesse.

La face est toujours pâle et tirée.

La dyssenterie existe presque toujours à l'état aigu, quoiqu'elle soit susceptible aussi d'être observée à l'état chronique, soit que la maladie ait été négligée au début, soit qu'elle ait été aggravée, ce qui n'arrive que trop souvent, par des traitements incendiaires.

A l'état aigu, la dyssenterie est légère ou grave. D'un point à un autre, bien des nuances peuvent être marquées, les symptômes étant toujours les mêmes, mais variables par leur intensité.

DYSSENTERIE LÉGÈRE. — Elle survient

tout à coup, sans phénomènes précurseurs, sans fièvre. La face est pâle, abattue et souffrante, surtout pendant les évacuations; les besoins d'aller sont fréquents et peuvent varier de deux à vingt fois et plus dans les vingt-quatre heures, toujours avec coliques ou tranchées. Les matières sont ou liquides ou muqueuses, ou glaireuses ou teintes de sang, et nécessitent, pour être expulsées, des efforts considérables. Ces mêmes matières, de quelque nature qu'elles soient, donnent lieu à un sentiment de chaleur et de cuisson dans le rectum et l'anus.

La maladie est bénigne assurément dans cette forme, mais elle n'en mérite pas moins d'être considérée comme une dyssenterie, puisqu'elle renferme dans son expression morbide les deux caractères essentiels de la dyssenterie, qui sont des envies fréquentes d'aller à la selle et des déjections douloureuses.

Si le mal est survenu après un écart de régime, on aura recours, pour le combattre, à la noix vomique (*Nux vom*), ou à la pulsatille (*Pulsatilla*).

Nux vom si le sujet est de caractère violent, habitué à la bonne chère, preneur de café; si l'écart de régime a consisté surtout dans des libations trop fréquentes.

Pulsat convient de préférence aux femmes et aux enfants, de nature douce, timide et patiente; plus convenable encore s'il a été pris en abondance des aliments gras.

Nux vom si les évacuations présentent, mêlées au mucus, des matières stercorales presque dures et en petite quantité; si les coliques sont limitées dans la région ombilicale.

Pulsat si les tranchées se font sentir pendant la nuit, et si les selles présentent chaque fois une couleur différente.

Si le sujet, bien portant auparavant, n'a éprouvé les premières souffrances de la dyssenterie qu'après avoir été mouillé, à la pluie par exemple, et qu'il ait eu l'imprudence de garder sur lui ses vêtements mouillés, *Rhus toxicod* est ici le médicament par excellence, auquel nul autre ne mérite d'être comparé. Ce caractéristique de *Rhus* est d'une importance si capitale, que nous recommandons expressément qu'avant tout, dans le traitement de la dyssenterie, on s'informe avec soin des antécédents.

Dyssenterie aigue, grave. — Tandis que la dyssenterie légère, bénigne, débute ordinairement tout à coup, sans aucun symptôme précurseur, sans fièvre, par des épreintes, du ténesme, des coliques et des déjections en petite quantité, la dyssenterie grave est ordinairement précédée par un frisson plus ou moins intense, en proportion avec la violence du mal qui va survenir, suivi de chaleur sèche et brûlante à la peau; soif, langue sèche, urine ardente.

Ajoutons à cela plus d'intensité dans les souffrances que nous avons vues poindre dans le tableau de la dyssenterie légère, c'est-à-dire, tranchées plus aiguës, souvent atrocement douloureuses; envies très-fréquentes d'aller à la garde-robe, qui peuvent devenir presque continuelles; sur le siége, une sueur brûlante inonde le front, et cette sueur devient bientôt froide et gluante; évacuations rougeâtres ou brunes, ou noires, ou analogues à la lavure de chair, et toujours très-fétides, avec des mucosités teintes de sang pur plus ou moins abondant. La face n'est pas seulement pâle et tirée, mais décomposée; l'abattement très-prononcé, le pouls fréquent, petit et concentré, ou plein et développé; peau sèche, insomnie complète.

Telle est l'expression symptomatique de la dyssenterie aiguë grave. Nous parlerons à part de certaines variétés qui méritent une mention particulière.

Traitement. La première indication se tire de la fièvre, qu'il faut réprimer par *Aconit.* On insistera sur l'emploi de ce médicament jusqu'à ce que la sécheresse de la peau ait fait place à une douce moiteur; la transpiration rétablie est le signe que *Aconit* a épuisé son action bienfaisante; pour y arriver, il suffit le plus souvent de quelques heures, six à huit; rarement on aura besoin d'attendre vingt-quatre heures.

Alors la fièvre a cédé, et sans hésitation le *mercure sublimé* doit être choisi entre tous. Le *mercure sublimé* (*Merc corros*) s'impose par les coliques déchirantes et insupportables au moment d'aller à la garde-robe, par les épreintes sans autres résultats que quelques glaires mêlées de sang, par les sueurs, brûlantes d'abord et froides après, sur le front et souvent sur tout le corps.

Après *Aconit,* le pouls subsisterait-il encore rapide et plein, ce ne serait pas une raison pour différer l'emploi du *mercure.* Il suffit, pour être assuré du bienfait de l'*aconit,* que la transpiration se soit rétablie plus ou moins abondante.

Nous avons avec raison signalé en premier lieu les mucosités sanguinolentes dans les selles comme étant plus particulièrement du ressort de *mercure,* mais quand même les évacuations seraient ou de sang pur, ou analogues à la lavure de chair, pourvu que les évacuations se fassent au milieu de violentes pressions, qu'elles soient suivies de cuisson à l'anus, que le besoin d'aller à la selle se fasse sentir brusquement, *mercure* n'en est pas moins le médicament à choisir de préférence.

Le *mercure,* et entre tous les mercuriaux le *mercure snblimé,* est le médicament capital dans le traitement de la dyssenterie, mais il n'est pas le seul dont l'action curative ait été confirmée par l'expérience. Voici des agents qui le suppléeraient avec avantage, suivant telle ou telle modification des symptômes.

Tandis que *Merc* s'accommode de sécheresse, de rudesse dans la bouche, *Ipéca* sera choisi de préférence si la langue est recouverte d'un enduit jaunâtre avec nausées et vomissements; c'est cette appropriation de l'*ipéca* qui a déterminé tous ses succès dans la dyssenterie bilieuse des auteurs, parce que dans la dyssenterie dite bilieuse il y avait, en sus des désordres signalés dans le bas ventre, et caractéristiques de la dyssenterie, nausées, vomissements et enduits jaunâtres sur la langue.

Le *Merc* porte dans ses expérimentations sur l'homme sain bien des maux de tête divers; aussi s'est-il montré et se montre-t-il encore efficace dans la dyssenterie avec embarras dans la tête, manque de mémoire, vertiges même, douleur lancinante dans le front s'exacerbant au moindre mouvement. Mais le *mercure* cesse de convenir si les souffrances de la tête montent à un certain degré d'acuité; c'est alors *Bellad* qui doit être donnée, et surtout s'il y avait chaleur brûlante du visage, yeux rouges, étincelants, douleurs tractives et lancinantes dans la tête, avec ou sans délire.

L'émission de l'urine est-elle difficile en même temps que les déjections sont rares et douloureuses : *Cantharid.*

Les coliques sont plus violentes que le ténesme n'est pénible : *Colocynthis.* Dans les cas nombreux où la coloquinte s'est montrée efficace, on a remarqué que les selles, tout

en étant mêlées de sang pur, comme celles qui réclament *Merc*, étaient pourtant çà et là jaunes et verdâtres. Ceci mérite encore d'être noté en faveur de *Coloc*, que les coliques disparaissent immédiatement après chaque déjection pour reprendre bientôt, mais le temps d'arrêt est bien marqué.

Enfin la dyssenterie devient encore plus grave que ce que nous avons précédemment indiqué ; soit négligence des moyens propres à la combattre, soit malignité du mal, les symptômes s'exaspèrent toujours davantage : il faut songer à *Ars*, dont les caractéristiques sont une soif excessivement vive ; des angoisses incessantes ; une prostration extrême ; pouls petit et misérable ; en essayant de s'asseoir sur le lit, le malade retombe par faiblesse ; découragement profond ; le bas-ventre est enflé, dur ; les cuissons brûlantes à l'anus qui suivent, précèdent et accompagnent les évacuations, sont continues d'une évacuation à l'autre ; il s'y mêle des rapports continuels qui peuvent aller jusqu'au vomissement.

Entre *Merc* et *Ars*, nous formulons cette distinction capitale : Le *Merc* porte un adoucissement aux coliques par le repos et la chaleur du lit, — tandis que pour *Ars* le lit est intolérable ; c'est au lit que se manifeste plus d'agitation et plus d'angoisse.

Les médicaments cy-dessus recommandés seront tous pris en globule, de la 12e à la 30e dilution.

Dose : trois globules dans six ou huit cuillerées, une cuillerée toutes les trois ou quatre heures. Pour les enfants, il suffira d'en donner une demi-cuillerée.

Nous avons l'habitude de faire répéter le médicament de suite après chaque selle, et nous nous en trouvons bien, car, en effet, dans cette manière d'agir l'action médicamenteuse se trouve tout naturellement proportionnée à l'intensité de la maladie ; mais nous avons la précaution d'éloigner ou de suspendre le médicament aussitôt que se prononce l'amélioration, car du médicament, même le mieux choisi, une répétition trop fréquente est un obstacle sérieux à la guérison.

Régime. La diète est de rigueur tant que dure la fièvre ou que les coliques ne sont pas suffisamment apaisées. Jusque-là, les boissons délayantes, comme l'eau de riz, l'eau panée, l'eau sucrée, seront prescrites seules, à l'exclusion de toute nourriture. En général, tant que les évacuations sont douloureuses et sanguinolentes, on ne saurait user de trop de précautions. On comprend assurément que c'est surtout dans les maladies inflammatoires du tube digestif que la diète est d'une absolue nécessité ; aussi nous appuyons pour que l'on ait ici, dans le régime, une extrême prudence, et que les premiers aliments soient uniquement des potages légers, à la crème de riz par exemple, ou au tapioca, et encore à des intervalles convenables.

Arrivons à quelques considérations qui ne sont pas sans intérêt.

Les médicaments que l'homœopathie met en première ligne dans le traitement de la dyssenterie sont, nous venons de le voir, le *mercure*, l'*ipecacuanha* et l'*arsenic*.

Nous les exaltons avec raison, parce que l'expérience nous a démontré que c'est sur eux que nous pouvons le mieux compter, et dans le plus grand nombre de cas et dans les cas les plus graves.

Eh bien ! le *mercure*, l'*ipecacuanha* et l'*arsenic* sont précisément les trois substances

médicamenteuses qui dans les annales du passé de la médecine comptent le plus de guérisons dyssentériques.

Nous allons le prouver par des citations courtes, mais irréfutables.

« Par ce moyen (*mercure*), les garde-robes ensanglantées et muqueuses perdent promptement ce double caractère. Les tranchées et le ténesme se modèrent, et les selles prennent la couleur vert foncé, qui suit toujours l'administration du calomel (mercure). » (Trousseau, *Traité de Thérap.*, tom. I, p. 267.)

Ipecacuanha. « Sa réputation dans le traitement de la dyssenterie et des flux de ventre était telle, que cette racine avait pris la dénomination de racine *antidyssentérique.*

« Cette propriété de l'ipecacuanha a été admise preque sans contestation jusqu'à la fin du siècle dernier. Presque tous les praticiens les plus graves l'ont reconnue et proclamée dans leurs écrits. » (Trousseau, *eod. loc.*, p. 727.)

Arsenic. Galien et Rhazès ont recommandé contre la dyssenterie l'orpiment (sulfure jaune d'arsenic). (Mérat et de Lens, *Dict. de mat. méd.*, tom. I, p. 445.)

Ainsi, remarquons-le bien, c'est important, les vertus antidyssentériques du *mercure*, de l'*ipecacuanha* et de l'*arsenic* étaient connues bien avant Hahnemann, de même que la poire ou la pomme tombait à la surface du sol bien avant que Newton ou Pascal eût formulé la grande loi d'attraction.

Hahnemann n'a qu'un mérite, mais ce mérite est grand, celui d'avoir confirmé par sa loi thérapeutique une action curative qui était connue. Hahnemann, accusé d'avoir méprisé la tradition *à outrance*, le voilà en harmonie parfaite avec l'expérience des siècles. Ce fait mérite bien d'être noté; et quand on voit une doctrine embrasser tous les faits bien observés, sans en rejeter aucun, comment peut-on se refuser à la suivre dans ses développements pour en connaître toute la valeur? Si les conquêtes du passé rentrent dans son domaine, pourquoi ne pas vérifier si par ses procédés nouveaux elle ne conduit pas à des conquêtes nouvelles ?

Allons plus loin. La science du passé a prôné les vertus antidyssentériques du *mercure*, de l'*ipecacuanha* et de l'*arsenic*, — nous l'avons suffisamment établi ; mais ces recommandations expresses, formulées par des voix autorisées, ont si peu de retentissement, qu'il nous serait facile de citer bien des livres de la même école dans lesquels ces agents antidyssentériques ne sont pas même mentionnés.

Les faits sont pourtant des faits ; quand ils sont aussi nettement établis, personne n'a le droit de les récuser, et dans une science de faits comme la médecine, on a lieu de s'étonner de voir des faits exaltés par les uns et méconnus entièrement par les autres.

Ces contradictions existent pourtant, et pourquoi existent-elles? Parce que jusqu'à ce jour la thérapeutique n'a rien eu de stable ni de certain et qu'elle a subi les caprices de tous les théoriciens.

Voyez plutôt. En présence des succès avoués du *mercure* dans la dyssenterie, l'allopathie se pose cette question : « Le calomel (*mercure*) agit-il ici comme agent substitutif, et par conséquent en sa qualité d'irritant topique, ou bien au contraire tire-t-il son efficacité des qualités altérantes du mercure? C'est ce qu'il est assez difficile de décider. » Trousseau, *Traité de Thérap.*, t. Ier, p. 267.) Et sur une question que l'on est tout prêt à déclarer insoluble, on perd son temps; et pendant ce temps perdu en de stériles disser-

tations, les dyssentériques qui auraient pu être sauvés par *mercure*, comme ceux qui le furent par *mercure* donné par hasard, continuent à mourir faute d'un enseignement précis qui apprenne aux jeunes médecins à manier le *mercure*.

Il est une autre raison que la manie des théories pour expliquer les contradictions de la thérapeutique du passé. — Et en ce moment nous voulons que notre observation porte exclusivement sur *mercure*. Vingt praticiens en ont prôné les avantages dans le traitement de la dyssenterie, mais sans noter avec soin et dans l'ensemble de tous ses symptômes la dyssenterie qu'ils avaient eu à combattre. Or, vingt autres praticiens, séduits par des succès réels, mais dont la cause avait été mal déterminée, sont arrivés par le *mercure* à des déceptions, par cela même que la dyssenterie qu'ils avaient eu à traiter n'était pas précisément la même que celle que le *mercure* avait guérie, et au lieu de se rendre compte de la différence des résultats par la différence des deux individualités morbides, on a mieux aimé s'inscrire en faux contre l'expérience des premiers observateurs.

Et les choses se passant éternellement ainsi, il eût été difficile que les dossiers de chaque substance médicamenteuse fussent avec le temps autre chose qu'un ramassis de perpétuelles contradictions, ce qu'ils son en effet.

Nous demandons qu'on sorte de ce chaos, et nous en fournissons les moyens.

Qu'on se pose cette question : L'efficacité du *mercure* dans la dyssenterie n'est-elle pas la conséquence de son homœopathicité, ou en d'autres termes ne serait-il pas vrai que le mercure n'a guéri la dyssenterie que parce que les symptômes morbides contre lesquels on l'avait appliqué étaient semblables aux symptômes qu'il est apte à produire chez l'homme sain ?

Où se trouve la réponse à cette question? Dans la matière médicale pure de Hahnemann, la source la plus riche, la plus intarissable des indications, malgré les améliorations dont elle est susceptible et que nous appelons de tous nos vœux.

S'il est vrai, comme nous l'affirmons et comme chacun peut s'en assurer en prenant en main le recueil des expérimentations faites sur l'homme sain, que le *mercure*, l'*ipeca* et l'*arsenic* contiennent, dans leur pathogénésie rédigée sans arrière-pensée, par la seule observation des faits, en dehors de toute préoccupation relative soit à la dyssenterie, soit à une autre affection quelconque, des symptômes semblables à l'expression symptomatique de la dyssenterie dans ses diverses variétés, il est bien difficile d'échapper à cette conclusion, que le *mercure*, l'*ipeca* et l'*arsenic* ont guéri des états dyssentériques analogues à ceux qu'ils sont aptes à produire, en un mot que les guérisons qu'ils ont opérées sont des guérisons homœopathiques.

Revenons à la dyssenterie.

Après avoir parlé de la dyssenterie sporadique, aiguë, légère et grave, il nous faudrait, pour être complets, faire l'histoire de la dyssenterie chronique et épidémique.

La dyssenterie chronique est une maladie fort rare, peu connue, mal définie.

La dyssenterie épidémique nous entraînerait trop loin. Presque toutes les épidémies de ce genre ne se présentant pas avec les mêmes caractères, il faudrait spécialiser le médicament autant de fois que pourrait varier le génie épidémique. Il ne s'opère de guérisons qu'entre les mains du praticien qui

sait individualiser et le médicament et la maladie.

Nous terminerons par une belle page tirée des *Archives homœop.*, vol. V, cah. 2, p. 16, 1827, *Cliniq. de Beauvais*, p. 475, tom. II, qui témoigne des services rendus par l'homœopathie dans une épidémie dyssentérique, et qui est bien faite pour nous encourager. Tous les honneurs en sont dus au docteur Monbauer.

« J'ai eu, au mois de juillet 1826, l'occasion de reconnaître l'efficacité de l'homœopathie dans une épidémie dyssentérique qui régnait non-seulement dans la Hongrie, mais même dans une grande partie de la Croatie. Je sais par des documents officiels que, dans plusieurs districts, sur quatre-vingt-dix malades, quinze sont morts entre les mains des allopathes ; dans quelques-uns le rapport de la mortalité a été de vingt-cinq à cent. De cent malades que j'avais traités allopathiquement dix ans auparavant, j'en avais vu mourir vingt et un ; aussi cette fois je n'hésitai pas à recourir à l'homœopathie, qui répondit à mon attente et au delà. Cette épidémie était des plus malignes.

« Beaucoup en étaient attaqués subitement ; d'autres éprouvaient auparavant un manque d'appétit, des frissons alternant avec des chaleurs, de violentes douleurs dans la région ombilicale. Pouls faible, fréquent, froid des extrémités que la chaleur extérieure ne pouvait diminuer. Grand abattement. Soif. Peau sèche. Fréquentes nausées. Vomissements. Somnolence. Évacuations claires avec ténesme des plus cruels, teintes de sang dès le principe, et consistant même quelquefois uniquement en un sang noir. Dans le cours de la maladie, évacuations tantôt blanches, tantôt sanguines, vertes, noires, répandant souvent une odeur putride. Dans les cas graves, quatre-vingts évacuations putrides en vingt-quatre heures ; dans les autres, une quarantaine. Douleurs des plus violentes, déchirantes, dans la région du nombril, annonçant les évacuations qui étaient toujours suivies d'un ténesme cruel. Bas-ventre excessivement douloureux au moindre toucher. Beaucoup de malades souffraient constamment d'un ténesme insupportable, souvent sans résultat, qui ne leur laissait pas un instant de repos, et qui occasionnait souvent une descente du fondement.....

« Les remèdes qui m'ont rendu le plus de services, selon les cas, sont *Colocynthis*, *Capsicum*, *Pulsatilla*, *Cham*, et surtout *Merc subli*, administrés aux doses les plus faibles. Des huit cent trois malades que j'ai traités, dix-huit seulement sont morts, ce qui est bien peu relativement au nombre de ceux qui ont succombé entre les mains des allopathes. »

Dr A. Chargé.

MÉDECINE CLINIQUE.

OBSERVATION.

Coliques violentes, suite de refroidissement; Fièvre; Insomnie; Vomissements de bile; *Colocynthis*, guérison en vingt-quatre heures.

Dr Watzke, the British Journal of Homœopathy

(Octobre 1867, page 561).

Miss W. B., âgée de vingt ans environ, a souffert toute la nuit, après s'être refroidie, de coliques violentes qui ont envahi tout le ventre, avec nausées et insomnie complète; le matin elle a vomi de la bile, sans que ce vomissement ait amené le plus petit soulagement. Je la trouve

avec une fièvre violente, la peau sèche et brûlante, le pouls dur et fréquent; elle se plaint de douleurs intolérables dans le ventre, comme si on le coupait avec un instrument tranchant; toutes les régions du ventre sont alternativement le siége de la plus vive douleur, et les parois de l'abdomen sont même très-sensibles au toucher. Il y a soulagement par la flexion sur le ventre des membres inférieurs; goût amer dans la bouche et répugnance pour les boissons. *Colocynthis*, toutes les heures d'abord et puis toutes les deux ou trois heures.

Le lendemain, je trouvai la malade levée; après la troisième cuillerée, elle avait été grandement soulagée; elle avait dormi toute la nuit; il ne lui restait plus, au moment de ma visite, que le souvenir des souffrances de la veille.

RÉFLEXIONS.

Cette observation est intitulée *Gastrite aiguë* (*Acute gastritis*). C'est une faute. Il n'y avait pas là de gastrite; il y avait, à la suite d'un refroidissement, une maladie caractérisée par des coliques extrêmement violentes (*colicky pains in the abdomen, intolerable; cutting pain*). Les nausées et les vomissements étaient sympathiques et ne provenaient pas d'une inflammation aiguë de la membrane muqueuse de l'estomac, ce qui est nécessaire pour constituer la gastrite aiguë; le médicament qui, par voie de spécificité, correspondait aux coliques, principe engendreur de tous les autres symptômes, a supprimé du même coup les coliques et les nausées avec vomissements. Cette observation prouve une fois de plus combien la coloquinte est appropriée aux coliques excessivement violentes, suite de refroidissement, même avec fièvre, nausées et vomissements; mais elle n'autorise pas à considérer la coloquinte comme utile dans le traitement de la gastrite aiguë.

Nous acceptons le fait de la guérison, mais nous protestons contre le nom donné à la maladie.

Mais est-il donc si nécessaire, une maladie étant donnée, d'en trouver le nom?

Nous pensons qu'il est plus utile d'en trouver le remède.

Le nom de la maladie ne contribue en rien à sa guérison, la totalité des symptômes étant la seule indication d'après laquelle on doive se guider dans le choix du remède; si le nom est inutile, c'est déjà une raison suffisante pour que nous ne le tenions pas en haute estime.

De plus, ce nom, dans tous les cas, n'a jamais à nos yeux qu'une valeur relative, parce que toutes les maladies, comparées les unes aux autres, présentent entre elles de telles différences qu'elles méritent d'être considérées chacune à part; parce que tous les malades, pour être guéris, demandent à être étudiés séparément dans toutes les variétés que leur âge, leur constitution, le milieu dans lequel ils vivent, etc., impriment à l'expression symptomatique de leur maladie. Or, un nom fixe, quand il est appliqué à des états essentiellement mobiles et changeants, court grand risque d'être mal appliqué, de porter à faux, de constituer une faute, comme dans l'observation qui précède et légitime ces réflexions.

Et non-seulement le nom de la maladie est inutile, sujet à erreur, mais il est dangereux, parce qu'il influence la thérapeutique, c'est-à-dire le traitement.

Quand une fois la dénomination est appliquée à la maladie, il est toujours à craindre que le praticien ne s'applique plus à puiser dans ses souvenirs qu'à rechercher les traits particuliers qui personnifient le sujet soumis à son observation : traits particuliers qui sont précisément ceux qu'il importe le plus de re

lever, parce que ce sont eux qui mettent le plus sûrement sur la voie du remède.

Ainsi, tout naturellement, l'importance du nom des maladies se réduit à peu de chose, et vraiment nous ne sentons pas le besoin d'avoir un culte pour lui.

Si le nom ne sert à rien pour décider de la guérison des maladies, il nous paraît encore plus oiseux d'aller à sa recherche quand les maladies sont guéries.

Le plus sage parti est de s'en abstenir dans le plus grand nombre des cas.

L'idéal de la médecine est de guérir, non de dénommer.

Hahnemann a dit dans son *Organon* (trad. de Brunnow, p. 194) :

« On a tâché de réduire le nombre des maladies, ces déviations infiniment variées de l'état régulier de la santé, à un nombre modique de dénominations, et de leur donner des descriptions stables, afin de donner un aperçu facile du procédé médical pour chaque forme de maladie qui se trouvait définie artificiellement. Ces constructions artificielles et ces dénominations sont des choses si évidemment controuvées qu'elles ne méritent aucun égard ici, où l'objet de la guérison est chaque fois considéré dans toute son individualité, tel que le demandent les variétés infinies de la nature.

« Il est évident que le nom d'une maladie ne contribue en rien à sa guérison ; supposé aussi que les maladies puissent recevoir des dénominations fixes, ce qui est pourtant aussi impossible que de vouloir donner un nom particulier à chaque nuage qui ne reparaîtra jamais sous la même forme et sous les mêmes nuances : car l'indication qui doit guider le médecin dans le traitement de telle ou telle maladie ne consiste que dans la recherche exacte de sa qualité individuelle, c'est-à-dire dans l'investigation des signes, des incommodités, des symptômes et des changements de la santé, qui forment le caractère d'un certain cas de maladie, pour pouvoir choisir, contre cette totalité de maux, une maladie artificielle qui lui soit analogue, c'est-à-dire un remède homœopathique. »

Sans scrupules, sans hésitation, sur la foi de l'expérience, nous donnons encore à Hahnemann, en cette occasion, notre adhésion complète. Et qu'on ne nous dise pas que la pathologie sans nom n'est pas une pathologie assez scientifique.

La pathologie n'a rien à gagner à réduire le nombre infini des maladies à un certain nombre de dénominations fixes ; son domaine n'en est que plus vaste quand elle individualise toujours, et le praticien le plus heureux sera toujours celui qui saura le mieux individualiser.

La pathologie est la science des maladies, mais nous n'étudions les maladies que pour apprendre à les guérir ; nous ne sommes pas des naturalistes, nous sommes des médecins, et la pathologie que nous devons apprécier le plus est celle qui conduit le plus sûrement au choix du remède qui guérit.

A. C.

Note pour servir à l'histoire des Eaux de Kissingen.

Dans des cas de diarrhée chronique, les eaux minérales, notamment celles de Kissingen, m'ont bien réussi ; seulement il faut les administrer à très-petite dose, pas même par quarts de verre, par cuillerées à bouche. (M. Marrotte, Soc. méd. du IXe arrondiss. ; *Revue pratique des journaux et des soc. sav.* ; *Union médicale ; le Courrier méd.*, 14 déc. 1867.)

Or « l'action capitale des eaux de Kissingen se résume en une excitation des sécrétions à la surface de toutes les muqueuses,

particulièrement du côté du tube digestif. (*Dict. gén. des eaux minérales*, par MM. Durand Fardel et E. Le Bret, art. KISSINGEN.)

Donc, les eaux de Kissingen à petites doses guérissent ce qu'elles sont aptes à produire à doses massives sur l'homme sain, *une excitation des sécrétions à la surface de toutes les muqueuses, particulièrement du côté du tube digestif*, autrement dit, la diarrhée.

Ainsi, la loi homœopathique et les petites doses s'imposent, par l'expérience, à ceux-là même qui, théoriquement au moins, s'obstinent à leur tourner le dos.

A. C.

CATÉCHISME DE L'HOMOEOPATHIE

Par demandes et par réponses

POUR

L'INSTRUCTION DES PARTISANS DE L'HOMŒOPATHIE ET DE L'ALLOPATHIE

PAR LE Dr G. O. KLEINERT

Nordhausen, 1864

(Traduit de l'allemand par M. Ceorges Weber.)

PRÉFACE.

Toute importante découverte ayant eu à soutenir, à son origine, des luttes acharnées contre les préjugés, faut-il s'étonner que l'homœopathie n'ait point échappé au sort commun? Mais, de même que les grandes inventions ont toujours rencontré la justice de la postérité, de même aussi nous touchons au terme où, en place de quolibets, ou d'un silencieux dédain, nous voyons, sinon l'acceptation ouvertement proclamée de la doctrine hahnemannienne, du moins un acquiescement tacite à ses principes.

L'homœopathie a triomphé avec bonheur dans sa lutte avec ces préjugés, et il ne lui reste plus qu'à se concilier les suffrages de l'opinion générale : c'est encore une crise à passer; mais elle peut l'attendre en toute sécurité! Convenons, toutefois, que peu de personnes encore sont compétentes pour la juger. On ne tient pas assez compte du grand nombre de ces juges, qui en parlent comme les aveugles des couleurs; tandis que, d'un autre côté, l'on a grossi outre mesure le nombre de ceux qui profitent de cette incompétence de la majorité pour imprimer à la doctrine homœopathique une couleur tout autre que la sienne, c'est-à-dire la plus noire possible.

Nous publions le présent *Catéchisme* pour répondre à ce *désidératum*. En un petit nombre de traits vigoureux il retrace un tableau fidèle de l'homœopathie, de facon à réveiller la foi en cette doctrine, à préparer les esprits à une étude plus approfondie de la matière, et à fournir à ses défenseurs un point d'appui et des armes capables de répondre à ceux qui cherchent à la défigurer, à la dénaturer, à la calomnier.

Puisse cet opuscule, qui, même par son aspect et son format, se rapproche tant de ceux qui l'ont précédé, devenir ce qu'il ambitionne, à savoir : un membre utile de la bibliothèque du foyer et l'actif gardien de la santé!

Leipsick, Août 1863.

L'AUTEUR.

1. — *Qu'est-ce que l'homœopathie?*

L'homœopathie est une méthode de traitement (publiée il y a plus d'un demi-siècle) qui, tout en s'assimilant les progrès réalisés chaque jour dans les différentes branches scientifiques, fait voir la possibilité de réaliser la guérison des maladies *à*

moins de frais, en moins de temps, et, ce qui est plus essentiel, *avec plus de certitude* qu'aucune des autres méthodes curatives.

2. — *N'y a-t-il pas moyen de rendre le mot* HOMOŒOPATHIE *en langue vulgaire?*

Non ; il faudrait dire *« qui engendre la maladie semblable, »* locution qui ne peut satisfaire que les esprits déjà familiarisés avec quelques notions générales sur l'art de guérir ; c'est ce que nous allons faire, et puis nous reviendrons sur cette question.

3. — *Mais que signifie le mot* HOMOŒOPATHE, *appliqué à un médecin?*

Le médecin qui s'intitule *homœopathe* est un homme qui, ayant passé plus ou moins de temps à une université quelconque pour y suivre l'enseignement officiel, et après avoir satisfait aux épreuves de la dignité doctorale, a renoncé aux systèmes de traitement de l'ancienne École ; qui enfin, tout en continuant à appliquer certains principes, certains errements de cette École (comme par exemple les noms usités des maladies, les anciens procédés diagnostiques), s'attache néanmoins à employer une thérapeutique et des médicaments *autrement conçus, différemment modifiés* ou *entièrement nouveaux.* (*A continuer.*)

L'HOMOŒOPATHIE EN SUISSE.

On lit dans l'*Union libérale*, en date du 26 novembre 1867 :

A la suite des mesures de rigueur exercées par la police d'Argovie et de Soleure contre le baron de Heyer, qui traitait homœopathiquement, mais gratuitement, les personnes qui s'adressaient à lui, il y a eu à Herzogenbuchsee une réunion de personnes favorables à la médecine homœopathique. L'assemblée a discuté les mesures propres à obtenir que cette science soit reconnue par l'État, aussi bien que la médecine allopathique, ou que du moins elle puisse être exercée librement et sans être en butte à la persécution. Un comité provisoire a été élu en la personne de MM. A. de Fellenberg, comme président ; F. Rödiger, secrétaire ; Zuppinger, de Bade, caissier ; Billo, ancien préfet à Arau, et baron de Heyer, assesseurs.

En date du 17 décembre 1867 :

Le conseil exécutif a accordé au baron de Heyer l'autorisation de séjourner dans le canton pendant deux ans. Le célèbre homœopathe s'est fixé à Murgenthal.

En date du 21 décembre de la même année :

ARGOVIE. Pour être valables, les décisions soumises au vote populaire doivent réunir la majorité absolue de tous les citoyens actifs, les absents comptant comme rejetants. Le nombre total des électeurs étant de 31,000, la majorité absolue est ainsi de 15,501. La modification à apporter à la loi sanitaire en faveur des homœopathes ayant été approuvée par 15,289 citoyens et rejetée par 15,225 (482 voix perdues), la majorité n'est pas atteinte et, en conséquence, la proposition rejetée.

Ainsi, après avoir essuyé les *mesures de rigueur exercées par la police d'Argovie et de Soleure*, M. le baron de Heyer, qui, par les services rendus, méritait si bien d'être rangé par ses concitoyens au nombre des bienfaiteurs de l'humanité, en est réduit à subir du conseil exécutif *l'autorisation de séjourner dans le canton pendant deux ans!*

Cette autorisation est un délit qui ne peut s'expliquer que par de coupables manœuvres et une délibération insensée.

Ou M. le baron de Heyer a commis un dommage à ses concitoyens, et il en est responsable et il doit être puni ;

Ou il a été utile par sa science et par sa générosité, et alors ce n'est pas une autorisation qu'il lui faut, c'est une couronne civique.

Et comment douter de tout le bien qu'a fait le digne représentant de l'homœopathie, quand sur 31,000 électeurs appelés par le suffrage universel à se prononcer entre les deux médecines rivales, 15,289 ont voté pour lui.

En attendant que la justice se fasse en Argovie comme ailleurs, que M. le baron de

Heyer reçoive ici l'expression de notre reconnaissance. Puisse l'estime des gens de bien lui servir d'encouragement à remplir sa noble mission.

Dr PERRUSSEL.

L'HOMŒOPATHIE A LONDRES.

MM. les administrateurs et souscripteurs de l'hôpital homœopathique de Londres ont tenu leur séance annuelle le 30 avril dernier, sous la présidence de lord Ebury.

Le rapport a été lu par M. Charles Trueman, et de ce rapport nous reproduisons les extraits suivants :

Le nombre des malades traités pendant l'année 1866 a été de 7,177, dont 499 malades alités et 6,678 venus du dehors. Il y a eu augmentation sur l'année 1865 : 120 en plus sur le chiffre des malades alités, et 1,090 sur celui des malades du dehors.

Ce qui porte à 59,138 le nombre des malades traités dans cet hôpital depuis 1853, époque de sa fondation, jusqu'à la fin de 1866. 4,125 ont été alités, 55,113 ont reçu des consultations.

Grâce à la Providence, le choléra n'a pas sévi avec violence dans le quartier de l'hôpital ; ce qui fait que trois cholériques seulement ont été reçus : deux ont été guéris, un est mort ; il était entré dans un état désespéré.

Au chiffre déjà énoncé des malades qui ont été traités par des consultations il serait juste d'ajouter 1,196 personnes plus ou moins influencées par l'épidémie, et qui ont reçu à toute heure du jour et de la nuit des conseils et des remèdes. (C'est le camphre qui a été donné presque toujours.)

Tel est le sommaire des résultats qui ont été obtenus chez les 499 malades qui ont été traités dans l'intérieur de l'hôpital :

	GUÉRIS.	TRÈS-SOULAGÉS.	SOULAGÉS.	MÊME ÉTAT.	MORTS.	EN TRAITEMENT	TOTAL.
Maladies contagieuses	27	»	»	»	4	2	33
Hydropisie, cancer et autres maladies dont le diagnostic était douteux	17	1	4	4	5	6	37
Phthisies pulmonaires	1	5	4	6	5	1	22
Maladies de la moelle épinière et des nerfs	28	16	10	10	1	4	69
Id. du cœur et des gros vaisseaux	1	5	1	»	2	»	9
Id. des organes de la respiration	23	3	4	»	2	7	39
Id. de l'estomac, du foie et des autres organes de la digestion	16	4	7	7	1	1	36
Id. des reins et de la vessie	4	1	»	1	»	1	7
Id. des organes de la reproduction	16	13	8	5	3	3	48
Rhumatismes, maladies des os et des articulations	50	16	11	4	1	11	93
Maladies des yeux, des oreilles	7	»	1	1	»	1	10
Id. de la peau, du tissu cellulaire et des membranes muqueuses	53	15	3	3	»	5	79
Id. de cause externe	15	1	1	»	»	»	17
TOTAL	258	80	54	41	24	42	499

(*Monthly hom. Review.* Vol. XI, n° 9, septembre 1867, p. 572.)

Efficacité curative du Carbonate de chaux (CALCAREA CARBONICA) à l'adresse de ceux qui doutent encore de l'action des doses infinitésimales

Par le Dr GOULON (de Weimar).

(*Allg. hom. Zeitung*, n° du 11 novembre 1867.)

Il n'est pas rare de rencontrer dans la pratique des enfants de l'un ou l'autre sexe affectés, depuis huit ou quinze jours ou même plus longtemps, de diarrhée tantôt verdâtre, tantôt jaune. Cette diarrhée n'est pas accompagnée de douleurs notables, et la consistance des déjections est plutôt aqueuse que molle. Naturellement, si ce dévoiement subsiste un certain temps, l'état général des petits malades s'en ressent; ils pâlissent, perdent l'appétit, et leur dépérissement décide de l'intervention du médecin.

Or, tandis que les médecins allopathes bourrent ces enfants d'opium ou d'ipécacuanha, ou qu'ils leur ingèrent les poudres si indigestes de rhubarbe avec magnésie, où qu'ils les inondent de lavements astringents, lesquels, naturellement, ne peuvent atteindre le siége de la maladie, l'homœopathie, elle, est en possession d'un remède vraiment infaillible, qui est le carbonate de chaux (*calcarea carbonica*) à la 30e dilution, en globules.

Si les médecins allopathes voulaient seulement se donner une petite fois la peine d'essayer ces globules si *méprisables* et si *ridicules* dans le cas ci-dessus spécifié, je suis convaincu qu'en très-peu de temps le nombre des médecins homœopathes serait par cela seul considérablement augmenté.

Cette expérience est d'autant plus instructive qu'elle ne démontre pas seulement la réalité de la loi des semblables, mais qu'elle affirme la nécessité de dégager, à l'aide des procédés inventés par Hahnemann, la force médicamenteuse de la matière inerte qui la renferme.

C'est faute de savoir résister à une sorte de penchant irrésistible que le médecin homœopathe, à ses débuts, incline à donner ses médicaments dans l'état et dans les proportions qui se rapprochent le plus possible des usages consacrés par la tradition. De cette manière, il imagine peut-être qu'il se montre plus homme de science, car peu de mois auparavant il aura entendu du haut de la chaire officielle adresser aux homœopathes le reproche de ne pas agir assez scientifiquement. Mais, hélas! le nouveau disciple de Hahnemann oublie, en agissant ainsi, qu'en homœopathie la pratique repose sur des assises toutes différentes que celles du passé. Les procédés nouveaux qui nous ont été révélés peuvent paraître étranges aux débutants (car notre esprit est ainsi fait, que tout ce qui sort de ses habitudes le révolte au premier abord); mais il ne faut pas oublier que tous ces procédés sont aujourd'hui sanctionnés par l'expérience.

On voit des médecins homœopathes prétendre se suffire partout et toujours avec les 1res, 2e et 3e dilutions, ou triturations et se vanter même d'arriver, avec ces préparations, à de plus merveilleux résultats. Je suppose que c'est uniquement pour ne pas se brouiller complétement avec leurs adversaires de la vieile école....

... C'est une faute grave de pratiquer l'homœopathie et de vouloir en même temps se dispenser de donner les préparations dans lesquelles les manipulations physiques ou chimiques ne peuvent plus démontrer les traces matérielles de la substance première.

Mais revenons au cas dont nous avons

parlé et dans lequel l'action des doses infinitésimales reçoit la confirmation la plus éclatante.

Tout récemment encore j'ai rencontré quatre cas dans lesquels l'action de *calc carb* s'est manifestée d'une manière si splendide, que, malgré les effets (déjà si bien connus de mes collègues et de moi-même) de cet admirable médicament, j'ai cru néanmoins ne pas devoir en différer plus longtemps la publication.

Parmi les diarrhées en question, toujours symptomatiques, il en est un certain nombre dans lesquelles le phosphore se montre plus spécialement utile.

Il peut convenir de donner au petit malade du gruau léger plus ou moins consistant; mais beaucoup d'enfants éprouvent pour cette substance une répugnance invincible, et ils guérissent tout de même. Ce fait, ainsi que cette circonstance que ces diarrhées ne pouvaient être arrêtées par aucun moyen avant cette médication, semblent établir suffisamment que c'est à nos médicaments et non au hasard, ni à la nature médicatrice, que la guérison doit être attribuée.

(Le *calc carb* et le *phosph* sont en effet des médicaments précieux dans le traitement de la diarrhée des enfants : le *calcarea*, plus spécialement indiqué chez les enfants lymphatiques, scrofuleux à un degré quelconque, à l'époque de la dentition, diarrhée d'odeur aigre ou fétide, ou jaunâtre; le *phosphor* chez les enfants blonds, aux yeux d'un bleu clair, avec ballonnement du ventre après avoir mangé, et diarrhée avec ce caractère particulier que chaque selle est suivie d'un grand abattement. — Avant eux la *camomille* mérite d'être mentionnée; mais il est à remarquer que si l'auteur de l'article la passe sous silence, c'est que sa pensée se reportait surtout sur des enfants affectés depuis huit ou quinze jours, et qu'en effet c'est à la période d'acuité que la *camomille* mérite surtout d'être appliquée. Mais, dans les cas même fâcheux où la diarrhée se prolonge chez les enfants, le *calc carb* et le *phos* ne sont pas les seuls médicaments qui doivent fixer l'attention du praticien. Je signale à côté d'eux le *secale corn*, dont l'excellence m'a été plus d'une fois démontrée. Les indications de ce médicament se tirent de : langue chargée, violentes tranchées dans l'épigastre et le bas-ventre; le patient est agité; peu ou point de sommeil; selle aqueuse qui sort par jet. Chaque évacuation est précédée de tranchées douloureuses.)

A. C.

La démonstration des petites doses dites INFINITÉSIMALES.

Tout le monde a pu lire dans les journaux la note suivante, empruntée à la *Gazette médicale de Lyon*, peu suspecte de partialité en faveur des doses infinitésimales :

Avis utile à tout le monde. — Il n'est pas rare de recevoir, dans une lettre, un timbre-poste destiné à affranchir la réponse demandée. Ce timbre est presque toujours adhérent à la lettre : dans ce cas, il y est collé par un coin, après avoir été humecté au moyen de la langue ou des lèvres.

Or, si l'expéditeur se trouve atteint de quelques lésions spécifiques de la bouche ou de la langue, on comprend à quoi s'expose le destinataire lorsque, pour coller à son tour ce même timbre, il le repasse sur sa propre langue. — Conclusion : Ne mouillez jamais le timbre-poste qu'avec de l'eau.

Le danger réel, nullement imaginaire, que l'on court en touchant de la langue ou des lèvres une infiniment petite partie de la surface du timbre-poste avec une non moins petite partie de la langue consiste non-seu-

lement dans la communication d'une lésion, ulcère ou aphthe, ainsi transmise, mais surtout dans l'infection générale dont cette contamination est le point de départ.

Déjà les journaux avaient aussi mis en garde le public contre une autre cause d'empoisonnement miasmatique non moins concluante à l'endroit des doses infinitésimales. Ils signalaient la propagation de maladies virulentes par le contact du couteau qui, chez les marchands de tabac, sert à couper le bout fermé des cigares. Il suffit, en effet, pour que ce couteau devienne un redoutable véhicule de syphilis, qu'il ait eu le contact d'un cigare imprégné de la salive d'un syphilitique.

Or, en étudiant avec le scrupule scientifique ce à quoi se réduit la quantité pondérable de substance virulente contenue dans l'imperceptible mucus salivaire adhérent à l'angle du timbre ou à la lame du couteau, on reconnaît que cette quantité ne peut se traduire qu'à l'aide de la numération infinitésimale qui sert à dénommer les dilutions homœopathiques.

En quoi, en effet, la salive du syphilitique diffère-t-elle de celle de l'homme sain? En quoi même le muco-pus d'un ulcère suspect peut-il se distinguer de celui d'un ulcère bénin? Quelle différence peut-on constater entre la ptyaline de la salive normale et la *vipérine*, principe albumineux du venin de la vipère? Ce que l'on peut dire de ces analogies apparentes et de ces différences si tranchées comme action sur l'organisme, c'est que le seul critérium par lequel elles peuvent s'accuser, c'est la réaction physiologique, c'est le résultat expérimental.

C'est aussi à ces caractères que nous avons recours pour justifier les propriétés thérapeutiques de nos dilutions médicamenteuses. Comme pour les venins et les virus, qui ne diffèrent pas d'une manière appréciable des liquides normaux dont ils dérivent, les médicaments dilués ne peuvent pas se reconnaître par l'analyse directe, du moins au delà de certaines dynamisations; si, en effet, l'analyse spectrale a permis de retrouver matériellement du *chlorure de sodium* dans une neuvième dilution, au delà de cette limite les moyens actuels d'investigation ne permettent pas de produire des réactions appréciables aux sens.

Mais là où l'analyse chimique fait défaut, la propriété médicamenteuse apparaît encore dans toute sa puissance, et bien au delà des limites où s'arrête la démonstration de la cornue ou du prisme. C'est en guérissant que nos dilutions se prouvent, comme c'est en infectant que les virus se révèlent. L'analogie est évidente, et nous avions raison de trouver dans l'entrefilet qui a été le point de départ de notre démonstration la preuve de l'efficacité des doses infinitésimales.

Dr TURREL.

VARIÉTÉS.

REMERCIEMENTS.

En annonçant aux lecteurs de l'*Hahnemannisme* l'apparition récente de la *Bibliothèque homœopathique*, M. le secrétaire de la rédaction « applaudit de grand cœur à cette nouvelle création, » et après cette adhésion, qui nous honore, M. le secrétaire veut bien ajouter :

« Cette nouvelle publication a non-seulement pour but la défense de l'homœopathie,

mais encore sa vulgarisation, œuvre délicate à tous égards, et de plus œuvre de dévouement et de propagation. »

C'est bien en effet une œuvre de dévouement que la nôtre, et le seul profit que nous prétendions en tirer, c'est la satisfaction d'être utile.

Nous remercions notre confrère d'avoir si bien réussi à exprimer clairement nos intentions. Le témoignage rendu à notre bonne volonté nous sera un puissant encouragement.

Il y a vingt ans, nous écrivions dans la *Revue homœopathique du Midi*, page 194 : « S'applique qui voudra cette froide et cruelle sentence : *J'aurais la main pleine de vérités, que je ne l'ouvrirais pas!* Nous nous élevons plus haut, et, forts de notre conscience, nous soutenons que quiconque possède une vérité doit épuiser tout ce que le Ciel a déposé en lui de force et d'intelligence à la propager et à la répandre. »

Ce que nous pensions en 1848, nous le pensons encore en 1868, et de plus nous sommes heureux de nous sentir entourés de près et de loin par un grand nombre de confrères qui sont animés des mêmes convictions.

Les sympathies et les travaux nous arrivent avec une telle profusion que la tâche que nous nous étions imposée n'offre plus rien de difficile ; ce n'est plus qu'un plaisir : *utile dulci.* A. C.

—

UN CAS DE LÉGITIME DÉFENSE.

Quousquè tandem !

Deux attaques vraiment insolites, inattendues, de la part de notre vieille sœur l'*Allopathie*, ayant eu lieu dans le petit journal de Menton, une réponse de notre part aux qualifications d'*illusions*, d'*utopie*, d'*absurdité* (sic) ! ayant été insérée, on nous devait le droit de répliquer à la dernière attaque, qui venait démentir les notes et faits historiques que nous avions dû opposer, en simple et bonne logique, aux tristes dénégations et sottises dont pullulaient ces articles.

Croirait-on qu'on ait eu assez peu de libéralisme, de courtoisie, pour nous refuser? Et comme nous n'avions aucun *droit légal*, n'ayant pas été *nommé*, nous eussions pu passer pour battu, si l'opinion publique (qui remporte toujours la dernière victoire) n'avait fait justice en notre faveur de pareil procédé.

Voici cette réponse :

« Monsieur le rédacteur,

« Permettez-moi, en l'absence de mon honorable ami le colonel Seymour Hamilton, qui a signé notre première réponse, de *maintenir*, en face des dénégations de votre correspondant, parfaitement *exactes* et *authentiques*, toutes les notes historiques fournies dans sa lettre sur l'actualité de l'homœopathie dans le monde.

« Je le reconnais avec douleur, monsieur, en fait de sciences expérimentales, positives, l'esprit de parti a ses travers et ses exagérations comme dans toute autre spéculation de l'intelligence. Cependant, quand il s'agit d'une science aussi facile à expérimenter, à démontrer, que la médecine, et d'une profession qui tient en ses mains la vie des hommes, il est triste de voir de simples dénégations prendre la place des faits et prétendre audacieusement les renverser.

« En mathématique, la démonstration est toujours employée pour éclairer la question posée ; pourquoi donc, en médecine, n'en serait-il pas ainsi, surtout quand le chef de

la doctrine si injustement déniée a dit : *Étudiez, expérimentez tout comme moi, et vous réussirez;* et quand il a ajouté ces paroles d'une si haute moralité : *Quand il s'agit de l'art de guérir*, négliger d'apprendre *est un crime.*

« Que répondre à pareil langage, et où en trouver de plus digne et de plus élevé ?

« Je ne prendrai donc pas la peine, ici, de démontrer la vérité de l'homœopathie, consacrée par tant d'œuvres et de faits déjà ; mais vous me permettrez bien, monsieur, de déplorer que des esprits que je veux croire sérieux s'oublient au point de se conduire comme des écoliers en rébellion.

« Je me contenterai donc tout simplement de renvoyer ces *esprits rebelles* à l'étude de notre doctrine, dont ils ne savent ni l'esprit ni la lettre, et qu'ils pourront, au besoin, trouver parfaitement exposés, à la portée de leur intelligence, dans les nouveaux journaux qui viennent de paraître :

« 1° Le *Hahnemannisme;*

« 2° La *Bibliothèque homœopathique.*

« J'ajouterai encore que des conférences, autorisées par le ministre, vont s'ouvrir, à Nice, sur la médecine générale et sur l'homœopathie en particulier.

« C'est donc à l'intelligence, à la générosité de nos adversaires que je viens faire appel, me mettant ensuite à leur disposition pour l'application de notre méthode, soit dans un hôpital, soit dans une épidémie.

« Ce procédé, je crois, monsieur le rédacteur, aura votre assentiment comme celui de vos correspondants, de préférence à toute polémique si souvent aveugle et stérile.

« Dans cet espoir, agréez, etc.

« Dr PERRUSSEL. »

Menton, 20 décembre 1867.

UN PETIT CROQUIS DE LA CONFRATERNITÉ MÉDICALE CHEZ LES TOURANGEAUX.

Un procès fort curieux est en train de se plaider à Tours.

Vous vous rappelez que je vous ai entretenu, il y a quelque temps, d'un médecin de cette ville, le docteur Leclerc, qui avait découvert un moyen ingénieux de traiter et de guérir cette terrible maladie qu'on appelle phthisie.

Des résultats étonnants, des guérisons merveilleuses, avaient attiré sur lui l'attention publique, et en même temps déchaîné la colère de ses confrères.

Jusqu'ici rien d'extraordinaire : vous réussissez là où j'échoue, je suis mécontent de vous et de moi; c'est tout simple. — Mais ce qui est grotesque, c'est la manière dont les médecins tourangeaux ont traduit leur mauvaise humeur.

Ils ont d'abord voulu traîner le brave docteur en police correctionnelle, absolument comme le *Docteur noir*. Or, comme il est médecin en chef de l'hôpital, le procureur impérial s'est contenté de sourire, et n'a pas accueilli la requête.

Ce voyant, les disciples d'Hippocrate lui ont intenté un procès devant le tribunal civil, l'accusant de charlatanisme et de propagande déloyale faite par l'entremise des journaux. Je m'étonne qu'ils n'aient pas mis au nombre des griefs les nombreuses guérisons qu'il a faites.

Ce procès nous promet une page nouvelle à ajouter à la comédie de Molière.

(*La Liberté* du 22 janvier 1868.)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, RUE SAINT-HONORÉ, 338.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

PROFESSION DE FOI

DE LA

Société Hahnemannienne de Madrid.

Nous nous croyons suffisamment autorisé à donner ce nom à l'article que le *Criterio medico* met en tête de son premier numéro de janvier 1868 (tome IX, vingtième de la collection).

Le *Criterio medico* est le journal officiel de la Société hahnemannienne de Madrid; il est donc juste de penser qu'il tire d'elle ses inspirations.

Or, la Société hahnemannienne de Madrid se recommande au monde homœopathique par les services rendus, par le nombre et la valeur des membres qui la composent, et par la supériorité incontestable et incontestée de notre éminent confrère le marquis de Nünez, qui fut le fondateur de la Société pour en être à perpétuité le président d'honneur.

Par tous ces motifs, nous tenons en haute estime les travaux de la Société hahnemannienne de Madrid, et nous nous ferons un plaisir de tenir nos lecteurs au courant de ses travaux.

Voici le passage le plus saillant de l'article du *Criterio medico*.

« Dans l'état actuel de la science en général et de l'école homœopathique en particulier, le médecin homœopathe est irréprochable dans sa conduite toutes les fois qu'il est fidèle à ces deux grands principes : 1° homœopathicité la plus parfaite possible du médicament, vérifiée par les caractéristiques de ses effets physiologiques, fondée sur la connaissance exacte de l'affinité du médicament avec tel ou tel appareil organique, aidée par la juste appréciation des phénomènes critiques par lesquels l'organisme malade tend à se débarrasser; 2° appropriation du choix et de la répétition de la dose aux exigences particulières de chaque malade et de chaque maladie.

« Ces deux grands principes généraux étant ainsi énoncés, la logique nous conduit infailliblement à reconnaître l'impossibilité d'astreindre la posologie homœopathique à une règle générale, absolue, exclusive. Chacun de nous sait qu'après la recherche de l'homœopathicité du médicament, reste en-

core à résoudre une question délicate, celle du choix et de la répétition de la dose ; mais nul n'est autorisé à poser comme règle absolue l'impérieuse nécessité des doses infinitésimales pour tous les cas de maladie et pour toutes les circonstances qui peuvent se présenter dans la pratique. Cette prétention serait trop absolue et tout aussi insoutenable que celle qui taxerait d'impuissance dans tous les cas les doses infinitésimales.

« Pour nous, voici notre opinion : N'affirmons rien, ne nions rien d'une manière absolue. Quand il s'agit de faits, on ne doit s'appuyer sur rien, pour les juger, que sur l'observation et l'expérience. »

Ce langage est dicté par une haute sagesse, par l'amour exclusif de la vérité, par la loi d'abnégation devant l'autorité des faits ; nous nous faisons un honneur d'y adhérer complétement. A. C.

MÉDECINE CLINIQUE.

—

OBSERVATIONS.

—

Dans une maladie aiguë, il est assez difficile de suivre l'action des médicaments homœopathiques ; aussi les adversaires de cette doctrine ne manquent pas d'attribuer à la nature seule (*natura medicatrix*) les guérisons qu'ils ne peuvent contester, ne voulant voir dans l'administration des petites doses prescrites par les disciples de HAHNEMANN que de la médecine expectante, et rien de plus.

Il ne saurait en être de même dans certaines affections chroniques, avec manifestations palpables et matérielles, paraissant, à première vue, bien plus du ressort de la chirurgie que de la médecine proprement dite ; la cause de ces manifestations matérielles et palpables restant méconnue par l'ancienne médecine, qui se contente d'en attaquer les effets par des moyens externes, frictions, topiques, manœuvres, opérations, etc., et qui n'a jamais prétendu, que je sache, prouver leur guérison spontanée et sans le secours de l'art. Nous allons cependant citer quelques exemples de succès, qui ne paraîtront extraordinaires qu'à ceux qui ne sont pas encore initiés aux merveilles de la découverte de HAHNEMANN.

LOUPE A LA TÊTE, KYSTE AU CUIR CHEVELU.

Au mois d'avril 1866, M. F... conduit chez moi sa fille, âgée de sept ans, et me fait voir sur la région moyenne du pariétal droit une loupe de la grosseur d'une petite noix.

Cette jeune enfant, très-nerveuse, qui a entendu deux médecins différents, consultés à son sujet, déclarer une opération indispensable, jette les hauts cris et se prête difficilement à tout examen.

La santé de la petite fille paraît excellente ; seulement elle porte une petite dartre croûteuse à l'entrée de la narine droite.

Sans manœuvre d'aucune espèce, un traitement exclusivement interne, s'adressant non pas au kyste, mais à la cause, dont il était, ainsi que la dartre du nez, une simple manifestation, eut un tel succès, que dès le mois de juin dartre et loupe avaient disparu, et que depuis près de dix-huit mois on n'a plus eu besoin de me consulter.

Trois médicaments avaient suffi : *sulfur*, *calcarea* et *silicea*.

FISTULE RECTALE.

M. G., 60 ans, bonne constitution, est depuis longtemps porteur d'une fistule rectale pour laquelle plusieurs médecins, consultés, jugent l'opération indispensable.

M. G. s'y refuse et réclame mes soins. Basé sur des antécédents et des circonstances commémoratives, un traitement fut commencé le 4 novembre 1864; les résultats en furent assez favorables pour qu'au mois de mars 1865 on pût cesser toute médication.

Sulfur, *nux vom.* et *silicea* ont été les seuls médicaments employés.

AUTRE FISTULE RECTALE.

M. X, 40 ans, diathèse psorique manifeste, dartres sur diverses parties du corps, peau maladive tendant à s'ulcérer sur divers points, traité sans succès par tous les moyens connus de la médecine allopathique, vint réclamer mes soins le 7 octobre 1860.

Le traitement, dirigé rationnellement contre et en vue de la cause diathésique, ne fut pas sans difficulté: *sulfur*, *rhus*, *causticum*, *nux*, *lachesis*, *hepar* et *silicea*, étant successivement indiqués.

Le succès se fit attendre, mais il fut complet, et au mois de septembre 1863 on put cesser tout traitement.

J'avais depuis ce temps perdu de vue le sieur X..., lorsque, le 8 juillet dernier, je reçus de lui un billet ainsi conçu :

« Je vous adresse *M.*, l'un de mes amis, « avec l'espérance que vous renouvellerez « chez lui le miracle que vous avez opéré « sur moi-même. »

RÉTRÉCISSEMENT DE L'URÈTRE.

Le 7 juillet 1867.

M. C., 50 ans, constitution nerveuse; rétrécissement de l'urètre depuis plus de douze ans; traité sans succès par les spécialistes les plus en renom. — Ne peut passer un seul jour sans être obligé de recourir aux algalies, bougies, sondes, etc...

Toutes les semaines il vient de la province à Paris se soumettre à des manœuvres de dilatation forcée qui n'ont d'autre résultat que de le faire horriblement souffrir. — Convaincu de son incurabilité, une profonde tristesse s'est emparée du pauvre malade, et ses amis, ses proches, constatent avec douleur son dépérissement incessant du jour au lendemain.

Le 16 juillet dernier, M. C. vient réclamer les secours de l'homœopathie, et me confie le soin et la direction de son traitement.

Après avoir réglé convenablement et rationnellement le régime à suivre, l'ensemble des symptômes actuels indique l'emploi de *nux vom.* Sous l'influence de ce médicament, et presque dès les premières doses, une amélioration se déclare, dépassant presque nos espérances par sa promptitude et ses puissants effets. — Mais laissons la parole au malade.

« 31 juillet 1867.

« *Depuis le jour* où j'ai commencé l'em- « ploi des médicaments que vous m'avez « prescrits, j'ai éprouvé un mieux notable. « — Aucun des accidents dont j'avais tant à « souffrir ne se sont reproduits... J'éprouve « aujourd'hui un bien-être indéfinissable, et « je crois à l'accomplissement d'une cure que « je considérerai comme véritablement mer- « veilleuse... »

« 24 août 1867,

« J'ai pris aujourd'hui la dernière cuillerée

« du médicament que vous m'aviez prescrit,
« et qui m'a valu une amélioration très-no-
« table. L'irritation assez douloureuse qui
« existait a presque complétement disparu.
« — Je n'ai pas eu à recourir une seule fois
« aux bougies pendant tout le temps que j'ai
« fait usage de ce médicament..... Je ne sau-
« rais trop vous répéter, monsieur, que ma
« reconnaissance égale mon admiration.
« — Avant de suivre vos prescriptions, je
« subissais des opérations assez doulou-
« reuses, et ce traitement, qui durait depuis
« longtemps, ne me laissait pas envisager la
« moindre perspective de guérison.

« Aujourd'hui je suis aussi bien que je
« pouvais le désirer, et mille fois mieux que
« je n'aurais osé l'espérer..... »

Le 16 du mois d'août, j'avais donné *sulf* 30.

Au mois de septembre, il survient une légère recrudescence, et le malade écrit :

« Ce 29 septembre 1867.

« Dans l'intervalle que j'avais à observer
« entre la prise du deuxième et du troisième
« paquet, j'ai éprouvé une difficulté extrême
« à uriner, et elle est devenue telle, que j'ai
« été dans la nécessité de recourir une fois
« aux bougies. Il y avait d'ailleurs une irri-
« tation assez vive..... J'ai pris hier la pre-
« mière cuillerée et aujourd'hui la deuxième
« du troisième paquet. Le jet est plus fa-
« cile, mais il reste une assez grande irri-
« tation, et j'ai toujours un besoin d'u-
« riner extrêmement fréquent, et auquel il
« faut satisfaire tout aussitôt qu'il se mani-
« feste..... »

Le 30 septembre, j'envoie *nux* 6 comme *en cas*, en demandant qu'en cas de nouvelle crise il en soit fait usage, comme je l'indique, avant de revenir à l'emploi des bougies.

Le 17 octobre, je reçois la lettre suivante :

« Ce 16 octobre 1867.

« Les effets de vos derniers médicaments
« ont été on ne peut plus satisfaisants. J'ai
« pu me dispenser de recourir à l'*en cas*.

« Le jet est généralement plus facile et
« plus abondant; seulement les besoins sont
« toujours fréquents, mais moins, cependant,
« depuis deux jours.

« En résultat, amélioration très-accen-
« tuée..... »

Enfin, le 9 novembre :

« Depuis quatre jours il s'est produit un
« mieux sensible. — Les besoins d'uriner
« sont beaucoup moins fréquents, et le jet
« est généralement facile. — Je ne ressens
« plus la moindre douleur vers le péri-
« née.....

« Je ne saurais trop vous répéter toute ma
« reconnaissance pour m'avoir délivré des
« plus affreuses douleurs, et m'avoir affran-
« chi d'un traitement qui, comme vous le
« dites très-exactement, me faisait subir de
« véritables tortures..... »

Jusqu'à ce jour, *nux vom* et *sulf* ont suffi à toutes les exigences.

Dans les quatre observations qui précèdent, l'action des médicaments est trop manifeste pour pouvoir être niée; et si l'on ajoute que les plus fortes doses n'ont jamais été que de quelques globules imprégnés des 6e, 18e, 30e, 200e dilution, il faudra bien reconnaître qu'encore ici les *faits* se chargent de faire bonne justice des sottes plaisanteries à l'usage des adversaires de l'homœopathie, quand il s'agit de la posologie hahnemannienne.

Ces mêmes faits n'ont pas besoin de com-

mentaire ; car l'ignorance ou la mauvaise foi, nous l'avons dit en commençant, pourraient seules prétendre attribuer à l'imagination, ou bien à l'expectation pendant quelques mois, la guérison de kystes, fistules et rétrécissements datant de plusieurs années. — Or si l'une est à plaindre, l'autre ne se discute pas.

J. M.

LE VERATRUM ALBUM

RÉVÉLÉ A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

EN COMPAGNIE

DU VERATRUM VIRIDE.

Le *Veratrum album*, appliqué à l'homme sain, exerce sur lui une action énergique qui se traduit surtout par un ralentissement notable de la circulation, de la respiration, et par un abaissement de la calorification. Personne n'est plus en droit de l'ignorer, la révélation en a été faite devant l'Académie impériale de médecine.

Hahnemann nous l'avait appris, il y a plus d'un demi-siècle, par l'expérimentation pure ; nous le trouvons consigné dans sa matière médicale, et nous savons, ce qui est plus beau encore, quel parti Hahnemann et son école ont su tirer de l'action hyposthénisante de ce médicament pour arracher les cholériques à la mort.

Mais, ce que savent très-bien tous les homœopathes, l'ignoraient complétement jusqu'à ce jour tous les savants qui ont exclu, sans raison, du cercle de leurs études ordinaires les travaux de l'école homœopathique, et l'Académie impériale de médecine a pu entendre et applaudir comme une nouveauté, dans sa séance du 24 décembre 1867, ce qui n'est pour nous qu'un fait accompli depuis longtemps.

M. Oulmont, candidat à la place vacante dans la section de thérapeutique, a lu devant la docte assemblée un mémoire ayant pour titre : *Du* Veratrum viride *et de son action physiologique et thérapeutique.*

Disons tout de suite, pour justifier notre titre, que, de l'aveu de M. Oulmont, l'action du *Veratrum viride* sur les différentes fonctions et les divers animaux est la même que celle du *Veratrum album ;* ce dernier se faisant remarquer seulement par une action plus violente sur les voies digestives, « l'animal succombe en quarante minutes ou deux heures à une dose moitié moindre que la dose de *Veratrum viride* nécessaire pour amener la mort. »

Nous n'en sommes pas moins très-heureux que M. Oulmont ait bien voulu s'assurer du degré d'activité et de l'action physiologique du *Veratrum viride*, l'école homœopathique saura bien en profiter.

Laissons parler l'analyse de ce mémoire, publié dans la *Gazette des hôpitaux* des 26 et 28 décembre 1867.

Il institua une série d'expériences sur plusieurs espèces d'animaux : des grenouilles, des lapins et des chiens, et c'est le résultat de ces expériences qui a fait l'objet de son travail.

Après une étude botanique et pharmacologique du *Veratrum viride* d'Amérique, M. Oulmont aborde la relation de ses expériences, dont voici le résumé :

Le *Veratrum viride*, administré à des doses non toxiques, exerce sur les animaux une action multiple, localisée particulièrement sur les voies digestives, respiratoires, circulatoires, et sur les forces générales.

Il détermine rapidement des nausées, des vomissements violents, qui durent quelquefois quinze à vingt heures, et de la diarrhée. Lorsque les animaux meurent, on ne trouve pas de traces d'inflammation gastro-intestinale. L'ac-

tion sur les voies digestives se manifeste même quand on a injecté le médicament par la méthode hypodermique.

La respiration est rapidement et profondément modifiée. Elle devient inégale, irrégulière, tantôt très-rapide, tantôt d'une lenteur telle qu'elle tombe à deux et même à un mouvement respiratoire par minute ; quelquefois, chez les grenouilles, elle se suspend complétement.

La circulation se ralentit très-rapidement. Le pouls baisse, au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, de 20, 40 à 60 pulsations. Chez l'homme, en dehors de l'état fébrile, le *Veratrum*, pris à l'intérieur à la dose de 1 à 4 centigrammes, fait tomber le pouls de 30 à 40 pulsations.

La température suit une progression descendante un peu moins marquée. Au bout d'une heure et demie à deux heures seulement, elle descend de 2, 3 et même 5 degrés, et peut y rester ving-quatre heures sans que l'animal meure.

L'action hyposthénisante du *Veratrum viride* se manifeste dès le début. L'affaiblissement et la prostration vont en augmentant, et quand ils ont atteint le plus haut degré, l'animal meurt.

Le travail de M. Oulmont ne finit pas là, et de ce qui suit il ressort que la *vératrine* n'est point le principe actif du *Veratrum*, puisque le lapin qui avale du *Veratrum viride* privé de *vératrine* meurt exactement comme celui qui a pris du *Veratrum viride* pur.

Ce fait mérite bien d'être remarqué, et nous lui devons les considérations suivantes :

La chimie obéit à sa loi quand elle nous apprend à connaître séparément les parties constituantes des corps de la nature; c'est sa mission, et, sous ce rapport, nous n'avons que des félicitations à lui adresser pour ses progrès incessants; nous la remercions même en particulier de nous avoir révélé, avec l'habileté qui la caractérise aujourd'hui, certains corps dits acaloïdes, qui sont les principes alcalins végétaux : l'aconitine, de l'aconit; l'atropine, de la belladone, la vératrine du *Veratrum*, etc., etc.

Mais la chimie n'est toute-puissante que dans son domaine, et, toutes les fois que d'emblée elle envahit le terrain de la thérapeutique, elle doit toujours être tenue en suspicion, et souvent elle mérite d'être réprimée.

Exemple : Sur la foi de la chimie on s'est habitué, en thérapeutique, à considérer les alcaloïdes extraits des végétaux comme les principes actifs des végétaux eux-mêmes, et voilà que M. Oulmont nous apprend, par une expérience positive, que les choses, au moins pour le *Veratrum*, se passent tout différemment.

La vératrine n'est pas le principe actif du Veratrum. Est-il bien certain que l'atropine soit bien tout le principe actif de la belladone, l'aconitine tout le principe actif de l'aconit, etc.? Il reste encore à s'en assurer par des expériences décisives.

L'école homœopathique, qui dans sa thérapeutique ne laisse rien au hasard ni à l'imprévu; qui ne voit de succédanés nulle part; qui, par l'expérimentation à l'état sain, s'assure des effets réels d'une substance médicamenteuse avant de lui faire prendre place dans sa matière médicale, échappe sûrement aux envahissements de la chimie, et le fait de M. Oulmont, qui prescrit si clairement de ne pas confondre le végétal et l'alcaloïde, lui donne tout à fait raison.

Nous ne repoussons pas la quinine, loin de là, mais nous ne l'employons sur l'homme malade qu'après l'avoir expérimentée à l'état sain, et surtout nous ne nous en servons pas pour effacer le quinquina, qui a sa sphère d'action comme la quinine a la sienne. Nous avons expérimenté le sulfate d'atropine, mais sans nous croire autorisé le moins du

monde à rayer pour cela la belladone. Un jour, peut-être, on expérimentera la vératrine pour savoir quel parti en tirer, mais jamais on ne la confondra avec le *Veratrum*, et ce sera justice ; car, voyez ce qui serait arrivé si, confiants dans la chimie, on eût compté sur la vératrine, comme le principe actif du *Veratrum*, pour utiliser au lit des malades les effets physiologiques du *Veratrum* : les succès se seraient changés en revers, les guérisons en autopsies.

Le *Veratrum viride*, peu connu en France jusqu'à ce jour et fort peu usité, que nous sachions, a été sérieusement étudié en Amérique, et, grâce à des travaux importants, il mérite bien certainement d'occuper une place distinguée dans la matière médicale homœopathique.

Le docteur E.-M. Hale, professeur de matière médicale et de thérapeutique à Chicago (*in Hahnemann med college*), a depuis assez longtemps, dans la première édition de ses écrits, exprimé l'opinion que, dans certains cas de fièvres, le *Veratrum viride* s'était montré plus efficace que nul autre remède.

Plus tard, dans une deuxième édition, enrichie de nouvelles observations relatives à l'action toxique et pathogénétique du *Veratrum viride*, le même auteur cite des faits tirés de sa pratique qui tendent à prouver d'une manière convaincante l'action curative de ce médicament dans certaines formes de fièvre cérébrale ou méningite cervicale et cérébro-spinale.

Les symptômes les plus importants dans tous ces cas de guérisons par le *Veratrum viride* étaient :

Au début, congestion vers la tête suivie bientôt de phénomènes inflammatoires violents, qui se traduisaient par le délire ; des vomissements ; obcurcissement de la vue ; les pupilles dilatées ; céphalalgie intense ; roideur du cou ; la tête fortement renversée en arrière ou inclinée d'un seul côté ; face colorée ; insomnie.

Dans un cas, *bellad* avait été donnée précédemment et avait amélioré, mais le *Veratrum viride* dissipa le reste de la maladie avec une admirable promptitude. Dans un autre cas, le *Veratrum viride* seul fut donné et suffit à effacer promptement tous les symptômes.

Le professeur Hale se croit autorisé par l'expérience à élever l'efficacité curative du *Veratrum viride*, dans les affections de cerveau et des centres nerveux, au-dessus de l'*aconit*, *bellad*, *bryon* et *glonoin*. Il affirme que, là où *aconit* et *bellad* avaient été impuissants (powerless), *Verat. viride* avait encore sauvé les malades. (*The Nord American journal of homœopathy*, vol. XV, n° LX, pag. 576 et suivantes.)

Le *Veratrum viride* a encore été vanté dans le traitement des inflammations des bourses synoviales. (*The British journ. of hom.*, vol. XXV, page 256.)

Le Dr Drashe, de Vienne, l'a aussi expérimenté dans les maladies inflammatoires des organes pulmonaires, et il assure s'en être bien trouvé dans la pneumonie avec des vomissements. (W. med. Wochenschr. 1867, 33.)

On peut encore consulter avec fruit les études de ce médicament, consignées au vol. XX, pag. 521, de *British jour. of hom.* et *Mont. hom. Rev.*, vol. I, page 494. Dr Kleinert.

Dr A. Chargé.

DE LA GRIPPE

(Fièvre catarrhale épidémique, Influenza).

La grippe est une maladie générale, de nature non inflammatoire, de cause miasmatique, c'est-à-dire produite par une cause inconnue dans sa nature, mais générale, agissant sur toute l'économie, à la manière des empoisonnements miasmatiques ou des produits infectieux auxquels on attribue les épidémies.

Elle est caractérisée par des phénomènes généraux et des phénomènes locaux. Les premiers sont de nature dynamique : une courbature, un éréthisme nerveux et une faiblesse générale ; les seconds sont des localisations congestives ou phlegmasiques qui se font quelquefois vers la tête, mais qui le plus ordinairement établissent leur siége dans le tube digestif, et mieux encore dans les organes de la respiration.

Ces localisations, qui se traduisent par des troubles locaux de sécrétion, ne sont pas la maladie ; elles ne sont que les effets, les produits d'une cause première générale.

Cette cause inconnue et insaisissable réside très-probablement dans une modification atmosphérique, ou dans une influence tellurique ; mais ici le champ est ouvert aux suppositions, car ces modifications atmosphériques, ces influences telluriques, ces changements particuliers survenus à notre insu, supposés avec raison, admis par nécessité, échappent entièrement à tous nos moyens d'investigation. Ce sont ces causes inconnues qui établissent la *constitution médicale.*

La grippe est essentiellement épidémique ; l'hiver et le printemps sont les deux saisons qui paraissent les plus propices à son développement ; mais on l'a vue se jouer des saisons comme elle se joue des climats, des tempéraments, des conditions sociales, des âges, etc. Quand elle règne dans une contrée, elle atteint indistinctement tout le monde sans qu'on puisse d'avance indiquer les conditions auxquelles on pourra devoir d'en être atteint ou préservé. Le seul conseil important à donner et à ne pas perdre de vue, c'est d'échapper avec soin à toutes les causes de refroidissement.

Si la grippe n'est pas de nature inflammatoire, en d'autres termes, si l'inflammation ne s'observe pas dans la grippe comme élément essentiel de la maladie, il faut cependant se hâter de dire que la grippe prédispose singulièrement à des désordres internes ; que chez elle l'inflammation des organes les plus importants à la vie s'observe souvent à titre de complication : donc il ne faut jamais traiter la grippe légèrement, sans quoi on s'exposerait à de cruels mécomptes et à de douloureuses déceptions.

Dans une épidémie de grippe, le plus grand nombre des personnes qui payent leur tribut en sont quittes pour une indisposition insignifiante, plus incommode que susceptible de donner le moindre souci ; c'est la *forme commune, légère;* mais d'autres fois la maladie est susceptible d'atteindre une haute gravité par l'intensité des symptômes, par les complications nombreuses qui peuvent survenir, et enfin par la malignité du mal. Toutes ces nuances, nous les étudierons sous le titre générique de *Forme grave.*

1° Forme commune, légère.

Caractérisée par le peu d'intensité des phénomènes généraux et le peu d'acuité des diverses localisations rares ou circonscrites.

L'invasion du mal est annoncée ordinairement par quelques légers frissons, un malaise général, une courbature. Tous ces phénomènes généraux, si peu marqués qu'ils soient (et ils peuvent l'être très-peu, puisqu'on les observe sans fièvre), sont toujours infailliblement accompagnés d'un certain degré, plus ou moins marqué, d'éréthisme nerveux et de grande faiblesse, qui avoisine souvent de très-près la prostration des forces; la tête est pesante, les membres sont comme brisés.

Bientôt après l'apparition de ces phénomènes généraux, la peau est chaude, le pouls fréquent plus ou moins; il y a du larmoiement, de l'enchifrénement, des éternuments répétés; écoulement par les narines d'un liquide souvent abondant et séreux; un mal de gorge plus ou moins prononcé. Voix rauque, enrouement; petite toux, d'abord sèche, fréquente, qui devient rapidement humide et s'accompagne d'une expectoration aqueuse ou limpide, ou muqueuse, ou blanchâtre. L'écoulement du nez augmente et se transforme; de limpide qu'il était au début, il devient bientôt épais et constitué par des mucosités vertes ou blanches très-abondantes.

Mal de tête plus ou moins intense, qui s'exaspère souvent par la toux, avec ou sans saignements de nez.

L'appétit est toujours un peu amoindri, assez souvent aboli.

Le mal de gorge peut être assez violent pour entraîner la difficulté d'avaler avec ou sans gonflement des amygdales. Les nuits sont ordinairement rendues mauvaises par une sensation de chaleur accompagnée de frissons ou suivie de sueurs fugaces.

Nous avons signalé tout à l'heure le pouls fréquent: Oui, les battements du pouls sont accélérés; mais, en général, ils conservent un caractère de mollesse tout particulier; l'artère se laisse facilement déprimer par le doigt qui appuie sur elle, et ce caractère du pouls, qui ne manque jamais dans la grippe, aurait dû suffire, à lui seul, pour révéler aux praticiens la nature non inflammatoire de la grippe.

Il y a vingt ans et plus, après nous être interdit à nous-même l'emploi de la saignée dans le traitement de la grippe, parce que nous avions à notre disposition la thérapeutique homœopathique, nous avons combattu, en dehors de toute préoccupation hahnemannienne, l'abus des évacuations sanguines et des débilitants dans le traitement de la grippe, abus qui n'était alors que trop fréquent; mais nous criâmes dans le désert, jusqu'au jour où les malades eux-mêmes, éclairés par une saine observation, et effrayés des résultats qu'ils avaient eux-mêmes constatés, refusèrent obstinément la saignée. Ils n'étaient pas encore assez convertis à l'homœopathie pour recourir aux soins de ses partisans exclusifs; mais déjà ils avaient entrevu la vérité, ils lui rendaient tacitement hommage en commençant par s'en approprier le bénéfice.

En nous reportant trente ans en arrière, nous nous rappelons que, pendant les épidémies de grippe de 1838 à 1848, plus d'un médecin fut, sous nos yeux, influencé par la conviction de ses malades, conviction énergiquement exprimée, et ces souvenirs nous sont une joie et un encouragement; car c'est encore par la conviction éclairée des malades que les vérités de notre école peuvent espérer triompher de l'opposition des médecins.

Traitement. Au début, toute hésitation est interdite. Le remède à opposer à la

grippe est l'*aconit*, 4 globules de la 12e dilution dans huit cuillerées à bouche d'eau pure, une cuillerée toutes les 2, 3 ou 4 heures, suivant l'impressionnabilité du sujet.

L'*aconit* est exigé par le mouvement fébrile, caractérisé par quelques frissons, la peau chaude, l'accélération du pouls, le mal de tête, le malaise général. Il convient d'insister sur son emploi douze heures au moins, et peut-être vingt-quatre. Dans la *forme* légère de la grippe, il ne faudrait pas insister davantage, de peur d'abattre trop la vitalité, et, après lui, l'indication du médicament à employer se tire de l'expression symptomatique que sont susceptibles de revêtir les diverses localisations.

1° La toux est sèche, sollicitée par un chatouillement au palais ; la toux répond à la tête principalement; le nez est enchifrené; l'appétit est diminué. C'est le matin et au réveil que le patient se trouve le plus fatigué. *Nux vom* (12 ou 30), aux mêmes doses que l'*aconit*.

2° La toux est toujours sèche, provoquée par un chatouillement à la fossette du cou; mais, au lieu d'être plus forte le matin, elle se montre plus fréquente la nuit, se manifeste, même dans le sommeil, ce qui est fréquent chez les enfants. Il s'y mêle quelques légers troubles fonctionnels du côté du tube digestif. Selles molles, bilieuses et rapprochées. *Chamomilla* (12, 30), aux mêmes doses que l'*aconit*.

3° La nuit, au contraire, il y a soulagement et cessation de toutes les souffrances, qui reviennent le lendemain avec plus d'intensité, ou avec une intensité au moins égale; la toux est toujours sèche, mais l'écoulement du nez est abondant; le larmoiement est considérable. — *Euphrasia*, comme précédemment.

4° La voix est rauque, enrouée; la toux est plus forte la nuit et le soir; le malade est angoissé, plaintif; la toux l'ébranle fortement; il y a par moments des saignements de nez; par le nez s'écoulent en abondance des mucosités verdâtres, épaisses; il y a de la tendance à des selles molles. La nuit, sueurs, qui ne sont pas suivies de soulagement. — *Merc. viv.*, comme précédemment.

5° Le mal de gorge est violent; il irradie jusqu'aux oreilles; la déglutition est douloureuse, la face est rouge, la toux est convulsive. — Reste à examiner l'arrière-gorge, où les amygdales sont augmentées de volume; c'est alors *Bellad* qu'il convient de donner; ou simplement on constate une rougeur vive universellement répandue sur la membrane muqueuse qui tapisse la bouche et le pharynx. Le mieux alors est de donner *Apis*, comme précédemment.

Nous croyons devoir nous en tenir là, à propos de la forme légère de la grippe; nous avons énuméré tous les groupes de symptômes qui peuvent se présenter, en indiquant pour chacun le médicament qui convient.

2° Forme intense grave.

Cette forme se caractérise par la prédominance d'un éréthisme nerveux, qui amène à sa suite les conséquences si nombreuses et si variées d'une innervation en désordre; par des troubles fonctionnels bien déterminés, par l'expression d'une localisation sérieuse sur un organe essentiel à la vie.

A son début, la forme intense, grave, de la grippe, diffère peu de la forme légère; point important à noter pour tenir constamment en éveil le praticien. Cependant, si grande que soit l'analogie des premiers phéno-

mènes dans les deux formes de la maladie, une attention soutenue permettra toujours de ne pas laisser inaperçu ce fait, à savoir : que, dans le cas où la maladie doit être sérieuse, les prodromes ou les symptômes précurseurs sont plus longs et plus marqués ; la fièvre s'allume avec plus d'intensité ; les troubles fonctionnels sont plus déterminés ; les lésions locales se montrent sur plusieurs points en même temps et occupent dans un appareil une plus large surface.

Bientôt l'enchifrènement et le mal de gorge sont accompagnés d'un violent mal de tête.

La trachée et les bronches sont prises presque en même temps ; la toux, sèche d'abord, puis humide, tourmente le malade par des quintes incessantes ; la respiration devient courte, bruyante, entrecoupée ; l'oppression, par moments, peut atteindre des proportions inquiétantes.

L'expectoration difficile de crachats visqueux sollicite le malade à faire de violents efforts, et durant ces efforts le malade accuse des douleurs vives dans les deux côtés de la poitrine.

Des sueurs profuses alternent avec des frissons.

Insomnie, angoisses, agitation, moral abattu.

Tel est le tableau de la grippe dans sa forme grave, appelée de ce nom, parce que, telle quelle, sans complication, elle est déjà susceptible de compromettre l'existence.

Complications. — Elles varient suivant le génie de l'épidémie et suivant la constitution du sujet qui est atteint par l'épidémie.

1° *Inflammation du poumon.* — Dans la grippe les troubles de la respiration peuvent être poussés très-loin sans qu'il y ait besoin, pour s'en rendre compte, d'être forcé d'admettre une complication phlegmasique, ou pour être plus facilement compris, sans qu'il y ait une inflammation du poumon.

Pourtant, il faut bien le dire, ne fût-ce que pour se tenir en garde contre un danger qui serait d'autant plus grave qu'il aurait été méconnu dans le principe, — l'inflammation du poumon est une fréquente complication de la grippe. Cette inflammation, quand elle est liée à la grippe, offre ceci de particulier que le plus souvent elle occupe la base d'un poumon, très-rarement des deux. Les sommets ne sont pas toujours épargnés.

Au niveau de l'altération locale, comme dans toute pneumonie, on observe un affaiblissement, puis la disparition du murmure vésiculaire, et à sa place on entend des râles sous-crépitants à bulles généralement humides, mélangés de râles sonores, muqueux ou sibilants.

Ces bruits anormaux ressemblent entièrement à ceux qu'on observe dans toute inflammation pulmonaire, mais nous devons dire ici que si leur généralisation est plus facile, leur stabilité est moins persistante.

Le pouls est fréquent, sans doute, mais il est plus mou et moins résistant que dans le cas où la lésion locale du poumon est sous la dépendance d'une inflammation franche.

2° *Etat nerveux.* — Soit que les centres nerveux éprouvent des troubles bien accusés ; soit que le système nerveux soit éprouvé seulement à la périphérie, la grippe peut devenir grave par le seul fait de la prédominance de l'état nerveux.

Dans cette forme nerveuse, indépendamment des expressions symptomatiques de l'élément catarrhal, on constate un abattement extrême, une prostration complète des forces ; le faciès est grippé et présente

quelque chose d'analogue à l'état typhoïde. Il y a du vague dans les idées ; une surexcitation extraordinaire par moment; le malade accuse des angoisses et des souffrances intérieures qui ne s'expliquent pas par les lésions apparentes; l'insomnie est d'une opiniâtreté désespérante.

La toux est convulsive, jusqu'à rappeler la coqueluche, avec vomissements.

L'oppression peut arriver jusqu'au véritable étouffement, sans qu'il y ait dans les organes de la respiration des altérations suffisantes pour rendre compte de cette oppression.

3° *Intermittence.*—Le caractère rémittent et intermittent de la grippe mérite particulièrement d'être signalé à l'attention des praticiens, car cette forme spéciale offre le danger d'exposer à des accidents pernicieux.

C'est le Dr Carrière, de Venise (*Gazette des hôpitaux*, 1865), qui a signalé, sinon le premier, du moins avec le plus de soin et de clarté peut-être, le caractère rémittent et intermittent de la grippe.

En 1866 et 1867, plusieurs médecins des hôpitaux de Paris ont signalé dans le compte rendu des maladies régnantes (*Gazette des hôpitaux*) des cas de grippe à forme intermittente. On a rappelé avec raison, à ce propos, les travaux considérables que l'on exécute, depuis plusieurs années, dans l'enceinte de Paris (Influence tellurique).

Traitement. — Au nombre des médicaments que nous allons appliquer au traitement de la grippe dans sa forme grave, on verra figurer quelques-uns des médicaments que nous avons déjà désignés comme utiles pour la guérison de la même maladie dans sa forme légère, et, faute de réflexion, d'aucuns pourraient s'étonner de voir les mêmes médicaments applicables, tout à la fois, à des cas légers et à des cas graves. Pour se rendre compte de ce fait, il faut se demander d'où peut venir quelquefois la gravité de la grippe. De l'intensité des symptômes. Or dans la manifestation symptomatique, gravité par intensité plus ou moins grande, c'est une question de plus ou de moins, ce n'est pas une différence de nature; comment, dès lors, trouver étrange que le même mal, se révélant par la même expression, quoique avec plus de violence, trouve son remède dans le même modificateur? Une différence d'intensité peut bien commander et commande, en effet, un remède à dose plus active et plus prolongée, mais elle n'exige nullement un remède différent.

En médecine homœopathique, l'indication se tire toujours de la similitude des effets physiologiques du médicament avec le tableau des symptômes de la maladie : donc, tant que cette similitude existe, il n'y a pas lieu de changer de médicament, à quelque degré d'intensité et d'acuité que monte la maladie. Après le choix du remède, dont les effets sur l'homme sain doivent être, le plus possible, semblables aux symptômes de la maladie, il y a à se préoccuper de la dose et de la répétition du remède; mais la nécessité de doser différemment et de répéter plus ou moins n'autorise pas à rien changer à l'administration du remède tant que dure l'homœopathicité de ce dernier.

1° *Aconit.* — L'aconit, que nous avons déjà recommandé pour effacer les premiers symptômes de la grippe dans sa plus grande simplicité, sera ici d'autant plus nécessaire, que dans cette forme grave, dès le début, les phénomènes généraux s'annoncent plus marqués et d'une plus violente intensité.

La chaleur sèche, ardente, précédée de frissons; les frissons dont le patient se plaint pour peu qu'il se découvre pendant la chaleur; la chute générale des forces; le mal de tête; le mal de gorge avec grattement et picotement; la toux brève, sèche, par chatouillement à la gorge; la respiration courte, pénible, anxieuse, avec gémissements; le pouls dur, fréquent, sont les symptômes qui rendent absolument nécessaire l'emploi de l'aconit. La matière médicale *pure*, c'est-à-dire celle qui ne trompe pas, qui ne peut pas tromper, et l'autorité de l'expérience, le veulent ainsi. — Insister sur *Aconit* tant que les mêmes symptômes ne sont pas effacés.

2° *Belladone.* — La toux est sèche, convulsive, avec expectoration difficile de crachats visqueux ou gluants; elle est aboyante, elle s'accompagne d'un ébranlement général, de chatouillement dans la trachée-artère; douleur dans l'arrière-gorge pendant la déglutition; douleur d'expansion dans la tête; face rouge, soif et oppression.

3° *Mercure.* — La toux est rauque, enrouée, plus fréquente la nuit et le soir; saignements de nez; coryza fluent; disposition au dévoiement avec tendance à des sueurs qui ne laissent après elles aucun soulagement.

4° *Bryone.* — Toux avec élancements dans les côtés de la poitrine; toux sèche, sollicitée par un chatouillement dans la gorge, surtout après avoir mangé, ou toux grasse avec expectoration jaunâtre et sanguinolente.

Les élancements dans les côtés de la poitrine et les crachats sanguinolents, qui sont un des traits du tableau de l'inflammation pulmonaire, indiquent que c'est surtout dans cette dernière complication que *Bryone* sera le plus utile.

5° *Phosphore.* — Après Bryone, le phosphore est plus particulièrement approprié. Enrouement, aphonie, toux ébranlante avec expectoration de mucosités visqueuses, teintes de sang, de goût douceâtre ou salé; toux provoquée par la parole; affaiblissement ou disposition du murmure vésiculaire et râles sous-crépitants, sonores, muqueux ou sibilants; respiration difficile : tels sont les caractéristiques du phosphore.

Etat nerveux. — Musc et jusquiame.

Le *Musc* (Moschus) dans l'insomnie par surexcitation nerveuse; grande irascibilité; plaintes et lamentations à cause de souffrances excessives; toux sèche, violente; constriction à la poitrine, douleur pressive et suffocante qui débute par un besoin de tousser et arrive, en s'aggravant rapidement, à porter au désespoir.

La Jusquiame (Hyosciamus). — Toux sèche, convulsive, nocturne, qui empêche le malade de rester couché et l'oblige à s'asseoir sur son lit.

Arsenic. — Faiblesse, affaissement, grande prostration de forces; toux violente, surtout le soir, excitée par l'air libre et en buvant, avec oppression, suffocation, impossibilité de rester au lit tant il y a menace d'étouffement; le patient ne supporte pas la position horizontale; il est assis sur son séant, et ne peut rester que la tête relevée assez haut.

Sulfate de quinine (Chinin. sulf.). — Son intervention, toutes les fois que la grippe affecte le caractère intermittent, est d'une nécessité absolue; mais nous ne trouvons pas nécessaire du tout de sortir, à propos de ce médicament, de nos habitudes si heureusement contractées à l'école hahnemanienne, et qui ont pour effet de préférer au médicament brut le médicament dynamisé; un

grain de la 2e ou 3e trituration nous a toujours suffi à remplir d'une manière satisfaisante l'indication que nous avions en vue.

Enfin il n'est que trop de constitutions déjà infectées de miasmes morbides acquis ou reçus par voie d'hérédité. A l'occasion de la grippe, tous ces vices peuvent prendre leur essor, et leur premier effet est de tendre à perpétuer et à aggraver les localisations, sinon exclusives, du moins principales, évidemment les plus fréquentes, du larynx et des bronches.

Le Soufre (Sulfur). — Doit être recommandé dans tous les cas ainsi caractérisés : enrouement, affaiblissement de la voix, défaut de netteté; accumulation de mucosités dans les bronches; sensation dans la poitrine, comme si elle était à vif; aggravation à l'air froid et humide. Toux pénible, crachats muqueux, épais, blanchâtres ou jaunâtres le jour; toux sèche et oppression la nuit.

Si peu que l'on compte dans les antécédents certaines traces de la scrofule ou simplement des gourmes, l'indication du soufre est encore plus pressante.

Dr A. Chargé.

GLOSE SUR DIVERS POINTS (1).

L'histoire des sciences en général, celle de la médecine en particulier, à toutes les époques de son existence, semblaient nous avoir donné la mesure de tout ce que peuvent l'esprit de secte, la puissance des préjugés, les prétentions de l'orgueil, les calculs d'un intérêt quelconque, les suggestions de l'égoïsme en un mot, et les passions diverses qui s'inspirent de ce sentiment contre l'institution actuelle de toute vérité, quelle qu'en soit l'importance ; contre son admission même à l'épreuve toujours équitable, sinon infaillible, des faits dont elle s'étaye. Nous avions fait, pour nous expliquer le scandale de luttes passionnées au milieu desquelles la vérité a toujours eu tant de peine à se produire, une large part à l'ignorance des temps et aux dangers plus ou moins réels d'une admission trop facile. Nous avions presque compris, par exemple, les poursuites acharnées, impitoyables, contre André Vésale, et de tant d'autres savants à divers titres, coupables de répandre sur leur époque les lumières de leur génie. Nous avions compris les intrigues et les oppositions diverses, et les disputes acharnées même, excitées en des temps plus ou moins rapprochés à l'occasion de la découverte de la circulation du sang, de l'introduction de l'émétique dans la matière médicale, de l'inoculation de la variole dans la thérapeutique, de la vaccine même comme perfectionnement de ce dernier procédé, admettant jusqu'à un certain point les objections plus ou moins fondées, justificatives de l'opposition dont ces diverses innovations furent l'objet dans le principe de leur apparition.....

(1) Le Dr Gastier, auteur des pages que nous allons transcrire, est le doyen d'âge de l'homœopathie française. Il est octogénaire. Disciple fidèle de Hahnemann, depuis quarante ans il a contribué puissamment à fonder notre école ; il fut un des premiers et des plus zélés rédacteurs de la *Bibliothèque homœopathique de Genève* ; il a publié des travaux importants dans tous nos recueils périodiques. Sa pratique médicale a été fort étendue et très-heureuse ; la réputation dont il jouit en est la preuve, et le premier en France, dans son hôpital de Thoissey, il a prouvé quels succès on est en droit d'attendre de l'introduction de l homœopathie dans les hôpitaux. — C'est un prodige bien capable de confondre l'indifférence, l'apathie et la paresse du plus grand nombre d'entre nous, que de voir ce beau vieillard, dans ses années finissantes, n'avoir rien perdu du feu sacré qui l'a consumé toute sa vie. Nous avons reçu de lui, tout dernièrement, des manuscrits que nous serons heureux de publier. Il a répondu à notre appel avec un chaleureux enthousiasme; nous lui en exprimons ici notre vive reconnaissance, en lui renouvelant l'expression de notre profond respect et de notre sincère attachement. A. C.

Mais, en plein XIXe siècle, voir se renouveler ces scènes d'opposition passionnée ou de stupides dénégations, et cela sans que rien d'aucune part puisse, aujourd'hui comme alors, excuser ou faire concevoir ce scandale ou cette honte ! Dans ce siècle, où la vraie science médicale, beaucoup moins avancée qu'elle n'était à son origine, semble être sans droit réel comme sans raison de repousser une doctrine différente, ou même absolument opposée à celle dans laquelle on s'est égaré hors des voies de l'observation depuis près de trois mille ans ; dans ce siècle de lumière, comme on dit, mais d'impudeur et d'audacieuse exploitation, comme il faudrait dire, où l'enseignement des erreurs traditionnelles n'a pas même, comme il a pu l'avoir à d'autres époques dans la conscience des hommes préposés à cet enseignement, l'excuse de l'ignorance et de la bonne foi, puisque les plus éminents d'entre eux affectent, à l'inauguration de chacun de leurs cours, de se glorifier en quelque sorte, à l'endroit de la matière de leur enseignement professionnel, d'un scepticisme éhonté ; — où, par conséquent, il serait à la fois si naturel, si juste, si moral d'admettre à un examen sévère et rigoureux, mais attentif et consciencieux aussi, et dégagé de toutes préoccupations capables de fausser ou d'altérer la liberté de notre jugement, toute innovation offrant à la science l'espoir d'un progrès si justement présumé en dehors des voies obscures et des impasses où elle s'est jusqu'ici, de l'aveu de tous certainement, évidemment fourvoyée ; dans une telle situation des choses, disons-nous, et alors que déjà les expériences positives dont la doctrine homœopathique a été l'objet, et les heureuses applications qui en ont été faites dans la pratique, méritent à cette doctrine, parmi les médecins et les malades qui en ont recueilli les bienfaits, d'honorables et nombreuses adhésions ; alors que ses succès, comparés dans le service des hôpitaux, ont, sur l'affirmation des autorités administratives et des médecins chargés du service, constaté sous tous les rapports les avavantages obtenus par son application sur les diverses autres pratiques qui l'y ont précédée ; alors que le principe universel sur lequel repose cette nouvelle doctrine, défiant à la discussion les coryphées les plus diserts, les champions les plus ardents des vieilles doctrines, ajoutant à l'irréfragable autorité des faits la sanction de leur raison synthétique, ne laisse subsister aucun doute dans un grand nombre d'esprits sur la valeur comparative d'une doctrine qui réunit ces avantages ; alors, en un mot, que, sur des considérations d'un ordre si élevé, les intérêts réunis de la science et de l'humanité réclament à si juste titre la jouissance du droit commun en faveur de la doctrine médicale homœopathique indignement repoussée *parmi nous* de l'enseignement public et des hôpitaux (ne fût-ce que pour y faire ses preuves et y être jugée) ; n'est-ce pas une chose inconcevable, au point de vue des bases ordinaires de nos jugements, que ce parti pris d'opposition, que ce système de compression du droit par la force, que cette monstrueuse extension du principe d'autorité au gouvernement de la science qu'on oppose à la reconnaissance de cette doctrine ?

Sauf les lazzis et les plats quolibets, sauf le ridicule et l'injure qu'on a déversés sur elle, — eh ! quelle doctrine, si vraie, si respectable qu'elle soit, peut en être à l'abri ! — sur quelle objection sérieuse tente-t-on le rejet de la doctrine homœopathique ? Sur l'*étrangeté* de son principe, sur l'*étrangeté* du dogme qui en dérive, sur l'*étrangeté* de sa pharmacodynamie, sur l'exagération de ses prétentions ou son exclusivisme. Mais, à côté d'une erreur accréditée, l'*étrangeté* d'une proposition contraire n'est-elle point déjà une présomption de vérité en sa faveur ? Et puis combien de fois n'avons-nous pas démontré, sans qu'il ait rien été objecté à nos démonstrations, la concordance et l'enchaînement, la dépendance et la solidarité qui relient entre elles toutes ces *étrangetés*

dans une conséquence logique du principe universel, primordial, éternellement vrai dont elles dérivent ? Sous combien de formes et par combien d'explications diverses n'a-t-on pas donné la raison, aussi simple que claire et vraie, par laquelle s'expliquent ces prétendues *étrangetés ?...*

Les accusations les plus accentuées contre l'homœopathie se réduisent à deux : *rien* ou *trop*.

Les uns prétendent que la division extrême de nos médicaments réduit à zéro leur action, et que, dès lors, toute confiance en eux est un leurre.

Les autres, au contraire, prenant le dénominateur de la fraction sur laquelle les premiers fondent leur opinion comme la mesure de la violence qu'ils attribuent à l'action de ces mêmes agents, affectent une sorte de terreur à la seule pensée de leur emploi. Ces deux objections, également mensongères dans la pensée de ceux qui les produisent, se détruisent heureusement l'une par l'autre réciproquement. Il suffit de les opposer entre elles pour les réduire à néant toutes deux ensemble, et cela sans nous servir d'autres armes que celles de nos adversaires eux-mêmes.

A ceux-là nous rappellerons la perturbation que suscitent dans l'économie la plupart des médicaments à l'usage de leur thérapeutique, et nous leur demanderons si de *bonne foi* ils croient l'action des nôtres comparable à la violence des leurs. S'ils se taisent, à défaut d'eux, les faits répondront assez d'eux-mêmes.

Aux premiers nous répondrons : Nos médicaments ne sont rien, selon vous ; mais n'en êtes-vous pas la plupart du temps à proclamer que l'expectation, en médecine, est l'apogée de la sagesse et de la science? Et vous n'avez pas tort en face de ces mécomptes amoncelés par mille méthodes ou procédés divers, contradictions également dangereuses par l'incertitude du choix qu'on peut en faire et par la violence des moyens mis à la disposition du premier venu.

Si, d'un côté, l'expectation est si précieuse, et si, de l'autre, il est vrai, comme l'histoire le confirme, que le grand maître Hippocrate et sa nombreuse école, les Fernel, Baillou, Sydenham, Baglivi, Stahl, F. Hoffmann, Bordeu, Pinel, etc., abandonnaient à la bonne nature, à la nature médicatrice, avec une confiance absolue, la guérison de leurs malades ; rien de raisonnable ne s'oppose plus à ce qu'on tente au moins l'emploi des médicaments infinitésimaux et homœopathiques *en se soumettant à l'exacte observation des règles qui seules peuvent en assurer le succès.*

Si nos médicaments ne font rien, du moins ils n'enlèvent rien aussi aux garanties fondées sur le travail de la nature, et alors les disciples de Hahnemann se trouvent absolument dans la conviction des élèves d'Hippocrate. Or, a-t-on jamais fermé la porte des écoles et des hôpitaux aux élèves d'Hippocrate? Non, assurément; ce sont eux qui font toute la gloire du passé. Pourquoi donc répudier d'avance et de parti pris Hahnemann et son école? Cela n'est point conséquent. Mais est-ce que les passions raisonnent!.....

Dr Gastier.

VARIÉTÉS.

LES FRAISES — LEUR ACTION A L'ÉTAT SAIN.

Je connais une dame à qui il suffit de manger quelques fraises pour avoir immédiatement une urticaire des mieux caractérisées. L'effet est plus prompt que celui de la belladone sur la pupille. (*Arch. gén. de médecine*, Morel Lavallée, t. II, 1856, p. 535.)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

PHILOSOPHIE MÉDICALE.

De la nécessité de fonder la science médicale sur des principes, et de la voie qu'il faut prendre pour y parvenir.

Depuis que les découvertes de Hahnemann sont devenues un sujet d'expérimentation et d'étude pour un grand nombre de médecins, la médecine a commencé de marcher à la conquête des principes par des travaux dont l'importance et la valeur ne sauraient faire l'objet d'un doute.

Bien que la majeure partie de ces travaux n'ait été inspirée par aucune autre idée d'ensemble que celle de la loi thérapeutique qui les domine, ils cachent en réalité des faits d'un ordre supérieur qui doivent en effectuer la liaison, et leur solidarité dans un principe commun qui justifie la loi des semblables est aperçue par tous les bons esprits.

Déjà ces travaux ont fait comprendre au corps médical que nous sommes à une époque où le faux en médecine a été poussé jusqu'à son terme, et qu'il est aujourd'hui connu, jugé et condamné par ceux-là même qui n'entrevoient pas encore la possibilité de s'y soustraire.

Personne n'ignore que la médecine est riche de faits bien observés, et nul ne songe à les écarter de son domaine. On sait que c'est sur eux que doivent s'exercer les investigations les plus sérieuses de la science. Les plus mâles intelligences s'y heurtent en ce moment avec une opiniâtreté et un courage qui attestent l'aversion que leur inspirent les interprétations qu'ils ont reçues, et les applications pratiques qu'on en a tirées. On prouve que des principes certains ne justifient nullement ces interprétations et ces applications ; mais on se heurte contre les faits sans repousser absolument ces interprétations, et trop souvent on laisse percer l'intention de les remplacer par d'autres qui ne sont pas mieux en harmonie avec les exigences d'une science bien faite. On veut écarter les idées préconçues, les généralisations prématurées, les hypothèses qui ne sont justifiées par aucun principe *certain de soi;* mais on recule toujours devant ce prin-

cipe à cause de ses conséquences révolutionnaires, bien que nous soyons dans le siècle des révolutions.

De partout on s'évertue à dire que la médecine fondée sur le fait expérimental en reçoit un caractère scientifique qui lui suffit. On le dit, mais on ne le pense pas, bien que de part et d'autre on appelle ses adversaires sur le terrain des faits pratiques. On le dit pour donner un certain relief à la médecine aux yeux des gens du monde, qui n'attachent de l'importance qu'aux résultats des faits pratiques ; mais on ne le dit pas pour en convaincre les hommes sérieux.

Il n'y a pas un esprit élevé qui n'ait senti la nécessité de réviser toutes les théories médicales et qui n'ai donné directement ou indirectement dans ses écrits des preuves de ce sentiment. Tous comprennent que la médecine n'a cessé de vivre dans les négations, dans les contradictions et dans la confusion des doctrines, et qu'il serait temps que les princes de la science s'entendissent enfin pour dire quelle est *en soi* la chose qu'ils enseignent, qu'ils propagent sous le nom encore indéfini de Médecine. Les plus savants sont arrivés au point d'avouer qu'ils n'y connaissaient autre chose.... *que des questions à discuter... et des problèmes à résoudre !...*

Cet aveu signifie clairement que les princes de la science n'ont dans la médecine qu'ils enseignent et qu'ils propagent d'autre critérium de la certitude de leurs opérations méthodiques... que les faits contingents qui en composent le domaine et sur lesquels ils ne sont pas d'accord.

Cet aveu prouve jusqu'à l'évidence que l'expérience des faits contingents ne leur a révélé jusqu'à ce jour, ni l'existence d'un fait supérieur, irréductible et *certain de soi* qui les domine, ni la connaissance d'un principe qui les fait être et qui les explique.

Cet aveu démontre enfin que les faits d'observation n'apportent au raisonnement par lequel ils expliquent et utilisent les faits contingents que des généralisations incomplètes et des idées préconçues qui ne peuvent lui servir de fondement et de terme.

On fait donc de la science en médecine en confondant la science avec ce qui n'en est que l'objet.

On fait de la science en médecine en démontrant sans cesse qu'on ne connaît pas la distinction du fait contingent et du fait irréductible et *certain de soi* qui le fait être !..

On fait de la science en médecine en niant toujours que les faits contingents sont des effets, des conséquences, le développement et le terme d'une action !..

On fait de la science en médecine en refusant à l'esprit la faculté de réagir, sous les lois de la méthode, sur les objets de la science !..

En deux mots : on fait de la science en médecine en substituant le fait au principe, en niant le principe, en niant la méthode, en niant l'esprit humain, en niant la science !... et cela,... à l'Institut, dans les Académies, dans les Facultés de médecine, dans les écoles, dans les journaux, dans les congrès et dans les livres !... Quand de rares aspirations vers la science tendent à se faire jour dans le monde, on se hâte de les étouffer. Et quand des découvertes imprévues y mettent les esprits sur la trace des principes et de la méthode scientifique, on les repousse avec une obstination qui prend sa source dans les plus mauvaises passions du genre humain.

Nous ne critiquons ici personne.

Nous critiquons la science.

Que ses représentants les plus autorisés prennent fait et cause pour elle !

Ceux-là comprennent que les faits contingents et leurs rapports, quelque généraux qu'on les suppose, sont toujours subjectifs d'un principe qui est en eux, qui les fait être et qui les gouverne.

Ceux-là comprennent qu'ils ne peuvent remplacer un principe dont l'absence prive de but et de terme tous les raisonnements auxquels ils se livrent pour fonder la science de ces faits et de ces rapports.

Ceux-là comprennent que sans but et sans terme quand leur esprit s'évertue à raisonner sur ces faits et sur ces rapports, il ne peut que s'égarer dans le labyrinthe des faits qu'il entasse, des explications qu'il imagine, et des erreurs qu'il consacre et auxquelles il s'arrête quand il ne tombe pas dans un libertinage que le sens commun et la logique repoussent avec une égale force.

Ceux-là comprennent que la médecine a traversé vingt siècles en raisonnant sur des faits généralisés et sur des hypothèses en se passant de tout principe, mais qu'elle a raisonné néanmoins, et qu'elle continue à raisonner de même. Mais à quoi a-t-elle abouti ?

Broussais l'a dit : *à la confusion, au désordre, à l'absurdité !*

Trousseau l'a dit : *à l'empirisme !...*

C'est humiliant, en vérité !...

D'autres, en croyant se placer sur le terrain de la science, ont dit : *à l'expérience !...*

Ceux-là veulent que la médecine soit une science d'observation pure et simple, une science sans principes, sans rapports méthodiques, sans idées,... et cela parce qu'ils comprennent que les faits les rallient, et que les idées qu'ils se font des faits les divisent.

Ceux-là ignorent que les sciences sont des conceptions idéales, des œuvres métaphysiques dans lesquelles les faits sont transformés en idées, absorbés par des idées qui les représentent en les réduisant à ce qu'il y a de premier, de nécessaire et d'immutable en eux.

Ceux-là ignorent qu'on ne fait pas de la science avec des faits, mais avec des idées qui représentent des faits et en liant ces idées de la même manière que les faits qu'elles représentent se trouvent liés dans la nature.

Une science fondée sur l'observation pure et simple, la constatation et la comparaison des faits !...

Quelle dérision !..

L'expérience, l'observation et la comparaison qui aboutissent incessamment depuis vingt siècles à l'expérience, à l'observation et à la comparaison !..

L'expérience qui démontre que tel fait est adéquat à tel autre, qui recommence à chaque fait et laisse toujours l'expérimentateur dans l'impuissance de conclure du fait à sa cause, et du rapport de sa cause avec lui à un nouveau fait !

L'expérience qui entasse des faits, ne leur demande ni ce qu'ils sont par eux-mêmes, ni ce qu'ils valent par leur principe, par leurs accidents, par leurs rapports !

L'expérience qui leur compose un sens, leur donne une valeur qu'ils n'ont pas et prétend ensuite les utiliser *scientifiquement* !

Quelle science !

N'est-on pas en droit de s'écrier avec le docteur Frappart :

Pauvre médecine !...

Pauvres médecins !...

Pauvres malades !...

Ceux qui prétendent que la médecine n'est qu'une science fondée sur l'observation pure et simple et la comparaison des faits, con-

viennent par là même qu'elle n'est pas une science ; que le fait contingent ne saurait y donner la certitude d'un autre fait contingent ; que les faits contingents, quel qu'en soit le nombre, ne sauraient fixer le but du raisonnement qui s'exerce exclusivement sur eux, et les termes de rapports que découvrent les accidents les plus constants comme les plus variables et les plus fugitifs qu'ils offrent à l'observation. C'est pourquoi ils ne croient pas à la médecine... et ils le disent... et cet aveu fait perdre beaucoup à la médecine de son importance et de son autorité pour les gens du monde d'abord et pour les médecins ensuite !...

Mieux vaudrait qu'on ne le dît pas. Et puisque l'on comprend que la médecine n'est pas une science, mieux vaudrait que l'on cherchât à s'assurer si elle est condamnée à demeurer éternellement dans les conditions anarchiques où la jettent les théories sans principes qui pullulent dans son domaine, ou s'il est possible de lui faire subir une utile transformation.

Les faits médicaux ne sont-ils pas des faits naturels ? Ne sont-ils pas des faits d'un ordre déterminé ? Ne sont-ils pas connus, compris, divisés, classés en sous-ordres ou catégories qui les distinguent et empêchent de les confondre ?

Puisque l'on convient que la médecine n'est pas une science, on comprend et on avoue par là qu'elle a fait fausse route jusqu'à ce jour dans sa méthode et dans ses procédés, à côté des sciences physiques, chimiques et mathématiques, qui sont arrivées à s'élever au rang des sciences bien faites, bien ordonnées. Pourquoi n'adopterait-on pas la méthode à laquelle ces sciences ont dû tous les progrès qu'elles ont faits jusqu'à ce jour, et qui leur en prépare de plus grands encore ? Quelles conditions générales l'esprit humain a-t-il fait subir aux divers ordres de faits naturels pour les disposer en divers corps de sience ? Ces conditions ne sont-elles pas celles que l'on doit faire subir aux faits naturels de l'ordre médical, afin de les ériger en un corps de science unitaire et complet ? Est-il impossible à l'esprit humain de les y soumettre ? Sur quels motifs se fonderait-on pour affirmer qu'on ne réussira jamais à faire la science de ces faits de la manière qu'on a fait celle des faits naturels des divers ordres connus ?

Personne n'ignore que les sciences naturelles sont sous la dépendance absolue d'un fait primordial et certain de soi qui fait comprendre l'origine, le mode de production et de développement, le but et le terme des faits naturels qu'elles prétendent expliquer et utiliser. Pourquoi la médecine échapperait-elle à cette condition fondamentale ? Pourquoi les médecins ne mettraient-ils pas en discussion dans leurs académies cette importante question : *Quel est le fait primordial, irréductible et certain de soi qui marque l'origine des faits médicaux de toute nature, qui fait comprendre leur mode de production, qui en explique le développement, qui en montre le but général, qui en fixe les termes, et qui en justifie tous les rapports, de la même manière que les faits primordiaux, irréductibles et certains de soi qui gouvernent les divers ordres de faits physiques, proprement dits, parviennent à le faire à l'égard de ces faits ?*

La solution de cette question aurait un résultat immédiat et d'une immense portée pour la science médicale, celui de faire savoir aux médecins ce qu'est la médecine, *en soi, dans le principe qui la fait être,* chose sur laquelle ils ne se sont jamais entendus et qu'ils ne savent pas encore !... Ne devrait-elle

pas, à ce point de vue, éveiller l'attention des esprits les meilleurs et les plus méditatifs, qui consacrent leurs veilles à l'édification et au progrès de la science médicale?

La connaissance du *fait irréductible et certain de soi* qui domine et gouverne les faits médicaux leur permettrait d'adapter ces faits les uns aux autres, de les comparer, de les associer, de les combiner de manière à en tirer des rapports certains.

Ce *fait irréductible et certain de soi* serait le critérium infaillible des rapports nouveaux que les faits ne traduisent pas directement à l'observation et que l'entendement ne tarderait pas à découvrir dans l'intérêt de la pratique médicale.

Enfin ce *fait primordial, irréductible et certain de soi* serait la commune mesure qui servirait à juger scientifiquement, sous les lois de la méthode, les divers modes de convergence des faits vers lui et de ces faits entre eux, à la généraliser et à faire comprendre les lois naturelles auxquelles ces faits sont soumis dans leur production, dans leur développement et dans les applications qu'on doit en faire à la pratique médicale. Et par la connaissance de ce fait irréductible et par la détermination rigoureuse des lois de convergence des faits contingents vers lui et entre eux, la science médicale ne serait-elle pas fondée sur des principes, sur des lois, à l'instar des sciences naturelles les mieux faites, les mieux ordonnées, les plus fécondes en applications utiles, les plus propres à élever l'esprit du savant, à occuper ses loisirs et à étendre sa domination sur la nature, que la création a soumise à l'intelligence humaine?

Dr Arréat.

(*A continuer*).

MÉDECINE CLINIQUE.

—

Laryngite aiguë. Cordes vocales dégagées en quelques heures par l'emploi d'ARGENTUM et DROSERA.

Il y a un mois, M. V., artiste lyrique, vint réclamer mes soins pour le débarrasser à bref délai, si possible, d'un embarras dans l'émission de la voix chantée qui le gênait extrêmement. Il était fort ténor, et son absence dans la partition devait entraîner nécessairement le changement de toute la soirée théâtrale du jour même. Or, il était trois heures au moment de la consultation, et le mal datait de plusieurs jours.

« A deux heures, me dit-il, j'ai reçu la visite de notre régisseur, envoyé par le directeur des théâtres, et il est parti convaincu de l'impossibilité de mon rôle ce soir; en conséquence, comme il s'agissait pour moi d'un *grand œuvre*, le changement de la pièce d'opéra était résolu, quoiqu'à regret, vu le peu de temps, et à mon grand désappointement, quand je me rappelai le retour très-rapide de la phonation ordinaire survenue chez moi, à une autre époque de ma vie, par les moyens homœopathiques; j'ai demandé un sursis, et me voilà espérant mon salut de cette dernière planche. »

Sans lui promettre le résultat désiré, je lui fis espérer. — Le timbre de sa voix était très-inférieur au sien normal; il chantait en *basse enrhumée*. Pas d'autre phénomène du reste; mais c'était plus que suffisant dans l'état.

Je prescrivis *argentum* et *drosera*, 30, en globules dissous, séparément, dans un demi-verre d'eau, et pris alternativement par cuillerées à café tous les quarts d'heure, puis, toutes

les demi-heure dès la plus légère amélioration.

A six heures, sur ma recommandation, le malade arrivait, et, d'un air rayonnant, me dit: « Je chanterai. » Se sentant un peu dégagé, il avait essayé sa voix. L'épreuve, ajouta-t-il, est concluante. Du reste, j'ai encore jusqu'à dix heures au moins, pour *dire mon grand ouvrage;* j'utiliserai mes remèdes d'ici là.

La prévision s'est réalisée au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient examiné quelques heures auparavant avec tout le soin qn'on doit apporter à ce qui peut être source de profits ou de perte, et qui avaient gagé sa déconvenue. Ajoutons que plusieurs jours après, la cure persistait. — Et maintenant, auquel des deux remèdes, nous dira-t-on, faut-il attribuer le mérite de la guérison? Ou bien, à tous deux? Leur pathogénie fournirait mieux que nous la réponse. En tous cas, ce nous est une nouvelle preuve de l'efficacité de l'union de moyens à action complémentaire et de la rapidité de l'effet des hautes puissances.

Dr Frestier,

de Lyon.

DEUX OBSERVATIONS DE CHOLÉRA.

Le choléra qui a régné à Toulon épidémiquement en 1865 a fait ses apparitions sporadiques habituelles pendant les étés de 1866 et de 1867. — J'ai eu occasion d'en traiter deux cas intéressants dont je donne l'observation, parce qu'ils me fourniront l'occasion de discuter le mode de transmission de cette redoutable maladie.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Schwœbel, ex-sous-officier de l'armée, 37 ans, actuellement employé comme perceur à l'arsenal de la marine, demeurant rue Saint-Louis, n° 7, au 4e étage, a été atteint du choléra en 1865, vers la fin de l'épidémie, par conséquent d'une manière assez bénigne, car il ne fit à l'hôpital qu'un séjour d'une semaine. Il en sortit avec une diarrhée persistante pour laquelle il se décida à me consulter le 25 juin. — C'était une diarrhée matutinale. Je prescrivis *Bryonia* 30 gut. 1, dans 150 gr. d'eau distillée à prendre, une cuillerée tous les matins.

Le 8 juillet, on vient m'appeler pour Schwœbel, à 6 heures du matin. La domestique qui m'éveille me dit que c'est pour un malade ayant des crampes. Je crus à des crampes d'estomac, et comme j'étais très-fatigué, ayant été éveillé la nuit, ne soupçonnant pas l'urgence, je ne vis le malade qu'à 8 heures et demie du matin. J'avais affaire à une véritable attaque de choléra, et je crus notre ville menacée d'une nouvelle épidémie, n'ayant jamais observé, si ce n'est en pleine épidémie, des symptômes aussi graves.

Le malade est dans une agitation excessive, se rejetant d'un bout à l'autre du lit, et gardant, pendant les rares intervalles de repos, le décubitus dorsal. Peau cyanosée avec froid glacial de tout le corps et de la langue; sueurs froides visqueuses; yeux caves fortement injectés; voix cassée ou éteinte; respiration haletante, suspirieuse, avec oppression et sentiment de constriction douloureuse à la base du thorax; crampes violentes dans les jambes; pouls petit à cent quarante pulsations; urines supprimées depuis quatre heures du matin,

heure à laquelle ont commencé des vomissements et des selles rizacées inodores. — Au moment où j'observe le malade, il rend avec effort quelques gorgées d'un liquide incolore, et laisse échapper presque involontairement une petite selle ayant l'aspect de l'eau de riz avec petits flocons albumineux.

Je prescris *Veratrum* 6 glob. de la 12e dil. dans un verre d'eau, une cuillerée de cinq en cinq minutes.

Je revois le malade à onze heures et demie; les vomissements ont cessé, mais les selles rizacées continuent; les crampes sont toujours d'une violence extrême; l'agitation persiste, et le malade, en proie à une soif furieuse, réclame de l'eau, qu'on lui refuse par mes ordres. — Même remède continué aux mêmes intervalles.

A six heures du soir, aucune amélioration, si ce n'est que les membres, vivement frottés, sembleraient reprendre un peu de chaleur.

A dix heures et demie, les crampes ont un peu diminué. Je prescris des frictions avec de l'arnica sur les membres inférieurs et sur le rachis.

Le 9, au matin, j'apprends que la nuit a été affreuse; le malade n'a pas eu un instant de repos, se rejetant de la tête aux pieds du lit. Il a eu plusieurs syncopes pendant lesquelles l'asphyxie semblait imminente. Vers le matin, il est survenu un peu de calme; les crampes sont devenues moins violentes, mais le froid glacial du corps persiste, la soif est toujours intolérable, et l'agitation reparaît de temps en temps. Dans la journée, deux selles rizacées, dans lesquelles les grumeaux albumineux commencent à être un peu colorés en jaune; la langue semble se réchauffer un peu; mais, ce que je considère comme une amélioration décisive, malgré la gravité persistante des symptômes, c'est l'émission de quelques gouttes d'une urine boueuse et brunâtre. Le pouls est encore à cent quarante pulsations, mais les pulsations ont plus de vivacité.

Craignant une réaction trop vive, je recommande de venir m'appeler dans la nuit s'il survenait du délire, et je laisse au malade une potion de *Veratrum* 24, 6 glob. dans eau distillée 150 gr., à prendre par cuillerées d'heure en heure.

La nuit du 9 au 10 est encore mauvaise: menaces d'asphyxie, besoin de se découvrir, jactation de la tête aux pieds du lit, surtout après minuit. L'entourage du malade m'ayant parlé de ses habitudes d'intempérance (eau-de-vie et absinthe), je prescris en solution *nux vomica*, 6 glob. de la 30e dil., alterné de 3 en 3 heures, avec *Veratrum*.

Les urines ont continué, pendant la nuit, à couler rares, troubles et brun foncé. Le malade a rendu une selle muqueuse colorée en jaune. Dans la journée du 10, les urines sont plus abondantes et moins foncées en couleur; une selle avec matières liquides d'une coloration jaune uniforme et fétide. La soif est toujours ardente, *le corps toujours glacé*. Le malade étant très-faible, et n'ayant plus eu de vomissements depuis la veille, je permets quelques cuillerées de bouillon froid ou de lait dans l'intervalle des remèdes. *Veratrum* me paraissant avoir épuisé son action médicamenteuse, je prescris *arsenic* 30, en solution, à prendre de 3 en 3 heures.

Sous l'influence de ce remède, le malade peut sommeiller pendant une ou deux minutes. La nuit du 10 au 11 a été infiniment meilleure; l'agitation se calme, bien qu'elle reparaisse encore après minuit; mais le malade a pu dormir pendant deux heures consécutives; il a eu en tout quatre heures de

sommeil, *et la peau s'est réchauffée.* Les urines sont claires, abondantes; la langue est moins blanche; il y a moins de soif; le pouls est à cent pulsations. On continue *arsenic*, de 3 en 3 heures, et du bouillon ou du lait dans l'intervalle.

Le 12, l'amélioration qui a commencé hier a fait des progrès très-sensibles. Le malade a eu pendant la nuit cinq heures consécutives de sommeil, et son pouls ne donne que soixante battements par minute. Je suspends tout remède et je permets plusieurs potages de semoule.

Le 13, le malade a eu deux selles noires, fétides, précédées de gargouillement : je donne *nux vomica* 3 glob. dans 3 cuillerées d'eau, une cuillerée le soir.

Le 14, entièrement rétabli, Schwœbel a fait sa première sortie ; il est allé à l'église voisine faire sa prière d'actions de grâces.

L'historique de cette maladie offre bien le tableau d'une attaque violente de choléra, comme il s'en présente à l'observation pendant la période croissante des épidémies. La persistance du froid glacial de la peau pendant trois jours me paraît un phénomène exceptionnel; il indique la lenteur de la réaction, même avec les améliorations décisives obtenues, et prouve l'atteinte considérable portée aux forces vitales. Aussi ai-je cru pendant quelques jours à une prochaine et inévitable réapparition de l'épidémie dans notre ville. Il n'en était rien heureusement : le choléra de Schwœbel était un choléra sporadique, et s'il a été si gravement atteint, c'est qu'il portait en lui une prédisposition accusée par la diarrhée persistante pour laquelle il avait réclamé mes conseils.

Ce n'est que le 18 août, un mois après la guérison de Schwœbel, que j'ai observé le second cas de choléra sporadique dont j'ai à tracer le tableau. Intermédiairement toutefois, j'avais eu à traiter, chez plusieurs enfants, des accidents cholériformes qui avaient cédé à quelques doses d'*arsenic*, mais dont je ne donnerai pas l'observation, n'ayant pas à en tirer parti pour le but que je me propose.

DEUXIÈME OBSERVATION.

M. Jouve, 38 ans, commis magasinier, demeurant rue des Orfèvres, n° 5, me fait appeler le 18 août au matin. Depuis minuit, il a de la diarrhée et des vomissements, qu'il a héroïquement supportés pendant toute la nuit, sans demander du secours à sa mère malade. Je le trouve dans l'état suivant :

Coloration violacée du visage; yeux caves et congestionnés ; suppression des urines; voix cassée. Froid des membres inférieurs, qui sont le siége de crampes violentes; vomissements incolores et selles grisâtres sans odeur; langue jaune; soif ardente; agitation et besoin de se découvrir ; cent vingt pulsations. Je prescris la privation de boisson et *Veratrum*, 6 glob. de la 12e dil. dans un verre d'eau, une cuillerée de 5 en 5 minutes.

Le soir, les vomissements sont arrêtés ; la diarrhée persiste, mais légèrement colorée en jaune. Quelques gouttes d'urine sont rendues, vers dix heures et demie, avec effort ; elles sont troubles et foncées en couleur. Les crampes persistent très-douloureuses. La soif est ardente et l'agitation extrême. On continue *Veratrum* de demi-heure en demi-heure, et le malade ne reçoit pas d'autre boisson.

Le 19, la nuit a été mauvaise, sans sommeil, et tourmentée par des crampes, moins

violentes cependant que la veille ; les jambes sont réchauffées ; 100 pulsations ; trois selles colorées en jaune ; urines un peu plus copieuses (deux centilitres) et de couleur jaune brun. On continue *Veratrum* d'heure en heure, une cuillerée d'eau, intermédiairement à la demi-heure.

Le 20, deux heures de sommeil dans la nuit ; urines claires et copieuses ; cessation des crampes ; deux selles liquides franchement bilieuses ; langue moins jaune et soif moins violente : tels sont les symptômes qui me permettent d'espacer le *Veratrum* de 3 en 3 heures et de commencer à donner du bouillon froid et très-dégraissé.

Le 21 seulement, la voix reprend son timbre habituel ; 80 pulsations égales, régulières ; sommeil ; deux selles diarrhéiques très-fétides ; même régime, même traitement.

L'amélioration va se prononçant de plus en plus les jours suivants. Toute médication est donc cessée les 23 et 24 et le malade est mis à l'usage de potages de vermicelles fins.

Le 25, sueurs profuses dans la nuit et toux grasse, fatigante. Je donne *china* 3 glob. de la 12e dil. dans 6 cuillerées d'eau : une cuillerée trois fois par jour.

Le 28, le malade se lève et prend ses repas comme dans l'état de santé.

Ici, mieux que dans la maladie précédente, j'avais affaire à un choléra sporadique spontané, sans explication possible par communication avec d'autres cholériques ou par prédisposition. Il n'est pas du reste nécessaire d'insister sur la spontanéité du choléra sporadique ; ce fait n'étant controversé par aucun médecin, et les contagionistes les plus absolus admettant sans difficulté que le choléra sporadique se produit tous les ans, pendant l'été, dans diverses localités.

Cependant, par une contradiction inexplicable, tout en proclamant l'importation constante du choléra et l'efficacité absolue des quarantaines contre la propagation du choléra, les contagionistes ne prévoient pas le parti qu'on peut tirer contre leurs doctrines de l'éclosion spontanée du choléra. Ils se rejettent, il est vrai, sur des interprétations, prétendant, tantôt que le choléra sporadique ne ressemble en rien au choléra épidémique et ne saurait lui être assimilé sous le rapport de la malignité ni de la force d'irradiation ; tantôt que la propagation du fléau sous forme épidémique ne peut se faire qu'en vertu d'une prédisposition, d'un état spécial et inconnu des circonstances hygiéniques de la localité. Les contagionistes, de plus, font une distinction entre la contagion par le contact et la contagion par infection, et c'est cette dernière seule qu'ils admettent.

Mais, en tout état de cause, il leur reste à prouver qu'il y a des différences entre le choléra sporadique et le choléra épidémique, les deux observations qui précèdent répondant victorieusement à cette prétendue différence ; et s'ils admettent qu'une prédisposition est nécessaire dans l'hygiène d'un lieu, pour expliquer la propagation du choléra sous forme épidémique, à quoi serviront les quarantaines ?

En effet, le choléra se développant tous les étés d'une manière spontanée, si la localité où il se montre est prédisposée à la forme épidémique, point n'est besoin d'une importation du dehors pour le propager au sein du lieu contaminé.

Si, au contraire, sa localité est saine et non disposée à l'extension de la maladie sous forme épidémique, non-seulement les cas

spontanés se manifesteront isolément et sans irradiation possible, mais encore les cas importés ne se propageront pas au sein d'une population qui n'offre pas de prise à l'épidémie.

Cette doctrine est justifiée non-seulement par nos observations pendant le choléra de 1865, mais encore par les faits épidémiques qui se sont produits en Europe et en Amérique pendant la présente année.

On sait que la Sicile et les États romains avaient, en 1865, organisé de rigoureuses quarantaines; que cependant des cas isolés de choléra sporadique s'y étaient manifestés, tandis que nous étions, à Toulon et à Marseille, décimés par le fléau indien régnant épidémiquement dans nos malheureuses cités.

Cette année, pendant que nous jouissons, malgré quelques cas sporadiques, d'une complète immunité, la Sicile et les États romains ont été, nonobstant leurs quarantaines, envahis épidémiquement. A la date du 4 septembre, la petite ville d'Albano avait eu 730 morts, ce qui est énorme sur une population de 6,000 âmes ; à Rome, les décès cholériques, depuis le mois de mai jusqu'au 31 août, se sont élevés à 1,600.

En Sicile, Palerme a été très-rudement éprouvée par le fléau, et, chose digne de remarque, c'est dans les campagnes des environs que l'épidémie a commencé. Les populations rurales, effrayées, se sont réfugiées dans la ville, où l'agglomération inusitée a donné plus d'intensité à la maladie.

Le Moniteur du 18 septembre annonce que le roi de Hollande a visité l'hôpital des cholériques de Rotterdam, où l'épidémie règne violemment.

On écrit de New-Vork, le 29 août, que le choléra sévit sur le territoire indien, et le journal *the American* du 11 septembre dit qu'il fait des ravages chez les Indiens séminoles et à Shawnectown (Sud-Illinois).

Ces foyers épidémiques sont cependant jusqu'à ce jour circonscrits et ne rayonnent pas autour d'eux.

Une note de M. le préfet des Bouches-du-Rhône, du 8 septembre, dit que quelques accidents cholériformes ont été observés à Marseille pendant les derniers jours du mois. Un seul cas a été suivi de mort.

En même temps on signalait à l'établissement quarantenaire deux cas de choléra en bonne voie de guérison.

Il n'y avait aucune relation de causalité entre les cas de la quarantaine et les cas de la ville, et les 1,186 passagers soumis à l'observation au Frioul pendant les mois de juin, juillet et août, auraient pu, sans inconvénient, être débarqués en libre pratique.

Bien plus, la *Gazette du Midi* du 16 septembre signalait un foyer d'accidents cholériformes dans la banlieue de Marseille, et ce foyer restait circonscrit dans d'étroites limites.

Notre argumentation prouve que s'il faut conserver les mesures quarantenaires pour rassurer les populations et tenir à distance des villes des foyers épidémiques, il est néanmoins indispensable d'améliorer l'hygiène publique des centres de population de manière à les rapprocher le plus possible des *desiderata* de la science. S'endormir, sous l'égide trompeuse des quarantaines, dans une fatale quiétude, serait une faute suivie d'un réveil terrible, comme l'ont éprouvé Rome et la Sicile.

Toutefois, si nous avons, au nom de la logique et en nous appuyant sur des faits,

combattu contre les exagérations des prôneurs des quarantaines, que, nous le répétons, nous ne voulons pas supprimer, mais réduire à leur juste valeur; nous devons aussi reconnaître qu'il y a dans la propagation du choléra quelque chose de mystérieux, *quid divinum!* et que l'infiniment petit, l'infection miasmatique à dose infinitésimale nous entoure, nous domine, et nous donne des motifs sérieux de rechercher infatigablement ce qui nous est actuellement inconnu.

Dr Turrel.

MATIÈRE MÉDICALE.

De la Coloquinte (Colocynthis).

En prenant pour guide les symptômes morbides que la coloquinte a par elle-même le pouvoir de provoquer chez l'homme en santé, et après une étude approfondie de tous les faits pratiques dans lesquels la coloquinte a révélé son action curative, on peut affirmer les propositions suivantes :

1° Tous les accidents produits par la colère, par des contrariétés, par l'indignation et le dépit, seront combattus efficacement par *Colocynthis.*

2° Tous les tempéraments sont également susceptibles de répondre à l'action de ce remède ; mais il se montre plus en affinité avec les tempéraments mélancoliques, taciturnes et bilieux, irritables, sujets aux hémorrhoïdes.

3° Chez les femmes surtout, après des chagrins prolongés, on observe assez fréquemment un état nerveux fort pénible, que rendent surtout douloureux des crampes nocturnes dans les mollets ou dans les intestins; l'action de *Colocynthis* est ici merveilleuse, l'expérience nous l'a confirmé bien des fois.

4° Convient spécialement aux femmes abondamment réglées, et qui mènent une vie trop sédentaire.

5° Par l'application des symptômes 126-133 de la matière médicale de Hahnemann, *Colocynthis* s'est montré très-efficace contre les douleurs d'une hernie inguinale anciennement formée par l'épiploon (Watzke).

6° Plusieurs coliques des plus violentes sont guéries souvent avec une grande promptitude, d'après les symptômes 5-6, 64-102 (Hahnemann).

7° Éminemment utile dans les affections catarrhales de l'intestin, caractérisées par des coliques très-douloureuses, qui ont ceci de particulier qu'elles se font sentir le plus vivement à la région ombilicale, et qu'elles s'exaspèrent, quand le besoin de venir à la garde-robe se fait sentir, pendant la selle, pour cesser aussitôt après l'évacuation.

Diarrhée avec pression dans le bas de l'abdomen et ténesme.

Seraient des indications pour l'emploi de *Coloc* (Hartlaub) : douleur déchirante, étendue du sommet de l'épigastre jusque dans le bas-ventre, comme si ces parties-là devaient tomber; aggravée par la toux et par la marche; douleur dans les hypocondres; sensibilité du ventre au toucher; alternatives de froid et de chaud. En allant à la garde-robe, douleur violente étendue du bas de l'abdomen au défaut des fausses côtes.

Coliques spasmodiques, inflammatoires, flatulentes ; coliques occasionnées par le froid et par les émotions morales; chaque soir, à six heures, un seul vomissement de matières amères précédé de tranchées dans l'hypocondre gauche qui s'étendent sur l'ab-

domen, l'estomac et le dos; anorexie, selles dures;

8° En raison des symptômes 157-164, — *Colocynthis* a guéri le catarrhe vésical (Sigmann).

9° *Colocynthis* exerce exclusivement son action sur les nerfs qui président au sentiment seul, n'influence que très-peu ceux destinés au mouvement.

Le nerf frontal, les deux branches temporo-faciale et cervico-faciale du nerf facial, le nerf auditif ou acoustique sont en affinité particulière avec *Colocynthis*, et la preuve, c'est que c'est particulièrement dans les névralgies qui suivent les mêmes trajets que ces nerfs, que son action curative s'est montrée plus manifeste. Les symptômes sont une douleur intense dans la région frontale (spécialement dans les sourcils), irradiant dans l'œil et dans la région faciale (os de la pommette); la douleur consiste en pulsations et en déchirements, commence par une démangeaison; plus forte le soir et la nuit.

Dans les prosopalgies qui sont du ressort de *Colocynthis*, on a remarqué une douleur, comme si les yeux allaient se détacher du fond de l'orbite.

Les prosopalgies dans lesquelles réussit *Coloc.* ne sont pas accompagnées de contractures ou de soubresauts d'aucun muscle de la face, ni de sensation de paralysie du côté malade. Les douleurs suivent le trajet du nerf sous-orbitaire, sont souvent intermittentes, et s'accompagnent de mal de dents. (Névralgie sous-orbito-dentaire.)

Une douleur lancinante, très-violente au front et aux yeux, du dedans au dehors, qui tourmentait le malade jour et nuit depuis quatre-vingt-dix heures, avec pouls dur, forte soif, goût amer de tous les aliments, anorexie complète, chaleur sèche générale et constipation, fut guérie en six heures par *Coloc*, 2 globules 30 (Attomyr).

Accès d'un mal de tête pressif, déchirant et d'une violence extrême. La malade ne pouvait rester couchée pendant l'accès, se redressait et se ployait en deux, criait et pleurait; — puis, elle recouvrait le calme et la parole, et demeurait tranquille une demi-heure ou des heures entières jusqu'au prochain accès. *Bellad* ne produisit rien. Une dose *Coloc* rendit les accès moins fréquents; mais ils revenaient aussi forts qu'auparavant. Une seconde dose détermina une plus grande amélioration, mais il fallut six doses encore pour faire cesser entièrement les accès. (Communications pratiques de Thorer. — *Clinique de Beauvais.*)

10° Quand les douleurs névralgiques de la face alternent chez le même sujet avec des douleurs de crampes dans le ventre, *Coloc* est le médicament le mieux approprié, car le plexus cœliaque est aussi particulièrement soumis à son action.

11° Toutes les névralgies du plexus cœliaque et de ses branches sont rapidement et définitivement enlevées par *Coloc*, pourvu qu'elles se présentent comme affections idiopathiques, causées non par des lésions organiques des viscères environnants, mais seulement par refroidissement, colère, vexation; compliquées ou non d'irritation spinale et de névralgies des nerfs de la cuisse, d'accidents hémorrhoïdaux, de diarrhée chronique ou de symptômes vermineux (Watzke).

Coloc convient tout spécialement dans la névralgie hypogastrique. Les symptômes sont : douleur angoissante et mal définie dans le bas-ventre; douleur compressive en arrière dans la région sacrée, avec sensation de pression sur le rectum et sur la vessie;

et chez les femmes sur l'utérus et sur le vagin. Ces symptômes sont souvent accompagnés de douleurs dans le haut des cuisses. Ces symptômes ont beaucoup de ressemblance avec ceux du prolapsus ou de la rétroversion de l'utérus, mais ils se montrent sous la forme de paroxysmes et n'éprouvent aucun soulagement par les changements de position. Chez l'homme, les symptômes ont la plus grande analogie avec les phénomènes habituels d'une fluxion chronique hémorrhoïdale, et peuvent être confondus avec ce que les médecins du Nord désignent sous le nom de coliques hémorrhoïdales.

12° Il ne nous paraît pas suffisamment établi que la coloquinte ait été utile, quoi qu'on en ait dit, dans les coxalgies, et la matière médicale à la main, nous ne nous croirions pas autorisé à la donner pour combattre les désordres organiques de l'articulation coxo-fémorale; mais, en raison des symptômes 168-169, on peut l'utiliser très-bien contre certaines névralgies sciatiques.

Et les névralgies trouveront leur remède dans *Coloc*, d'autant plus sûrement qu'elles reconnaîtront pour cause un refroidissement ou des contrariétés morales vives, un vice arthritique ou la suppression des hémorrhoïdes.

Dr A. Chargé.

Des fortes doses et des petites doses dans les maladies aiguës.

(Opinion motivée du Dr Weber, *Gazette hom. allem.*, vol. IX, page 292, année 1836.)

« Les fortes doses dans les maladies aiguës, quoiqu'on en ait obtenu quelques résultats heureux, ne sont pas plus efficaces que les petites. L'expérience a prouvé mille fois l'avantage d'employer ces dernières, et contre ces preuves multipliées, le peu d'exemples de guérisons par les fortes doses n'ont pas grand poids. Le Dr Schrœn se trompe en avançant que le croup ne peut être guéri que par des doses répétées de *hepar* gr 1/2 (1re trituration) toutes les demi-heures. Ce qui l'induit en erreur, ce sont les vomissements de matières membraneuses déterminés dans un cas par ce moyen. J'ai provoqué, par *aconit* et *spongia*, quelquefois par *phosphor* ou *hepar*, à la plus petite dose, des vomissements de membranes entières (il y a deux ans, par exemple, chez un enfant de trois ans, qui rendit, après des doses répétées de *aconit*, *spongia* et *phosphor*, une membrane de deux pouces et demi de long sur un demi pouce de large, dure, blanche, semblable à du parchemin, que je conserve encore), ou bien de longs morceaux de matières membraneuses.

Que les fortes doses puissent être funestes, j'en ai eu la preuve dernièrement chez mon fils, âgé de cinq ans. Il était atteint du croup; je lui donnai *pulv spongia* gr 1/2, qui détermina une toux suffocante telle, que je craignis un instant la suffocation : la respiration s'était arrêtée. Je fis cette expérience malheureuse après avoir lu quelques cas de guérisons opérées par le Dr Griesslich au moyen de fortes doses. Au milieu des plus terribles efforts, l'enfant ne rendit que de la salive écumeuse, et, à peine couché, il se releva au milieu des plus cruelles angoisses, s'attacha à son lit, porta les mains à son cou, à sa tête; son visage enfin devint bleu, et il se passa quelques instants avant qu'il pût respirer.

Je ne pus attendre plus longtemps et je me hâtai de lui donner *phosphor* 1/30; il de-

vint plus tranquille, plus patient, et bientôt il se déclara un accès de toux dans lequel il rendit un morceau de matière membraneuse. Le mieux s'établit; je répétai *phosphor*. Il rendit des membranes entières.

Croyant m'être trompé dans ce premier essai, et convaincu que j'avais un remède pour tous les cas, je lui fis prendre une nouvelle dose *pulv spongia* 3 gr. 1/2. J'eus bientôt lieu de m'en repentir, car, quoiqu'il se fût déjà écoulé vingt-quatre heures depuis la première dose, et que l'enfant fût près d'être guéri, tous les symptômes reparurent avec une violence telle, que je me vis forcé d'administrer *phosphor* une heure après. Mais, cette fois, je ne fus plus aussi heureux : il fallut des doses répétées de *phosphor* et de *hepar* pour apaiser les accidents au bout de vingt-quatre heures.

La convalescence fut plus longue que chez d'autres enfants, ce que je devais à mon inexpérience. Ce fait m'instruisit pour l'avenir, et je souhaite qu'il serve aussi d'avertissement à ceux qui seront tentés d'employer de fortes doses dans les maladies aiguës. »

BIBLIOGRAPHIE.

Application de la Médecine homœopathique aux traitements chirurgicaux

Par Ch. Bojanus

Médecin en chef de l'hôpital des Apanages de Nijny-Nowgorod (Russie) (1).

Voici un livre d'une haute importance que nous recommandons avec une égale confiance à nos amis, à nos ennemis, aux médecins et aux chirurgiens, à tous ceux qui aiment les fortes études, les faits bien observés et consciencieusement énoncés.

Il nous vient du fond de la Russie; on y verra plus d'une fois la preuve que c'est un tort, un grand tort, que de se laisser absorber exclusivement par ce qui se passe près de nous et autour de nous.

C'est une œuvre remarquable, originale, qui révèle chez son auteur non-seulement un savant de premier ordre aussi habile chirurgien que médecin distingué, mais encore l'homme de bien dévoré par la plus noble des ambitions, celle de se rendre utile.

Nos lecteurs nous sauront gré des citations suivantes : A. C.

1° MALADIES CONSÉCUTIVES A L'OPÉRATION DE LA TAILLE.

Cantharis. Les cantharides, dont l'efficacité n'est plus douteuse pour personne dans l'inflammation idiopathique de la vessie, exercent la même action curative dans l'inflammation de la vessie consécutive à l'opération de la taille, surtout au commencement, quand elle n'a pas eu encore le temps de se propager au péritoine.

Quoique les symptômes d'ischurie et de dysurie, à cause de l'écoulement continuel de l'urine par la plaie, n'aient pas lieu, les malades se plaignent souvent d'être incommodés par un fréquent besoin d'émission; la région de la vessie est sensible au toucher et souvent tuméfiée; la fièvre concomitante et les phénomènes généraux qui s'y rattachent sont souvent très-violents et exigent l'emploi de l'*Aconit*, qu'on administre alternativement avec la *Cantharide* de deux en deux heures. Pendant que l'inflammation se borne à la vessie, il suffit de ces deux remèdes pour amener une amélioration prompte, même

(1) Bruxelles-Paris, J. B. Baillière et fils.

après 6, 8 ou 12 heures, et pour combattre la maladie en peu de jours.

Mais il n'en est pas toujours ainsi : l'inflammation se propage au péritoine; le ventre se ballonne, devient dur et sensible au contact; la percussion donne le son tympanique; le pouls devient dur et serré, comme il l'est ordinairement dans les affections inflammatoires des organes abdominaux; la langue devient sèche, une forte soif s'y joint. L'inquiétude et la jactation du malade indiquent de fortes douleurs; ses évacuations alvines sont supprimées. Souvent le malade vomit, en petite quantité, mais fréquemment, un liquide glaireux ou aqueux de couleur verte ou jaunâtre et d'un goût amer. Les bords de la plaie deviennent secs, livides, se couvrent d'une matière caséeuse et fortement adhérente; le périnée et le scrotum deviennent le siége d'un gonflement considérable.

Le pronostic cesse alors d'être favorable et l'*Aconit* se montre insuffisant, mais, fort de notre expérience, nous pouvons affirmer les effets positifs et curatifs des remèdes suivants :

Rhus toxicod. Quand la douleur du ventre s'aggrave au toucher et que le malade ne se plaint pas de coliques, ou si les douleurs se bornent aux régions iliaques, ne dépassant pas le nombril.

Nux vom. Constipation, nausées, vomissements bilieux.

Arsenicum. Aussitôt qu'il y a prostration de forces, extrémités froides, et lividité marquée des lèvres de la plaie.

Carbo veget. Si l'arsenic ne produit pas un changement avantageux.

Phosphor. Ballonnement du ventre, borborygmes, aggravation des douleurs à chaque mouvement.

L'*Aconit* sera toujours donné intérieurement dans les cas où la fièvre persisterait.

Bryon. Si l'inflammation du péritoine, comme nous l'avons observé plusieurs fois, se complique de l'inflammation de la plèvre et que le malade se plaigne de douleurs aiguës dans les côtés de la poitrine, aggravées par les mouvements de la respiration.

Si à la toux sèche, agaçante, viennent s'ajouter des douleurs dans le ventre, avec ballonnement, *Sulfur* sera alterné avec *Bryon.*

Camomil. Quand la péritonite sera indépendante d'une cystite antécédente; quand les douleurs de ventre provoquées par le toucher seront accompagnées de coliques et de ballonnements considérables, on n'hésitera pas à recourir à la camomille, remède d'une efficacité très-prononcée dans ce cas. Bientôt après l'emploi de ce remède, les intestins se débarrassent des gaz qui les distendaient et il en résulte pour le malade un soulagement énorme, d'autant mieux apprécié que le ballonnement du ventre en refoulant en haut le diaphragme rétrécissait la cavité de la poitrine et gênait la respiration. Les services que la camomille peut rendre dans les cas de ce genre ne nous paraissent pas avoir été appréciés à leur juste valeur.

« La répétition des remèdes dépend, comme de raison, du degré et de l'intensité de la maladie; mais comme celle-ci est de nature à ne souffrir aucun retard dans les mesures propres à la combattre, il est évident que les intervalles dans l'administration des remèdes ne doivent pas être plus longs que de deux, une, ou même une demi-heure.

Soit pour prévenir dans l'estomac une mixtion de remèdes administrés alternativement à courts intervalles, soit pour écarter le danger d'effacer les médicaments l'un par

l'autre, nous avons donné chaque remède par cuillerées rapprochées de demi-heure en demi-heure, mais avec le soin de laisser passer deux ou trois heures avant de recourir à l'autre médicament...

... Le traitement de la fièvre traumatique survenant après la taille périnéale ne diffère en rien de celui dirigé contre cette fièvre provoquée par toute autre influence extérieure.

« Nous nous sommes bornés à l'emploi interne de l'arnica, l'expérience nous ayant démontré que depuis que nous avons renoncé à employer l'arnica extérieurement nous avions moins souvent à déplorer la fâcheuse complication de l'érysipèle traumatique. Cette observation ne s'applique pas seulement à la taille, mais à toutes les autres opérations.

(*A continuer.*)

Préservation de la rage par l'inoculation du venin de la vipère.

Il y a longtemps que les populations rurales de la Galice ont cru remarquer que les chiens mordus par les vipères communes, qui existent en grand nombre dans leurs campagnes, ne sont plus, après la maladie occasionnée par cette morsure, aptes à contracter la rage, soit spontanée, soit communiquée. Cette observation les a conduites à la pratique d'une inoculation préventive qu'elles font subir aux jeunes chiens dans le but de préserver directement ces animaux domestiques et de garantir aussi les hommes par une préservation indirecte. Aussi les paysans galiciens vont à la recherche des vipères dans les buissons et dans les bois pour faire mordre par ces reptiles les jeunes chiens qu'ils élèvent et qu'ils destinent, soit à la garde, soit à la chasse.

Cette pratique traditionnelle a été remarquée par l'auteur de cet article, qui s'est attaché à en vérifier la valeur en soumettant à l'épreuve de l'inoculation un grand nombre de jeunes chiens de cinq à six mois. Les effets immédiats de la morsure venimeuse ont toujours consisté en tuméfaction autour de la blessure, en fièvre, somnolence, malaises, etc., symptômes qui persistaient pendant trois ou quatre jours et qui diminuaient ensuite progressivement pendant trois ou quatre autres jours. L'huile d'olive, employée comme topique et comme médicament interne, atténuait un peu les phénomènes morbides.

Si, quelques mois après, on faisait répéter sur les mêmes animaux de nouvelles morsures, cette deuxième inoculation donnait à peine lieu à une légère tuméfaction, et les inoculations postérieures demeuraient sans effet.

Tous ces chiens mis ainsi en expérience furent plus tard, à différentes époques de leur vie, exposés à plusieurs reprises aux morsures d'autres chiens atteints de rage, et chez aucun d'eux la maladie ne se développa. Ces animaux appartenaient à diverses variétés de l'espèce canine.

Ces faits portent à croire que le venin de la vipère inoculé aux chiens est pour eux un préservatif de l'hydrophobie. Si en répétant ces expériences et en vérifiant leur valeur on parvenait à constater un pareil résultat, on serait bien près de pouvoir éteindre la rage et de la faire disparaître des cadres nosologiques, car en préservant l'espèce canine on préserverait indirectement en même temps l'espèce humaine.

(Extrait du journal *el Siglo medico*, numéro du 5 août 1866.)

(*L'Abeille méd.*, 13 janvier 1868.)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

DOSES INFINITÉSIMALES.

(Suite.)

II

Action des Doses infinitésimales.

De quoi s'agit-il ici? Ni plus ni moins que d'un *fait* à constater. Or, un fait, quel qu'il soit et à quelque ordre qu'il appartienne, n'a, en tant que fait, de permission à demander à personne pour exister; il possède *en soi*, intrinsèquement, sa propre certitude, indépendamment de toutes les négations ou interprétations dont il peut être l'objet. Il n'exige qu'une chose de l'observateur, et c'est son droit : — d'ouvrir les yeux pour le voir et le bien voir. Le témoignage de ceux qui, sous un prétexte quelconque, le nieront sans l'avoir vu et bien vu, n'a donc aucune espèce de valeur. J'admire toujours le fougueux professeur qui s'écriait en pleine Académie, à propos des globules : « Si je le voyais, je refuserais d'y croire! » — Et pourquoi cela, illustre académicien ?... — Serait-ce parce que vous ne le comprenez pas? Mais, si savant que vous soyez, vous n'êtes pas tenu de tout comprendre. — Je vous entends : « C'est impossible, incroyable, absurde, parce que c'est antiscientifique et contraire à toutes les lois de la nature; il n'y a qu'une secte d'illuminés et de pauvres d'esprit qui puissent prendre au sérieux de semblables niaiseries. *Rien de rien.* Or le globule n'est rien, le moyen donc d'y voir quelque chose? » — Absurde! impossible! antiscientifique! contraire aux lois de la nature! mots creux et sonores dont on abuse un peu trop par le temps qui court et qui n'expriment en réalité que le caprice ou la passion de celui qui les prononce. — Ne dites donc plus, ô négateurs systématiques, aveugles volontaires, sceptiques à outrance, railleurs quand même : C'est absurde, impossible, etc.; mais dites : Moi, par tempérament, par esprit de parti, de caste, de coterie, et autres motifs plus ou moins intéressés ou personnels, *je déclare* tel fait, que je n'ai pas vérifié, que je ne veux pas même vérifier, absurde, impossible, etc. Dites cela, et vous serez dans le vrai. — On voit que, tout positivistes que vous êtes, vous n'avez point abandonné le drapeau cartésien, sans vous en douter peut-être.... Mais je vous le

dis en vérité, le critérium *évidence* a fait son temps, comme le critérium *matière* aura bientôt fait le sien. La philosophie, après avoir épuisé bien des systèmes, usé bien de nobles intelligences, a fini par trouver, elle aussi, sa véritable base (1), et elle ne tardera pas à reconquérir sa place naturelle au plus haut sommet de l'édifice scientifique, qu'elle illuminera de ses splendeurs nouvelles. — En attendant, rappelez-vous que la grande découverte d'Harvey, pour ne citer que celle-là, fut également trouvée absurde, antiscientifique, etc., par les savants officiels de l'époque, qui raillèrent les *circulateurs*, comme ceux d'aujourd'hui raillent les homœopathes. — Tel est le sort que la médiocrité jalouse ne manque jamais de réserver au génie !...

Ce n'est pas tout : après avoir essayé de discréditer l'homœopathie, en ridiculisant le *globule*, on outrage les homœopathes, en les accusant de tromper le public (2), à qui ils sont censés vendre des granules de sucre et de l'eau claire pour des remèdes. C'est la guerre déloyale, *per fas et nefas*, comme on voit. — Nous ne sommes donc plus seulement des illuminés, des hallucinés, des fous, mais encore des *jongleurs*, des *charlatans*, des escrocs,... la honte et le déshonneur du sacerdoce médical ; de sorte qu'il ne resterait entre nous et la *correctionnelle* qu'un parchemin maculé !... — Et l'on vient nous parler de l'intolérance cléricale ! et l'on exalte la liberté scientifique ! et l'on ose nous rappeler à la dignité professionnelle ! O contradictions humaines ! ô hypocrisie ! ô mauvaises passions !

(1) *Essai d'un ultimum organum*, par J. de Strada. 2 vol. in-18. Paris, librairie Hachette, 1865.

(2) Bouchardat, *Formulaire magistral*, 8e édition, préface, p. 10; et presque toute la presse allopathique.

Dites-moi donc, honnêtes ennemis, qui de vous ou de nous salit chaque jour la quatrième page des journaux d'annonces et de réclames ? — Qui de vous ou de nous inonde les villes et les campagnes de petites feuilles, de petits écrits, de grandes circulaires genre mercantile, remplis de certificats de complaisance et de recettes à tous maux ? — Qui de vous ou de nous, en un mot, bat incessamment la grosse caisse, pour vendre son baume, dont l'étiquette jure trop souvent, hélas ! avec la marchandise ?... La question est embarrassante, n'est-ce pas ?... Elle va le devenir davantage encore, écoutez :

Depuis soixante ans, par les mille voix de vos journaux, de vos chaires, de vos académies ; par vos pamphlets, vos discours, vos *conférences*, et une foule d'autres moyens à votre usage particulier, vous nous insultez, vous nous calomniez, vous nous bafouez devant le public, qui, n'entendant qu'une cloche, et quelle cloche ! ne pouvait entendre qu'un son. Comment avons-nous répondu à ces attaques déloyales sans cesse renouvelées ? Par le silence. Car, à part quelques écrits de polémique sérieuse, et deux ou trois journaux sérieux, qui ne sont guère sortis du cercle restreint de notre école, nous nous sommes religieusement abstenus d'initier les profanes à nos querelles intimes. C'était digne, sans doute, mais peu habile....

Aujourd'hui, nous croyons que le temps est venu de changer de tactique et de faire luire la vérité, s'il est possible, là où vous avez semé le mensonge. Nous voulons rendre le public *trompé* témoin et juge de nos controverses. N'a-t-il pas bien le droit d'intervenir, le malheureux ! lui qui paye tous les frais de la guerre ?... Si la pilule guérit et que le globule tue ou laisse mourir, ou

réciproquement, qui est-ce qui a le plus d'intérêt à le savoir, si ce n'est celui qui doit avaler l'une ou l'autre? — Je dis si le globule *tue ou laisse mourir*, car nos habiles adversaires, qui savent se faire tout à tous, soutiennent indifféremment les deux thèses, selon les circonstances. Aux peureux, aux timides, ils disent : « Prenez garde ! c'est du poison..... » Aux sceptiques, aux esprits forts : « Comment! vous donnez dans ces niaiseries-là? Mais ça n'a pas plus de vertu qu'un pèlerinage à la Mecque, et Trousseau avait parfaitement raison de placer le globule homœopathique entre la queue de la vache hindoue et les trois poils de la barbe de Mahomet (1). »

Essayons donc de rassurer les uns et d'éclairer les autres. — Déjà on a pu se convaincre, d'après le mode de préparation des médicaments homœopathiques précédemment décrit, que le globule n'est pas, ne peut jamais devenir un poison. Pour empoisonner, il faut plus que des *millionièmes de grains* d'une substance toxique quelconque; je crois au moins inutile d'insister là-dessus. On peut donc avaler avec la même sécurité un globule d'acide prussique et un globule de camomille.

Mais si le globule n'a pas une action toxique, ce qui le distingue avantageusement sous ce rapport de la pilule, il a certainement une action *curative;* et les preuves de ceci surabondent. — En effet, depuis la grande découverte de Hahnemann, c'est-à-dire depuis près de trois quarts de siècle, presque tous les médecins qui ont adopté sa doctrine se sont à peu près exclusivement servis dans leur pratique des doses infinitésimales, préparées d'après le procédé du Maître. Or, le nombre de ces médecins, plus ou moins distingués par l'intelligence et le savoir, et dont quelques-uns se sont acquis une juste célébrité, n'a cessé de s'accroître sur tous les points du globe où a pu pénétrer l'art de guérir. A ce nombre, que je ne saurais préciser, mais qui est certainement considérable, il faut ajouter celui infiniment supérieur des personnes de tout rang, de toute condition, qui ont été à même d'apprécier par leur propre expérience les effets réels et le plus souvent salutaires des doses infinitésimales. Et remarquez bien que cet immense progrès s'est accompli et se confirme chaque jour davantage en dépit des efforts d'une école puissante et savamment organisée qui dispose souverainement de toutes les chaires professorales, de tous les fauteuils académiques, de toutes les cliniques, en un mot, de toutes les positions officielles et de toutes les faveurs gouvernementales. Certes, ce n'est pas ainsi que l'erreur fait son chemin dans les choses d'expérience pure, à une époque où l'on ne croit plus guère qu'à ce que l'on voit et touche. Dira-t-on que les croyants sont des niais ou des visionnaires enclins à réaliser leurs rêveries? — Que l'on y prenne garde! l'insulte pourrait porter bien haut;... car il y a des hommes éminents par leur talent et leur position qui n'ont foi que dans nos doses. Je ne veux point citer des noms propres, la liste serait trop longue; je me bornerai seulement à rappeler que M. le président Bonjean, après avoir dignement vengé l'homœopathie des attaques inqualifiables dont elle venait d'être l'objet devant le Sénat, a pu affirmer, sans contradiction, que le cinquième au moins de la noble assemblée avalait des globules (1). — Il s'agit ici, qu'on ne l'oublie point, de ce que l'homme a de

(1) Conférences sur l'empirisme.

(1) Séance du 1er juillet 1867. — Voir à ce sujet :

plus cher en ce monde, la santé et la vie; or, à moins d'être absolument privé de sens et d'intelligence, on ne livre pas ces trésors au premier venu; on n'abandonne pas, sans de sérieux motifs, une école vingt fois séculaire pour une méthode née d'hier. A ceux qui prétendraient, avec Trousseau, que les *gens d'esprit* ont la bosse de la bêtise à l'endroit de la médecine, je répondrai : Oui, c'est vrai, l'esprit n'empêche pas l'homme de tomber dans les plus grandes aberrations; l'esprit, quant il est seul surtout ou mal accompagné, est fantaisiste; il voit et ne voit pas en même temps : ainsi, tel qui s'imagine avoir fait chez les autres de piquantes découvertes, en les qualifiant d'une façon impertinente, aurait été moins aveugle s'il avait été moins suffisant.

Maintenant je le demande, est-ce que cette masse imposante de témoignages aussi éclairés que désintéressés pour la plupart, dont le total dépasse peut-être *trente millions,* n'aurait aucune espèce de valeur, doit être considéré comme nul et non avenu? On ne craint pas de l'affirmer!... Mais alors, de quelle manière s'y prendre pour vérifier le fait en discussion?... Non-seulement on récuse le témoignage d'autrui, mais d'avance on s'inscrit en faux contre le sien propre... Constatons-le une fois de plus, il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et il sera toujours difficile de faire voir la lumière à quiconque ferme obstinément les yeux.

On nous dit : « Hé! comment voulez-vous que nous croyions à l'efficacité de vos doses infinitésimales, quand *les esprits les plus scientifiques* refusent d'y croire?... » Hélas! plus d'une voix discordante se fait entendre ici et là, je l'avoue; mais qu'est-ce que cela prouve? Que l'action des doses infinitésimales est nulle? Non, mais tout simplement que l'espèce pyrrhonienne n'est pas éteinte, et qu'il y a des anomalies dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique.... — Où est la vérité qui n'ait eu ses négateurs?... — Ou la règle qui n'ait ses exceptions?... — Cela empêche-t-il la vérité d'exister et la règle de s'appliquer, malgré les négations de l'une et les exceptions de l'autre?... — Quant à *l'esprit scientifique* tel que le comprennent certains savants athées et matérialistes, j'avouerai franchement qu'il ne m'inspire qu'une médiocre confiance; quand on se prend à nier Dieu et l'âme humaine, on peut bien nier les doses infinitésimales...

En résumé, je dis que l'action des quantités infinitésimales est un fait acquis et à jamais inaliénable. Sa certitude repose sur l'expérience, confirmée par des millions de témoignages authentiques, que nul n'a le droit de suspecter, et que n'infirmeront certainement pas quelques contradictions isolées. — Ainsi certifié, ce grand fait se dresse devant ses négateurs comme le rocher de granit devant les flots qui viennent se briser sur ses flancs. — Que valent, en effet, toutes les négations du monde, même quand elles sortent d'une bouche savante, contre une affirmation qui a l'expérience pour base? — J'entends l'expérience *sérieuse*, car je ne considère pas comme ayant ce caractère les quelques simulacres d'essais tentés par deux ou trois *princes de la science*, dans le but évident d'arriver à un résultat négatif.

Les expériences homœopathiques, sous peine de non-valeur, doivent être faites par des homœopathes, comme l'habit doit être

L'Homœopathie dans les hôpitaux, Mémoire à propos de la pétition des ouvriers de Paris et de la discussion du Sénat. — In-8°. Paris, chez M. J. B. Baillière et fils, 1865.

fait par le tailleur, et la chaussure par le cordonnier.

Il y aurait pourtant un moyen *héroïque* de vider une bonne fois cette interminable querelle; et vous le connaissez bien..., car depuis trente ans nous ne cessons de le réclamer par toutes les voies qui nous sont accessibles.—De quoi s'agit-il? D'une chaire à la Faculté? d'un fauteuil à l'Académie? d'une haute position dans l'Université? — Rien de tout cela : nous demandons modestement, promptement, en vertu du droit commun et au nom de la *liberté scientifique*, que vous proclamez si haut... *pour vous*..., un petit hôpital à Paris, soumis, comme les vôtres, à l'administration et à la surveillance de l'assistance publique, ayant, comme les vôtres, un enseignement clinique ouvert à tous, où les élèves pourraient du moins apprendre à connaître, à apprécier par eux-mêmes, et non plus seulement par des mensonges, la valeur réelle de nos petites doses.

*
* *

Après avoir prouvé l'action des doses infinitésimales en tant que *fait*, je pourrais m'abstenir de toute discussion ultérieure sur ce chapitre, attendu que les faits se discutent bien moins qu'ils ne se constatent. Toutefois, je pense qu'il ne sera pas inutile, ne fût-ce qu'à titre de complément de démonstration, de répondre à quelques objections qui, quoique cent fois réfutées, reviennent sans cesse sur le tapis. La *nature*, la *coïncidence*, l'*expectation*, l'*impossibilité d'action de nos doses par insuffisance de matière :* telles sont les principales fins de non-recevoir que l'on nous oppose, et dont nous allons rapidement examiner la valeur.

I. — On nous dit : « Vous vous faites grandement illusion, en attribuant à l'influence plus que douteuse de vos infiniment petits des guérisons dont la *nature* fait tous les frais. »

Loin de constater l'importance du rôle que joue la *nature médicatrice* dans la guérison des maladies, je suis d'avis, au contraire, et je prouverai plus tard, qu'à elle seule appartient en dernière analyse ce travail réparateur. Le médicament, quelle que soit sa dose, ne contient pas en soi la guérison, et partant il ne saurait la donner ; il ne peut que *régulariser*, redresser l'action de la force vitale, qui, après cette impulsion salutaire, reste seule chargée de rétablir l'ordre dans les fonctions auxquelles elle préside. Nul doute que dans une infinité de cas la nature ne puisse se suffire à elle-même sans l'intervention de l'art ; c'est pourquoi il est d'une extrême importance de ne jamais la troubler dans le paisible accomplissement de son œuvre, surtout par des moyens violents ou contraires, comme le fait trop souvent l'allopathie. Mais il est aussi une foule de circonstances où la nature, abandonnée à elle-même, succomberait à la peine si l'art ne lui venait en aide, en suppléant, par une action analogue, à l'insuffisance de ses efforts. Prétendrait-on que la nature peut *toujours* et dans tous les cas se passer des secours de la science? — Dès lors, homœopathes et allopathes seraient descendus au même niveau d'inutilité, et leurs disputes n'auraient plus d'objet. — Ou bien, la nature n'aurait-elle que des rigueurs pour les uns et des faveurs pour les autres?...

II. — La *coïncidence* ou rencontre de hasard est un *prétexte* qui peut s'appliquer à tout, et qui, par là même, ne s'applique

réellement à rien ; il nous est donc parfaitement loisible de le rétorquer contre nos adversaires. Passe encore s'il ne s'agissait que d'un seul ou d'un petit nombre de faits en opposition avec la généralité des faits du même ordre, dont il y aurait lieu alors de les considérer comme une exception. Mais quand les faits se comptent par millions, le *post hoc, ergò propter hoc* perd toute sa valeur et n'exprime plus que l'inintelligence ou la mauvaise foi de ceux qui ont la maladresse de l'invoquer. La *coïncidence* académique me semble avoir certains rapports avec le *fatalisme* musulman : « Ainsi l'a voulu le *destin !* » dit le fils de Mahomet. — « Ainsi l'a décidé le *hasard !* » dit l'académicien...

III. — Quant à l'*expectation*, il faut bien convenir que nos adversaires la prennent au sérieux, puisqu'ils ont essayé de l'élever au rang de *méthode* thérapeutique. — Dans quel but ?.... Trousseau va vous le dire : « Encouragés par les succès que les sectateurs de Hahnemann prétendaient obtenir de leur méthode de traitement, des médecins, suivant en cela d'ailleurs l'exemple qui leur avait été donné par d'autres, ont soumis leurs malades à l'expectation. » — Suivent les noms des expérimentateurs : Magendie, Dietl, Niemeyer, Schmidt, etc. (1).

On le voit trop, le vrai mobile ici n'était ni l'amour de l'humanité souffrante, ni le zèle de la science, mais la haine de l'homœopathie, dont on espérait consommer la ruine en la réduisant au rôle absolument inactif de médecine expectante. Malheureusement, la tactique a été loin de procurer tout le succès qu'on en attendait ;... et l'expérience, au lieu de tourner contre les homœopathes, a tourné contre les expérimentateurs, qui conviennent d'assez bonne grâce, il est juste d'en convenir, que dans la pneumonie la méthode expectante l'emporte de beaucoup sur l'ensemble des traitements classiques (12 contre 29 pour cent !....). — Chose bizarre ! les bretteurs de l'armée galénique annoncent à son de trompe une campagne contre les globules, puis, au moment décisif, ils tournent le dos à l'ennemi, et, pour ne pas rester sans rien faire, ils trouvent plaisant de ferrailler entre eux !..... Qu'est-il résulté de cette lutte intestine ? — Que ceux qui étaient sans armes ont fait mordre la poussière à ceux qui étaient armés jusqu'aux dents !... — Ce qui ne les a pas empêchés de chanter victoire contre l'ennemi *absent*.

Pourquoi les homœopathes n'ont-ils pas été conviés à ces expériences, ostensiblement entreprises à leur sujet ? Le voici : on savait d'avance que leur méthode l'emporte autant sur l'expectation que celle-ci sur les divers traitements allopathiques (4 ou 5 contre 12 pour cent)... — Donc, *en bonne conscience*, on devait les laisser de côté. — Je crois inutile d'insister là-dessus.

Cependant, en 1861, l'Académie de médecine, voulant contrôler les expériences de Vienne, d'Édimbourg, de La Haye, met au concours la même question et propose à tous les cliniciens de France le grand prix de l'Académie pour le meilleur mémoire sur le résultat comparatif de l'expectation et de la médecine active dans la pneumonie (1) ; mais pour des motifs restés secrets elle revient presque aussitôt sur sa décision, qui n'a pas eu de suite. — C'est infiniment regrettable, car, une fois lancée dans cette

(1) *Clinique médicale*, tom. I, p. 601.

(1) *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*, t. XXVI, p. 161.

voie féconde, l'Académie aurait pu soumettre à la même épreuve comparative une foule d'affections auxquelles l'expectation eût été sans doute aussi favorable qu'à la pneumonie. Et puis, qui sait? peut-être, mieux inspirée et moins absolue, aurait-elle fini par se départir de son *non possumus*, par renoncer à son droit de *veto* contre l'admission des homœopathes dans les hôpitaux, où ils auraient singulièrement aidé à la solution d'un problème qui intéresse l'humanité tout entière. Nous connaîtrions du moins *officiellement*, à l'heure qu'il est, la valeur relative des trois méthodes classique, expectante et homœopathique. — Ils ne l'ont pas voulu!..

IV. — Nous voici revenus à l'éternel *impossible*. On ne comprend pas, ou plutôt on feint de ne pas comprendre dans les hautes régions scientifiques, que la force est dans la matière impondérable, invisible, impalpable, inanalysable, et non dans la matière massive. Et ce sont des médecins, des physiciens, des chimistes, des naturalistes qui élèvent ces puériles objections sur la nullité d'action des doses infinitésimales, par la raison que l'œil ne les voit pas, que l'analyse n'y découvre rien!.... Mais perfectionnez donc vos instruments, qui n'ont sans doute pas encore atteint leur dernier degré de puissance, et je vous assure que vous y trouverez quelque chose; à moins que la division de la matière n'ait pour résultat de l'annihiler?...

Eh bien! laissons là pour un instant les globules, sur lesquels nous avons déjà assez longuement disserté, et dont nous aurons à nous occuper encore, et, guidés par l'analogie, franchissons les limites restreintes du sujet spécial qui nous occupe.—Que voyons-nous? — Partout des effets prodigieux sous l'influence de causes invisibles : ici, des *miasmes* toxiques, choléra, peste, typhus, dyssenterie, fièvre jaune, etc., etc., qui foudroient les populations exposées à leur souffle léthifère. — Qu'est-ce qu'un *miasme?* — Inconnu, physiquement et chimiquement!... — Là, des virus, des venins, dont un atome insaisissable suffit pour infecter ou tuer rapidement l'organisation la plus robuste. Qui a analysé les terribles émanations de certains marécages, de certains végétaux exotiques, à l'ombrage desquels toute vie s'éteint?— Personne, jusqu'ici. L'air qui sert de véhicule à ces *riens* redoutables n'offre pas la moindre différence d'avec l'air réputé le plus pur.

Tout le monde connaît les curieuses expériences de Spallanzani, qui a fécondé des œufs de grenouille avec de la semence à la 3me *dilution*.

Les fécondations végétales ne sont pas moins remarquables sous le rapport de l'*infinitésimalité* du pollen dilué par les vents, qui le transportent parfois à de grandes distances sans lui faire perdre de sa puissance prolifique. — Qui ne connaît l'*oïdium*, ce petit champignon microscopique, devenu le fléau de la viticulture, dont un seul individu peut fournir assez de sporules pour infecter des hectares entiers de vignes sur lesquels il serait également répandu?

Rappellerai-je le *grain de musc*, qui, après avoir rempli pendant vingt ans de ses émanations une chambre ouverte à tous les vents, n'avait éprouvé aucune déperdition de substance appréciable à la balance la plus délicate? — Et l'histoire de ces deux pharmaciens, dont l'un était pris de violents vomissements (Trousseau), et l'autre tombait en syncope (Chargé), aussitôt que l'on dé-

bouchait un flacon d'ipécacuanha en poudre?

Il est encore des pays où le premier vaccin pris par Jenner sur la vache n'a jamais été renouvelé, sans que son activité en ait souffert. Par combien de bras a passé la gouttelette de virus primitif? Et combien en reste-t-il sur celui du dernier enfant vacciné?

Tous ces faits et une foule d'autres analogues ont été si souvent invoqués en faveur de notre thèse, que j'éprouve quelque confusion à les reproduire ici.

Mais nous n'avons soulevé qu'un coin du voile qui nous cache les mystères du monde des infiniment petits. Transportons-nous un instant, à l'aide des instruments d'optique les plus puissants, sur les confins de ces régions inexplorées du microcosme, dont l'imagination est seule capable de sonder les profondeurs. — Au delà des limites où l'œil peut pénétrer, il y a tout un monde vivant d'êtres ultra-microscopiques dont le nombre dépasse peut-être celui des grains de sable de l'Océan et des atomes de poussière suspendus dans les airs. L'ordre des *infusoires*, qui paraît marquer le dernier échelon descendant de la série animale qu'aient pu atteindre nos meilleurs microscopes, et dont des milliers pourraient tenir sur la pointe de la plus fine aiguille, est sans doute fort loin de clore le règne des infinitésimaux vivants; et demain peut-être, un instrument nouveau nous fera connaître d'autres espèces, ignorées jusqu'ici, qui seront, par rapport à l'infusoire, ce qu'est celui-ci par rapport à l'éléphant. Et notez que ces petits êtres, par cela même qu'ils vivent, sont pourvus de tous les organes nécessaires à la vie...

Quel rôle jouent, par rapport à nous, ces innombrables légions d'animalcules qui vivent de notre substance, au sein de laquelle ils circulent par myriades?.... Agents les plus actifs de la décomposition organique, ne le seraient-ils pas, au même titre, de sa composition?...

Si maintenant nous passons du microcosme au macrocosme, si nous nous élevons de l'infiniment petit à l'infiniment grand, un autre spectacle, non pas plus merveilleux, mais plus imposant, vient frapper nos regards et s'imposer à notre admiration. C'est ici surtout qu'éclate le contraste des effets avec les causes invisibles qui les engendrent. — Depuis l'origine des siècles, d'innombrables globes et systèmes de globes, poussière lumineuse semée par une toute-puissante main, que le ridicule orgueil de l'homme ne parviendra pas à écarter, parcourant les mêmes voies, en tournant sur leurs axes, dans des périodes et des temps égaux, conservent leurs rapports réciproques de distance et bien d'autres qui nous sont inconnus pour la plupart. Harmonie sublime! où chaque élément concourt à l'ordre général et représente une note de cette éternelle et magnifique symphonie. — Et tous ces mouvements variés, toutes ces marches et contre-marches rapides, jusqu'aux courses vagabondes des comètes dans les vastes déserts de l'espace, sont réglés, pour le temps et la vitesse, avec une précision telle, que la science a pu les soumettre sûrement à ses calculs!...

Serait-il vrai que ces masses énormes ont la puissance de se mouvoir d'elles-mêmes, en vertu de leur force intrinsèque, *virtute propriâ?* — On n'en sait rien; mais on l'affirme, *ad majorem materiæ gloriam* (pour la plus grande gloire de la matière). — *Cependant*, on reconnaît aujourd'hui que les espaces intersidéraux, où l'on faisait autrefois régner le *vide*, sont exactement remplis par une substance fluidique à laquelle on a

donné le nom d'*éther*, et qui est considérée comme le moyen de transmission des forces : électricité, calorique, lumière, etc., qu'échangent les astres entre eux. L'*attraction*, indûment décorée du nom de *loi*, n'est que la résultante de ces puissantes forces motrices, dont les combinaisons et les rapports nous sont inconnus. Toujours est-il que c'est à l'influence directe de ces fluides, impondérables, impalpables et réfractaires à toute analyse, qu'il faut, quoi qu'on dise, rapporter le mouvement sidéral universel. — Et cela suffit pour justifier, contre d'aveugles détracteurs, l'action des doses infinitésimales.

Au reste, la grandeur et la petitesse ne sont que des termes *relatifs*. L'absolu de la grandeur et de toutes les qualités *positives* est en dehors et au-dessus des choses créées. Le *globe* terrestre, qui nous paraît si grand, est un infiniment petit, comparativement au nombre et au volume des myriades de sphères qui roulent dans les régions éthérées; misérables taupinières en face du Mont-Blanc !... — L'homme, qui, dans sa puérile vanité, se croit l'*ultima ratio* de la création, n'est qu'un infinitésimal par rapport non-seulement à l'ensemble des humanités qui peuplent l'univers sidéral, mais encore par rapport à celle de l'humble planète sur laquelle il apparaît un instant...; et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

Encore un mot, pour terminer, sur l'*analyse spectrale*, cette belle découverte de MM. Bunsen et Kirchoff, à l'aide de laquelle on a pu étudier la composition du soleil et des étoiles, et qui a permis au docteur Ozanam de constater la présence de la matière médicamenteuse jusque dans la *huitième* dilution homœopathique (1). Et ce ne sera sans doute pas là la dernière limite imposée aux futures investigations de la science.

Dr CHAUVET.

(*A continuer.*)

(1) V. Ozanam : *Les Doses infinitésimales devant la découverte de Bunsen*. Paris, chez J. B. Baillière et fils, 1862.

De l'Individualisation médicamenteuse et des doses du médicament dans la thérapeutique hahnemannienne.

La lumière !
La lumière !

GŒTHE.

Plusieurs de nos confrères nous ayant demandé notre dernière opinion au sujet des *doses* et de *l'individualisation* caractéristique applicables à notre thérapeutique, nous nous décidons à consigner ici ce que nous avons appris de bonne source à ce sujet, suppliant, toutefois, nos lecteurs de ne voir dans notre réponse que le désir d'appeler la sagacité de tous sur des questions aussi intéressantes et aussi utiles.

Depuis plus de soixante ans en Allemagne et de trente en France, notre doctrine a déjà passé, à ce sujet, par diverses phases qui n'ont rien appris en dehors de ce qu'avait enseigné et écrit notre Maître. Aujourd'hui, une nouvelle réaction semble vouloir se manifester et s'imposer en faveur du *Spécificisme* ravivé de la petite école de Griesslich, et du *Matérialisme* professé par Büchner de Tübingen.

Nous croyons donc le moment opportun de rappeler, en peu de mots, ce qu'ont pensé et écrit de plus conforme à la vérité logique et spiritualiste de notre doctrine, HAHNEMANN et BŒNNINGHAUSEN, nos premiers et seuls maîtres en cette grave matière.

1° Idividualisation. — Hahnemann a insisté, dans son *Organon*, non-seulement sur l'étude ou recherche de *tous* les symptômes dans les maladies, mais il a, de plus, et surtout, insisté sur la nécessité absolue d'*individualiser* chaque cas : c'est-à-dire de s'attacher aux symptômes, aux signes morbides de la maladie *propre à l'individu*. De sorte que, pour le Maître, ce n'étaient plus des maladies *de nom* et *d'espèce* qu'il fallait *observer*, mais des MALADES, — ce qui est bien différent.

Si, au premier abord, cette manière de procéder paraît superficielle, exclusive, — au fond, elle a un caractère plus sérieux et plus rationnel qu'on ne saurait le croire. Elle s'adresse, en effet, non-seulement à l'*élément* morbide, à ces *nuances* diverses et *générales*, mais encore elle va plus loin : elle creuse plus au fond et scrute l'ÊTRE dans sa spécialité, dans ses *idiosyncrasies*, et atteint ainsi l'*individualité* tout entière.

Depuis et y compris Hippocrate, tous les grands médecins — qui, moins favorisés que nous par les richesses de notre *Matière médicale*, ont joui pourtant d'une grande réputation — ont procédé de cette manière, et presque instinctivement. C'est ce talent, inné ou acquis, qui faisait dire d'eux, qu'ils avaient un bon *coup d'œil*, ou la *main heureuse*. Ils *observaient* et *raisonnaient* mieux que leurs confrères, voilà tout.

« *C'est moins* CE *en quoi* elles se RESSEMBLENT, *que* CE *en quoi elles* DIFFÈRENT, *qu'il faut étudier les maladies*, » nous a souvent répété Bœnninghausen.

En effet, si la pathologie classique tient essentiellement à ce qu'elle appelle son *diagnostic pathologique*, c'est-à-dire la description complète, minutieuse, profonde, radicale de tout ce qui constitue *l'organe* malade, *l'organopathie* à l'étude, sans trop sérieusement s'occuper de l'état *général*, *spécial*, *moral* même du patient..., notre pathologie, à nous, tout en *exigeant* le même travail, doit surtout constituer son *diagnostic curatif* (Jahr), c'est-à-dire faire le tableau *caractéristique*, l'INDIVIDUALISATION de *la maladie* et *du* MALADE, seul moyen d'arriver, l'essentiel avant tout, au remède *curatif* (1).

Exemples. — A propos du choléra, dont tous nos confrères connaissent si bien les symptômes, il y a, en outre du *genus* épidémique, une *physionomie*, une *caractéristique* à observer dans *chaque cas*, qui décide en faveur de tel ou tel remède. Bœnninghausen nous a donné à ce sujet, dans le temps, les *courtes diagnoses* suivantes, que nous rappelons ici comme simple *spécimen*, et qui nous ont été si utiles dans notre mission en Champagne (1854).

VARIÉTÉS DIVERSES DU CHOLÉRA.

« 1° Sans vomissement ni diarrhée, mais crampes subites aux extrémités et *à la poitrine*, avec *froid* extérieur et *chute rapide* des forces : donner *camphora* de cinq en cinq minutes, soit à flairer, soit une goutte dans une cuillerée d'eau froide.

« Ce remède doit être employé rapidement, avec soin, sans en imbiber les draps ou vêtements.

« 2° Vomissements et diarrhées aqueuses fréquentes; soif vive, froid extérieur et sueur froide au visage, au front, avec crampes *toniques* aux mains, aux pieds : donner *veratrum* 30e... 200e.

« 3° Mêmes symptômes, mais de plus : crampes *cloniques*, *convulsives* : donner *cuprum* 30e... 200e.

« 4° Mêmes symptômes, mais les évacuations sont *brûlantes*, avec *angoisse*, *agitation extrême*, *peur de la mort* : donner *metal. alb.* 30e... 200e.

« 5° Vomissements seuls, aigres, bilieux, verdâtres, abondants, sans diarrhée : donner *ipaca.* 30e... 200e.

«6° Cessation des évacuations, prostration, collapsus extrême de la force vitale : donner *carbo veg.* 30e..... 200e. »

(1) Voir *Principes et Règles de la Pratique de l Homœopathie*, par le docteur Jahr. 1 vol. in-8°, 1857.

Cette courte méthode, à la fois analytique et synthétique, nous a rendu les plus grands services.

Une fois, cependant, elle ne nous a pas suffi ; chez une jeune mère nourrice, frappée énergiquement, après *verat*, et *camph.*, restaient des crampes cloniques, tétaniques, que *cupr.* n'atteignait pas. La poitrine et la région du cœur en étaient surtout le siége et menaçaient d'asphyxie la malade, quand nous songeâmes à *cicuta*, qui amena une détente générale, de la diaphorèse, du sommeil et la guérison.

Or, ce remède, non *anti-cholérique*, correspondait si bien, pour nous, à l'état tétanique *indiqué*, et, de plus, à une espèce d'*insensibilité* et d'*immobilité* cataleptiques qu'offraient *cicuta* et cette malade, que la cure fut rapide et fit le plus grand honneur alors à notre doctrine. (Choléra de Nantes, 1849.)

Comme on le voit par ces quelques considérations : C'est non-seulement à la maladie, aux symptômes de l'*espèce* morbide, mais encore à la physionomie propre, à la *caractéristique* du CAS qu'il faut songer.

2° DOSES. — Dans nos relations avec Hahnemann, nous avons souvent préparé, par ses ordres, le remède qu'il avait prescrit, de la manière suivante : « *Trois globules de la* 30e *étaient dissous dans quinze grandes cuillerées de belle eau, avec une à café de rhum.*

« Cette préparation était conservée dans une carafe, et chaque matin (pour les chroniques seulement), deux à trois fois le jour (pour les aigus), on prenait une grande cuillerée qu'on versait dans une première verrée d'eau fraîche ; et, après avoir remué ce dernier mélange, on en versait une pareille cuillerée dans un second verre, puis de celui-ci un autre dans un troisième, *duquel* on *donnait* au malade une seule cuillerée, et on *jetait* ensuite les trois verres d'eau, qu'on repréparait de la même manière chaque matin, pour ne donner toujours que du troisième verre (1). »

Inutile d'ajouter que chaque mélange devait être bien fait et remué convenablement.

Nous ajouterons que nous avons été témoin, par ce procédé, de succès bien remarquables qui nous ont entièrement confirmé la supériorité de ces hautes doses *infinitésimales*, dont le chiffre paraît difficile à fixer.

Or, nous demanderons aux matérialistes et nouveaux rhéteurs qui ont la prétention de mieux faire avec les doses massives (et Dieu sait comme !), si et pourquoi, élevé dans ces principes, nous devons les abandonner pour les leurs ?

Mais pour guérir radicalement, avec ces doses ou d'autres, il faut absolument s'appliquer à choisir le VRAI remède, base essentielle du succès. Sans l'homœopathicité du remède, toutes les variations et répétitions de remèdes et de doses ne vous mènent qu'à la confusion, à la polypharmacie, à une médication sans principe réel et sans nom, à une médecine ANTIPATHIQUE !

Nos relations et voyages en Allemagne nous ont permis d'apprécier la réelle valeur et supériorité des petites doses, soit les hautes dynamisations, dans les cas aigus comme dans les cas chroniques, sans vouloir en faire cependant la Règle absolue.

La base solide et essentielle de cette thérapeutique et de cette posologie est tout entière, il faut bien s'en convaincre, dans la puissance du *dynamisme vital*, mise en jeu par l'action du *dynamisme médicamenteux*. C'est-à-dire que tout repose dans la vita-

(1) Pourrait-on nous dire quelle était cette dilution, dynamisation, dose, comme on voudra l'appeler ?

lité de l'être, activée et régularisée par le médicament appliqué à une dose convenable. TOUT EST LA.

Nous disons qu'*à toute dose*, le remède bien *convenable* peut guérir. C'est vrai. Mais toujours est-il que la RÈGLE est de préférer les doses infinitésimales. L'*omni dosi* de notre savant confrère Imbert-Gourbeyre n'est donc que *relativement* convenable. *Il ne peut être que l'exception, qui confirme la Règle.*

Dans notre dernière visite au Congrès des Homœopathes du Rhin, à Dusseldorff, nous avons recueilli, à ce sujet, des notes par lesquelles nous croyons utile de terminer :

« 1° L'École homœopathique rhénane, fondée par Bœnninghausen, puise toute sa valeur dans la pureté de sa foi, qu'elle ne sacrifie à aucune considération d'intérêt ou de parti.

« 2° Sa méthode consiste dans l'application des remèdes au *Principe* au *Dynamisme vital*, et à des doses de plus en plus *dynamisées, potentiées* (1).

« 3° Elle insiste surtout pour qu'un remède, bien trouvé et appliqué, soit suivi, dans son action, d'une *absence* de tout autre, qui pourrait le paralyser dans ses évolutions dynamiques et *empêcher la cure, pour laquelle il faut surtout laisser agir le remède.*

« 4° Elle enseigne que c'est moins la *quantité* que la *qualité* des agents thérapeutiques qui opère ; de même que, dans les causes et agents pathogénésiques épidémiques, c'est aussi l'*influence*, l'*essence des miasmes*, plutôt dans leur *qualité* que dans leur *quantité*, qui créent les malades et les épidémies.

« 5° Donc, il est important de bien *observer* chaque cas, d'apprendre à *individualiser* tout état morbide, d'approfondir les divers types de la *Matière médicale*, pour savoir appliquer avec tact et mesure le correspondant, par sa *caractéristique*, de la maladie à guérir. »

N'est-ce pas là le vrai mode d'observer et agir qui distingua de tout temps les grands médecins ?

Puissent donc ces données, bien comprises et appliquées, accroître de plus en plus la puissance et la gloire de notre École !

C'est là toute notre ambition.

Dr F. PERRUSSEL.

(1) Les Allemands disent *Potences, potenciées.*

UNE DÉCOUVERTE EN THÉRAPEUTIQUE

Qui rend à Hahnemann une tardive mais éclatante justice.

Quand on possède la matière médicale de Hahnemann et qu'avec une expérience suffisante on sait tirer un parti convenable des ressources déjà si puissantes qu'elle met à notre disposition, on n'a que fort rarement l'occasion d'être édifié par les publications thérapeutiques de la vieille école, et pourtant ce n'est pas là une raison suffisante à nos yeux pour en négliger l'étude.

Il nous répugnerait d'abord de nous rendre coupables de parti pris. Nous ne sommes pas des sectaires comme on a bien voulu le dire, et nous tenons à cœur de ne pas rester étrangers, dans les limites de nos forces, à tout ce qui concerne le côté pratique de notre art.

Bien nous en a pris cette fois, car nous venons d'éprouver une grande joie.

Nous venons de rencontrer dans un petit livre qui certes n'a aucune *prétention homœo-*

pathique (1) la consécration d'un fait expérimental qui devrait suffire, à lui seul, pour faire tomber toutes les barrières qui séparent l'homœopathie de l'allopathie, et pour les réunir ensemble en une seule et même école, éclairée, vivifiée par l'expérience de Hahnemann et de ses disciples.

Ce fait, le voici : LE BROIEMENT ET LA SUBDIVISION PAR TRITURATION d'une substance DÉVELOPPENT L'ÉNERGIE DE SES PROPRIÉTÉS MÉDICAMENTEUSES.

Qui ne voit que de ce fait à la posologie homœopathique il n'y a qu'un pas, et que ce pas ne peut être fait par personne autre que par l'expérience?

Mais citons; nous ne voulons pas être crus sur parole :

« Quelques praticiens éminents d'Amé-
« rique préfèrent de beaucoup à l'*hydrargy-*
« *rum cum creta* une autre préparation
« que nous ne saurions, en effet, trop re-
« commander : c'est le calomel amené à un
« état de subdivision extrême par le pro-
« cédé suivant. Prenez :

Calomel, 2 grammes.
Sucre blanc, 20 grammes.

« Triturez ces deux substances dans un mor-
« tier pendant dix à quinze minutes, de ma-
« nière à les diviser exactement et à mé-
« langer intimement le calomel et le sucre. »

« Les médecins qui n'ont jamais essayé
« cette préparation SERONT SURPRIS quand ils
« verront jusqu'à quel point le BROIEMENT et
« la SUBDIVISION du calomel DÉVELOPPENT
« L'ÉNERGIE DE SES PROPRIÉTÉS MÉDICAMEN-
« TEUSES. » (Pag. 60.)

Quand l'horizon de la thérapeutique officielle nous apparaît presque toujours si noir, voilà ce que nous appellerons volontiers un point clair et momentané. C'est un rayon de lumière : fixons-le, de peur qu'il ne nous échappe.

LE BROIEMENT ET LA SUBDIVISION.... par trituration (le mot y est, TRITUREZ), du calomel, DÉVELOPPENT L'ÉNERGIE de ses propriétés médicamenteuses. Du calomel ? Mais pourquoi cette restriction? Uniquement parce que M. le Dr Horace Green n'en sait pas davantage.

Rien n'autorise à faire du calomel une exception. Pourquoi les autres substances médicamenteuses ne verraient-elles pas, elles aussi, leurs propriétés se développer sous l'influence des mêmes procédés ? C'est au moins un point d'interrogation à poser, un vide à combler, un fait expérimental à poursuivre, à vérifier.

Nous regrettons qu'on se soit arrêté en si bon chemin, et ce n'est pas que la grandeur de la découverte ait échappé le moins du monde; non, voyez plutôt : « *Les médecins qui n'ont jamais essayé seront surpris.* »

Ah ! que ce dernier mot nous enchante! On peut donc être *surpris* par la nouveauté d'un fait sans que, pour cela, ce fait ne soit pas la vérité même.

Ainsi le pensent les homœopathes, et c'est pourquoi, malgré leur surprise, ils rendent témoignage aux faits énoncés et prouvés par Hahnemann.

Un fait est certain, l'expérience l'affirme; le fait est nouveau et les médecins qui n'auront pas essayé seront surpris : eh ! qu'importe ! les intérêts de la vérité passent avant tout.

L'étonnement passe, la vérité reste.

Nous sommes pleins de respect pour l'au-

(1) *Formules favorites des praticiens américains vivants les plus distingués*, recueillies et publiées par le Dr Horace Green, président de la Faculté de médecine de New-York, etc. — Traduit par le Dr Noirot. — Paris, Victor Masson, 1860.

torité de M. le président Horace Green, nous reconnaissons volontiers le mérite de sa découverte et le courage de ses recommandations sans se laisser arrêter par la surprise qu'il est à peu près sûr de provoquer; tout cela est bien et conforme aux habitudes des médecins homœopathes, qui, sur une plus large échelle, affrontent tout pour se maintenir dans la vérité; mais rendons à César ce qui est à César et disons à M. le président Horace Green : Vous avez reconnu ce fait important, que le broiement et la subdivision par trituration d'une substance médicamenteuse développaient l'énergie de ses propriétés, mais tout le mérite de la découverte revient à notre Maître, Hahnemann, qui l'a fécondée par son génie.

Entre notre école et la vôtre il y a cette différence : c'est que la première sait depuis plus d'un demi-siècle ce que vous commencez à apprendre à vos élèves *surpris*, et encore reste-t-il à désirer que la leçon ne soit pas perdue.

Hélas! ce qui est bien à craindre au peu de retentissement de vos paroles!

Dans tous les cas, comme M. le président américain n'a soulevé à peine qu'un petit coin du voile qui cache la vérité, nous allons nous permettre de reproduire ici la parole même de Hahnemann; cette parole si claire, si puissante, qui entraîne la conviction parce qu'elle a pour elle l'éloquence de la vérité et la force irrésistible de l'expérience :

« Quand on prépare un remède homœopathique, on ne se contente pas d'ajouter une petite quantité de médicament à une grande quantité de liquide médicamenteux, ou tout au plus de les mêler légèrement. Bien au contraire, non-seulement les secousses et le frottement rendent le mélange plus intime, mais encore, ce qui est le point capital, il résulte de là un changement surprenant, tout à fait inconnu jusqu'à ce jour, dans le développement des forces dynamiques de la substance médicinale qui a été soumise à cette élaboration.

« On ne réussirait par aucun moyen mécanique à mêler un grain de poudre médicamenteuse avec un quintal de farine prise en masse, et de faire du tout un composé si homogène, que chaque grain de farine contînt une égale quantité de médicament.

« Mais le cas est bien différent, par rapport à la préparation des médicaments homœopathiques, en supposant même, CE QUI N'EST PAS VRAI, qu'ils ne soient que des mélanges ordinaires. La quantité de liquide dont on se sert pour étendre la teinture est assez petite pour permettre qu'un mélange exact et une répartition uniforme s'opèrent en quelques instants.

« Ce n'est pas seulement l'égale diffusion de la goutte médicamenteuse dans une grande quantité de liquide non médicamenteux, qui rend les dilutions propres aux usages de l'homoœpathie; le frottement ou les secousses qu'on emploie en préparant des remèdes déterminent dans le mélange un changement d'une incroyable portée, et tellement salutaire au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, que le développement et l'exaltation de la vertu dynamique des médicaments, qui en est la conséquence, méritent d'être mis au nombre des plus grandes découvertes de notre époque.

«... Le frottement exerce une influence si puissante, que non-seulement il développe les forces physiques internes des corps de la nature, comme le calorique, l'odeur, etc.; mais encore, ce qu'on avait ignoré jusqu'à présent, il exalte, à un point étonnant, la puissance médicinale des substances natu-

relles. » (Hahnemann, *Traité de mat. méd.*, traduction Jourdan, membre de l'Académie de médecine, 1836, pages 77-79.)

On a maintenant sous les yeux l'enseignement de M. Green et celui de Hahnemann; on peut juger.

Entre les deux le rapprochement à faire est celui-ci : Tous deux ont découvert, à plus d'un demi-siècle de distance, que le *broiement* et la *subdivision* par trituration, ou, ce qui revient au même, les *secousses* et le *frottement*, exaltent à un point *étonnant* (Hahnemann) (*les médecins seront surpris*) (Green) la puissance médicinale. Reste la seule ligne de démarcation, tout à l'avantage de Hahnemann, que l'expérience de M. Green ne porte que sur une substance, tandis que le fondateur de l'homœopathie a expérimenté un si grand nombre de substances qu'il a pu refaire la matière médicale.

Nous n'en avons pas encore fini avec M. le président américain. Son enseignement est court, mais il n'en contient pas moins encore un petit progrès que nous tenons à faire ressortir.

« Un médecin qui exerce depuis long-« temps dans une contrée où la dyssenterie « règne presque tous les ans à l'état endé-« mique, nous a assuré que la préparation « du calomel, dont nous venons de parler, « était le moyen qui lui réussissait le mieux « dans cette maladie chez les enfants. » (Page 61.)

Chez les enfants est encore, comme *du calomel*, une restriction qui ne repose sur rien que sur la pauvreté de l'expérience de M. Green. M. le président aurait pu dire, sans hésiter et sans crainte de se tromper, que le *mercure* peut être utile dans le traitement de la dyssenterie à tous les âges.

L'emploi du mercure dans la dyssenterie date de longtemps. Ce remède a été vanté d'abord en Angleterre par quelques médecins (J. P. Frank, *Méd. prat.*, tom. I, p. 618), recommandé publiquement à Pavie (*eod. loc.*). Le Dr Segond, médecin de la marine française à Cayenne, à fait connaître (*Documents relatifs à la méthode éclectique employée contre la dyssenterie.* Paris, 1836, in-8°) le résultat des succès qu'il a obtenus par l'emploi des pilules anglaises dans le traitement de la dyssenterie. Chacune de ces pilules contenait près de 4 centigrammes de calomel. Le Dr Cornuel, auteur d'un bon mémoire sur la dyssenterie observée à la Guadeloupe (*Mémoire de l'Acad. roy. de méd.* Paris, 1840, tom. VII. p. 100), a également vanté ces mêmes pilules, avec cette seule différence qu'il avait senti le besoin de diminuer la dose du calomel, etc.

Dans le Dictionnaire de Nysten, onzième édition, revue, corrigée et illustrée par MM. E. Littré et Ch. Robin, le calomel figure honorablement en tête du traitement *enseigné par l'expérience* (p. 457), etc.

Kopp, en Allemagne, a employé avec avantage le sublimé en lavement, etc.

Donc, la tradition autorise suffisamment l'emploi du mercure dans le traitement de la dyssenterie; et ce que ne savent pas nos contradicteurs, parce qu'ils ne veulent pas nous prêter une oreille attentive, le mercure est aux yeux des homœopathes un des plus précieux médicaments dans le traitement de la dyssenterie.

Cet accord de la tradition avec Hahnemann mériterait bien pourtant d'être remarqué; et si la tradition est digne de respect, comme elle l'est en effet, quelle considération ne

mérite donc pas celui qui nous a dotés d'un principe en vertu duquel non-seulement nous pouvons nous expliquer tous les faits bien observés, bien constatés, dont la tradition nous a conservé le souvenir, mais encore reproduire à volonté ces mêmes faits, ces mêmes guérisons!

En allopathie, la tradition ou se perd, ou s'égare, ou reste stérile; parce que, même quand elle guérit, comme elle ne sait pas le pourquoi de ses guérisons, elle est incapable de les reproduire à volonté. Le choix de ses médicaments ne repose que sur des assises mouvantes, comme celle-ci par exemple : *Un médecin qui exerce depuis longtemps*, etc. Tandis que nous, nous ne confions la vie de nos malades qu'à des médicaments recommandés, non par *un médecin qui exerce depuis longtemps*, mais par une loi qui individualise toujours et qui est fixe comme un axiome.

Un médecin *qui exerce depuis longtemps* peut être très-recommandable, Dieu nous garde de dire le contraire; mais, si grande que soit l'estime dont il mérite d'être entouré, il n'aura jamais à notre confiance le même titre qu'une loi qui régit la thérapeutique aussi invariablement que la loi de gravitation régit le monde.

Pourquoi s'obstiner à attendre du hasard des parcelles de découvertes, quand, en embrassant franchement l'homœopathie, on sortirait enfin des obscurités et des dangers de l'empirisme, pour agir sûrement, avec connaissance de cause, en pleine vérité, tenant en main le fil conducteur que nous devons depuis soixante-dix ans au génie de notre Maître?

Dr A. Chargé.

Transmission de la Syphilis par une dragée.

On lit dans la *Gazette des Hôpitaux* du 23 septembre 1865 :

Dans une de ses dernières cliniques, M. Hardy a signalé à l'attention de ses élèves un enfant âgé de treize ans, présentant sur la face et sur différentes parties du corps des papules, des tubercules, et principalement des squammes très-légères, faciles à enlever. L'absence de démangeaison et la coloration brune des taches fournissaient des éléments suffisants pour établir le diagnostic : il s'agissait d'une syphilide squammeuse avec un peu de syphilide tuberculeuse.

Comme phénomènes concomitants, on trouvait une ulcération de l'amygdale et un engorgement des ganglions de la région sous-maxillaire.

Ce jeune garçon, en jouant, il y a trois mois, avec son frère âgé de deux ans, lui prit une dragée que le petit avait dans la bouche et la mangea lui-même. Or l'enfant avait des plaques muqueuses à la langue. La mère avait contracté la syphilis pendant qu'elle allaitait encore son petit garçon, et lui avait communiqué le virus par des ulcérations du sein.

NÉCROLOGIE.

Nous avons la douleur d'annoncer à nos amis la mort de notre éminent collègue le docteur Gastier, décédé dans sa propriété du département de l'Ain. Nous publierons très-prochainement sur lui une notice fort étendue. Il en est digne à tous égards, car il a contribué puissamment à l'édification de l'homœopathie française.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

HAHNEMANN.

Organon de l'Art de guérir.

(Extraits de la 1re édition française. — Trad. de Brunnow.)

§ I.

La PREMIÈRE et UNIQUE vocation du médecin est de rétablir la santé des personnes malades; c'est ce que l'on nomme guérir.

§ II.

Le dernier idéal de la guérison consiste à rétablir la santé d'une manière rapide, douce et durable, ou d'enlever et d'anéantir la maladie dans toute son étendue, par la voie la plus courte, la plus sûre et la moins nuisible, d'après des raisons claires et intelligibles.

§ III.

Pour agir raisonnablement et conformément à son but, et pour être un véritable artiste dans l'art de guérir, il y a quatre choses nécessaires au médecin, savoir :

1° D'entendre clairement ce qu'il y a à guérir dans chaque cas de maladie individuelle (*Connaissance de la maladie, indication*);

2° De connaître les qualités curatives des différents remèdes (*Connaissance des vertus médicinales*);

3° De savoir appliquer, d'après des raisons claires, le remède à l'objet de la guérison, de façon que le rétablissement s'ensuive nécessairement; application qui exige autant un juste choix des médicaments eux-mêmes qu'une juste mesure de leur dose et du temps de leur répétition;

4° De connaître, dans chaque cas, les obstacles de la guérison, et de savoir les écarter pour que le rétablissement soit durable.

§ IV.

Le médecin est en même temps un conservateur de la santé, quand il connaît les choses qui la dérangent et qui produisent et entretiennent des maladies, et quand il sait les bannir du régime de l'homme sain.

§ V.

On peut bien concevoir que chaque maladie suppose un changement dans l'intérieur

de l'organisme humain; cependant ce changement ne peut être que soupçonné d'une manière obscure et trompeuse par les symptômes de la maladie; jamais il ne saurait être reconnu dans toute sa réalité d'une manière infaillible.

§ VI.

Les changements invisibles opérés par la maladie dans l'intérieur de l'organisme et les changements perceptibles à nos sens, c'est-à-dire la somme des symptômes, forment ensemble une image complète de la maladie; mais cette image n'est visible dans son entier qu'à l'œil du Créateur. Ce n'est que la totalité des symptômes qui forme la partie accessible au médecin; et c'est aussi dans cette somme de symptômes qu'il trouve tout ce qu'il doit connaître de la maladie pour la guérir.

§ VII.

L'observateur même le plus perspicace ne remarquera, dans chaque maladie, que des changements perceptibles aux sens dans l'état de santé du corps et de l'âme; il ne remarquera que des signes, des accidents, des symptômes de la maladie, c'est-à-dire des déviations senties par le malade lui-même et aperçues par les autres personnes présentes. Tous ces symptômes perceptibles représentent la maladie dans toute son étendue; ils nous en offrent ensemble la forme véritable, l'unique qu'on puisse concevoir.

§ VIII.

Comme dans une maladie on ne peut remarquer que ses symptômes, il faut aussi que ce soient eux qui indiquent exclusivement les remèdes propres à la guérison. Il faut, dis-je, que la totalité de ces symptômes, que cette image qui se réfléchit de l'essence intérieure de la maladie, soit l'unique objet qui doive guider le médecin dans le choix du remède, l'unique objet qu'il doive reconnaître et anéantir par son art pour rétablir la santé.

§ IX.

On ne peut ni s'imaginer, ni prouver par aucune expérience, qu'après l'enlèvement de tous les symptômes de la maladie et de la totalité des accidents perceptibles, il puisse rester autre chose que la santé, et que le dérangement dans l'intérieur de l'organisme ne soit point anéanti.

§ X.

Le dérangement invisible opéré dans l'intérieur du corps et la totalité des symptômes perceptibles par nos sens se trouvent ensemble dans une relation nécessaire et représentent toute l'étendue de la maladie dans une telle unité, qu'ils doivent exister et disparaître ensemble.

Ce qui a pu produire la totalité des symptômes perceptibles doit aussi avoir pu produire le changement intérieur dans le corps (inséparable de l'apparition extérieure de la maladie), car sans cela le phénomène des symptômes serait impossible. Il s'ensuit de là, que le remède qui a anéanti la totalité des signes perceptibles de la maladie doit aussi avoir rétabli le dérangement dans l'intérieur de l'organisme, parce que la destruction des signes perceptibles ne peut se concevoir sans la disparition du dernier, et n'appert non plus autrement par aucune expérience quelconque.

§ XI.

Comme l'enlèvement de la somme des

accidents perceptibles de la maladie anéantit en même temps le changement intérieur sur lequel elle se fonde, et par conséquent le total de la maladie, il s'ensuit que le médecin n'a qu'à enlever la somme des symptômes pour détruire en même temps le changement dans l'intérieur du corps, et par conséquent le total de la maladie elle-même.

Mais la destruction de la maladie est en même temps le rétablissement de la santé, et voilà justement le dernier et unique but d'un médecin qui connaît l'importance de sa vocation, laquelle ne consiste pas à pérorer d'une manière savante, mais à porter secours à son prochain.

DE LA VOCATION DU MÉDECIN.

La vocation du médecin est de se rendre utile aux malades.

Toute la raison d'être de la médecine et des médecins est, dans le besoin qui tourmente la pauvre humanité, d'être constamment à la recherche de ce qui peut ou la soulager, ou la guérir dans ses maux ; et ce qu'on a le droit d'exiger de la médecine, c'est qu'elle s'applique exclusivement à la satisfaction de ce besoin.

Sur ce point, toute divergence d'opinions est impossible.

Tout le monde le sent ainsi ;

Tout le monde le comprend de la même façon ;

Malades et médecins, tout le monde est d'accord.

Et pourtant, en médecine, soit qu'on aille l'entendre professer dans les amphithéâtres de l'École, soit qu'on la considère au lit du malade, la science, qui étonne par les profondeurs auxquelles elle semble aller puiser ses inspirations, ou qui fait briller les praticiens par la variété de connaissances accessoires, et superflues à cause de leur impuissance, exerce une prédominance marquée sur la science supérieure, mais plus modeste, qui s'applique exclusivement à être utile.

C'est un fait : nous le constatons.

Il fut un temps, et ce temps n'est pas loin de nous, où toute observation qui ne finissait pas avec l'autopsie du malade, sous prétexte d'exactitude, était réputée comme antiscientifique; pour mériter d'être lu, l'écrivain devait forcément justifier son diagnostic de médecin par les preuves de l'examen cadavérique.

On eût dit que l'art de guérir avait donné sa démission, pour laisser toute la place aux élucubrations savantes et à perte de vue sur la nature et le siége des maladies; rien ne paraissait plus digne de considération que l'étalage pompeux des lésions de texture cachées dans la profondeur des organes ; et plus ces lésions étaient imperceptibles, difficiles à saisir, à constater, plus on célébrait la gloire de la découverte.

C'était le temps où l'orgeat et la limonade, élevés sur un piedestal, dominaient toute la thérapeutique et menaçaient d'ensevelir dans leurs flots, comme dans les flots d'un éternel oubli, tout ce que l'expérience de plusieurs siècles nous avait appris sur la valeur des médicaments.

C'était le temps où le chef illustre de l'École dite d'*observation* pouvait publier, sans attirer sur lui aucune récrimination, mais, au contraire, aux applaudissements du plus grand nombre des médecins, un volume de 700 pages sur la phthisie pulmonaire, avec trois pages sur le traitement de cette

cruelle maladie, tout le reste étant consacré à entasser des recherches savantes, curieuses, laborieuses et d'un grand prix pour un musée d'anatomie pathologique, mais stériles, complétement stériles pour le soulagement ou la guérison des malades.

On est heureusement revenu de ces débauches anatomiques; on a restreint dans ses limites naturelles la science de l'anatomie pathologique; on a ressaisi l'étude fâcheusement interrompue de la matière médicale pour remettre en honneur le rôle très-important que sont appelés à remplir chez les malades les modificateurs qui sont de son domaine. On se complaît un peu moins dans les cabinets de dissection; on revient avec plus de goût à l'étude clinique pratique. Après avoir payé à l'autopsie le tribut de légitime reconnaissance qui lui est dû pour les notions qu'elle apporte à la solution du problème : UNE MALADIE ÉTANT DONNÉE, EN DÉCRIRE les CARACTÈRES ANATOMIQUES, on étudie avec plus de soin l'homme vivant et réagissant pour satisfaire à cette question plus importante: UNE MALADIE ÉTANT DONNÉE, EN TROUVER LE REMÈDE.

C'est une justice à rendre à notre époque de transition.

Mais, malgré cet amendement que nous sommes heureux de reconnaître, et dont les progrès nous réjouiraient encore plus, s'ils étaient plus décisifs, est-on assez généralement convaincu de ce fait primordial : que le premier devoir, comme le premier mérite du médecin, est de se rendre utile, de rendre la santé aux personnes malades?

Non.

Nous estimons qu'on perd encore trop de temps au milieu des microscopes ou des animaux vivants. Les expériences physiologiques sur les animaux et les préparations micrographiques ont leur mérite sans doute; mais qu'il y a loin de là à la science fondamentale du médecin praticien chez lequel les malades ont besoin de trouver, non des dissertations magistrales, mais des remèdes qui guérissent!

I.

Hahnemann, en tête de son *Organon*, qui est l'exposé fondamental de sa doctrine, dès la première page, à la première ligne, avant tout, par-dessus tout, a posé pour assises immuables de l'édifice de la médecine une pierre angulaire qui n'a pas été assez remarquée.

« *La* PREMIÈRE, *l'*UNIQUE *vocation du médecin est de rendre la santé aux personnes malades.* »

Telle est la voie tracée au médecin. Il est naturellement sous-entendu que sortir de cette voie ou négliger d'y entrer, c'est également manquer à sa mission.

Merci, ô notre Maître! d'être allé frapper du premier coup au cœur de l'homme pour l'éclairer sur ses devoirs, et d'avoir ainsi enseigné que l'exercice de la médecine n'était une dignité qu'à la condition d'être aussi un ministère de charité envers les personnes malades!

Merci d'avoir constitué comme partie intégrante de votre doctrine ce précepte, dont la gloire revient à vous, qui l'avez posé, mais dont l'honneur rejaillira sur tous ceux qui l'auront compris et suivi : que le médecin a reçu, avec son diplôme, pour mission première, unique, de rendre la santé aux malades, c'est-à-dire de leur être utile dans la limite de ses forces!

II.

La médecine est une science ; bien aveugle celui qui oserait le contester !

Pour remplir dignement sa tâche, le médecin a sûrement besoin de préparer son esprit de longue date, de le fortifier par de sérieuses études, de mûrir son jugement à l'école de l'observation, de la réflexion et de l'expérience ; cela ne fait pas question. Mais après être convenu de bonne grâce de toutes ces indispensables nécessités, nous dirons, pour émettre toute notre pensée, que les lumières de la science ne projettent, hélas ! que de pâles clartés, quand elles ne s'allument pas au feu sacré qui, chez le médecin, a son foyer dans l'esprit de sa vocation, dans la passion de se rendre utile, dans la volonté ferme, dans la préoccupation exclusive de rendre la santé aux personnes malades.

La science n'apprend pas à réprimer la douleur par un premier regard qui, dans l'esprit de la vocation, doit être un regard de bienveillance et d'encouragement.

La science n'apprend pas à trouver de ces mots qui relèvent un moral abattu par le chagrin ou la souffrance ; et ce sont là pourtant de pressantes obligations auxquelles doit satisfaire le médecin digne de ce nom.

La médecine n'opère que par ses médicaments, et à toute médication il faut un certain temps pour réaliser ses salutaires effets. Jusque-là faut-il donc que le malade renonce à être secouru ? Non, dès le moment qu'il entre en communion avec son malade, le médecin, fidèle à sa vocation, adoucit et soulage ; car, rappellons-nous ce que nous avons senti nous-mêmes aux mauvais jours ; n'avons-nous pas été secouru efficacement par la visite d'un ami qui nous tend la main, qui sympathise avec nos souffrances, et qui laisse partir du cœur de ces bonnes paroles qui rayonnent l'espérance ?

III.

N'importe la voie dans laquelle il s'engage, l'homme ne peut pas se flatter de fournir une carrière brillante ou glorieuse sans une disposition naturelle qui le destine au succès.

L'intrépidité sied au soldat ; au politique, la justesse et la profondeur des vues pour préparer et modifier à son avantage la marche des événements ; au poëte, l'imagination et la sensibilité ; à l'historien, un jugement équitable ; l'esprit d'investigation est avant tout nécessaire au naturaliste ; ce qu'il faut au médecin, c'est l'amour des hommes.

En même temps qu'elle est une science, la médecine est aussi un art, l'art de guérir ; et dans cet art (que cet enseignement ne s'efface jamais de la mémoire des jeunes médecins !) nul ne brillera au premier rang si l'amour des hommes n'est pas son premier mobile, son mobile exclusif.

Avec l'amour des hommes et une science restreinte à beaucoup d'égards, un médecin peut encore rendre de grands services. Eh ! qui n'a rencontré de ces dignes et excellents praticiens auxquels nous faisons allusion ! Tandis que si la tendresse pour les hommes ne le presse vivement, s'il ne tient à sa disposition que les ressources de son esprit, avec une science même étendue tout médecin peut errer, ne serait-ce que par orgueil !

Médecins, aimons les hommes !

IV.

Jusqu'à présent, nous avons cherché à exprimer le sens du premier aphorisme hahne-

mannien et à nous bien pénétrer de son esprit pour montrer quelles conséquences morales découlent de sa juste appréciation. Maintenant, essayons de faire comprendre par quel lien direct cet aphorisme se rattache plus particulièrement à l'homœopathie.

S'il est vrai, et personne n'est plus en droit d'en douter, que la vocation première et unique du médecin soit de rendre la santé aux personnes malades, il est certain aussi que, pour répondre dignement à cette vocation, le médecin devra ne laisser passer inaperçue aucune question de celles qui, de près ou de loin, intéressent la vie des hommes; ce serait curieux de reconnaître un devoir et de prétendre à rester honorable en ne le remplissant pas.

Or, l'homœopathie est non-seulement une question médicale pratique, mais une question essentielle entre toutes, puisqu'elle a pour objet spécial de renouveler la science dans ses principes, et l'art dans ses moyens d'action; donc, tout médecin qui a compris, ce qu'il n'est permis à personne de ne pas comprendre, que le médecin a pour mission spéciale de trancher sciemment toutes les questions qui se rattachent à la vie et à la santé des hommes, ne peut pas rester indifférent devant l'homœopathie.

Notre raisonnement s'appuie sur le bon sens; mais, avant la science même, le bon sens a ses priviléges, qui doivent être respectés. Et poursuivons :

En médecine, il n'y a rien de meilleur que ce qui guérit, et le meilleur est ce qui doit être appliqué.

Or, de toutes les doctrines médicales qui se sont succédé jusqu'à ce jour, l'homœopathie est celle qui guérit le mieux et le plus souvent.

Donc l'homœopathie doit être appliquée de préférence à toute autre doctrine.

La première de ces trois propositions est un principe d'une vérité incontestable; la seconde est une certitude, dont nous avons les preuves entre les mains; donc, la troisième, qui se déduit nécessairement des deux autres, est une conséquence vraie, — vraie pour nous, qui avons combattu pour les *prémisses;* — vraie pour nous, qui avons pris la peine d'examiner, de vérifier.

Mais, pour le plus grand nombre, cette certitude, que nous nous flattons d'avoir et qui fait le terme de la seconde proposition, est encore une pierre d'achoppement et de scandale.

V.

Le scandale vient de ceux qui nient et non de nous qui affirmons; car, en affirmant, nous sommes prêts à donner les éléments et les preuves de nos affirmations, tandis que ceux qui nous combattent ne nous ont encore donné que des mots : —*prætereà que, nihil.*

Entre des mots et des faits, pour quiconque est de bonne foi, il n'y a pas à hésiter.

Ces mots tomberont d'eux-mêmes le jour où nous n'en serons plus à des expérimentations personnelles privées dont la discrétion professionnelle absorbe une grande part, le jour où nous entrerons dans le droit commun, et où, d'une manière ou d'une autre, nous aurons à notre disposition des services publics où nos actes et notre enseignement auront pour eux le bénéfice d'une irrécusable authenticité.

Ce jour n'est probablement pas très-éloigné, et nous l'appelons de tous nos vœux; et nous parlerons plus longuement de nos espérances quand nous serons plus près de

les réaliser ; mais, en attendant, pour ne pas perdre un temps précieux, nous conjurons nos honorables confrères, en vertu de la vocation, qui est la même pour tous, de condescendre eux-mêmes à des expériences.

Ils le doivent.

Ils ne sont pas tenus de nous croire sur parole, mais l'honneur les oblige à étouffer un moment leurs sophismes, leurs préventions, leurs anthipathies, pour ne plus s'occuper que d'une chose, et savoir s'il est vrai ou non que l'homœopathie guérisse mieux et plus souvent.

Quand Hahnemann s'est ainsi prononcé : « L'homœopathie repose uniquement sur l'expérience... » « L'homœopathie veut être jugée d'après les résultats, » nous n'admettons pas qu'il soit possible de le combattre sur un autre terrain que le terrain de l'expérience.

« Imitez-moi, ajoute notre Maître, mais « imitez bien, et vous verrez à chaque pas la « confirmation de ce que j'avance. »

Contre ce langage si ferme et si digne, on ne peut décemment répondre que par des faits, et c'est ce que nos adversaires n'ont pas fait jusqu'ici.

VI.

Oserait-on répéter que la raison s'oppose à l'étude même de la question !

Mais la raison de l'homme n'est point fondée à prononcer un arrêt, sans examen, sur une question si importante et si délicate ; dans des débats aussi sérieux, qui tiennent en suspens le repos des familles et peut-être leur vie !

Est-ce la raison qui nous a doté du mercure et du quinquina ? C'est la raison, au contraire, qui les a le plus vivement combattus.

Est-ce la raison qui nous a valu la vaccine, ce précurseur de l'homœopathie, qui confirme si clairememt aux yeux de tous et la vérité de la loi de similitude et l'efficacité prolongée des doses infinitésimales? La raison n'est pour rien dans la découverte de ce fait, à savoir : que le vaccin étendu de deux à quinze fois son poids d'eau est aussi actif que le vaccin pur, et que les piqûres réussissent encore fort souvent avec du vaccin étendu de quinze à cinquante fois son volume d'eau (M. Chauveau de Lyon). Et pour relever, en passant, tout ce que nous a appris cet habile expérimentateur, ajoutons qu'il a obtenu un magnifique horse-pox en injectant dans les veines d'un cheval huit milligrammes de vaccin dilué dans quatre cents fois son volume d'eau (*Revue des cours scientifiques* ; *Bulletin scientif.*, 29 février 1868, page 215). Au train dont on y va, l'action des infiniment petits sera bientôt universellement reconnue, et les dilutions homœopathiques seront un jeu d'enfants pour ceux-là même qui les auront niées avec le plus d'obstination.

M. le Dr Faivre pourra alors regretter d'avoir écrit, dans sa thèse inaugurale sur l'emploi *de la cantharide à l'intérieur comme agent curatif de l'épanchement pleurétique*, cette phrase pitoyable à tous les points de vue : « Je trouve dans *l'Art médical* quelques observations de médecins homœopathes ; mais ces *messieurs* ayant employé la teinture de cantharides à *je ne sais* quelle dilution, on comprend sans peine que je ne m'y arrêterai pas. » Le style vaut la raison.

Est-ce la raison qui nous a démontré la possibilité de la variole par une lancette qui avait servi à saigner un varioleux ?

Est-ce la raison qui a conduit nos pères à reconnaître des vertus anti-dyssentériques dans l'ipécacuanha et dans le sublimé corrosif?

Est-ce la raison qui a prévu les succès de l'emploi interne des cantharides comme curatif de l'épanchement pleurétique? (*Thèse du Dr Faivre*, n° 21, 1865.) les succès du phosphore dans le traitement des paralysies? (*Gaz. des Hôp.*, 11 février 1868.)

Est-ce la raison qui a fait présumer à nos savants investigateurs de la falsification du pain, qu'on pourrait retrouver une partie de sulfate de cuivre sur soixante-dix mille parties de pain, ce qui représente une partie de cuivre métallique sur trois cent mille parties de pain? (*Santé univ.*, octobre 1855, pag. 267.)

Est-ce la raison qui a découvert dans la féve de Calabar cette propriété surprenante de forcer l'iris à se contracter? Oui, c'est la raison qui, après la découverte faite, a amené des praticiens ingénieux à tirer profit de cette propriété dans les accidents de l'iridectomie; de même qu'en homœopathie les doses infinitésimales, une fois trouvées et reconnues efficaces, ont été utilisées, avec raison, dans le traitement des maladies.

La raison, en matière médicale et en thérapeutique, n'a rien de mieux à faire que de se déclarer impuissante à rien prévoir, à rien comprendre, à rien expliquer.

Quand des faits nouveaux lui sont révélés, la raison doit se taire et suspendre son jugement jusqu'à ce que les faits aient parlé. Les explorer en tous sens, les tourner et retourner de toutes les façons pour s'assurer s'il sont vrais, c'est son droit; mais quand ces faits sont bien avérés, quand leur réalité est une fois constatée, les accepter franchement et les défendre, c'est son honneur.

VII.

Les globules sont petits! Bah! les petits esprits et les petits cœurs sont bien plus petits encore! Quand il s'agit d'élucider une question d'un si haut intérêt, de la solution de laquelle dépend la vie de milliers d'hommes, il vaut pourtant bien la peine qu'on s'oublie un instant soi-même pour ne songer qu'aux autres, surtout quand on a pris au sérieux sa première, son unique vocation de rendre la santé aux personnes malades, et qu'après avoir frappé à toutes les portes, on n'en est pas moins resté les mains vides.

Le savant est-il donc si satisfait de lui-même qu'il ne puisse pas, un seul jour, rabattre de ses prétentions et admettre qu'il lui reste quelque chose à apprendre! Ces doses infinitésimales seront-elles donc toujours calomniées et condamnées sans les entendre, quand au su et vu de tout le monde les impondérables régissent le monde, donnent la vie et la mort?

Pourtant, qui peut le *plus* peut le *moins* : faire naître et mourir, c'est plus que soulager et guérir!

Injurier les homœopathes à cause de leur croyance dans les doses infinitésimales, ç'a été fait, et les doses infinitésimales en ont-elles moins fait leur chemin? Non; les voilà même qui passent dans le camp de leurs ennemis (le président Horace Green).

Qu'on cesse de si puérils et de si inutiles débats!

Médecins, tous tant que nous sommes, souvenons-nous de notre vocation, qui est de rendre la santé aux personnes malades; cela vaudra mieux que de nous invectiver ou de faire de l'esprit à pure perte.

Ces trentièmes dilutions sont là; il ne dépend plus de personne qu'elles n'y soient pas. Il va de la vie des hommes et de notre honneur à tous que l'on sache universellement à quoi s'en tenir sur leur compte; les affirmations des uns ne peuvent être triomphantes tant qu'elles ne seront pas confirmées par des services publics; d'accord, et nous le répéterons à satiété : nous ne demandons pas mieux que d'y arriver; ce n'est pas notre faute si nous n'y sommes pas depuis longtemps. Mais aussi les coups portés aux dilutions par leurs détracteurs, l'exclusion dont nous sommes les victimes, ne sont pas autre chose que la manifestation triomphante de la force brutale; et la force brutale ne pourra pas toujours étouffer la vérité. Et en attendant, personne ne peut se défendre d'un *peut-être* qui a bien son enseignement.

Peut-être ces trentièmes dilutions abrégeraient-elles une souffrance ?

Peut-être sauveraient-elles ce malade prêt à mourir ?

C'est notre vocation de courir après ce *peut-être* et de le vérifier. Si les trentièmes dilutions sont un mensonge, nous en serons quittes pour avoir fait quelques pas en avant, qui au moins auront coupé court à nos indécisions. Et si elles sont une vérité, quel bonheur ne ressentirons-nous pas d'avoir été utiles !

Le Dr de Villers, qui est à Paris en ce moment, pour s'y reposer de quinze ans de fatigues inouïes à Saint-Pétersbourg, nous disait, il y a trois jours, là dans une intimité dont nous lui sommes très-reconnaissant, que l'angine couenneuse avait régné à Saint-Pétersbourg pendant cinq ans; qu'il y avait traité des centaines de malades atteintsà tous les degrés, et qu'il n'en avait pas perdu un seul avec le cyanure de mercure à la 30e dilution.

Le Dr de Villers est un honnête homme, un éminent confrère, un praticien distingué; et comment cette parole si autorisée ne serait-elle pas prise en sérieuse considération ! Comment, après le récit d'une telle bataille et d'une si grande victoire, songer à se préoccuper de ce que dira la science sur le chiffre de la dilution ! Eh ! si la science du passé proteste, tant pis pour elle ! laissons-la s'épuiser à crier dans le désert, nous en aurons plus tôt fini avec ses folles et désespérantes prétentions; nous la remplacerons par la science de l'avenir.

Quant à moi, le chiffre des vivants l'emporte de beaucoup sur le chiffre de la dilution; j'oublie le second numéro pour n'être émerveillé que du premier.

Notre excellent confrère a commencé ses essais de cyanure de mercure avec la 6e dilution, et il a dû monter, nous affirme-t-il avec toute la sincérité qui le caractérise, jusqu'à la 30e, pour le plus grand avantage de ses malades; j'ai pour moi l'autorité d'un honnête homme, la clairvoyance du savant médecin, je ne pense pas autrement au chiffre de la dilution; quel qu'il soit, s'il est confirmé par l'expérience, qu'il vienne : d'avance il est accepté.

Je plains de toute mon âme le médecin qui ne sentirait pas comme moi.

Je ne comprendrai jamais que l'on s'arrête devant l'étiquette d'un flacon quand on est lancé à la recherche d'un remède contre une maladie grave, mortelle, et que le flacon vous est offert par une main amie, honnête, intelligente et qui a fait ses preuves.

Je frissonne au réveil d'un triste souvenir, mais je le dirai tout de même. En 1838, j'étais à Fribourg, en Suisse, dans le cabi-

net du Dr Longchamp, cet excellent confrère qui, en mourant, a laissé un vide qui ne saurait être comblé. Il me montrait, conservées dans l'alcool, des fausses membranes croupales en très-grand nombre : c'étaient tout autant d'enfants qu'il avait sauvés du croup, c'est-à-dire de la mort, avec *hepar sulfuris*. Dans l'exaltation de mon ravissement, je lui arrachai des mains son flacon d'*hepar sulf*, en le suppliant de me le laisser, ce qu'il fit de bonne grâce. Quel chiffre y avait-il sur le flacon ? Je ne songeai pas à le demander ; il m'avait été prouvé que là pouvait être la vie de mon enfant, je n'éprouvai pas le besoin d'en savoir davantage.

VIII.

Trahit sua quemque voluptas... C'est la mission que nous nous sommes donnée, de combattre tous les sophismes, toutes les arguties, toutes les préventions qui abusent encore le plus grand nombre sur le compte de l'homœopathie, et ce n'est pas notre faute si nous ne sommes pas arrivé à de plus heureux résultats. Pour accuser, un mot suffit ; pour se défendre, il faudrait des volumes, et cet article est déjà trop long.

Toutefois, encore un mot, et ce dernier mot, pour amener les médecins à une expérimentation sérieuse, nous l'adresserons à la conscience, car la conscience elle aussi a son éloquence, quand on sait l'interroger ou qu'on n'étouffe pas sa voix.

C'est en obéissant à l'inspiration de la conscience que les médecins partisans aujourd'hui éclairés et passionnés de l'homœopathie ont fait leurs premiers pas dans la voie hahnemannienne ; le cœur les a poussés à l'étude, l'étude a éclairé leur esprit, et quand ils ont été convaincus par l'expérience, ils ont relevé la tête, fiers de proclamer que rien ne leur paraissait plus honorable que de rendre témoignage à la vérité, rien de plus raisonnable que d'humilier leur raison devant l'autorité des faits.

Un médecin peut-il, dans l'état actuel de la société, rester indifférent à la question de savoir si l'homœopathie est vraie ou mensongère ?

Non ; devant l'homœopathie de plus en plus envahissante, son indifférence n'aurait point d'excuses.

Un médecin étranger à l'homœopathie peut-il, dans l'état actuel de la science, quand l'état de son malade est à ses yeux désespéré, se rendre ce témoignage qu'il a fait pour lui tout ce qu'il était humainement possible de faire ?

Non. Et c'est le cas de répéter ici le mot de notre Maître : « En médecine, négliger « d'apprendre, c'est un crime. »

Voici une phthisie pulmonaire qui se traîne péniblement à son inévitable dénoûment et qui est la dernière expression symptomatique de la scrofule. Tous les sirops, les iodures de fer, l'huile de foie de morue, etc., ont passé inaperçus, et l'on s'obstinerait encore à ne pas essayer du *calcarea carbonica* à la trentième dilution, comme Hahnemann le recommande, et comme des milliers de médecins, fort honorables et fort instruits, se vantent de l'avoir expérimenté avec succès !

Voici un enfant qui se meurt avec de fausses membranes dans le larynx et dans les bronches ; il ne reste plus d'espérance que celle d'une opération toujours douloureuse, et le plus souvent insuffisante, et l'on trouverait de bonnes raisons pour ne pas

recourir à l'*hepar sulfuris* et à *bromum*, quand des centaines d'observations sont consignées dans nos annales pour attester les merveilleux résultats de cette médication !

Deux hernies inguinales étranglées, avec vomissements de matières stercorales, ont été réduites, dans notre pratique, par la *noix vomique* (nous savons que quelques-uns de nos confrères ont également réussi dans des cas aussi graves), et l'on persiste à opérer la hernie étranglée sans songer le moins du monde à recourir à la noix vomique avant de procéder à l'opération !

Cependant, nous avons reçu, de nos maîtres d'autrefois, des leçons qui légitiment peu cette manière de faire et cette coupable indifférence. Le professeur Marjolin enseignait, il y a trente ans, à propos des hernies étranglées, qu'une fois, une seule fois, il avait réussi à réduire une hernie par un lavement de tabac, et que ce succès unique lui avait paru si désirable qu'il ne s'était jamais permis de porter le bistouri sur une hernie étranglée, sans avoir, au préalable, essayé du lavement de tabac.

Les orages de la dentition se traduisent, ici, par des convulsions, la fièvre, agitation, cris, sommeil interrompu par des sursauts, chaleur universelle avec rougeur plus marquée d'une joue, coliques avec ballonnement du ventre, diarrhée jaune verdâtre ; là, par un relâchement chronique du ventre : les selles sont en forme de bouillie, pâles, grisâtres, argileuses, adhérentes au vase ; le ventre est dur et volumineux par le gonflement des glandes mésentériques. Ici, *camomilla* est spécifique ; là, *calcarea carbonica*. — Et quand la vie de l'enfant est menacée, quand les moyens connus sont épuisés, on aurait le courage de laisser dans l'oubli *camomilla* et *calcarea* ! — Non, non, c'est impossible ; il n'y a de coupables que nous, et notre crime est de ne pas répandre la lumière avec plus de profusion.

Voilà une blessure d'arme à feu dans l'articulation du coude, qui, suivant l'appréciation d'un habile chirurgien, nécessite l'amputation immédiate. La gravité des désordres est telle, qu'en supposant que l'on pût maîtriser l'inflammation traumatique, le blessé succomberait à l'abondance de la suppuration. — L'homœopathie intervient, répondant à l'argumentation du chirurgien, qu'elle a l'espérance de réprimer l'inflammation par *arnica*, la suppuration par *silicea* ; repousse l'amputation proposée et guérit le malade. — Nous sommes heureux de reporter l'honneur de ce fait à notre ami le Dr Gillet de Marseille.

IX.

En faut-il dire davantage pour stimuler à l'étude de l'homœopathie le médecin qui veut être fidèle jusqu'au bout à sa vocation PREMIÈRE, UNIQUE, qui est de rendre la santé aux personnes malades ?

Pour nous, nous ne cesserons jamais de le dire, nous ne voyons rien de plus beau pour le médecin que de savoir se rendre utile.

Et notre sentiment ne date pas d'hier !

Peschier publiait, en 1838, dans la *Bibliothèque de Genève* (pag. 200, IIe série, t. Ier), une lettre de nous qui disait : « Vous « nous avez appris avec quelle noblesse on « répond à l'injure et comme, avec un tra- « vail opiniâtre, on confond l'ignorance ; « gloire à vous pour votre courage et pour « la peine que vous prenez à propager la « vérité ! Qu'il me soit permis de marcher « sur vos traces, d'espérer que je serai

« digne, un jour, d'être votre collaborateur.
« Jeune, l'avenir est à moi, et je veux tra-
« vailler, parce que je ne vois pas de titre
« plus honorable que celui que vous ont mé-
« rité et vos travaux et vos services, celui
« de médecin utile à son pays. »

C'était un engagement : — il a été tenu !

Dr A. Chargé.

BIBLIOGRAPHIE.

Application de la Médecine homœopathique aux traitements chirurgicaux

Par Ch. Bojanus

Médecin en chef de l'hôpital des Apanages de Nijny-Nowgorod (Russie) (1).

(Suite.)

OBSERVATION.

Un enfant de 4 ans, de forte constitution, fut soumis, le 2 janvier 1859, à la taille bilatérale; l'hémorrhagie n'était pas forte, mais, comme l'enfant s'agitait beaucoup après avoir été mis au lit, par précaution on plaça une canule. *Aconit* et *arnica* alternés de deux heures en deux heures.

La nuit suivante, il ne survint rien de grave : sommeil agité, fièvre d'intensité médiocre.

Le 3 *janvier*, forte fièvre, peau sèche, œdème du scrotum et de la verge leur donnant le double de leur dimension; le périnée, jusqu'à l'angle supérieur de la plaie, en est atteint : l'œdème présente une couleur livide et bleuâtre. *Aconit* et *apis* alternativement chaque deux heures.

4 janvier. Bon sommeil. L'état du malade ne s'est aggravé en rien; le gonflement persiste, mais il n'est pas augmenté; fièvre moins intense; l'excrétion de l'urine par la plaie est copieuse et libre. Vers le matin une selle normale. Pas d'appétit, soif médiocre. — Les mêmes remèdes sont continués.

5 *janvier*. La fièvre a diminué; l'œdème s'est propagé aux lèvres de la plaie, largement béante, boursouflée et couverte d'une masse blanchâtre caséeuse. La couleur des parties attaquées est plus foncée et fait croire à une gangrène imminente. *Rhus* et *apis*, alternativement chaque deux heures.

6 *et* 7 *janvier*. Moins de fièvre, l'œdème persiste dans le même état, mais la couleur en est moins foncée. Peu d'appétit; soif médiocre. Dans la nuit du 7 au 8, l'œdème s'accrut de nouveau; les parties qu'il occupait prirent une dimension énorme; les lèvres de la plaie encore plus boursouflées; la plaie elle-même largement entr'ouverte. La fièvre, pourtant, n'a pas augmenté; l'excrétion de l'urine est restée libre et abondante; selle normale. *Apis* chaque deux heures.

8, 9, 10 *et* 11 *janvier*. Dans ce laps de temps, la couleur livide et bleuâtre de l'œdème a disparu entièrement, quoique la dimension des parties soit la même. L'appétit est faible; selles journalières normales; l'urine est excrétée librement par la plaie; sommeil assez bon. *Apis* continué.

12 *janvier*. L'état du malade s'est aggravé considérablement; les lèvres de la plaie sont entièrement sèches, la plaie plus entr'ouverte. On remarque à la partie postérieure du scrotum et à la partie antérieure du périnée une tache livide, ronde, d'à peu près 5 centimètres de diamètre, cernée d'une ligne mince et jaunâtre, D'ailleurs, état général stationnaire. *Apis* continué.

13 *janvier*. Au centre de la tache livide il s'est fait une ouverture qui a donné lieu à

(1) Bruxelles-Paris, J. B. Baillière et fils.

un écoulement abondant de pus, entremêlé de tissu cellulaire mortifié ; l'œdème a diminué de beaucoup, et l'état des parties permet une exploration manuelle qui fait découvrir dans le fond du périnée un abcès énorme communiquant avec la plaie. État général satisfaisant. *Apis* trois fois par jour; bains de siége à l'eau tiède.

A partir de ce moment, les forces du malade augmentèrent sensiblement; la plaie, après s'être dégagée des parties mortifiées, se couvrit bientôt d'une granulation vive et abondante. Le 3 février, l'excrétion de l'urine s'opéra par la voie normale, quoique la plaie ne fût pas parfaitement cicatrisée. Le malade quitte le lit le 15 février, parfaitement rétabli.

DE L'ÉRYSIPÈLE TRAUMATIQUE.

L'érysipèle traumatique présente des différences dans son étendue et dans son intensité. On en voit ne présenter qu'une légère rougeur et tension de la peau, et d'autres fois on observe des enflures énormes avec formation d'ampoules et de gangrène plus ou moins étendue. Des symptômes alarmants consensuels ne tardent pas à se manifsster dans les centres nerveux.

Les avant-coureurs d'un érysipèle sont en général : forte fièvre, ne correspondant point souvent avec la gravité de l'opération; douleurs dans les parties opérées; insomnie, irritation ; souvent même, délire; langue sèche ; soif vive ou nulle.

2e *degré.* Le gonflement des parties est beaucoup plus considérable, très-douloureux; la peau d'un rouge vif luisant; formation d'abcès; suppuration abondante. Quelquefois une gangrène partielle très-superficielle.

3e *degré.* Les parties attaquées présentent un gonflement d'un rouge bleuâtre, passant subitement à la teinte livide; elles se couvrent de cloches remplies d'un liquide de couleur foncée noirâtre, et la destruction plus ou moins profonde par la gangrène est inévitable. L'état général du malade touche à celui du typhus; il se manifeste un fort délire avec soubresaut des tendons et carpologie; la langue devient sèche, fendillée et tremblante; les malades murmurent incessamment des paroles inintelligibles, quelquefois même il s'y joint des évacuations alvines semblables à celles qu'on observe dans le typhus, et la mort est le dernier trait de ce triste tableau.

Variété. ÉRYSIPÈLE RAMPANT. A son début, il tient du caractère de l'érysipèle du premier degré. Il ne se fixe jamais à une place et s'éteint au fur et à mesure qu'il s'éloigne de la place de sa première apparition. Il fait souvent le tour de tout le corps, et finit souvent par se fixer dans un endroit quelconque où il forme des abcès parfois très-grands.

Parmi tous les remèdes employés contre l'érysipèle il n'en est pas un seul dont l'effet puisse être plus décisif et plus prompt que l'*apis*. Aussi sommes-nous entièrement d'accord avec l'opinion de Wolf, quand il dit que depuis la découverte de l'*aconit* il n'y a pas de remède d'un effet aussi important et aussi étendu que l'*apis*.

Depuis que nous avons fait plus ample connaissance avec ce remède, nous entreprenons les opérations plastiques avec bien plus de sûreté, toute crainte d'une mauvaise issue de l'érysipèle nous étant enlevée. Aussitôt que l'érysipèle se manifeste, il serait même superflu d'en déterminer le degré pour l'emploi de l'*apis;* on n'a qu'à examiner les symptômes produits par ce remède sur

l'homme bien portant pour savoir l'effet qu'il produira sur cette maladie et pour se persuader qu'il n'y a rien d'outré dans ce que nous venons de dire. Les guérisons nombreuses obtenues par ce remède sont certainement plus éloquentes que tous les éloges de la théorie.

A ceux qui pourraient mettre en doute nos paroles et nos expériences, ou qui se contenteraient de hausser dédaigneusement les épaules, nous n'avons qu'à donner le conseil d'en faire consciencieusement l'expérience eux-mêmes.

OPÉRATION DE LA CATARACTE ET DE LA PUPILLE ARTIFICIELLE.

Immédiatement après l'opération, *Aconit* et *Conium* ont été administrés toutes les trois heures.

Aussitôt que le malade se plaint de douleurs aiguës dans les yeux, les deux remèdes mentionnés ci-dessus doivent être administrés à de plus rares intervalles, chaque deux heures par exemple.

Si les douleurs se propagent jusque dans la tempe, la tête, et qu'elles tendent toujours à augmenter, il faut avoir recours à l'emploi alterné de *Bellad.* et *Conium.*

Quand la conjonctive présente un aspect boursouflé ou œdémateux, si les paupières sont gonflées et se colorent d'une rougeur érysipélateuse, l'*Apis* est un remède d'une grande efficacité.

Si la conjonctive prend l'aspect du velours rouge, si le malade accuse des douleurs aiguës et tranchantes : — *Merc. corros.* et après lui *Sulfur.*

Granulation à la surface de la conjonctive : *précipité rouge de mercure.*

Douleurs très-vives et brûlantes dans les yeux, comme provoquées par des charbons ardents : — *Arsenic,* de préférence à tout autre remède.

Enfin, si l'inflammation était suivie d'un écoulement abondant d'un liquide blanchâtre, visqueux ou puriforme : — *Euphrasia.*

Nous nous sommes abstenu de toute application extérieure de remèdes, nous bornant à laver les yeux avec de l'eau tiède et à entretenir la plus irréprochable propreté.

CORRESPONDANCE.

Lyon, le 21 janvier 1868.

Monsieur le Docteur,

Permettez à un zélé partisan de l'homœopathie, d'abord profondément incrédule, puis ramené invinciblement à la vérité par une longue expérience et l'autorité invincible de faits irrécusables, de venir vous remercier, vous féliciter d'avoir fondé la *Bibliothèque Homœopathique.*

Votre but, c'est de vulgariser, de populariser la médecine, de faire triompher la vérité, d'obtenir qu'on ne se prononce sur une des plus grandes découvertes de nos temps modernes, la plus grande incontestablement au point de vue de l'humanité, *la loi de similitude,* qu'après un attentif examen des expériences décisives.

Ce but est noble, grand, juste ; vous l'atteindrez, malgré toutes les rivalités jalouses, toutes les oppositions haineuses, persécutrices.

Je soutiens, je défends, je propage l'homœopathie de toutes mes forces, d'abord parce qu'elle nous a guéris, moi et les autres membres de ma famille, de maladies graves, et ensuite parce que, dans ma conviction, seule véritable science médicale, elle peut rendre à l'humanité des services immenses. Je lui ai trouvé partout de nombreux ennemis, mais jamais des ennemis éclairés, jugeant d'après leur propre expérience ; toujours au contraire des ennemis prévenus, intéressés à fermer les yeux à la lumière. A la moindre discussion, j'ai toujours vu poindre l'opposition systématique, la mauvaise foi, l'i-

gnorance la plus complète des principes fondamentaux même de l'homœopathie.

Votre journal fera justice de cette opposition ignorante, anti-scientifique, haineuse, persécutrice. Elle mettra en lumière, d'une part, l'incohérence, les hésitations, les contradictions, l'absence de tous principes, de toutes lois dans le camp allopathique, et, d'autre part, l'accord parfait régnant dans le camp homœopathique, une loi générale qui guide toujours l'homœopathie et dont il ne doit jamais se départir : *la loi de similitude*, loi qu'il est aujourd'hui impossible de nier, qui se reproduit partout à l'œil attentif, et que chacun peut vérifier par soi-même.

Mais, comme le faisait très-bien observer le Dr *Franco* dans votre numéro du 15, le moyen de propager l'homœopathie, ce n'est pas tant de guerroyer, de combattre ses ennemis, que de guérir les maladies où l'allopathie s'est montrée impuissante; de publier le résultat des deux traitements, et d'en appeler au témoignage des nombreux malades qui, après avoir été vainement traités longtemps par l'allopathie et avoir été abandonnés par elle, ont pourtant recouvré la santé au moyen d'un traitement homœopathique.

Si une statistique de cette nature était établie, si elle était publiée, que de faits, que de guérisons inattendues, inespérées, elle mettrait au jour! Quels cris de reconnaissance s'élèveraient de toutes parts en faveur de la découverte !

Et alors, quel est l'homme dont les préventions seraient assez injustes pour ne pas concevoir au moins un doute ? Ce simple désir, c'est tout : car l'homœopathie ne demande qu'à se prouver, et dans le camp ennemi il y a certainement des gens instruits, de bonne foi, que l'expérience et la vérité ramèneront.

La loi de similitude vient de me faire découvrir, par hasard, une vertu précieuse dans une plante.

Me promenant, il y a quelques mois, dans des montagnes, je remarquai une plante assez curieuse. Son fruit est une petite pomme rouge assez semblable à une pomme d'amour, enveloppé dans une large enveloppe foliacée. Bref, j'avais devant moi le *Coqueret alhekange*.

Je demande à de bons paysans qui m'accompagnaient ce que c'est que cette plante, dont la singularité me frappe ; et l'un d'eux me conte aussitôt, en riant, les curieux effets de cette plante, qu'il ne connaît du reste pas autrement.

Suivant lui, une femme ne peut pas garder sur elle cette plante sans bientôt laisser involontairement échapper ses urines. Il suffit de garder un moment un morceau de cette plante, son fruit par exemple, à la bouche, pour se sentir, quelques instants après, pris d'un besoin pressant d'uriner.

Immédiatement, j'expérimente la plante sur moi-même ; je prends entre les lèvres un de ces jolis petits fruits ; et trente minutes après à peine je me sens pris, à plusieurs reprises, d'un besoin insolite d'uriner.

J'en conclus immédiatement que cette plante doit avoir une action puissante sur *la vessie, les voies urinaires.*

J'en fais cueillir une certaine quantité, et j'en remets une partie à M. le Dr *Frestier*, médecin homœopathe à Lyon, rue Centrale, 31, en lui signalant les faits que je viens de rappeler. Ce dernier veut bien se livrer à quelques expériences sur cette plante, qu'il publiera sans doute plus tard ; mais, en attendant, il me racontait dernièrement qu'il soigne depuis longtemps un vieillard atteint d'une inflammation chronique de la vessie, et que dans un des accès de la maladie où les autres agents qui s'étaient montrés efficaces jusqu'alors n'amenaient aucune amélioration, il avait administré le *Coqueret alkekange* à la 4e ou 6e dilution au 10e, et qu'immédiatement il avait obtenu un résultat des plus satisfaisants, qui dure encore.

Je livre cette petite découverte à l'étude des médecins homœopathes, bien persuadé que plusieurs d'entre eux s'empresseront de faire la pathogénésie de cette plante, et qu'ils y trouveront un spécifique pour soulager une foule des redoutables maladies de la vessie et des voies urinaires.

Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'assurance de ma profonde considération.

ALP. FOUSSEMAGNE

(ancien notaire, 2, rue Pareille, à Lyon), *votre abonné.*

—

AUTRE LETTRE.

Lyon, le 28 janvier 1868.

Monsieur le Docteur,

Si vous pensez que ma lettre puisse être utile à la cause que vous défendez, je vous autorise très-volontiers à la publier et à en faire tel usage que vous jugerez convenable.

Je suis profondément dévoué à l'homœopathie : dans ma conviction, fruit de nombreuses observations, de faits évidents, de guérisons presque inespérées, elle est la seule vraie science médicale. En dehors d'elle, il n'y a plus de lois ; il n'y a qu'incertitudes, empyrisme, essais dangereux, divagations, systèmes sur systèmes se détruisant les uns les autres.

En défendant, en soutenant, en propageant l'homœopathie, je remplis à la fois à mes yeux un devoir de reconnaissance et d'humanité.

Je possède à moi seul des documents qui, pour un esprit non prévenu, suffiraient largement pour démontrer la vérité de l'homœopathie. Tout observateur qui en aura fait un long et sérieux usage pourra bientôt en dire autant.

Les ennemis de l'homœopathie sont tous ou des gens intéressés à la combattre, ou des gens qui ne la connaissent pas et qui ont été influencés par les premiers.

La plupart de ceux qui en ont fait un usage sérieux reconnaissent sa supériorité et ne veulent plus de l'autre médecine.

Que d'exemples je pourrais en citer !

LE MÊME.

L'HOMOEOPATHIE EN ANGLETERRE.

D'après le *Directory homœop.* de 1867, il existe en Angleterre 262 médecins homœopathes, dont 108 à Londres, 8 à Liverpool, 5 à Dublin, 5 à Édimbourg ; 10 hôpitaux, 54 dispensaires, 4 sociétés médicales homœopathiques, dont la plus importante est la Société homœopathique Britannique.

Les journaux anglais, voués à la défense et à la propagation de l'homœopathie sont :

1° *The British Journal of Homœopathes*, — qui est à son n° 103 ;

2° *Annals of the British homœopathic Society, and of the London homœopathic Hospital* (publié avec l'approbation de la Société) ;

3° *The Monthly homœopathic Review*, — revue mensuelle qui compte plusieurs années d'existence.

LIVRES REÇUS :

JUSTIFICATION DE L'HOMŒOPATHIE *dans ses principes essentiels ;* exposition doctrinale et réfutation des principales objections de M. Brenier, par le Dr H. T. Bernard de Gand. — Gand, 1868.

IL COLERA, *Reflessioni* del sac. Dr Bertucci, ancien président de la Société homœopathique de Palerme, etc. — Palermo, 1867.

IL COLERA *e i Sistemi medicali col risultati avuti d'all omeopatia in Palermo*, dal prof. Cataldo Cavallaro.

HAHNEMANN, *o Annali di medicina omeopatica per la Sicilia* (seconda serie), vol. I, 1er numéro.

LE PROPAGATEUR *de la Méditerranée et du Var*, revue scientifique, littéraire et industrielle, au profit des pauvres. Numéros de décembre, janvier, février et mars.

EL CRITERIO MÉDICO, organo oficial de la Sociedad Hahnemanniana Matritense.

LA REFORMA MÉDICO, periodico oficial de la Academia homeopatica espanola, etc.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

COMMENTAIRES

SUR

LA THÉRAPEUTIQUE.

—

OBSERVATIONS CLINIQUES.

—

« Medicina tota in observationibus. »
SYDENHAM.

« Toute la médecine est dans les *observations*, dans l'*art d'observer*, » disait un de nos maîtres les plus vénérés, celui qu'on a surnommé à si juste titre l'Hippocrate du Nord.

C'est là une grande vérité, sans doute, mais non TOUTE la vérité, car là n'est pas *toute* la médecine, *tota medicina*. Cette science devait se composer, en effet, d'un triple problème à résoudre : 1° celui de la maladie, d'abord à bien reconnaître ; 2° celui du médicament *déjà* expérimenté ; 3° ensuite, celui du rapport à établir entre la maladie et le remède.

Trop longtemps la médecine, privée de cette base à triple assise, qui devait seule lui imprimer un caractère de science positive, oscilla, conjecturale et incertaine, de système en système, malgré le génie même de ses fondateurs et le tact parfait avec lequel ils observaient, à leur manière.

Si le coup d'œil était profond, si les instruments explorateurs se perfectionnaient, la méthode manquait : la science n'était pas fondée encore. Faut-il donc s'étonner des erreurs accumulées, des déceptions subies, de tant de vœux, de *desiderata* échappés à de si nobles cœurs, à tant de grands esprits !

Hippocrate, dont on ne peut parler qu'avec la plus grande humilité, et qui est regardé comme le fondateur émérite de l'*observation* en médecine, manqua le but, il faut le reconnaître, faute d'avoir assez compris CE qu'il fallait et COMMENT il fallait *observer*, et dans quelle FIN il devait surtout le faire.

Aujourd'hui que, grâce à des siècles d'investigations, l'épreuve est faite, que l'expérience est acquise par tant de travaux entassés, et qu'on peut affirmer que la démonstration en a été fournie d'abord, comme en algèbre, *per absurdum*, par l'absurde des méthodes employées, et, de plus, par l'exacte pratique des réformes obtenues, il est facile de reconnaître que l'ART d'observer en médecine ne pouvait être fondé avant

la découverte de la SCIENCE qui devait y présider.

Comment observer, en effet, avec le succès désiré pour guérir : *tutò citò et jucundè*, si ce qu'il fallait guérir n'était pas connu, précisé, *individualisé;* si le curatif n'était pas acquis à la thérapeutique par la *pathogénésie;* si, enfin, la règle pour appliquer ce qui devait être *curatif* à ce qui pouvait être *curable,* n'était pas déjà proclamée?

Hippocrate ne put donc, malgré son génie, appliquer à l'art d'observer, par exemple, la méthode de l'*Individualisation,* fondée seulement par Hahnemann.

De plus, n'ayant pas encore de thérapeutique, c'est-à-dire ni *pathogénésie* ou connaissance des *effets purs* des remèdes, ni règle pour leur application aux maladies (deux découvertes dues encore à notre Maître), Hippocrate se borna à observer ce qui se passait dans les maladies, nota avec soin leurs évolutions ou crises, en calcula et indiqua les jours et époques, et pour médication s'en rapporta au *natura medicatrix*, aux seuls efforts de la nature, dont il se constitua le serviteur et l'interprète, *naturæ minister et interpres.*

D'immenses lacunes, comme on le voit, et de quelle importance! apparurent dès l'origine de notre art, malgré les facultés éminentes qui distinguèrent le premier fondateur, malgré les travaux de toute sorte qu'il nous a laissés sur la matière. La tâche lui avait paru même si grande, qu'il avait dit, avec trop de raison : *Ars longa, vita brevis.* Il la confia donc à la sagacité de ses successeurs pour l'achever.

Galien, malgré l'originalité de son esprit, tout en se séparant du maître, ne combla aucun de ces vides; mais il imprima cependant à la médecine de son temps un caractère de *positivisme* basé sur ce qu'il y avait de plus tranché, de plus palpable, de plus local dans la maladie, pour lui opposer ce qu'il y avait de plus *contraire* parmi les médicaments connus : *Contraria contrariis curantur.*

Telles furent, en effet, sa méthode d'observer et sa thérapeutique.

La médecine, faut-il le dire? sembla dès lors constituée, tant les apparences, même dans les choses les plus graves, séduisent les esprits superficiels, qui, de tout temps, pullulent et dominent dans les conseils des peuples! La doctrine médicale des CONTRAIRES, favorisée par l'esprit d'antagonisme des époques successives de la philosophie et de la civilisation, proclamant, à tort, l'art de combattre ses ennemis avec des armes opposées, la barbarie et le matérialisme se réunirent pour propager jusqu'à nos jours de tels enseignements et pareille morale!

On ne sait que trop ce qu'il advint de cette prétendue science pour l'art d'observer et de guérir, comme pour l'art de moraliser les hommes. L'école *positiviste,* ou plutôt matérialiste de nos jours, ravivée par Büchner en Allemagne et ses affidés en France, a prouvé, par les Congrès de Liége et de Genève, ce qu'on pouvait en attendre au point de vue spiritualiste et moral... Et l'École médicale de Paris montre chaque jour, de plus en plus aussi, par son enseignement et sa pratique, l'abîme vertigineux dans lequel elle est tombée.

De tels principes ne devaient-ils pas aboutir là forcément?

Les successeurs de Galien, comme on ne le voit que trop de nos jours encore, ne firent donc rien de bien pour la solution des grands problèmes médicaux, que l'art d'observer devait mettre en pratique et en honneur.

Arrêtons-nous seulement aux modernes pour en juger mieux encore.

Pas plus que Brown en Angleterre, Pinel et Broussais en France ne découvrirent la vraie voie, et chacun d'eux imprima à son école respective les tendances basées sur ses propres vues, et bien éloignées encore de la science désirée par tous.

Ainsi Brown, dans le siècle dernier, ayant réduit toutes les maladies en deux grandes classes : *sténiques* et *asthéniques*, c'est-à-dire celles où la force d'*incitation* était en plus, celles où elle était en moins, divisa, à leur tour, les médicaments en deux classes correspondantes, et le cercle de l'observation devint des plus restreints, se réduisant à reconnaître la force en excès pour la diminuer, ou la faiblesse exagérée pour la relever, à l'aide des moyens les plus appropriés à ce double degré d'*incitabilité* organique.

On a vu ce que pareille doctrine (si doctrine il y a) privée de notions suffisantes en physiologie et pathologie essentielles, en séméiotique caractéristique et en pathogénésie pure, etc., pouvait et a dû produire.

Pinel, de son côté, en face du chaos qu'il déplorait, trop imbu des méthodes naturelles des Linnée et de Jussieu, ne songea qu'à classer, lui aussi, les maladies dans un ordre en rapport avec leur caractère nosologique, propre à les faire entrer dans sa *Nosographie*, et à les caser dans la série où certain genre de médicaments pouvait leur convenir.

Malgré tout ce qu'un esprit ingénieux pouvait apporter de tact, de patience et de lumière dans pareil enfantement, tout devait y sombrer comme doctrine de l'art de guérir ; car tout y manquait aussi du côté des éléments essentiels et constitutifs de cet art, comme on le pressent déjà et comme on le verra encore mieux par la suite.

Enfin Broussais, le disciple et trop vite le rival de ce maître trop peu respecté, aborda un tout autre système, et, basant sur l'*irritation* des organes sa médecine dite *physiologique*, ne rechercha, par l'observation, qu'à démontrer la lésion de fonction et de tissu dans chaque cas morbide, dont tous les symptômes devaient se borner aux signes objectifs, que l'observation la plus rapide pouvait toujours fournir et colliger.

Pour lui, tout était là. L'irritation produisant la douleur, et, par là (*ubi dolor, ibi fluxus*), un afflux de sang plus ou moins abondant. Sa thérapeutique, appuyée sur la *loi des contraires* de Galien, opposait la méthode des *antiphlogistiques*, c'est-à-dire les saignées générales ou locales. Et le problème de l'art de guérir, réduit, comme on le voit, à sa plus simple expression, c'est-à-dire à ce qu'on prenait si à tort pour la maladie vraie, en face de ce qu'on croyait être le remède, sembla une fois encore plus que jamais résolu, et Dieu sait avec quelle foi, quel enthousiasme le novateur fut acclamé !

Hélas ! ce n'était encore là qu'un beau rêve, qu'un mirage trompeur qui séduisit, égara complétement le brillant et fougueux professeur du Val-de-Grâce, dont le prodigieux talent d'exposition attira et passionna autour de sa chaire les plus hautes célébrités de son temps. On peut dire que son enseignement fut un long règne pendant lequel tout fut renversé en théorie, en pratique, en polypharmacie surtout. Sous ce dernier rapport, le service rendu fut immense. Et qui eût jamais dit alors qu'il devait être sitôt oublié par la plus noire des ingratitudes et par la plus inconcevable des réactions, qui précipita de nouveau la gent médicastre dans les manipulations et l'administration des dro-

gues les plus noires, les plus dégoûtantes et les plus toxiques !

Tout était donc encore perdu une fois de plus, de tant de travaux et de si audacieuses tentatives! Et Broussais même, dont la gloire occupa un instant toute l'Europe médicale, et dont le génie sembla illuminé par celui de cet autre conquérant qui lui fournissait par ses batailles d'immenses champs d'observations et de lumières ; Broussais, qui traçait avec la rapidité de l'éclair, de sa plume alors souveraine, comme Napoléon de son épée victorieuse, les décrets de son vaste empire et ses formules impérissables....., tomba comme lui, tout à coup, dans une dernière victoire, et vit tout s'engloutir sous ses pas dans un abîme où il disparut, lui aussi, comme un dieu de l'antiquité!

Au dire même de ses partisans les plus enthousiastes, de ses amis les plus passionnés, Broussais aurait vécu trop longtemps pour sa gloire ; car la plupart déjà, sans respect pour ce géant des dernières batailles, s'écriaient : *Insanit! insanit!* Comme si tous les hommes de génie, tous les réformateurs qui ont imprimé leurs pas sur le sable mouvant des institutions humaines, n'ont pas été poursuivis des mêmes insultes, de la même impiété!

Pour nous, plus froids et plus équitables dans nos jugements, ce n'est pas ainsi que nous devons apprécier ce maître si éminemment extraordinaire; ce n'est pas plus dans ses triomphes que dans ses revers que nous cherchons la lumière nécessaire pour le bien voir et le juger; nous la trouverons bien mieux dans ce fait immense, historique et d'un si profond enseignement que, de son rocher de Sainte-Hélène, lui aussi, à son lit de mort, éclairé par ces lueurs prophétiques qui visitent alors les hommes véritablement prédestinés, Broussais *confessa ses erreurs* et *inscrivit, proclama dans ses Mémoires* la supériorité, l'avénement prochain, inévitable, de la doctrine de Hahnemann, dont il gémissait d'avoir aperçu trop tard la lumière.

Que dire après pareil événement, après de tels souvenirs? Que penser, après semblable météore, des radieux satellites qui ne brillèrent que de son éclat?

Et pour ne citer que le plus élevé, le plus rayonnant de tous, le célèbre professeur de la Charité, que laissera M. Bouillaud en dehors de son *Traité des maladies du cœur* et de quelques autres travaux remarquables? Quelle sera sa succession à propos d'une méthode scientifique, définie, pour observer intégralement chaque cas morbide, en vue d'une médication à lui appliquer? Que trouveront ses internes les plus fidèles, ses élèves les plus clairvoyants, dans ses œuvres en fait de *doctrine médicale* définitivement arrêtée comme DIRECTION, LOI scientifique à suivre dans l'exercice de la plus utile, de la plus difficile des professions? Quelle méthode emporteront-ils avec eux, en le quittant, pour aller rejoindre dans le monde où les ont déjà devancés leurs aînés, élèves comme eux aussi de ce maître distingué, et qui, pour la plupart déjà las, déçus dans la carrière parcourue par eux, en sont à chercher un autre phare, un autre guide?

Nous aurions trop à dire s'il nous fallait répondre, et nous préférons attendre pour eux les effets, toujours si puissants, sur les intelligences vraies, de l'application de ce qu'ils auront appris et retenu des divers procédés à eux conseillés, comme des résultats inattendus qu'ils seront forcés de subir et de méditer.

Alors, sans doute, après quelques années d'une pratique active, mais infructueuse mal-

gré leur dévouement, ils seront infailliblement arrêtés, eux aussi à leur tour, sur leur chemin de Damas, et frappés de cette éclatante vérité que Bichat, le précurseur de leurs maîtres, a jetée dans le monde avec toute la puissance que donnait à son autorité l'incontestable mérite de ses œuvres, bientôt immortelles : « On dit que la pratique de la médecine est rebutante; je dis plus, elle n'est pas, sous certain rapport, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales. » (BICHAT, *Anatom. génér.*)

Et si pareille condamnation des mêmes procédés toujours en honneur, et d'aussi peu de valeur malgré certaines variantes, ne leur suffisait pas, ils n'auraient, pour achever leur trouble et réveiller leur raison trop longtemps endormie, qu'à lire, relire et surtout méditer ces autres sentences, prononcées du haut de leur chaire par d'autres maîtres, aussi bons juges en pareille matière et d'une autorité plus nouvelle :

« Le jugement sévère infligé par Bichat fut toujours et est encore une vérité. » (FORGET, *Des Obstacles aux progrès de la thérapeutique positive.*)

« Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence de principes dans l'application de l'art, empirisme partout : voilà l'état de la médecine. » (MALGAIGNE, Acad. de méd., séance du 8 janvier 1856.)

« C'est surtout dans les services où la médecine est la plus active que la mortalité est la plus considérable. » (MAGENDIE, le 16 fév. 1846.)

« Temps perdu ! La matière médicale est toute à refaire. » (BORDEU.)

« La matière médicale est encore une collection de conclusions trompeuses, d'annonces décevantes, plutôt qu'une véritable science. » (BARBIER, *Traité de mat. méd.*, tom. I, p. 184.)

Et pour en finir par le coup de massue appliqué à ces doctrines en ruines par la main la plus vigoureuse et le génie le plus autorisé, répétons avec lui ce cri de suprême justice :

« Est-ce qu'une main hardie ne nettoiera pas enfin cette étable d'Augias ? » (STAHL.)

Que dire de plus solennel et de plus irréfutable, en face des principes faux formulés par nos premiers initiateurs, et sanctionnés, refondus, puis condamnés et remplacés dans le même ordre d'idées par les modernes et les contemporains, à propos de l'art d'observer et de guérir en médecine ?

Tout ne semble-t-il pas y traduire au grand jour l'erreur la plus flagrante, la déraison la plus révoltante, en face de l'orgueil le plus condamnable et de l'impuissance la plus humiliante ! Qui donc d'entre nous et des intelligences qui nous dépassent et nous dominent voudrait, en sciences mathématiques, chimique, physique, naturelle, etc., affubler pareille défroque, et surtout en morale oserait s'en servir pour guide, pour modèle ?

Et c'est avec de pareils débris de monuments aussi vermoulus qu'on voudrait, à cette heure, édifier le temple qui doit tous nous réunir ! C'est avec des amendements ajoutés à tant de doctrines surannées qu'on espérerait former nos enfants à la VÉRITÉ EN MÉDECINE !

Pauvres voyants qui avez des yeux et ne voyez pas ! pauvres esprits qui croyez comprendre et ne comprenez point !

Non ! ce n'est pas vous qui aurez jamais le génie et la gloire d'édifier la nouvelle Jérusalem de la médecine ; son réformateur est apparu, et le code sublime de sa révélation est proclamé.

C'est donc à nous, ses disciples, ses propagateurs, à appliquer de mieux en mieux et dans toute leur pureté, seule condition de leur réussite, les principes fondamentaux de sa doctrine; laquelle, enrichie des matériaux laissés par ses ancêtres et justement appropriés, en toute justice et mesure, avec toute gloire hautement à eux rendue par lui, constitue à cette heure, non pas UNE des branches de l'art de guérir, mais bien cet art même dans toute son essence et son intégralité.

En effet, Hahnemann est non-seulement le premier qui ait répondu, dans toute la science et l'exigence voulues, à l'aphorisme de Sydenham : *Medicina tota in observationibus*, en nous apprenant à observer autrement même qu'Hippocrate et ses successeurs les plus dignes, les plus divers; mais il nous a de plus et surtout appris à découvrir, par des expériments sur nous-mêmes et sur d'autres en état de santé, les propriétés *positives*, *pures* des médicaments; et comme terme définitif de nos efforts et but unique de notre profession, qui est de guérir, il a complété son œuvre en formulant par une RÈGLE, une LOI directrice d'application, le *rapport* que nous devions établir entre la maladie parfaitement étudiée, *individualisée*, et le remède aussi exactement approfondi que *personnifié*, si on peut le dire.

C'est bien alors qu'il est permis et possible d'affirmer que l'art fut constitué définitivement; car tous les problèmes posés par la sagesse et les besoins incessants de tous les âges se trouvèrent résolus.

L'art d'observer, en effet, ne consistait plus seulement à découvrir l'organe, le tissu, leurs fonctions troublées, dénaturées; à isoler, localiser le mal pour en faire un être, une entité morbide cantonnée dans l'organisme. L'observation allait bien plutôt consister dans l'art de savoir analyser d'abord *tout* ce qui, dans les causes, symptômes et signes, pouvait, de près et de loin, éclairer le fait morbide ou plutôt encore l'être *entier* malade. Puis la synthèse, groupant et *individualisant* ces divers caractères, allait achever le portrait en lui imprimant ses dernières nuances, ses traits les plus personnels, puisés dans une foule encore de circonstances se rapportant au passé, au présent, aux heures du jour, de la nuit, où se manifesteraient les diverses modifications de mieux ou d'aggravation apportées par ces divers quotients, tous d'une incontestable valeur pour la solution du diagnostic et de la cure à opérer.

Tâche immense, difficile sans doute à remplir, pleine d'écueils, de découragements et d'amères déceptions; mais tâche foncièrement imposée et impossible à franchir légèrement, sous peine de mériter cette dure condamnation prononcée par le Maître : « *Quand il s'agit de guérir, négliger d'apprendre est un crime.* »

Ainsi :

1° L'observation une fois bien appliquée dans toutes ses conditions;

2° Le remède une fois acquis par des expériments répétés sur l'homme sain et ayant produit sa physionomie maladive, ses propriétés toxiques, pathogénésiques;

3° Il ne restait plus qu'à appliquer l'un à l'autre, dans le *rapport* qui pouvait le mieux leur convenir, leur être le plus intime, le plus adéquat.

Et ce rapport ayant été reconnu, de par l'expérience déjà, devoir être le plus *semblable* et non le plus *contraire*, l'art de guérir fut dès lors scientifiquement et logiquement fondé par le couronnement de son édi-

fice, qui fut la *loi des semblables* : *Similia similibus curantur*.

Ah! cette fois-ci, nous ne craindrons pas de l'affirmer hautement, comme toute une génération nouvelle l'a déjà fait depuis près d'un demi-siècle : la tâche d'Hippocrate était achevée, et l'*Ars longa, vita brevis* n'avait plus sa raison d'être, dans le même sens du moins.

C'est donc à Hahnemann qu'incombe pleinement la gloire d'avoir achevé l'œuvre grandiose du Maître des maîtres; et c'est dans ses ouvrages seuls, dans l'observance stricte de ses enseignements, qu'il faut aller puiser la vraie lumière pour le comprendre et la seule méthode pour l'imiter et réussir.

Nous n'avons pas à citer ici ses livres, connus de tous ; nous n'avons qu'à recommander de les lire avec toute l'attention, toute la patience qu'ils réclament.

Et bientôt, pénétrés de l'esprit qui domine la lettre de ses travaux, désormais immortels aussi, ses nouveaux disciples comprendront avec nous que sa doctrine n'est pas seulement une thérapeutique, mais bien toute la SCIENCE de guérir. Ils ne tarderont pas à reconnaître, en toute évidence, que la pathologie comme la physiologie, malgré leurs prodigieuses richesses, ne peuvent suffire à nos exigences nouvelles et nous satisfaire complétement en face du nouvel *Art d'observer* et *de guérir*.

Ils ne tarderont pas non plus à se convaincre foncièrement qu'il y a tout un abîme entre les enseignements de l'École officielle et ceux de sa Réforme ; et qu'il y aurait folie à vouloir y ramener les élèves que nous avons conquis au nouvel art. Continuer à s'égarer dans cette voie oblique est un véritable schisme, qui précipiterait bientôt dans la décadence la plus complète les esprits même les plus forts et les errements en apparence les mieux combinés.

Combien nous aimons mieux ces disciples de la seconde génération, parmi lesquels se distinguent surtout les membres de la *Société Hahnemanienne* de Madrid, que nous avons vue naître et grandir, et qui, prenant en main le drapeau du Maître (que de rares vétérans de la première heure portent encore bravement), enseignent que dans l'œuvre de Hahnemann se trouvent, comme dans la mine la plus riche, *tous* les éléments constitutifs de notre art, et qu'il n'y a absolument pour réussir qu'à savoir les chercher, les approprier à leur usage respectif, sans avoir besoin de les amalgamer à d'autres qui leur sont tout à fait étrangers !

Que ceux qui suivent à cette heure nos discussions et dissidences à ce sujet se donnent la peine de lire, dans un des derniers numéros du *Criterio medico*, les *Commentaires sur la pathologie* du Dr Pellicer, le si digne élève de notre éminent collègue le Dr Nunèz, ainsi que l'admirable observation et cure qui en est le sujet, et dont les minutieux détails si habilement scrutés et groupés, *individualisés* et *caractérisés*, donneront de suite raison du succès obtenu. Ils verront, éclairés par cette lumière, qu'aucune autre méthode, puisée même aux meilleures sources de l'École officielle, ne pouvait fournir une démonstration plus scientifique, plus heureuse, du véritable art de guérir.

Nous ne craignons donc pas de déduire de ces Commentaires et d'affirmer hautement :

Que l'ART d'observer en médecine n'existait pas, avant Hahnemann, TEL qu'il devait être enseigné et pratiqué pour rendre fructueuse l'application de la thérapeutique. Nous ajouterons même que cette dernière n'était pas davantage connue ni formulée avant lui.

Hahnemann a donc résolu à lui seul tous les problèmes posés pour la découverte du véritable art de guérir.

Nous allons essayer, en toute humilité, d'en fournir quelques preuves pratiques.

OBSERVATIONS CLINIQUES.

Première observation.—Mme A. de P., âgée de vingt-neuf à trente ans, veuve depuis quelques années, d'un tempérament sanguin nerveux, n'ayant jamais été sérieusement malade, vit sa santé s'altérer rapidement par suite de vifs chagrins concentrés et par des surexcitations dont son mari avait abusé, dont il était mort tout à coup, foudroyé près d'elle par une hémorrhagie cérébrale.

Il en fallait moins pour perturber profondément une nature aussi impressionnable et dont la moralité autant que la dignité avaient protesté aussi souvent. Des crises hystériques, épileptiformes, la jetèrent dans un trouble dont elle n'était plus maîtresse, ce qui la conduisit rapidement à une espèce de monomanie *aphrodisiaque* contre laquelle lutta vainement toute la puissance restée saine encore de sa raison.

Les accès se répétaient le jour et la nuit, et plusieurs fois la semaine. Tous les moyens en honneur avaient échoué, même la fameuse panacée de Trousseau : la *belladone*.

Appelé auprès de cette intéressante malade aux environs de Paris, et bien renseigné sur les antécédents, les causes, les circonstances, les caractères *individuels* de ce cas; après avoir surtout étudié les symptômes *générateurs* de chaque crise et fait de la *malade* plus encore que de la *maladie* une étude *spéciale*, sans nous arrêter à l'*Incitation* de Brown, à la *Nosographie* de Pinel, à l'*Irritation* de Broussais, nous fûmes frappé de l'air de dignité et de concentration d'esprit que nous offrit la malade ;... et sur ce et tout le reste, notre plan fut arrêté aussitôt.

Puls. 30e modifia et régularisa d'abord la menstruation ; puis *Platina* 30e diminua, éloigna d'abord les crises, que *plat.* 200e (répétée de loin en loin en une seule dose, 3 glob. avec un peu d'eau) ANÉANTIT complétement. Depuis un an, rien n'a reparu.

Nous dirons nos préférences en ce cas pour *Plat.* sur *Phos*, *Origan*, etc.

Dr F. PERRUSSEL.

(*A continuer.*)

DU PANARIS

ET DE SON TRAITEMENT.

On désigne sous le nom de *panaris* toutes les inflammations siégeant dans un point des doigts et des orteils, mais surtout des doigts.

On distingue trois variétés :

1° L'inflammation est développée entre l'épiderme et la peau après une piqûre superficielle, ou par suite de l'arrachement d'une de ces pellicules épidermiques appelées *envies*. C'est le plus faible degré du panaris, vulgairement dit *tourniole*.

Les symptômes qui le caractérisent sont : à la surface pulpeuse du doigt ou au pourtour de l'ongle un gonflement luisant et rosé, accompagné de douleur plus ou moins vive, avec prurit, et bientôt suivi du soulèvement de l'épiderme, de la formation d'une vésicule remplie d'un liquide séro-purulent ou sanguinolent.

Rompue spontanément ou artificiellement, la vésicule laisse voir le derme couvert d'une exsudation albumineuse, et souvent un ul-

cère ou une perforation du tissu cellulaire sous-jacent.

Le remède à lui opposer est *mercure.*

2° L'inflammation réside dans le tissu cellulaire ; le panaris est alors dit *phlegmoneux.*

3° L'inflammation s'étend jusque dans la gaîne des tendons ; panaris *tendineux.*

Ces deux variétés constituent seules le panaris proprement dit ; elles sont deux degrés différents d'une seule et même maladie.

Le panaris *tendineux* est assurément le plus grave et succède le plus souvent au panaris *phlegmoneux;* or, comme l'inflammation de la gaîne des tendons est toujours à redouter toutes les fois que le panaris commence par l'inflammation du tissu cellulaire, il importe de traiter avec soin tout panaris à son début, afin d'être plus sûr de l'enrayer dans sa marche envahissante.

Les symptômes du panaris proprement dit sont : des élancements insupportables, un gonflement chaud, brûlant, de la partie, avec douleur profonde ; fièvre, privation complète de sommeil ; angoisses vives.

Le panaris peut avoir pour terminaison la suppuration, l'exfoliation des tendons, la carie des os des phalanges et la perte du doigt.

Au seul énoncé de ces tristes conséquences, il est facile de comprendre de quelle importance il est toujours, un panaris étant donné, d'en arrêter les progrès.

Les douleurs du panaris sont d'une telle violence qu'on ne saurait trop se hâter d'y couper court.

Faire avorter le panaris est donc le premier besoin du patient et la première indication qui doivent préoccuper le médecin.

On y a songé de tout temps et beaucoup.

Depuis le savant religieux Trappiste Debreyne jusqu'à la *Médecine usuelle* du Dr Ysabeau, il ne manque pas de moyens proposés.

Debreyne avait décoré du titre d'*onguent abortif* le mélange d'un onguent mercuriel avec l'extrait de *belladone,* auquel on ajoutait encore de l'opium brut en poudre.

Cet onguent aurait peut-être quelques chances de succès, puisqu'il a pour base le *mercure,* que nous avons cité tout à l'heure comme étant dans un certain degré d'homœopathicité avec l'inflammation siégeant au bout des doigts ; mais, en outre que le mercure n'embrasse dans sa sphère d'action que l'inflammation qui réside entre l'épiderme et le derme, c'est-à-dire le degré le plus léger du panaris, il nous est impossible de lui accorder une grande confiance quand nous le voyons associé, mélangé avec la *belladone* et l'*opium :* de telles alliances sont toujours malheureuses.

Quant au procédé du Dr Ysabeau, qui consiste, en toute saison, à exposer le doigt dans lequel on ressent des élancements, précurseurs habituels du panaris, à la fumée très-chaude d'une feuille de papier gris en combustion : « A cet effet, la feuille est tordue « dans le sens de sa longueur ; elle est allu- « mée par un bout, et le doigt reçoit, tant « qu'il dure, le jet de fumée qui se dégage « par le bout opposé. L'opération, renouve- « lée trois ou quatre fois dans un jour, man- « que rarement son effet. » (*Guide médical des familles,* par Ysabeau ; 1860.) Nous n'avons pas à nous prononcer, ne l'ayant jamais essayé.

Nous devons à la vérité de faire connaître le moyen suivant, parce que nous savons qu'il a été utile un grand nombre de fois : « On plonge un citron entier dans l'eau bouil- « lante ; on le retire après 7 ou 8 minutes « de cuisson. On pratique dans le centre du « citron et dans le sens de sa longueur une « ouverture assez large pour contenir tout

« le doigt malade ; celui-ci plonge dans la « pulpe et demeure dans le citron comme « dans une énorme gaîne que l'on assujettit « en coiffant la main tout entière d'un mou- « choir convenablement appliqué et noué. « Le malade porte le bras en écharpe, et « vingt-quatre heures après on enlève l'ap- « pareil ; le panaris a avorté. Ce moyen est « véritablement héroïque. » (Dr de Grand-Boulogne, *Conseiller médical des mères de famille*, 1864, page 329).

L'homœopathie a aussi son remède abortif du panaris : c'est le muscadier de Cayenne (*myristica sebifera*).

Je dois à un fait tout récent de connaître mieux que personne, et par une expérience personnelle, l'action physiologique et curative de cette précieuse substance, citée çà et là depuis quelque temps dans nos livres, mais sans observations à l'appui.

A la suite d'une piqûre faite avec des ciseaux à l'extrémité de l'index de la main droite, les premières souffrances ayant été complétement négligées, il me survint un gonflement considérable de tout le doigt, plus marqué pourtant à la première phalange, avec battements atrocement douloureux dans les parties les plus profondes du doigt malade. Après trente-six ou quarante-huit heures de souffrances vives et encore négligées, l'inflammation commença à envahir la gaîne fibreuse des tendons fléchisseurs du doigt. La preuve en était dans le gonflement des parties, la violence des douleurs, qui dépassaient de beaucoup le creux de la main pour irradier du poignet au creux de l'aisselle. Après une nuit de fièvre, d'insomnie, d'angoisses que l'*aconit* avait été impuissant à combattre efficacement ; présumant à regret que cette inflammation était trop ancienne et trop aiguë pour pouvoir se terminer autrement que par suppuration, je pris *hepar sulfuris*. J'en éprouvai du soulagement, et je me résignai à une suppuration que mon imprévoyance n'avait pas su prévenir, quand, les douleurs venant à reprendre une nouvelle intensité, je songeai à vérifier sur moi-même le bien que j'avais entendu dire du muscadier de Cayenne (*myristica sebifera*).

Tout ce bien consistait dans le rudiment de pathogénésie que Mûre a publié de ce médicament dans sa *Matière médicale du Brésil*; dans les mentions que je savais avoir été faites de sa spécificité dans le panaris, mentions qui ne reposaient que sur des *on dit*, et dans les récits qui m'avaient été faits par des gens du monde, entre autres par des officiers de marine revenus du Brésil, de guérisons de panaris par ce même médicament.

Toujours est-il que j'en pris une goutte de la cinquième dilution dans 125 grammes d'eau alcoolisée ; le chiffre de la dilution fut déterminé par le hasard : c'était le chiffre que j'avais sous la main. Après la troisième cuillerée, j'en éprouvai un grand soulagement. J'aurais dû en rester là pour me conformer à mon expérience, mais je n'en fis rien ; non-seulement je vidai promptement la première potion, mais dans mon impatience fébrile j'en fis préparer une seconde, encore avec une goutte de la même dilution, et je l'avalai sans réflexion.

Peut-être me suis-je dit que, dans ma vie agitée, le médicament avait couru grand risque d'être compromis dans son action ? J'ai eu tort : 2 gouttes de la cinquième dilution, c'était trop, beaucoup trop.

Pendant trois jours au moins j'ai ressenti au doigt malade, aux autres doigts de la main droite et même à tous les doigts de la main gauche, surtout à leur extrémité et sous les ongles, des brûlements, des élancements

avec engourdissement et fourmillement, comme si j'avais tenu des objets longtemps et fortement serrés. Ainsi j'ai souffert atrocement; mais il est arrivé ceci de particulier qu'après ces souffrances excessivement vives et pendant lesquelles le doigt malade restait stationnaire, le gonflement s'est immédiatement dissipé sans qu'il se soit formé une seule goutte de pus.

Il est impossible de ne pas reconnaître l'action curative du médicament à ce trait que l'inflammation s'est arrêtée pour disparaître entièrement, au moment même où la suppuration paraïssait être inévitable en raison de l'acuïté et de l'intensité des phénomènes inflammatoires.

Désormais ce ne sera pas sur des *on dit*, ni même simplement sur la pathogénésie de Mûre, qui, tout écourtée qu'elle est, n'en a pas moins le mérite de nous avoir mis sur la voie, que j'appuierai ma prescription du *myristica sebifera* dans le traitement du panaris; ce sera sur ma triste mais profitable observation.

Oui, je recommande de recourir à ce médicament dès que les premiers symptômes du panaris apparaîtront, car c'est à faire avorter l'inflammation que s'exerce particulièrement son action curative; mais ce que je recommande aussi et avec grand soin, c'est d'en prendre moins que moi et à plus haute dilution.

Dans les cas moins heureux où il n'aura pas été possible de faire avorter le panaris, et où l'inflammation ne pourra plus se terminer autrement que par suppuration, l'homœopathie présente encore aux patients de précieuses ressources.

Et d'abord elle s'oppose formellement à ces incisions profondes que, dans la pratique ordinaire, on se permet trop aisément, en vertu de raisons théoriques.

Remédier à l'étranglement des parties; — mais les gaînes aponévrotiques ne deviennent cause d'étranglement que parce que l'inflammation a considérablement augmenté de volume les tissus sous-jacents. C'est à prévenir l'inflammation ou à l'arrêter dans sa marche que doivent tendre nos premiers efforts, et non à combattre les conséquences d'une inflammation toujours croissante; — L'incision par le bistouri est atrocement douloureuse; c'est déjà une raison pour l'éviter autant qu'on peut; et puis, comme on ne sait jamais bien jusqu'où et dans quel sens le mal s'étend, il arrive trop souvent que les parties étranglées par l'inflammation échappent à l'instrument tranchant et que souvent il faut y revenir. C'est une addition à la gravité du mal, rien de plus.

En face d'une suppuration dont il devient urgent de faciliter l'écoulement au dehors, *hepar sulf.* se présente avec avantage. Sous son influence médicatrice, l'ouverture se fait d'elle-même, et par l'emploi de *silicea* la suppuration est toujours tarie; ce n'est plus qu'une affaire de temps.

Suppuration, carie, nécrose, sont également du domaine de *silicea*, et la durée du temps pendant lequel besoin sera d'insister sur son emploi sera proportionnelle à la profondeur du mal; mais le remède ne devra pas être changé.

Doses. Le *mercure*, qui s'adresse au premier degré du panaris, pourra être choisi de la 12e à la 30e dilution. Quelques globules en solution à prendre par cuillerées de quatre en quatre heures.

Le *myristica sebifera* sera pris de la 12e à la 30e dilution, par cuillerées aux mêmes intervalles.

Hepar sulf. et *silicea* devront toujours être préférés à la 30e dilution.—Globules en solution, une cuillerée toutes les six heures.

Dr A. Chargé.

L'HOMŒOPATHIE EN AMÉRIQUE.

Aux États-Unis l'homœopathie marche à pas de géant. Le nombre des partisans augmente tous les jours, ainsi que celui des écoles et des hospices.

La statistique la plus récente porte à 3,606 le chiffre des médecins homœopathes, et, malgré cela, ajoute le correspondant de New-York, de très-grands États offrent encore un vaste champ sans culture. 1,500 à 2,000 médecins trouveraient place dans la Floride, la Géorgie, le Kansas, la Caroline, la Virginie. Avis aux corps enseignants et aux jeunes médecins (*Neue Zeitschrift, fur homœop. Klinik*, tom. XII, n° 20, p. 160).

*
* *

Les États qui comptent le plus grand nombre de médecins praticiens homœopathes sont : New-York, qui en possède 787 ; Pensylvanie, 407 ; Illinois, 370 ; Ohio, 317 ; Massachussets, 309 ; Michigan, 299 ; etc.

Et par ville tel est le recensement :

Philadelphie	163
New-York	133
Brooklyn	61
Boston	50
Chicago	52
Cincinnati	34
Saint-Louis	29
Buffalo	27
Cleveland	23
Rochester	22
Détroit	17
Baltimore	17
Nouvelle-Orléans	15

*
* *

L'État de New-York a une société médicale homœopathique dans chaque district ; or, il y a plus de cinquante districts dans cet État.

*
* *

Il ne faut pas s'étonner des progrès incessants que l'homœopathie fait aux États-Unis, car aux États-Unis l'homœopathie n'est plus livrée au caprice de chacun et exposée, par conséquent, à être victime de toutes les fluctuations pratiques qui nécessairement découlent du vague et de l'indécision de ceux qui la pratiquent avant de l'avoir convenablement étudiée.

L'homœopathie est enseignée théoriquement et pratiquement dans des *colléges* équivalant à nos Facultés et dans des hôpitaux.

Les *colléges* sont : 1° Le *Collége médical homœopathique de Pensylvanie*, établi à Philadelphie et incorporé dans les institutions de l'État en 1848. Ce collége compte neuf chaires et neuf professeurs ;

2° Le *Collége homœopathique de l'Ouest*, établi à Cleveland (Ohio), et pourvu de onze chaires et onze professeurs ;

3° Le *Collége médical de Hahnemann*, ayant à Philadelphie encore pour fondateur et directeur le Dr Hering, dont la réputation est à si juste titre répandue dans les deux

hémisphères. Onze chaires sont occupées à ce *collége* par onze professeurs titulaires.

*
* *

Au Canada, le Parlement a porté, en 1867, une loi autorisant l'établissement d'une Faculté de médecine homœopathique et permettant à celui-ci de délivrer des diplômes de docteurs et de praticiens.

*
* *

Nous recevons d'Amérique :

1° *The North American Journal of homœopathes,* Revue très-substantielle qui a seize ans d'existence (New-York);

2° *The New England, Medical Gazette* de Boston. On lit en tête du numéro de janvier 1868 : « Avec ce numéro la *Gazette* entre dans sa troisième année. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que le succès a dépassé nos espérances, et nous affirmons encore une fois que nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour nous rendre dignes du patronage de nos amis. »

Dispensaire homœopathique à Boston.

Dans une réunion récente de MM. les administrateurs de cet établissement, les Drs A. F. Squier et A. Boothby, de Boston, ont été nommés médecins visiteurs de dispensaires.

Ceci est un pas de plus dans la bonne voie, et nous nous réjouissons de savoir qu'il a été possible de voter en faveur de chacun des titulaires un modeste traitement, sur les fonds disponibles de l'établissement.

Nouveaux Dispensaires homœopathiques.

Rien ne prouve plus clairement les progrès rapides de l'homœopathie et les sympathies toujours croissantes de l'opinion publique en sa faveur que les fondations multipliées de dispensaires libres, sous les auspices de citoyens influents et riches; de telle sorte que les pauvres aient la faculté de recourir au traitement homœopathique dans toutes nos villes principales, jusque dans nos villages.

Nous venons de recevoir l'heureuse nouvelle de la fondation de plusieurs institutions de ce genre, dans les conditions les plus favorables, à Albany, Buffalo, Cincinnati et Chicago.

Le premier rapport annuel du dispensaire homœopathique de Washington, dont notre honorable ami Tullis S. Verdi est directeur, nous parvient à l'instant. Ce dispensaire est dans des conditions prospères et dignement patronné. Il en est de même de ceux de New-York, Philadelphie, Cleveland, Ponghkeepsie et autres.

Nous nous permettons de suggérer à nos amis la convenance d'organiser de semblables établissements dans de nouvelles localités, telles que Providence, Taconton, New-Bedfort, Worcester, Springfield, Lowell, Lawrence, Salem, Lyun-Portland, Augusta, etc. Ce serait d'un avantage incalculable pour les pauvres de ces pays, et il est grandement à désirer que, partout, les pauvres puissent, comme les autres, jouir du bienfait du traitement homœopathique.

Académie de médecine homœopathique de Massachussets.

A cause du grand intérêt qu'a offert la

dernière séance semestrielle de l'Académie, et vu la nécessité où l'on s'est trouvé de passer trop rapidement sur certains sujets et d'en omettre entièrement quelques autres faute de temps, le comité a décidé qu'il y aurait deux séances à la prochaine session annuelle, qui auront lieu les mercredi et jeudi 8 et 9 avril 1868.

Les délégués des sociétés étrangères sont priés de prendre note de cette date, et les médecins des autres États qui voudront bien venir assister à ces séances seront les bien reçus. Si, avant l'époque de la réunion, ils veulent même faire part de leur intention d'y assister à M. le secrétaire, Dr Macfarland, de Boston, ils seront hébergés pendant la session.

Les personnes désirant devenir membres de la société peuvent s'adresser au président du comité d'admission, S. M. Kate, M. D. de Salem, avant le troisième mercredi de janvier.

Institut homœopathique américain.

La prochaine session aura lieu à Saint-Louis, les 2, 3, 4 et 5 juin 1868, et sera probablement la plus importante qu'ait encore tenue cette société. Indépendamment de la variété des sujets intéressants, naturellement produite par la réunion d'un si grand nombre de savants professionnels, venus de tous les points du pays, il y aura les rapports de huit bureaux différents, composés de quarante membres influents du corps médical, ainsi que des rapports de comités spéciaux et des communications individuelles de divers membres.

Toutes les sociétés locales et institutions placées sous la direction homœopathique pourront envoyer *un* délégué ; les Académies des Grands-États en enverront *deux*, plus *un* par chaque série de vingt membres. Si les visiteurs venant de l'Est sont en nombre suffisant, on obtiendra, sans nul doute, des billets d'aller et retour à prix réduit.

LE PIONNIER.

Compagnie homœopathique d'assurance sur la vie, à Clavelend (Ohio).

Cette compagnie, organisée sur des bases solides, avec un important capital réalisé, avec ses calculs bien établis et sa manière de traiter les affaires approuvés par les spécialistes les plus distingués, avec son comité directeur composé des hommes les plus honorables et les mieux posés de Cleveland, son département médical placé sous la surveillance des médecins homœopathes le plus généralement estimés, et ses agents, hommes expérimentés dans toutes les affaires d'assurances, se recommande aux amis de l'homœopathie comme digne de leur bienveillance et de leur appui.

Les polices souscrites à la compagnie sont insaisissables et donnent droit à une participation dans les bénéfices.

La compagnie ayant été fondée en vue des intérêts particuliers des partisans de l'homœopathie, de nouveaux et sérieux calculs ont été faits, basés sur les statistiques les plus dignes de foi, et les résultats ont si parfaitement établi la supériorité du traitement homœopathique sur tous les autres traitements, que la compagnie se trouve en mesure d'accepter les risques sur la vie des personnes soumises à l'homœopathie à 10 p. 100 au-dessous du taux habituel des assurances.

(*The New England. — Gazette méd. hom. de Boston*, n° de janvier 1868.)

Compagnie atlantique d'assurances mutuelles sur la vie.

Nous recevons du Dr H. E. Paine, d'Albany, la nouvelle de l'existence d'une compagnie d'assurances sur la vie qui offre une réduction de prix sur les primes d'assurances aux personnes qui ont recours, dans leurs maladies, au traitement homœopathique.

Le Dr Paine écrit : « J'ai le plaisir d'appeler votre attention sur l'organisation de la *Compagnie Atlantique d'assurances mutuelles sur la vie*. Cette compagnie s'est formée, il y a un an, dans cette ville, au capital de 110,000 dollars. Ses ressources s'élèvent aujourd'hui à 200,000 dollars, augmentation de près de 100 pour 100 en un an, ce qui est un résultat hors ligne dans ce genre d'affaires. Nous avons signé 1,150 polices pour un capital de 3,000,000 de dollars. Nous n'avons subi aucune perte ; les trois quarts environ du nombre des polices ont été souscrits au prix réduit, et le dernier quart au taux habituel des assurances.

Le succès de la compagnie est sans précédents dans l'histoire des sociétés du même genre dans ce pays. L'habileté, l'expérience, l'activité de ses directeurs ; la solidité de ses bases financière, la réduction annuelle des primes pour les assurés partisans de l'homœopathie, et l'élan que ne manquera pas de donner aux principes homœopathiques un succès aussi éclatant, seront cordialement soutenus et encouragés par tous les membres de notre profession dans les deux hémisphères.

Le vice-président, M. Hendrick, est depuis longtemps et favorablement connu en Angleterre et en Amérique dans les affaires d'assurances. Les directeurs désirent établir des agences à Londres, Liverpool, Birmingham, Manchester, et enfin dans toutes les villes importantes de l'Angleterre.

CORRESPONDANCE.

Cher Ami,

M. l'abbé Agard, vicaire au faubourg du Pont de Laz, est un fervent client de l'homœopathie. Il a vu notre méthode à l'œuvre pendant le choléra, et il n'hésite pas à croire aux globules et aux petites doses. Il ne pense pas avoir le droit d'être plus difficile à ébranler dans ses méfiances bien naturelles que saint Thomas. Il a vu, il a touché, il ne s'inquiète donc plus des discussions plus ou moins logiques qu'il a entendues au sujet des infinitésimaux, et il se contente de faire du bien, quand il peut, aux malades que la Providence met sous sa main, lorsqu'ils n'ont pas de secours d'ailleurs.

M. l'abbé Agard, sur quelques indications que je lui ai données au sujet des effets de l'*arsenic* dans les maladies du tube digestif, avec diarrhée, soif et vomissements, a administré ce remède avec succès. Sur ma demande, il a rédigé une note de ces guérisons. Je vous l'adresse telle quelle ; faites-en l'usage que vous jugerez utile. Je crois que vous pouvez la publier dans sa naïve teneur et sans vous préoccuper de l'absence d'un diagnostic scientifique qui n'ajouterait rien à la conviction qui en déborde.

Dr Turrel.

Le 19 juillet 1867, mon frère a été atteint, à Aix, d'une forte cholérine avec vomissements. Un médecin allopathe très-célèbre fut immédiatement appelé; mais les remèdes ordonnés n'a-

menèrent qu'une amélioration peu sensible : la diarrhée et les vomissements continuèrent; le malade vomissait même les remèdes. Cet état et son éloignement de sa famille le plongèrent naturellement dans la dernière anxiété. Il eut l'heureuse idée de partir pour Toulon, comptant sur les soins affectueux et dévoués de son frère. Pendant le trajet, les vomissements ne discontinuèrent pas. Il m'arriva à huit heures du soir, dans un état déplorable qui m'inspira des craintes sérieuses. Il fallait cependant attaquer cette maladie et en triompher !... La vieille médecine s'avouant impuissante, j'eus la pensée de recourir à l'homœopathie. Hélas! nouvelles angoisses. M. Turrel est à Hyères, et néanmoins des soins prompts et efficaces sont urgents... Je me souviens que j'ai un tube d'*arsenicum*, — et c'est le remède indiqué pour cette maladie. Plein de confiance, je l'administre à mon cher malade. Deux heures après, javais la joie de constater que mon frère était mieux, et, à minuit, il dormait d'un sommeil paisible. Il était guéri. Plus de diarrhée, ni de vomissement; puis il prenait des bouillons qu'il ne vomissait pas, et le lendemain il se promenait dans la ville après avoir pris un potage, mangé du poulet et de la confiture.

Dans le courant de septembre de la même année, on m'apprend que deux de mes amis ont la même maladie que mon frère. Je cours auprès d'eux avec mon merveilleux remède; je le leur fait prendre, et quelques heures après je trouve *mes deux clients* qui vaquaient à leurs affaires.

Au mois d'octobre dernier, j'étais en voyage; mais le tube d'*arsenicum* voyageait avec moi. Une nuit je fus réveillé par les grands efforts que faisait pour vomir la domestique de la maison. Vite, je saute du lit, je prends le tube précieux et prépare le remède. Après la première cuillerée, la malade s'endort paisiblement jusqu'au matin. Elle était parfaitement guérie.

Inutile d'ajouter que *tous mes malades* ont voulu avoir un tube d'*arsenicum*.

Dans la première quinzaine de septembre 1867, un de mes neveux vient à Toulon, où il est fortement éprouvé, dès le premier jour, par l'influence atmosphérique. Les selles étaient très-fréquentes, et il avait un poids lourd sur l'estomac. Je lui fais prendre trois globules d'*arsenicum*, et une heure après il mannonçait, tout joyeux, qu'il n'éprouvait plus rien. Je pus m'en convaincre à table et à la promenade toute la journée.

OPINION DE RÉCAMIER

Sur le rôle important des corps impondérables.

Déjà dans nos cours dogmatiques du Collége de France, dans mes notes à la suite des *Recherches sur le cancer*, enfin dans plusieurs articles de journaux, et notamment dans celui du docteur Martin-Lauzet, j'ai fait remarquer le rôle si important des corps impondérables, soit en physiologie, soit en thérapeutique.

Bientôt j'espère, dans un travail de longue haleine qui m'occupe depuis fort longtemps, je démontrerai que les principes impondérables sont les seuls agents véritablement modificateurs, et que les milliers de corps pondérables qui forment notre richesse pharmaceutique ne sont que des milliers de supports, que les véhicules divers des principes impondérables.

En réfléchissant longuement sur cette matière, j'ai été amené à conclure que c'est aux principes impondérables seuls que chaque médicament doit sa façon d'agir, sa puissance, son efficacité, chaque médicament étant un conducteur spécial des principes impondérables.

(*Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, 15 janvier 1851.)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

DE L'HOMOEOGÉNIE [1]

Homoeogénie, de ὅμοιος, semblable, et γενεσις, ou γενεά, génération : genèse des semblables. Ce terme doit être pris dans son sens le plus absolu et le plus général. Il diffère du mot *pathogénie*, qui signifie *genèse des souffrances*, et doit désormais servir à désigner les groupes ou séries phénoméniques que l'expérimentation pure produit sur l'homme sain. Il diffère encore du mot *nosogénie*, qui signifie *genèse des maladies*, et doit désormais servir à désigner les groupes ou séries symptomatiques que les agents morbides naturels produisent sur l'homme malade. Le mot *homœogénie* doit donc être consacré à désigner non-seulement la *genèse* des semblables, dans le sens le plus général, mais encore la *raison* de la similitude universelle, c'est-à-dire *la raison philosophique de la similitude dans la série des êtres et des phénomènes.*

Notre doctrine a pour dogme fondamental, pour principe pivotal, pour *caractéristique*, en un mot, la loi des semblables. Il importe donc, avant tout, d'étudier cette loi et d'en rechercher la raison d'être. Il ne suffit pas de constater que la grande loi des semblables est la grande vérité thérapeutique ; il ne suffit pas de constater que, parallèlement à la formule panthéistique, *tout est dans la similitude et la similitude est dans tout ;* il faut trouver la raison de cette formule, et c'est cette raison que je me propose de chercher.

I

Tout se ressemble dans la nature. Pourquoi? — Parce que la série est dans tout, et

(1) Le Dr Granier, de Nîmes, auteur de *Conférences sur l'homœopathie* (1 vol. in-8° de 524 pages. Paris, 1858, J. B. Baillière) et *de l'Homœopathie et de ses droits* (1860. In-8° de 160 pages), a déjà conquis dans la littérature médicale homœopathique un rang si distingué qu'il n'est plus permis à personne d'ignorer son nom. Son nom est une recommandation. Depuis plusieurs années, il travaille à un ouvrage de longue haleine, qui, sous la forme de *Dictionnaire*, traitera de toutes les questions médicales au point de vue de l'École homœopathique, et de ce *Dictionnaire* il a bien voulu détacher, en faveur de la *Bibliothèque*, l'article qui suit et qui, à notre satisfaction comme à la satisfaction de tous nos lecteurs, sera suivi de plusieurs autres. A. C.

tout dans la série. Or, comme toutes les séries se ressemblent, il s'ensuit que tous leurs termes sont semblables; ce qui autorise à dire que tout est dans la similitude et la similitude dans tout. Rappelons-nous toujours que les contrastes ne sont que des semblables d'une même échelle séparés par un plus ou moins grand nombre de degrés. N'oublions pas cet axiome de géométrie : deux parties égales, ou semblables à une troisième, sont égales ou semblables entre elles.

Tout est dans la similitude et la similitude est dans tout. Mais qu'est-ce que la similitude?

J'ose dire que ce terme n'a pas encore sa véritable définition, et, partant, n'a pas été, ou, du moins, n'a été que vaguement compris ; et cela, non-seulement par les académiciens ou les fabricants de dictionnaires, mais encore par les écrivains de notre école.

Pour bien comprendre la similitude, il faut bien comprendre la série, et, lorsqu'on la comprend bien, on peut parfaitement comprendre la similitude et même la définir.

Je vois deux sortes de similitude : l'une, générale, abstraite, métaphysique, et l'autre, particulière et s'exerçant dans le domaine des applications pratiques. Voulant donc déterminer et préciser la définition de ce terme, je dis que la similitude est l'essence, le *substratum* de la série. La série est une *succession de termes qui s'appellent.* — Les semblables seuls s'appellent. Les termes égaux, condamnés éternellement à suivre la voie du parallélisme, ne peuvent jamais former une série. Les semblables sont les éléments de la série. Point de semblables, point de séries possibles ; et, lorsque plusieurs semblables se réunissent, la série est au milieu d'eux. Nous savons tout cela. D'où il résulte que là où existent des semblables, existe aussi la série ; et là où existe la série existent aussi des semblables. Ces deux termes sont corrélatifs, ou plutôt ils sont liés ensemble comme les idées de substance et de mode. Si la similitude est une substance, la série est son mode. Donc, la similitude, en général, est l'essence de la série.

Le même raisonnement m'autorise à dire que la similitude particulière n'est autre chose qu'un *fragment de série.* Par corollaire, deux termes semblables sont deux termes de la même série. Donc, aussi, deux termes sériés, quel que soit leur éloignement ou leur rapprochement sur l'échelle d'une série, sont des termes toujours semblables ; ce qui nous amène à distinguer plusieurs degrés dans la similitude particulière. Si, en effet, la similitude générale est *une* comme la série générale, les similitudes particulières sont aussi nombreuses que les fragments possibles de toute série particulière.

Deux termes peuvent être signalés sur l'échelle d'une série sous plusieurs rapports. Tantôt ils sont tellement voisins, tellement contigus, qu'ils paraissent identiques ; et leur identité est d'autant plus difficile à être distinguée que les termes se rapprochent des infiniment petits. C'est ce qui arrive dans le monde des êtres microscopiques. Tantôt ces deux termes sont tellement séparés, tellement éloignés, qu'ils paraissent contraires; et leur contraste est d'autant plus apparent que les termes se rapprochent des infiniment grands. C'est ce qui arrive dans la série des masses. De même deux termes semblables sont quelquefois tellement semblables qu'ils paraissent égaux. Ce degré de similitude me rappelle ces paroles de Montaigne : « Il s'est trouvé des hommes, et notamment un à Delphes, qui recognoissoit des marques de

différence entre les œufs, si, qu'il n'en prenoit jamais l'un pour l'autre; et y ayant plusieurs poules, sçavoit juger de laquelle estoit l'œuf. » (*De l'Expérience.*) De même, quelquefois, deux termes sont tellement dissemblables qu'ils paraissent contraires.

Nous savons donc ce que l'on doit entendre par termes identiques, semblables et contrastés. Le clavier des semblables est infini comme celui de la série, et il faut des doigts très-exercés pour découvrir tous leurs accords parfaits ou leurs discords apparents; en un mot, toutes leurs modulations possibles.

II

Il s'agit maintenant de nous rendre compte de la génération des semblables. Pourquoi les êtres sont-ils semblables, en général; et pourquoi, en particulier, existe-t-il des séries d'êtres ou de phénomènes semblables? — La question étant posée, il s'agit d'en pénétrer l'essence. Or, sa solution est presque le secret de Dieu.

Avant de descendre dans les particularités, je dirige mes fouilles dans le champ de l'abstraction, et voici ce que je trouve.

D'abord les principes, les puissances, la raison des êtres ou des phénomènes, en un mot : *les causes*. Les causes engendrent des effets. Mais pour qu'une cause engendre des effets, il lui faut des moyens; il faut enfin que cette cause exerce sa puissance sur un fond, une essence, un récipient, un *substratum*, comme dirait la vieille scolastique. Donc : *causes*, *effets*, *moyens*, *récipients*, sont les quatre éléments de toute création, de toute manifestation, de tout phénomène.

Je vois, par exemple, un tableau, et je dis : le peintre me représente la cause; le tableau est l'effet; les moyens ont été les couleurs, et la toile a servi de récipient.

Élevons-nous à une considération générale : Notre méditation aperçoit, à la lueur d'une subite révélation, le tout dans la similitude et la similitude dans le grand tout, et nous voyons : Dieu, principe universel; Dieu, cause première; Dieu, puissance. Cette puissance produit des effets, engendre les êtres. Quels sont ses moyens? L'esprit, pour les âmes et les êtres supérieurs; les fluides, pour les phénomènes et les jeux de la vie; la matière, pour les masses inertes et les corps organisés. Esprit, fluide, matière, série descendante de moyens qui engendrent toutes les essences et forment tous les modes.

Mais Dieu voulant créer, sur quel fonds s'est exercée sa puissance? Quel a été son moule, son substratum, son récipient? Son récipient a été la série. Sa loi a été la similitude.

Les effets sont de même nature que la cause, et lorsque ces effets sont produits par les mêmes moyens et sur le même récipient, ils doivent évidemment être tous semblables. Tous les êtres sortant de Dieu et selon la loi de la série doivent évidemment être semblables; et ceux qui, dans une série particulière, ont été engendrés par les mêmes moyens, doivent aussi tous porter le cachet de la similitude la plus frappante.

Après ces considérations, aurons-nous quelque difficulté à comprendre pourquoi et comment *tout est dans la similitude et la similitude est dans tout?* L'essence, la raison d'être de la similitude nous est dévoilée, et, par ses manifestations, Dieu nous a révélé le secret de l'harmonie universelle.

III

La génésie des semblables a donc son

secret dans les quatre éléments que nous venons d'analyser : *causes*, *effets*, *moyens*, *récipient*. Ces éléments donnent la raison subjective de la similitude universelle. Or, en les appliquant commes principes à des séries particulières, ils peuvent nous expliquer aussi la raison de la similitude dans certains ordres d'êtres ou de phénomènes.

Parcourons graduellement l'échelle sérielle des grandes divisions, et prenons pour premier degré la série minérale. C'est ici, bien certainement, que la similitude a le moins d'éclat; elle est, en effet, dans la pénombre qui sépare le monde matériel du monde vivant, et cependant nous pouvons l'apercevoir à la lueur de phénomènes positifs.

Lorsqu'on examine les corps inorganiques répandus dans l'intérieur de la terre ou à sa surface, on peut les classer sous sept modes bien distincts : les métaux, les pierres, les sels, les terres, les combustibles, les liquides et les gaz. Tels sont les sept termes qui forment, en quelque sorte, la gamme de la série inorganique. Ils doivent constituer une harmonie silencieuse, car l'harmonie, perceptible à nos sens ou à nos méditations, est répandue parmi tous les êtres, selon les lois de Dieu.

La division la plus naturelle du règne inorganique est celle qui le sépare en corps simples et en corps composés. Cette division, qui date du commencement du XVIIIe siècle, met, d'un côté, plus de soixante corps simples, et du côté des corps composés compte de cinq à six cents espèces.

Mais, d'abord, y a-t-il réellement des corps simples? Y a-t-il des molécules simples, c'est-à-dire formées d'atomes simples, c'est-à-dire encore étant une substance seule, intégrale et indécomposable? Plus tard la chimie moderne ne sera-t-elle pas accusée de la même erreur qui a régné dans cette science depuis Aristote jusqu'à Stahl?

Tout cela est possible. Quoi qu'il en soit, les savants se sont donné une peine infinie pour découvrir la sériation probable des êtres inorganiques, peine qu'ils auraient évitée ou prodigieusement abrégée s'ils avaient soumis leurs recherches aux lois infaillibles de la série. S'ils avaient examiné d'une manière successive les sept grandes classes que j'ai établies, ils auraient vu se dérouler tout naturellement les séries et les séries de séries.

Ainsi, depuis Werner, Croustedt, Bergmann, Kirwau, jusqu'à Haüy, Biot, Babinet, Berzélius, Ampère, Beudant et Delafosse, tous les naturalistes auraient pu adapter à la série inorganique leurs principes de classification. Les minéraux et les pierres pourraient, comme dans l'état actuel de la science, être distingués les uns des autres par leur constitution chimique, par leurs formes cristallines, par leurs caractères extérieurs, et enfin par leurs propriétés physiques. On distinguerait toujours les deux grandes familles des acides et des oxydes, qui, par leurs mariages, donnent naissance à la grande tribu des sels. Ceux-ci, d'après la classification de Delafosse, seraient distribués en trente-deux ordres, subdivisés à leur tour en tribus et en genres, selon leurs divers modes de cristallisation, ou selon la manière de neutraliser réciproquement leurs propriétés électro-chimiques. Enfin, et pour abréger, les terres, les combustibles, les liquides et les gaz conserveraient leurs distributions dans les casiers de la science.

Mais, de quelque manière que l'on envisage cette immense question, toujours est-il que l'analyse et puis la synthèse ont aperçu des classifications possibles et ont fini par

les effectuer, bien ou mal. Ce qui prouve évidemment que les corps inorganiques ont été distribués en harmonie par la main du Créateur.

Mais quelle est la raison intrinsèque de cette série inorganique? Quel est le secret qui voile cette silencieuse harmonie? Nous allons trouver tout cela à l'aide de notre formule générale : *causes*, *effets*, *moyens*, *récipient*. Ici nous trouvons les quatre termes correspondants : *molécule*, *masses*, *affinité*, *inertie*.

Évidemment, dans ces considérations, il faut entendre par masses tous les corps inorganiques, depuis le minéral le plus énorme jusqu'au gaz le plus subtil. Or, toutes ces masses, considérées comme effets généraux, sont engendrées par *la molécule*, considérée comme cause générale. Que cette molécule résulte d'un plus ou moins grand nombre d'atomes, qu'elle soit simple ou composée, elle sert de point de départ, de principe constituant de toutes les masses.

Cette cause produit ses effets au moyen de l'affinité. Que ce moyen soit une puissance occulte telle que l'entendait le chimiste allemand Barchusen ; que cette puissance soit appelée par la science moderne *attraction chimique*, ou qu'elle soit, comme le veut Ampère, *un mode particulier d'électrisation*, c'est toujours elle qui sollicite et détermine les corps semblables à se combiner entre eux.

L'inertie est le récipient de tous ces actes, de toutes ces opérations, de toutes ces attractions moléculaires. Qu'elle soit représentée par le mouvement ou par le repos, elle obéit toujours à l'affinité, et sa complaisance, toujours fidèle, permet aux molécules les combinaisons les plus multiples et les unions les plus capricieuses.

Ainsi, la molécule engendre les *masses* au moyen de l'*affinité* s'exerçant sur l'*inertie*. Telle est la grande loi qui préside à la formation et au maintien de la série inorganique. Or, n'est-il pas évident que la similitude doit résulter de ces quatre termes agissant par engrenage de puissances et ayant pour résultante la formation des mêmes corps? Similitude générale présidant à toute la série inorganique, similitude particulière descendant de l'ordre au groupe, du groupe au genre, du genre à l'espèce, en un mot, de séries en séries, nous trouvons la raison de tous ces phénomènes dans les quatre termes de notre formule philosophique.

IV

Les corps inorganiques n'ont qu'un seul attribut : l'accroissement. Les minéraux croissent; c'est là toute la raison de leur existence. Mais ils peuvent aussi décroître et passer à d'autres combinaisons, et c'est là toute leur destinée. Privés de la vie, ils ne sont pas sujets à la mort. Une molécule s'ajoute à une autre molécule, simple ou composée, et la juxtaposition de ces molécules forme un agrégat inorganique aveugle, inerte, soumis, sous l'influence des caprices de certains phénomènes, à la désagrégation ou à de nouvelles agrégations aussi aveugles et aussi inertes. Aussi la similitude qui préside à leur série est couverte d'un voile mystérieux.

Mais, si nous entrons dans la série des végétaux, nous trouvons des phénomènes moins aveugles et moins silencieux. Ici le voile qui couvre la série inorganique est soulevé par les palpitations de la vie. Les végétaux naissent, se nourrissent, croissent, se reproduisent et meurent. Aussi nous trouvons des tissus de plusieurs espèces, des

canaux où circule la séve, des appareils de respiration, de nutrition et de reproduction. Nous pouvons établir, en un mot, une anatomie et une physiologie.

La constitution intime des végétaux, appréciée par l'analyse chimique, résulte de la combinaison de quatre éléments simples : le carbone, l'oxygène, l'hydrogène et l'azote. Ces quatre éléments président à tous les phénomènes de la vie végétale et à toutes ses évolutions.

En embrassant d'un coup d'œil rapide toute cette nouvelle série organique, on est frappé aussitôt d'une similitude générale. Depuis les *cryptogames*, qui, comme l'indique l'étymologie du mot, se livrent à leurs amours dans des *noces cachées*, jusqu'aux pistils et étamines les plus splendides, qui célèbrent leur hymen dans les corolles les plus magnifiques; depuis ces êtres microscopiques constitués par une seule cellule globuleuse; depuis le *protococcus atlanticus*, dont il ne faut pas moins de 30 à 40,000 pour couvrir une surface d'un millimètre carré, jusqu'au chêne, jusqu'au cèdre du Liban, tous les végétaux, unis dans une même série, sont unis aussi dans la similitude la plus éclatante.

Et qui expliquera les similitudes particulières ? Quelle méditation pourra comprendre tant de mystères ? Quelle admiration pourra suffire à tant de beautés ? La feuille ressemble à la feuille, la fleur à la fleur, le fruit au fruit. Tous les individus, toutes les espèces, toutes les familles se ressemblent : la similitude est partout.

Les naturalistes, dès la plus haute antiquité, ont cherché à classer les corps organiques, et peut-être ont-ils rencontré autant d'obstacles que dans les classifications des corps inorganiques. Est-ce à cause du bien plus grand nombre des espèces? C'est possible. Ce nombre est immense, en effet, et il semble augmenter encore avec les recherches de la science moderne. En 1764, Linnée en décrivait 6,000; en 1824, M. Stendel donnait la liste de 56,481 végétaux décrits. De nos jours, la botanique en connaît plus de 100,000. L'herbier du Muséum de Paris, l'un des plus riches de l'Europe, en possède de 115 à 120,000.

Les botanistes anciens divisaient les végétaux tout simplement en *arbres*, *arbrisseaux*, et *plantes herbacées*. Les modernes ont mieux compris l'harmonie de la série végétale et ont dressé des classifications qui paraissent vraies. Les unes sont *artificielles*, les autres *naturelles*. Elles sont dues aux recherches infatigables de Tournefort, de Linnée, de Jussieu, de Candolle et autres savants naturalistes. Tous détails seraient ici superflus. Pour le moment, la chose importante, c'est le grand fait de la similitude générale et particulière dans cette série organique. Mais quelle est la *raison* de cette similitude? Notre formule philosophique va encore nous la révéler.

Et d'abord, de même que l'on a dit que tout animal naît d'un œuf, on peut dire, avec la même justesse, que tout végétal naît d'une graine. La graine est, en effet, le germe de toute cette série, le principe de tous ces êtres, le cœur de toute cette vie immense. Quelle que soit sa forme, sa grosseur, sa couleur, sa position dans le fruit, la graine est la *cause* première de tous les *effets* végétaux. Sa composition *essentielle* est la même, sa physiologie la même, sa destinée la même.

Mais, pour que la graine, *cause*, produise les végétaux, *effets*, il lui faut un *moyen*; ce moyen est un fluide, et ce fluide peut être à

la fois simple et multiple, selon le point de vue sous lequel on le considère. J'ai dit *un* fluide et non *des* fluides, comme auraient pu le dire beaucoup de physiciens, entendant par là l'électricité, le calorique, la lumière et le magnétisme. Mais je ne crois pas à l'existence individuelle, particulière et essentielle de ces quatre éléments. Je suis de ceux qui pensent qu'il n'existe qu'un fluide en essence et en puissance, et que les quatre fluides jusqu'ici distincts ne sont que ses modes mystérieux.

Nous avons vu que le carbone, l'oxygène, l'hydrogène et l'azote constituaient les éléments radicaux de tout végétal. Or, pour les mettre en jeu, il faut une puissance; cette puissance est un fluide.

Un peu d'humidité pour ramollir la graine, et aussitôt le mécanisme de la germination entre en fonction. Le soleil donne sa lumière et son calorique, les phénomènes ambiants fournissent leurs courants électriques et magnétiques, et la végétation commence, l'accroissement se développe, la vie éclate. L'absorption confie à l'endosmose les sucs nutritifs; la capillarité appelle et conduit la séve dans son mouvement d'ascension et de descension, et une respiration immense rend à l'air toute la masse d'oxygène que lui emprunte la série animale. Équilibre admirable des fonctions des êtres, oscillation perpétuelle de l'harmonie universelle, jeu inénarrable de l'omnipotence de Dieu !

Quel est enfin le récipient de tous ces phénomènes? *La terre*. Ici tout développement ne serait qu'une longueur. La terre est la mère de tous les végétaux, et c'est dans son sein que s'accomplit cette immense génération. C'est elle qui reçoit la plante, qui la nourrit et qui la reçoit encore à sa mort.

Donc, la *graine* engendre les *végétaux*, au moyen d'un *fluide*, ayant la *terre* pour récipient. Telle est encore la formule qui nous donne la raison de la similitude dans cette série. Tel est le pourquoi et le comment de la génésie des semblables parmi les êtres qui constituent le royaume végétal. Telle est toujours la *puissance* de la grande formule : *tout* est dans la *similitude*, la *similitude* est dans *tout*.

V

Omne vivum ex ovo. Le principe de Harvey ne s'applique évidemment qu'à la série animale. Bien que nous ayons vu la vie circuler dans la série des végétaux, l'adjectif *vivant* ne peut se rapporter qu'à la série animale, parce que le substantif *œuf* n'engendre que des animaux. *Tout être vivant naît d'un œuf*, depuis le ciron jusqu'à l'homme. Ici l'homme sera nécessairement considéré sous le point de vue de sa structure naturelle, et entrera dans la série zoologique. Ce n'est pas à dire pour cela que l'homme soit confondu avec l'orang-outang de Sumatra et de Bornéo, avec le chimpanzé et le gorille de Guinée, avec les gibbons de l'Inde. Ce n'est pas à dire pour cela que l'homme soit classé dans la famille des *simiadés* et forme, selon Linnée, avec les divers *anthropomorphes*, le genre *homo*. Non. L'homme ne figure ici que sous le rapport scientifique et matériel.

Le principe de Harvey est entièrement opposé au vieil adage : *Corruptio unius, generatio alterius*. Je l'ai dit, et je le répéterai toutes les fois que j'en aurai l'occasion, je ne crois pas aux générations spontanées. Les anciens étaient excusables, en quelque sorte, d'y croire, parce qu'ils ne connaissaient pas le monde microscopique. Cette opinion avait

donc alors son fondement sur l'ignorance, mais aujourd'hui elle a son fondement sur le matérialisme et l'incrédulité. Or, quiconque est homœopathe et comprend la philosophie de notre doctrine ne peut être matérialiste sous aucun rapport.

L'œuf est donc le principe général de toute la série animale et le germe de tout animal en particulier. Il ne convient pas que je m'occupe ici de la structure de l'œuf. Je dirai seulement ce que j'ai dit de la graine : quelles que soient sa forme, sa grosseur et sa couleur, sa destinée est la même, c'est-à-dire qu'il renferme le germe des espèces et des individus, en un mot, la *raison* de la genèse animale.

L'œuf sera donc ici la *cause* de la similitude dans la série des animaux. Cette cause, pour produire des effets si multiples et presque infinis, prendra pour *moyen* l'*aura seminalis*. L'acte par lequel un œuf donne naissance à un être semblable à celui qui l'a fécondé sera toujours un mystère. Plusieurs systèmes ont été inventés pour expliquer ce mystère : Celui d'un liquide séminal fécondant l'ovule par son *contact immédiat*, celui des *animaux prolifiques*, celui de l'*aura seminalis*. Or, comme je suis libre de choisir, je choisis ce dernier. N'en déplaise à nos doctes opposants qui nient la puissance de nos infiniment petits, nous naissons d'un infiniment petit, d'un *aura*, c'est-à-dire d'une force dont le levier ne peut être saisi que par notre imagination. S'il est vrai que le liquide prolifique varie, non de substance, mais de modes, dans les différentes espèces animales, il n'est pas moins vrai qu'il ne varie ni quant à la substance, ni quant au mode, relativement à la même espèce. Raison souveraine qui explique non-seulement la similitude des êtres formant une même série, mais l'unité de souche pour la même famille, ou l'unité de pivot pour la même série. C'est pourquoi la race humaine ne peut descendre que d'un même individu, soit que l'on admette l'hypothèse de l'*évolution* ou emboîtement des germes, soit que l'on adopte celle de l'*épigénèse*, ou des germes formés de toutes pièces par l'action fécondante.

Quel est enfin le *récipient* de tous ces actes génésiques? Malheureusement, dans la série animale le récipient est si multiple, il y a ici tant de variétés dans l'unité, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en trouver un seul et unique. Pour plus de clarté et de logique, nous pouvons nous arrêter à celui des animaux supérieurs, et ce sera alors l'*utérus*. Que cet organe soit simple ou multiloculaire, il est toujours le sanctuaire mystérieux dans lequel s'accomplit la fonction la plus mystérieuse, celle de la génération.

Il est à remarquer que le mystère de la genèse va se compliquant et se multipliant à mesure que l'on parcourt les degrés de la série animale d'une manière descendante, en prenant pour premier terme l'homme. Ainsi, tandis que les femelles supérieures ne pondent qu'un œuf, les poissons en pondent des milliers à la fois. Or, les êtres qui résultent individuellement d'un seul œuf individuel sont aussi semblables entre eux que les millions d'êtres résultant des millions d'œufs d'une seule ponte.

Nous avons ensuite la série des *vivipares*, des *ovovivipares* et des *ovipares*. La similitude des espèces descend avec la série.

Comme la série végétale, la série animale présente les phénomènes mystérieux de la génération *fissipare* ou *scissipare*, c'est-à-dire la division naturelle ou artificielle d'un individu en plusieurs parties qui deviennent

des êtres semblables à cet individu et semblables entre eux. Ainsi, un polype peut être coupé par morceaux, et chaque morceau devient un nouvel être semblable ; et, pour les naïades, Bonnet a pu en reproduire 26 nouvelles d'une seule coupée en 26 pièces. On peut voir plusieurs autres expériences mystérieuses de ce genre dans l'ouvrage si intéressant de Flourens : *De la longévité humaine.*

On distingue encore la génération *gemmipare,* ou par bourgeons, c'est-à-dire la reproduction d'êtres semblables à l'individu pivotal, par la pousse de nouveaux embryons qui s'animent peu à peu et finissent par s'individualiser sur la tige de la vie. Tels les hydres, les mousses, les lichens et la plupart des polypiers.

Mais nous ne devons considérer dans notre thèse générale que la génération *sexipare* ou *ovigénèse.* C'est la plus parfaite, la plus harmonique, celle qui nous fournit les éléments de la similitude générale et particulière, celle enfin qui renferme, dans toute sa plénitude, la raison philosophique de la série, c'est-à-dire les quatre termes de notre formule : *cause, effet, moyen, récipient,* auxquels correspondent les quatre termes : *œuf, animal, aura seminalis, utérus.*

Pas plus que pour la série végétale, je ne dois m'occuper ici des classifications de la série animale. A quoi bon aller parler d'Aristote chez les Grecs, de Pline l'ancien chez les Romains, d'Albert le Grand au moyen âge, et, dans les temps modernes, de Linnée, Buffon, Blumembach, Cuvier, Lacépède, de Blainville, Duméril, des deux Geoffroy Saint-Hilaire? Je me bornerai à constater que de ces derniers date une ère nouvelle marquée par l'introduction des considérations philosophiques sur *l'unité de composition organique qui existe dans la série animale.*

Comme toute classification ne repose que sur la similitude des êtres que l'on veut classer, il est facile de constater que, de tout temps, cette similitude a frappé les esprits, et surtout la similitude qui distribue si bien les groupes dans la série animale. Dans cette série, l'anatomie est plus riche, plus composée, plus palpitante. La physiologie a plus d'appareils, plus de fonctions, plus de complications. Le torrent de la vie est plus large, plus rapide, plus fécond ; aussi la similitude dans la série et la similitude des séries entre elles éclate dans toute sa splendeur.

VI

J'ai analysé jusqu'ici les raisons philosophiques de la similitude dans la série des êtres ; j'ai dit le pourquoi tous les êtres de la série universelle étaient semblables, et le pourquoi de la similitude dans les trois séries particulières qui composent les trois grandes divisions de la nature. Donnons maintenant un simple coup d'œil aux liens qui unissent ces trois séries entre elles.

Nous savons que les classifications ont été inventées pour soulager l'esprit et pour aider ses recherches dans la détermination des êtres ou des phénomènes. De même que la science a classé les termes des séries particulières, de même elle a classé les grandes divisions de la série universelle. C'est pourquoi il existe des classifications pour la zoologie, pour la botanique et pour la minéralogie ; c'est pourquoi il existe des subdivisions dans ces grandes divisions ; c'est pourquoi enfin, d'une manière générale, l'esprit humain a trouvé trois grandes séries dans la

série universelle. Nous sommes tellement accoutumés, depuis l'enfance de nos études, à parler et à entendre parler de ces trois séries, qu'elles nous paraissent très-naturelles, et nous oublions de voir dans leur division un arrangement artificiel de la science. Cependant, en réalité, ces espèces de compartiments n'existent pas. Tous les êtres sont en série, depuis l'atome jusqu'à Dieu. Il doit donc y avoir dans la grande série de la nature, divisée en trois séries, une similitude régulière ascendante ou descendante, selon le point de départ et le point d'arrivée. C'est un grand livre, si l'on veut, divisé en plusieurs chapitres, selon le goût de l'écrivain, mais dont tous les mots, toutes les phrases, toutes les pages vont croissant jusqu'à la fin, en traitant un sujet, simple dans son essence, composé dans ses attributs.

Quelques naturalistes modernes ont dit, et leurs traités les plus récents continuent à dire, qu'entre le minéral et le végétal il n'y a pas de transition. D'autres auraient voulu quatre divisions au lieu de trois dans la grande série; c'est ainsi que Bory de Saint-Vincent a proposé une quatrième série de transition entre les végétaux et les animaux, et comprenait sous le nom de *Psychodiaires* les êtres appelés *Zoophytes* ou *animaux-plantes*.

Cette série subsidiaire a été rejetée par la science avec juste raison, et ceux qui prononcent une ligne de démarcation entre les minéraux et les végétaux ne comprennent pas les lois de la série. La science, dira-t-on, n'a pas encore trouvé les termes de transition. Je le concède; mais cela prouve-t-il qu'ils n'existent pas? La science a-t-elle tout découvert? N'y a-t-il plus de secrets pour ses investigations?

La vie, dit-on encore, n'est pas dans le règne minéral, comment peut-il se souder au règne voisin, dans lequel la vie commence à circuler dans toutes ses fonctions? — Et qui sait, vous dirai-je, si la vie ne circule pas aussi dans la série des masses? Savez-vous d'abord ce que c'est que la vie? — et si vous ne le savez pas, comment pouvez-vous nier sa présence dans certaine famille de la grande série? Eh bien, moi je crois que la vie est partout: vie fluidique, vie spirituelle, vie tangible, éclatante, vie obscure, latente, sourde, appelez-la comme vous voudrez, je crois que la vie est partout.

C'est pourquoi, *nécessairement*, les derniers termes de la série minérale *appellent* les premiers termes de la série végétale, commes les végétaux *appellent* les animaux, comme ceux-ci *appellent* l'homme, puisque tous les termes d'une série *s'appellent nécessairement*, et réciproquement.

Ainsi, il faut que quelques derniers cryptogames, moins végétaux que les mousses, les lichens et les algues, donnent la main aux minéraux les plus élevés, les plus parfaits et les plus voisins. Un seul terme, à la rigueur, pourrait suffire, n'y aurait-il que l'amiante, que les anciens regardaient comme une espèce de lin produit par une plante des Indes. M. de Blainville et M. Milne-Edwards ont fait des *zoophytes* l'objet d'études spéciales. Les *animaux-plantes* sont connus depuis longtemps, puisque le mot *zoophyte* a été employé pour la première fois par Sextus Empiricus, au XIe siècle.

Que les naturalistes cherchent donc les termes de transition entre les minéraux et les végétaux, et ils finiront par les trouver. Qu'ils ne les aient pas trouvés encore, c'est ce que je ne comprends pas.

Et, alors, ces deux séries seront parfaitement enchaînées, comme les éponges, les

polypes, le corail, les hydatides, les méduses et tant d'autres *zoophytes* enchaînent les séries végétale et animale, comme l'orang-outang s'enchaîne au nègre, comme le nègre s'enchaîne au blanc, comme l'homme s'enchaîne à Dieu ; car il faut que la chaîne universelle qui unit tous les êtres ne présente dans ses anneaux aucune solution de continuité.

VII

Après avoir parcouru la série des êtres, descendons à la série des phénomènes. Les raisons de leur similitude sont philosophiquement les mêmes. Elles sont un peu plus mystérieuses peut-être, mais le flambeau qui a éclairé nos premières recherches éclairera aussi nos nouvelles investigations.

L'homme vient d'être considéré au point de vue matériel. Il faut maintenant, selon les lois de la série, le considérer au point de vue moral, et arriver peu à peu, par gradation, aux points de vue physiologique, pathologique, nosologique et thérapeutique.

C'est donc l'homme passionnel qui doit faire le premier terme de cette nouvelle série de méditations.

Les passions forment encore la zone la plus mystérieuse de la sphère morale, et, malgré les recherches de tous les philosophes, cette zone n'est guère mieux connue que les régions inexplorées.

Considérée dans son essence, qu'est-ce que la passion? Rien n'est plus difficile que la définition des termes qui composent la série psychologique ; aussi doit-on se contenter le plus souvent de la simple aperception de la vérité. Il me semble que, se laissant conduire par la racine du mot, on pourrait assez exactement définir la passion *une souffrance de l'âme qui désire.*

Les passions, en effet, sont des mouvements spontanés qui agitent l'âme, la troublent et produisent dans le courant des idées les ondulations les plus capricieuses et, presque toujours, les plus violentes. Ces mouvements impétueux qui poussent à un acte quelconque avec une force invincible, finissent par troubler le jugement et paralysent le libre arbitre. Alors l'âme souffre, et elle souffre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la possession de l'objet désiré. Voilà pourquoi la passion, toute haletante, toute fiévreuse dans sa course, tombe et meurt en touchant le but de son désir.

Considérées dans leur mécanisme, les passions sont les leviers de l'âme, leviers au moyen desquels elle fait avancer ou reculer la machine dans le champ du libre arbitre. Aussi les passions sont les leviers du bien et du mal. Elles ne sont point mauvaises, comme le prétend un faux ascétisme; elles ne sont pas même indifférentes. Les passions, dans leur essence, sont toutes bonnes, puisque ce sont des moyens, des leviers. Or, tous les moyens sont bons, tous les leviers sont bons. Manié par le libre arbitre, tel levier a produit le mal ; mais il aurait pu produire le bien, et c'est pour le bien que Dieu nous a donné les passions. Donc, lorsqu'elles produisent le mal, c'est la faute de celui qui les dirige.

Il ne faut pas chercher à comprimer ou même à proscrire les passions, comme le voulaient les stoïciens, les cyniques et les ascétiques ; il ne faut pas non plus les déchaîner et les abandonner aveugles dans le champ de la liberté, comme le veulent les épicuriens, les matérialistes et les sensualistes; mais, comme Platon, Aristote et les plus

sages philosophes de tous les temps, il faut les régler, les diriger et éclairer leur course dans le domaine de la liberté avec le flambeau de la raison.

Comme l'esprit cherche à tout classer, — j'aurais dû dire sérier,— il a essayé aussi de classer les passions; donc elles sont semblables, puisqu'on ne peut classer que des termes semblables. Mais, en vérité, ce travail est à peu près inutile. Que Platon, et avec lui tous les philosophes grecs, les divisent en deux grandes familles, les *concupiscibles* et les *irascibles ;* que les stoïciens admettent quatre passions, et les péripatéticiens huit; que Descartes et Malebranche expliquent leur action par le mouvement des esprits animaux, et Gall et Spurzheim par leurs hypothèses phrénologiques; que Fourier enfin, avec l'école sociétaire, chante sur la gamme des passions l'harmonie des phalanstères, tout cela peut avoir plus ou moins de degrés de probabilité, mais tout cela, au fond, n'est produit que par le luxe des discussions. Ce qu'il y a de vrai et ce que l'on peut dire hardiment, c'est qu'il n'y a qu'une seule passion, l'*amour*. L'amour est le germe qui engendre toutes les passions, le sein qui porte toutes les passions, le foyer d'où rayonnent toutes les passions; et voilà pourquoi toutes les passions sont semblables entre elles, comme les filles d'une même mère.

Dans le monde moral tous les phénomènes sont semblables, et la série du raisonnement va nous en dévoiler la raison, sans qu'il soit besoin d'avoir médité sur ce sujet les traités de Cicéron ou de Descartes, ou d'Alibert ou de Descuret.

L'amour, ou le foyer des passions, considéré comme cause, produit, comme effets, des *attractions* : des attractions d'une manière positive, ou des répulsions d'une manière négative. Que votre curiosité s'infiltre un instant dans les mystères du monde moral, elle n'y verra que cela; elle n'y verra que le torrent le plus impétueux roulant ses vagues capricieuses entre ces deux rivages : *attraction, répulsion*. Il n'y a pas d'attraction sans répulsion, comme il n'y a pas de puissance sans résistance.

Quelles sont les lois de l'attraction dans le firmament des passions? Newton, guidé par les lois de Képler, a démontré que tous les corps s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances! Hélas! les lois des attractions passionnelles ne sont ni aussi positives ni aussi bien calculées. L'amour éclate-t-il en raison directe de la jeunesse, de la fortune, de la beauté, du caractère, des qualités et de la perfection de l'être aimé? La haine éprouve-t-elle une répulsion en raison directe de l'absence de tous ces éléments? Le désir des amants connaît-il quelques limites? Leur attraction calcule-t-elle le carré des distances? Cupidon était aveugle, et Vénus, sa mère, née de l'écume de la mer, déesse de la beauté, avait épousé Vulcain, le plus laid de tous les dieux.

Soumettez encore à des lois mathématiques l'ambition, l'avarice, le familisme, la colère, la joie, la jalousie, en un mot toutes les étincelles qui forment le foyer du désir.

Le célèbre astronome anglais avait encore découvert que, de même que tous les corps sont attirés vers le centre de la terre dans le sens d'une perpendiculaire à sa surface, de même ils peuvent être attirés par le centre d'une montagne en raison de sa grosseur et de son voisinage. Voyez aussi les jeux des attractions et des répulsions. Voyez leurs chocs, leurs orages et leurs tempêtes. Voyez-

les tantôt se faisant équilibre par leur puissance réciproque, tantôt éprouvant les fluctuations les plus capricieuses. Voyez la neutralisation de l'une d'elles par les efforts de sa voisine victorieuse. Essayez, en un mot, de mesurer les attractions passionnelles par la déviation du fil à plomb. Cette découverte reste encore à faire.

Pour que les passions engendrent des attractions ou des répulsions, il faut des moyens. Or, ces moyens sont les *sensations* (V. ce mot).

Je ne donnerai, non plus, aucun développement au quatrième, c'est-à-dire à celui qui avance que l'âme est le récipient de tous les phénomènes passionnels. La chose est trop évidente, et notre école est trop spiritualiste pour en douter un seul instant.

VIII

La série de mon plan m'inviterait à parler dans ce paragraphe de l'homme physiologique. Nous trouverions aussi facilement dans ce sujet les quatre termes de la grande formule : *la vie, les fonctions; les organes* et *le fluide nerveux*. La similitude dans les fonctions serait ainsi assez clairement démontrée. La vie, comme cause, aurait pour effets des fonctions ; les organes seraient les moyens et le fluide nerveux le récipient.

Mais dans ce nouveau problème il y aurait trop d'*inconnues*. Aussi je me contenterai de désigner les X et les Y et je laisserai la *résolution des équations* sous le voile du mystère.

Qu'est-ce, en effet, que la vie? Qui peut la comprendre? Qui peut la saisir? Qui peut jeter la sonde dans les profondeurs de son essence? Mille définitions en ont été données, mille définitions se sont évanouies dans les ténèbres de l'impuissance. Hippocrate, Van Helmont, Cudworth, Stahl, Barthez, Flourens, Bichat, Magendie, Haller, Bérard et tant d'autres : voilà bien des noms assez célèbres pour faire autorité, et cependant tous ces habiles explorateurs se sont égarés dans le labyrinthe des hypothèses. Les uns font de la vie une cause et les autres un effet. Ceux-ci en font une puissance, et ceux-là une résistance. Telle école la considère comme le résultat de forces purement matérielles et la rapportent aux lois ordinaires de la mécanique, de la physique et de la chimie. Pour telle autre école la vie est l'effet d'un principe d'une nature particulière, qui est distinct des agents physiques, et qui souvent même les combat. Et encore, que de divergences sur la nature de ce principe! *Enormon, archée, force plastique, âme, principe vital...*, que de noms de baptême donnés à un enfant inconnu!

Et les fonctions! Qui en sait quelque chose? qui a touché leur mécanisme? qui a vu leurs mouvements? qui a deviné leurs rapports? Comprenons-nous seulement le premier phénomène de la physiologie, et, partant, le premier élément de la nosologie, la digestion? — Nous avons surpris la circulation dans tout le champ de sa course, mais savons-nous la cause des battements du cœur? — Nous avons pu analyser le jeu chimique de la respiration, mais avons-nous saisi la cause des mouvements de la boîte thoracique? Avons-nous enfin porté la moindre lueur dans le gouffre du mystère qui tiendra à jamais captif le sublime phénomène de la génération?

Dans le domaine des fonctions nous ne voyons qu'une chose, c'est leur similitude. Pourquoi? — Parce qu'elles sont toutes des pièces de la même machine, parce qu'elles

vont toutes s'allumer à la même étincelle : la vie ! et c'est ainsi que vous pouvez expliquer les sympathies, les synergies, et tous les phénomènes congénères.

Quant aux organes, c'est sans doute le terme du problème le moins inconnu, aujourd'hui surtout où les travaux histologiques sont poussés jusqu'à l'extrême.

Oui, le scalpel révélera à l'anatomiste la conformation, le tissu, la position et les rapports des organes; mais puis..... que saura-t-il de plus? Qu'il essaye donc de faire entrer ces organes en fonction, et aussitôt l'ombre du mystère les dérobera à sa vue étonnée.

Et, enfin, le fluide nerveux, récipient de tous les phénomènes biologiques! Quest-ce que le fluide nerveux? Est-ce un fluide *sui generis?* Est-ce le fluide électrique? Est-il en repos ou en circulation dans la pulpe nerveuse? La science ne sait rien de tout cela. Lorsqu'elle m'aura dit que le fluide nerveux est la source de la sensibilité et du mouvement, elle m'aura tout dit; mais, malheureusement, ce tout n'est pas grand'chose.

Considérons ce paragraphe comme un terme de transition dans la série de nos formules. Voyez, du reste, les articles *Fonction*, *Organe*, *Vie*.

IX

Après la santé, la maladie, arrivons donc à l'homme malade.

Que sait-on sur la vie? — Rien. Et sur la santé? — Presque rien. Et sur la maladie? — Pas davantage.

Négligeons donc toutes les définitions, toutes les hypothèses, tous les rêves des prétendus savants, anciens ou modernes. Toutes ces élucubrations ne sont bonnes qu'à fournir matière à ces causeries que l'on appelle des *cours* en langage de faculté; toutes ces silhouettes ne sont bonnes qu'à fournir des amusements officiels à ces jeunes étudiants tout frais pondus qui viennent de briser la coque du baccalauréat.

Pour ces savants professeurs, les maladies sont divisées en *internes* et *externes*. L'école homœopathiste n'admet pas cette division (voyez *Nosologie*), mais elle distingue les maladies en *naturelles* et *artificielles : naturelles*, lorsqu'elles sont produites par les divers agents de la nature; *artificielles*, lorsqu'elles le sont par la volonté de la science, sur un homme sain, à l'aide des médicaments. L'école officielle n'admet pas ces dernières, et c'est là son moindre défaut.

Que la santé soit la vie en équilibre, que la maladie soit la rupture de cet équilibre, cela n'explique rien. Que les causes des maladies, — causes occasionnelles, — soient puisées en nous ou hors de nous; que la vieille scolastique les trouve dans les *ingesta*, les *excreta*, les *circumfusa*, etc..... tout cela n'éclaire pas davantage la question. Je tiens simplement à constater que les agents des maladies sont toujours des *infiniment petits*. Que nos savants professeurs nient hautement cette proposition, c'est possible, c'est même très-facile, du moins en théorie et dans leurs superbes leçons. Mais, devant la science, c'est autre chose. La science parle avec une franchise un peu brutale; elle n'a point d'enfants officiels, et son amour maternel ne favorise pas plus l'hermine professorale que le bonnet du plus modeste docteur.

Que la science soit donc interrogée, et surtout la science interprétée par les faits. Qu'on lui demande la cause d'une fluxion de poitrine, d'un rhumatisme, de la goutte, d'une entérite, d'une encéphalite, de la va-

riole, de la rougeole et de la scarlatine, de la syphilis, de la rage et des fièvres intermittentes, et qu'on nous dise quel est le poids, quelle est la mesure dont on se sert pour apprécier la masse et le volume des causes. Que l'on nous dise surtout à l'aide de quel thermomètre, de quel baromètre, de quel hygromètre on apprécie l'intensité, les variations et la température de la colère, de l'amour, de la jalousie qui apportent les courants les plus capricieux dans l'atmosphère des passions? — Inutile d'insister davantage et de donner à cette proposition son entier développement. Les professeurs peuvent nier, toujours en notre absence, mais en notre présence la chose serait plus difficile, car autre chose est nier et autre chose discuter.

Ainsi, de *quelque nature* que soit une maladie, son agent est toujours un *infiniment petit*. Pour notre école, cette proposition est un axiome.

Cet infiniment petit est une force, une puissance. Or, ici, cette force s'adresse d'abord à un fluide central, et ce fluide est le *fluide vital*.

L'école organicienne pourra sourire de cette assertion. Elle est libre. Libre de ne voir que des maladies locales; libre de ne compter que des altérations tangibles des tissus; libre de ne croire qu'à l'existence de la matière et d'éliminer le *fluide vital*, d'éliminer l'âme même dans le problème de la vie. Toutes ces négations ne détachent pas la moindre pierre de l'édifice philosophique, car, fort heureusement, nier n'est pas prouver.

La série nous révèle les divers éléments qui composent l'homme, l'homme fonctionnant, se mouvant et pensant. De plus, elle fixe la place de chaque terme : os, cartilages, tendons, muscles, liquides, vapeurs, fluide nerveux, fluide vital, ou electro-biologique, âme, tous ces termes s'appellent, s'enchaînent, se sérient, en un mot, pour former un tout : l'homme. — Essayez de faire la soustraction d'un seul de ces termes, quel qu'il soit, et la série n'existe plus, le tout n'existe plus, l'homme n'existe plus. Essayez d'enlever une seule pierre, et l'édifice croule. Donc le fluide vital ne peut pas être nié, et la série veut qu'il existe pour faire la transition de la matière à l'âme, au même titre qu'un terme quelconque d'une série doit exister pour faire la transition entre le terme antécédent et le terme suivant.

Remarquons, en passant, que les appréciations physiologiques et nosologiques de l'école organicienne ne peuvent être selon la série, et, partant, ne peuvent être selon la vérité.

L'infiniment petit, agent morbifère, a donc pour *récipient*, dans notre formule générale, le fluide vital. Ce fluide est frappé, et les oscillations commencent à frémir, les ondulations commencent à rayonner. L'étincelle a été mise au foyer et la lumière éclate. Que va-t-il arriver? Il n'est guère possible d'assimiler le rayon morbifère au rayon de calorique ou de lumière qui tombe sur une surface polie. Il n'est guère possible surtout de voir, dans le phénomène du rayon morbifère tombant sur la surface du fluide vital, si l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion. Toujours est-il que ce rayon est réfléchi. — Sur quel organe ou sur quelle fonction va-t-il se réfléchir? — Sa marche vibre encore dans les ténèbres du mystère. Aussi, rien n'est plus mystérieux que l'incubation des maladies, et, dans ce moment, la diagnosie subit toutes les oscillations du

fluide vital. En général, le commencement des phénomènes se dérobe à toutes les investigations. Voilà pourquoi la genèse des maladies restera toujours voilée, comme la genèse des êtres et de tous les phénomènes vitaux.

Mais enfin le rayon réfléchi de l'agent morbifère se décide à prendre une direction et frappe un organe ou un appareil, et la maladie éclate. Nous la voyons. Tout ce qui s'est passé au moment de la fécondation, de l'incubation, de la gestation a été dérobé à nos regards, mais l'être sort de l'utérus, et nous le voyons.

Si la maladie est inconnue dans son essence, elle se révèle du moins par son mode d'être, et ce mode d'être est traduit par une nouvelle série d'éléments qu'on appelle symptômes. Les symptômes ne sont donc autre chose que la série des perturbations vitales et fonctionnelles qui nous font connaître les maladies. Nous verrons ainsi plusieurs séries d'accroissement, d'état et de déclin. Nous verrons ensuite les symptômes des symptômes, ou les séries de séries, en vertu de la sympathie des organes et des fonctions : car, dans une gamme, lorsqu'on fait parler une note quelconque, on réveille d'autres notes sympathiques ; et ainsi les symptômes individualisent les maladies, comme la figure, la démarche et le maintien individualisent les êtres humains.

Comme il y a un article spécial sur la symptomatologie, je ne donnerai ici aucun développement à ces idées. En résumé, les infiniments petits produisent des maladies, au moyen de symptômes et en frappant le fluide vital ; c'est tout ce que nous avons à constater pour le moment.

X

S'il est impossible de donner des définitions précises des phénomènes que je viens de mentionner, il est du moins possible de s'en former une juste idée à l'aide de leur description. Le tableau que je viens de tracer exprime bien clairement la série des perturbations vitales qui constituent la maladie. Il nous prouve de plus, et surtout, la raison philosophique de la similitude des maladies entre elles. Un pareil raisonnement va nous révéler la raison philosophique des médicaments entre eux, ou des maladies artificielles entre elles.

En effet, qu'est-ce qu'un médicament ? Un médicament est une maladie virtuelle, une maladie en puissance ; la graine contient en puissance le végétal, l'œuf contient en puissance l'animal. Il suffit, pour que cette cause produise son effet, qu'elle soit mise dans les conditions de son activité : de même le médicament contient en puissance une maladie ; il suffit, pour obtenir cette genèse, que la cause soit mise dans les conditions de son activité.

Ici nous avons encore, pour premier terme de notre formule, un infiniment petit. Nous avons trois sortes de dynamisation : naturelle, artificielle et physiologique. La dynamisation naturelle est celle qui est opérée par les procédés de la nature ; c'est ainsi que sont puissanciées les eaux minérales. La dynamisation artificielle est celle qui, dans les officines de nos pharmaciens, nous prépare nos globules. Enfin la dynamisation physiologique est celle qui fait passer un médicament à l'état massif, dans les engrenages des fonctions, le fluidifie et le vitalise en quelque sorte.

De manière que, quel que soit le médicament que l'on veuille expérimenter, et quelles que soient sa dose et sa forme, il est toujours, ou passe toujours à l'état d'infiniment petit. Inutile d'insister davantage. Pour notre École, cette proposition doit être encore un axiome.

Cet infiniment petit contient-il, en effet, une maladie en puissance? — Gallien dit non, mais Hahnemann dit oui. Autre axiome pour notre École.

Lorsque l'expérimentation pure ingère cet infiniment petit dans l'organisation d'un homme sain, c'est-à-dire d'un homme en parfait équilibre physiologique, qu'arrive-t-il? — Pour répondre à cette question, je n'aurais qu'à copier le tableau que j'ai dessiné dans le paragraphe précédent.

Ici nous verrions en effet l'agent médicamenteux placé au foyer des forces vitales, perturber ces forces et les mettre dans un mouvement anormal; nous verrions le même rayon incident et le même rayon réfléchi; nous verrions les mêmes oscillations, les mêmes vibrations et les mêmes ondulations; nous verrions la même hésitation dans le rayon réfléchi. Puis nous verrions ce rayon frapper un organe ou une fonction, et puis enfin nous verrions une maladie artificielle éclater avec tout le cortége de ces phénomènes caractéristiques. De ce simple aperçu il faut encore conclure : 1° que les infiniment petits, comme cause, produisent des maladies artificielles comme effet, au moyen de phénomènes et en s'exerçant sur le fluide vital; 2° comme nous trouvons encore ici les quatre termes de notre grande formule philosophique, nous pouvons voir la raison de la similitude dans la série des médicaments entr eeux, ou, en d'autres termes, des maladies artificielles entre elles; 3° puisque ce tableau ressemble si bien au tableau précédent, puisque le mécanisme de la formation des maladies naturelles est, en tout, semblable au mécanisme de la formation des maladies artificielles, il faut en arriver à voir la similitude entre les médicaments et les maladies.

Enfin on pourra voir, dans l'étude sur la série, que le premier terme de toute série est un infiniment petit. Ainsi la molécule pour la série minérale, la graine pour la série végétale, l'œuf pour la série animale, sont le premier terme et un infiniment petit. De même, dans la série des éléments morbides, soit naturels, soit artificiels, le premier terme est un infiniment petit. Et les termes de cette série vont croissant depuis l'infiniment petit jusqu'à l'élément le plus éclatant, comme les termes des séries des trois règnes vont croissant depuis la molécule jusqu'à la montagne, depuis la graine jusqu'au chêne, depuis l'œuf jusqu'à l'homme.

Donc, en dernière synthèse, raison philosophique de la similitude dans la série des éléments morbides, similitude des maladies entre elles, similitude des médicaments entre eux, similitude entre les médicaments et les maladies : tout cela doit être vrai pour nous comme un fait.

(Voir la *Conclusion synoptique* à la page suivante).

CONCLUSION SYNOPTIQUE

PHILOSOPHIE.	(Les) Causes	(produisent des)	effets	(par des)	moyens	(sur un)	récipient.
COMPARAISON.	— Peintre	—	tableau	—	couleurs	—	toile.
CRÉATION.	— Dieu	—	êtres	—	esprits, fluides, matières	—	série.
MINÉRAUX.	— Molécule	—	mousses	—	affinité	—	inertie.
VÉGÉTAUX.	— Graine	—	végétaux	—	fluide	—	terre.
ANIMAUX.	— OEuf	—	animaux	—	*aura seminalis*	—	utérus.
MORALE.	— Passions	—	attractions	—	sensations	—	âme.
PHYSIOLOGIE.	— La vie	—	fonctions	—	organes	—	fluide nerveux.
NOSOGÉNIE.	— Infiniment petits	—	maladies naturelles	—	symptômes	—	fluide vital.
PATHOGÉNIE.	— Infiniment petits	—	maladies artificielles	—	phénomènes	—	fluide vital.

THÉRAPEUTIQUE. Dans ces deux dernières séries, si vous éliminez les mêmes termes, vous aurez : Maladies *naturelles* semblables aux maladies *artificielles*.

Dr GRANIER (de Nîmes).

DU CYANURE DE MERCURE

Dans le traitement de la Diphthérite.

C'est au Dr Beck, de Monthey, en Valais, que nous devons l'heureuse application du cyanure de mercure au traitement de la diphthérite.

Son ami le Dr de Villers est le premier à lui rendre cette justice.

La preuve positive en est dans une lettre rendue publique à l'occasion du dernier congrès homœopathique. (A. C.)

« Mon cher Confrère,

« L'usage du *cyanure de mercure*, comme spécifique de la diphthérite, a été inauguré par vous dans le cas désespéré que vous avez observé avec moi sur la personne de mon fils. Faut-il vous rappeler l'effet foudroyant qui a jeté tous les assistants dans une stupéfaction joyeuse? Non-seulement les parties gangrénées du *velum palatinum* avaient complétement disparu du jour au lendemain, mais encore étaient remplacées par un tissu neuf et frais, qui ne portait presque aucune empreinte du *processus* délétère dont il avait été vingt-quatre heures auparavant le siége et la victime. Depuis cette précieuse observation que je vous dois et qui vous assure mon éternelle reconnaissance, je n'ai pas manqué d'administrer le même remède héroïque dans tous les cas semblables à celui de mon fils, et cela avec le même succès, sans aucune exception. Ces cas, dont je ne puis vous donner le chiffre exact, n'étaient pas clair-semés dans ma clientèle, car vous vous rappelez que durant l'hiver de 1863 à 1864 la diphthérite, compliquée de croup torpide, formait une épidémie très-étendue, qui, à l'aide du traitement allopathique, y compris la trachéotomie, livrait un nombreux contingent à la mort.

J'ai traité dans ce temps plusieurs cas de la même maladie dans des familles qui vivaient dans la plus grande misère et où le remède faisait seul les frais du succès, et PAS UN DÉCÈS ! »

Dr DE VILLERS.

Après avoir rappelé cet hommage rendu à

notre éminent confrère le Dr Beck, nous cédons volontiers à la tentation de citer deux observations tirées de sa pratique. (A. C.)

Première observation.

M. d'O..., Canal-Moika, 28, âgé de 13 ans, se plaint de frissons, de courbature, de céphalalgie frontale. Le second jour, les symptômes généraux sont plus intenses, la peau devient chaude, le pouls plein et précipité; le malade accuse une sécheresse douloureuse de la gorge dont la muqueuse est, en effet, tuméfiée et d'un rouge foncé; les glandes sous-maxillaires sont endolories et gonflées. L'enfant n'ayant pas eu la scarlatine, et cette maladie régnant épidémiquement en ce moment, je préviens ses parents que nous assistons probablement à la première période de l'évolution de cette maladie. *Bellad.* 6e, en solution, une cuillerée toutes les quatre heures. A ma visite du soir, augmentation des symptômes généraux et locaux; il y a eu une selle normale dans la journée, un peu de toux creuse; soif vive, tension douloureuse au front, yeux rouges, gonflés, appétit nul.

Le troisième jour au matin, je constate la présence des taches caractéristiques de la scarlatine, et l'on me dit que l'enfant a déliré pendant la nuit. Déglutition extrêmement douloureuse, glandes salivaires très-tuméfiées, sensation pénible d'âpreté et de corps étranger à la partie postérieure des fosses nasales, enchifrènement, toux croupale fréquente, respiration embarrassée, avec effort comme pour vaincre un obstacle, voix nasonnante, endolorissement des parties latérales et postérieures du col. A l'examen local, je constate : tuméfaction des lèvres, des gencives, de la langue et du gosier, qui sont d'un rouge foncé, mouvements douloureux de la langue, salive épaisse, filante, odeur caractéristique (mercurielle) de la bouche, larges taches d'un gris jaunâtre sur la luette, les amygdales et le pharynx. Adynamie, pouls à 130, petit, encore résistant. L'angine concomitante de l'exanthème offrait donc tous les caractères d'une *diphtheritis*, et le pronostic était, en conséquence, bien douteux, car on annonçait de tous côtés des cas de scarlatine diphthéritique suivis de mort. Cependant, m'appuyant sur les résultats que j'avais obtenus chez le fils de M. le docteur de Villers et chez le sujet de l'observation précédente, je crus pouvoir rassurer la famille du malade, malgré la rapidité avec laquelle les fausses membranes se formaient et s'étendaient en surface et en profondeur, en se compliquant d'une adynamie extrême.

Prescription : *cyan. de merc.* 6e, trois gouttes dans dix cuillerées d'eau, à prendre par cuillerée toutes les heures; le médicament est administré vers midi. Le soir (sept heures), état stationnaire. *Merc. cyan.* toutes les deux heures.

La nuit est meilleure que la précédente et les symptômes subjectifs de la gorge s'amendent. A ma visite du matin (neuf heures), je constate l'effet presque instantané du remède; les deux tiers au moins de l'exsudat ont disparu et laissent apercevoir la muqueuse qu'ils recouvraient gonflée, ramollie et d'un rouge bleuâtre; la toux croupale, plus rare, est grasse, la déglutition plus libre, la langue moins volumineuse. Le pouls à 110 est plus large, l'adynamie moins prononcée. *Merc. cyan., ut supra*, alterné avec quelques doses de *Bellad.*

Jusqu'au soir, l'amélioration fait de nouveaux progrès; le nez se dégage, la douleur du front, qui avait pris un caractère de forte pression, a presque disparu, les glandes tuméfiées ont considérablement diminué de volume, l'endolorissement du col est beaucoup moindre. Les lèvres sont toujours grosses, mais c'est là un effet de l'exanthème cutané. Toutes les quatre heures, une dose de *Merc. cyan.*

Le lendemain matin, absence de toute l'éruption diphthéritique et changement parallèle dans tous les symptômes produits par cette complication. Seule, la muqueuse de l'isthme et du pharynx conserve une teinte d'un rouge foncé. La maladie n'offre plus rien de particulier à noter dès ce moment, sauf la grande intensité de l'éruption cutanée. *Mercur. cyan.* 6e a été continué par précaution pendant trois jours, et ensuite *Bellad.* seule.

Un confrère allopathe, M. le docteur Couriard, a bien voulu constater au microscope la nature

diphthéritique des exsudats des deux observations précédentes.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Mlle C. de S..., rue Vladimirskaïa, scrofuleuse, âgée de 5 ans, présente les signes prodromiques d'une scarlatine : céphalalgie, courbature, frissons, douleurs au pharynx, qui est d'un rouge vif, accablement, peau brûlante, pouls dur, fréquent. *Aconitum* 3e, toutes les deux heures, le premier jour; les deuxième et troisième, *Belladona* 3e, les symptômes de la gorge s'étant aggravés, et de larges taches lisses, d'un rouge vif, s'étant montrées sur la peau dès le matin du troisième jour. Le quatrième, l'éruption suit son cours, tout en étant discrète; mais l'enfant se plaint beaucoup de la gorge, qui, en effet, présente une couleur rouge très-foncée, avec gonflement très-prononcé. Les amygdales sont gonflées au point de se toucher; on voit des taches d'un blanc grisâtre sur la luette, les amygdales, le pharynx; les glandes salivaires sont douloureuses, un peu tuméfiées; il y a de rares accès de toux croupale; l'enfant a perdu tout appétit; la prostration est grande et le pouls petit vers 125. *Cyan. de mercure* 6e, une goutte toutes les deux heures, dès une heure de l'après-midi.

Le soir (sept heures), aggravation modérée de tous les symptômes, mais, quelques heures plus tard, l'effet héroïque du médicament commence à se faire sentir, d'après le rapport qui m'a été fait le lendemain matin, où je constate une amélioration très-prononcée. Tous les symptômes diphthéritiques sont en train de disparaître. La toux a perdu son caractère croupal, la respiration est libre, la déglutition s'opère plus facilement, les amygdales diminuées de volume, la luette, le pharynx sont libres au trois quarts de tout exsudat, le pouls est à 90, et l'enfant, moins faible, demande du lait. Continuer le remède en l'alternant avec *Bellad.*

La diphthérite a complétement disparu le sixième jour.

Au dixième, l'exanthème cutané avait parcouru toutes ses périodes, et l'exfoliation se fit ensuite par fragments épidermiques si petits, qu'on les eût plutôt rapportés à ceux d'une rougeole, si deux ou trois larges plaques n'avaient pas fait exception.

Dr BECK.

MÉDECINE CLINIQUE.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Tumeur enkystée du genou.

Le médecin a souvent à traiter des tumeurs dures ou demi-molles, non fluctuantes, se déplaçant assez facilement, situées sur la partie moyenne de la rotule, et dont le volume varie entre celui d'un œuf de paon et d'un œuf de poule. Leur forme est constante; elle représente un segment d'ellipsoïde coupé suivant le grand diamètre, et se laissent facilement déplacer en totalité, par un mouvement de glissement sur l'os sous-jacent.

Ces tumeurs se développent dans la couche cellulo-adipeuse sous-cutanée, dans la bourse muqueuse qui facilite les déplacements de la peau, et se trouvent placées au devant de l'aponévrose d'enveloppe. On comprend la gêne qui résulte de leur présence, surtout dans la flexion du genou, et, par conséquent, pendant la marche, qui en est rendue pénible au point de simuler une boiterie, le patient ne pouvant avancer le membre que tout d'une pièce.

La cause la plus probable du développement de ces tumeurs est l'attitude à genoux trop prolongée; mais une prédisposition doit être invoquée pour en expliquer la formation, car chez la grande majorité des personnes que leur dévotion porte à continuer

pendant de longues heures l'attitude agenouillée, on ne rencontre, au devant de la rotule, qu'un épaississement, une sorte de callosité épidermique de la peau. Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs l'observation d'une de ces incommodités guérie par un seul médicament.

Madame Roux (Rosalie), 38 ans, rue de la Malgue, 53, faubourg du Mourillon : constitution à prédominance lymphatique, teint rouge avec vascularité variqueuse de la couche superficielle de la face, a été réglée à 13 ans, quelquefois en retard, mais toujours abondamment. Mariée à 28, elle à eu deux enfants, l'un l'année après le mariage, l'autre il y a quatre ans.

Deux ans avant le mariage, étant dans son pays à Saint-Bonnet, (Hautes-Alpes), Mme Rosalie Roux eut, pendant l'été, un rhumatisme général qui envahit successivement les membres inférieurs, les reins, et enfin les membres supérieurs. Pendant cette maladie, les règles furent supprimées et ne se rétablirent qu'à l'automne, pendant la convalescence.

En 1864 elle fut prise d'une toux sèche qui, en mai 1867, se compliqua d'une gingivite douloureuse et qui céda à *mercurius solubilis*.

Un mois après, en juin 1867, elle remarqua qu'elle se mettait de plus en plus difficilement à genoux, et, à son grand chagrin, elle vit développée, au devant du genou droit, une tumeur qui avait acquis le volume d'un gros œuf de poule. Cette femme, laborieuse et vivant de son travail (elle fait des ménages), se désolait de la perspective d'un repos forcé; aussi vint-elle me consulter vers la fin du mois de juin.

Je constatai que la tumeur était dure, sans fluctuation, se déplaçant tout d'une pièce comme un kyste graisseux, et qu'elle n'occasionnait de douleurs que pendant l'attitude à genoux. Je prescrivis *calcarea carb.*, 6 glob. 30 dans 150 gr. d'eau dist.: une cuill. une heure avant chaque repas.

Un mois après, aucun changement n'était survenu dans l'aspect de la tumeur, mais elle était devenue exceptionnellement le siége d'une douleur sourde gravative qui se faisait sentir même au repos et pendant la nuit. Je donnai *calc. carb.* 100e, une goutte dans 150 gr. d'eau dist.: 1 cuill. matin et soir.

Au mois d'août la tumeur avait moins de dureté; elle était molle et n'occasionnait plus de douleur, si ce n'est pendant la station à genoux, que je n'avais permise qu'à très-courtes séances. Je prescrivis *calc. carb.* 200e, 1 goutte *ut supra*.

Je ne revis la malade qu'au mois de janvier 1868; elle me montra, toute radieuse, le genou entièrement débarrassé de toute sa tumeur, qui avait insensiblement disparu. La guérison datait de la Noël; elle ne s'est pas démentie jusqu'ici.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Verrues.

Madame Monnier (Euphrosine), 47 ans, demeurant rue Asperge, 32, n'a plus ses règles depuis deux ans; elle est sujette à des migraines avec vomissements; était bien réglée et n'a jamais eu d'enfants.

Il y a 6 mois, elle eut aux mains une éruption de verrues plates, et à la paupière supérieure droite une verrue pédiculée de la grosseur d'un pois vert. Je donnai *thuya occidentalis* 30e, 1 goutte dans 150 gr. d'eau distillée. Deux mois après, le 15 janv. 1868,

la verrue avait disparu de la paupière, et il ne reste aujourd'hui, 6 mars, aucune des verrues des mains.

Dr TURREL.

ANGINE INFLAMMATOIRE.

(Mal de gorge aigu, Esquinancie.)

Définition. — On désigne sous ce nom une affection ordinairement aiguë qui est caractérisée par la rougeur et le gonflement de la membrane muqueuse qui tapisse le voile du palais et ses piliers, les amygdales et le pharynx Cette inflammation est accompagnée toujours d'une douleur plus ou moins grande en avalant.

Causes. — Sous le règne de certaines constitutions atmosphériques, l'angine inflammatoire peut se montrer d'une manière épidémique; mais c'est là une exception, et les causes occasionnelles les plus ordinaires sont une refroidissement, un courant d'air frais qui frappe le cou, l'impression du froid humide aux pieds, l'ingestion de boissons froides le corps étant en sueur.

On l'observe à tous les âges et avec tous les tempéraments; seulement elle est plus commune dans l'enfance et la jeunesse et chez les personnes d'un tempérament sanguin et surtout lymphatico-sanguin. Comme le passage subit du chaud au froid est de cette inflammation une cause occasionnelle puissante, nécessairement elle se montre plus fréquemment au printemps, en automne, pendant les vicissitudes atmosphériques.

Symptômes. — Le premier symptôme appréciable est la rougeur, qui varie de siége et d'étendue; cette rougeur, uniforme le plus souvent, peut aussi présenter des arborisations ou des plaques de nuances diverses; elle occupe isolément ou à la fois le voile du palais, les piliers, les amygdales et le pharynx. Ordinairement la luette est rouge, gonflée, pendante sur la base de la langue.

Après la rougeur viennent la chaleur, la sécheresse et le gonflement des parties affectées.

Ce gonflement, léger sur la membrane muqueuse qui tapisse le palais et l'arrière-gorge, est susceptible de se montrer considérable aux amygdales, qui font alors une forte saillie et resserrent singulièrement le passage des aliments et des boissons (amygdalite, angine tonsillaire).

La rougeur et le gonflement ne peuvent pas exister sans provoquer une certaine difficulté de déglutition et une douleur qui présente des modifications particulières suivant le siége et l'intensité de la maladie.

Lorsque le voile du palais et la luette sont spécialement affectés, le malade éprouve un sentiment de titillation, de démangeaison; l'inflammation de la luette gonflée et pendante provoque plus particulièrement des mouvements de déglutition, des nausées, de la toux. L'angine est-elle plus circonscrite dans le pharynx, la déglutition est un peu moins difficile et moins douloureuse.

Quand arrive le gonflement considérable des amygdales, l'accent de la voix est nasonné, et en buvant les boissons peuvent refluer par les narines. — Dans ces cas surtout, les parties latérales du cou au-dessous des mâchoires sont souvent sensibles au toucher; l'inflammation et la douleur se propagent jusqu'à l'oreille, d'où il résulte des élancements dans l'oreille et la dureté de l'ouïe.

La chaleur et la sécheresse suivent immédiatement la rougeur et le gonflement des parties affectées; mais à la sécheresse succède bientôt une sécrétion muqueuse augmentée, et les malades crachent des mucosités filantes et visqueuses; les amygdales se couvrent parfois d'un mucus grisâtre ou de concrétions blanches et sébacées qu'il faut se garder de confondre avec les fausses membranes de l'angine couenneuse (diphthérite), dont le caractère est bien autrement grave.

C'est à l'irritation des pellicules muqueuses, étendue aux glandes salivaires, et non à la malignité du mal, qu'il faut attribuer ces crachements fréquents, ces flux abondants et continus de mucosités filantes et fétides, qu'on observe surtout dans le cas où l'inflammation porte plus particulièrement sur les amygdales.

Aux phénomènes locaux précités ajoutons

comme symptômes généraux des frissons au début, bientôt suivis de chaleur; ajoutons de la céphalalgie, de la courbature, la fréquence et la plénitude du pouls, et nous aurons sous les yeux l'ensemble des symptômes qui révèlent l'affection connue sous le nom d'*angine inflammatoire;* et sous ce nom il faut entendre, comme on peut s'en assurer par le tableau que nous avons fait, les trois variétés des auteurs classiques, *angine gutturale*, *angine pharyngée*, et *angine tonsillaire* ou *amygdalite*.

L'angine inflammatoire peut se terminer de trois manières : par résolution, c'est la terminaison la plus heureuse, la plus prompte, la plus enviable, celle que le médecin doit toujours se proposer d'obtenir; par suppuration, et, dans ce cas, il se forme ordinairement dans l'intérieur d'une ou des deux amygdales, quelquefois dans la luette ou le voile du palais, un ou plusieurs abcès qui s'ouvrent dans la bouche; par induration, c'est la preuve du passage à l'état chronique. Il ne convient pas d'en faire mention ici.

Diagnostic. — Rien n'est plus facile que de constater la présence de l'angine inflammatoire; il suffit de faire ouvrir la bouche au malade et de regarder, au jour, le palais et l'arrière-bouche en abaissant la langue au moyen du manche d'une cuillère. Les symptômes que nous venons de décrire révèlent aux yeux les moins exercés l'existence de la maladie. Il peut être difficile de déterminer le caractère de la maladie, que tous les praticiens savent pouvoir être symptomatique de la scarlatine ou de la syphilis; mais, en ce moment, il n'entre pas dans notre plan de parler d'autre chose que de l'angine inflammatoire simple proprement dite, *idiopathique*, c'est-à-dire existant par elle-même, sans complications.

Pronostic. — L'angine inflammatoire, abandonnée à elle-même, est susceptible de revêtir une forme grave par l'intensité de ses symptômes locaux et généraux, sans jamais faire courir au malade des dangers sérieux; mais le plus ordinairement elle reste dans les limites d'une affection légère, et, traitée convenablement, sa durée est toujours très-courte.

Traitement. — Toutes les fois qu'après un frisson précurseur, la fièvre apparaît avec ses attributs ordinaires, qui sont de la céphalalgie, de la courbature, la chaleur sèche à la peau, la fréquence et la plénitude du pouls, nul remède ne peut être mieux choisi que l'aconit; et l'affinité est si grande entre l'aconit et les manifestations symptomatiques de l'angine inflammatoire, que, quand même la fièvre n'existe pas, c'est encore par l'aconit qu'il faut commencer le traitement, parce que c'est encore là le moyen le plus efficace pour couper court à l'affection et pour effacer les symptômes actuels.

Aconitum. — Sécheresse à la gorge, difficulté de déglutition; titillation, démangeaison au gosier; toux.

Bellad. — Les amygdales font une forte saillie; l'accent de la voix est nasonné; les boissons refluent par les narines; les parties latérales du cou sont sensibles au toucher; les élancements se font sentir jusque dans les oreilles.

Pendant longtemps nous avons tous été à ne connaître que la *bellad* pour combattre l'angine inflammatoire avec gonflement des amygdales, et je dois à la vérité de dire que je ne me souviens pas d'avoir eu à me plaindre de l'insuffisance de *bellad*; mais il n'en est pas moins exact de reproduire ce fait, que depuis les travaux du savant et infatigable Nering sur *apis*, ce dernier médicament, *apis*, sans détrôner la *bellad* dans le traitement de l'angine inflammatoire, a pris à côté d'elle une première place.

Les symptômes qui militent en faveur d'*apis* sont: l'inflammation et le gonflement de la langue, douleur à la gorge comme s'il y avait plaie et élancements brûlants; les malades ont très-chaud, mais ne sont pas altérés.

Les amygdales sont-elles recouvertes d'une mucus grisâtre ou de concrétions blanches et sébacées; y a-t-il flux abondant de muscosités filantes? — *mercurius vivus* ou *solubilis*.

Enfin, la terminaison par suppuration est-elle inévitable, la présence des abcès est-elle constatée? — *Hepar sulfuris* amènera promptement l'ouverture naturelle de ces abcès.

Tous ces médicaments, *acon*, *bellad*, *apis*, *merc* et *hepar*, seront administrés de préfé-

rence en globules de la 12e à la 30e dilution : — quatre globules dans six ou huit cuillerées à bouche d'eau, une cuillère toutes les trois, quatre ou six heures.

Dr A. Chargé.

CORRESPONDANCE.

Marseille, le 9 avril 1868.

Au Rédacteur de la Bibliothèque homœopathique.

« Mon cher ami.

« Vous dites dans votre article du numéro du 1er avril, à propos du blessé que j'ai eu le bonheur de sauver, qu'*un* chirurgien de grande valeur avait décidé l'urgence de l'amputation immédiate du membre blessé; que, l'homœopathie intervenant, la guérison s'en était suivie.

Si j'avais connu votre intention de signaler ce fait, pour prouver toute la valeur de la thérapeutique homœopathique, je vous aurais rappelé que ce ne fut point seulement *un* chirurgien célèbre qui déclara l'urgence de l'amputation, cet avis fut soutenu par trois célébrités chirurgicales.

1° Le chirurgien principal de l'Hôpital militaire,

2° Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu,

3° Le professeur de clinique chirurgicale de l'École secondaire de médecine.

J'eus à combattre pied à pied toutes les raisons que ces trois combattants firent valoir, et les débats furent très-longs. Je soutins avec énergie que je croyais posséder des agents thérapeutiques qui triompheraient des accidents que la consultation prévoyait pouvoir arriver et qui établissaient les motifs de l'urgence de l'amputation, considérée dans le cas présent comme d'urgence par toutes les règles, tous les principes de la chirurgie, et que l'expérience, jusqu'ici, avait consacrés.

Je m'opposai vivement à l'opération, que je considérais comme inutile, etc., etc. — Les consultants se séparèrent, abandonnant le malade à son malheureux sort. La guérison me donna raison. L'homœopathie sut parer à tous les accidents; l'*arnica* joua un rôle très-important, car il fut constamment employé comme médicament local, et le *silicea* fit le reste. Le malade jouit d'une santé parfaite et peut témoigner tout ce que j'avance.

Je crois que ces détails auraient donné une force plus grande à vos arguments. Vous ne parlez que d'*un* chirurgien : *un* aurait pu se tromper sur la gravité du mal, mais *trois*, et trois célébrités spéciales, constituaient une force dans leurs arguments que ma conscience et la confiance que j'avais dans la thérapeutique homœopathique pouvaient seules contrebalancer.

Vous pourriez, dans un numéro prochain, trouver l'occasion de rapporter en détail tout ce que vous auriez pu dire, et compléter ainsi la valeur du principe que vous avez mission de faire triompher.

Je termine en vous félicitant du caractère de votre journal et vous priant de continuer l'œuvre dans le même sens.

Avec affection, Dr Gillet.

VARIÉTÉS.

De la Vaccine.

Est-ce par identité ou par antagonisme que la vaccine préserve de la variole? Quant à moi, si j'étais obligé d'exprimer mon opinion, j'aimerais mieux pencher du côté de la première hypothèse, par cette raison que, la vaccine agissant comme une première attaque de variole, préserve d'une deuxième attaque de la même maladie. (*De l'antagonisme dans les maladies*, par M. Lecadre, du Havre. Rapport fait à la Société médicale d'émulation de Paris par M. Cazalès.— *Union médicale*, n° 138, p. 303, 19 nov. 1867.)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

DOSES INFINITÉSIMALES

(Suite.)

III

Mode d'action des doses infinitésimales

Nous connaissons l'histoire du globule; nous savons, de plus, que, loin d'être inerte, comme on voudrait se le persuader, et surtout le persuader aux autres, il exerce une action puissante sur l'organisme vivant. Essayons maintenant de déterminer le mode d'après lequel cette action s'opère; c'est la théorie du problème, l'interprétation du fait que nous venons de certifier. Il s'agit de démontrer à nos contradicteurs, non-seulement qu'il n'y a rien ici d'*absurde* et d'*anti-scientifique,* mais que la raison et la science s'accordent pour justifier, sur ce point comme sur tant d'autres, l'admirable doctrine de Hahnemann.

Écoutons d'abord le maître :

« Notre force vitale étant une puissance dynamique, l'influence nuisible sur l'organisme sain des agents hostiles qui viennent du dehors troubler l'harmonie du jeu de la vie ne saurait donc l'affecter que d'une manière purement dynamique. Le médecin ne peut donc non plus remédier à ces désaccords (les maladies) qu'en faisant agir sur elles des substances douées de forces modificatrices également dynamiques ou virtuelles, dont elle perçoit l'impression à l'aide de la sensibilité nerveuse, présente partout (1). »

Ainsi, pour Hahnemann, la maladie n'est que le *désaccordement* de la force vitale par une force perturbatrice. Tout est donc *dynamique,* ici : force morbifique, force médicamenteuse, force vitale réactionnelle. Les lésions organiques et fonctionnelles ne sont donc que le *résultat* de la déviation qu'a primitivement subie la force vitale; et celle-ci ne peut être remise dans sa voie normale que par une force analoge ou similaire.

Que nous sommes loin de ces grossières conceptions organiciennes, qui font la honte en même temps que l'impuissance de la vieille médecine! Que nous sommes loin du *strictum et laxum,* de l'humorisme et du solidisme, de la *physiâtrie* et de la *chimiâtrie,* et même du physiologisme et du *biologisme!*

(1) *Organon*, p. 112, § 16.

Au point de vue de la doctrine hahnemannienne, le corps humain n'est plus réduit à une simple machine exclusivement soumise aux lois physico-chimiques et fonctionnant d'après ces seules lois. Dans cet admirable mécanisme organique, qui dure et conserve sa forme en renouvelant lui-même, par un labeur incessant et mystérieux, les éléments de sa propre substance, il y a quelque chose de plus que dans les machines ordinaires. Et ce quelque chose, que l'on s'évertue en vain de rattacher aux lois directrices de la nature inorganique, est précisement la différence qui distingue les corps bruts des corps vivants. L'être organisé *vit*, donc il est régi par une loi vitale. Il n'y a pas de confusion possible ici; entre le minéral et l'animal la ligne de démarcation est si tranchée, si profonde, qu'elle peut être considérée comme infranchissable.

Est-ce à dire que le règne organique soit tout à fait indépendant des lois physico-chimiques? Nullement. L'empire de ces lois s'étend sur la matière universelle, quel que soit son état, quelques formes qu'elle revête. La matière organisée subit donc leur influence, *en tant que matière*, au même titre que celle qui compose la matière inorganique. Ce qui paraît leur échapper à peu près complétement, c'est son organisation même, c'est sa *vie*. Il y a là un *secret* que la science, malgré ses louables efforts de simplification, n'est pas encore parvenue, ne parviendra probablement jamais à pénétrer.

Je sais bien qu'une secte de petits savants de troisième ou de quatrième ordre, parasites du génie, aux dépens duquel ils vivent, faute de mieux, voudrait réduire l'homme aux proportions de nos machines artificielles, ce qui revient à mettre dans la même balance l'œuvre et l'ouvrier. Cette secte, d'origine germanique, a aujourd'hui la haute main sur l'enseignement de la Faculté de Paris, qui, aux lamentations que fait entendre de temps à autre la presse médicale, ne semble guère s'en trouver mieux. Ah! c'est bien ici le cas de s'écrier : « Ou allons-nous?.. » Où allons-nous, scientifiquement et moralement?.. Où peuvent nous mener ces théories nihilistes, ces doctrines dégradantes, anti-humaines, insensées, si la jeune génération qui les écoute les prend au sérieux?.. Allez donc parler à ces gens-là de principe vital, de dynamisme médicamenteux! Ils hausseront les épaules... Ils sont organiciens, ou, si vous voulez, *biologistes;* et s'ils se voient dans la nécessité d'admettre des forces pour expliquer le fonctionnement organique, c'est à la condition qu'elles seront identiques à celles qui régissent les corps bruts. C'est le dynamisme physico-chimique pur et simple appliqué au règne animal (1).

Mais, s'il en est ainsi, si les mêmes lois président à la formation des corps non organisés et des corps organisés, au fonctionnement d'une machine et à celui de l'organisme humain, pourquoi la science, qui peut à son gré reconstituer les premiers (sauf certaines exceptions, toutefois : elle n'est pas encore parvenue à fabriquer le *diamant*, par exemple), est-elle incapable de reproduire les derniers? Comment se fait-il qu'elle n'ait pu jusqu'ici, guidée par des lois qu'elle se vante de connaître à fond, composer, je ne dis pas un tissu vivant, mais le plus élémentaire des éléments anatomiques?...

Un moment, il est vrai, moment solennel, célébré par des chants de triomphe, qui ne s'en souvient? nos modernes Prométhées

(1) Voyez Büchner, *Force et Matière*, et toute l'école matérialiste allemande, ayant pour chef le professeur Moleschot.

ont cru, sérieusement cru avoir dérobé à celui que nous élevons, nous simples mortels, au-dessus d'un laboratoire, le secret de la création animale : des animalcules, des infusoires avaient surgi tout vivants, disaient-ils, d'un mélange de matières fermentescibles savamment combinées, et la *génération spontanée* était proclamée comme un fait acquis. Mais, ô déception! un savant (un vrai savant, celui-là, qui n'a pas une foi assez robuste dans les ressources de l'intelligence humaine pour lui accorder le pouvoir de créer de toutes pièces des êtres vivants, quand elle ne possède pas même, comme nous venons de le constater, celui de reconstitner un simple élément anatomique) est venu péremptoirement démontrer que la génération prétendue spontanée n'était autre chose que le développement, dans un milieu favorable, de quelques-uns de ces innombrables et invisibles germes tenus en suspension dans l'athmosphère, qui s'étaient furtivement glissés dans l'appareil à expérimentation. Et, afin que rien ne manquât à la démonstration, il a entrepris lui-même des expériences directes, très-délicates, où, après avoir soigneusement fermé tout accès aux germes ambiants, il n'a pas vu le moindre animalcule s'agiter dans le mélange liquide, resté inaltérable faute de ferment (1). Depuis ce temps-là, on entend beaucoup moins parler de génération spontanée... Ce qui ne veut pas dire que les adversaires de M. Pasteur se tiennent pour battus, au contraire! Ils ont leur *idéal : l'unité de substance*, qu'ils mettent, en qualité de *positivistes*, au même niveau que la réalité. « Nous ne sommes pas encore parvenus, il est vrai, disent-ils, à fournir la preuve irréfragable de la génération artificielle, mais la science n'a pas dit son dernier mot sur ce point comme sur bien d'autres, et nul doute que le problème ne soit un jour résolu affirmativement. En attendant avec confiance ce grand résultat, nous proclamons, comme un dogme scientifique, que le grand tout universel est constitué par une seule et unique substance, la matière, laquelle possède en soi les forces nécessaires pour se mouvoir *toute seule*, se combiner, *s'arranger* de mille et mille manières, ici sous forme de minéral, là sous forme de végétal, ailleurs sous forme d'animal, pensant ou non pensant, etc., etc. Le prétendu principe vital et autres entités, appelées... âme, Dieu..., ne sont que le produit de l'ignorance, incapable de s'élever aux hautes et fortes conceptions du positivisme. Nous admettrons ces hypothèses lorsque le scalpel, le microscope ou la chimie les auront rencontrées quelque part. L'homme *positif* ne doit tenir pour vrai que ce qui est accessible aux sens (1). »

Il ne peut entrer, on le conçoit, dans le cadre restreint de ce travail de réfuter de semblables inepties, bien qu'elles constituent la base de l'enseignement médical actuel. J'ai essayé, d'ailleurs, cette tâche ingrate dans un ouvrage récent (2), et j'y reviendrai encore, si Dieu m'en prête le temps. La question spéciale que nous avons à résoudre ici est celle du double dynamisme vital et médicamenteux, posée pour la première fois par l'immortel fondateur de l'homœopathie.

Déjà, nous avons vu que la science phy-

(1) Voyez les différents Mémoires publiés par M. Pasteur sur cette question, de 1860 à 1863, et notamment : *Mémoires sur les corpuscules organisés qui existent dans l'atmosphère; — examen de la doctrine de la génération spontanée.* 1862.

(1) Voyez Bucher, ouv. cité.

(2) *Nouveaux principes de philosophie médicale*, etc.

sico-chimique est absolument incapable, non-seulement de créer un être organisé quelconque, mais de reproduire la plus élémentaire de ses parties constituantes. Peut-elle, du moins, nous expliquer, d'après ses seules lois, le fonctionnement organique? Voyons.

Comment naissent et se développent les germes?.. Tous les embryons se ressemblent, dit-on, à tel point qu'il est anatomiquement, physiquement et chimiquement impossible de les distinguer; comment se fait-il, cependant, que les embryons provenant d'une espèce déterminée reproduisent toujours le type de cette espèce et jamais celui d'une autre?... Quelle est la formule chimique des combinaisons qui s'opèrent dans le sein des tissus vivants, par le travail intime de la nutrition, par ce mouvement perpétuel de composition et de décomposition organiques, ce va-et-vient moléculaire incessant, qui fait que chaque particule éliminée est aussitôt remplacée par une nouvelle, condition indispensable de la durée de l'être et de la conservation de ses formes?..

D'où vient que le même élément réparateur, le *sang*, sans changer de nature, crée (la nutrition n'est qu'une création continuée), ici une muscle, là un os, ailleurs une glande, un vaisseau, un nerf, etc., etc., et qu'à leur tour quelques-uns de ces divers composés, les organes sécréteurs, par exemple, fabriquent, avec le même élément, qui les a formés et dont ils vivent, l'un de la bile, l'autre de l'urine, celui-ci de la salive, celui-là sérosité, etc.?... Rien de plus varié, assurément, que la nourriture de l'homme, véritable *omnivore;* eh bien! en vertu de quelle loi d'affinité chimique connue les organes digestifs savent-ils extraire de cette diversité presque infinie de substances alimentaires un suc nutritif identique, le chyle, qui va bientôt se faire sang et chair, par une série de transformations d'un autre ordre, en un mot, *choisir* les principes réparateurs qu'ils donnent et éliminer le reste?..

Quel est le *mécanisme* de la *circulation?*... M. Bouchardat l'attribue surtout à la *capillarité* et à l'*endosmose!* C'est se contenter de peu...; et si l'ingénieuse découverte de M. Dutrochet n'avait d'autre application que celle-là, le mérite de l'inventeur serait bien léger. Le savant professeur oublie que la cause prochaine et directe du phénomène est dans l'influx nerveux du grand sympathique, appelé pour cela nerf *vaso-moteur*, dont le rôle paraît être ici d'exciter (avec le concours des nerfs de la moelle épinière) la contractilité des tuniques vasculaires. Aussi la section d'un filet de ce nerf suffit-elle pour paralyser l'action du vaisseau auquel il se distribue, sans que l'*endosmose*, après cette section, puisse y rétablir le cours du sang.

On sait que la *respiration* a pour but et pour résultat la transformation du sang veineux en sang artériel, par l'oxygénation du premier au contact de l'air; et je ne contesterai point à la chimie le mérite d'avoir donné l'analyse à peu près exacte de ce grand phénomène. C'est une véritable combustion, résultant de l'absorption d'une certaine quantité d'oxygène (corps comburant) puisé dans l'air athmosphérique, et de l'élimination d'une quantité correspondante d'acide carbonique (corps combustible) provenant de l'organisme. On peut même dire que l'organisme animal n'est qu'un foyer multiple et permanent de combustion, et qu'il ne vit qu'à la condition de brûler sans cesse. Faut-il chercher ailleurs la source de sa chaleur constante?

Mais la respiration est un acte complexe, qui tient, d'un côté, par la revivification du

sang, à la chimie organique, à la vie végétative, involontaire, inconsciente; de l'autre, par les mouvements respiratoires, à la psychologie, à la vie volontaire et consciente. Je respire si je veux, quand et comme je veux; et si ma volonté était assez énergique pour dominer le besoin instinctif de respirer, je pourrais suspendre tout à fait ma respiration et m'asphyxier intentionnellement. Est-ce que j'obéirais par hasard, dans cet acte purement volontaire, à quelque loi physique ou chimique? Il serait vingt fois absurde de le supposer; et pourtant on l'affirme! Je ne reconnais à ma volonté d'autre loi que ma *liberté*, qui n'a rien de commun avec les forces aveugles de la matière.

Nous touchons ici à un autre ordre de phénomènes. De la vie purement organique, des bas et matériels instincts, nous nous élevons à la vie intellectuelle, à ce principe spirituel et divin, un dans son essence, multiple dans ses nobles facultés, à ce *moi* personnel, qui pense et s'affirme, perçoit, abstrait, compare, juge, veut et se détermine librement, qui se souvient du passé et pressent l'avenir, qui distingue le vrai du faux, le bien du mal, le juste de l'injuste, le droit du devoir, et se sent attiré par une force invincible vers l'infini. Tout cela sortirait-il, ainsi qu'on le prétend, de la masse cérébrale comme la bile sort du foie?.. La chose mérite bien, je pense, un petit examen. Nous ne sortons pas de notre sujet, d'ailleurs; car, telle est la solidarité des éléments constitutifs de l'être humain, que la plus légère influence qui vient impressionner un point quelconque de cet ensemble merveilleux peut retentir dans tout le système et troubler jusqu'aux hautes fonctions cérébrales. Voilà pourquoi nous traitons, nous médecins vitalistes, l'élément moral de l'homme au même titre que son élément physique, et nous cherchons à les modifier l'un par l'autre. Voilà pourquoi Hahnemann a noté avec tant de soin, dans ses pathogénésies, l'action des médicaments sur l'intelligence, la mémoire, le sommeil, les rêves, les passions, etc. Il n'est peut-être pas d'affection mentale, depuis le premier degré de l'hypocondrie jusqu'à la démence, qui ne puisse être attribuée tout aussi bien à l'action perturbatrice de certains agents matériels qu'à celle d'impressions purement morales. C'est que l'homme, on l'oublie trop, est à la fois un et multiple, et qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de séparer ce que Dieu a réuni que de confondre ce qu'il a séparé. Entre l'âme et le corps il y a *consubstantialité* pendant la vie; faire abstraction de l'un de ces deux principes coassociés au profit exclusif de l'autre, c'est rompre arbitrairement le lien intime qui fait des deux une nature indivisible. Que dirait-on du chimiste qui, pour expliquer l'eau, se bornerait à considérer un seul des éléments dont elle est formée, sans s'occuper de l'autre?...

Si donc l'homme est double, et même *triple*, comme nous le verrons bientôt, il faut bien l'étudier sous ce triple rapport, sous peine de n'acquérir que des notions incomplètes sur sa nature complexe. Le médecin qui ne voit que l'organisme matériel fera forcément de la médecine matérielle, et celui qui porte son attention exclusive sur l'âme, de la médecine purement morale. Erreur des deux parts: il y a un troisième élément dont on ne tient pas compte, et qui pourrait seul peut-être, s'il était mieux compris, jeter quelque lumière sur les mystérieux problèmes de la vie. L'esprit et la matière *pondérable* sont trop loin l'un de l'autre pour se prêter à une combinaison directe; de là la nécessité absolue d'une substance intermé-

diaire, douée d'une affinité double et différente, qui leur serve de trait d'union. Quelle est cette substance conjugale? Ce n'est pas assurément l'électricité physique, dont les propriétés ne paraissent avoir que des rapports assez éloignés avec l'agent inconnu qui règle le fonctionnement organique. En voici les preuves : 1° les tubes nerveux, au lieu de former un *circuit fermé*, condition indispensable à la régularité d'action de la force nerveuse, se terminent à la périphérie des organes; 2° ils sont *mauvais conducteurs* de l'électricité; 3° la *vitesse* du courant nerveux (32 mètres par seconde, Helmoltz), comparée à celle du courant électrique, est à peu près comme la vitesse de la tortue par rapport à celle du cerf. L'exemple des poissons électriques ne prouve rien, car le phénomène de la décharge, chez ces animaux singuliers, est sous la dépendance de leur *volonté*, qui peut à son gré l'empêcher ou la produire. Or, je ne connais pas de loi physique capable de m'expliquer comment la volonté peut séparer ou réunir les deux électricités. D'où il faut conclure que si l'agent qui dirige les fonctions organiques et détermine les mouvements volontaires est de l'électricité, cette électricité diffère notablement de celle que nous connaissons.

Je suis certes fort loin de contester la valeur des grands travaux anatomiques accomplis dans ces derniers temps; je sais que le système nerveux et, en particulier, le cerveau, ont été fouillés presque jusque dans leurs recoins les plus obscurs; que l'anatomie pathologique et l'anatomie comparée ont multiplié les expériences, afin d'arriver à la détermination du rôle de ces organes dominateurs dans la production des phénomènes de la vie intellectuelle et volontaire. Je ne veux même pas donner le coup de pied de l'âne à cette pauvre *phrénologie*, dont les plâtres craniographiques sont aujourd'hui relégués dans les cabinets d'antiquités; ce qui n'est peut-être pas tout à fait juste, car, s'il y a beaucoup de faux, il y a certainement en elle quelque chose de vrai. Je voudrais seulement savoir comment de cette masse molle et blanchâtre, le cerveau, en apparence si simple, que Buffon la considérait comme un mucilage, peuvent jaillir les éclairs du génie, la mâle énergie qui enfante les héros, la vive et ardente foi qui fait les martyrs, les profondes méditations qui transportent le philosophe au delà des horizons terrestres, les mathématiques et les hautes sciences qui en dérivent, l'esthétique et les chefs-d'œuvre qu'elle produit. Quelle proportion, quelle *équivalence* y a-t-il entre cette pulpe graisseuse, tant *phosphorée* soit-elle, et les sublimes élans de la pensée, génératrice des merveilles sans cesse renouvelées du savoir humain?.. « La pensée est le mouvement de la matière », dit Moleschot. Fort bien, mais le mouvement de la matière est régi par des lois *invariables*, que l'on peut soumettre au calcul. Trouvez-moi donc une loi physique, chimique, mathématique, biologique, qui tienne sous sa dépendance absolue, fatale, la pensée et toutes les facultes mentales : les facultés d'abstraire, de réfléchir, de comparer, de juger, de se souvenir. Quel est, en particulier, le mécanisme de la *mémoire?* Le souvenir d'un fait dont j'ai été témoin ou acteur, il y a quarante ou cinquante ans, à quelques centaines de lieues de ma résidence actuelle, se représente à moi avec tout le cortége des circonstances qui l'ont précédé, accompagné et suivi : d'où me vient ce souvenir si précis? D'une forte *impression*, me dit-on, restée longtemps latente dans mon cerveau, et accidentellement reproduite... Une

impression cérébrale qui se conserve un demi-siècle durant, au milieu du nombre incalculable des impressions subséquentes, auxquelles on ne peut évidemment contester le même droit de domicile!... Je comprends le phénomène sur un corps inerte, dont les molécules sont stables et conservent leurs rapports, mais non sur un organe vivant, qui se renouvelle sans cesse. Quel rapport peut-il exister entre mon cerveau actuel, formé et reformé de molécules tourangelles, avec le cerveau de mon enfance, dont j'ai puisé et laissé les éléments dans les Alpes, il y a de longues années?

Il faut bien en convenir, malgré les progrès incontestables de l'anatomie et de la chimie organique, les rapports de l'organe matériel de la pensée avec la pensée elle-même sont encore un mystère, et l'abîme qui sépare ici l'effet de sa prétendue cause reste toujours béant. Que dis-je? On ne connaît même pas le rôle physiologique et purement instrumental de plusieurs parties importantes de l'encéphale : à quelles fonctions président les couches optiques, les corps striés, le corps calleux, les commissures antérieure et postérieure, le cervelet, considéré, d'après Gall, comme l'organe spécial de la génération, et auquel la physiologie actuelle ne sait plus quel rôle attribuer? Pourquoi deux hémisphères cérébraux, quand la pensée, qu'ils sont censés produire, est une? Où est la cause matérielle de la folie, lorsque, ce qui n'est pas rare, le cerveau ne présente aucune altération appréciable? Je pourrais multiplier ces questions, mais on se lasse de toujours demander sans jamais rien recevoir... Est ce le volume, le poids, la forme, l'étendue des circonvolutions, la composition chimique de l'organe cérébral, le phosphore qu'il contient, la *vibration de ses fibres*, qui engendrent la pensée? L'inanité de ces différentes hypothèses, qui ont chacune leurs partisans, résulte de leur diversité même.

Quant à la moelle épinière, elle a une double mission : d'abord celle de transmettre au cerveau, par ses nerfs sensitifs, les impressions extérieures, et aux organes de la locomotion, par ses nerfs moteurs, les mouvements volontaires ; ensuite celle, non moins importante, de présider, avec le concours du nerf grand sympathique, aux phénomènes de la vie organique et inconsciente, à la production desquels la volonté ne prend qu'une part plus ou moins indirecte.

On peut donc, sous ce dernier rapport, considérer la moelle comme un centre, ou plutôt, d'après les recherches anatomiques les plus récentes, comme une série de petits centres nerveux, sous forme de cellules, échelonnés tout le long du rachis, et communiquant, soit entre eux, soit avec les cordons nerveux correspondants, par des prolongements filamenteux. Chacun de ces petits centres a son rôle à part, selon la fonction, souvent très-compliquée, à laquelle il préside.

Le bulbe rachidien qui termine la moelle épinière, à sa jonction avec le cerveau, remplirait, entre autres fonctions, assez peu connues, le rôle de régulateur des mouvements involontaires de la déglutition, des muscles faciaux, dont le jeu détermine l'*expression*, la *physionomie*, et des organes de la parole ; il participe aussi aux mouvements respiratoires. Le bulbe rachidien paraît être le point central de tous les mouvements organiques ; c'est pourquoi M. Flourens l'a appelé le *nœud vital*. Une blessure un peu profonde de cet organe arrête instantanément la respiration.

La protubérance cérébrale, ou annulaire,

a des rapports plus intimes avec le cerveau et le cervelet, qui le recouvrent, et à chacun desquels elle envoie des prolongements désignés sous les noms de *pédoncules cérébraux* et *cérébelleux*. On lui attribue l'office de régulateur de la locomotion et de la *station*.

De cet exposé sommaire, auquel je regrette de ne pouvoir donner de plus longs développements, il résulte qu'il y a dans l'homme une double vie bien distincte, sous la dépendance d'un double appareil nerveux : le cerveau, instrument de manifestation des nobles facultés de l'âme, et la moelle épinière (avec le concours du système ganglionnaire), agent régulateur des basses fonctions animales. Des expériences concluantes ont péremptoirement démontré l'indépendance des deux systèmes. On a vu, après l'ablation totale du cerveau, des poissons et des grenouilles continuer à nager, des lapins faire quelques sauts, sous l'influence d'une impulsion, puis s'arrêter en reprenant leur attitude normale, etc. Ne connaît-on pas, d'ailleurs, tout une classe d'animaux inférieurs qui se meuvent et vivent sans cerveau? Bien plus, il en existe chez lesquels on n'a pu trouver jusqu'ici la moindre trace de système nerveux (1).

On pourrait comparer l'ensemble du système nerveux, chez l'homme, à un empire divisé en deux grandes provinces, se subdivisant elles-mêmes en circonscriptions plus ou moins étendues, d'après l'importance de leurs attributions. La prédominance du cerveau, où siége le *souverain*, sur les autres parties du système est d'autant plus marquée que l'on s'élève davantage dans la série animale. Ainsi, tandis que, comme nous venons de le voir, certains animaux inférieurs peuvent continuer de vivre, malgré l'ablation du cerveau, et qu'il en est même qui vivent normalement sans cet organe, une pareille mutilation, chez l'homme, entraînerait promptement la mort. D'où il faut conclure que la bête est surtout dans la moelle, et l'homme dans le cerveau.

Dr CHAUVET.

(*A continuer.*)

(1) Un médecin de Tours (le Dr Leclerc) prétend avoir découvert un système nerveux dans les *plantes* ; ce qui placerait certains animaux au-dessous des végétaux !... L'ingénieux docteur ne se ferait-il pas ici la même illusion que sur sa prétendue spécificité des insufflations de chaux contre la phthisie tuberculeuse, et de la belladone contre le choléra ?...

MÉDECINE CLINIQUE

Non numerandæ sed perpendendæ observationes.

OBSERVATION.

Marie-Artémise R..., femme D..., 41 ans, d'une taille élancée, complexion délicate, tempérament mixte, lymphatico-nerveux, menant une vie active, occupée à son ménage et aux travaux des champs, où elle s'est exposée à toutes les intempéries ; demeurant, avec son mari et ses trois enfants, au hameau de Gruchet, près Gaillon (Eure), dans une maison basse, vieille, humide, n'ayant qu'un rez-de-chaussée; ombragée de grands arbres, exposée au nord et placée au milieu d'une cour, véritable cloaque de fumier et d'autres immondices ; vivant frugalement, sans toutefois avoir jamais manqué de rien.

Madame D... n'avait jamais été d'une forte santé, sans être sérieusement malade, lorsque, il y a deux ans, ses règles subirent, sans cause connue, une interruption de six mois, puis reparurent, peu abondantes, une

seule fois, et enfin se supprimèrent définitivement.

A la suite de la première interruption du flux menstruel elle fut prise de malaise, d'anorexie, et une douleur sourde se manifesta dans la région dorso-lombaire de la colonne vertébrale, irradiant vers les hypocondres et vers l'épigastre, accompagnée d'un sentiment de plénitude dans ces régions.

Cet état se prolongea pendant plus de dix-huit mois sans que la malade s'en inquiétât autrement; mais en juillet 1866, n'y pouvant plus tenir, elle consulta un médecin, qui lui fit appliquer six sangsues aux aînes. Cette application de sangsues ne rappela point les règles; elle n'y suppléa pas davantage; au contraire! Les urines, déjà peu abondantes, diminuèrent au point que la malade n'en rendait plus qu'environ 50 grammes dans les vingt-quatre heures. La peau devint froide et absolument sèche. Petit à petit survint de l'œdème dans les membres inférieurs.

Vainement un nouveau confrère, appelé sur les entrefaites, mit-il en œuvre tout son arsenal thérapeutique, *intùs et extrà :* potions, frictions, fumigations, etc., etc., tout échoua. Les urines, déjà si peu abondantes, se réduisirent à environ 25 grammes en vingt-quatre heures! sans toutefois offrir aucune altération sensible dans leur composition chimique. La peau de toute la surface du corps était sèche comme du parchemin. L'œdème remonta promptement des jambes aux cuisses, puis à l'abdomen et aux parois thoraciques, et gagna également la face et les membres supérieurs.

Nous vîmes la malade pour la première fois le 28 août 1866; elle était alors dans l'état suivant: pâleur extrême; œdème général, plus prononcé aux membres inférieurs et à l'abdomen; épanchement, pouvant s'évaluer à 5 litres environ, de liquide dans le péritoine; autre épanchement dans la plèvre droite, occupant les deux tiers inférieurs de cette cavité; probablement aussi un commencement d'épanchement dans le péricarde (moins facile à constater). La perspiration de la peau est absolument supprimée sur toute la surface du corps. La malade ne rend qu'environ 25 grammes d'urine dans les vingt-quatre heures. Cette urine, médiocrement chargée, n'offre rien d'anormal dans sa composition. La fièvre est modérée, le pouls à 90, assez faible; rien d'anormal dans les battements du cœur, sauf un peu d'obscurité et de faiblesse. — Appétit nul; soif presque nulle; langue nette, sans changement de forme ni de couleur, sans enduit, comme en pleine santé. Rien du côté de l'estomac ni des intestins; selles rares, n'arrivant qu'à l'aide de lavements. — Il y a oppression assez vive; mais l'examen attentif des poumons ne nous y révèle aucune trace de maladie organique; l'oppression tient aux épanchements dans la plèvre droite, dans le péritoine, et probablement aussi dans le péricarde.

Le symptôme *douleur* n'offre rien de bien remarquable. La tête est peu entreprise; point de trace d'embarras gastro-intestinal, ce qui nous enlève également toute préoccupation de ce côté. Notre attention se porte surtout vers les grands émonctoires de l'organisme, les reins, le foie, l'intestin et la peau. Un peu de douleur existe dans la région rénale; mais la composition normale de l'urine doit rassurer quant à une désorganisation des reins. Le foie, exploré avec soin, se présente sous un fort petit volume... Aurions-nous à faire à une cirrhose? La teinte pâle-jaunâtre de la peau et le rapetissement de l'organe hépatique pourraient le faire supposer; mais les autres signes et l'absence

du moindre indice d'embarras des premières voies nous rassurent également à ce sujet. — Évidemment ni la peau, ni les reins, ni le foie, ni la muqueuse intestinale ne fonctionnent comme ils devraient; mais il nous paraît à peu près certain que pas plus les uns que les autres ne sont le siége de lésions sérieuses, profondes, organiques, et que toute cette effrayante série de désordres fonctionnels *dépend d'une lésion vitale.* Il a suffi du dérangement d'un seul ressort pour détraquer toute la machine organique, de même qu'il suffira d'un bon coup de collier pour remettre de l'ordre à tout cela. Seulement, et nous n'aurons pas de peine à le faire comprendre, la difficulté n'était point de contester les faits qui précèdent, ni d'en déduire la conclusion que nous en avons tirée : elle consistait bel et bien dans la manière de porter le susdit coup et de ne pas le diriger à faux.

De même que nos devanciers, nous perdîmes beaucoup de temps à vouloir (à l'aide de diurétiques, de laxatifs, de drastiques même, employés sous toute forme) rappeler les sécrétions supprimées, sans jamais réussir qu'à arrêter quelque peu les progrès de l'anasarque, mais sans parvenir à diminuer le gonflement. La peau restait sèche et les urines toujours aussi peu abondantes. Dès qu'on cessait les purgatifs, le gonflement augmentait, et pourtant nous ne pouvions les continuer indéfiniment; nous dûmes même les interrompre au bout de trois semaines. Les préparations de digitale et de scille, employées en friction, ne produisirent aucun effet; à l'intérieur elles fatiguaient beaucoup et ne purent être continuées. Quelques accidents hystériformes et l'état général de la malade nous semblaient devoir indiquer la pulsatille : nous la donnâmes pendant une quinzaine par intervalles, c'est-à-dire laissant, après deux jours d'emploi du médicament, deux jours de repos. C'était l'alcoolature (*teinture mère*) à la dose de dix gouttes dans une potion de 120 grammes par cuillerées à bouche deux, trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures. Ce médicament (administré sous cette forme) n'a produit aucun effet quelconque. — La malade s'affaiblit de plus en plus; l'oppression augmenta de jour en jour; le ventre devint énorme, distendu à la fois par la collection de liquide dans la cavité du péritoine et par l'infiltration excessive de ses parois; la peau des jambes et des cuisses était distendue au dernier degré, luisante, prête à éclater. La suffocation était devenue imminente et les battements du cœur excessivement tumultueux (quoique difficilement perceptibles, ce que nous devions attribuer à la gêne de ses mouvements, occasionnée par l'épanchement péricardique, etc.), nous fîmes quelques mouchetures dans les points les plus déclives de l'abdomen et des membres inférieurs. Il en résulta un écoulement continuel, qui diminua quelque peu le gonflement et l'oppression et la gêne de mouvements qui en dépendaient, mais qui ne modifia en rien la marche de l'affection. La malade s'affaiblit à vue d'œil, et vers la fin d'octobre toutes les apparences nous semblaient annoncer une fin prochaine. Notre rôle nous paraissait fini sans retour, et déjà nous avions cédé la place à M. le curé. Un peu de vin de quinquina par-ci, des bouillons par-là; quelques caprices de la malade satisfaits, constituaient désormais toute notre médecine. — On atteignit ainsi les premiers jours de novembre, lorsqu'à une dernière visite on nous supplia de faire quelque chose encore; mais faire quoi? Le dernier moment paraissait venu : faciès décomposé comme aux approches de

la mort, faiblesse extrême, suffocation imminente, quelques mouvements nerveux. — L'indication, pour la médecine allopathique, était peut-être quelque stimulant dit diffusible ou quelque soi-disant antispasmodique, (auxquels nous avons le malheur de n'ajouter aucune confiance, et que, pour cette raison, nous nous abstenons de prescrire). Nous étions donc, comme on dit, mis au pied du mur; mais on nous demandait secours, et, ne fût-ce que pour ne pas désespérer la malade, nous avisâmes une boîte de médicaments homœopathiques que nous avions justement sous la main. Nous choisîmes *pulsatille*, 12e dilution, dont nous fîmes dissoudre quelques globules dans 100 grammes d'eau ordinaire, en imprimant de fortes secousses au flaçon jusqu'à parfaite dissolution des globules.

Une cuillerée à café de cette solution fut donnée à quatre heures du soir: presque immédiatement après l'ingestion, la malade tomba comme en syncope, sans toutefois perdre entièrement connaissance. Quoique respirant à peine et entièrement privée de parole et de tout mouvement volontaire, « *elle rêvait « qu'elle allait mourir, et il lui semblait doux « de mourir ainsi sans souffrance.* » Elle n'éprouvait, pendant cet accès, aucune des incommodités résultant de sa maladie.

Cet état comateux dura depuis quatre heures jusqu'au lendemain matin à trois heures, c'est-à-dire pendant onze heures, sans interruption. Au réveil *il y avait un peu de moiteur autour du cou*, les autres régions du corps restant sèches.

A notre visite du lendemain, nous fûmes d'abord étonné de retrouver la malade encore en vie; mais nous fûmes bien plus surpris du prodigieux effet d'une dose infinitésimale, dans un cas où le même médicament, donné à dose massive et continué pendant une quinzaine, n'avait absolument rien produit. — Était-ce illusion de notre part? était-ce une simple coïncidence? nous n'oserions décider la question, quoique le résultat, presque immédiat, fût visible et palpable. Bornons-nous, pour cette fois, à ne laisser la parole qu'au fait brutal, afin que le lecteur bénévole en tire la conclusion qu'il jugera convenable.

Quoi qu'il en soit, la malade, que rien n'avait soulagée jusqu'alors, que tous les moyens imaginables, employés sans relâche depuis si longtemps, n'avaient pu faire transpirer ni uriner; chez qui rien n'avait pu enrayer la marche fatalement progressive de la maladie, a ressenti, presque immédiatement après l'ingestion de la plus petite dose infinitésimale, une aggravation dès l'abord effrayante, et puis un commencement de diaphorèse locale.

Le surlendemain, nouvelle cuillerée à café du même médicament, à quatre heures de l'après-midi, et, comme la première fois, presque immédiatement après l'ingestion, nouvel accès comme le précédent, c'est-à-dire que l'état comateux se produisit avec paralysie de la parole et de tout mouvement volontaire, sans perte totale de connaissance et avec une sensation de bien-être relatif.

Cette fois l'accès ne dura que trois heures. *Il se termina par un grand développement de chaleur à la peau et puis par une diaphorèse générale des plus abondantes, qui continua, excessive, pendant huit jours et huit nuits sans interruption, à traverser tous ses matelas, que l'on dut changer tous les jours.* En même temps *la sécrétion urinaire, qui avait été presque nulle depuis tant de mois, devint également très-abondante* (deux à trois litres par jour!).

En moins de huit jours l'anasarque était fondu; les épanchements pleurétique, péritonéal et péricardique ne laissaient plus de traces ou n'en laissaient que de bien faibles. L'oppression avait disparu, ainsi que toutes les incommodités inséparables de l'hydropisie. L'appétit était revenu et les digestions s'exécutaient d'une manière satisfaisante; restaient l'affaiblissement et le malaise, compagnons inévitables de ces sueurs profuses. Nous ne crûmes pourtant pas devoir intervenir, de peur d'entraver cet effort critique, et nous nous bornâmes à une hygiène appropriée à l'état d'épuisement de la malade, à une alimentation graduellement proportionnée à ses besoins et à l'état de ses organes digestifs.

Elle s'est rétablie par degrés, lentement et sûrement, sans rechute, et a pu, tout en se ménageant beaucoup, reprendre ses occupations deux mois après son entrée en convalescence; mais son rétablissement définitif n'a eu lieu qu'au retour de la belle saison.

P. S. — 8 novembre 1867. Nous venons de revoir la femme D... Sa santé ne s'est pas démentie depuis l'année dernière; seulement, depuis le retour du froid, elle ressent de nouveau un peu de pesanteur et de plénitude dans l'hypocondre droit. — L'examen de cette région ne nous fait découvrir ni gonflement ni quoi que ce soit d'anormal du côté du foie; la pression n'y provoque aucune douleur; les digestions, de même que les autres fonctions, ne laissent rien à désirer. Les règles n'ont pas reparu.

X.

Cette observation est tirée de la pratique d'un excellent confrère, aussi distingué par l'honorabilité de son caractère que par l'étendue de ses connaissances théoriques et pratiques.

Elle est d'une exactitude parfaite, et l'on ne saurait rien en retrancher, parce que tout y est également conforme à la vérité.

Que si l'on voulait en atténuer la signification, on n'aurait pas même pour ressource de pouvoir taxer l'auteur d'enthousiasme, car le récit même qui en a été fait témoigne de l'impartialité de son rédacteur.

J'allais dire de la froideur! car cet éminent confrère, que j'estime, ne fait pas, à mon grand regret, de l'homœopathie sa préoccupation particulière.

A lui tous les honneurs de la guérison, puisque c'est à lui seul que revient le mérite d'avoir choisi le médicament si parfaitement homœopathique; mais, s'il consent à être le fidèle narrateur de ce qu'il a fait et de ce qu'il a vu, il s'en tient au rôle d'historien; il ne s'enflamme pas, il conte; il ne conclut même pas.

Or, concluons pour lui.

Ce fait, qu'exprime-t-il?

Deux cuillerées à café de cent grammes d'eau tenant en dissolution quelques globules de *pulsatille* 12e dilution, données *in extremis*, ont guéri une affection contre laquelle, dans des conditions meilleures, puisque la maladie était moins avancée, la *pulsatille, teinture mère*, « donnée à profusion », avait complétement échoué.

Voilà le fait en substance; et de ce fait n'est-il pas légitime de conclure que dans les cas les plus graves les médicaments homœopathiques, dilués, peuvent exercer une efficacité curative plus puissante que la teinture mère de ces mêmes médicaments?

Nous ne voulons pas dire autre chose; mais ce que nous voulons faire ressortir aussi, parce que c'est notre droit, c'est que

nous n'avons pas si grand tort de combattre pour le chiffre de nos dilutions, puisque, dans un cas donné, la vie d'un malade peut dépendre de ce chiffre bien ou mal choisi.

Déjà le Dr Lobethal de Breslau (Thore's Prach. Beit., t. IV., p. 72. *Bibl. hom.* de Genève, 2e série, t. VIII, p. 177) nous avait, précisément encore à l'occasion de la *pulsatille*, tenu ce langage :

« Une sœur du couvent des Ursulines de « notre ville, âgée d'une trentaine d'années, « souffre depuis plusieurs années de dou- « leurs chroniques au ventre avec pression « à l'estomac, anorexie, constipation habi- « tuelle, lourdeur constante à la tête, les « yeux cernés, un teint d'un jaune de cire. « Pendant plusieurs mois, je lui ai donné « divers remèdes et entre autres assez fré- « quemment *puls.*, en gouttes, à la 12e et 18e « dilution, comme correspondant le mieux à « l'ensemble du portrait de la maladie. — « Quoiqu'on ne pût méconnaître une cer- « taine amélioration par le retour de l'appé- « tit, etc., la guérison pourtant n'avançait « que lentement, et cette douloureuse pres- « sion à l'estomac ne s'améliorait guère « d'une manière sensible. Il me vint à l'idée « que les doses pouvaient bien être trop « fortes pour la réceptivité actuelle du sujet, « et qu'une action moins énergique sur l'or- « ganisme amènerait une réaction plus salu- « taire. — Je substituai à *pulsatille* 18 en « gouttes, *pulsatille*, en globules 30, et, à « dater de ce moment, la malade s'est beau- « coup mieux portée ; *la pression à l'estomac « a diminué à vue d'œil.* L'appétit et les di- « gestions se sont définitivement améliorées « et les forces sont revenues. »

Plus loin le Dr Lobethal dit encore :

« J'ai vu un phthisique, qui n'était point « soulagé par les basses dilutions de *pulsa-* « *tille*, trouver de prompts secours dans une « faible solution du même remède 18 contre « des expirations colliquatives d'une gravité « imminente. »

Nous engageons tous les médecins qui repoussent l'homœopathie à cause de l'exiguïté de ses doses à réfléchir sur ces faits.

Et sur ces faits, si dignes d'intérêt, nous appelons encore l'attention de ceux de nos collègues qui dans leur pratique s'en tiennent exclusivement à l'emploi des dilutions basses.

Ils reconnaissent une partie du mérite de la réforme hahnemannienne, puisqu'ils obéissent à la loi de similitude, et que, dans leurs prescriptions, ils sont sortis de la matière brute ; c'est bien, mais ce n'est pas assez. Quand on s'est engagé avec Hahnemann dans la voie expérimentale, on ne peut plus en sortir avec honneur qu'avec lui, c'est-à-dire en recevant jusqu'au bout les leçons de l'expérience, en les appliquant strictement, et en ne transigeant jamais avec elles sous quelque prétexte que ce soit.

Or l'expérience parle trop haut en faveur des hautes dilutions pour qu'on soit libre de fermer l'oreille à sa voix.

D'ailleurs, jusqu'à présent, personne n'a encore acquis le droit de substituer sa personnalité à l'autorité du Maître, et jusqu'à nouvel ordre, cette autorité mérite d'être respectée sur la question des dilutions aussi bien que sur tout le reste.

La question des dilutions ne saurait être indifférente ; il importe, au contraire, de la préciser.

Il y va de l'honneur et de la gloire de Hahnemann, puisqu'il s'agit de décider s'il a dit vrai ou faux.

Il y va de la dignité de notre école, car si l'enseignement n'est pas un, elle perd quelques-uns de ses droits à la confiance publique.

Il y va enfin de la vie des malades, puisque les faits énoncés plus haut, et des milliers d'autres semblables, tendent à démontrer que, dans certains cas, les guérisons peuvent dépendre non-seulement du choix du médicament, mais du chiffre de la dilution.

Dr A. Chargé.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR LE

Docteur GASTIER (de Thoissey).

La science médicale, l'École de Hahnemann, et nous pouvons dire l'humanité souffrante, viennent de perdre dans le docteur Gastier une de leurs illustrations les plus honorables, en même temps qu'un de leurs bienfaiteurs les plus dévoués.

Tous ceux, en effet, qui de près ou de loin ont connu cette intelligence élevée, ce cœur d'élite, ce praticien au coup d'œil sûr, à la médication si heureuse, confirmeront hautement le jugement que nous émettons sur lui, à cette heure solennelle où sa vie désormais appartient à l'histoire de notre temps.

Doué d'une rare énergie de caractère, d'une volonté persévérante et d'un désintéressement comme les temps antiques pouvaient seuls en fournir de semblables, Gastier, dans toutes les circonstances graves qu'il eut à subir et traverser, sut constamment se tenir à la hauteur de la dignité professionnelle, et tout faire concourir à l'accomplissement du devoir imposé, comme à la consécration scientifique de tout progrès, de toute vérité.

André-François Gastier naquit en 1790, à Thoissey (Ain), petit bourg situé sur les bords de la Saône, en face et à deux lieues au-dessous de Mâcon.

Sa famille, des plus honorables de la contrée, a fourni à l'agriculture, à l'armée et à la magistrature, des membres d'une probité reconnue et dont le dévouement fut pour lui comme une qualité héréditaire.

Après de fortes études classiques, Gastier fut destiné à la médecine, et envoyé à Paris pour y suivre les cours des professeurs qui illustraient alors cette école. La pratique de la médecine, de cette profession toute de charité et de progrès, était la seule, en effet, qui pouvait convenir à la nature exceptionnellement dévouée et indépendante de notre ami.

Arrivé à la fin de ses études médicales, il soutint, en 1816, sa thèse sur *les tempéraments;* question qui, dans le chaos où se trouvait encore la médecine, offrait à son esprit l'occasion de développer à nouveau les idées qu'il avait eu le courage de publier déjà dans un livre intitulé : *Essai sur la nature des maladies et l'action des médicaments*, etc. (1) ; ouvrage qui, pour être sorti de la pensée et de la plume d'un simple étudiant, n'en produisit pas moins alors une réelle impression dans l'école.

Nous avons appris quelques années après, à nos débuts, que Broussais même avait donné, des idées avancées par le jeune élève, une opinion des plus favorables. En effet, il était difficile alors de ne pas reconnaître dans ces pages pleines de lumière et de conviction, que leur auteur nous promettait un maître destiné à prendre rang parmi les plus dignes et les plus aimés.

Une fois reçu docteur et rentré dans son pays, Gastier, cédant à quelques raisons de famille, alla se fixer à Tarare (Rhône), pour appliquer sur les vigoureuses constitutions des habitants de ces montagnes les vues nouvelles formulées dans son ouvrage, et étudier avec plus d'évidence la *réaction* des propriétés vitales sous le *nouveau mode d'action* des médicaments, qu'il avait tant expérimentée et méditée.

Ce fut ainsi que dans une pratique des plus nombreuses et des plus actives, due aux succès qu'il obtenait et au zèle infatigable qu'il développait jour et nuit et par tous les temps, qu'il confirma cette opinion toute

(1) Un vol. in-8, 1816, chez Baillière et fils.

nouvelle : que *l'emploi des applications chaudes* sur la tête, dans les *affections cérébrales*, la méningite surtout, *convenait mieux* que la *glace* ou tout autre *réfrigérant*.

Cette idée pratique lui avait été suggérée par ce qu'il avait vu faire à Dupuytren, qui obtint de très-beaux succès, dans certains cas, en appliquant des vésicatoires sur les érysipèles phlegmoneux.

De cette conception thérapeutique à la grande loi qui devait présider à la doctrine médicale de l'homœopathie, il n'y avait de distance que celle qui sépare l'esprit vulgaire de l'homme de génie. Gastier venait donc de la franchir de lui-même avec ce coup d'œil scrutateur et prophétique qui caractérise les intelligences d'élite.

Déjà éclairé par la pratique, il avait parfaitement saisi que Paracelse et Stahl surtout, un de ses auteurs favoris, avaient eu raison de proclamer que les *maladies devaient être traitées* plutôt par les *semblables* que par les *contraires*.

C'était plus qu'il n'en fallait pour le disposer admirablement à comprendre l'homœopathie, importée nouvellement en France (1832) par le comte des Guidi ; et, avec son âme de feu, connaître la vérité et l'embrasser avec chaleur, ça devait être tout un, et, en effet, c'est ce qui arriva.

On le vit bientôt faire faisceau avec les premiers homœopathes de si douce mémoire, des Guidi, Desaix, Rapou, Jouve, Peschier, Dufresne, Petroz, etc.

Dès le deuxième volume de la *Bibliothèque homœopathique de Genève* il compte au nombre des plus zélés rédacteurs de ce remarquable recueil.

Le 6 septembre 1833 il assiste à la première réunion de la société gallicane à Lyon, où, par une heureuse improvisation, on l'entendit révéler pour la première fois les beaux résultats de sa pratique dans l'hôpital civil de Thoissey.

Il y avait donc en France, en 1833, un hôpital homœopathique ?

Oui ; et cet hôpital a vécu près de vingt ans pour attester la supériorité pratique de l'homœopathie, et cet hôpital a été servi exclusivement par le docteur Gastier, et cet hôpital vivrait encore si, en 1848, l'estime dont jouissait dans le pays notre éminent collègue ne s'était transformée en une immense majorité qui vint l'arracher à sa vie si paisible pour le porter à la Constituante.

Ce fut un malheur pour nous, et nous le déplorons encore, parce que nous n'avons pas à nous occuper de l'homme politique et que Gastier, absent de la lutte pratique, a fait un vide immense.

L'homœopathie depuis est entrée ailleurs, dans les hôpitaux, où elle a signalé sa présence par des bienfaits. D'autres hôpitaux homœopathiques plus complets et plus viables viendront encore et bientôt, nous n'en doutons pas ; mais c'est une raison de plus pour maintenir dans l'histoire que c'est à Gastier que revient le premier honneur de l'introduction de l'homœopathie dans un hôpital.

« Appelé (c'est lui-même qui parle, *Bibl.* « *hom. de Genève*, tom. II, p. 524) par les « membres de l'administration de l'hôpital de « Thoissey à me charger du service de santé « de cet hôpital, je vins y établir ma résidence « sur la fin du mois de juin 1832.

« Mon but essentiel était de cultiver l'ho- « mœopathie et d'en faire à l'hôpital la règle « *unique* de ma conduite, en attendant qu'il « plût aux malades du dehors de réclamer « leur part à ses bienfaits. »

Honorable fut son entrée à l'hôpital, plus honorable encore fut son séjour, car il y a combattu le bon combat, et, en somme, son martyr personnel y a eté couronné par les plus éclatants bienfaits.

Entre mille preuves, nous saisissons celle-ci :

En décembre 1845, un médecin de Mâcon annonça, dans un journal de cette ville, que les administrateurs de l'hospice de Thoissey venaient d'interdire à M. le docteur Gastier la pratique de l'homœopathie dans cet établissement. Les administrateurs adressèrent aussitôt à ce journal une lettre qui vengeait la véritée outragée, lettre de laquelle nous détachons le passage suivant :

« *Nos registres attestent que depuis l'entrée en fonctions de M. le docteur Gastier*, LE NOMBRE DES DÉCÈS, RELATIVEMENT AU NOMBRE DES MALADES ADMIS A L'HOSPICE, A ÉTÉ MOINDRE QU'AUPARAVANT ; *que les dépenses en remèdes, en frais de pharmacie, ont été presque* NULLES,

et que le service, devenu plus simple, plus facile, a été sensiblement allégé.

(Signé. Les administrateurs de l'hospice de Thoissey : MAGAT, maire, président de la commission administrative; Challand, adjoint; Lorin, membre du conseil général; Ducrest, curé; Billioud aîné; Aillaud.

Thoissey, 2 janvier 1846.

Donc, nous n'avions pas tort de dire tout à l'heure, que l'homœopathie, même en France, n'en était plus à faire ses débuts dans les hôpitaux, et il est juste qu'on se souvienne de ce fait acquis.

A Gastier l'honneur d'avoir livré la première bataille sous les yeux d'une administration qui avait et le droit et le pouvoir de se rendre compte des résultats! à Gastier l'honneur de la première victoire!

Après ses merveilleux succès pratiques obtenus en plein hôpital, ce qui mérite le mieux d'être relevé dans la vie si bien remplie de Gastier, c'est son beau travail entrepris et fidèlement poursuivi pour obvier au dépérissement des constitutions de l'enfance par les germes de maladies transmis par voie d'hérédité (1).

Travailleur infatigable, Gastier a inscrit avec honneur son nom dans toutes les publications homœopathiques, *Recueils*, *Bulletins*, *Journaux;* depuis la *Bibliothèque hom. de Genève* (1833), jusqu'à la *Bibliothèque hom.* de Paris (1868), on trouvera partout de lui des pages à consulter.

Il a fait plus, il a laissé un travail de la plus haute importance auquel il a donné le nom de : GENÈSE MÉDICALE.

C'est dans cette œuvre qu'il a tracé de main de maître, lui aussi, la doctrine qu'il avait déjà comprise dès 1816, et qui se trouva se confondre bientôt avec celle de Hahnemann.

Nous ne voulons pas dire, par là, que Gastier avait, lui aussi, fondé une autre médecine, une autre homœopathie; mais nous tenons à constater une fois de plus, nous qui avons eu le bonheur d'être si longtemps son élève et son ami, qu'ayant étudié au début de ce siècle, sous des maîtres d'une haute portée et d'une autorité considérable en Europe, il avait acquis des connaissances qui manquaient encore au temps des études premières de Hahnemann.

Le Dr A. Ringuet de Mâcon, si honorablement connu déjà de nous tous par la thèse qu'il soutint avec tant de distinction, à la Faculté de Montpellier, sur cette grave question : *Des contraires en médecine*, reste chargé de la tâche scientifique et filiale de colliger l'œuvre importante dont son grand'père l'avait fait le confident, et que son amour pour sa mémoire oblige, comme noblesse, à nous livrer bientôt.

Ce maître tant aimé et regretté de sa double famille, celle du sang et celle de la science, confondues toutes deux dans la même douleur, ne revivra donc pas pour nous seulement dans notre souvenir, dans nos annales, qu'il a enrichies de ses *observations théoriques* et *pratiques*, mais encore nous le retrouverons tout entier et plus vivant que jamais dans son dernier ouvrage, qui sera comme le résumé de toute sa vie, de ses secrètes pensées, et l'adieu le plus sympathique que son âme d'élite, recueillie dans ses dernières et profondes méditations, pouvait le mieux nous adresser, comme lumière et encouragement.

Et comme la meilleure manière d'honorer les natures exceptionnelles dont les vertus nous restent pour exemples, est de les imiter dans toutes les circonstances graves de notre vie; vétérans et néophytes, inspirons-nous de leur souvenir, de leur foi, de leur probité, de leurs actes de dévouement envers la science et la patrie, et peut-être qu'à notre tour, après les avoir ainsi honorés en les continuant, serons-nous jugés dignes d'être inscrits avec eux dans le souvenir de la postérité reconnaissante.

Dr F. PERRUSSEL.

Lyon, ce 15 avril 1868.

(1) De la *Prophylasie en général;* de son application aux maladies épidémiques et aux affections chroniques héréditaires. — Paris, J. B. Baillière, 1852. 2e édition.

ERRATUM.

A la page 162, dans la *Conclusion synoptique* de l'article de M. Granier, 4e ligne, au lieu de : *mousses*, lisez : *masses*.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

LES BAINS DE MER

DE LA

MÉDITERRANÉE ET DE L'OCÉAN

—

Hygiène. — Thérapeutique.

Dans mon étude sur les *Résidences d'hiver* (1), j'ai donné une place importante aux bains de mer de nos plages de la Méditerranée, considérés comme compléments de la guérison de certaines maladies qui réclament les influences d'un climat tempéré pendant la mauvaise saison, et j'ai montré tout le parti que la thérapeutique peut tirer de cette immense piscine d'eaux fortement minéralisées, en les appliquant d'après les principes de la loi de similitude.

Les bains de mer sont, en effet, de puissants agents d'hygiène et, constituent de plus un moyen de médication énergique dont l'homœopathie seule peut faire connaître les indications positives et révéler scientifiquement la véritable sphère d'activité. Les ordonner banalement est en effet une pratique dangereuse ; et si les médecins tendent à devenir plus prudents et plus réservés dans l'usage des eaux minérales, dont ils ont pu constater les aggravations homœopathiques, ils sont encore trop disposés à ne pas tenir une conduite circonspecte à l'égard des eaux de mer, dont la puissance et l'activité sont incomparables sur les maladies qui en réclament l'emploi.

La composition de l'eau de mer est partout sensiblement la même, dans l'Océan comme dans la Méditerranée ; celle-ci, d'après les plus récentes analyses, serait ainsi constituée sur 1,000 parties d'eau :

Chlorure de sodium	29.424
— de potassium	0.505
— de magnesium	3.219
Sulfate de magnésie	2.477
— de chaux	1.357
Chlorure de calcium	6.080
Carbonate de chaux	0.114
Bromure de sodium	0.556
Peroxyde de fer	0.003
Iode et silice	traces
Chlorure d'argent	traces
Matières extractives	traces

Mais cette analyse, comme toutes les recherches de la même nature, ne donne que

(1) In-8°. Chez J. B. Baillière, rue Hautefeuille, 18. — Prix : 1 fr.

le squelette de ce qu'elle étudie; elle n'accorde qu'une importance restreinte à l'iode et au brome; elle mentionne dédaigneusement sous la rubrique de *traces* les matières extractives dont le rôle avait été entrevu par Humboldt, formulé par Michelet, et qui, de nature végéto-animale, jouent un rôle important dans la vie marine, et ont une action beaucoup plus accentuée qu'on ne serait tenté de le préjuger, vu leur faible proportion. Nous les croyons analogues à la barégine des eaux minérales des Pyrénées et de la Bohême.

Les substances à doses infinitésimales que contient l'eau de mer, incessamment agitées et parcourues par de puissants agents électriques, se trouvent dans un état de dynamisation qui rend compte de l'influence qu'elles exercent sur les malades.

M. Scontetten a vérifié que les eaux minérales donnent de l'électricité de signe négatif, et Faraday, l'illustre physicien anglais, a démontré qu'une énorme tension électrique existait autour de chaque molécule d'eau.

Outre l'influence, dont il faut tenir compte, de ces puissants agents qui existent au sein de la mer, d'autres modifications se présentent dans le voisinage des côtes.

Une atmosphère spéciale enveloppe les êtres vivant près de la mer. Le chlorure de sodium y a été directement démontré par l'analyse spectrale, et si cette substance est évidemment extraite des eaux de la mer par les agitations du vent, les iodures et les bromures qui lui sont associés doivent aussi exister en suspension dans l'air, bien qu'on ne les y ait pas encore directement démontrés.

Enfin, l'atmosphère des rivages contient une plus grande quantité d'ozone (oxygène naissant) que les sites éloignés de la mer.

L'ozone est produit par la respiration des végétaux. Sur les côtes, il s'en dégage d'énormes quantités des végétations marines, algues, goëmons, sous l'influence de la lumière directe du soleil. D'où il suit qu'il se dégage plus abondamment sur nos rivages méditerranéens que sur les bords de l'Océan, à cause de l'intensité plus grande de la lumière solaire sous nos latitudes.

Dans l'appréciation des motifs qui nous font donner la préférence aux bains de la Méditerranée sur ceux de l'Océan, il faut mettre en ligne de compte les circonstances atmosphériques et les conditions climatériques. Si nous n'avions, en effet, à nous laisser guider que par la composition chimique des eaux de la mer, la presque-identité des analyses ne permettrait pas de justifier des prédilections pour telle ou telle localité; mais la topographie, la météorologie, la température, jouent un rôle si important dans l'hygiène des maladies pour lesquelles les bains de mer sont utiles, qu'il faut leur accorder une valeur capitale.

L'état électrique des eaux de la mer est, avons-nous dit, en raison directe de la chaleur solaire et des proportions d'ozone qui se développent dans leur sein.

De plus, l'inégalité de réchauffement et de refroidissement de la mer et des eaux, crée, même dans les localités les moins tourmentées par les orages, comme le sont nos plages méridionales, des courants d'air périodiques qui entraînent vers le rivage les couches d'air humide saturées d'électricité positive par l'évaporation diurne, et produisent sur le rivage une tension électrique favorable aux maladies de langueur.

Enfin, nos côtes de la Méditerranée abondent en végétations riches d'aromes et de résines. Les cistes, les myrtes, le romarin,

les lavandes, les pins d'Alep et maritimes, composent une atmosphère embaumée, salubre et fortifiante, qu'on ne retrouve, à un degré affaibli, que sous les vastes forêts de pins des Landes de Gascogne.

Ajoutons que nos rivages sont seuls en possession d'un genre de bains très-efficaces contre certaines maladies chroniques de nature scrofuleuse ou rhumatismale : nous voulons parler des bains de sable.

Impossible sur les côtes de l'Océan, où le soleil ne réchauffe pas assez les couches de sable alternativement recouvertes par la marée, ce genre de bains a une action complexe, le milieu agissant par les sels marins dont il est imprégné et par la haute température, qui provoque d'abondantes transpirations. Aussi est-il d'une grande efficacité contre les maladies rhumatismales apyrétiques, les nodosités et les tophus de la goutte, certaines névralgies (sciatique ou poplitée), les tumeurs blanches et les maladies scrofuleuses des os.

Malgré ces avantages incontestables des côtes de la Méditerranée, nous les voyons délaissées pour les plages de l'Océan, où le ciel est souvent sombre, la vague toujours émue et menaçante, le vent aigre et le paysage mélancolique. A quoi tiennent ces inexplicables préférences? et comment se détermine-t-on en faveur d'Ostende, Dieppe, Fécamp, Trouville, et autres sur la Manche, lorsque Bandol, Saint-Nazaire, Toulon, Hyères, Cannes et Nice, comptent à peine quelques rares baigneurs étrangers à la localité?

Il faut, pour se rendre compte de cette anomalie, étudier quels sont les mobiles qui poussent les citadins périodiquement vers les bains de mer.

C'est rarement d'après le conseil des médecins que les migrations de l'été s'opèrent vers les rivages. Ce qui décide les habitants des grandes villes à courir aux bains de mer, c'est moins un besoin raisonné que l'entraînement de la vogue ou le caprice de la mode. On va à Trouville, ou à Dieppe, ou à Étretat, parce qu'il est de bon ton d'y paraître ou d'y étaler des toilettes spéciales; mais la santé ne trouve pas aussi bien son compte que la vanité ou le besoin d'éblouir, à ces décisions que la science ne sanctionne pas.

Nous n'affirmerions cependant pas que tous les émigrants vers le bord de la mer soient mus par de si futiles déterminations. Il en est qui éprouvent un réel et irrésistible besoin d'apaisement et de calme au sein d'une nature agreste, après les fatigues et les secousses de la vie du monde et des longues et énervantes veillées de l'hiver au bal ou au spectacle. Ceux que les vivifiantes senteurs des grands bois et le recueillement de la campagne ne suffisent pas à rétablir dans l'équilibre d'une santé fortement compromise ont alors recours aux fortes influences du climat marin et des bains salés; mais ils ne savent pas se soustraire à la tradition qui les enchaîne irrévocablement au Havre, à Dieppe ou à Trouville, depuis les premiers visiteurs de ces grèves, qui durent leur fortune naissante uniquement à leur proximité de Paris. Les choses ont singulièrement changé depuis; et cependant, malgré la facilité de locomotion que les chemins de fer ont mise à la portée de tous, et dont on profite si largement pour les résidences d'hiver, on n'a pas encore su s'affranchir de la tyrannie de la mode ou de l'habitude, et se diriger, pour la saison des bains de mer, vers nos côtes de la Méditerranée, dont nous croyons avoir démontré la supériorité à tous égards sur les côtes de l'Océan.

On a dit, car il ne faut laisser dans l'om-

bre aucun argument, que l'Océan, incessamment agité par une houle énergique, même lorsque le vent se calme, était plus capable de susciter au sein des organes soumis à son influence une réaction salutaire. Nous ne nierons pas cet effet; nous savons trop bien que la réaction est proportionnée à l'action; mais ce point de vue est plus du ressort de l'hygiène que de la thérapeutique. A ne considérer l'Océan que comme un appareil d'hydrothérapie, on serait tenté de lui accorder la préférence sur la Méditerranée, moins houleuse et moins véhémente; mais le bain de mer n'agit pas seulement par sa température et par son agitation, il est surtout efficace comme eau minérale, et il est inutile d'insister sur l'avantage qu'offre la Méditerranée d'une température plus élevée, qui, permettant une immersion plus longue, favorise l'action dynamique des substances minérales qu'elle tient en dissolution.

L'éloignement de nos rivages n'est donc plus une raison suffisante pour que les Parisiens continuent à affluer vers la Normandie. Le seul motif valable pour dédaigner les précieux avantages de nos bains de mer, que nous avons essayé de faire ressortir, c'est qu'il n'existe sur nos côtes aucun établissement analogue aux magnifiques hôtels spéciaux pour les baigneurs, qu'une industrie intelligente a su édifier sur les rivages de l'Océan. Nous espérons qu'il se rencontrera un jour un hardi voyageur qui découvrira nos merveilleuses plages incendiées de soleil, encadrées de poétiques horizons, couronnées de coteaux boisés, et que, s'associant à un capitaliste moins timide que nos compatriotes, il saura édifier une fortune considérable en commençant celle de notre pays.

Les belles plages de Bandol et de Saint-Nazaire, recouvertes d'un sable fin, moelleux tapis pour les pieds des baigneurs, qui peuvent s'avancer en toute sécurité sur un plan incliné presque insensible, sont les stations les plus heureusement situées que l'on puisse choisir pour des établissements de bains de mer. Ces avantages se retrouvent, mais avec un fond plus abrupte, sur l'isthme des Sablettes, dans la rade de Toulon. Non loin de cette ville, près le village du Pradet, se trouve une anse magnifique à fond de sable protégée contre le mistral, l'anse du val Bonnette, où un établissement balnéaire serait aussi admirablement situé. La baie de Carqueiranne; la plage de l'Almanarre, près d'Hyères; la baie de Léoubez; celle du Lavaudon, près Bonnes; le golfe de Saint-Tropez; la plage de Saint-Raphaël, près Fréjus; enfin la longue ligne de sable de Cannes, les abords d'Antibes et de Nice, seraient autant d'excellentes localités à choisir pour les bains de mer de la Méditerranée.

Étudions maintenant, au point de vue des indications thérapeutiques, les phénomènes produits par les bains de mer.

Les premiers bains occasionnent à presque tout le monde des troubles particuliers que l'on peut considérer comme constants et propres à l'eau de mer :

Palpitations, saisissement et horripilations, grande lassitude accompagnée de vertiges et de maux de tête; sensation de vide à l'intérieur du crâne, où il semble que le cerveau se meut librement; tintement d'oreilles, obturation des oreilles et affaiblissement de l'ouïe; les sons ne parviennent à l'oreille que comme affaiblis par la distance; sensation d'obturation dans l'oreille interne et sécheresse de la gorge, avec besoin constant de déglutition; salivation abondante et renâclement fréquent de mucosités; coryza

fluent; les matières rendues sont ténues et brûlantes; rougeur des paupières et sensation de brûlement du bord libre; rougeur de la conjonctive; nausées prolongées; dégoût insurmontable pour les aliments; sensation brûlante à la peau; éruptions analogues à l'urticaire avec prurit violent, ou à un érythème avec brûlement insupportable; taches ecchymosiques à la peau; enrouement et difficulté de chanter; sensation d'ardeur au larynx; sommeil agité, interrompu par des rêves et accompagné de mouvements désordonnés dans le lit; sensation de gonflement et de roideur dans les articulations des genoux, des mains et des bras; leucorrhée brûlante et abondante; avance des règles.

Voilà le relevé incomplet, mais assez exact, des symptômes développés le plus habituellement à la suite des bains de mer. Il va sans dire que ces phénomènes sont le plus souvent passagers, et que la réaction vitale favorise les actes physiologiques qui semblaient compromis par la première impression.

Aussi est-il prudent de ne pas prolonger l'immersion, au début de la saison, au delà de cinq minutes. On augmentera progressivement la durée du bain, si la température de l'eau n'est pas trop basse, et c'est en cela que nos rivages méditerranéens méritent surtout la préférence, et si le baigneur sait nager, et par conséquent résister activement à la réfrigération.

Les bains de mer auront une action salutaire ou curative dans les maladies suivantes :

Chlorose avec accidents hystériques à formes variées; convulsions, palpitations, bourdonnements d'oreilles; surdité avec sensation d'obturation des oreilles; vertiges nerveux, affaiblissement de la vue par épuisement; inflammation chronique des paupières;

Névralgies, céphalalgies, surexcitabilité nerveuse;

Paralysies hystériques, diminution de la sensibilité surtout;

Gastralgies et gastro-entérites chroniques avec lenteur des digestions; répugnance pour la viande, production abondante de flatuosités;

Faiblesse des fonctions génitales;

Leucorrhées abondantes et métrorrhagies avec avance dans les époques périodiques; affections scrofuleuses, rhumatismales, chroniques; phthisies au premier degré chez des scrofuleux, catarrhes bronchiques, laryngite chronique.

On voit quelle importance les bains de mer peuvent prendre dans la thérapeutique, et quelle attention les praticiens doivent apporter aux conditions accessoires de ce puissant agent médicamenteux.

Nous le croyons très-consciencieusement moins efficace, nous dirons même dangereux, dans certaines maladies d'origine tuberculeuse, avec éréthisme et disposition à la fièvre, surtout sur les plages de l'Océan, qui semblent prédisposer aux catarrhes et aux maladies rhumatismales.

Dans notre Midi, au contraire, l'immersion aura moins de dangers; la réaction sera plus facile, et par conséquent les actes vitaux, sollicités par un agent riche en principes excitants, s'accompliront avec une énergie qui favorisera la résolution des produits morbides provenant d'une cause scrofuleuse ou rhumatismale.

Ainsi se trouvent justifiées nos préférences pour les bords de la Méditerranée au point de vue des bains de mer; et, si nous ajoutons que les poitrines délicates peuvent trouver dans la même localité de nos rivages

une résidence hivernale et une station balnéaire, nous aurons complété notre pensée sur l'avenir réservé à nos côtes pour les migrations européennes, qui deviennent de plus en plus une habitude, parce qu'elles sont démontrées de plus en plus une indispensable nécessité.

Dr TURREL.

DOSES INFINITÉSIMALES

III

Mode d'action des doses infinitésimales

(Suite.)

La question capitale qu'il s'agit maintenant d'aborder, après ces courts préliminaires, est celle du rapport des effets vitaux avec leurs causes. Je dis aux positivistes organiciens ou biologues : Vous connaissez, par l'anatomie descriptive, l'ensemble et les principaux détails de l'organisme humain; par l'histologie, la trame des tissus organiques; par la physiologie expérimentale, les fonctions de la plupart des organes; par l'anatomie comparée, les rapports et les différences qui rapprochent ou éloignent, organiquement, l'espèce humaine des autres espèces animales; par l'anatomie pathologique, les diverses lésions nées d'influences morbifiques; par la chimie, les éléments qui entrent dans la composition des solides et des liquides animaux; par la physique, le mécanisme des mouvements musculaires. C'est peu, sans doute, comparativement à ce qu'il vous reste à découvrir dans ce vaste et mystérieux champ d'exploration; mais enfin c'est quelque chose. Eh bien, fussiez-vous parvenus jusqu'aux dernières limites de cet immense domaine, et le merveilleux mécanisme du corps humain n'eût-il plus rien de caché pour vous, si votre science se borne là, je vous le dis en vérité, vous ne savez rien de la vie, et l'homme reste pour vous une énigme. Vous proclamez que les phénomènes vitaux et intellectuels sont soumis aux mêmes lois que les phénomènes physico-chimiques ; il faudrait le *prouver*... ; il faudrait démontrer qu'il y a *équation* entre les phénomènes et les causes qui sont censées les produire, comme vous le démontrez pour les faits de l'ordre physico-chimique...—Vous ne doutez point, dites-vous, que la science n'arrive un jour à ce résultat : c'est une espérance... Mais, en attendant, laissez-nous du moins expliquer les phénomènes vitaux par des lois vitales, et la pensée par un principe pensant. « C'est de la *métaphysique!* » vous écriez-vous avec dédain. La métaphysique !... voilà le grand épouvantail des sots, en plein XIXe siècle. Eh! le moyen de faire autre chose que de la métaphysique, là où la physique n'a rien à nous apprendre ! Expliquez-nous donc physiquement les mystères de la vie, et nous vous abandonnerons volontiers la métaphysique.

L'école matérialiste se crée d'étranges illusions, à l'endroit de la métaphysique ! Elle croit, par exemple, la combattre par le fait matériel, quand elle ne peut lui opposer que l'*idée* et le raisonnement, qui n'est qu'un enchaînement méthodique d'idées. Or, qu'est-ce que l'idée? Qu'est-ce que le raisonnement? Un fait métaphysique... Donc, sans s'en douter le moins du monde, l'école matérialiste combat la métaphysique par la métaphysique, et c'est forcé. Faut-il s'étonner du résultat négatif de la lutte? Un mot d'explication ne sera pas inutile ici.

Le *fait*, en général, quel qu'il soit, matériel ou autre, est absolument NEUTRE, ne

prouve rien, tant qu'il reste extérieur, qu'il ne pénètre pas l'esprit, seul capable de lui donner sa signification, en le soumettant à l'action méthodique de ses instruments de connaissance, de ses facultés. Tel l'aliment, qui n'acquiert sa valeur nutritive qu'après avoir subi l'élaboration des organes digestifs. Sans doute, tout fait est certain, en soi, indépendamment de nos appréciations; il existe avant d'être pensé, comme l'aliment avant d'être digéré; mais ce n'est que du moment où l'intelligence l'a saisi, se l'est assimilé, qu'il acquiert sa valeur démonstrative. Jusque-là, il est, relativement à nous, comme s'il n'était pas. Seulement, alors, que l'on remarque bien ceci, le fait a changé de nature, s'est transformé : il est devenu NOTION, et une notion n'a rien de physique, ce me semble. Personne ne soutiendra, j'espère, qu'un fait matériel, le Mont-Blanc, par exemple, qui est un assez gros fait, entre en nature dans l'esprit par le canal des yeux... Or, si l'esprit n'admet que la notion des faits et non les faits eux-mêmes, il ne peut donc opérer, même quand il s'applique à la matière, que métaphysiquement ; le matérialisme fait donc, je le répète, de la métaphysique comme M. Jourdain faisait de la prose, *sans le savoir*... Je dis plus: tandis que ce personnage n'était pas forcé de faire de la prose, le positiviste le plus positif ne peut, en aucun cas, se dispenser de faire de la métaphysique.

Les mêmes réflexions pourraient s'appliquer à l'*observation*, considérée encore aujourd'hui comme le critérium, la base de la thérapeutique. Il y a observation et observation, comme il y a fait et fait, c'est à distinguer. Voyez-vous ce gros et lourd animal étendu dans la prairie, qui rumine nonchalamment sa pâture? Il voit, ainsi que vous-même, l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie, mais il ne *regarde* ni l'un ni l'autre; il entend le bruit qui vient frapper ses oreilles, mais il ne l'*écoute* pas. Cependant il *observe*...; il fait même de l'observation la plus pure, car il reste en face des objets qui l'impressionnent sans que ceux-ci puissent franchir la limite des sens impressionnés. C'est grand dommage que cet animal, dont les yeux ont trois ou quatre fois la dimension des nôtres, n'ait pas l'idée du *nombre*. Quelle belle *statistique* il pourrait présenter à l'Académie de médecine..., s'il y avait encore des statisticiens! L'observation, de même que le fait, tire toute sa valeur de l'intelligence qui le juge.

Mais, n'y aurait-il réellement de faits positifs que ceux qui tombent sous les sens? Serais-je moins certain de l'existence du principe qui me fait vivre et penser, que de celle de l'élément qui constitue mon corps matériel? Si je vois celui-ci de ma vue physique, ne vois-je point celui-là de ma vie spirituelle? L'idée, le raisonnement, le jugement, ne seraient donc rien par eux-mêmes, et on devrait les considérer comme de simples propriétés de la matière... Il fallait arriver à notre fameux XIXe siècle pour entendre professer de pareilles monstruosités dans les écoles publiques. Il y a des faits idéaux, comme il y a des faits matériels, et ils sont tout aussi certains, positifs, les uns que les autres; cela ressort de la nature mixte de l'homme. Bien plus, s'il est vrai que l'esprit soit supérieur à la matière, les premiers doivent incomparablement primer les seconds.

De cette dualité incontestable de faits, matériels, immatériels, découle naturellement un principe de dialectique d'une extrême importance, celui de la *division des preuves* de l'adéquation du fait à vérifier avec sa démonstration ; principe méconnu par le posi-

tivisme, qui prétend appliquer aux faits de l'ordre moral des arguments tirés de l'ordre physique. De ce que l'âme et la force vitale pure sont réfractaires au scalpel, au microscope, à l'alambic, ils concluent à leur non-existence: on pourrait leur rétorquer l'argument et nier la matière, parce qu'elle est indémontrable par le syllogisme...

Ne nous lassons pas de le répéter, l'homme est complexe, cela est évident aux yeux de quiconque a la raison saine. Afin de comprendre le mode d'action des agents extérieurs sur sa constitution, ainsi que les réactions que celle-ci leur oppose, il faut donc nécessairement tenir compte de cette complexité, dont l'étude analytico-synthétique est, je n'hésite pas à le dire, la condition *sine quâ non* du progrès des sciences anthropologiques, et particulièrement de la médecine. Sans nous arrêter davantage aux théories matérialistes, qui se résument en une négation systématique, dont le bon sens public ne peut manquer tôt ou tard de faire justice, nous nous trouvons ici en présence de deux doctrines vraiment sérieuses: l'*animisme*, personnifié dans le célèbre Stahl, et le *vitalisme*, dont l'école de Montpellier, à son éternel honneur, a su conserver les traditions.

L'animisme n'admet que deux principes constituants chez l'homme, l'âme et le corps, directement unis l'un à l'autre. Selon cette doctrine, infiniment respectable, malgré ses erreurs, en ce qu'elle rehausse la majesté humaine, si indignement avilie de nos jours, l'âme présiderait, sans intermédiaire, non-seulement aux phénomènes de l'ordre intellectuel et moral, mais encore aux plus basses fonctions organiques. Le rôle de la partie matérielle de la dualité serait donc purement passif; c'est la servante humble et soumise, le vil esclave, instrument inerte entre les mains du maître. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner du mépris qu'affectent en général les animistes, les spiritualistes purs, pour cette maudite *chair*, corrompue et corruptrice, qu'ils rendent responsable de tout le mal qu'on fait et de tout le bien qu'on ne fait pas. Tel est l'animisme de l'école stahlienne. Il y en a un autre moins radical, qui, tenant compte de la distinction établie par Bichat entre la vie organique et la vie inorganique, et surtout du résultat des récentes expériences sur le système nerveux, que nous avons indiquées, reconnaissent que les phénomènes correspondants aux deux grandes divisions de ce système sont, jusqu'à un certain point, indépendants les uns des autres. Cet animisme mitigé, tout en maintenant la domination absolue et directe de l'âme sur le corps, ne serait point éloigné de la décharger du soin de veiller par elle-même aux infimes détails de la vie matérielle.

Sans doute le corps est soumis à l'âme; c'est une conséquence de l'infériorité de sa nature. Mais l'influence dominatrice de celle-ci sur celui-là est-elle directe ou indirecte? Voilà le fond de la question; voilà ce qui distingue essentiellement l'animisme, qui admet la première hypothèse, du vitalisme, qui soutient la seconde. Notre préférence, on le devine, est pour le vitalisme, moyennant certaines conditions, toutefois, que nous aurons soin d'indiquer, et sans lesquelles, selon nous, les problèmes de la vie resteraient insolubles.

Les vitalistes ne croient pas à l'action directe de l'esprit sur la matière *pondérable*. Entre deux substances si opposées ils voient un abîme, qui leur paraît ne pouvoir être comblé que par un élément intermédiaire ayant de l'affinité pour l'une et pour l'autre. Quelle est la nature de cet élément? Est-elle

mixte, participant à la fois de l'essence spirituelle et de l'essence matérielle? Ce n'est pas admissible.

Une substance ne peut être en même temps spirituelle et matérielle ; elle est l'un ou l'autre, exclusivement. L'élément dont il s'agit, désigné par les divers noms de *principe vital*, de *fluide vital*, de *force vitale*, ne participe pas plus de la nature du principe intellectuel que l'électricité, dont il dérive. Il est donc matériel ; mais la matière qui le constitue est une matière spéciale, subtile, fluidique, éthérée, *sui gèneris*, douée de propriétés fort différentes de celle que manifeste la matière massive et pondérable, à laquelle elle sert de moteur-régulateur. C'est la *substance-force*, génératrice du mouvement universel. Sans elle, la matière serait immobile, et l'esprit incapable de produire son activité. Cette force, unique dans son essence, apparaît sous deux formes très-distinctes, l'une attractive, l'autre répulsive, pour répondre aux diverses affinités des corps auxquels elle s'applique. La théorie moderne de la *transformation des forces* est une hypothèse sans base qui ne peut être acceptée qu'à titre provisoire et en attendant mieux. La seule force qui mérite ce nom, parce que seule elle représente une réalité, c'est-à-dire une *substance*, l'électricité, ne se transforme pas, elle se combine, soit avec elle-même, par l'union chimique de ses deux fluides constituants, d'où résultent, à divers degrés de tension, l'éther, la chaleur, la lumière, soit avec les corps réputés simples, comburants ou combustibles, en vertu des affinités oxiques ou bosiques propres à chacun des deux fluides électriques. Le *mouvement*, qui joue un rôle capital dans la nouvelle théorie dynamique, ne saurait créer des forces, puisqu'il n'est lui-même que le résultat d'une force ou d'une combinaison de forces (il serait plus exact de substituer au mot *force* celui d'*agent*, qui a du moins le mérite d'exprimer quelque chose de *positif*) (1).

La jeune science se moque assez volontiers de ceux qui croient encore aux deux fluides électriques ; que nous offre-t-elle à la place de ces vieilleries? M. de la Rive va nous l'apprendre : « *Supposez*, dit-il dans son *Traité sur l'électricité*, 1° que l'atome matériel est sphérique ; 2° qu'il a deux pôles ; 3° qu'il possède un pouvoir rotatoire ; 4° qu'il est libre, même dans les corps solides, par un espace qui le sépare des autres atomes ; 5° qu'il est enveloppé d'un éther plus ou moins condensé, et... vous concevrez, d'une part, comment s'exécutent les mouvements moléculaires, de l'autre, comment arrivent les manifestations de chaleur, de lumière, et, par les *perturbations* que subit le mouvement desdits atomes, d'électricité. »

De toutes ces *suppositions* et autres tout aussi arbitraires il résulte que chacun des innombrables atomes qui composent un corps dur, le diamant, par exemple, représente un petit globe, polarisé et tournant sur son axe à la faveur d'une atmosphère éthérée qui l'isole des atomes voisins, absolument comme les sphères célestes. Pourquoi ne pas *supposer* encore, afin de compléter l'analogie, que ces petits globes atomiques, divisés en systèmes, sont doués, en outre, d'un mouvement de translation qui les fait circuler, comme les planètes, autour d'un atome-soleil?.. Voilà où en est la science, dite *positive*, sur ce chapitre. Et la COHÉSION!.. Quel rôle

(1) Voyez : *Protestation contre les théories dynamiques idéales proclamées dans les cours de physique et dans un rapport à S. M. l'Empereur*, par M. Émile MARTIN. Paris, 1865.

lui reste-t-il, avec cette belle théorie, au milieu de tous ces mouvements qui emportent les atomes dans les espaces inter-atomiques?..—Remarquons encore, pour en finir avec l'hypothèse, la singulière origine du *phénomène* électricité, naissant d'une *perturbation...*, comme la foudre jaillit de la rencontre fortuite de deux nuages... *différemment polarisés.*

Cet exposé succinct et très-incomplet du dynamisme physico-chimique, adopté comme un progrès par la jeune science, m'a paru nécessaire pour nous faciliter l'étude du dynamisme vital.

Le principe vital n'est pas une entité, un être de raison inventé pour le besoin d'une théorie imaginaire, mais une *substance réelle*, foncièrement identique à cette matière subtile qui remplit l'espace, autrefois réputé vide, en même temps qu'elle pénètre et meut tous les corps : l'électricité double. Sa source de développement gît dans les centres nerveux, et sa voie de transmission, dans les nerfs qui en émanent. Ses deux fluides constituants, doués d'affinités contraires, président aux combinaisons spéciales de la *chimie vivante :* digestion, nutrition, sanguification, sécrétions, excrétions, etc. L'âme a-t-elle quelque influence sur ces basses fonctions? On n'en sait rien. Toujours est-il qu'elle n'en a pas conscience. D'un côté, l'indépendance que nous avons signalée entre la moelle épinière et le cerveau semblerait indiquer que le principe spirituel ne prend aucune part à la direction des fonctions purement organiques; de l'autre, ces deux grands centre nerveux ont des rapports anatomiques si intimes, qu'il serait téméraire d'établir entre eux, quant au fonctionnement, une limite infranchissable. Je sais bien que la vie n'est pas incompatible avec l'absence de cerveau, et même, dit-on, de tout système nerveux *appréciable.* Mais, dussent toutes les recherches ultérieures à cet égard aboutir au même résultat négatif, ce qui n'est pas absolument certain, cela ne prouverait qu'une chose, à savoir : que la force vitale peut agir par l'intermédiaire d'autres instruments que le système nerveux. Hélas! la science aura beau faire, elle ne pénétrera jamais jusqu'aux réduits les plus obscurs du labyrinthe où se tient caché le sphinx de la vie!

Chez l'homme, qui doit spécialement nous occuper ici, le principe vital a un double rôle bien tranché, correspondant aux deux grandes divisions de son appareil nerveux. Par la moelle épinière et ses annexes, il dirige les fonctions de la vie organique et inconsciente; par le cerveau, il est l'agent direct des manifestations intellectuelles et des mouvements volontaires. Quoique très-distincts, ces deux ordres de phénomènes sont solidaires; et ils doivent l'être, puisque, d'une part, toutes les parties du système nerveux sont anatomiquement reliées entre elles par de nombreuses communications que le scalpel démontre, et que, de l'autre, l'influence réciproque du physique sur le moral et du moral sur le physique n'est plus à prouver, tant elle est évidente. Si la *lame use le fourreau*, le fourreau, à son tour, altère la lame. Un violent accès de colère peut troubler les fonctions du foie et déterminer instantanément l'ictère, comme un excès de régime bouleverser l'intelligence.

Si l'on veut se faire une idée à peu près exacte du rôle que joue le principe vital dans la production des phénomènes vitaux et psychiques, il faut le considérer comme un *second organisme*, interposé entre l'organisme matériel, qu'il pénètre, molécule à molécule, jusque dans ses extrêmes profon-

deurs, à l'aide de ses innombrables conducteurs nerveux, et l'âme, dont il devient l'instrument de manifestation direct et immédiat. On n'a pas assez étudié cet élément intermédiaire entre l'âme et le corps, auxquels il sert de trait d'union, et qui seul serait capable, s'il était mieux connu, de rendre compte d'une foule de phénomènes psychodynamiques restés incompris. L'organicisme ne voit dans l'homme que son organisme physique, qu'il dote arbitrairement de propriétés vitales et intellectuelles; l'animisme ne considère que son principe spirituel, et fait bon marché du reste; le vitalisme reconnaît bien ses trois principes constituants, mais il ne sait rien de la nature du principe vital et de ses rapports avec les autres éléments. Chose singulière! l'ancienne philosophie avait deviné le rôle immense de cet agent, que la science moderne ne soupçonne même pas. Qu'est-ce que le *corps spirituel* dont parle saint Paul, sinon le fluide vital, ou nerveux? Il était pourtant bien facile d'acquérir sur la nature de ce *corps* des notions précises: Si, au lieu de considérer les phénomènes magnétiques et somnambuliques, où le fluide vital s'isole pour ainsi dire et se révèle avec la plus grande netteté, comme de simples faits *curieux* et sans importance, ou de les rejeter sans examen, ce qui est infiniment plus commode, sous prétexte de *jonglerie*, on les eût soumis à une analyse expérimentale sérieuse, la science de la vie ne serait plus à instituer. J'embarrasserais fort, je crois, le premier académicien venu, si je lui demandais seulement une explication rationnelle du *sommeil* et du *rêve*, phénomènes que personne, à coup sûr, ne sera tenté de révoquer en doute ou de taxer de jonglerie, bien qu'ils soient du même ordre.

Le fluide ou principe vital n'a pas seulement pour fonction d'être le lien conjugal de l'âme et du corps; il remplit, en outre, celle d'établir les rapports de l'être tout entier avec ce qui l'entoure. De sorte que nulle influence ne saurait agir sur lui sans son concours. De même que l'électricité, dont il n'est qu'une forme; de même que tous les fluides impondérables, le fluide vital est essentiellement élastique et expansif; et ce serait une grave erreur que de se le représenter emprisonné dans le corps comme dans une boîte fermée. Nos grands peintres avaient sans doute une intuition de sa nature, quand ils entouraient la tête de leurs saints d'une auréole rayonnante. Je ne veux pas insister davantage sur ce point de haute psychologie; j'ajouterai seulement que l'homme, étant pourvu d'un double organisme, l'un matériel, l'autre fluidique, peut, dans certains états, percevoir les objets sans le secours des organes sensitifs, ce que démontrent clairement la double vue somnambulique, le sommeil naturel et le rêve, et modifier favorablement les organes malades, en faisant rayonner sur eux son fluide vital, ce que savent fort bien les adeptes du baron Dupotet, et les magnétiseurs sans le savoir, qui guérissent en quelques minutes des lésions mécaniques pour lesquelles la médecine savante exige deux mois de traitement et de repos, sans pouvoir garantir les suites. Et la *mémoire*, faculté mystérieuse, dont la science cherche en vain le secret, où en trouver l'explication rationnelle, sinon dans ce fluide vital dont les éléments ne sont pas soumis, comme ceux qui constituent l'organe matériel de la pensée, à un mouvement continu de composition et de décomposition moléculaires? Oh! que nous sommes petits devant la nature, malgré nos parchemins et nos oripaux!... Le pouvoir rayonnant n'est pas le

privilége exclusif des fluides impondérables; tous les corps indistinctement le possèdent, à divers degrés. Et il est étrange que la science n'ait pas accordé plus d'attention à cette remarquable propriété d'expansion de la matière pondérable, connue sous les noms d'*émanation*, d'*effluve*. L'odorat nous la révèle dans les substances dites odorantes; ce qui ne veut point dire que celles qui n'impressionnent pas ce sens en soient privées. Nous ne saurions percevoir, encore moins distinguer les émanations qui s'échappent de l'empreinte des pas de telle ou telle personne connue; le chien ne s'y trompera pas, lui, et il saura bien retrouver son maître à l'aide de ce seul guide. D'où je conclus que, même en physique, il faut remonter plus haut que le témoignage des sens pour atteindre le critérium de la certitude.

Que faut-il entendre par *émanation?* Tout simplement la volatilisation des particules matérielles gazéifiées qui s'échappent incessamment de la surface des corps, sous l'influence des agents extérieurs, et deviennent ainsi une des plus puissantes causes de leur usure naturelle. Les médecins allopathes, qui mesurent la valeur des drogues qu'ils prodiguent à leur quantité, se trompent grossièrement ici encore; ils ne savent pas que le médicament n'agit que par sa SURFACE, avec une énergie proportionnelle à son degré de volatilisation, et nullement par sa masse, dont la cohésion maintient les molécules rapprochées les unes des autres. C'est en cherchant à détruire, par la division, cette force cohésive de la masse médicamenteuse, ou plutôt à la transformer en force expansive, que Hahnemann est arrivé à sa belle théorie dynamique, théorie vraie en principe, quoique incomplète; nous l'avons suffisamment discutée dans la première partie de ce travail pour nous croire dispensé d'y revenir.

Il ne faudrait pas confondre la matière raréfiée provenant des émanations naturelles avec la matière dynamisée par le procédé hahnemannien. La première, même dans les corps qui offrent le moins de cohésion, étant due à l'action lente et faible du milieu ambiant, sera toujours trop imparfaitement divisée pour atteindre le degré d'élasticité et d'expansion qui caractérise la seconde. Il y a lieu aussi de tenir compte de la différence d'étendue des surfaces, très-exiguës dans les corps massifs, presque illimitées dans les corps fluidifiés.

Je cherche, comme on voit, à déterminer l'action des doses massives, comparativement à celle des doses infinitésimales. — Prenons pour exemple la *pilule*, l'une des formes de prédilection de l'art. Il est évident que cette pilule, tant qu'elle conserve son intégrité, ne peut agir qu'en raison de l'étendue de sa surface, jusque-là très-limitée. Quant à sa masse, qui recèle une quantité de force spécifique plus ou moins considérable, elle ne saurait manifester son activité totale qu'après avoir subi l'action dissolvante des organes digestifs. Or, cette élaboration est toujours plus ou moins lente, et tandis qu'elle s'opère, le remède a tout le temps d'exercer ses propriétés physico-chimiques, qui peuvent être assez énergiques pour neutraliser ses propriétés dynamiques, seules curatives; et l'on n'aura obtenu, en dernier résultat, qu'une perturbation. Notez bien que je suppose la pilule *simple* et convenablement appliquée; car, dans le cas, qui est le plus ordinaire, où elle serait composée de plusieurs substances, et empiriquement ou systématiquement employées, comme la chose n'est point rare, personne, pas même celui qui l'administre,

n'est en mesure de prévoir la résultante de l'amalgame. — Que si, par malheur, notre pilule, administrée à tort et à travers, était un *poison*..., les conséquences, on le conçoit, seraient bien autrement graves. Je n'apercois qu'un moyen de parer à ces divers inconvénients : c'est de métamorphoser la pilule en *globule*, de la débarrasser de ses propriétés matérielles, dont le moindre inconvénient est d'être inutile, pour dégager ses vertus dynamiques, qui ont du moins le précieux avantage, même dans les cas d'application erronée, d'être à peu près inoffensives.

Ainsi ramenée à l'état, non pas de force pure, mais de force composée, d'agent électro-chimique, de quelle manière la substance médicamenteuse va-t-elle se comporter dans le sein de l'organisme? Afin de faciliter la solution de ce problème final, rappelons que la vie est elle-même, avant tout, un dynamisme; qu'elle est sous la dépendance directe d'une force spéciale d'où dérive son activité, et que l'organisme matériel qui en subit l'influence n'est, en soi, qu'un support inerte et positif. De sorte que la force médicamenteuse ne saurait agir sur ce support, le modifier, sans rencontrer de prime abord la force vitale qui préside à ses fonctions. Nous voilà donc amenés, par voie d'élimination, en face de deux forces dont il s'agit de déterminer les rapports. Ces deux forces ont la même origine, la même nature, et ne diffèrent entre elles que par leurs applications : c'est l'électricité physique et l'électricité animale mises en présence dans le champ clos de l'organisme malade. Elles sont doubles l'une et l'autre, composées de deux éléments à courants contraires, l'un attractif, l'autre répulsif, en raison des diverses affinités des corps sur lesquels ils agissent. L'action médicamenteuse ne peut donc être qu'une action dynamique, que j'appellerai *bio-électrique*.

Tant que les fonctions vitales s'exécutent normalement, les deux électricités animales sont combinées dans le sein du support organique *neutre*, dont elles pénètrent et inondent pour ainsi dire toute la trame, non pas seulement par les filets nerveux qui leur servent de conducteurs, mais par leur expansion au dehors (*induction*). Nul besoin, par conséquent, ici, pour la libre circulation du double fluide, d'un *circuit fermé :* tout en rayonnant à la périphérie du corps, les deux éléments se mêlent, sans se confondre, dans une atmosphère fluidique commune qui n'admet aucun vide. Mais, qu'une influence perturbatrice, interne ou externe, physique ou morale, vienne déranger cet équilibre; que l'un des deux courants soit interrompu ou détourné de sa voie normale, il y aura désagrégation, *désaccordement*, et aussitôt les fonctions de l'organe qui reçoit l'influx de l'élément désagrégé seront troublées, dans tel ou tel sens, suivant le rôle de l'organe, la nature de la cause perturbatrice, et sans doute beaucoup d'autres circonstances bien difficiles à déterminer. Les *lésions organiques* sont le résultat de la persistance d'action de la force vitale déviée; elles représentent des *effets* morbides et non des maladies proprement dites. On peut les altérer, les détruire même physiquement ou chimiquement, par le fer, le feu, les caustiques, les fondants, etc.; mais le seul moyen de les *guérir*, c'est de les attaquer dans leur source de production dynamique.

Nous voici arrivés au point le plus obscur du problème, à une limite au delà de laquelle on ne s'est guère, que je sache, aventuré jusqu'ici. Me pardonnera-t-on la témérité d'oser la franchir? Je l'espère, et d'autant plus que

je ne prétends donner aux déductions qui vont suivre d'autre valeur que celle d'une hypothèse plus ou moins acceptable.

Toute l'école homœopathique a répété, après Hahnemann, que la maladie consiste originairement dans le *désaccord des forces vitales*, opéré par une influence perturbatrice. Rien de plus évident pour le dynamiste. Mais COMMENT se produit ce désaccord? Comment se comporte la force perturbatrice vis-à-vis de la force vitale? D'après quel *mode* la force médicamenteuse vient-elle ensuite rétablir l'ordre troublé par la force morbifique? Enfin, quel rôle joue la force vitale dans ce travail complexe de réparation, où elle ne peut évidemment rester inactive? Quelle est, en un mot, la part d'influence afférente à chacune de ces forces, soit dans les générations des maladies, soit dans leur guérison? Questions délicates! auxquelles personne n'a encore essayé de répondre.

Nous ne faisons point ici de la littérature; on voudra donc bien nous permettre quelques répétitions. Rappelons en conséquence qu'il n'y a dans la nature qu'une seule force, réelle, substantielle, à double manifestation contraire, agissant sur un support neutre, doué d'une double affinité correspondante. On sait que les agents morbigènes épidémiques connus sous le nom de *miasmes* n'atteignent pas tous les habitants des contrées où ils sévissent; ils se comportent à leur égard comme certains germes invisibles répandus dans l'air, à l'égard de certaines espèces végétales, qui se fixent là où ils sont *attirés* et s'éloignent d'où ils sont *repoussés*. Les conditions de leur développement ont donc pour premier principe une *attraction*. C'est ce que l'on nomme, en langage médical, de la part de l'agent morbigène, *action élective*; de la part du support, *réceptivité*. Rappelons encore que les électricités contraires s'attirent, tandis que les semblables se repoussent mutuellement. Enfin, n'oublions point que la force morbifique, non plus que la force médicamenteuse, ne sont des forces *pures*, mais des combinaisons électro-chimiques résultant de l'union chimique de l'une des deux électricités avec des matières réduites à l'état subtil, qui constituent leur spécificité. Il faut, par conséquent, pour la détermination de la maladie, que le sujet soit, électriquement, dans un rapport d'*attraction* avec l'agent morbifique, c'est-à-dire que les électricités animale et morbifique soient *contraires;* car si ces deux fluides étaient semblables, il y aurait répulsion, et, partant, pas d'effet produit, pas de maladie; la cause perturbatrice passerait à côté du sujet sans l'atteindre, ce qui, fort heureusement, est le cas le plus ordinaire dans les épidémies. Il est à peine besoin de faire remarquer que, si la maladie consiste dans la désagrégation des fluides vitaux, la santé devra résulter de la permanence de leur accord normal, d'où dépend la régularité du fonctionnement organique.

Mais supposons la maladie développée par la combinaison de l'une des électricités morbifiques avec l'électricité animale contraire, l'autre électricité aura acquis, par le fait de sa séparation, une tension plus ou moins forte, exprimée par le trouble de la fonction qui est sous sa dépendance. Comment rétablir l'équilibre ainsi rompu? En opposant au fluide vital séparé un fluide médicamenteux *semblable,* qui le refoulera dans le sein de l'organisme, *centre commun* de l'électricité animale, où il sera neutralisé. Ceci, toutefois, n'est qu'un premier obstacle levé plus ou moins complétement, selon le degré d'analogie des deux forces semblables, et

non pas la guérison, qui est l'œuvre propre de la *réaction vitale* consécutive émanant des centres nerveux, foyers permanents des électricités animales. Cette réaction *curative*, qui n'est que la tendance naturelle de reconstitution des forces vitales désagrégées, sera d'autant plus forte, on le conçoit, que le refoulement de la force *désaccordée* se sera accompli avec plus de violence. La recommandation de Hahnemann de débuter, dans le traitement des maladies, par les *plus faibles doses*, trouve donc ici son application.

Pourrait-on arriver au même but en *ajoutant* à la force vitale désagrégée une force médicamenteuse *contraire*, destinée à faciliter sa recombinaison?... Je l'ignore. Seulement, alors, nous ne procéderions plus d'après la loi des semblables, primitivement du moins; et celle-ci ne resterait applicable qu'à la réaction vitale, entendue dans le sens d'un *secours* que lui apporterait la force médicamenteuse, afin de *l'aider* à triompher du désordre morbide... Je préfère la première interprétation, parce qu'elle a du moins le mérite de concorder d'une manière assez exacte avec les principes essentiels de la doctrine homœopathique.

Pures hypothèses que tout cela! dira-t-on. Je le sais si bien que j'ai eu soin d'en prévenir d'avance le lecteur. Mais où est la science qui n'ait commencé par une hypothèse?... On n'arrive pas d'un seul bond de l'ignorance absolue à la connaissance parfaite; ce serait par trop facile. Que l'hypothèse ne soit ni absurde, ni contraire à l'expérience acquise, c'est assez pour la légitimer. La science officielle n'a-t-elle pas adopté la théorie tout hypothétique de la rotation et de la polarité des atomes? Elle sait pourtant bien que cette théorie ne repose sur aucun fait positif, mais elle le considère sans doute comme un échelon provisoire qui pourra lui permettre de s'élever plus haut. Que ce soit là ma justification.

Il nous resterait, pour compléter cette partie de notre travail, à discuter l'importante question de l'*échelle posologique*, mais cette question, toute pratique, trouvera mieux sa place au chapitre suivant.

Dr Chauvet.

(*A continuer.*)

DE L'ARSENIC

Dans le traitement du Panaris.

Mon cher ami,

Votre article sur le traitement du panaris (1), dans lequel vous signalez la puissance pathogénétique et curative du *myristica sebifera*, m'a donné l'idée d'appeler l'attention de vos lecteurs sur un médicament peu usité en pareil cas et qui peut s'y montrer fort utile : je veux parler de l'*arsenic*.

Voici comment je fus amené à recourir à l'emploi de ce moyen.

M. C. avait promené le bout de l'index de la main droite sur une éruption siégeant au dos d'un cheval.

Le surlendemain, 14 mai 1852, rougeur, chaleur au bout de ce doigt, douleur pulsative et brûlante; un point noir se montre près de la racine de l'ongle; malaise, inappétence, insomnie complète. Il s'applique des cataplasmes de farine de lin.

15 mai, même état. Il vient me consulter le soir. Prescription : *hepar sulfuris* 6, trois globules dissous dans soixante grammes d'eau; une cuillerée toutes les quatre heures.

(1) Voir la *Bibliothèque homœopathique*, page 136.

16. La nuit a été mauvaise. La tache noire a près d'un centimètre de long sur un tiers de centimètre de large. *Arsenicum* dilution mélangée, administré comme ci-dessus (1).

Deux ou trois heures après la première cuillerée de ce remède, la douleur perd graduellement de son intensité. La tache noire s'étend et s'éclaircit un peu; elle prend une teinte grisâtre et la forme d'une phlyctène. L'amélioration devient frappante. Le malade se sent renaître. Continuer le médicament.

17. La nuit a été très-bonne. La phlyctène se prononce de plus en plus ; sa nuance est gris-perle. Vers le soir, elle s'étend jusqu'à la moitié de la longueur du doigt et fait une saillie de près d'un centimètre au-dessus du cercle inflammatoire qui l'entoure. J'en pratique l'ouverture avec des ciseaux fins; il en jaillit de la sérosité et puis un fluide échoreux.

18. Excellent sommeil. Il s'écoule du pus à chaque pansement fait simplement avec du linge enduit de cérat. Plus de médicament.

Le doigt reprend ses proportions ordinaires tout en gardant de la raideur pendant quelques jours, et se dépouille entièrement de son épiderme. Peu à peu l'ongle se détache et fait place à un autre (2).

Dans trois autres cas de panaris dont je n'ai pas tenu note quant aux détails, mais où le principal résultat m'a vivement frappé, l'*arsenic* n'a pas été moins efficace.

L'un se présenta en 1853 chez Mlle S., qui, souffrant depuis deux ou trois jours du médius de la main gauche et après une nuit affreuse, prit le matin *arsenicum*, dilution mélangée. Un quart d'heure après elle s'endormit, et, à son réveil, se trouva parfaitement soulagée. Le travail local se poursuivit, l'ongle tomba ; mais les douleurs avaient cessé sans retour.

Un autre cas eut lieu chez Mme R., lors du choléra de 1854. *Mercurius*, *hepar*, *silicea* n'avaient ni enrayé le mal, ni calmé la souffrance. *Arsenicum* produisit un soulagement rapide et marqué.

Le dernier cas se manifesta, lors du choléra de 1865, chez une femme de chambre, dans une maison où la demoiselle était affectée de diphtérite maligne dont l'*arsenic* fut le remède souverain. Les douleurs atroces de ce panaris, rebelles à *hepar* et *silicea*, cédèrent promptement à *arsenicum* 12me dilution.

C'est dans les cas les plus graves, lorsqu'il y a douleurs brûlantes, angoisses, étranglement enflammatoire, que ce médicament me paraît indiqué.

J'invite fortement mes confrères à s'en servir au besoin.

Tout à vous,

Dr F. Roux (de Cette).

(1) Mode de dilution qui consiste à mélanger dans la quantité d'eau voulue quelques gouttes ou globules de deux ou trois numéros, bas, moyen et élevé. Voir à ce sujet les mémoires que j'ai adressés au congrès de Paris, de 1851, et de 1853, mémoires insérés dans la *Revue Gallicane* des mêmes années. Sans débattre ici le plus ou moins de valeur de ces préparations, qui me paraissent offrir des avantages réels, je note ici, en historien fidèle, leur administration dans trois cas, comme je l'ai fait, il y a quelques années, dans mes *Observations de choléra*. Dans le quatrième cas, j'ai usé d'une dilution simple prise dans la boîte du maître de la maison où j'étais appelé.

(2) Cette observation a été insérée dans la *Revue d'Avignon*, tome Ier.

ERRATA.

Page 172, 1re colonne, 34e ligne, au lieu de : *celui-là sérosité*, lisez : *celui-là, de la sérosité*. — Même page, 2e colonne, 3e ligne, au lieu de : *qu'ils donnent*, lisez : *qui leur conviennent*.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

A PROPOS DE LA DISCUSSION

SUR LA

LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Nous avons à cœur la liberté de l'enseignement à tous les degrés, et c'est avec plus de raisons que beaucoup d'autres, car tant que les médecins seront divisés en deux camps ennemis, dont l'un est l'oppresseur et l'autre l'opprimé,

L'opprimé sera nous,

Et l'oppression amène nécessairement pour résultat l'amoindrissement de notre école et paralyse la bonne volonté des combattants.

Il importe à notre dignité, à notre repos, au maintien de nos principes et de l'expérience acquise par nos prédécesseurs, que cette oppression soit enfin secouée.

Avec la liberté, ceux qui savent pourront enseigner; ceux qui ne savent pas pourront apprendre, et l'homœopathie sera sauvée.

Vienne donc cette liberté que, depuis longtemps, nous poursuivons de tous nos vœux!

Pour ranimer notre courage, pour raffermir nos espérances, nous avons aujourdhui, en dehors des motifs que nous pouvons faire valoir légitimement en notre faveur, le vote récent du Sénat.

Sur 115 voix, 31 se sont déclarées pour la liberté.

Évidemment, c'est d'un bon augure. Espérons!

Nous n'avons pas la prétention, assurément, de nous jeter dans la mêlée et de fournir à la controverse de nouveaux arguments; nous avons encore moins le désir de faire revivre les personnalités regrettables qui ont émaillé la discussion.

Telle n'est pas notre mission.

Nous sommes des médecins, et avant tout nous voulons rester ce que nous sommes.

Plutôt que d'élargir le cercle de nos études, nous sentons mieux, tous les jours, la nécessité de nous appliquer exclusivement à la solution du grand problème qui nous est posé, à nous médecins : un malade étant donné, le guérir.

Nous laissons volontiers à d'autres le soin

de démontrer que la liberté d'enseignement est de droit.

A d'autres encore, nous reconnaissons comme très-légitime la mission plus haute de combattre les fâcheuses tendances qui n'ont déjà que trop perverti l'enseignement réduit à un monopole exclusif et obligatoire.

Pour nous, nous nous réduisons volontairement à un rôle plus modeste.

Et ce rôle, si modeste qu'il soit, est essentiellement utile, personne ne voudra le contester.

Et nous rendre utiles, c'est assez pour nous.

Comme médecins, nous avons à défendre la souveraineté de l'expérience, et ce que nous sollicitons avec ardeur, c'est qu'on ait la force de suivre l'expérience jusqu'au bout.

Comme médecins, nous n'avons pas à nous demander si nous devons prêter l'oreille aux prédications de l'athéisme et du matérialisme; notre décision est prise à cet égard depuis longtemps : nous ne voulons être ni athées ni matérialistes.

Nous distinguons les sciences, nous ne les séparons pas.

Les tristes docteurs qui proclament qu'il y a aujourd'hui rupture entre la science et la foi, nous les plaignons; mais, plutôt que de nous montrer sensibles à leurs provocations, nous aimons bien mieux leur opposer tout simplement que chez les pères des sciences modernes, y compris les sciences médicales, la science ne repoussait pas plus la foi que la foi ne repoussait la science; exemples : Laënnec, Cayol, Récamier, Hahnemann, J. P. Tessier, etc., etc.

Voilà nos principes; mais, du reste, nous restons voués tout entiers et exclusivement à notre étude favorite, l'Homœopathie; et si nous touchons à la question de l'enseignement, si nous hâtons de tous nos vœux la solution de cette question en faveur de la liberté, c'est que de cette solution dépend l'avenir de notre école.

Maintenant, nous sommes comme interdits par l'arbitraire de la médecine officielle.

On nous insulte du haut des chaires autorisées, et nous sommes condamnés à rester dans notre isolement, les mains liées.

Pas une chaire, pas un hôpital à notre disposition !

Et dans ces conditions pitoyables, ne devons-nous pas souhaiter que des dispositions soient prises de telle façon que nous jouissions enfin, dans le droit commun, dans la même soumission aux mêmes lois, du droit et de la liberté d'enseigner l'objet de notre foi et nos convictions?

Nous savons que la liberté est la plus puissante des sauvegardes de tout ce qui est vrai; or, avec la certitude que nous avons d'être en possession de la vérité, comment ne tournerions-nous pas constamment les yeux vers cette liberté?

Ah! que cette liberté nous arrive, n'importe par quels changements, nous la recevrons avec gratitude! Mais qu'elle vienne vite; nous l'avons dit ailleurs (1), et on nous permettra bien de le répéter ici.

« En France, où officiellement il n'a encore rien été fait pour l'homœopathie, j'estime que le moment est venu de provoquer un mouvement décisif qui la relève, qui l'en-

(1) *De l'homœopathie. Encore une fois, qu'est-ce que l'homœopathie? Il faut en finir avec elle.* — Paris, J. B. Baillière, 1864.

seigne et qui la maintienne ouvertement au niveau de la considération qui lui est due.

« Les médecins qui, par rang de date, furent les premiers disciples de Hahnemann et les promoteurs courageux de sa doctrine, ou sont tombés à la peine ou se découragent, et la génération qui leur succède ne se montre peut-être pas assez reconnaissante de l'héritage qui lui a été légué, et manifeste au contraire une tendance trop évidente à amoindrir Hahnemann et son enseignement.

« Il y a là un danger, et c'est, à mon avis, le plus pressant, celui contre lequel il importe le plus de se prémunir. Si on n'utilise pas au profit de l'homœopathie les premiers combattants, les plus passionnés (je ne recule pas devant le mot; la passion, c'est le dévouement, et il est de ces épreuves qu'on ne traverse pas victorieusement sans le dévouement au cœur), si on ne fait pas appel aux représentants les plus fidèles de Hahnemann, ceux qui ont préparé et mûri, on ne saurait en disconvenir, les succès plus faciles dont se parent les derniers venus, que restera-t-il bientôt pour juger définitivement à l'œuvre l'homœopathie hahnemannienne?

« On semble l'oublier, et il faut le rappeler, parce que c'est pourtant vrai : c'est l'homœopathie hahnemannienne qui a triomphé des premiers obstacles, et les premiers obstacles étaient évidemment les plus sérieux. C'est elle qui a fait brèche aux forteresses médicales du temps; c'est elle qui a remué l'opinion publique, qui a étonné le monde par les plus belles guérisons; c'est elle qui a fondé les hôpitaux de Vienne et les cliniques de Leipsick, qui nous a fourni dans les conditions d'une authenticité irréprochable des observations qui sont encore l'orgueil et l'ambition des médecins homœopathes de tous les pays; c'est elle qui a été récompensée en Allemagne, dans les hommages publics rendus à la mémoire de Hahnemann d'abord, et dans la personne des Stapf, Marenzeller, Œgidi, Schwarz, Wolff, Mühlenbein, etc. En Espagne, en Amérique, etc., nous avons lieu d'être ravis de ses succès; et nous consentirions, en France, à voir tomber cette homœopathie hahnemannienne du piédestal où elle fut placée dès son origine, avant qu'elle eût pu être jugée! Ce serait un malheur pour tous et une lâcheté sans nom de la part de ceux qui lui ont voué toute leur estime et qui ont passé leur vie à l'étudier. Non! il ne faut pas que cela soit.

« ..... Partout ailleurs qu'en France, l'homœopathie est honorée dans son exercice et protégée dans son développement. Cette protection s'est montrée efficace en lui assurant à part des services publics où elle compte des maîtres et des élèves.

« En France, elle est écrasée sous le pied du monde médical officiel; et pourtant elle a si bien gagné ses lettres de naturalisation, qu'elle est tolérée dans son exercice; mais cette tolérance ne saurait, à mon avis, nous suffire plus longtemps; et pour moi je la trouve si blessante que j'oublie le bienfait, si bienfait il y a, pour n'être que choqué, ou du scandale de faiblesse, ou du scandale d'injustice.

« Il faut assurer à l'homœopathie une place libre et indépendante, où elle puisse prouver publiquement, dans les conditions d'une authenticité irréprochable, tout ce qu'elle peut faire, et enseigner à qui voudra l'entendre tout ce qu'elle sait.

« Il faut qu'elle ait à sa disposition, pleine, entière, sans entraves, des hôpitaux et des cliniques.

« Avec des hôpitaux et des cliniques ho-

mœopathiques, toute semence lèvera et le bon grain pourra être séparé de l'ivraie.

« Avec des hôpitaux et des cliniques homœopathiques, l'homœopathie est sauvée, parce que la pratique et l'action lui seront plus favorables que les plus savantes discussions.

« Avec des hôpitaux et des cliniques homœopathiques, plus de vaines disputes, plus de récriminations.

« L'expérience parlera plus haut que tous les cris discordants; elle prononcera son arrêt, et, après cette décision souveraine, les allopathes et les homœopathes ne seront plus admis à s'affubler plus longtemps de qualifications dont la lutte seule légitime l'emploi.

« Il n'y aura plus que des médecins. »

Dr A. Chargé.

MÉDECINE CLINIQUE.

OBSERVATIONS
tirées de la pratique du Dr Gastier
et suivies d'une conclusion.

Indocti discant et ament meminisse periti.

1° Une sœur de l'hôpital de Thoissey, quoique fort jeune encore, était atteinte depuis sept années de douleurs déchirantes aux deux coudes, avec élancements aigus à l'olécrane; de douleurs brûlantes aux deux avant-bras, au droit spécialement; de crampes douloureuses aux deux mains, avec contraction violente des doigts, que soulageaient à peine les diverses frictions faites sur ces parties. Ces douleurs, qui revenaient tous les soirs, se prolongeaient très-avant dans la nuit, et laissaient, après leur disparition, les membres qu'elles avaient atteints dans un état de faiblesse qui, chaque jour croissant, menaçait de ne plus permettre bientôt à la malade de continuer son service.

Acide muriatique. Deux globules de la 6e dilution.

Le remède, trop fortement dosé, opéra une si forte aggravation des douleurs ordinaires, que vers minuit on fut sur le point de m'appeler au secours de la malade.

Cependant cette exacerbation se calma; l'accès du lendemain fut très-faible, et depuis ce jour la malade, *sans prendre d'autre remède*, se borna à observer le régime et ne m'a pas accusé le moindre ressentiment de ce mal.

2° La supérieure de la maison m'ayant consulté pour des étourdissements qu'elle éprouvait, surtout le matin, avec passage rapide devant ses yeux de mouches noires (ce symptôme était antérieur aux étourdissements), dilatation habituelle des pupilles, douleur avec battement au-dessus des oreilles, grande pesanteur des membres et pouls dur, je la mis au régime et lui fis prendre en deux doses, dans l'espace de vingt-quatre heures, cinq globules d'aconit 24e, et dissipai ainsi les symptômes ci-dessus, qui depuis huit mois n'ont pas reparu.

3° La sœur de la salle des hommes trouva dans un seul globule de noix vomique, 30e dilution, la guérison d'une toux pour laquelle, *depuis deux mois*, elle avait vainement épuisé les ressources accoutumées des infusions béchiques, des sirops, des pâtes et sucreries diverses.

4° Une jeune sœur était atteinte d'un tremblement des deux mains que lui avait laissé la petite vérole depuis quatorze ans,

tremblement qui offrait ceci de particulier, qu'il diminuait en proportion du poids que soutenaient les organes affectés. Après lui avoir fait prendre sans succès deux globules de *veratrum*, je réussis, cinq jours plus tard, avec deux globules de *phosphore*, 30e dilution. Le lendemain de l'administration de ce dernier remède, la malade pouvant avec facilité enfiler une aiguille, ce qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais pu faire, se considéra comme guérie. (*Bibl. hom. de Genève*, 1re série, t. II, p. 533-535.)

5° Sur 328 malades admis à l'hôpital de Thoissey (Gastier écrivait ceci en 1834), sept seulement ont succombé; et parmi ces sept, il n'est mort de maladie aiguë qu'un homme qui, étant tombé d'une grande hauteur le ventre sur un corps dur saillant de plusieurs pieds au-dessus du sol, nous a été apporté dans un état absolument désespéré, état auquel il semble n'avoir survécu quelques jours que pour nous offrir un nouvel exemple, ajouté à tant d'autres, de l'effet vraiment prodigieux de l'*arnica*, lequel, dans les cas même de chute que leur gravité met physiquement au-dessus de tout pouvoir humain, se montre constamment assez puissant pour faire taire les sympathies dont l'ensemble constitue l'état fébrile, inséparable de toute grave lésion abandonnée à la nature ou traitée allopathiquement.

Tous les malades qui ont succombé, à part celui-là, sont morts au terme d'affections anciennes qui, dans le long cours de souffrances dont elles ont été la source, s'étaient compliquées d'autres affections non moins graves que la première. (Voir la *Bibl. hom. de Genève*, t. III, 1re série, p. 25.)

6° Une dame, atteinte d'une rougeur habituelle et fort ancienne des yeux, avec larmoiement abondant par le moindre vent, et sensibilité à la lumière sans inflammation proprement dite, ayant, d'après mon avis, opposé à ce mal, d'abord l'*esprit de soufre*, et puis l'*euphraise*, n'avait éprouvé qu'un amendement faible de l'emploi de ces substances; elle m'écrivit pour me prier de lui adresser un plus grand nombre de doses ou une dose plus forte *du remède*, les premières n'ayant produit qu'un mieux très-faible. Dans ce moment, j'expérimentais les effets pathogénétiques de la teinture d'if (*taxus baccata*), et parmi les symptômes que j'avais recueillis, le premier, le plus constant et le plus incommode (puisqu'il avait été pour moi et pour deux autres personnes une cause absolue de suspension de tout travail), était un larmoiement continuel dans la chambre comme à l'air libre, avec légère rougeur des yeux. J'envoyai à cette dame une goutte de la 4e dilution de *taxus-baccata* répandue sur de l'amidon, en l'engageant à venir me montrer ses yeux si elle voulait que je lui continuasse mes soins. Huit jours après, je reçois d'elle une lettre où elle m'annonce sa complète guérison, avec prière de lui adresser une provision du même remède, dans le cas où le mal viendrait à reparaître. (*Eod. loc.*, p. 214.)

7° Exostose considérable aux deux tibias chez un jeune homme de 19 ans, résultant d'une saturation mercurielle. Je donnai successivement, sans succès apparent, *aurum*, *assa fœtida*, *sulfur*, *mezereum*. Je me décidai, quinze jours après l'emploi de ce dernier remède, à donner à mon jeune malade, que des douleurs vagues avec élancements parfois aux régions affectées n'empêchaient pas de vaquer, en boitant un peu, à quelques occupations actives, deux globules de *Phosphore* 30e dilution. Le mieux très-marqué

qui survint au bout de douze à quinze jours de l'administration de ce nouveau remède me sembla être une indication d'y revenir, ce qui fit que je réitérai à la dose d'un seul globule.

Un mois et demi après, les deux exostoses avaient complétement disparu. (*Eod. loc.*, p. 208.)

8° Une dame de quarante-cinq ans, n'ayant jamais eu d'enfant, encore parfaitement réglée, était arrivée à l'âge de trente-neuf ans assez bien portante, et surtout sans se ressentir jusque-là du mal dont elle fut atteinte à cette époque.

Ce mal consistait dans un état d'irritation et d'engorgement des ganglions lymphatiques et du tissu cellulaire qui les entoure de chaque côté du cou, depuis les clavicules jusqu'aux oreilles. Il n'est guérisseur ou médecin de quelque réputation, soit à Lyon, soit aux environs de son domicile, que cette dame n'eût consulté pour se délivrer d'un tel mal. Depuis bien longtemps déjà, le peu d'espoir que lui en laissait son médecin, homme de mérite et praticien expérimenté, faisait qu'elle n'aspirait qu'à quelque soulagement, sans prétendre à une guérison considérée comme impossible.

Son mal, quoique beaucoup aggravé, l'inquiétait moins par rapport à ses ganglions, avec lesquels elle était en quelque sorte familiarisée, que par rapport à d'autres symptômes qu'elle ne ressentait que depuis quelques mois.

Ces ganglions étaient pourtant si développés, qu'ils donnaient au cou un volume plus que double de l'état naturel, et qu'à sa base surtout ils formaient une sorte de bourrelet qui semblait faire croire que leur masse, s'étendant jusque dans la cavité thoracique et se trouvant étranglée au-dessous des clavicules, recouvrait, au-dessus de ces os, la complète liberté de son développement.

Son état d'ailleurs était le suivant :

Céphalalgie syncipitale, cheveux douloureux au toucher, surtout vers le synciput; face pâle, maigre comme tout le corps; yeux cernés d'une teinte brune; dyspnée, oppression, respiration courte et précipitée; toux provoquée dans le mouvement d'inspiration, surtout le soir, sèche, douloureuse; peau sèche et brûlante, irrégulièrement tachetée de plaques jaunes ou d'un brun terreux; sensibilité extrême au froid. C'était au mois de juillet 1833 que je vis la malade; elle avait un vêtement d'hiver; son cou était entouré d'un double tour de fourrure bien chaude et elle-même enfermée dans une petite chambre échauffée encore par un poêle ardent, ce qui ne me permit pas d'abord de pénétrer jusqu'à elle, la température de l'appartement étant bien, je le suppose, à 36 degrés. Le pouls variait de 100 à 110 pulsations et n'offrait rien d'ailleurs de particulier; la langue était rouge, surtout vers la pointe; la soif vive et soutenue le matin comme le soir, où les autres symptômes s'exaspéraient constamment; l'estomac était douloureux habituellement, et le devenait surtout lorsque la malade était affectée de hoquets ou fatiguée par des excitations chaudes et acides; le ventre n'était pas absolument douloureux, mais fatigué de borborygmes presque continuels; la malade, longtemps constipée, avait alors un peu de dévoiement avec ténesme; ses urines étaient d'un rouge très-foncé et rares. Malgré toutes les précautions prises par la malade pour se prémunir contre le froid, elle ne pouvait échapper chaque soir à un frisson assez vif par lequel débutait le mouvement fébrile, qui

consistait dans une augmentation des symptômes ci-dessus, auxquels se joignaient de la douleur dans les tumeurs ganglionnaires et des palpitations qui, jusqu'au matin ordinairement, venaient compliquer par de vives anxiétés les symptômes pectoraux.

Je donnai successivement de dix jours en dix jours à la malade deux globules de *sulfur* 30e, puis *calcarea carb.* et *lycopode.* En dix-huit à vingt jours, l'état de la malade devint des plus satisfaisants; les tumeurs ganglionnaires furent réduites, en cet espace de temps, à ce qu'elles étaient à leur origine, c'est-à-dire à la grosseur de petits pois mobiles sous le doigt; tous les symptômes généraux fébriles avaient cessé, à tel point que la malade, oubliant et les souffrances et les dangers de sa situation précédente, refusa sur la fin d'août la continuité de mes soins, sous le vain prétexte que, voulant aller à une foire importante dans le pays, qui devait avoir lieu du 8 au 15 septembre, elle y romprait nécessairement son régime, et que, dès lors, il ne valait pas la peine qu'elle prît de nouveaux remèdes.

Elle n'en prit pas, en effet; elle fut à la foire projetée, par un temps frais, sans aucune de ces précautions par lesquelles elle avait coutume de se prémunir contre le froid. Je l'ai revue fin de mars de cette année, avec mon confrère et ami le Dr Dutech, que cette observation pouvait intéresser; elle m'entretint alors d'une indisposition récente qui n'avait aucun rapport avec l'affection dont je viens de fixer sommairement l'histoire. (*Eod. loc.*, p. 216-220.)

9° Un jeune homme arrive de Lyon, porteur au pénis d'un chancre qui est le premier de cette nature que j'aie eu l'occasion d'observer dans ma pratique. Ce jeune homme avait une belle constitution et jouissait de la meilleure et de la plus complète santé avant l'accident. Il y avait neuf jours que l'ulcère existait lorsque je le vis, et il offrait les symptômes suivants : pénis chaud et gonflé dans toute son étendue, d'une teinte rouge brun, surtout autour de l'ulcère, qui occupait la partie postérieure du frein, lequel avait déjà totalement disparu. Cet ulcère, irrégulier dans la forme, à bords durs, à fond brun et saigneux, avait la plus grande étendue dans le sens transversal; cette étendue était de trois à quatre lignes; un pus épais et abondant, dont la couleur ne pouvait se distinguer à cause du sang auquel il était mêlé, en coulait constamment. Le malade, en outre, éprouvait de l'accélération dans le pouls, de la soif, du dégoût pour les aliments, de fréquentes crampes aux mollets et aux muscles masséters, un besoin parfois de s'étendre en serrant fortement quelque chose dans ses mains. Son caractère, naturellement peu soucieux et même d'une gaîté folle et bruyante, était en ce moment sombre et triste, bien qu'il ne souffrît pas alors beaucoup de son ulcère.

Je mis à la diète homœopathique ce malade, au goût duquel un tel régime paraissait peu convenir, et lui donnai le lendemain deux globules de *merc solub* 4e dilution, qu'il prit de grand matin. La nuit suivante, l'aggravation du *mal local* fut des plus vives. Je suppose que son vase de nuit, où il n'avait uriné qu'une fois, contenait, avec les urines, un mélange de plus de vingt onces de sang. Le jeune homme, dont les douleurs de la nuit éprouvaient un peu de relâche à ma visite du matin, s'inquiétait moins que moi de cette prodigieuse hémorrhagie, dont la profondeur du chancre, qui semblait avoir atteint la moitié de l'épaisseur du pénis, me faisait redouter un retour.

Ce retour de l'hémorrhagie eut lieu, en effet, mais il ne fut que de huit à neuf onces de sang; le quatrième et le cinquième jour, le malade fut progressivement mieux; la diminution du volume de l'organe réduisit de beaucoup les affreuses dimensions du chancre qui le dévorait. Ce mieux, stationnaire au septième jour, me détermina à donner au malade *un* nouveau globule du même remède, avec recommandation d'observer rigoureusement le régime, dont il commençait à se lasser.

La guérison était *complète* au dixième jour. (*Eod. loc.*, p. 220-222.)

La place nous manque pour prolonger indéfiniment ces citations, comme nous pourrions le faire bien aisément; mais nous en avons dit assez pour prouver que Gastier a été le digne disciple du maître, qu'il s'est montré animé du même esprit, qu'il s'est bien nourri de ses leçons, et que constamment il s'est appliqué à s'astreindre aux conditions imposées par Hahnemann, au nom de l'expérience, pour le double choix à faire du médicament et de la dose.

En agissant ainsi, Gastier a-t-il eu tort ou raison? A-t-il été dans le faux ou dans le vrai?

Dans le faux? mais alors, après s'être trompé lui-même, Gastier nous a trompés, et les histoires des guérisons précitées ne sont plus que des contes faits à plaisir, que des paroles décevantes. Arrière tout cela!... Ah! s'il en est ainsi, qu'on le dise, qu'on le prouve, et surtout qu'on cesse d'honorer sa mémoire!... A ces mots de réprobation échappés sur la tombe à peine fermée de Gastier, nous sentons se révolter tout ce qu'il y a de science, d'honnêteté et d'expérience dans l'école homœopathique; mille voix contemporaines des plus autorisées se lèvent pour venger à l'envi la justice et la vérité outragées.

Gastier était donc dans le vrai? Eh! assurément; nous en avons pour preuves l'estime, la reconnaissance et l'affection de tous ceux qui l'ont connu et qui n'ont eu qu'à se louer de ses soins; nous avons pour témoignages irrécusables de sa véracité, de sa loyauté, de sa science pratique consommée, les regrets qui l'ont suivi. Sous son règne, à l'hôpital de Thoissey, le nombre des décès, relativement au nombre des malades admis, a été moindre qu'auparavant; c'est écrit, et il n'appartient à personne de le biffer d'un trait de plume.

Donc, honorons sans regrets sa mémoire. Il a pris place parmi les bienfaiteurs de l'humanité; mais, pour l'honorer dignement qu'avons-nous à faire? — A faire comme lui, à suivre ses exemples, à marcher sur ses traces, à l'imiter en tout et pour tout.

Honorer un savant et renier sa science en ne se l'appropriant pas; honorer un médecin, le vanter comme praticien et insulter à sa pratique en faisant tout autrement que lui,

C'est manquer de logique et établir entre ses paroles et ses actes une flagrante contradiction;

C'est se ménager aux yeux du public le mérite de respecter l'expérience, quand, au fond, on est tout disposé à n'en pas tenir compte, à la mépriser même souverainement, puisque, *proh pudor!* grande faute pour soi! grand danger pour les autres! on ose la mettre de côté pour faire plus de place à sa personnalité.

Dr A. Chargé.

MATIÈRE MÉDICALE.

—

ACIDE PICRIQUE.

Ses effets physiologiques et son efficacité curative.

Nous venons de lire avec un intérêt soutenu un travail original du Dr Parisel (*Propriétés thérapeutiques de l'acide picrique, et spécialement de son emploi comme succédané du sulfate de quinine.* Paris, 1868, in-4, 44 pages).

Nous recommandons spécialement cette lecture à tous ceux de nos confrères qui joignent à l'ambition d'enrichir leur matière médicale le désir bien légitime de se tenir au courant de la direction que prennent, dans ces derniers temps, les esprits travailleurs et observateurs.

Ce travail, comme son titre l'indique, se propose en première ligne de vanter l'acide picrique comme succédané du sulfate de quinine.

Ce n'est pas à ce point de vue que ce travail nous a intéressé et que nous le recommandons à nos amis. Appelés comme nous le sommes, par l'exemple de notre maître, Hahnemann, exemple que nous sommes heureux de suivre, à individualiser toujours, parce que c'est de l'individualisation pathologique que ressort seulement l'individualité médicamenteuse qui guérit, nous ne croyons pas aux succédanés, et, partant, nous ne nous consumons pas à leur recherche.

Mais le Dr Parisel, tenant pour évident « que l'action thérapeutique d'un corps ne « peut être que le résultat de son action « physiologique » (page 29), a étudié les effets physiologiques de l'acide picrique, et ici commence l'intérêt pour nous.

Ce n'est jamais inutilement que nous sont révélés les effets physiologiques d'un corps quelconque, notre loi étant toujours là, présente à nos esprits, pour nous permettre de les utiliser.

Or, quels sont ces effets physiologiques? Laissons parler l'auteur.

Nous bornerons nos citations à ce qu'il y a de plus marqué, de plus essentiel.

« Le premier symptôme et le plus appa- « rent de l'imprégnation picrique est la co- « loration des téguments, et notamment de « la cornée opaque en jaune clair. Le sujet « semble être atteint d'un ictère simple. » Page 19.

« L'appétit est plutôt diminué qu'aug- « menté. » Page 19.

« L'action sur le rein est très-remarqua- « ble. L'activité de ce viscère, qui d'abord « était augmentée par les doses toniques (1) « à la façon des nitrates, est maintenant « comprimée.

« L'urine est moins abondante et se co- « lore d'une nuance qui peut varier du jaune « orangé au rouge-sang, suivant l'intensité « de l'imprégnation; enfin l'acide picrique « se comporte comme un corps irritant pour « le rein.

« En outre de la coloration et de la quan- « tité, les urines varient de consistance. « Lorsque la picatrisation est complète et « maintenue fortement, en même temps « qu'une anurée importante tend à se pro- « duire, le liquide devient plus épais, plus « visqueux, comme chargé de flocons. Cette « consistance est due en général à du mu-

(1) Par doses toniques, l'auteur désigne les doses qui n'amènent pas les effets de l'imprégnation picrique, et qui sont depuis les plus faibles doses jusqu'à 0.05.

« cus. Lorsque l'urine est arrivée à ce de-
« gré, elle est toujours colorée de rouge-
« sang. » Page 19.

« Enfin un effet important, le plus impor-
« tant sans contredit de l'imprégnation pi-
« crique ou picatrisation, c'est le ralentisse-
« ment de la circulation. Ce phénomène, que
« nous avons étudié sur trente personnes
« environ, y compris nous-même, se mani-
« feste peu pour de faibles doses; mais, à
« mesure que la dose devient plus impor-
« tante, l'effet est plus puissant. La diffé-
« rence est cependant déjà de 4 à 5 pulsa-
« tions en moyenne quand on emploie 0.20,
« pris en une heure par exemple. L'effet se
« produit une heure et demie à deux heures
« après l'ingestion de la dose dans l'esto-
« mac. » Page 19.

Ce n'est certes pas là une pathogénésie complète de l'acide picrique, et si Hahnemann n'avait pas pénétré plus avant dans les effets que les médicaments sont susceptibles de produire sur l'homme en santé, nous serions bien loin de trouver dans sa matière médicale toutes les ressources que nous pouvons y trouver quand nous l'étudions avec persévérance; mais ce n'est pas une raison aussi pour négliger d'apprendre ce que nous ne savons pas et pour repousser une acquisition qui, dès ce moment, peut produire d'excellents fruits.

En raison de ces symptômes précités, le médecin homœopathe est déjà parfaitement autorisé à prescrire l'acide picrique dans tous les cas morbides qui présenteront dans leurs symptômes caractéristiques :

1° La coloration jaune semblable à l'ictère, tant pour la peau que pour les sclérotiques;

2° La dépression des battements du cœur dans leur nombre et dans leur force;

3° Des urines colorées jusqu'au rouge-sang, épaisses, visqueuses et chargées de flocons.

Et, chose remarquable, grâce au travail du Dr Parisel, nous n'en sommes plus seulement à concevoir, sur les bons effets de l'acide picrique dans ces cas morbides, les espérances que notre loi thérapeutique nous autorise parfaitement à concevoir; ces espérances sont déjà en partie réalisées, uniquement encore par le concours exclusif du Dr Parisel.

Cédons-lui la place; il nous transmettra lui-même deux observations concluantes sur l'efficacité de l'acide picrique dans l'ictère :

« Alexandre P..., à Paris, 22 ans, lym-
« phatique, me consulte le 30 janvier der-
« nier. S'est aperçu qu'il a la jaunisse depuis
« deux jours. Depuis huit jours, il a de l'inap-
« pétence, quelques vertiges momentanés,
« des douleurs vagues dans l'hypocondre
« droit. Les urines sont rouges; il a surtout
« de la faiblesse, et la marche le fatigue.

« Je le visitai minutieusement; comme
« signe pathologique, je notai la coloration
« jaune de la peau et des sclérotiques et un
« peu de sensibilité dans la région du foie,
« en avant et en arrière. Mon diagnostic fut
« ictère simple. Je fis prendre au malade une
« pilule à 0,10 le matin pendant dix jours.
« Au bout de ce temps, il revint me voir.
« La coloration était augmentée, les urines
« étaient plus rouges (*aggravation homœo-*
« *pathique*), mais dès le troisième jour du
« traitement l'appétit était revenu, les ver-
« tiges avaient cessé, les forces repris;
« huit jours après, la coloration jaune avait
« disparu, la guérison était définitive. »
Page 43.

Autre observation : « Mme Anna M..., aussi
« atteinte d'ictère simple, fut traitée de la
« même manière; mais, MIEUX INSTRUIT, je

« ne fis durer son traitement que six jours.
« La guérison fut aussi nette. » Page 43.

Ainsi est acquise l'efficacité de l'acide picrique dans le traitement de l'ictère avec inappétence, vertiges momentanés, douleurs dans l'hypocondre droit, urines rouges, faiblesse.

Et la guérison est d'autant plus prompte qu'on dose le remède plus faiblement. *Mieux instruit, je ne fis durer son traitement que six jours.*

Sur quoi repose cette efficacité curative, si ce n'est sur la loi homœopathique?

Viennent des travaux ultérieurs qui nous fixent sur la valeur thérapeutique de l'acide picrique dans le traitement des affections du cœur, des organes de l'appareil urinaire, etc. Toujours est-il que, dans l'histoire naissante de l'acide picrique, en dehors de notre école, il est écrit en termes ineffaçables :

Similia similibus curantur.

Dr A. Chargé.

CORRESPONDANCE.

A M. le Dr Chargé, *rédacteur de la* Bibliothèque homœopathique.

Monsieur,

Vous avez daigné faire mention de la Revue que j'ai fondée au profit des pauvres, et en même temps vous me procurez le plaisir de lire la savante publication que vous rédigez à Paris dans l'intérêt de l'humanité souffrante : ce m'est un double titre pour vous remercier.

Ces deux Revues se complètent, sinon par le fond, du moins par le but : l'une a pour objet de soulager les maux physiques; l'autre le mal moral, car la gêne et la misère sont la torture de l'âme.

Seulement ma tâche, bien que hérissée d'ennuis de toute sorte, progresse plus aisément sous le drapeau de la charité; la vôtre est plus rude, puisque vous avez contre vous, — je ne dis pas l'ignorance au moins des hommes de l'art, — mais la mauvaise foi, le préjugé... et le pire de tous, l'orgueil. Votre talent, la solidité de votre logique, la puissance des faits cités à l'appui de vos arguments, seraient capables de porter la lumière dans tous les esprits, si la prévention ne les en écartait pas.

Toute la difficulté est là. L'allopathie affecte un haut dédain pour les écrits apologétiques de l'homœopathie, et les personnes intéressées à connaître la vérité se laissent subjuguer par l'éminence du rang, par l'idée de l'influence sociale et par l'arme de l'injure, dont la force est toujours en raison du savoir supposé chez l'adversaire ou le détracteur. La polémique homœopathique donc est condamnée à demeurer enfermée dans le cercle des convertis.

Il est un procédé autrement efficace que j'ai hâte de signaler pour le succès de la propagande, c'est de multiplier dans les différentes localités les médecins homœopathes, afin de constituer un faisceau de preuves ou de faits seuls éloquents pour la multitude. Je connais tel pays où l'on serait d'autant plus heureux de posséder un médecin homœopathe que deux officiers de santé y font d'*affreuses merveilles*. Lors même qu'une Revue homœopathique y pénétrerait elle serait stérile, faute de moyen d'en essayer les bienfaits vantés. Ce qui fait affluer un courant considérable de clients chez le Dr Turrel, à Toulon, ce sont les innombrables cures que cet habile médecin sait opérer; et ce qui

a puissamment contribué à préparer le terrain à M. le Dr Turrel, c'est ma guérison.

Je vous parle, monsieur, de quelque chose comme de vingt ans. L'allopathie, consultée sur tous les tons et sollicitée des plus experts, n'avait fait qu'aggraver mon mal sans faire luire à mes yeux le moindre espoir de soulagement. Le cas fut jugé désespéré. Le mal ayant fixé son siége notamment à mon larynx (1), et ma luette, à la suite de je ne sais combien de bouteilles de sirops de toute espèce, s'étant ulcérée et considérablement allongée, un médecin de Montpellier, M. Héraud, jugea *sécable* cette dernière. Il ne me promettait de salut qu'à ce prix.

Une opération aussi délicate me fit hésiter, et je me décidai à vaincre toutes les répugnances *qu'on m'avait inspirées* pour l'homœopathie, dont j'implorai le secours. M. le médecin Latière me débarrassa en moins de deux jours d'une opiniâtre constipation, occasionnée sans doute par la grande quantité d'alun introduite dans mon corps par insufflation. Dans un mois, l'état de ma gorge avait tellement changé que M. Héraud déclara désormais l'opération inutile, sans qu'il sût se rendre compte de ce changement, car j'avais eu soin de lui cacher ma conversion à l'homœopathie.

Seulement, il me prescrivit, comme seul moyen de compléter radicalement ma guérison, l'application de six sangsues au cou tous les quinze jours. Cette recommandation fut appuyée d'une longue et savante dissertation sur les vaisseaux sanguins, que j'eus l'air d'écouter de l'air le plus patient.

(1) On publiait partout que j'étais atteint d'une phthisie du larynx. Or, je crois qu'il ne s'agissait que d'une forte irritation provoquée par l'abus de la parole et une immense fatigue.

Inutile de vous dire, monsieur, que, sans avoir besoin de ces petits vampires, je repris l'usage de la parole que l'on m'avait interdite, et le prompt soulagement que j'obtins de la nouvelle médecine me donna le courage d'attendre pendant une longue année l'entière *extirpation* du mal, due principalement à l'emploi d'*arsenic*, de *bryone*, de *pulsatille* et de *sulfur*. Ces remèdes pris en globules, je finis par me les appliquer tout seul, c'est-à-dire sans plus consulter mon médecin. Peut-être qu'un traitement mieux suivi ou plus intelligent aurait amené de plus prompts résultats.

Je puis affirmer, monsieur, que ma guérison fut un vrai triomphe pour l'homœopathie, car M. Latière se vit bientôt accueilli par une multitude extraordinaire de malades de tout rang.

Pour moi, dès lors, je me livrai à la lecture des ouvrages homœopathiques, dont le plus éloquent fut votre première brochure, imprimée à Marseille, je crois, en 1838.

Frappé du cachet scientifique qui caractérise la doctrine hahnemannienne et imbu de ses principes, je me sentis assez fort pour combattre publiquement pour elle, et c'est ce que je fis en 49 et en 54; mais j'ai encore plus fait à l'aide de la parole que de ma faible plume. En effet, aujourd'hui, il n'est aucun de mes amis, à Toulon et ailleurs, qui ne se soit converti à l'homœopathie.

Je conclus, monsieur : Des médecins, des médecins homœopathes! A Toulon, le nombre en diminue tous les jours; l'âge et les fatigues ont imposé une retraite complète à deux d'entre eux. M. le Dr Daniel surtout fait un grand vide, car *nous* avons eu lieu plus d'une fois de *nous* applaudir de son savoir. C'est un praticien distingué, et il est doué

d'un tact merveilleux pour le choix des médicaments.

De Toulon à Nice point de planche de salut ; dans toute l'étendue de 170 kilomètres, il nous faut mourir sans aucun secours médical, ou se soumettre à l'agrément des antiphlogistiques, des désobstruants, des révulsifs, etc..., choses toutes qui font pleurer... de tendresse.

Des faits, des faits, c'est-à-dire des cures. Pour cela besoin est d'établir des salles, de fonder des dispensaires, un hôpital ; c'est là que doivent viser tous les efforts des amis de la vérité et du bien. Chaque guérison obtenue par l'homœopathie lui vaut cinquante adeptes en moyenne ; mais pour une salle et un dispensaire il faut des médecins : un bienfait ne va pas sans l'autre. Puissent ces quelques lignes, dont je vous permets d'user à votre gré, être un hommage rendu au noble courage, à la digne fermeté des disciples d'Hahnemann, abreuvés de tant d'amertume par l'injustice et la routine, si elles ne peuvent aboutir au résultat que j'appelle de tous mes vœux.

Je sius, monsieur, très-respectueusement,

Votre très-dévoué serviteur,

D. Rossi,

Directeur du *Propagateur du Var.*

Toulon, 20 avril 1868.

L'HOMOEOPATHIE EN ESPAGNE.

On lit dans *El Criterio médico* (25 mai 1868) :

« Notre ami M. le docteur Anastasio Al-
« varez Gonzalez, second vice-président de la
« Société Hahnemannienne de Madrid, vient
« d'être nommé par S. M. la Reine (que
« Dieu garde) médecin consultant de sa
« Chambre Royale. Nous adressons nos cor-
« diales félicitations au docteur Alvarez, au
« sujet de sa nomination et de la haute mar-
« que de confiance que lui a témoignée
« S. M. ; cet honneur rejaillit à la fois sur
« notre école et sur la Société Hahneman-
« nienne de Madrid.

« Les membres de cette Société qui font
« déjà partie de la Faculté de la Chambre
« Royale sont au nombre de trois : Son
« Excellence M. le marquis de Nuñez, M. le
« docteur Alvarez, et M. Pellicer comme
« médecin honoraire ; ce dernier est en
« outre médecin de la Chambre de S. A. R.
« l'Infant Don Sébastien. »

Que les médecins homœopathes espagnols se réjouissent ! c'est toujours un immense bienfait pour le corps médical d'un pays, d'être représenté auprès de son souverain par ceux de ses membres qui jouissent, en toute légitimité, de la plus haute estime pour leur talent et leur caractère.

A. C.

Programme des questions mises au concours par la Société Hahnemannienne de Madrid, pour l'année 1869.

I. — *De la gale aiguë et chronique ; ses principales manifestations et son traitement homœopathique.*

II. — *Pathogénésie d'un médicament peu connu, comprenant son histoire, son mode de préparation, l'expérimentation pure et les observations cliniques.*

III. — *Étude synthétique et comparative d'un groupe de médicaments choisis parmi*

ceux déjà connus et employés par l'école hahnemannienne.

IV. — *Quelle est la forme et quel est le degré de dynamisation des médicaments homœopathiques les plus convenables, dans les maladies aiguës et chroniques en général?*

V. — (QUESTION PROPOSÉE ET PRIX OFFERT PAR M. LE DOCTEUR ANASTASIO ALVAREZ GONZALEZ, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.) — *Distinguer la miliaire accompagnée de symptômes de pneumonie qui cessent à l'apparition de l'exanthème, de la fièvre miliaire maligne; décrire ensuite ses métastases au cerveau et au cœur, en indiquant bien les symptômes qui les précèdent. Diagnostic différentiel des deux maladies et leur traitement homœopathique. Indiquer en outre les médicaments les plus convenables pour éviter ces métastases.*

Il y aura un prix et un *accessit* pour chacune de ces questions.

Le prix consistera en une somme de CENT ESCUDOS (mille réaux ou 263 fr. 15 c.); le titre de membre correspondant ou, si le lauréat l'est déjà, celui de membre d'Honneur et de Mérite; une mention honorable et la publication du mémoire dans le journal officiel de la Société.

L'*accessit* donnera droit à une mention honorable, au titre de membre correspondant ou de membre d'Honneur et de Mérite et à la publication du mémoire dans le journal.

Les mémoires devront être écrits en espagnol, portugais, français, italien, anglais ou allemand, et adressés au secrétaire général de la Société Hahnemannienne de Madrid, rue du Clavel, n° 4, avant le 1er janvier 1869. Ils devront être accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Une même épigraphe sera placée en tête du mémoire et sur le pli cacheté.

Les plis cachetés accompagnant les mémoires qui n'auront pas été couronnés seront brûlés sans avoir été ouverts.

Tous les mémoires adressés à la Société deviendront sa propriété.

Les prix seront décernés à la séance publique qui aura lieu le 10 avril 1869, et ils seront remis aux lauréats ou à leurs fondés de pouvoir.

Madrid, 12 avril 1868.

Le secrétaire général,

Dr PAZ ALVAREZ (1).

NOTE

Pour servir à l'histoire du COQUERET

(PHYSALIS ALKEKENGI)

Trois doses de *Physalis Alkekengi*, contenant chacune quatre globules, 12e dilution, données à quarante-huit heures d'intervalle, viennent de guérir chez un enfant de trois ans une incontinence nocturne des urines qui avait résisté aux traitements de plusieurs médecins appelés successivement. La guérison date de quatre mois, et rien ne paraît devoir faire craindre qu'elle ne soit pas radicale. Le petit garçon est d'ailleurs d'une bonne santé.

Nous appelons l'attention de nos confrères

(1) Dans la séance officielle du 27 mars dernier, M. Paz Alvarez a été nommé secrétaire général, en remplacement de M. Benigna Villafranca, démissionnaire.

sur ce médicament, qui depuis longtemps figure dans les pharmacopées homœopathiques, sans avoir été beaucoup étudié.

Quand il ne servirait qu'à guérir l'incontinence nocturne des urines chez les enfants, il nous serait déjà d'une immense valeur, et nous serions plus que jamais autorisés à demander que l'on supprime enfin les billevesées suivantes, qui ont pu prendre place dans un livre sérieux et de fraîche date.

« On a proposé de faire manger aux en-
« fants une souris grillée, une vessie de
« chèvre ou de sanglier; — de leur faire
« peur au moyen de la détonation d'une arme
« à feu, etc. Mais ces remèdes sont A PEU
« PRÈS inutiles. » — *Dictionnaire thérapeutique méd. et chir., contenant le résumé de la médecine et de la chirurgie*, etc., etc. 1867. Paris.

A PEU PRÈS *inutiles!*

Risum teneatis, amici!

A. C.

EMPOISONNEMENT

Par des doses infinitésimales.

M. Chevalier, chimiste éminent que tout le monde connaît, membre du conseil de salubrité, etc., a publié dans les *Annales d'hygiène et de médecine légale* un travail remarquable, dont le but est de démontrer l'insalubrité des eaux distribuées par des tuyaux en plomb, et la nécessité de proscrire pour l'usage domestique l'usage de ces tuyaux.

Dans ce travail M. Chevalier cite le fait suivant :

« Dernièrement, dans l'ouest de l'Angleterre, on observa une épidémie qui vint frapper les habitants d'un village situé sur les bords d'une rivière.

« Les accidents qui furent constatés consistaient dans des dérangements dans les digestions, dans la perte de l'embonpoint et de l'appétit; d'autres fois les malades étaient atteints de coliques. Bientôt on s'aperçut que ces accidents étaient dus à l'usage des eaux de la rivière. Les personnes qui faisaient usage des eaux de source n'éprouvaient rien de semblable.

« L'analyse de l'eau de cette rivière a démontré qu'elle ne contenait que 1,500,000 (un cinq cent millième) d'un sel de plomb provenant d'une mine récemment exploitée au-dessus du village. »

(Voir *Annales d'hygiène et de médecine légale*, 1re série 1853, t. IV., p. 315 et suivantes ; — 2e série 1854, t. I., p. 335 et suivantes.) — Voir aussi *Notice publiée par le Dr H. Gueneau de Mussy*, ayant pour titre : *Historique de plusieurs cas d'empoisonnement qui ont eu lieu à Claremont par le plomb.* (Extrait du *Dublin quaterly Journal of med., sciences*, mai 1849.)

VARIÉTÉS.

DE LA MORTALITÉ EN ANGLETERRE.

Le rapport annuel du docteur Farr sur la mortalité en Angleterre pendant 1866 nous apprend combien la négligence et les mauvaises conditions d'hygiène font encore de victimes dans ce pays. Les morts par accident vont toujours en augmentant; on en a constaté 14,886 en 1866; les autres morts violentes ont été 12 exécutions capitales, 480 assassinats, 1,325 suicides. Voici les maladies qui ont enlevé le plus de victimes : phthisie, 55,714; bronchite, 41,334; atrophie et débilité, 31,097; vieillesse, 28,546;

convulsions, 27,431; pneumonie, 25,155; maladies du cœur, 21,197; typhus, 21,104; diarrhée, 17,170; coqueluche, 15,764; choléra, 14,378; scarlatine, 11,685; rougeole, 10,940; paralysie, 10,504; apoplexie, 10,297.

*
* *

DES EFFETS DU TOURNESOL.

M. Martin vient de présenter à la Société thérapeutique un mémoire dans lequel il prouve que le tournesol (*helianthus annuus*) absorbe les miasmes paludéens et assainit les contrées où règnent les fièvres.

(*La Santé*, n° 17, p. 191.)

*
* *

DANGERS DE CERTAINS COSMÉTIQUES.

Encore un fait que nous venons d'observer et qui prouve combien est dangereux l'usage de certains cosmétiques. Ce fait est relatif à un cas d'empoisonnement survenu après plusieurs semaines de l'emploi d'un blanc de fard *dit végétal*, et qui contenait exclusivement de la céruse. Le rédacteur en chef de ce journal et moi, à l'exemple de Reveil et de M. Chevalier, avons bien des fois appelé l'attention de l'autorité et des médecins sur l'abus que ces fabricants éhontés font aujourd'hui des substances les plus toxiques. Malheureusement, nous paraissons tous avoir prêché dans le désert; toutefois, nous apprenons que l'Académie se préoccupe de ce sujet, et notamment à l'occasion d'un travail important qui vient d'être soumis à son appréciation et qui se termine par les conclusions suivantes :

« ... Il appartient à la science de signaler les produits dangereux qui peuvent contrarier les lois de l'organisme, et d'indiquer aux dames que les exigences du monde obligent à en faire usage les compositions douées de qualités réelles et d'une innocuité garantie.

« Justement préoccupée des dangers qui résultent pour la santé de l'emploi de cosmétiques ayant pour base des sels de plomb, d'argent ou de mercure, ou de graisses acides;

« Reconnaissant qu'un grand nombre d'affections nerveuses, d'altérations et d'appauvrissement de sang, de maladies de la peau et des viscères, sont uniquement occasionnées par l'usage de ces préparations dangereuses;

« L'Académie de médecine croit devoir signaler de nouveau ces coupables abus, et recommande spécialement l'emploi des produits perfectionnés, d'une innocuité absolue, préparés à la glycérine pure, et dont l'office hygiénique nous paraît offrir la parfaite réalisation. » Dr LIGNEAU.

(*Le Courrier médical*, 14 déc. 1867.)

*
* *

UN EMPOISONNEMENT.

Un cas d'empoisonnement aussi singulier que regrettable vient de se produire à Elbeuf.

M. Carité, conducteur de tondeuses, essuyait habituellement le cuivre de ses machines avec un linge qui s'était imprégné de vert-de-gris.

Il avait coutume de priser; ses doigts, paraît-il, s'étaient, au contact du linge, souillés d'une poussière dangereuse qu'il a absorbée avec son tabac.

Les premiers symptômes d'empoisonnement se sont manifestés le 24 septembre. M. Carité ne s'en inquiète que deux jours après. Il fit alors appeler un médecin; mais les secours ont été inutiles, et ce malheureux ouvrier a succombé.

Ce funeste accident prouve que les priseurs ne sauraient, en pareil cas, prendre trop de précautions.

(*Journal d'Elbeuf.*)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

REVUE

Depuis un demi-siècle le physiologisme a conquis le terrain scientifique. La prédominance lui appartient dans les écoles. Les doctrines nées de l'anatomie pathologique préoccupent, seules, les chefs de l'enseignement. La *jeune science*, élevée par les pontifes du matérialisme, ne jure que par ses maîtres, et ne conclut plus que par les yeux ou le microscope, et nullement par l'expérience et le raisonnement. D'illogique qu'était la thérapeutique, elle est devenue épouvantablement désastreuse à force d'être anarchique. On n'est plus thérapeutiste aujourd'hui, on est chimiste, et nos cliniciens ont fait de l'homme une sorte de cornue, de récipient à réactions.

Par-ci, par-là, s'élèvent de judicieux esprits qui essayent d'arrêter la marche de cet envahissement. Voici, entre autres, un novateur qui depuis longtemps déjà a entamé la lutte, mais qui aujourd'hui, dans la *Tribune médicale*, qu'il semble ne fonder qu'à cet effet, l'accentue avec une force et une énergie extraordinaires. Ses idées heurtent impitoyablement toutes celles qui ont cours presque partout, et nous voulons montrer quelle analogie elles ont avec celles d'un autre novateur dont la doctrine a exercé déjà sur les intelligences tourmentées par le scepticisme médical une attraction qui deviendra tôt ou tard une irrésistible affinité. On a compris que nous voulons parler de Hahnemann et de l'homœopathie.

Une nouvelle synthèse médicale est entrevue et réclamée, dit M. Marchal (de Calvi) dans le premier numéro de son journal. Et il fait appel à quiconque n'a pas le fanatisme de l'admiration pour toute souveraineté qui trône. Il ouvre une tribune libre à tous les médecins qui sentent le besoin d'une rénovation et qui voudront concourir à cette œuvre nécessaire.

Ce divorce avec l'arbitraire scientifique qui règne excitera des clameurs. Parce qu'il blessera des susceptibilités, parce qu'il dénoncera des prétentions usurpatrices, parce qu'il se rira des théories, parce qu'il montrera les fausses pratiques et les lamentables résultats, on se récriera, et peut-être, ne pouvant mordre aux conclusions de l'écrivain, on essayera de dénigrer l'écrivain lui-même;

que dis-je, on l'a fait déjà. Il n'y a nulle part d'intolérance plus implacable qu'en médecine!

Nous voulons montrer, avons-nous dit, une évidente analogie entre les idées du fondateur de la *Tribune médicale* et celles de Hahnemann en médecine générale. Mais nous savons qu'il n'y a pires sourds que ceux qui ont intérêt à ne voir ni à entendre.

« Ce qui importe le plus, dit M. Marchal, « ce n'est pas le siége, c'est la nature de la « maladie.

« Le vice persistant de l'école prépondé- « rante est d'avoir considéré la maladie « presque exclusivement dans les parties « qui n'en montrent que les localisations; « d'avoir regardé comme autant de maladies « distinctes des actes morbides plus ou « moins espacés, mais ressortissant à une « seule unité, à un seul principe; enfin d'a- « voir dirigé le traitement en vue surtout « des localisations morbides. »

Cette affirmation nette et franche, ce point de départ si carrément formulé, et si vrai surtout, nous fait voir tout de suite la distance qui sépare l'auteur de la généralité de ses contemporains. Cette déclaration de guerre à l'organicisme et à ses prétentions insoutenables n'est point, il ne faut pas s'y tromper, une profession de foi vitaliste, car M. Marchal n'est pas vitaliste, du moins comme on l'est à Montpellier. Il n'admet pas qu'il puisse exister dans l'organisme, ni *nature*, ni *archée*, ni *principe vital* considéré comme *principe superposé*, et ces expressions, sous sa plume, ne peuvent rationnellement avoir d'autre signification que celle d'énergie ou de résistance vitale, de *vitalité* en un mot.

Rappelons sur le même objet ce que dit Hahnemann, et, à part sa théorie sur le dynamisme, qui demeure, en homœopathie, fort controversée et assurément controversable, nous verrons qu'au fond le célèbre réformateur allemand a exprimé, sous une forme différente, la même idée que M. Marchal.

« En comparant, dit-il, d'un côté l'état « normal des parties internes du corps hu- « main après la mort avec les altérations « visibles que ces parties présentent chez « les sujets morts de maladie, de l'autre les « fonctions du corps vivant avec les aberra- « tions infinies qu'elles subissent dans les « innombrables états morbides, l'anatomie « pathologique et la physiologie, en tirant « de là des conclusions par rapport à la « manière invisible dont les changements « s'effectuent dans l'intérieur de l'homme, « arrivaient à se former une image vague et « fantastique de la cause des maladies. »

Voilà bien aussi la condamnation catégorique de l'organicisme.

Voici un autre passage de M. Marchal qui insiste également là-dessus :

« La maladie n'est pas dans la partie, elle « est dans le tout, *souvent latente et imper-* « *ceptible*; car les diathèses ont une période « amorphe, et même, quand elles prennent « forme dans la partie, elles restent amor- « phes dans l'ensemble. »

Toute la médecine est dans cette phrase. La vérité qu'elle proclame a rallié déjà, en dehors de l'homœopathie, bon nombre de médecins distingués, et l'étude attentive des faits, la généalogie, si l'on peut ainsi parler, du désordre pathologique, finira par l'imposer à la science, parce qu'elle aura bientôt la valeur d'une démonstration. La médecine est une science toute d'observation et d'expérience, mais elle a, depuis des siècles, perdu son temps et sa peine à rechercher, sans profit pour elle et pour l'humanité, les traces

visibles qu'engendrent les maladies. Une telle recherche, dans tout état de cause, et nous le voyons bien aujourd'hui que les études médicales sont presque exclusivement tournées de ce côté, devait être plus préjudiciable qu'utile au point de vue thérapeutique, parce qu'il s'en faut qu'on ait à se louer aujourd'hui plus qu'autrefois des succès qu'elle procure.

En écrivant le passage ci-dessus, que nous devons admirer, M. Marchal n'a encore fait qu'exprimer cette idée hahnemannienne :

« La maladie, inabordable aux procédés « mécaniques de la chirurgie, n'est point, « comme les allopathistes la dépeignent, « une chose distincte du tout vivant, de « l'organisme et de la force vitale. Une pa- « reille idée ne pouvait naître que dans les « têtes imbues des doctrines du matéria- « lisme. C'est elle qui a poussé la médecine « dans toutes les fausses routes qu'elle a « parcourues et où elle s'est écartée de sa « véritable destination. »

Écoutons maintenant ceci : c'est la théorie de la *psore*, si ridiculisée, non-seulement par les détracteurs de l'homœopathie, mais même par quelques-uns de ses adeptes. De plus, c'est la reconnaissance implicite des conséquences qu'elle entraîne pratiquement, ce qui n'est pas de minime importance :

« Restituer leur prépondérance aux faits « morbides généraux, dit M. Marchal, aux « maladies proprement dites ; leur subor- « donner les manifestations, localisations, « ou lésions d'organes ; montrer que, lors- « que la manifestation a disparu, il reste à « traiter la *maladie en puissance*, toujours « prête à reproduire les manifestations en « les variant, et que le rétablissement de la « santé fonctionnelle n'est point une raison « de négliger ce traitement, qui, au con- « traire, n'est jamais plus opportun ; com- « mencer, de propos délibéré, le grand « œuvre de l'amélioration de la race, d'a- « près ce principe, que la plupart des dia- « thèses sont indestructibles dans l'individu « mais destructibles dans la lignée, par la « simple raison qu'on peut agir plus longue- « ment sur la lignée que sur l'individu : telle « est la tâche qui nous incombe et que bien « des générations ne verront pas achever, si « elle doit être achevée. »

Nous répétons que toute la théorie hahnemannienne des maladies chroniques est dans ce paragraphe ; et si M. Marchal n'est pas homœopathe pratiquement, il l'est doctrinalement.

Quand on voit un médecin de cette intelligence et de cette valeur scientifique prêcher avec une pareille ardeur de conviction des idées, nous ne dirons pas méconnues, mais dénaturées, calomniées par les coryphées de l'enseignement, on se demande s'il n'y a pas, dans cette soif de domination qui les obsède, autre chose que de l'aveuglement, et si ce n'est pas plutôt en eux la vanité qui se lève et qui s'insurge contre la légitimité de tentatives qu'ils s'efforcent d'étouffer parce que cette œuvre n'est pas leur œuvre.

La liberté de discussion, dit M. Marchal, est la principale force de la vérité contre l'erreur. Voilà ce qu'on méconnaît toujours. Et en effet, nous n'en serions pas à ces disputes, à ces accusations de mauvais aloi et de mauvais goût, si nos adversaires avaient été libres de se livrer à un examen sérieux de nos doctrines. Nous disons s'ils avaient été libres ; car, sont-ils libres ceux que retiennent le respect humain, l'intérêt personnel, les réputations établies, le passé enfin ? On condamne Hahnemann parce que telle célébrité qui ne connaît miette des œu-

vres de ce grand médecin s'est spirituellement moquée du globule, de la psore et du dynamisme ; on condamne Hahnemann parce qu'on ne veut pas devoir se défendre de penser autrement que les maîtres dont nous avons subi l'enseignement, tout en assistant à leurs tâtonnements et à leurs mécomptes ; on condamne Hahnemann parce qu'on n'a pas le courage de savoir descendre d'un piédestal, et pas l'énergie nécessaire pour secouer une paresse qui oblige à oublier le passé pour recommencer l'avenir. Célèbres ou obscurs, la généralité des médecins en est là. Dans un pareil état des esprits, y a-t-il vraiment place pour la liberté de discussion ? Tous ne sont pas de la trempe de M. Marchal. Tous n'ont ni son talent, ni sa franchise, ni sa bonne foi ; et tel qui pense comme lui se tait, l'admire et laisse à de plus hardis le soin de la lutte et des protestations. Mais l'exemple est un prosélytisme aussi ; et l'exemple de M. Marchal fera des prosélytes.

Son journal, chose rare, est une tribune libre, où pourront consigner leurs recherches, leurs études, leurs doutes, leurs objections, tous ceux qui, sincèrement, vont à la découverte de la vérité. Déjà, nous y voyons des hommes, dont les écrits sont marqués au coin de la plus entière indépendance scientifique, proclamer, à l'exemple du maître, la nécessité d'une réforme depuis longtemps pressentie. M. le docteur Liégard père, de Caen, entre autres, arbore ce drapeau-là.

« Nous voulons, écrit-il, démontrer par « le raisonnement et par les faits surtout « que la plupart des maladies, toutes les « *névroses* particulièrement, se rattachent à « une *diathèse* spéciale qui, véritable Pro- « tée, se manifeste tantôt sous une forme, « tantôt sous une autre ; que cette dia- « thèse, le plus souvent *herpétique*, quel- « quefois scrofuleuse, tuberculeuse, cancé- « reuse, etc., etc., demande un traitement « général et spécial, et, le plus souvent « aussi, exige de puissants moyens *évocatifs* « pour en provoquer l'*exphorèse in situ :* « *quo vergit natura eo ducendum est.* Mais « ce n'est pas tout, nous voulons combattre « aussi ces ridicules et décevantes préten- « tions de nos nouveaux iatro-physico-chi- « mistes, qui triompheront, disent-ils, de « toutes les maladies, quand ils auront dé- « terminé les *espèces chimiques* correspon- « dant aux *espèces nosologiques*, et qui pré- « tendent qu'une affection étant donnée et « bien déterminée, quant aux *éléments his-* « *tologiques* affectés, une *spécialité chimi-* « *que* correspondant à ces éléments, à cette « affection, suffira toujours au médecin pour « en triompher certainement... Ces mal- « heureuses prétentions, il faut les anéantir « dans leur germe. »

Qui ne reconnaîtra encore ici la théorie de la *psore* d'Hahnemann, et, de plus, qui n'y verra la condamnation la plus formelle des procédés thérapeutiques reprochés surtout à l'école physiologique ?

La franchise et le courage de M. Marchal ne consistent pas seulement à repousser les idées vulgaires de la médecine universitaire, ils vont jusqu'à rendre justice à Hahnemann lui-même.

« Hahnemann, dit-il, attribuait la plupart « des maladies chroniques à la psore, et j'ai « eu sous les yeux un livre dans lequel un « médecin espagnol, notre contemporain, « s'efforce de rattacher toutes les expres- « sions morbides au vice herpétique. Quand « on observera médicalement dans la lignée « et dans l'espèce, on reconnaîtra l'immense

« diffusion du vice herpétique, diffusion « confirmée par l'efficacité du soufre et de « l'arsenic dans un si grand nombre de cas. »

Et encore :

« Les diathèses étant générales, on ne « peut jamais affirmer qu'une affection lo- « cale autre qu'une lésion traumatique soit « *primitivement* locale.

« On n'est pas encore à reconnaître la « nature diathésique d'une foule de mani- « festations aiguës, surtout viscérales; et « pourtant quelle différence existe-t-il, au- « tre que celle du siége, entre une pleurésie « occasionnée par le refroidissement et un « rhumatisme articulaire aigu survenant « sous la même influence occasionnelle? »

Et quand M. Marchal nous dit : « L'ana- « lyse pathogénique féconde l'étiologie et « nous livre la nature des maladies, » n'est-ce pas absolument ce qu'affirme Hahnemann dans son *Traité des maladies chroniques?* Qu'a-t-il fait autre chose, en effet, si ce n'est d'analyser, de faire en quelque sorte le tableau généalogique des diverses évolutions morbides par lesquelles peut passer le vice herpétique, par exemple? Et lorsque M. Marchal ajoute, toujours en parlant de l'analyse pathogénique : « Elle suit les diathèses dans « la lignée, qui est une race dans la race et « dans l'espèce entière, qu'elle partage en « variétés morbides, à côté desquelles la va- « riété saine est de beaucoup la moins nom- « breuse, supposé qu'elle existe; » quand il s'exprime ainsi, ne reproduit-il pas exactement la même idée exprimée par Hahnemann dans la phrase suivante : « Les phénomènes « morbides par lesquels elle (la psore) se « manifeste ont acquis une telle extension, « jusqu'à un certain point explicable par « l'immense développement qu'elle a dû « prendre depuis si longtemps dans *tant de* « *millions d'organismes par lesquels elle a* « *passé,* qu'on ne peut presque plus nom- « brer ses symptômes secondaires, et que « toutes les affections chroniques qui figu- « rent sous cent noms différents dans la « pathologie ordinaire la reconnaissent pour « véritable et unique source. »

Telle est enfin la conformité de vue entre les idées hahnemanniennes et celles du fondateur de la *Tribune médicale,* que l'on comprend que celui-ci ait pu affirmer, sans craindre d'être démenti, que :

« On sent enfin la nécessité de confron- « ter, d'éclairer les unes par les autres et « d'embrasser dans un même cadre toutes « les maladies qui engagent l'ensemble de « l'organisme (1). »

Mais ce n'est pas seulement dans les questions de philosophie médicale et de pathologie que M. Marchal se sépare de l'enseignement universel, c'est aussi au point de vue pratique. Il était bien impossible d'ailleurs que, s'éloignant si radicalement des préjugés communément reçus en médecine, il ne se prononçât pas pour un divorce éclatant avec une thérapeutique funeste et routinière, et il ne craint pas, appuyé sur le fait thérapeutique même, de reconnaître la réalité du principe homœopathique et de laisser deviner que non-seulement il n'est pas hostile à cette doctrine, mais qu'il en pourrait bien devenir un des plus brillants adeptes.

« La médication exphorétique, dit-il, se « propose l'élimination de la matière mor- « bifique, soit en nature, soit sous la forme

(1) Quiconque lit la *Tribune médicale,* et surtout les observations qui y sont rapportées, restera convaincu de la vérité prêchée par M. Marchal sur la nécessité de considérer les affections chroniques comme des formes diverses d'un état diathésique, surtout celui du vice herpétique.

« éruptive, comme dans la *poussée ther-* « *male*, laquelle a lieu *in situ*, par l'exagé- « ration d'une éruption persistante ou par « la production d'une éruption nouvelle plus « ou moins étendue. L'augmentation de la « toux et de la sécrétion catarrhales au.dé- « but d'une cure sulfureuse est un phéno- « mène exphorétique, *ce qui revient à dire* « *que le traitement exphorétique est souvent* « *homœopathique*. Il y aurait des volumes à « écrire sur cette admirable médication. »

A propos d'un cas d'hydrargyrisme aigu constaté à la Charité, il fait les réflexions suivantes :

« Ce que je me permettrai d'ajouter, c'est « que la production de la roséole mercu- « rielle *est essentiellement un phénomène* « *homœopathique*, qu'il faut bien accepter « comme tel en dépit du nom... Je dirai en- « suite qu'il est bien difficile d'admettre que, « pendant les six jours qui ont précédé l'érup- « tion, le mercure n'ait pas exercé une ac- « tion *intime*... Le mercure a séjourné dans « l'intimité des tissus et a agi sur eux, ce « dont on a la preuve dans les douleurs rhu- « matoïdes, *autre symptôme homœopathi-* « *que*. »

Nous pourrions multiplier les citations pour montrer avec quelle ampleur de vues, avec quelle sagacité et quel talent d'observation il explore le vaste champ médical ; mais si cette franchise et cette probité scientifique lui ont déjà valu les plus précieux témoignages, elles lui ont, d'un autre côté, ce qu'il doit tenir à grand honneur, suscité des ennemis qui lui font et lui feront une opposition acharnée.

Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. Reproduisons, pour terminer, les deux lettres suivantes, en réponse à celles des docteurs Bernadou et Hureau, sous l'intitulé : *Pourvoi en révision de l'arrêt prononcé contre l'homœopathie*. Ces deux lettres montreront la vérité du mot de Buffon.

Voici celle adressée à M. Bernadou :

Monsieur et très-honoré confrère,

Je vous suis reconnaissant d'avoir compté sur le libéralisme de la *Tribune;* elle est ouverte à toutes les justes revendications; elle serait ouverte surtout aux proscrits de la science. Comme vous, je ne professe ni ne pratique l'homœopathie ; mais, comme vous, je m'indigne à la pensée que l'on puisse regarder comme des illuminés ou de malhonnêtes gens un si grand nombre d'hommes qui se sont rangés à ses principes, et parmi lesquels j'en connais personnellement de très-éclairés et de très-respectables. Je ne puis aujourd'hui entrer dans le fond du débat. Quant à craindre d'aborder la question, ce n'est point dans ma nature. Où serait le courage, si le danger n'existait pas? Je reprendrai donc ce grand sujet dès que d'autres travaux me le permettront.

En attendant, communiquez-moi le résultat de vos réflexions et de vos recherches. Expérimentez surtout dans les limites de votre responsabilité vis-à-vis de vous-même. La préparation des médicaments homœopathiques est facile, et il est bon, dès qu'il s'agit de vérification, que le médecin les prépare de ses propres mains. Je vous remercie encore de m'avoir fourni l'occasion de protester contre l'intolérance, et je suis, dans les sentiments les plus confraternels,

Votre dévoué, MARCHAL (de Calvi).

Voici la seconde, à M. Hureau :

Monsieur et très-honoré confrère,

Je ne serais pas le seul à vouloir vérifier scrupuleusement la matière médicale homœopathique. Je suis en correspondance avec un grand nombre de mes lecteurs, et je ne doute pas que quelques-uns au moins ne partagent ce désir. Je suis bien sûr, par exemple, que mon vénérable et savant ami le Dr Alfred Liégard (de Caen) ne refuserait pas de participer à cette enquête ; mais il y faut un enseignement préa-

lable. Je vois, à la suite de votre nom, dans l'*Annuaire*, les mots *n'exerce plus*. Vous avez donc ce qui est le plus désirable pour vous charger de cet enseignement : le temps et le désintéressement. Je vous ouvre ces colonnes. Vous ne disconviendrez pas que la pathogénésie hahnemannienne ne soit confuse et prolixe, et que la posologie homœopathique n'offre des difficultés. Il faut épargner les embarras à ceux que vous désirez éclairer et convaincre, et leur demander le moins de temps possible. Étant donné, par exemple, une amygdalite catarrhale, prendre 1 gr. de telle teinture, la mêler avec 100 gr. d'eau distillée et agiter (1re dilution); prendre ensuite 1 gr. de ce premier mélange et le mêler avec 100 d'eau distillée (2e dilution), et ainsi de suite. Voilà, ce me semble, comment il serait convenable de procéder du simple au composé. Quand je demande que le médecin puisse préparer lui-même les médicaments à expérimenter, ce n'est point que je mette en doute un seul instant l'honnêteté des pharmaciens homœopathes ; c'est uniquement parce que, quand il s'agit de vérification, il ne faut laisser, autant que possible, aucune prise aux objections.

Un de mes plus chers amis est homœopathe ; je ne connais pas, dans tout le corps médical, d'esprit plus élevé et plus étendu, plus ferme et plus précis, plus convaincu et plus honnête : c'est le docteur Perry. D'autre part, je tiens pour antiscientifique l'objection tirée *à priori* de l'*impossibilité* d'action des doses infinitésimales. A quelle dose se trouve la diathèse tuberculeuse dans l'ovule qui sera un homme tuberculeux ? Vous voyez, monsieur et très-honoré confrère, que je suis dans des conditions acceptables pour la vérification désirée ; il faut m'y aider et aider ceux qui voudront me suivre.

MARCHAL (de Calvi).

Ces deux lettres dépeignent l'homme, en effet. Ses études et ses travaux nous ont assez montré la valeur du médecin. Ah ! si tous avaient son courage et son indépendance, l'Allopathie, non pas tant dans ses sommités que dans la jeunesse des écoles, serait bientôt en voie de transformation et bientôt aussi reconnaîtrait, *sans transition*, la vérité du principe hahnemannien.

Dr LOIN.

(*Journal du Dispensaire Hahnemann*, de Bruxelles, publié sous la direction du Dr Mouremans.)

MÉDECINE CLINIQUE.

Rougeole.

Il règne en ce moment à Collobrières (Var) une épidémie de rougeole qui atteint surtout les petits enfants et fait beaucoup de victimes. La science officielle déclare que la mortalité est la conséquence d'un état typhoïde particulier.

Nons disons, nous, que la rougeole n'est pas convenablement traitée, que cette maladie réclame une médication active, et qu'elle ne saurait guérir, abandonnée aux seules ressources de la nature, surtout lorsqu'elle prend, comme dans l'épidémie actuelle, une certaine gravité.

Entre notre assertion que justifient trop les décès de Collobrières, pour ne parler que de l'épidémie actuelle, et la prétention railleuse de l'allopathie, que nos prétendues guérisons sont dues seulement à l'expectation, c'est-à-dire à l'action médicatrice de la bonne nature, dont nous nous bornons à ne pas troubler les bienfaisants efforts, l'expérience prononce d'une manière éclatante. Nulle maladie, en effet, mieux que la rougeole, n'est apte à démontrer l'efficacité, la supériorité de la méthode thérapeutique de Hahnemann.

Que devient, en effet, la rougeole soignée

par le médecin allopathe le plus instruit, et je ne parle pas de la rougeole la plus bénigne, sans aucune des complications de bronchite, de croup, d'inflammation intestinale ou de fièvre typhoïde, qui réclament, au dire de nos contradicteurs, les antiphlogistiques, les purgatifs ou les toniques, suivant les cas.

« La diète, le repos, une chaleur tempérée, des boissons délayantes et mucilagineuses, tièdes, l'inspiration d'une vapeur émolliente, et le soin de garantir les yeux d'une lumière trop vive, constituent le traitement dans les cas ordinaires de rougeole. » (Biett, *Maladies de la peau.*)

N'est-ce pas là de l'hygiène, et peut-on voir dans cet ensemble de moyens d'une efficacité fort contestable, autre chose que de l'expectation?

« Or, avec cette *médication*, l'éruption la plus bénigne ne commence à disparaître que le septième jour, et, dès le neuvième, de légères taches jaunes indiquent la place qu'elle occupait. La disparition de l'exanthème est suivie d'une desquammation plus ou moins marquée, ordinairement accompagnée de vives démangeaisons ; il est prudent de continuer les précautions jusqu'au delà du vingtième jour. » (Biett.)

Même lorsqu'elle est bénigne et sans complications, la rougeole ainsi traitée est souvent suivie de toux opiniâtre, d'ophthalmie tenace, de diarrhée persistante : aussi prolonge-t-on quelquefois les précautions hygiéniques au delà d'un mois, et le petit malade se verra condamné à la réclusion dans la chambre pendant trente ou quarante jours.

Si le traitement homœopathique n'est que de l'expectation, comment se fait-il qu'entre nos mains la rougeole tout entière, prodromes, éruption, desquammation, dure au plus un septénaire, et que le séjour au lit et dans la chambre de nos petits malades soit limité, sans aucun inconvénient, au plus tard au dixième jour? Dans les rougeoles simples, nous laissons sans danger sortir nos malades du quatrième au cinquième jour, et jamais les familles qui nous confient le soin de leur santé n'ont eu à nous reprocher d'avoir été imprudents.

Notre hardiesse en regard de la prudence des médecins qui se rient de nos doses infinitésimales est justifiée par les effets curatifs de ces petites doses, et les inquiétudes de nos confrères sont trop légitimées par les accidents consécutifs que l'excès de leurs précautions hygiéniques ne parvient pas toujours à conjurer.

Que de bronchites graves dégénérant en phthisie, que d'ophthalmies interminables aboutissant à l'ulcération, à la perforation de la cornée ; que d'entérites mortelles accompagnées d'accidents cérébraux et présentées comme des complications distinctes de la maladie génératrice, nous avons eu occasion de voir à la suite du traitement allopathique le plus sévère! Que sont, en effet, nos rigueurs hygiéniques proclamées agents essentiels de nos *prétendues* guérisons, devant les quarantaines inouïes imposées aux jeunes malades dans un milieu spécialement approprié à leur maladie?

Donc le traitement homœopathique est actif, efficace; donc nos petites doses sont énergiques ; donc, si nos adversaires voulaient arriver à une conviction raisonnée sur les prétentions de l'homœopathie, une seule maladie pourrait leur donner la démonstration qu'ils croient avoir cherchée soit dans les calculs fantaisistes concluant à l'inertie absolue de nos médicaments, soit

dans les expériences non moins imaginatives à la suite d'Andral et des avaleurs de boîtes de globules homœopathiques.

Mais une autre démonstration non moins imposante ressort pour nous de l'étude de la rougeole et de ses complications :

Non-seulement la rougeole est accompagnée d'un certain nombre de symptômes constants, tels que la toux, le larmoiement, une légère angine avec coryza, qui en sont comme le cortége légitime et prouvent l'identité de la fonction morbide et son individualité propre, mais encore, abandonnée à elle-même, la cause inconnue de cet exanthème se manifeste ultérieurement par un ensemble de symptômes qui n'ont de rapports avec la maladie pivotale que le lien de cause à effet.

On sait que les ulcérations de la cornée sont fréquentes et tenaces consécutivement à la rougeole, mais ce que l'on sait moins, c'est que la pneumonie avec tous ses symptômes propres peut survenir sous l'influence de la rougeole et quelque temps après sa disparition sans traitement; c'est que d'autres maladies peuvent se développer dans les mêmes conditions par le fait de cette cause première non supprimée. Le critérium de ces filiations, la démonstration de ces métamorphoses est dans le traitement. Nous allons le prouver expérimentalement par quelques observations d'où il ressortira que Hahnemann avait vu juste, quoi qu'en aient dit ses contradicteurs, lorsqu'il admettait des virus, psorique ou autres, imprimant aux maladies un cachet particulier et nécessitant une médication spéciale.

1re OBSERVATION.

Lambert Rose, âgée de quatre ans, a eu la rougeole au mois de janvier 1867. L'éruption fut bénigne et traitée par une infusion de fleurs de violettes chaude et le séjour à la chambre pendant un mois. En mars, la malade toussait et avait une diarrhée tenace accompagnée d'une chute du rectum. On réduisait l'intestin avec beaucoup de peine, mais il ressortait tous les dix ou cinq jours et restait hernié pendant trois ou quatre jours avec aggravation de la diarrhée. Les parents m'amènent l'enfant à la consultation le 7 mars 1868. Ils me signalent l'apparition de la chute du rectum avec diarrhée après la rougeole non traitée; ils me disent que depuis cette époque l'enfant n'a pas cessé de tousser et d'avoir au visage un prurit agaçant. Je prescris *Pulsatilla*, 30, gutt., 1, dans 150 gr. d'eau distillée à prendre par cuillerée tous les matins à jeun.

Le 1er mai on me ramène l'enfant guéri. La chute du rectum ne s'est plus reproduite, la diarrhée a cessé, la toux n'a plus reparu.

Un seul remède a suffi pour guérir cet ensemble de symptômes assez compliqué, et ce remède est précisément le spécifique de la rougeole.

2e OBSERVATION.

Le jeune Laugier, âgé de sept ans et demi, est pris le 31 janvier 1866 d'une violente douleur au côté gauche du thorax, avec respiration difficile et précipitée (42 par minute), toux presque incessante, menace de suffocation quand la poitrine n'est pas soulevée au moyen d'oreillers, face vultueuse, peau sudorale, soif fréquente, le malade boit peu chaque fois, 120 puls.; augmentation de la douleur de côté par le mouvement, urines à sédiment jaune et se troublant peu après leur émission; au niveau de la septième côte à droite, matité dans une étendue de 0.15 cent., et souffle tubaire limité par

des râles sous-crépitants, pas d'expectoration. *Bryonia* 12e, une goutte dans 150 gr. aq. stil., une cuill. de trois en trois heures, diète, eau sucrée pour boisson.

Le lendemain, 1er février, la nuit a été très-mauvaise; l'enfant, agité, gémissant, n'a eu que quelques minutes d'un sommeil troublé par une toux sèche presque incessante, rendue très-douloureuse par le point pleurétique : 46 respirations, 140 puls. La pneumonie s'est étendue de quelques centimètres.

En interrogeant la famille, j'apprends que l'enfant a eu, quinze jours auparavant, une rougeole générale traitée par des boissons chaudes et la séquestration dans une chambre chauffée. L'éruption avait suivi son cours, accompagnée d'un peu de toux avec éternument, de rougeur des yeux avec larmoiement, et semblait guérie depuis cinq ou six jours.

Ce renseignement fut pour moi décisif. Considérant la fluxion de poitrine comme une conséquence de l'éruption rubéolique non traitée, je prescris *Pulsatilla* 30e une goutte dans 150 gr. aq. still. une petite cuillerée à café toutes les fois que le malade toussera.

Le 2, l'amélioration est décisive. La nuit a été excellente, à peine troublée par quelques quintes de toux que le remède a immédiatement calmées. L'angoisse de la physionomie a disparu, le décubitus est facile dans toutes les attitudes ; la respiration à 32, le pouls à 100 avec légère moiteur, la douleur pleurale a disparu, et la respiration vésiculaire s'entend dans toute la partie engorgée. Le malade réclame des aliments, et je le mets à l'usage du bouillon et de légers potages.

Le 3, rétablissement presque complet, sauf un peu de toux sans douleur.

Le 5, je règle le régime et permets une sortie devant la maison au soleil. Je cesse mes visites le 7.

3e OBSERVATION.

S..., dix-huit mois, a, le 25 mars 1867, une toux sèche un peu rauque; il porte sa main au larynx toutes les fois qu'il a une quinte; facies abattu, 120 puls. L'analogie du timbre de la toux avec celui des maladies croupales, l'anxiété de l'enfant pendant les quintes, me font craindre le croup. Je donne *phosphorus* 12e 3 glob. de trois en trois heures sur la langue, l'enfant ne voulant pas boire ; comme aliment, le lait de sa nourrice.

Vers onze heures du soir, on me mande en toute hâte, trois accès de toux croupale ayant eu lieu, avec menace de suffocation depuis six heures du soir, mais la dernière a été un peu moins intense; 160 puls., face vultueuse. Je recommande de continuer *phosphorus* à chaque quinte, et le lendemain 26 je trouve la toux bien modifiée; une seule crise suffocante a eu lieu. Le matin, toux grasse, éternument et un peu de coryza fluant; 140 puls. L'enfant essaye de teter, mais ne peut pas continuer à cause de l'obstruction des narines. Je donne *aconit* 12e jusqu'au 27 au matin. A ce moment, la fièvre a diminué; 120 puls. Il paraît au visage et sur le torse quelques rougeurs ayant la forme caractéristique de la rougeole; adypsie, mais l'enfant tette volontiers. Je prescris *pulsatilla* 24e dil. 3 glob. de trois en trois heures. Le pouls descend à 100 puls. L'action du spécifique se fait sentir bienfaisante et décisive dans les

journées du 28 et du 29. Le 30, le malade, complétement rétabli, peut recommencer ses sorties par les journées de beau temps.

Dans cette observation, les symptômes exceptionnels ont précédé l'apparition de la rougeole, à laquelle ils se liaient intimement. Eussent-ils cédé à la *pulsatilla* administrée d'emblée au lieu de *phosphorus?* Il n'est pas permis de l'affirmer, l'action de *phosphorus* ayant été incontestable. Toutefois la fièvre persistait après les accidents de la rougeole, et la guérison n'a été rapide et complète que lorsque la *pulsatilla* a été employée.

Ce remède est, en effet, le spécifique de la rougeole, comme la *belladona* est le spécifique de la scarlatine. Grâce à ces deux remèdes héroïques, ces formidables maladies éruptives, dont la première est trop souvent mortelle pour les enfants, et la seconde dangereuse et quelquefois suivie de mort pour les adultes, suivent leur période rapidement, sans complications et sans accidents redoutables. Pourquoi donc nos adversaires et nos détracteurs ne veulent-ils pas les employer? pourquoi refusent-ils de les expérimenter, même dans les cas bénins où leur pratique est purement hygiénique et où, par conséquent, leur conscience ne s'alarmerait pas de cette concession à la recherche de la vérité? Ici même ils ne sauraient arguer de la difficulté du choix du médicament, puisque, sauf de rares exceptions, un seul remède répond à la presque totalité des formes morbides de ces maladies éruptives. Nous les convions donc à cette facile expérimentation, mais nous craignons bien de ne pas être entendu, — même à Colobrières.

Dr Turrel.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

—

Morve des chevaux (1).

La morve du cheval est une maladie caractérisée par trois phénomènes morbides, qui sont : 1° le jetage, par l'un ou l'autre des naseaux ou par les deux ensemble, d'un mucus épais, jaunâtre ou verdâtre, qui s'attache à ses ailes ; 2° par l'engorgement de l'une ou des deux glandes sous-maxillaires ; 3° par l'ulcération de la pituitaire.

(1) M. Courdouan, médecin vétérinaire à Marseille, se recommande à l'attention des lecteurs de la *Bibliothèque homœopathique*, non-seulement par la réputation méritée qu'il s'est acquise dans tout le Midi et que justifient ses succès dans la pratique, mais encore par des travaux scientifiques d'une immense portée, puisqu'ils prouvent une fois de plus l'efficacité curative de l'homœopathie chez les animaux aussi bien que chez l'homme. Ainsi tombe à néant l'imagination, dont on se fait trop souvent une arme contre nous!

M. Courdouan a bien voulu nous confier le manuscrit d'un *Traité complet de médecine vétérinaire*, fruit de vingt ans d'expérience, et c'est de ce manuscrit, prêt à être livré à l'impression, que nous avons extrait l'article qu'on va lire sur la morve des chevaux.

Vingt ans d'expérience! nous avons dit trop peu. En 1848, M. Courdouan nous transmettait des faits de guérisons remarquables que nous étions heureux de publier dans la *Revue homœopathique du Midi* (page 570), et que la *Société de médecine homœopathique de Paris* lui faisait l'honneur de reproduire dans son Bulletin (tome VII, pages 196 à 199).

Marseille a depuis longtemps le privilége de posséder des médecins vétérinaires d'une habileté consommée. M. Courdouan est resté seul sur la brèche par la retraite trop précipitée de M. Plantin.—Nous ne résistons pas à la tentation de donner ici la preuve de notre souvenir à cet excellent homme, savant et modeste. M. Plantin a publié, dès 1845, dans le Bulletin de la *Société de médecine homœopathique de Paris*, des observations que la *Société* avait, avec raison, honorées de son suffrage, et dont une surtout mérite d'être rapportée plus particulièrement, parce qu'elle est unique et qu'elle inscrit au bilan de l'homœopathie française la guérison d'une maladie réputée incurable jusqu'ici. Il s'agit d'un éparvin sec enlevé radicalement par *Cannabis*. (Voir cette observation au Bulletin de la *Société de médecine homœopathique de Paris*, pages 618 à 622, tome Ier, 1845.)

A. C.

Mais est-on bien sûr que la morve n'existe pas en dehors de ces trois conditions réunies?

Nous avons pourtant vu des chevaux affectés seulement de jetage et de glandage qui étaient morveux au point de communiquer la maladie à d'autres chevaux.

Nous en avons trouvé aussi chez lesquels il n'y avait que jetage, et qui ont inoculé leur affection à leurs compagnons de travail ou d'écurie.

En jurisprudence, un cheval n'est déclaré morveux que s'il réunit en même temps les trois signes spéciaux : jetage, glandage, ulcération.

Cette législation a été faite sans doute pour ne pas trop entraver le commerce des chevaux; car si, par la présence de l'un de ces trois symptômes, on avait eu le droit d'intenter une action en rédhibition, chaque jour les tribunaux auraient été saisis de tels procès, et très-souvent ils auraient prononcé la rédhibition au moment où le symptôme pour lequel on la provoquait aurait cessé d'exister. Donc, devant les tribunaux on a raison d'exiger la réunion des trois signes précités pour autoriser la déclaration de la morve.

Mais la question mérite d'être considérée tout différemment sous le rapport de la police sanitaire. Ici, un simple jetage suffit pour faire séquestrer un cheval et le mettre en observation. Autant cette maladie est peu connue, autant elle est rebelle à toute médication, autant elle est susceptible de faire des ravages par la nature de son infection.

Cette maladie a usé déjà la plume de bien des savants sans qu'ils aient pu trouver ni connaître sa nature, son origine, son siége et le remède qu'on doit lui opposer pour la guérir. Plusieurs volumes seraient insuffisants pour contenir tout ce qu'on a débité sur elle ; tout ce qu'on a pu constater, ce sont ses effets extérieurs et la multiplicité de ses victimes.

La contagion de la morve ne peut être mise en doute par personne, et ceux qui, dans le temps, ont proclamé son innocence quand elle est chronique, ne peuvent persévérer dans leur erreur s'ils ont persisté à l'étudier, à la suivre régulièrement dans toutes ses phases, jusque dans les témoignages de fraternité auxquels se portent les chevaux, quand ils ont la liberté de se caresser, de respirer mutuellement leur haleine, de manger le fourrage humecté de leur salive.

Nous ne chercherons pas ici à décliner toutes les causes qui peuvent faire naître la morve, car peut-être, après avoir énuméré toutes les causes qui ont été avancées, serions-nous obligé de reconnaître que la véritable cause nous échappe ; nous pouvons dire pourtant que nous la voyons apparaître à la suite de refroidissements répétés; quand le cheval a habité pendant quelque temps dans des écuries humides, malsaines, peu aérées ; après avoir remonté les bateaux des rivières ou travaillé dans les marais, dans les carrières; après un catarrhe aigu ou chronique, un épuisement de travail, l'usage d'une nourriture malsaine, moisie ou fermentée; après la gourme, etc., etc.

Mais d'où la morve apporte-t-elle cette infection virulente qu'elle transmet, aussitôt qu'elle fait son apparition à l'extérieur (qui ne consiste dans le début qu'en deux symptômes, un simple mucus par un naseau et la tuméfaction correspondante), aux chevaux qui mangent à côté du cheval malade et qui boivent à la même auge ou respirent son haleine?

Cette contagion ne démontre-t-elle pas que la morve a un caractère qui lui est particulier et qu'elle apporte en naissant, malgré les signes peu alarmants qu'elle présente; une infection qui jusqu'aujourd'hui a déjoué tous les calculs humains et détruit toutes les combinaisons qu'on a pu s'imaginer; qui va toujours en progressant au milieu des entraves, des embarras qu'on cherche à lui susciter depuis deux ou trois mille ans dans sa marche, en lui opposant des médicaments de toute nature?

Notre opinion est que la morve est aussi contagieuse à son début, dès son apparition par le jetage et l'engorgement des glandes, que lorsqu'elle est parvenue à la période d'ulcération.

Combien de fois n'a-t-on pas vu des chevaux donner la morve à leurs compagnons de travail sans avoir rien d'apparent que le jetage seul! Nous avons vu, nous, un cheval, dans ce cas, transmettre la morve aiguë successivement à trois ânes travaillant avec lui, et qui moururent tous trois dans l'espace de quarante-huit heures. Ce cheval, ayant été abattu d'après nos conseils, laissa voir à l'autopsie plusieurs grands ulcères à bords soulevés et striés de sang dans les sinus frontaux.

Toutes les fois que nous voyons un cheval qui mange bien, qui n'a pas la fièvre, qui est gai, qui ne tousse pas ni ne témoigne de la sensibilité en lui comprimant la gorge, exécutant bien ses fonctions, exécutant bien son travail habituel sans faire la moue, sans inflammation des membranes buccale et pituitaire, mais qui jette par une narine et est glandé dans l'auge, surtout du côté du jetage, nous disons que ce cheval a la morve, et nous avons tellement la conviction que c'est cette maladie, qu'immédiatement nous le faisons séquestrer et nous conseillons de l'éloigner de tous chevaux, de crainte que ces derniers ne contractent cette affection par leur cohabitation avec lui.

Ainsi nous faisons; ainsi font tous les vétérinaires sans exception.

C'est donc une preuve que tous les vétérinaires s'accordent à reconnaître que ce jetage et l'engorgement des glandes sous-maxillaires suffisent pour constituer la morve chronique.

A ceux qui prétendent que le jetage et le glandage seuls ne caractérisent pas la morve, nous dirons : Ayez des chevaux sains, et introduisez au milieu d'eux un cheval dont je viens de vous faire le portrait.

Ah! vous vous y refusez; donc vous parlez plus en fanfarons qu'en hommes convaincus.

COURDOUAN.

(*A continuer.*)

MATIÈRE MÉDICALE.

DE LA PULSATILLE

(ANEMONE PRATENSIS)

Ses Caractéristiques.

1° Excès de sensibilité à la douleur;

2° Engourdissement des parties malades;

3° Souvent indiquée pour les femmes et les enfants;

4° Affecte *le côté droit*, plus particulièrement les *parties inférieures droites* et les *parties supérieures gauches*.

Apoplexie nerveuse, plus rarement paralysie, qui est généralement sans douleur; — le plus ordinairement il n'y a soif que pendant et avant le stade de chaleur fébrile, ra-

rement après ; — fréquemment suppression du pouls avec violents battements de cœur ; le pouls généralement précipité, petit et faible ; — désir d'être au grand air ; — aversion pour le mouvement ; — répugnance pour se laver à l'eau froide ; — refroidissement des parties inférieures du corps ; le froid moins sensible au grand air ; frissonnement accompagnant les douleurs, et d'autant plus intense que celles-ci sont plus vives ; — chaleur d'un côté (droit) ; le mouvement diminue cette chaleur ; — chaleur des parties malades ; — la sueur sent le vin doux ou a une odeur de musc ; — elle augmente pendant les repas, existe parfois au dos seulement ; — hémorrhagies de sang noir ; le sang se coagule vite ; — peau sèche ; éruptions douloureuses ; éruptions sur toute la surface du corps, excepté sur le visage ; — érysipèle avec une peau lisse ; — engorgements glandulaires, chauds et douloureux ; — les parties affectées principalement sont surtout les organes intérieurs ; — la teinte bleuâtre prédomine dans les parties malades ; — émanation surtout manifeste dans les parties malades ; — la sécrétion des membranes muqueuses et des ulcérations est souvent augmentée ; — les douleurs surviennent tout d'un coup et s'en vont par degrés ; — les douleurs sont pressives du dedans au dehors ; — douleurs voyageant d'un endroit à l'autre ; — névralgie sympathique ; — maladie des os pouvant aller jusqu'à la carie ; hydropisie prédominant dans les parties extérieures ; — l'affection siége de préférence à la lèvre inférieure, à l'oreille interne, à la voûte palatine, à la partie inférieure de la poitrine, au bras, au dos de la main, au creux du jarret, à la plante du pied, à la surface du nez et au foie ; — les démangeaisons ou ne changent point ou sont aggravées en se grattant ; — insomnie avant minuit ; — précipitation, témérité, humeur changeante ; absences, mélancolie ; irritabilité ; humeur larmoyante ; hardiesse, bonté, gentillesse ; indifférence, embarras, amativité, gourmandise ; — parfois faiblesse de raisonnement ; — rarement du délire ou perte de connaissance ; — sensation d'anxiété précordiale ; — vertige avec tendance à tomber à la renverse ; — yeux baissés, pupilles le plus souvent contractées ; — myopie ; — illusions d'optique en couleurs éclatantes ; bouffissure au-dessous des yeux ; engorgement prédominant à l'angle interne de l'œil ; — généralement perte de l'odorat ; — l'odeur est comme d'un catarrhe ancien ; — surdité ; — la salive est généralement augmentée ; — les aliments gras ne se digèrent pas ; — a souvent faim ; fringale par moments ; — nausées ; vomissements plus souvent amers qu'acides ; — tendance à la diarrhée, le plus souvent douloureuse ; — l'incontinence d'urine est plus fréquente que la rétention ; — urine rare et peu abondante ; — la menstruation est généralement trop courte, arrive en retard et est trop peu abondante ; elle est rarement profuse ; — elle se supprime sous l'influence des pieds mouillés et s'accompagne de fréquents et vains besoins d'uriner ; — accidents nerveux quand les règles n'arrivent pas ; — épistaxis en cas de suppression ; — douleurs comme pour accoucher, avec relâchement de l'orifice utérin, ou douleurs spasmodiques ; — excitation des désirs sexuels ; — augmentation de la sécrétion lactée ; — coryza, plus souvent fluent que sec, parfois d'un seul côté ; — toux, le plus souvent avec expectoration, spécialement le matin et dans la journée ; — excitation à la toux partant de l'épigastre ; — respiration sans râle, mais avec un son sec ; — accu-

mulation de mucus dans le larynx et la trachée; — expiration difficile; — voix basse, rude, enrouée; — bruits de claquements dans les articulations; — la main et le poignet ne peuvent rien retenir; — léger gonflement blanc luisant du genou.

Plus mal. — De midi à minuit; — pendant et après la sueur; — par le toucher; — quand on commence à se mouvoir après le repos; — après une éructation; — après avoir bu; — en regardant en l'air, *surtout plus mal* sous l'influence de la chaleur; quand on commence à s'échauffer, à l'air chaud et humide, en fermant les yeux, pendant l'expiration, en desserrant ses vêtements, quand on est assis, en laissant pendre le membre malade dans une position déclive, en étant couché sur le côté non malade, au lit, pendant le sommeil, en frottant la partie malade; après avoir bu du vin, pris des aliments chauds.

Plus mal ou *mieux*. — Quand on avale, surtout plus mal en avalant la salive; — dans l'obscurité; — en s'asseyant; — en se levant; — en se levant du lit ou d'un siége; — en faisant une longue inspiration; — par la compression; — en pliant ou en mouvant la partie malade.

Mieux. — Pendant un exercice continu et modéré; *surtout* mieux sous l'influence du froid; — pendant l'inspiration; — en serrant ses vêtements; — par l'exercice; — en élevant le membre malade ou en le gardant étendu; — en se couchant sur le côté douloureux; — en se levant du lit; — au soleil; — par l'usage du vinaigre et des acidités; — en se baignant et en se lavant; — en courant. Dr Gross.

(*Matière médicale comparative*, publiée par le Dr Hering. Philadelphie et Londres, 1862.)

L'HOMŒOPATHIE EN ANGLETERRE.

Meeting annuel des administrateurs et souscripteurs de l'hôpital homœopathique de Londres.

La dix-huitième réunion générale annuelle des administrateurs et des souscripteurs de cette institution a eu lieu dans la salle du conseil de l'hôpital, le 28 du mois dernier, dans l'après-midi. Lord Ebury présidait l'assemblée.

Les minutes du dernier meeting une fois lues, le directeur, M. Trueman, a soumis à l'assemblée le rapport du conseil d'administration. En voici le résumé. Après avoir félicité les souscripteurs de ce que l'hôpital était libre de toute dette, M. Trueman a donné la liste sommaire des admissions.

Le nombre des malades soignés en 1866 s'élevait à 7,177, dont 6,678 malades du dehors (1) et 499 malades à demeure; tandis qu'en 1867 le total était 6,563, à savoir : 6,133 malades du dehors et 430 malades à demeure; — c'est-à-dire une diminution de 545 malades du dehors et de 69 malades à demeure. Il n'est pas difficile d'expliquer cette réduction en ce qui concerne les malades à demeure : elle provient de ce que, pendant qu'on repeignait l'hôpital, on a dû ne pas accorder l'admission dans tous les cas où il n'y avait pas d'inconvénients à la refuser. Durant deux mois environ, l'hôpital a souffert par suite de la maladie d'un chirurgien interne; cette cause jointe à d'autres peut avoir été préjudiciable au nombre des malades du dehors. M. Trueman a ensuite communiqué l'état des recettes et des dépenses de l'hôpital.

Le revenu a atteint, en 1867, 3,870 pounds 16 schellings 5 deniers, y compris le produit net de la vente de charité, qui s'élevait à 1,849 p. 3 s. 5 d. La dépense totale, indépendamment des placements, montait à 2,529 p. 11 s. 7 d.; ce qui donne une

(1) Nous traduisons par malades du dehors les mots anglais *out patient*, qui signifient malades venant seulement à la consultation.

augmentation de 443 p. 6 s. 3 d. sur l'année 1866, où la dépense ne dépassait point 2,865 s. Ces sommes ont été employées tout entières aux constructions de l'hôpital et aussi utilement que possible.

La vente de charité qui a eu lieu dernièrement à Londres a parfaitement réussi. Elle a donné un bénéfice net de 1,849 p. 3 s. 5 d. Diverses améliorations importantes ont été apportées à la construction de l'hôpital.

Les rapports des dames visiteuses, du docteur N. Wood et de M. Hugh Cameron, qui ont officiellement inspecté l'hôpital, sont résumés par M. Trueman de la manière suivante :

En remerciant cordialement les dames visiteuses, le conseil tient à rappeler que l'année dernière elles n'avaient donné aux arrangements de l'hôpital qu'une approbation pour ainsi dire négative, aucun mécontentement n'ayant été exprimé par elles; tandis que cette année j'appellerais leur approbation affirmative, car le conseil a reçu d'elles des témoignages d'entière satisfaction sur l'état de l'hôpital et la situation des malades. Le conseil croit aussi devoir ajouter un extrait du rapport écrit par deux membres nommés pour aider le conseil lors de la dernière inspection trimestrielle, M. Neville Wood et M. Hugh Cameron, auxquels nous devons des remerciements pour leurs précieux services.

Extrait.

23 Janvier 1868.

Nous avons inspecté aujourd'hui les salles, les bureaux, les autres dépendances de l'hôpital, et nous avons trouvé que tout était propre, en ordre, et bien tenu. Nous avons interrogé tous les malades relativement à la nourriture, au confort en général, aux soins donnés par les gardes-malades, et leurs réponses, sans exception, ont été entièrement satisfaisantes.

Le président prend la parole et conclut à l'urgente importance d'accroître les souscriptions de façon à assurer un revenu annuel régulier et à se trouver un peu moins sous la dépendance d'efforts énergiques mais éventuels.

Le docteur Quin approuve la proposition et exprime ses regrets de la perte que l'hôpital a faite par suite de la mort de M. et de Mme Barton et de la démission de M. Buchan. Il mentionne la réussite de la vente de charité et la reconnaissance due à ceux dont les efforts en ont fait le succès.

Le docteur Quin, d'accord avec le noble président, penseque la nomination de M. Trueman comme gérant officiel est très-importante et très-avantageuse pour l'institution. A ses yeux, le rapport du docteur Neville Wood et de M. Hugh Cameron est une œuvre profondément consciencieuse et qui montre la manière admirable dont l'établissement a été dirigé.

M. Hugh Cameron vote des remerciements au comité d'administration et à la commission particulière de l'établissement, au trésorier, au sous-trésorier et aux dames visiteuses, pour leurs services en ce qui concerne la surveillance de l'hôpital.

Le président propose ensuite que le meeting offre ses meilleurs remerciements au corps médical de l'établissement, et en même temps il fait l'éloge du zèle actif et bienveillant qui caractérise les membres de la profession médicale. M. le docteur Madden se fait l'interprète du meeting auprès des dames qui ont aidé à la vente de charité, auprès du comité de cette vente et des donateurs qui y ont contribué volontairement.

La résolution a été appuyée par M. Betman et enlevée au milieu d'une vive approbation.

Le docteur Yeldman a fait allusion au progrès que fait l'homœopathie et à l'attention croissante que lui prêtent les praticiens allopathes.

Le lieutenant général Clarke a voté des remerciements à lord Ebury pour la courtoisie qu'il a montrée en présidant la réunion annuelle. Le vaillant général a parlé des bons effets qu'il avait retirés dans l'Inde du traitement homœopathique, et de son vif désir de voir l'homœopathie plus généralement reconnue et appréciée.

(*The Monthly hom. Review*, *juin* 1868, page 373.)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

DOSES INFINITÉSIMALES (1).

(Suite.)

IV

Utilité pratique des doses infinitésimales.

Afin de mieux faire ressortir les avantages du globule sur la pilule, nous allons les soumettre l'un et l'autre à un examen comparatif, sous les divers rapports de leur mode d'action, de la nature et de la gravité des perturbations qu'ils peuvent déterminer dans l'organisme, de leurs effets curatifs, de la facilité de leur administration, enfin de leurs résultats économiques, soit dans la pratique civile, soit surtout dans les services hospitaliers.

Tout médicament est un poison, plus ou moins actif selon sa nature, sa dose, sa forme, sa préparation et le degré de tolérance du sujet soumis à son influence. Le médicament n'est pas *assimilable*, ce qui établit entre lui et l'aliment une différence essentielle, ainsi qu'Hahnemann l'a fait remarquer le premier. Son rôle spécial, exclusif, est celui de modificateur de la vitalité organique. C'est donc à tort que les thérapeutistes de la vieille école ont introduit dans leurs indigestes classifications, sous les noms d'*émollients*, de *tempérants*, de *diurétiques*, de *sudorifiques*, etc., une foule de substances dépourvues de toute action modificatrice, qui, de leur propre aveu, n'ont d'autre vertu que celle de l'*eau*, froide ou chaude, qui leur sert de véhicule (1). Par contre, ils en ont éliminé un bon nombre qui jouissent de propriétés médicamenteuses

(1) Voir *Bibl. hom.*, p. 199.

(1) « La plupart des tisanes qu'on emploie comme *sudorifiques* ne doivent cette propriété qu'à l'eau chaude.... *à elle seule* (l'eau) on doit attribuer les effets de la plupart des médicaments sudorifiques. »

« ....De même que nous avons dit que plusieurs médicaments sudorifiques ne devaient leurs propriétés qu'à leur véhicule, on peut également dire que beaucoup de médicaments *diurétiques* n'agissent comme tels que parce qu'ils sont administrés dissous dans une grande quantité d'*eau*. — Si l'on examine avec soin la plupart des médicaments vantés comme *lithontriptiques*, on sera forcé de convenir qu'ils doivent leur action principale à l'*eau* qu'ils contiennent. »

« Les *émollients mucilagineux* peuvent être considérés comme des *aliments* très-légers; ils agissent surtout par l'*eau* qu'ils contiennent ;.... il n'est pas d'agents pharmaceutiques plus *innocents*. » (Bouchardat, *Formulaire magistral*.)

caractéristiques incontestables. C'est en vain, pour ne citer qu'un exemple, que l'on chercherait l'*arnica* dans la dernière édition du traité classique de matière médicale de MM. Trousseau et Pidoux. L'arnica! spécifique incomparable du traumatisme, remplacé par l'*eau blanche!* Pourquoi cette omission? Apparemment parce qu'il sort des officines homœopathiques.

Le médicament à dose massive, représenté ici par la *pilule*, exerce une double action, l'une physico-chimique, l'autre dynamique. La première tantôt s'épuise en presque totalité au contact des organes, dont elle provoque, par une excitation plus ou moins forte et prompte, la réaction expulsive; tantôt pénètre la trame organique, au sein de laquelle la substance médicamenteuse est transportée en nature par le torrent circulatoire, et où l'analyse peut la retrouver. — Quant à l'action dynamique, si l'on se rappelle ce que nous avons dit des *émanations* naturelles des corps massifs, proportionnelles aux surfaces et à la cohésion de ceux-ci, on comprendra qu'elle augmente d'énergie à mesure que le médicament se dilue et se divise dans les vaisseaux qui le charient.

On voit que les deux actions médicamenteuses sont en rapport inverse : là où l'action physico-chimique prédomine, l'action dynamique s'efface plus ou moins, et réciproquement. Cette prédominance dépend surtout du degré de cohésion de la substance médicamenteuse ; de sorte que si celle-ci était insoluble dans les sucs gastro-intestinaux, son action dynamique serait à peu près nulle.

Les poisons proprement dits ne déterminent la mort que par l'exagération de cette double action ; ils tuent chimiquement, en altérant les combinaisons naturelles des liquides animaux ; dynamiquement, en troublant ou paralysant la force nerveuse. L'action *locale* n'a qu'une influence secondaire dans les empoisonnements ; ce n'est pas en *corrodant*, en cautérisant, en détruisant quelques parties de membrane muqueuse avec lesquelles ils sont momentanément en contact, que les poisons dits *corrosifs* causent la mort, et surtout une mort si prompte : l'agent toxique fait retentir plus loin ses redoutables coups... La *réaction vitale*, qui joue le principal rôle dans la guérison, est paralysée, anéantie dans l'empoisonnement. — Au reste, chaque poison a, comme chaque médicament, son action *élective* sur tel ou tel organe ou système d'organes : l'oxyde de carbone agit spécialement sur le sang, qu'il décompose en enlevant aux globules rouges leur oxygène et formant avec le reste un composé stable (hématoglobuline) ; la strychnine paralyse les nerfs moteurs ; le curare, les nerfs sensitifs, etc.

Le danger de l'administration des médicaments actifs dépend beaucoup moins de leur qualité que de leur *quantité :* les déplorables résultats de la pratique allopathique, qui sait si peu ménager les doses, sont là pour mettre cette proposition en évidence.

L'arsenic, le mercure, l'iode, le fer, la digitale, le sulfate de quinine, l'opium, la belladone, etc., etc., employés sans mesure, font chaque jour des milliers de victimes. On veut tuer la maladie à coups de drogue : on tue le malade à coups de poison. Qui s'en inquiète? Le médecin? Il a sa routine, consacrée par l'usage, et le prestige d'une réputation acquise. Le malade? Il a la foi...; mais ce n'est malheureusement pas celle qui *sauve*...

Comme circonstance atténuante du délit

légal, on invoque la *tolérance*, en vertu de laquelle, enseigne-t-on, l'organisme malade peut supporter de prime abord des doses énormes de substances toxiques qui l'empoisonneraient à l'état sain, ou être impunément *saturé* de ces mêmes substances à doses fractionnées et progressivement croissantes.—Tout n'est pas faux dans cette théorie. Il est certain que le trouble fonctionnel apporté par la maladie dans l'organisme peut rendre celui-ci moins impressionnable à l'action de certaines substances très-actives; la *répétition des doses* est aussi de nature à diminuer cette impressionnabilité, de manière à permettre leur augmentation progressive *jusqu'à certaines limites*. Mais que l'on y prenne garde! Nous marchons ici sur un sol miné qui peut éclater à la moindre étincelle... Tous les médicaments-poisons, d'ailleurs, sont loin de se montrer aussi complaisants; et il en est dans le nombre, l'acide cyanhydrique par exemple, qui sont tout à fait rebelles à l'*accoutumance*. Comment les distinguer? M. Bouchardat croit pouvoir nous le dire :

« Un point de thérapeutique très-intéres-
« sant à bien fixer est le suivant : Quelles
« sont les subtances auxquelles on peut s'ha-
« bituer? Quelle sont celles dont on peut éle-
« ver les doses sans danger? On est à cet
« égard dans une *assez grande incertitude*...
« L'expérience a bien jeté çà et là quelques
« lumières, mais on n'a pas encore formulé
« de principes généraux. En comparant at-
« tentivement les observations recueillies à
« cet égard, en réunissant le fruit des expé-
« riences des autres à celles que j'ai moi-
« même exécutées, je suis arrivé à poser les
« règles suivantes : 1° On ne s'habitue point
« aux substances qui agissent comme poisons
« sur tous les êtres de l'échelle organique :
« 2° on peut s'habituer aux substances qui,
« quoique devant être considérées comme poi-
« sons pour l'individu auquel on les admi-
« nistre, épargnent cependant quelques
« êtres de l'échelle organique (1). »

Je ne sais jusqu'à quel point ces *règles* sont fondées; mais fussent-elles aussi certaines que les lois mathématiques, je ne pourrais m'empêcher de m'écrier : « Triste accoutumance que celle du poison! » L'éminent professeur ne veut pas que l'on confonde l'habitude avec la tolérance : « Ce qui distingue essentiellement la tolérance de l'habitude, dit-il, c'est que l'habitude persiste tant qu'on administre la substance; *la tolérance*, au contraire, *peut cesser subitement*, et *la substance toxique révèle immédiatement sa présence par une série d'accidents plus ou moins redoutables*. Dans le langage des écoles, on dit que la tolérance a cessé et qu'il y a SATURATION (2). » C'est-à-dire que la mine, à force d'être bourrée, finit par faire explosion... M. Bouchardat renvoie ici, pour le développement de sa thèse, à la dernière édition de son *Traité de matière médicale*.

Une *règle sûre* à cet égard serait d'autant plus désirable que, vu le système adopté et suivi des grandes doses, la terrible *saturation* est incessamment suspendue, comme une épée de Damoclès, sur la tête de chaque malade. — Et voyez le cercle vicieux! Quel est le signe indicateur de la saturation? Les *accidents redoutables* dont on vient de nous parler. Or, dès l'instant où ce signe apparaît, les redoutables accidents ont déjà éclaté, puisque ce n'est que par eux qu'il se manifeste. Il y a donc coïncidence entre le

(1) Ouv. cité : *Considérations sur l'art de formuler.*
(2) Bouchardat, *id.*, *ibid.*

signe et sa manifestation, et, dès lors, impossibilité absolue pour le premier de nous prémunir contre la seconde... Existe-t-il quelque moyen de sortir de cet embarras qui n'est assurément pas sans gravité ? Oui, et il ne sert de rien de faire semblant de l'ignorer. Ce moyen, aussi simple que rationnel, consiste, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, à *transformer la pilule en globule*; les doses massives, entourées de toutes sortes d'inconvénients et de périls, en doses dynamisées, qui offrent des avantages de tous points contraires. Ici, le médicament, dépouillé de ses propriétés physico-chimiques, qui constituent seules le danger d'empoisonnement, ne conserve que ses propriétés dynamiques, sans l'action immédiate sur l'organisme matériel, qu'elles n'atteignent que d'une manière indirecte par l'intermédiaire de la force régulatrice des fonctions organiques. Les légères perturbations (*aggravations médicamenteuses*) que l'on observe assez fréquemment à la suite de l'administration des doses dynamisées n'ont aucune importance sérieuse. Elles dépendent, soit du choix erroné du médicament ou de son degré d'atténuation, soit de la susceptibilité du sujet, et se dissipent assez promptement sans laisser trace de leur passage. La perturbation est toujours *de trop*, même dans notre innocente et bienfaisante pratique, mais la limite où elle se produit est bien difficile à saisir. Seulement, tandis qu'elle est souvent dangereuse en allopathie, elle n'offre jamais de gravité en homœopathie, et la différence des deux méthodes sous ce rapport mérite d'être notée. Au reste, nous l'avons déjà fait remarquer, c'est la réaction vitale qui tue ou guérit, et non le remède, dont le rôle essentiel est celui d'*excitateur* : c'est le *coup de fouet* du cocher, sous l'influence duquel le cheval dévoyé peut rentrer dans sa voie ou se précipiter dans le fossé, selon la manière dont il a reçu l'impression.

Dr CHAUVET.

(*A continuer.*)

LES TATONNEMENTS
DE LA THÉRAPEUTIQUE

Quand l'art de guérir est sous la dépendance de théories plus ou moins ingénieuses ou d'une imagination plus ou moins bien inspirée; quand il n'est pas fondé, comme l'est la thérapeuthique de Hahnemann, sur un principe scientifique, il est exposé à d'étrangères aberrations, comme celle que nous trouvons exposée dans le septième numéro du *Progrès thérapeutique*, sous le titre de *Traitement de la phthisie pulmonaire par le vaporarium*.

Voici ce que nous y lisons :

Le professeur Trousseau, dont nous déplorons la perte récente, avait imaginé, dans la dernière année qu'il passa à l'Hôtel-Dieu comme médecin de cet hôpital, de soigner les phthisiques en les faisant vivre d'une façon permanente dans une atmosphère chaude et humide, et en cela il était guidé par ce fait d'observation que, dans les filatures de lin, qui exigent un air chaud et humide, le nombre des phthisiques est relativement restreint. Un appareil analogue à celui que nous décrirons tout à l'heure fut installé dans une salle de l'Hôtel-Dieu disposée exprès, et un grand nombre de médecins et d'élèves l'ont vu fonctionner. Malheureusement, les essais ne purent être continués pendant un temps suffisant pour juger la question; quelques tentatives isolées furent faites dans la pratique par plusieurs médecins de Paris; mais, à notre connaissance, aucune ob-

servation n'a été publiée, et le seul travail (1) sur ce sujet est dû à un de nos confrères les plus distingués de la province, M. Ad. Henrot, de Reims. Comme nous y trouvons l'application d'une idée neuve qui nous paraît rationnelle et destinée à rendre des services dans le traitement d'une affection si grave, nous avons cru utile de la reproduire, tout en demandant que de nouveaux faits viennent bientôt confirmer ceux de nos confrères de Reims.

En 1864, un des industriels les plus distingués de Reims allait consulter M. le professeur Trousseau pour sa fille, dont la poitrine était fortement compromise. M. Trousseau, dans sa consultation, émit l'idée que si la personne qui le consultait possédait une machine à vapeur, et si l'on pouvait mettre la malade dans un atelier rempli d'un air chaud et humide analogue à l'atmosphère des filatures de lin, la malade se trouverait dans d'excellentes conditions. Il ajouta qu'on avait remarqué le petit nombre de phthisiques dans les filatures de lin, qui exigent un air chaud et humide, et que lui-même il avait obtenu déjà de bons résultats dans un cas de phthisie chez un filateur des environs de Paris.

La malade revint à Reims et montra sa consultation à M. le Dr Galliet, son médecin habituel. M. Galliet n'hésita pas à suivre les conseils de M. Trousseau et à faire construire dans l'établissement qu'occupait sa malade une chambre dans laquelle on fit arriver de la vapeur d'eau. Les résultats furent si prompts, si inattendus, que M. Galliet employa le même moyen sur plusieurs malades, et son exemple a été suivi par un certain nombre de ses confrères.

Le vaporarium est une chambre remplie de vapeur d'eau et dans laquelle le malade séjourne constamment. Pour obtenir une atmosphère humide et chaude, deux moyens ont été employés.

Dans les établissements où existe une machine à vapeur, on fait passer dans une chambre un tuyau amenant de la vapeur; ce tuyau plonge dans le fond d'un baquet rempli d'eau; ce baquet doit avoir une certaine hauteur et une large surface, de façon que la vapeur, en traversant le baquet, se charge d'une grande quantité d'eau et que l'évaporation soit plus considérable.

Le second procédé consiste à faire disposer dans la chambre du malade un tuyau amenant du gaz à éclairage, terminé par un appareil analogue à celui employé dans les cuisines dont les fourneaux sont chauffés par le gaz.

Au-dessus de la couronne percée de trous donnant le gaz dont la combustion doit chauffer l'appareil supérieur, on dispose un vase en fer-blanc, complétement fermé comme une marmite de Papin, pouvant contenir vingt à trente litres d'eau, et se terminant à sa partie supérieure par un tuyau. On remplit d'eau aux deux tiers le vase fermé, on allume la couronne de gaz, l'eau entre en ébullition, et la vapeur qui vient se réunir dans le tuyau traverse, comme dans le cas précédent, un large baquet. Il faut, pour obtenir les résultats cherchés, saturer la vapeur autant que possible.

Les observations faites l'ont été avec l'un ou l'autre de ces appareils. L'appareil à gaz est moins favorable, plus dispendieux, et si les gouttelettes qui peuvent en tomber venaient à éteindre le gaz pendant la nuit, il pourrait devenir dangereux. Cet appareil dépense 2 fr. de gaz à éclairage dans une nuit.

Pour une chambre ordinaire, un baquet de 1m.50 de long, de 30 à 40 centimètres de haut et autant de large, est suffisant, et on peut amener facilement la température de la chambre à 25 ou 27 degrés centigrades. Les malades observés ont été soumis à une température variant de 25 à 27 degrés.

. . . . . .

Pour juger cette nouvelle tentative contre la tuberculose, consultons l'expérience et la physiologie.

Trousseau avait été conduit à conseiller le séjour permanent dans une atmosphère chaude et humide par une observation incomplète de l'hygiène des filateurs de lin.

(1) *Bulletin de la Société médicale de Reims.*

Ceux-ci, en effet, ne sont pas continuellement soumis à l'air humide de l'usine. Pendant qu'ils y travaillent, ils éprouvent une transpiration abondante, non-seulement par le fait de la chaleur, mais par le travail qu'ils accomplissent. J'appellerais volontiers cette sueur *active*, par opposition à celle que subit la personne plongée immobile dans un *tepidarium*. Dans ces conditions d'activité musculaire, la transpiration est éminemment utile aux fonctions de la peau, qui devient comme un émonctoire d'éléments acides utilement éliminés de l'économie.

Mais quand cette transpiration dépasse certaines limites, comme cela arrive dans les bains maures, où se pratiquent le massage et les frictions, au milieu d'une atmosphère saturée de vapeur d'eau à une température élevée, l'effet débilitant et morbigène est tel sur les employés de ces bains, qu'ils sont en général d'une maigreur excessive et qu'ils meurent, à peu d'exceptions près, dans un état de phthisie bien caractérisée.

Les médecins de la marine savent que les maladies chroniques des poumons sévissent dans les pays intertropicaux; leur fréquence est partout en rapport avec l'humidité : à Cayenne, sous l'équateur, où la chaleur humide atteint son maximum, la phthisie enlève au moins le tiers de la population. (Dr Laure.)

Les sites les plus abrités de Madère sont excellents pour un certain temps; mais un peu plus tard, le malade ne fait plus de progrès, et perd plutôt qu'il ne gagne de forces. « L'habitation prolongée des sites très-doux et abrités ne convient pas aux jeunes personnes prédisposées aux maladies tuberculeuses. » (Dr Combes.)

L'effet des habitudes sédentaires, dit sir James Clark, est extrêmement pernicieux. Il n'y a peut-être aucune cause, sans excepter la prédisposition héréditaire, dont l'influence soit aussi décisive sur la production de la phthisie que la privation de l'exercice et de la libre circulation de l'air.

Le Dr Copland dit que la privation de l'exercice en plein air, de l'exposition du corps à la lumière du jour et à l'influence du soleil, est l'une des causes les plus communes des formations tuberculeuses chez les scrofuleux.

Enfin le Dr Milne-Edward, étudiant la formation des tubercules sur les ouvriers en cave de Lille, trouve dans la chaleur humide qui règne au sein de ces habitations malsaines la cause principale de la phthisie qui décime ces malheureux travailleurs.

Donc, si les ouvriers des filatures de lin peuvent impunément supporter la chaleur humide des ateliers, recevoir même de cette influence une immunité contre la phthisie, c'est à la condition d'être soustraits, au moins pendant la moitié de la journée, à l'action débilitante des sueurs excessives, et de trouver chez eux une nourriture réparatrice et un logement sain. — S'ils allaient, au sortir de l'atelier, dormir dans une cave chaude et humide, ils partageraient le sort des ouvriers de Lille, dont se sont occupés tous les médecins qui ont traité de l'hygiène.

Nous admettons toutefois que, dans certaines phthisies érétiques et pour certaines constitutions nevroso-sanguines, l'effet d'une atmosphère chaude et humide peut occasionner une heureuse sédation; mais il serait imprudent d'appliquer à toutes les formes morbides de la tuberculose, et systématiquement à toutes les constitutions, la méthode imaginée par le Dr Trousseau. On

ne saurait en effet trop mettre en garde contre la tendance de l'allopathie à donner un médicament qui a réussi à toutes les maladies du même nom que celle qui a été guérie, sans tenir compte de l'infinie variété qu'impriment à la symptomatique de ces affections l'âge, le sexe et la constitution.

Ici plus encore que dans toute autre forme morbide, il faut individualiser, et pour montrer le parti que la méthode de Hahnemann permet de tirer de l'observation, nous terminerons en disant que la production d'une certaine phthisie chez les baigneurs des bains maures est une indication positive pour des phthisies à symptômes analogues. Il serait donc utile d'étudier en Orient la phthisie des garçons de bain, parce que, à des phthisies semblables, et seulement à celles-ci, conviendrait le traitement par l'air chaud et humide dont nous venons de critiquer l'indication vague, non scientifique, et, par conséquent, la banale généralisation.

Dr TURREL.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

Morve des chevaux.

(Suite.) (1)

Lorsqu'on a l'entière conviction qu'une maladie contagieuse n'existe pas chez l'animal qu'on vous présente, on doit agir comme nous l'avons fait dans une circonstance que nous allons rapporter. La voici :

Mandé par M. Sisteron, propriétaire aux Arcs (Var), pour aller à son château visiter et traiter au besoin son cheval de voiture qui, nous disait-il, avait le farcin, nous nous y rendîmes. Arrivé sur le lieu, ce monsieur, en nous montrant ledit animal, nous dit : « Depuis six mois que ce cheval a le farcin, il a été impossible au vétérinaire de Draguignan de le guérir entièrement, malgré tous les remèdes qu'il lui a fait prendre intérieurement et toutes les cautérisations qu'il lui a faites sur les boutons. Quand dix de ces boutons, ajouta-t-il, sont guéris, vingt autres sortent à un autre endroit du corps. Tâchez donc de me le guérir, s'il y a possibilité, ou dites-moi franchement si je dois le faire abattre. »

Pendant que ce monsieur nous faisait l'histoire de la maladie de son cheval et de l'insuccès du traitement auquel ce cheval avait été soumis, nous, et des yeux et du toucher, nous cherchions à nous édifier sur la nature et le caractère de cet exanthème, et quand nous fûmes assuré de sa nature, nous répondîmes : « Votre cheval, monsieur, n'a pas le farcin. — Bah! nous répliqua-t-il, et qu'a-t-il donc? — Un exanthème de sang produit par le genre de nourriture auquel vous l'avez soumis; et nous avons tellement le courage de notre opinion que nous allons immédiatement dételer notre cheval, qui vaut presque autant que le vôtre par rapport à son jeune âge, et nous allons le laisser manger et boire dans la même auge jusqu'à notre départ, et chaque fois que nous viendrons à votre château sa place sera à côté du vôtre. » C'est ce que nous fimes. M. Sisteron nous dit alors : « Si je ne vous connaissais pas et n'avais pas foi en votre langage, je ne le souffrirais pas, dans la crainte de compromettre la santé de votre cheval. »

Eh bien! qu'était-elle cette maladie, ce prétendu farcin? C'étaient, il est vrai, de gros boutons réfractaires au feu et aux re-

(1) Voir *Bibl. hom.*, page 229.

mèdes, qui se montraient sur toute les parties du corps et qui étaient produits par l'usage du trèfle, de la luzerne, du sainfoin que le cheval mangeait à satiété depuis longtemps.

Que fallut-il faire pour le guérir entièrement? La suppression de ce fourrage, ou son mélange avec la paille, et quelques bains. Voilà ce soi-disant farcin guéri sans médicament et presque sans frais.

Que ceux donc qui croient que le jetage et le glandage ne constituent pas la morve nous imitent et mettent à côté de leurs chevaux le cheval qui présentera ces symptômes, alors nous aurons foi en leur raisonnement.

Si nous tenons ce langage, c'est pour prendre les devants sur l'incrédulité qu'on ne manquera pas de proclamer relativement à la guérison, par l'homœopathie, de vingt-cinq chevaux (sur cinquante-cinq) affectés de la morve; presque tous les vétérinaires diront : « Si ces vingt-cinq chevaux ont été guéris, c'est parce qu'ils n'avaient pas la morve, attendu que cette maladie est incurable. »

Nous allons rapporter une partie de l'observation que nous avons publiée dans la *Clinique vétérinaire* de septembre 1867, et l'on jugera.

« En 1856, 8 août, nous fûmes chargé par M. le directeur des omnibus de la Compagnie lyonnaise, à Marseille, du traitement de ses chevaux, qui s'élevaient en moyenne de 400 à 450. En entrant dans ce service, nous trouvâmes dans ses infirmeries, indépendamment d'autres chevaux atteints de maladies ordinaires, dix-sept chevaux, parqués pêle-mêle dans une écurie particulière, jetant à pleins naseaux à droite, à gauche, tous glandés, et la majeure partie portant des ulcères sur la pituitaire; le 15 du même mois, trois autres chevaux entrèrent dans cette infirmerie morveuse.

« Eh bien! sur ces vingt chevaux, quinze de ceux qui parurent le plus affectés de la morve, c'est-à-dire chez lesquels la maladie avait le plus fait de progrès, furent, d'après l'ordre de M. le directeur, abattus les 15 et 22 du même mois sans subir aucun traitement. Quant aux cinq qui ne furent pas abattus et qui furent soumis au traitement homœopathique, deux sortirent de l'infirmerie entièrement guéris le 7 novembre de la même année.

« Les chevaux chez lesquels la morve s'est déclarée à dater du 16 août 1856, époque où nous avons commencé notre traitement homœopathique, jusqu'au 31 décembre 1857, jour de notre sortie de l'administration, s'élèvent au chiffre énorme de cinquante, dont vingt-trois sont sortis de l'infirmerie guéris par l'homœopathie, et ont été vendus aux enchères publiques ou employés au service de la Compagnie sans plus reparaître aux hôpitaux des chevaux morveux. »

Il nous semble qu'en présence de faits aussi patents, aussi bien accentués — vingt-cinq guérisons sur cinquante-cinq cas, — l'on peut bien entourer de respects cette chère homœopathie qui est venue, ne nous en plaignons pas, bouleverser toutes les doctrines médicales et mettre les faits à la place des théories plus ou moins ingénieuses que des savants, anciens et modernes, avaient fait jaillir de leur cerveau.

Si messieurs les allopathes suspectent nos paroles et veulent être complétement édifiés sur ces faits, ils n'ont qu'à s'adresser à M. le directeur actuel de cette Compagnie, le prier de compulser les registres de l'époque que nous avons désignée (du 15 août 1856 au

31 décembre 1857), et de le prier de décliner ce qui y est écrit.

. . . . . .

. . . . . .

En jetant un regard vers notre passé, nous trouvons qu'en 1852 nous étions tellement pénétré de l'efficacité de l'homœopathie contre la morve, par les heureux succès que nous avions obtenus en la mettant en pratique, que nous adressâmes, le 17 février de cette année, une lettre à M. le ministre de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, pour lui demander de faire des essais sur des chevaux morveux. Le ministre nous répondit la lettre ci-dessous, en date du 17 avril suivant :

« Monsieur,

« Par votre lettre du 17 février dernier « vous proposez, moyennant certaines con- « ditions, de faire l'essai du traitement que « vous avez découvert pour la guérison de « la morve des chevaux.

« Je regrette d'avoir à vous annoncer que « toutes les conditions étant inadmissibles « et la plupart étant inexécutables, je me « trouve dans l'impossibilité absolue d'ac- « cueillir votre proposition.

« Recevez, etc., etc. »

Nous ne nous souvenons plus, après quinze ans passés, de toutes les conditions que nous avions posées à M. le ministre; mais ce que nos souvenirs nous suggèrent de parfaitement exact, c'est que nous déclarions ne vouloir accepter aucune rémunération jusqu'à ce que des hommes de science, tels que des professeurs des écoles vétérinaires, eussent statué sur nos faits et gestes; seulement nous demandions à être exempté de tous frais de nourriture, d'entretien, de soins, de logement des chevaux soumis à notre expérimentation. Était-ce trop exiger?

Toujours est-il que, la réponse de M. le ministre ne nous ayant pas été favorable, nous nous renfermâmes dans un silence complet, sans nous décourager pourtant et sans cesser de poursuivre nos travaux, espérant toujours qu'une occasion se présenterait de prouver nos affirmations par des faits.

Cette occasion se présenta en 1856, quand nous fûmes appelé à donner nos soins aux chevaux de la Compagnie lyonnaise, et nos espérances furent comblées, comme le prouve surabondamment le tableau que voici (1).

Eh bien! si sur cinquante-cinq chevaux affectés de la morve, vingt-cinq ont été guéris dans le premier essai, quel résultat ne serait-on pas en droit d'attendre si les expériences étaient faites sur une plus grande échelle et avec une pleine liberté d'action?

(1) Voir le tableau à la page suivante.

Tableau des chevaux morveux traités et guéris par l'homœopathie à l'administration de la Compagnie lyonnaise, à Marseille, depuis le 16 août 1856 jusqu'au 31 décembre 1857, sur un total de cinquante-cinq.

NUMÉROS MATRICULES.	ENTRÉS MALADES.	SORTIS GUÉRIS.	OBSERVATIONS.
	1856	1856	(Tous les chevaux ci-dessous ont été vendus aux enchères publiques.)
586	8 août.	7 novembre.	
109	8 août.	7 novembre.	
378	1er septembre.	14 septembre.	Vendu le 29 juillet 1858.
489	7 septembre.	4 novembre.	Vendu le 26 novembre 1856.
338	11 septembre.	7 novembre.	Vendu le 14 septembre 1859.
230	13 septembre.	18 novembre.	
513	6 décembre.	20 décembre.	Vendu le 14 septembre 1857.
337	23 décembre.	22 janvier 1857.	Vendu le 18 octobre 1859.
	1857	1857	
361	20 janvier.	27 février.	Vendu le 13 novembre 1857.
426	27 février.	19 mars.	Vendu le 15 janvier 1858.
583	23 mars.	12 avril.	Vendu le 7 mai 1857.
482	1er avril.	7 mai.	Vendu le 13 novembre 1857. (Ce cheval est entré deux fois à l'infirmerie.)
392	3 avril.	22 avril.	Vendu le 4 mai 1857.
150	30 avril.	25 mai.	
260	15 mai.	14 juillet.	Vendu le 10 avril 1857.
421	21 juillet.	10 août.	Vendu le 10 août 1857. (Entré deux fois à l'infirmerie.)
756	23 juillet.	31 juillet.	Vendu le 10 août 1857.
277	8 août.	10 août.	Vendu le 10 août 1857.
1638	4 octobre.	11 décembre.	
1580	8 octobre.	19 octobre.	Vendu le 6 novembre 1857.
259	18 octobre.	1er novembre.	Vendu le 18 octobre 1860.
117	4 novembre.	10 décembre.	Vendu le 11 janvier 1858.
1406	7 décembre.	21 décembre.	Vendu le 22 décembre 1857.

(*A continuer.*) COURDOUAN.

L'HISTOIRE THÉRAPEUTIQUE

DES EAUX MINÉRALES

confirme la loi homœopathique

« La puissance curative des médicaments est fondée sur la propriété qu'ils ont de faire naître des symptômes semblables à ceux de la maladie. »

Ainsi parle Hahnemann dans son *Organon* (page 126, trad. Jourdan, 2e édition).

Déjà il avait dit : « Le seul infaillible « oracle de l'art de guérir, l'expérience « pure, nous apprend, dans tous les essais « faits avec soin, qu'en effet le médicament « qui, en agissant sur des hommes bien por- « tants, a pu produire le plus de symptômes

« semblables à ceux de la maladie dont on se « propose le traitement, possède réellement « aussi, lorsqu'on l'emploie à des doses « suffisamment atténuées, la faculté de dé- « truire d'une manière prompte, radicale et « durable l'universalité des symptômes de « ce cas morbide, c'est-à-dire la maladie « présente tout entière; elle nous apprend « que tous les médicaments guérissent les « maladies dont les symptômes se rappro- « chent le plus possible des leurs, et que « parmi ces dernières il n'en est aucune « qui ne leur cède.

« Ce phénomène repose sur la loi natu- « relle de l'homœopathie, loi méconnue jus- « qu'à présent, quoiqu'on en ait eu quelque « vague soupçon, et qu'elle ait été, DANS « TOUS LES TEMPS, le fondement de toute « guérison véritable, savoir : *qu'une affec- « tion dynamique, dans l'organisme vivant, « est éteinte d'une manière durable* par une « autre affection, *lorsque celle-ci, sans être « de même espèce qu'elle, lui ressemble beau- « coup quant à la manière dont elle se mani- « feste.* »

La loi des semblables est donc une vérité de fait.

C'est une loi de la nature.

L'observation, qui en médecine a toujours devancé la science, l'a prouvée par des milliers de faits, DANS TOUS LES TEMPS.

Pourquoi la discuter? Elle n'est pas sujette à discussion, elle est toute pratique.

« Le fait est positif, peu nous importe la « théorie scientifique de la manière dont « il a lieu. *J'attache peu de prix aux expli- « cations que l'on pourrait essayer d'en « donner.* » (Hahnemann, *Organon*, p. 126.)

Tout médicament appliqué à une maladie dont il n'est pas susceptible de reproduire l'image ressemblante sur l'homme à l'état sain n'aboutit à rien qu'à de simples palliations, ou trop souvent à des dangers plus grands que ceux de la maladie elle-même.

Tout médicament, au contraire, appliqué à une maladie dont il est susceptible de reproduire à volonté l'analogue, exerce une efficacité curative d'une manière prompte, radicale et durable

C'est la loi des semblables qui a présidé à toutes les cures obtenues jusqu'à ce jour.

En dehors de cette loi, il n'y a jamais eu de guérisons constatées.

Aux plus érudits nous portons le défi de nous en montrer un seul exemple.

Les eaux minérales ont guéri dans tous les temps.

Elles ont guéri, elles guérissent encore et elles guériront toujours, toutes les fois qu'elles seront appliquées en vertu de la loi des semblables.

Examinons rapidement.

Pfeffers, Loëche, Baden (en Suisse), Schinznach, ont leur exanthème thermal, tout le monde le sait par l'histoire de la *poussée;* tout le monde sait aussi que c'est à ces eaux que l'expérience nous oblige à réclamer la cure des exanthèmes divers, tels que l'*eczema*, l'*herpès* l'*impetigo*, le *psoriasis*, l'*urticaire*, l'*érysipèle chronique*, le *pityriasis versicolor*, etc., etc.

« L'action physiologique des eaux de « Schinznach est diverse (1). — La peau se « contracte et devient rugueuse ; — la peau « se congestionne, rougit fortement, devient « plus chaude et se couvre d'une légère trans- « piration. — On voit au bout de quatre à « à cinq jours la peau se couvrir d'une érup-

(1) Notice sur les eaux thermales sulfureuses de Schinznach (Suisse), canton d'Argovie), par le Dr Aimé Robert, rédacteur en chef de la *Revue d'hydrologie médicale française et étrangère*, etc. (Strasbourg, 1865.)

« tion particulière (pages 31 et 32). — La « poussée est une éruption de la peau, qui « peut se montrer sous des formes diverses « (page 33). — Dans les cas légers, l'irri- « tation de la peau ne se manifeste que par « une rougeur légère qui disparaît immédia- « tement après le bain. Chez les sujets san- « guins la coloration devient plus foncée, « écarlate même (effets physiologiques), « mais au sortir du bain l'on voit apparaître « peu à peu des taches blanchâtres qui s'é- « tendent graduellement, et la peau (effets « curatifs) reprend au bout de peu de temps « sa coloration normale.

« D'autres fois, la congestion cutanée « devient plus forte et ne disparaît plus « complétement au sortir du bain ; le pouls « s'accélère ; un peu de fièvre se déclare. « La peau devient sèche, brûlante, rouge et « sensible, puis se couvre de petites éle- « vures vésiculeuses ; le malade éprouve de « la lassitude et de légers mouvements fé- « briles ; l'urine se trouble ; la soif augmente ; « quelquefois l'appétit est diminué et le « sommeil agité. —(Effets physiologiques.) « —Cette période dure quelques jours, puis « la fièvre éruptive diminue, l'épiderme se « dessèche, une assez vive démangeaison « se fait sentir, jusqu'à ce qu'une desquam- « mation farineuse ou furfuracée mettre fin « (Effets curatifs) à cet ensemble de symp- « tômes et ramène la peau à son état nor- « mal. (Page 35.)

« Un phénomène qui se présente chez « certains malades à la suite de l'usage des « bains de Schinznach, c'est une conjonc- « tivite assez forte quelquefois et accompa- « gnée souvent d'une légère photophobie. « (Effets physiologiques, page 36.)

« (Effets curatifs, page 61.) Administrée « contre la photophobie, les taies de la « cornée, la conjonctivite scrofuleuse, elle « (l'eau de Schinznach) rend d'excellents « services.

« Chez les femmes, la menstruation se « présente ordinairement plus tôt et plus « abondante qu'habituellement. (Effets phy- « siologiques, page 33.)

« (Effets curatifs.) —Si la chlorose se pré- « sente d'emblée, si l'anémie est produite « par des hémorragies répétées sans lé- « sions organiques, si les troubles de la « menstruation ne sont que le résultat d'une « faiblesse ou d'une torpeur utérine, les « eaux de Schinznach peuvent les guérir, « quoi qu'elles ne contiennent pas de fer. « (Page 57.)

« L'eau de Schinznach prise en boisson « active singulièrement la sécrétion uri- « naire. (Page 36.) — Les catarrhes de la « vessie sont aussi promptement et heureu- « sement modifiés par l'usage de l'eau. « (Page 52.)

« La sécrétion bronchique est augmentée « et les mucosités exspuées sont jaunâtres et « épaisses. (Page 36.) — La laryngite chro- « nique, ainsi que les affections chroniques « des bronches et de l'appareil pulmonaire, « telles que bronchite, asthme, dilatation « des bronches, etc., se trouvent modifiées « favorablement par l'administration des « eaux de Schinznach. (Page 52.)

« Quelquefois l'appétit est un peu dimi- « nué ; quelquefois encore il y a une légère « constipation. (Page 36.) — Une foule de « maladies de l'estomac, telles que dyspe- « psie, pyrosis, etc., se trouvent bien de « l'emploi des eaux de Schinznach. » (P. 56.)

Les guérisons qu'on obtient à Schinznach sont donc des guérisons homœopathiques.

C'est prouvé.

Et ajoutons, pour le plus grand bien de

nos lecteurs, que les guérisons s'obtiennent d'autant plus aisément qu'on emploie ces eaux à des doses suffisamment atténuées.

Dr A. Chargé.

(*A continuer.*)

BIBLIOGRAPHIE

—

ÉTUDES
SUR LES EAUX MINÉRALES
DE CAUTERETS
(Hautes-Pyrénées)

PAR

Le docteur A. COMANDRÉ,

Médecin consultant à Cauterets, ancien médecin des épidémies.

Nous recommandons à nos confrères la lecture de ce travail remarquable, et, pour exciter plus vivement leur curiosité, nous citons les pages suivantes : A. C.

« La fièvre thermale s'exprime par des symptômes généraux et des symptômes locaux.

« Tous les auteurs qui se sont occupés de l'action des eaux minérales sur l'organisme ont donné, sous des noms divers, des tableaux de symptômes qui sont l'expression de fièvres plus ou moins intenses et variées dans leurs modes.

« Page 159, M. Gigot-Suart s'exprime ainsi : « L'action exercée par nos eaux sur « les voies respiratoires est, comme pour « les autres organes que ces eaux modifient, « physiologique ou pathologique; c'est-à-« dire qu'elle se limite à une simple stimu-« lation, ou qu'elle va jusqu'à la congestion « et même l'inflammation. Dans le premier « cas, elle se manifeste par l'augmentation « des sécrétions de la muqueuse bron-« chique, une faible sensation de chaleur « et de constriction du côté de la trachée et « du larynx, avec quelques picotements qui « provoquent la toux et l'expectoration. Ces « phénomènes apparaissent quelquefois dès « le commencement de l'emploi des eaux, « pour cesser ensuite ; d'autres fois au bout « d'un certain temps seulement. Dans le « second cas, les modifications morbides « commencent ordinairement sur les por-« tions de la muqueuse qui se rapprochent « le plus de l'air extérieur, et s'étendent « successivement vers les parties profondes. « C'est ainsi que le coryza précède souvent « la laryngite, que celle-ci précède la bron-« chite, et qu'enfin à la bronchite succèdent « les congestions pulmonaires et l'hémo-« ptysie. »

« C'est donc bien clair. Les phénomènes pathogénétiques des eaux sulfureuses sur les organes respiratoires sont calqués sur le tableau pathologique des maladies de ces organes. Ajoutons que si ces phénomènes ne sont pas également intenses chez les divers sujets, ils n'ont par cela même que plus d'analogie avec ceux des maladies naturelles. Celles-ci, on le sait, ne sévissent pas avec la même intensité chez chacun.

« Voyons l'opinion de M. Pidoux, inspecteur des Eaux-Bonnes, sur cette question intéressante et importante au superlatif : « L'action pathogénétique de l'eau ther-« male se traduit par une susceptibilité ca-« tarrhale toute nouvelle; on se trompe-« rait en effet si on attribuait uniquement « cette susceptibilité particulière aux cir-« constances météorologiques nouvelles « dans lesquelles se trouvent les sujets. « L'invasion de ces affections catarrhales « est très-aiguë, très-franchement aiguë. « C'est autre chose qu'une exaspération de « la phlegmasie chronique des bronches. « On sent là une manifestation morbide « moins personnelle.

« La dyspnée est congestive et les pou-« mons fluxionnés. La céphalalgie, l'injec-« tion vultueuse des traits, la toux rauque,

« le coryza, la chaleur halitueuse, la fièvre « saine et de bon caractère, la courbature, « l'accablement léger, l'anorexie et l'urine « des fébri-phlegmasies éphémères, tout « annonce que le malade est placé sous une « influence pathogénétique récente et su- « perficielle.

« Mais, en toutes choses, c'est la fin qu'il « faut voir. Comment va se terminer cette « scène? A Paris, si nous observions de pa- « reils accidents chez nos malades à affec- « tions chroniques de la poitrine plus ou « moins graves, nous tremblerions de voir « ces affections surexcitées dans leurs ten- « dances les plus fâcheuses; c'est pour cela « que nous évitons, par tous les moyens « possibles, les bronchites, les congestions « pulmonaires et les irritations de poitrine « de tout genre chez nos malades; c'est « pour cela que nous faisons habiter le Midi « pendant l'hiver. Nous savons trop quelle « influence funeste ont sur leurs catarrhes, « leurs asthmes, leurs phthisies, ces mou- « vements fluxionnaires des poumons.

« Eh bien, il en est tout autrement de nos « grippes thermales. J'avoue qu'avant d'a- « voir appris à les connaître, j'en étais ef- « frayé. Je m'attendais à leur voir produire « sur les maladies chroniques de la poitrine « des effets désastreux que j'avais eu tant « de fois l'occasion d'observer ailleurs dans « toutes les classes de la société. Je fus « heureusement détrompé. La grippe ther- « male parcourt rapidement, franchement, « ses périodes. Elle marche à côté de l'af- « fection chronique, si je peux ainsi dire, « sans s'y ajouter, sans la précipiter.

« Elle finit brusquement, avec netteté, « comme elle a commencé. Il n'en reste « rien, qu'une tolérance désormais plus « grande pour le traitement hydro-minéral « et une susceptibilité à contracter des « rhumes, qui est juste le contraire de la « susceptibilité excessive pour ce genre « d'affections qu'avaient d'abord causée sur « l'économie entière et sur l'appareil respi- « ratoire en particulier les premières im- « pressions de la médication sulfureuse « thermale.

« Le malade peut, à dater de ce moment, « prendre impunément des doses beaucoup « plus élevées d'eau minérale et s'exposer « à des intempéries qui eussent infaillible- « ment déterminé chez lui des rhumes pro- « longés avant la médication et ses effets « pathogénétiques.

« Si je ne devais pas m'interdire en ce « moment de traiter la question de théra- « peutique, qui correspond pourtant d'une « manière si étroite à ma question de ma- « tière médicale, je dirais que la susceptibi- « lité catarrhale chronique à laquelle tant « de personnes sont sujettes, et qui est une « des affections qu'on traite le plus effica- « cement aux Eaux-Bonnes, comme à Cau- « terets, n'a pas de contre-maladie théra- « peutique plus sûre que la susceptibilité « catarrhale franche et passagère qu'im- « prime à l'économie la médication sulfu- « reuse thermale. »

Voilà un tableau qui rendrait jaloux le plus radical des disciples de la doctrine des semblables.

« M. Gigot-Suard, qui cite aussi ce passage en s'y associant, ajoute : « Outre ces « symptômes, il y en a d'autres, qui sont : « sensation douloureuse de chaleur et d'é- « rosion au niveau du larynx et sous le ster- « num; dyspnées quelquefois très-profon- « des; toux sèche et fréquente; douleurs « vagues dans la poitrine, principalement « sous les clavicules; fièvre plus ou moins « intense. » Ce sont là pour M. Gigot-Suart les signes de la *saturation* thermale.

« Voici comment M. Pidoux (page 239) traduit ces mêmes signes : « Une sensation « de chaleur âcre éprouvée par les malades « vers le larynx et l'isthme guttural, une « toux sèche particulière, étranglée, avec « une obstruction de l'entrée des voies res- « piratoires qui fait croire aux malades à « l'existence d'un corps étranger plus ou

« moins volumineux arrêté dans ces par-
« ties; un peu de dyspnée accompagnée
« aussi d'une sensation de resserrement du
« thorax; des douleurs vagues dans la poi-
« trine, principalement sous les clavicules:
« voilà pour les signes pathogénétiques lo-
« caux. »

« Cette saturation, comme ces auteurs la nomment, n'est absolument que les signes pathognomoniques élevés à une plus haute puissance d'expression.

« Suivant M. Pidoux, dit encore M. Gigot-
« Suart, il y a encore des *hémoptysies ther-*
« *males* qui sont aux hémoptysies com-
« munes ou symptômatiques de la phthisie
« ce que les bronchites thermales sont aux
« bronchites simples, et quelquefois tuber-
« culeuses, à côté desquelles elles viennent
« se jeter. Cette distinction, qui paraîtra
« peut-être subtile, est réelle; mais com-
« ment l'établir lorsque le crachement de
« sang se déclare chez un phthisique?
« M. Pidoux se contente de dire que les
« hémoptysies thermales *ont le cachet de*
« *leur cause*, sans nous apprendre en quoi
« il consiste..... »

Il est à regretter, en effet, que M. Pidoux n'ait pu nous faire toucher du doigt, en les caractérisant par des symptômes pathognomoniques, le *cachet de la cause* de ces hémoptysies thermales. Il n'est pas improbable que l'habile observateur qui a su si bien dessiner les caractères des grippes, bronchites et laryngites thermales, ne nous dise bientôt les caractères des hémoptysies de même origine. — Ne peut-on d'ores et déjà les différencier en s'entourant de tout ce qui a servi à caractériser les autres accidents pathogénétiques? Ainsi, comme la grippe thermale, l'hémoptysie de même origine parcourra rapidement, franchement, ses périodes. Elle finira brusquement, comme elle aura commencé. Il ne restera pas trace de son passage. Cette hémoptysie, conséquence d'une intoxication minérale, n'éclatera pas assurément d'une manière spontanée. Avant sa venue, la fièvre thermale, la toux, la bronchite, l'état fluxionnaire du poumon, auront averti l'observateur attentif qui a lieu de craindre.

Il est donc reconnu que l'action pathogénétique des eaux peut s'élever jusqu'à l'hémoptysie. D'après les idées exposées par M. Pidoux lui-même, elles doivent la guérir.

En somme : la fièvre thermale peut présenter les symptômes les plus divers. La première observation ci-dessus est un exemple de fièvre thermale se traduisant par un trouble cérébral; la deuxième offre les prodromes d'une fièvre éruptive; la troisième, une leucorrhée et un rhumatisme; la quatrième, un lombago avec orchites, etc.

Véritable protée, la fièvre thermale semble se voiler sous les symptômes de toutes les autres fièvres.

C'est bien ce qui rendrait difficile son diagnostic, si heureusement sa marche, son évolution et surtout son traitement n'en dévoilaient vite la nature. C'est à la fièvre thermale que peut être appliqué l'aphorisme : *Naturam morborum curationes ostendunt.*

VARIÉTÉS.

—

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE DU NORD DE L'ANGLETERRE.

La réunion annuelle de cette société a eu lieu à Hull, le 8 du mois dernier.

Les minutes du dernier meeting une fois lues, le secrétaire présente une lettre du Dr Dunham, de New-York, dans laquelle celui-ci invite les sociétés d'Angleterre à se réunir, afin de former une association homœopathique nationale sur le principe de l'Institut homœopathique américain. On décide que le Dr Dunham sera informé que la Société britannique conduisant parfaitement au but d'une société nationale pour l'Angleterre, l'association du Nord ne pourrait

prendre aucune initiative en cette matière; en même temps, l'association exprime sa conviction que la Société britannique d'homœopathie obtiendrait des résultats bien plus sérieux si l'on établissait des meetings annuels dans l'une des grandes villes de chaque province.

Le Dr Ryan, de Sheffield, lit un mémoire excellent et éloquent *sur le mouvement qui s'opère actuellement parmi nos confrères allopathes à la recherche de la loi thérapeutique.*

Le Dr Wilson lit, de son côté, un mémoire *sur les médicaments concentrés.*

On décide ensuite que le prochain meeting sera convoqué à Bradford.

(Les membres et les amis ont dîné ensemble dans la soirée.)

(*The Monthly homœopathic Review*, juin 1868.)

*
* *

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE DU CENTRE DE L'ANGLETERRE.

Le meeting trimestriel de cette société a eu lieu le 28 avril 1868, à Horton-House, résidence du Dr Sharp. Rugby.

Mr Clifton, de Northampton a lu un mémoire intitulé : *Notes sur les médicaments avec des exemples relativement à leurs modes d'action.*

La prochaine réunion aura lieu à Birmingham le premier vendredi de juillet. Le Dr Sharp fera une lecture.

*
* *

UN AVIS SALUTAIRE AUX CULTIVATEURS.

L'expérience démontre que les grains de blé dégagent une grande quantité d'acide carbonique; c'est pourquoi il est dangereux d'entrer dans les endroits où le blé est enfermé sans prendre la précaution de renouveler l'air.

Un cultivateur du Petit-Courcelles conservait son blé dans un silo, et il y était entré pour en tirer une certaine quantité de grain. Comme il ne revenait pas, sa femme, inquiète, alla à sa recherche et finit par le retrouver sans mouvement. Elle appela au secours, on accourut; mais les tentatives faites pour le ranimer restèrent infructueuses, et un médecin appelé en toute hâte ne put que constater le décès par asphyxie carbonique.

(Le *Messager de la semaine*, numéro du 4 juillet 1868, page 310, 3e colonne.)

*
* *

AVIS AUX BAIGNEURS.

Au moment où les baignades en pleine eau deviennent générales, il est bon de rappeler les dangers que doivent éviter les baigneurs.

Ce sont d'abord les plantes aquatiques, longues, minces, souples, véritables rubans s'élevant du fond de l'eau, se penchant toutes dans le même sens, obéissant au moindre mouvement, et qui, lorsqu'on jette sur elles quelque objet, s'agitent, ondulent, se tordent dans tous le sens et s'enroulent comme des serpents.

La sensation première que font éprouver ces herbes filandreuses et gluantes est désagréable; il faut se rendre maître de ce sentiment, et avant tout ne pas fuir, mais rester immobile et se maintenir à la surface de l'eau, parce que, plus on est enfoncé, plus les herbes deviennent abondantes.

Il faut donc faire la *planche*, qui ne nécessite qu'une légère agitation des mains, ou rester sur le ventre, prendre une longue respiration et plonger la tête dans l'eau, en la relevant de temps en temps pour reprendre haleine. On flotte comme un liége, et, peu à peu, on s'éloigne des plantes.

Le second danger est le *tourbillon.* Il vous engloutira, mais il vous rejettera de lui-même. C'est l'affaire de quelques secondes.

Enfin, il y a la *crampe.* La crampe paralyse les mouvements du nageur. Il doit, dans ce cas, se mettre sur le dos et se maintenir avec les mains, en contractant peu à peu son pied pour le porter en avant, comme fait un homme qui veut marcher sur les talons.

On le voit, la principale qualité d'un nageur est le sang-froid, et il est bon de s'habituer d'avance à voir le danger sans se troubler. C'est le meilleur et le plus sûr moyen de s'en tirer.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

A PROPOS DE LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Spécialement de la Médecine.

—

Monsieur le Rédacteur en chef
de la *Bibliothèque homœopathique*,

Je n'ai pu lire que hier les débats au sein du Sénat à propos de la liberté de l'enseignement supérieur ; c'est ce qui vous explique pourquoi mes réflexions sur ce grand sujet vous parviennent si tardivement. Je me suis décidé néanmoins à les écrire et à vous les adresser, parce que tout n'a pas été dit dans cette longue discussion, et que l'on n'a pas mis en lumière, par une confusion qui tient à une omission des points capitaux en litige, ce qu'il importe au public de connaître pour se faire une opinion motivée sur cette question capitale.

Vous avez très-énergiquement et très-logiquement revendiqué, au nom de la dignité de la science, la liberté pour le disciple de Hahnemann de faire connaître sa méthode ; vous avez démontré l'iniquité de la ligue formée contre nous par des adversaires systématiques qui se bornent à railler, à décrier, à calomnier, sans se donner la peine de vérifier nos assertions. Ce que j'ai en vue aujourd'hui, c'est de relever les contradictions et les erreurs dont fourmillent les arguments des amis et des adversaires de la liberté d'enseignement, c'est de montrer la Faculté de Paris, ne subordonnant ni ses actes ni ses tendances à ses prétentions et à ses doctrines ; c'est enfin de revendiquer les bénéfices des déclarations si catégoriques de MM. les professeurs de la Faculté de Paris et de M. le ministre de l'instruction publique.

Les honorables argumentateurs du Sénat examinant les doctrines de la Faculté de Paris n'ont pas fait ressortir le point le plus important pour le public, c'est que la méthode expérimentale, qui est la haute prétention des professeurs sans exception, n'est par eux appliquée qu'aux faits anatomiques, physiologiques, chimiques et physiques. Or la médecine n'est pas tout entière dans les sciences auxquelles ressortissent ces faits ; elle est surtout et essentiellement dans la thérapeu-

tique, dans l'art de guérir, couronnement et sanction des études préalables, sans lequel toutes les curiosités du scalpel, de la cornue et de l'alambic, ne sont que lettres mortes et font tomber le savant dépourvu des moyens méthodiques de rétablir la santé au rang d'un artiste plus ou moins bien doué.

Or, c'est précisément en thérapeutique, c'est précisément en cette matière indispensable de la médecine, que l'École de Paris repousse la méthode expérimentale, dont elle se fait un commode drapeau pour toutes les branches préparatoires du grand art de guérir.

« De nos jours, dit M. le doyen Wurtz, la médecine, voulant mériter le nom de science, commence par établir des faits, et après avoir tiré de ces faits les conséquences immédiates, prochaines, elle ne s'élève à des inductions plus générales qu'à la condition que la base, affermie, permette l'accès des hauteurs. »

« Pour trouver la vérité, dit M. Claude Bernard (*Du Progrès dans les sciences physiologiques*), il suffit que le savant se mette en face de la nature, qu'il l'interroge librement, en suivant la méthode expérimentale, à l'aide de moyens d'investigation de plus en plus parfaits, et je pense que dans ce cas le seul système philosophique consiste à ne pas en avoir. »

Enfin, M. le professeur Sée dit: « J'affirme que la médecine expérimentale, que la médecine vraiment scientifique, qui n'a rien à démêler avec l'art et la fantaisie, que cette médecine creusera des ornières assez profondes pour que l'art y disparaisse complétement. »

Avec de pareils principes si solennellement posés, car ils ont servi de profession de foi dans la bouche du commissaire du gouvernement, ne semblerait-ils pas que la réforme de Hahnemann, uniquement fondée sur la méthode d'observation, dût être enseignée, adoptée dans les chaires de ces illustres expérimentateurs? N'est-on pas justifié de conclure que, puisque M. Claude Bernard s'est élevé à la tête de la physiologie par ses belles recherches sur la structure et les fonctions du foie et du pancréas, Hahnemann, qui a jeté les bases indestructibles d'une matière médicale, fondée sur l'expérience, et a renversé les fantaisies et l'art imaginatif des thérapeutistes théoriciens dans le gouffre des hypothèses, Hahnemann, dis-je, devrait avoir sa statue dans la cour d'honneur de la Faculté, et son buste en face de la chaire de M. Sée? Mais la logique la plus rigoureuse dans ses prétentions ne met pas à l'abri des contradictions, quand ses notions sont obscurcies par le préjugé, par l'esprit de secte et par l'orgueil. L'École expérimentale de Paris repousse la thérapeutique expérimentale de Hahnemann, et elle se tire de cette inconséquence en se rejetant sur l'impossibilité des petites doses.

Cependant cette science expérimentale de la Faculté de Paris ne refuse pas d'admettre le monde microscopique des infiniment petits; elle se fait même un titre de gloire d'avoir découvert, grâce à ses appareils d'optique de plus en plus perfectionnés, un microcosme non moins étonnant dans ses lois et ses organismes que le monde connu de l'œil non armé des verres grossissants. De quel droit rejette-t-elle l'infinie divisibilité du médicament?

M. le doyen Wurtz proteste que « la Faculté de Paris ne redoute point la liberté de l'enseignement en se maintenant dans la voie purement médicale, mais elle demande énergiquement pour ses programmes scienti-

fiques la liberté des doctrines, et pour ses membres le premier droit des citoyens : la liberté de conscience. »

Ces doctrines sont irréprochables en théorie ; mais, dans l'application, comment la Faculté de Paris, si libérale en paroles, se justifiera-t-elle de ses persécutions contre les homœopathes, de leur exclusion systématique des sociétés médicales et des concours pour les places de médecins des hôpitaux, où cependant J.-P. Tessier a laissé des traces lumineuses de sa pratique conforme aux lois expérimentales découvertes par Hahnemann sur l'application du remède à la maladie?

Si en fait l'École de Paris repousse la méthode homœopathique, qui a créé la véritable science de la thérapeutique ; si elle repousse l'alliance de la philosophie et de la théologie; si elle attaque un médecin, M. Frédault, qui, tentant de reconstituer l'union de la théologie et des sciences naturelles, a essayé un traité de physiologie générale conforme aux saintes Écritures, cela prouve qu'elle revendique la liberté de doctrines et la liberté de conscience pour elle et pour ses amis, mais qu'elle la refuse à son prochain. Je veux bien croire à M. Claude Bernard, à M. Sée, à M. Wurtz, à M. Broca ou à M. Axenfeld, mais à la condition que vous ne m'empêcherez pas de croire à Hahnemann si ses assertions sont marquées au coin de la vérité. Mais l'ostracisme dont la Faculté frappe Hahnemann et ses disciples prouve qu'elle n'a pas le vrai libéralisme et qu'elle n'aime pas la vraie liberté, et qu'elle relève non de l'observation, mais du préjugé, non de la liberté, mais du monopole, non de la méthode expérimentale, mais de ce que l'on a appelé prétentieusement la méthode numérique.

Accumulez des faits, élargissez démesurément la base dont vous voulez éprouver la solidité, avant d'édifier sur elle des inductions et des lois ; si vous repoussez l'explication de ces faits, si vous fermez volontairement les yeux devant la lumière que vous apporte le génie de Hahnemann, vous ne construirez jamais rien, vous n'aurez jamais le monument dont les puissantes assises sont capables de supporter les découvertes que notre maître a rendues possibles aux médecins praticiens ; vous n'avez aucun droit de revendiquer le nom de science pour un art fantaisiste où chaque médecin ne relève que de sa conscience, ne se guide que sur des appréciations, sur des hypothèses, et n'a pour se conduire ni loi, ni doctrine, ni méthode.

Vous voulez faire disparaître l'art et la fantaisie du domaine de la thérapeutique, et vous les y maintenez fatalement en écartant d'une main dédaigneuse l'expérimentation et la méthode homœopathiques.

Vos traitements, fondés sur une double hypothèse, celle de la nature de la maladie, celle des propriétés des remèdes arbitrairement classés comme toniques, altérants, purgatifs, etc., sont incertains, incapables de produire des résultats satisfaisants. En effet, la pneumomie, une maladie qui n'a rien d'inconnu ou d'inusité, semble guérir mieux par l'expectation que par vos traitements les plus énergiques, et pour guérir une simple diarrhée, vous n'avez pas de moyens sûrs et vous oscillez encore entre la diète lactée et les eaux minérales, ne sachant à quel saint vous vouer lorsqu'un symptôme un peu tenace résiste aux promesses du maître.

M. le commissaire du gouvernement, revendiquant les découvertes dues à la méthode expérimentale, dit : « L'emploi du kina, de l'ipéca, de l'antimoine, n'est dû qu'à l'expérience. » Tout médecin connaissant la méthode de Hahnemann protestera contre cette

assertion. L'École de Paris ne connaît pas plus le quinquina, l'ipéca et l'antimoine qu'au siècle de Louis XIV ; elle n'est pas plus avancée dans la connaissance de ces remèdes que le jour où un empirique préconisa le quinquina contre la fièvre intermittente, l'ipéca contre la diarrhée, et l'antimoine contre les embarras gastriques. La véritable connaissance des propriétés de ces remèdes et de tous ceux qu'emploie l'École homœopathique date de la grande découverte de Hahnemann.

L'*expérimentation* des substances médicamenteuses sur un organisme sain, tel est le point de départ méthodique du grand médecin de Koëthen. Observant les effets des poisons sur le corps humain, Hahnemann observe que les phénomènes anormaux provoqués par ces agents ressemblent à ceux d'une maladie naturelle. De cette expérience mille fois répétée, de cette méthode que tout le monde médical peut vérifier, à l'idée que les agents de maladie sont aussi les meilleurs agents de guérison par voie de similitude, il n'y avait qu'un pas, et notre pratique vérifie journellement la merveilleuse loi de thérapeutique offerte aux médecins par la méthode expérimentale.

Quand donc M. le professeur Sée, quand ses collègues de la Faculté de Paris, voudront ouvrir les yeux, nous les mettrons en possession de ce moyen si désiré d'eux, au moins théoriquement, de détruire l'art et la fantaisie, qui sont actuellement tout le domaine de la thérapeutique allopathique.

Mais nous savons ce qu'il faut penser de leur libéralisme et de leur manière d'entendre la liberté de conscience.... à leur profit. Ce n'est donc pas sur leurs promesses, si contradictoires avec leurs actes, qu'il nous est permis de compter, mais nous avons le droit de fonder de sérieuses espérances sur les paroles de M. le ministre de l'instruction publique. Rappelons-les textuellement, afin que les amis de l'homœopathie ne les perdent pas de vue.

Après avoir fait ressortir, à son point de vue, les inconvénients de la liberté pour certaines matières de l'enseignement supérieur, liberté qui entraînerait l'immixtion de la politique et de la théologie, M. le ministre ajoute :

« Mais cette contradiction n'est pas à craindre dans l'ordre des sciences qui sont enseignées à l'École de médecine. Aussi l'administration continue-t-elle de s'occuper de la préparation d'un projet de loi déjà avancé sur l'enseignement médical, et elle croit pouvoir, même en présence de la loi sur le droit de réunion, chercher la solution du problème dans le sens de la liberté..... Le gouvernement, sur la question spéciale de l'enseignement de la médecine, a depuis deux années des travaux très-considérables, des études déjà avancées, et il est bien possible que dans un avenir prochain une loi de cette nature soit présentée. »

Nous l'espérons, nous le désirons vivement, pour l'honneur de notre pays et pour le grand avantage des malades.

Dr TURREL.

DOSES INFINITÉSIMALES (1).

IV

Utilité pratique des doses infinitésimales.

(Suite.)

Guérir promptement, sûrement et agréablement, *citò*, *tutò et jucundè* (Celse), tel

(1) Voir *Bibl. hom.*, p. 233.

est le magnifique programme proposé aux médecins par les Maîtres de l'art. — Certes, celui qui le remplirait exactement dans ses trois parties serait trois fois digne de la palme décernée au poëte qui a le rare mérite de réunir l'utile à l'agréable : *utile dulci.* Hélas! où est l'enfant d'Esculape qui soit jamais parvenu à exécuter, je ne dis pas l'ensemble des conditions posées, mais une seule?... — Occupons-nous d'abord de l'*agréable*; le tour de l'utile viendra ensuite, à propos des *résultats pratiques.*

L'agrément de la drogue!... C'est à peu près comme si l'on disait : les délices de la torture; et je trouve que le trop célèbre Torquemada s'est martelé bien inutilement la tête à inventer de nouveaux supplices pour son œuvre pie, quand il pouvait puiser à pleines mains dans l'arsenal galénique. Voyez plutôt : moxas, sétons, vésicatoires, sinapismes, emplâtres, pommades, onguents, baumes de toutes couleurs et de toutes senteurs, en un mot l'immense kyrielle des dérivatifs irritants, rubéfiants, vésicants, pustuleux, caustiques, escharrotiques, etc., etc., sans préjudice des sangsues, des ventouses scarifiées, de la lancette, du bistouri, des pinces, des tenailles, du fer rouge, dit *cautère actuel*, etc., etc.; voilà pour l'*agrément de la peau*, et, quand ces agents opèrent à l'intérieur des diverses muqueuses, de la muqueuse *métro-vaginale* notamment, que la pudeur médicale devrait un peu plus souvent respecter.

Nous ne sommes pas moins riches pour le plaisir du *goût* et de l'*odorat :* tisanes, potions, sirops, juleps, électuaires, extraits, confusions, opiats, pâtes, mixtures, bols, pilules, etc., résultats de mélanges et amalgames fort savants sans doute, mais plus ou moins indigestes, fades, amers, vireux, nauséabonds, dégoûtants, puants, infects.— Je ne serai certainement démenti par aucun de mes lecteurs, et surtout de mes lectrices, en affirmant qu'ils n'ont jamais avalé une préparation officinale ou magistrale quelconque, ou subi l'action d'un *dérivatif* un peu énergique, sans faire certaines grimaces. Qui ne connaît l'odeur pénétrante, repoussante, des substances dites *fétides :* musc, castoreum, valériane, etc.; de l'ammoniaque, du chlore, du sulfure de potasse, et même du camphre et des éthers, dont on abuse tant? — Je ne parle point des révoltes de l'estomac contre la plupart de ces drogues, qu'il est loin de *tolérer* toujours, ou qui lui font souvent payer cher sa tolérance.

C'est surtout dans la médecine des *enfants* que la difficulté devient sérieuse, quand elle ne se traduit pas par une impossibilité absolue. Pauvres mères! ce n'était point assez d'avoir enfanté dans la douleur ces chers et frêles petits êtres, chair de votre chair, sang de votre sang, que vous inondez des effluves de votre tendresse, dont votre œil sympathique épie avec anxiété les moindres mouvements, l'*art* vous réserve bien d'autres souffrances que celles qu'impose la nature à votre sollicitude maternelle... — Voici venir la dentition, avec son redoutable cortége : toux, diarrhée, coliques, convulsions, etc. Le plus souvent, quelques moyens simples combinés avec des soins hygiéniques bien entendus suffiraient pour dissiper l'orage, mais le disciple de Galien intervient, qui n'entend pas que les règles de l'art soient ainsi violées et ses droits méconnus; donc, malgré la résistance opiniâtre et les cris désespérés de l'enfant, auxquelles viennent se mêler les larmes de la mère, la peau délicate et sensible du petit patient subira l'a-

gréable impression des sangsues, des sinapismes, des vésicatoires, sans compter l'*incision des gencives*, les purgatifs et autres *douceurs* de ce genre, et force restera à la loi. Mêmes scènes, à propos des fièvres éruptives, de la méningite, de la coqueluche, de la fièvre intermittente, de l'angine, du croup, de la bronchite, de la pneumonie, des affections gastro-intestinales, vermineuses, muqueuses, des exanthèmes chroniques : croûtes de lait, impétigo, teigne (pour laquelle on n'a pas encore renoncé à l'affreuse *calotte de poix*), etc. Je ne connais rien, en particulier, d'aussi cruel, d'aussi barbare, en même temps d'aussi absurde, dans la médecine de l'enfance, que le traitement du *croup* par les *cautérisations forcées*. L'impression que j'en ai ressentie, alors que, faute de connaître une médication à la fois plus douce et plus salutaire, je suivais les errements de la routine classique, a été si profondément pénible qu'elle ne s'effacera jamais de mon esprit. Quant à l'*efficacité* du procédé, mon expérience personnelle et celle des autres me mettent en mesure d'affirmer qu'il n'a jamais eu d'autre résultat que de précipiter le dénoûment fatal en aggravant les souffrances. On dit que la mode en est passée...; on aurait compris enfin qu'il n'est pas très-*rationnel* de brûler la gorge pour atteindre un mal qui siége au larynx et pénètre quelquefois jusque dans les bronches. Tant mieux, c'est un pas vers la civilisation médicale.

Maintenant, qu'il me soit permis d'adresser au lecteur, et particulièrement aux mères de famille, cette simple question : Si un homme venait vous dire : « J'ai trouvé le secret de dépouiller de leurs qualités désagréables toutes les drogues qui vous répugnent si fort, que vous avez tant de peine à avaler et à faire avaler. Préparés d'après ma méthode, le quinquina, la gentiane, le quassia, le fiel lui-même, etc., ne sont plus amers; l'assa-fœtida, le musc, la valériane, etc., ne sont plus fétides ; les substances vireuses ne sont plus nauséabondes, les acides ont perdu leur acidité, etc., en un mot, j'ai su ramener tous les médicaments fournis par les trois règnes de la nature à l'UNITÉ DE GOUT, sous forme d'un petit globule imprégné d'un arome médicamenteux capable de triompher des maladies les plus rebelles. De plus, je puis, avec ce seul petit globule, véritable Protée bienfaisant, épargner aux pauvres malades la torture extérieure des moyens dits *dérivatifs*, prodigués sans ménagement comme sans raison contre les affections internes, et même guérir sûrement toutes les maladies cutanées qui ne tiennent pas à la constitution par des racines trop profondes; » si un homme, dis-je, vous tenait sérieusement ce langage, en vous offrant la preuve expérimentale de ses affirmations, ne le béniriez-vous pas comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité? Ne l'élèveriez-vous pas au-dessus de l'inventeur de la poudre à canon, et même du *merveilleux Chassepot?* Eh bien! cet homme, ce génie providentiel, s'est rencontré : il s'appelle SAMUEL HAHNEMANN. — Et depuis trois quarts de siècle que les échos du monde entier répètent le bruit de son admirable découverte, vous n'avez rien entendu!... Et vous continuez à vous gorger, à vous *saturer* de drogues repoussantes et dangereuses, à vous torturer et à torturer les vôtres par le fer et par le feu, comme si le bienfaisant globule n'existait pas!... C'est à ne pas y croire, c'est à confondre la raison et le bon sens...

Hahnemann était profondément religieux,

quoique fort savant, et c'est au chevet du lit de ses enfants malades (1) que celui dont il implorait l'assistance avec cette foi qui transporte les montagnes lui révéla le grand secret de guérir d'une manière non pas seulement *agréable*, mais *prompte* et *sûre*, ainsi que nous allons le voir.

Il ne serait peut-être pas hors de propos, avant d'examiner cette nouvelle phase de la question, de faire connaître ce qu'en ont pensé, ce qu'en pensent aujourd'hui encore les grands Maîtres de l'art, les *princes*, anciens et modernes, de la science orthodoxe; cela pourrait me dispenser de tout autre soin. Mais il me faudrait bien vingt feuilles de ce journal pour reproduire tous les anathèmes fulminés par les enfants irrespectueux de la médecine classique contre leur vieille mère, et je n'ai que quelques colonnes à ma disposition. Que le lecteur qui désirerait s'édifier à cet égard veuille donc bien me permettre de le renvoyer à mes *Lettres au doc-*

(1) Il ne sera pas inutile, je pense, au moment où l'athéisme trône dans les chaires de nos Facultés, de faire entendre la voix austère et sympathique d'un grand génie qui croit en Dieu :

« ..... C'était un supplice pour moi de marcher toujours dans l'obscurité, avec nos livres, lorsque j'avais à traiter des malades, et de prescrire, d'après telle ou telle hypothèse, des choses qui ne doivent non plus qu'à l'arbitraire leur place dans la matière médicale. Je me faisais un cas de conscience de traiter les états morbides inconnus de mes frères souffrants par des médicaments inconnus qui, en qualité de substances très-actives, peuvent, quand ils n'ont pas le cachet d'une rigoureuse appropriation, que le médecin ne saurait leur donner, puisqu'on n'a point encore examiné leurs propres effets, peuvent si facilement, dis-je, faire passer de la vie à la mort, ou produire des affections nouvelles et des maux chroniques, souvent plus difficiles à éloigner que ne l'était la maladie primitive.

« Devenir ainsi le meurtrier ou le bourreau de mes frères était pour moi une idée si affreuse et si accablante que, dans les premiers temps de mon mariage, je renonçai à la pratique, pour ne plus m'exposer à nuire, et m'occupai exclusivement de chimie et de travaux littéraires.

« Mais j'eus bientôt des enfants. Des maladies graves vinrent fondre sur ces êtres chéris, qui étaient ma chair et mon sang. Mes scrupules redoublèrent en voyant que je ne pouvais leur procurer un soulagement certain.

« Où trouver des secours assurés, avec notre théorie des médicaments, qui ne repose que sur de vagues observations, souvent même sur de pures conjectures, avec ces innombrables doctrines des maladies qui remplissent nos nosologies?....

« Peut-être est-il dans la nature même de la médecine, comme l'ont déjà dit plusieurs grands hommes, de ne pouvoir s'élever à un plus haut degré de certitude..... — Blasphème! idée honteuse! m'écriai-je en me frappant le front. Quoi! la sagesse infinie de l'Esprit qui anime l'univers n'aurait pu produire des moyens d'apaiser les souffrances causées par les maladies, auxquelles il a cependant permis de venir affliger les hommes! — La souveraine bonté de celui qui pourvoit avec une sollicitude paternelle aux besoins de tous les êtres animés n'aurait pas voulu que l'homme, fait à son image et pénétré de son souffle divin, pût trouver dans l'immensité des choses créées des moyens propres à le débarrasser de souffrances souvent pires que la mort! Le Père de tout ce qui existe verrait de sang-froid le martyre auquel les maladies condamnent la plus chérie de ses créatures, et il n'aurait pas permis au génie de l'homme, qui, cependant, rend tout possible, de trouver une manière sûre et facile d'envisager les maladies sous leur véritable point de vue, et d'interroger les médicaments, pour arriver à savoir dans quel cas chacun d'eux peut être utile pour fournir un secours réel et assuré! — J'aurais renoncé à tous les systèmes du monde plutôt que d'admettre un tel blasphème.

« Non! Il y a un Dieu, un Dieu bon, qui est la bonté et la sagesse mêmes. — Il doit donc y avoir aussi un moyen, créé par lui, d'envisager les maladies sous leur véritable point de vue et de les guérir avec certitude, un moyen qui ne soit pas caché dans des abstractions sans fin et dans des hypothèses dont l'imagination seule fait les frais.

« Mais pourquoi ce moyen n'a-t-il point été trouvé, depuis vingt-cinq siècles qu'il y a des hommes qui se disent médecins? — C'est sans doute parce qu'il est trop près de nous et trop facile; c'est parce qu'il ne faut, pour y arriver, ni brillants sophismes, ni séduisantes hypothèses.

« Bien! me dis-je. Puisqu'il doit y avoir un moyen sûr et certain de guérir, tout comme il y a un Dieu, le plus sage et le meilleur des êtres, je quitterai le champ ingrat des explications ontologiques, je n'écouterai plus les opinions arbitraires, avec quelque art qu'elles aient été réduites en systèmes; je ne m'inclinerai plus devant l'autorité de noms célèbres, mais je chercherai tout près de moi, où il doit être, ce moyen auquel personne n'a songé, parce qu'il était trop simple, parce qu'il ne paraissait point assez savant, parce qu'il n'était point entouré de couronnes pour les maîtres dans l'art de construire des hypothèses et des abstractions scolastiques. »

teur Bretonneau (1), où j'ai rassemblé un certain nombre de citations fort curieuses, qui le conduiront certainement à la conclusion que voici : neuf médecins allopathes sur dix, c'est-à-dire tous ceux qui possèdent un certain degré d'intelligence, ne croient pas à leur métier... — Comme c'est consolant pour les malades!... Heureusement ils ne sont pas dans le secret des dieux.

Si, d'une part la *politique*, de l'autre l'*esprit de corps*, tout aussi aveugles, tout aussi égoïstes, tout aussi anti-libéraux l'un que l'autre, avaient pu permettre la création d'hôpitaux homœopathiques en France, nous n'aurions pas besoin de passer la frontière pour aller chercher à l'étranger les éléments du problème à résoudre. — La politique! qu'a-t-elle donc à faire ici? me direz-vous. — Vous allez le savoir, cher lecteur : Il y a, en France, une grande Académie de médecine, trois Facultés, quarante Ecoles secondaires, deux fois autant de sociétés ou petites académies départementales, indépendamment des écoles spéciales de chirurgie militaire et de marine, plus vingt-cinq mille praticiens de tout grade, répandus sur tous les points du territoire, et réunis, sous le nom et le prétexte de *Société de secours mutuels*, en un faisceau homogène obéissant au mot d'ordre d'une direction occulte. Or, songez que tous les membres de cette nombreuse corporation exercent, à divers titres, une influence plus ou moins considérable dans leurs résidences respectives, les uns comme fonctionnaires ou administrateurs, les autres par leur position de fortune, leur famille, leur entourage, etc., tous par leur profession; et rappelez-vous qu'il y a dans chaque commune de l'Empire une *urne électorale* qui fonctionne souvent... — Vous comprendrez alors, j'espère, comment le corps médical, ainsi constitué, ainsi discipliné, est devenu une puissance formidable avec laquelle certains gouvernements doivent compter, et pourquoi l'homœopathie a été privée jusqu'ici du droit de guérir là où l'on fait justement le contraire, ainsi que nous allons arithmétiquement le démontrer.

Dr CHAUVET.

(*A continuer.*)

(1) *L'Avenir de l'homœopathie*, Lettres au docteur Bretonneau, 10e lettre.

MATIÈRE MÉDICALE.

Hydrastis du Canada (2)

(HYDRASTIS CANADENSIS).

Cette substance végétale n'a pas de propriétés narcotiques; elle est très-légèrement astringente, et remarquable par une saveur très-prononcée et par la quantité de matière colorante qu'elle contient.

C'est dans la racine que résident les parties actives du médicament.

On l'emploie sous forme de teinture alcoolique ou de trituration avec du sucre de lait. Trois sels, désignés sous les noms de *muriate*, *sulfate* et *iodure* d'*hydrastine*, ont été prescrits dans un certain nombre de cas; mais je ne sache pas qu'il y ait eu à propos de ces sels d'expériences suivies.

L'hydrastis agit énergiquement sur les membranes muqueuses.

Les membranes muqueuses exposées à l'air libre, telles que celles qui tapissent les

(2) Extrait d'un mémoire lu dans la dernière séance semestrielle de l'Académie de médecine homœopathique de Massachussets. (*The New England medical Gazette*, Boston, vol. III, n° 1, page 3.)

yeux, les fosses nasales, la bouche et la gorge, sont principalement affectés par ce médicament, qui n'en agit pas moins sûrement sur les membranes muqueuses de l'urètre, de la vessie, du vagin, de l'utérus et du rectum.

Hydrastis exerce décidément sur la peau une action spéciale, à l'aide de laquelle se sont produites des cures très-remarquables de petites véroles, d'érysipèles et d'ulcères chroniques.

Dans les ulcères chroniques et dans les granulations qui sont susceptibles de se montrer à diverses surfaces, hydrastis exerce une action aussi marquée et aussi satisfaisante que l'*arnica* dans les contusions, *calendula* dans les plaies, et *rhus toxi* dans les foulures.

Hydrastis agit favorablement sur les organes sécréteurs et sur le système glandulaire en général, spécialement chez les personnes cachectiques et à tendance scrofuleuse.

On le recommande dans les convalescences de maladies longues et à caractères fébriles, qui sont ordinairement accompagnées de troubles gastriques ou bilieux, et compliqués souvent par les effets délétères du mercure et du quinquina.

Entre les symptômes produits par les préparations mercurielles sur les membranes muqueuses et le système glandulaire, et les symptômes de l'hydrastis sur ces mêmes organes, il existe une similitude qui frappe les yeux de tous les observateurs, et c'est là ce qui explique la propriété que possède ce dernier médicament, de neutraliser l'influence pernicieuse du mercure. Chez plusieurs malades qui avaient été soumis au traitement mercuriel de la vieille école, j'ai constaté les bons effets de l'hydrastis.

Hydrastis a encore le privilége de réparer le mal causé par l'abus d'autres médicaments que le mercure, d'effacer les symptômes médicamenteux et de rendre ainsi plus facile le choix d'un agent homœopathique approprié. Il peut aussi être prescrit avec avantage pour stimuler l'organisme et augmenter sa réceptivité médicamenteuse. Sous ce rapport, il mérite d'être compté à côté de *coffea*, *nux. vom.* et *opium.*

Hydrastis semble pouvoir toujours atténuer le mal, alors même qu'il ne peut guérir.

Hydrastis est connu depuis longtemps ; il a été employé d'abord par les Indiens, puis dans les familles par tradition ; par quelques vieux praticiens qui s'appliquaient à étudier les propriétés des plantes indigènes ; plus tard, par les chercheurs passionnés de remèdes spécifiques, et enfin plus récemment par des pionniers de l'école homœopathique de l'ouest.

Dr Williamson, *de Philadelphie.*

MÉDECINE CLINIQUE.

HYDRASTIS CANADENSIS

Son succès dans une maladie compliquée de l'utérus et de l'appareil digestif.

PAR

C. W. BOYCE, M. D. AUBURN, N. Y.

2 mai 1866, madame C., femme de vingt-cinq ans, extrêmement impressionnable et nerveuse, se trouvait dans les conditions suivantes. Elle avait été en traitement pendant quatre ans ; elle avait été soignée les deux premières années par l'un des plus anciens et des meilleurs docteurs homœopathes

de cette section; les deux dernières par un célèbre spécialiste qui la traita par différents caustiques, l'iode et le fer. Elle était plus mal à la fin de ces quatre années qu'au commencement. Tant qu'elle avait été traitée par l'homœopathie, aucun examen des parties génitales internes n'avait été fait; le docteur spécialiste la soumit, au contraire, à une visite au spéculum deux ou trois fois par semaine. On déclarait naturellement qu'elle avait une ulcération de la matrice et tous les autres maux qui affligent la femme. Jusque-là, elle n'obtint aucun soulagement de quelque médication que ce fût.

Au début de la maladie, elle rejetait la nourriture par la bouche, sans nausée; en même temps elle devint sombre et abattue, croyant qu'elle allait mourir. La vue d'un enterrement, d'un cercueil, la rendait malade. Aujourd'hui, 2 mai 1866, elle continue à *cracher* la nourriture qu'elle prend et se sent mieux ensuite. Dès qu'elle retient la nourriture sans la *cracher*, elle est prise de maux de tête, de palpitations de cœur, d'accidents nerveux; elle a l'haleine mauvaise, la bouche très-sèche le matin, et la langue chargée d'un enduit épais; elle avait peine à l'humecter. Des rapports amers de l'estomac. Grande quantité de vents dans l'estomac, qui en souffre jusqu'à ce qu'il soit déchargé. Après avoir mangé, il faut qu'elle se tienne tranquille, sinon la fièvre la saisit ou elle se trouve démoralisée. Elle éprouve, trois ou quatre heures après avoir mangé, une douleur dans les intestins, comme s'ils avaient besoin de se mouvoir, une douleur spontanée et de la pression dans la région du foie. Après dîner elle est agitée et irritable; elle ne peut supporter que son mari lui adresse la parole. Ses nerfs sont tellement agacés qu'il lui devient intolérable d'entendre quelqu'un parler. Il lui semble qu'on lui fend la tête. Dès qu'elle ferme les yeux elle voit des étincelles et des points lumineux. Douleur dans les pupilles et au-dessus. Ouvrir les yeux lui fait mal. Elle ne peut dormir qu'après minuit. La région épigastrique est très-sensible au toucher; elle croit sentir une ceinture étroitement serrée autour d'elle, la nuit surtout. Les mains, les pieds, les membres sont tout le temps froids, tandis que la tête est brûlante. Elle est très-constipée; les matières fécales sont d'abord sèches et massives, ensuite pareilles à du blanc d'œuf. Elle fait de grands efforts pour faire agir les intestins; il faut qu'elle persiste longtemps. Avant l'arrivée des règles, elle a des saignements de nez. Lorsqu'elle était toute jeune, ces saignements de nez remplaçaient souvent les menstrues. Les règles sont toujours accompagnées, les premiers jours, de vives souffrances, de douleurs dans le dos et la tête — il en est de même avant la venue des règles. Celles-ci se font attendre plusieurs jours. Un peu de leucorrhée tout le temps, mais une très-abondante, dix jours après la cessation des menstrues. Une leucorrhée âcre corrodant les parties. Lorsqu'elle est sur pied, il lui semble que l'utérus va tomber. La vulve est très-sensible. Outre ce qu'elle appelle « leucorrhée, » elle laisse écouler une matière semblable à du blanc d'œuf, abondante, débilitante, immédiatement après la cessation des règles (cela dure dix jours, quelquefois davantage). Affreuse douleur dans le dos. Vive souffrance à la partie postérieure des jambes, et à l'intérieur au-dessus des genoux. Les rapprochements sont très-douloureux. Elle a cependant des désirs presque continuels, surtout lorsqu'elle a ces écoulements de blanc d'œuf. C'est alors une véritable « fureur utérine ». Après les rap-

prochements, elle tombe dans un état de prostration et souffre de l'estomac; elle commence aussitôt à rejeter son dernier repas, ou en a le goût dans la bouche. Ce goût ne la quitte plus. L'écoulement de blanc d'œuf se termine par l'expulsion d'un liquide rouge, sanglant. Ce qu'elle appelle leucorrhée est un liquide d'apparence blanche, laiteuse; âcre et corrosif Aussitôt que l'écoulement de blanc d'œuf s'est arrêté, elle devient irritable, en colère contre tout le monde. Elle a constamment envie d'uriner, et après elle est soulagée. Il lui semble qu'elle se trouverait encore mieux s'il lui était possible de se débarrasser d'une grande quantité d'urine. Cette envie est moins violente le matin. De plus, il s'écoule une urine brûlante, assez abondante pour mouiller son lit et toutes ses couvertures.

Un examen au spéculum révéla une chute de l'utérus, avec engorgement et induration. En remontant la matrice à sa place, et en l'y maintenant, les symptômes disparurent aussitôt, et elle se trouva à l'aise tant qu'elle garda le décubitus dorsal.

Bien des remèdes furent essayés, mais en vain. Je ne pouvais guère espérer réussir là où un de nos plus habiles homœopathes avait donné ses soins pendant deux ans. Dans cet état des choses, afin de gagner du temps, je fis placer dans le vagin un globe de verre. La matrice se trouva ainsi maintenue. Ceci permit à la malade de reprendre la direction de son ménage et lui fit éprouver un bien-être véritable, jusqu'au moment où cet appareil vint produire une irritation qui la contraignit à garder encore le lit. Dans l'intervalle, elle était débarrassée de ses douleurs, mangeait et dormait bien. Après une année de calme, elle se sentit reprise de ses anciennes souffrances. Ses sombres pressentiments reparurent, et elle voulait aller consulter le Dr P., de Syracuse, qui a la réputation de soigner toutes les maladies de femmes avec un grand succès.

Aucune médication ne l'ayant jamais soulagée, je pensai bien qu'il n'y avait plus lieu d'y avoir recours. Elle me pria cependant avec une instance si vive d'essayer quelque chose de nouveau que je lui donnai (la seule chose efficace que j'eusse) une poudre de la trituration au dixième de *hydrastis can.*, pour faire dissoudre dans un verre d'eau, à prendre par cuillerées toutes les trois heures, et en même temps quelques gouttes d'hydrastis à mettre dans une pinte d'eau douce, et à employer comme une injection trois fois par jour.

Son dérangement d'estomac était alors à son point extrême, et « la fureur utérine » était presque intolérable. En quelques heures, les symptômes gastriques furent soulagés, et l'état érotique avait disparu ainsi que l'écoulement de blanc d'œuf.

Elle est bien portante depuis trois mois et semble aussi tranquille et aussi calme que n'importe qui. Ses menstrues se sont passées sans souffrances; elle a gagné de l'embonpoint et de la force.

(*Medical Investigator.*)

(*The British Journal of Homœopathy*, n° de juillet 1868, p. 504.)

DU SUCRE DE LAIT

DE SA PURIFICATION, DE SON EMPLOI MÉDICAL ENVISAGÉ SURTOUT AU POINT DE VUE DE L'HOMŒOPATHIE

PAR

ÉMILE SEUTIN, PHARMACIEN A BRUXELLES

Avec une Note de M. GEORGES WEBER

PHARMACIEN A PARIS

Il y a bien des années déjà, nous avons publié dans la *Revue internationale de la doctrine homœopathique*, rédigée par M. le docteur Jorez, un travail sur le sucre de lait; ce travail, plusieurs journaux homœopathiques étrangers voulurent bien le reproduire; en le publiant, nous n'avions eu, du reste, qu'un but, c'était celui de mettre en garde, et de prémunir nos honorables confrères en pharmacie, ceux surtout qui se vouent à la préparation de nos médicaments, contre l'adultération et les impuretés que nous avions constatées si souvent dans ce produit. Elles sont parfois telles, qu'il ne peut plus être suffisamment purifié, et qu'il faut, par conséquent, le rejeter de tout emploi médical; il n'y a pas longtemps encore, on est venu nous apporter une boîte de sucre de lait en poudre à examiner (c'est cet examen qui nous a décidé à donner ce nouvel article); il contenait de l'amidon, dont la présence nous fut révélée par le microscope et la teinture d'iode; il contenait des sulfates et des chlorures, décelés par les sels barytiques et l'azotate d'argent; il contenait encore des sels de fer et de cuivre, dont la présence nous fut démontrée par les réactifs de ces produits; l'acide gallique fut employé pour le premier, l'ammoniaque et une lame de fer bien décapée furent les réactifs du second. En présence d'un produit aussi défectueux, nous avons dû nous demander quelles seraient les conséquences, au point de vue des préparations homœopathiques, si l'on se servait, pour les exécuter, d'un pareil sucre de lait. A cette demande nous ne pouvions que répondre qu'elles seraient déplorables; déplorables d'abord pour les poudres prescrites par les médecins à leurs malades, déplorables surtout au point de vue de ces préparations si nombreuses et si importantes que nous appelons triturations. Avec un tel produit, nous le répétons, et nous insistons sur ce point, on ne pourrait fournir que des médicaments complexes, défectueux, infidèles, et sur lesquels on ne pourrait nullement compter; nous devons donc nous efforcer, nous pharmaciens homœopathes, à qui incombe le soin de préparer et de délivrer les médicaments aux malades, de ne fournir que des médicaments irréprochables; ces médicaments, nous ne devons jamais l'oublier, ce sont les armes de ceux qui se sont donné la noble mission de guérir, de soulager les souffrances de leurs semblables; c'est avec elles qu'ils doivent lutter, combattre et vaincre les maladies les plus variées, les plus cruelles, les plus redoutables! Notre devoir, à nous, est de les aider, en rendant leur tâche, souvent si lourde et si ingrate, le moins difficile possible; mais nous ne le pouvons qu'à une seule condition, c'est en ne fournissant que des médicaments préparés avec tout le soin et la conscience qu'ils exigent; pour atteindre ce résultat, il faut non-seulement que toutes les matières premières soient de premier choix et parfaitement pures, mais il faut encore que les corps intermédiaires, ceux auxquels nous donnons le nom d'excipients, se trouvent dans les mêmes conditions; tels sont: le sucre de lait, le sucre blanc ordinaire destiné aux globules, l'eau, l'alcool. Nous parlerons de ces derniers pro-

duits dans un article subséquent ; nous nous bornerons aujourd'hui au sucre de lait.

Celui que le commerce nous fournit provient généralement des montagnes de la Suisse, où on le prépare par l'évaporation du sérum ; on doit donner la préférence à celui qui est en grappes, parce qu'il est plus pur ; la raison, c'est qu'elles constituent la partie centrale de la masse cristallisée. Celui qui est en plaques forme, au contraire, la partie la plus externe, où viennent se déposer et se fixer la plus grande partie des substances étrangères et des impuretés qui le souillent. Dès qu'on veut dépurer du sucre de lait, car il doit toujours être pur, il faut d'abord s'assurer de sa qualité, en soumettant sa dissolution aux agents chimiques. Lorsqu'il a été reconnu bon, on le soumet à l'action d'une bonne brosse de chiendent, puis on le lave rapidement à l'eau distillée tiède, on essuie, et l'on fait sécher ; on le réduit en poudre grossière, et on fait dissoudre dans l'eau distillée bouillante, dans les proportions d'un kilogramme de sucre sur deux kilogrammes et demi d'eau ; on soumet à la filtration sur des filtres de papier préalablement lavés à l'eau distillée bouillante, et on reçoit le produit dans de grands vases de porcelaine ou de pierre uniquement réservés à cet usage ; lorsque le produit est refroidi, on ajoute la même quantité d'alcool purifié à 40 degrés (30 de notre aréomètre) qu'il a été employé d'eau ; on remue avec soin, on couvre les vases avec des linges bien propres, et on laisse cristalliser dans un endroit frais. Après quatre jours de repos, on peut retirer déjà la plus grande partie du sucre cristallisé ; on le détache des parois des vases, et on le reçoit sur des toiles blanches recouvertes de papiers à filtrer toujours préalablement lavés à l'eau distillée bouillante ; on laisse bien égoutter, puis on lave de nouveau avec de l'alcool chimiquement pur à 25 degrés (15 de notre aréomètre) et on procède à sa dessiccation. Le sucre de lait ainsi obtenu est d'un beau blanc, pur, et peut être employé pour tous les besoins de l'homœopathie.

MM. Weber et Catellan dans leur *Codex des médicaments homœopathiques* indiquent quatre kilogrammes d'eau bouillante par kilogramme de sucre ; ils croient tous les deux qu'il n'est soluble que dans cette quantité de liquide, mais c'est une erreur. Nous nous sommes assuré qu'il était complétement soluble dans deux parties d'eau bouillante ; mais, tenant compte de la volatilisation pendant la dissolution et la filtration, nous en ajoutons deux kilogrammes et demi ; cette modification nous permet de réduire à près de moitié la quantité d'alcool à employer, c'est ce qui constitue la première partie économique de notre procédé ; la seconde, c'est qu'il donne un produit bien plus considérable. Quant à sa pureté, elle est irréprochable ; on peut donc l'employer en toute conscience aux opérations les plus délicates de l'homœopathie.

Mon excellent confrère M. Seutin a raison, et je le remercie de nous avoir fait connaître son procédé, qui constitue véritablement un progrès utile.

Le sucre de lait en poudre se dissout parfaitement dans deux parties d'eau bouillante, et en ajoutant à cette solution filtrée la quantité d'alcool analogue à celle du poids de l'eau, on obtient, avec une économie d'alcool, des cristaux de sucre de lait irréprochables.

Si dans mon *Codex* j'ai indiqué une partie

de sucre de lait sur quatre d'alcool, c'est que je m'en suis tenu à énoncer le procédé indiqué par Hahnemann.

M. le professeur Buchner, à Munich, auteur d'une excellente pharmacopée intitulée *Homœop. Arznei-Bereitungslehre*, a aussi indiqué le même procédé que moi.

On se console aisément de s'être trompé, quand on l'a fait en si bonne compagnie.

GEORGES WEBER.

(*Journal du Dispensaire Hahnemann*, de Bruxelles, publié sous la direction du Dr Mouremans.)

VARIÉTÉS.

DE LA DIVISIBILITÉ DE LA MATIÈRE. OU S'ARRÊTE-T-ELLE?

M. Kirchoff ayant fait détoner trois milligrammes de chlorate de soude dans une salle d'une capacité de 60 mètres cubes et à l'endroit le plus éloigné possible de l'appareil, la flamme, après quelques minutes, présentait avec une grande intensité la raie caractéristique du sodium, et cette raie ne s'effaça complétement qu'après dix minutes. En comparant le volume d'air de la salle et le poids du sel, on trouva que l'air ne contenait en suspension qu'un vingt-millionième de son poids de sodium : en une seconde, la flamme ayant consommé 50 centimètres cubes d'air, l'œil avait perçu dans ce volume d'air qui alimentait la lampe, et qui seul concourait à l'expérience, la présence de moins de un trois-millionième de milligramme de sel de soude (3,000,000).

Les dilutions homœopathiques les plus étendues et les plus inoffensives sont bien dépassées par cette divisibilité de la matière.

(*Le Messager de la semaine, Journal de tout le monde*, n° du 4 juillet 1868, page 304, 3e colonne.)

*
* *

DE L'ASPHYXIE PAR IMMERSION.

Un accident arrivé à Sons-la-Ronchères (Aisne) prouve qu'on ne doit rien négliger des soins recommandés en cas d'asphyxie par immersion. Un malheureux enfant, le fils de l'instituteur, était resté sous l'eau pendant vingt minutes. Le père, qui venait de le retirer de l'eau, le fit aussitôt mettre à nu et frictionner. Au bout d'une grande heure, on obtint un léger souffle. Le médecin, appelé en hâte, compléta le traitement en commandant de frapper continuellement dans les mains de l'enfant. Plusieurs heures après, l'enfant ouvrit les yeux; deux heures plus tard, il était sauvé.

*
* *

SUR UN DANGER D'EMPOISONNEMENT PAR LE PAIN CUIT DANS DES FOURS CHAUFFÉS AVEC DU BOIS DE DÉMOLITION OU AVEC DES TRAVERSES USÉES DE CHEMIN DE FER.

Par M. le Dr Vohl, de Cologne.

A Cologne, on est, depuis plusieurs années, dans l'usage de chauffer les fours avec du bois de démolition ou avec des traverses de chemin de fer devenues hors de service. Cet usage peut entraîner, comme on va le voir, de très-graves inconvénients.

M. Vohl ayant été prié, en 1865, de faire

l'analyse quantitative de plusieurs produits de boulangerie, trouva, dans les cendres d'une sorte de biscuit, des proportions relativement considérables d'oxyde de plomb et d'oxyde de zinc. Ce fait inattendu ne pouvait être attribué qu'à la nature du combustible, et des recherches aussitôt entreprises donnèrent la preuve que le four avait effectivement été chauffé avec des bois peints de démolition (portes, châssis, fenêtres, lambris, etc.)

La braise provenant de la même boulangerie fut ensuite analysée, et l'on y trouva de l'oxyde de plomb, de l'oxyde de zinc, de l'oxyde de cuivre et du sulfate de baryte, qui provenaient évidemment de la peinture.

Quelque temps après, une autre analyse, ordonnée par l'autorité, fit trouver une quantité notable d'oxyde de plomb et des traces d'oxyde de zinc dans la croûte qui formait le dessous d'un pain de seigle. L'intérieur du pain et la croûte supérieure étaient exempts de ces oxydes.

Ces faits ayant donné l'éveil, on reconnut que plusieurs autres boulangeries chauffaient aussi leurs fours avec des bois chargés de substances vénéneuses.

M. Vohl, afin de pousser plus loin ses investigations, fit brûler environ 1 kilogr. 500 de la braise provenant des bois suspects dans un petit fourneau à vent disposé de manière à permettre de recueillir non-seulement les cendres, mais encore les produits gazéiformes de la combustion. Ces derniers laissèrent déposer dans les parties froides du tuyau de sortie une quantité notable d'une poussière qui n'était que de l'oxyde de zinc mêlé d'un peu d'oxyde de plomb.

L'auteur rapporte encore d'autres résultats, mais ce qui précède suffit pour démontrer complétement l'existence du danger, qui doit varier dans ses détails selon la nature des bois brûlés.

(*Le Moniteur scientifique*, n° de juillet, p. 615.)

* * *

OBSERVATIONS SUR DES CARTES DE VISITE VÉNÉNEUSES.

Par M. le Docteur Æittstein.

L'industrie vient de créer un nouveau produit dont l'emploi ne saurait être trop blâmé.

Déjà on avait, fort inconsidérément, fabriqué des cartes de visite couvertes d'un enduit de blanc de plomb.

Aujourd'hui on fait plus, car on y introduit de l'acétate de plomb soluble et par conséquent plus dangereux encore. En effet, on voit circuler depuis quelque temps des cartes de visite couvertes, sur l'une de leurs surfaces et même sur les deux, d'un enduit dont l'aspect a de l'analogie avec celui du moiré métallique.

Lorsque l'on plie ces cartes, on entend un faible craquement semblable à celui que produirait le frottement de menus cristaux, et l'on voit se détacher de petites aiguilles; on sent en même temps une faible odeur d'acide acétique. L'enduit, placé sur la langue, est d'un goût douceâtre, et devient noir au contact du sulfhydrate d'ammoniaque. Outre ces caractères qualitatifs, l'analyse quantitative a fait trouver, dans une seule de ces cartes, assez d'acétate de plomb pour faire périr ou conduire bien près de la mort un enfant de trois à cinq ans.

(*Le Moniteur scientifique*, n° de juillet, p. 616.)

* * *

MALADIES CAUSÉES PAR UN EXCÈS DE CHALEUR.

Coup de soleil. — Il arrive parfois à ceux qui se trouvent soumis, en cette saison, à l'ardeur du soleil, soit à cause de leurs travaux, soit chez les enfants, parce qu'ils se sont laissé entraîner par leurs jeux, d'être tout à coup frappés comme d'apoplexie. Dans ce cas, le sujet se trouble, chancelle un moment et tombe. *Glonoin* est le médicament convenable en pareil cas, surtout si les yeux sont fixes, sans expression, vitrés, les pupilles contractées, le pouls à peine sensible et si rapide qu'on peut à peine le compter, le malade ne pouvant ou ne voulant pas parler, se trouvant tourmenté par des nausées, même par des vomissements, ayant le visage pâle, plombé ou d'un rouge jaunâtre, et couvert d'une sueur froide, le corps froid et la tête brûlante. — Dans tous les cas où la tête est ainsi brûlante, il faut y appliquer des compresses trempées dans l'eau froide; mais il faut se garder de la glace, qui est toujours nuisible, et de la saignée, constamment meurtrière.

Dans quelques cas où, après être tombé, le malade éprouve de la chaleur non-seulement à la tête, mais par tout le corps, les pupilles étant rétrécies, le teint changeant à chaque instant, le pouls étant large, plein et dur, le moindre mouvement causant de l'anxiété et de l'agitation pendant laquelle le malade porte ses mains à la tête, grince des dents, roule ses yeux dans leurs orbites, il faut donner *aconit.*

Le plus souvent les yeux sont fixes ou à demi ouverts, ou convulsés ; les pupilles larges où très-petites, ou dissemblables, l'une plus dilatée, l'autre plus contractée ; le visage est rouge, la tête brûlante, et aussi parfois tout le corps; les urines et les selles sont expulsées sans que le malade en ait conscience ; le pouls est plein et dur ; les membres tremblent et se portent convulsivement vers la tête, qui se renverse en arrière ; le sommeil est pesant. Il faut, quand ces symptômes existent, donner *Belladone* de suite; mais si le malade a bu beaucoup d'eau-de-vie, surtout s'il en a pris depuis peu, ce qu'on peut reconnaître aisément à l'odeur de son haleine, il faut choisir de préférence *nux vomica.*

Diarrhée. — La diarrhée accompagnée de fièvre qui vient l'été, surtout chez ceux qui boivent beaucoup de lait, ce qui leur donne des coliques, cède facilement à *bryonia.*

Les personnes qui ne peuvent supporter la moindre chaleur, ou même se livrer au moindre travail par un temps chaud, surtout si elles sont sujettes à transpirer la nuit, à avoir de la somnolence le jour où à souffrir de l'estomac ou du ventre, se trouveront bien de *bryonia*, ou, quand elle ne suffira pas, d'*antimonium crud. Lycopod* sera souvent préférable chez les femmes.

Nausées. — Les nausées que cause la chaleur cèdent surtout au *carbo vegetabilis*; s'il reste sans effets, *siliceà.*

(Extrait de la *Médecine homœopathique* par le docteur Hering. Dernière édition, par le Dr L. Simon.)

LIVRES REÇUS.

ÉLÉMENTS DE MÉDECINE PRATIQUE, contenant le traitement homœopathique de chaque maladie, par le Dr JOUSSET. (J. B. Baillière, 1836, 2 vol. in-8°.)

HAHNEMANN O ANNALI DI MEDICINA OMEOPATICA, per la Sicilia, Compilati dal Dr CATALDO CAVALLARO. (3e numéro.)

RIVISTA OMIOPATICA. Rome, Dr G. POMPILI.

Dr. Vogel's **Homöopathischer Hausarzt.** Ein leichtfaßlicher und praktischer Rathgeber für Alle, welche die am häufigsten vorkommenden Krankheiten schnell, sicher und wohlfeil selbst heilen wollen. Nach dem Tode des Verfassers neu bearbeitet von Dr. H. Billig, prakt. homöopath. Arzt und Geburtshelfer in Hohenstein bei Chemnitz. Siebente verbesserte Auflage. — Berlin. Verlag von Ernst Schotte und Co.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

LA

LOI THÉRAPEUTIQUE HOMŒOPATHIQUE

DITE

DES SEMBLABLES

Réclame sa place légitime dans l'ordre des autres lois de la nature admises par les sciences naturelles et assises sur des faits incontestés.....

In magnis voluisse sat est.

A Monsieur le Dr CHARGÉ.

Mon cher ami,

L'harmonie, je devrais dire l'identité, des principes qui nous ont guidés, chacun de notre côté, dans notre carrière de médecin homœopathe, tout en me procurant une des plus grandes satisfactions qui me soient échues dans le cours de ma vie, me donne en même temps le courage de publier sous vos auspices une suite d'idées théoriques auxquelles m'ont amené successivement de fréquentes discussions avec différents adversaires. Le stratagème de ces messieurs est bien connu, et pour ceux qui ne se veulent pas permettre de nier crûment les succès pratiques de la doctrine d'Hahnemann, la méthode est de glisser dessus en crainte de conviction par une étude sérieuse. Il fallait donc chercher des arguments d'autre nature et auxquels aucun esprit droit n'eût à se refuser.

Je vais essayer de vous retracer d'un trait ce que, l'année passée, j'ai publié par fragments dans la presse homœopathique allemande, en rattachant quelques réflexions théoriques aux diverses discussions que j'ai eues à ce sujet. Permettez-moi de me servir cette fois encore de la même mise en scène.

Il y a quelques années qu'appelé auprès d'une malade dont l'affection chronique et singulièrement compliquée avait, dès son origine, résisté au traitement allopathique, je m'y rencontrai avec le médecin ordinaire de la maison, qui en était en même temps l'ami intime. C'était une célébrité chirurgicale de l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg. M. le professeur s'effaça avec toute la bonne grâce possible, et assista en spectateur attentif à l'examen que je fis de la malade, procédé peu commun envers les dissidents de la médecine officielle, et dont

je tiens à honneur de faire mention. De cette sorte je fus conduit au raisonnement de mon ordonnance, d'où fut naturellement énoncée « la loi des semblables, » et d'où la discussion fut ouverte par mon adversaire, qui la répudia tant comme base thérapeutique que comme indication pathologique.

La querelle s'échauffant, mon interlocuteur me dit ces paroles (je cite textuellement):

« Vous me jugeriez mal si vous me croyiez « animé d'une opposition aveugle contre « l'homœopathie; bien au contraire, je n'ai « pas demandé mieux que de m'instruire « sur elle, comme sur toute autre opposition « nouvelle et extraordinaire en médecine. « Aussi, lors de la tournée que, jeune doc- « teur, j'entrepris pour visiter toutes les « académies célèbres du continent, à peine « arrivé à Paris, je ne manquai pas de fré- « quenter Hahnemann, pour puiser à la « source même. Je ne nierai point que cet « homme extraordinaire m'inspira un intérêt « peu commun. Après l'avoir vu quelque « temps, et tout prêt à me ranger aux faits « cliniques, confirmatifs de sa doctrine, « qu'il pourrait mettre sous mes yeux, j'en « vins un jour à lui demander une explica- « tion scientifique de la soi-disant loi des « semblables, base théorique de cette doc- « trine. A cela Hahnemann m'a répondu:

« Je ne veux ni n'ose rien expliquer, mais « la chose n'en est pas moins vraie. »

« Je vous avoue que cette réponse ne sut « pas satisfaire ma conscience scientifique « et m'ôta toute envie de continuer mes re- « lations avec Hahnemann. Je ne le revis « plus. »

Après quelques banalités qui suivirent, telles que le comportait seulement une simple consultation, nous nous séparâmes, nous accordant toutefois sur ce point des qualités individuelles du fondateur de l'homœopathie, et je me retirai avec l'ennui de n'avoir pu utiliser convenablement mes moyens de défense.

De là l'idée de cette thèse et d'une explication catégorique sur les points qu'Hahnemann a laissés en litige.

Avant qu'il y eût de médecin, il y eut un malade, probablement même beaucoup de malades; nous commencerons donc par ceux-ci.

Le malade appelant un médecin s'attend de sa part, qu'il s'en rende compte ou non, à un amoindrissement ou, si faire se peut, à un anéantissement des maux qui l'affligent. En autres termes, il désire la négation de sa maladie, chose très-positive, comme chacun le sait. Si nous empruntons aux mathématiques leur précise brièveté, nous pourrons faire: maladie = (égale) $+ a$ (la santé répondra donc à $+ a - a$, c'est-à-dire à o).

Le médecin apporte le médicament (je ne dis pas encore remède). Avant Hahnemann, il voulait produire un effet, phénomène positif; mais cet effet, produit en dehors du cercle de sa maladie actuelle, représentait un phénomène pathologique nouveau (*contraria*) soit $+ b$; d'où au total, pour le malade, $a \times b$.

La maladie est l'effet positif d'une cause; le médicament, entre les mains et par l'intention du médecin antihahnemannien, devient à son tour la cause positive d'un effet positif, ce qui produit en somme deux effets pour un, au lieu de la négation de celui-ci, c'est-à-dire de la santé. Cependant il nous resterait à savoir si l'un de ces effets exclut l'autre, et si le second, par exemple, faisant disparaître le premier, pour quelque temps ou pour toujours, ce second dispa-

raîtra à son tour ; ou bien ne faudra-t-il pas faire intervenir un troisième effet, puis d'autres, jusqu'à épuisement de l'alphabet mathématique? Ainsi l'on voit, dans le traitement allopathique, les affections aiguës les plus simples, avec le concours des effets médicamenteux, se transformer définitivement en un dédale inextricable d'affections chroniques. Le traitement de l'épilepsie par le nitrate d'argent donne une guérison pour cent cas : nous présentera-t-on le nitrate d'argent comme remède anti-épileptique, en présence des quatre-vingt-dix-neuf malades qui à leurs convulsions ont ajouté la coloration noire de leur peau, et vis-à-vis de l'*unique* qui, débarrassé de ses convulsions, possède, comme les autres, une intoxication dont il aura plus tard à subir les effets ?

Ainsi des autres.

Tous les cas de maladie, traités par tel médecin antihahnemannien et d'après telle méthode thérapeutique que l'on voudra, font surgir ce principe, avoué ou non, « de produire, moyennant un médicament, sur l'organisme du malade et, dans la plupart des cas, hors du cercle de la maladie à traiter, un effet positif, c'est-à-dire de faire naître un phénomène pathologique nouveau (1). »

Nous voici amené au trait différentiel qui sépare l'homœopathie hahnemannienne des autres méthodes thérapeutiques ; et en effet, la doctrine de Hahnemann exclut l'effet positif qui fait du médicament un poison, et ne laisse subsister que celui qui du médicament fait un remède. Car soit $+b$ le pôle positif toxique de la ligne dont le point indifférent est occupé par la notion du médicament, au pôle négatif sera placée la notion du remède.

Ceci ressort de la découverte d'Hahnemann, quand même le maître ne l'eût pas compris ainsi, car c'est le propre du génie de créer, mais non d'analyser sa création ; et à l'admiration croissante pour son œuvre s'ajoute le regret du nom d'homœopathie qui lui fut donné. La similitude qui, effectivement, nous sert de boussole en pathologie, ne renferme ni n'exprime le rapport essentiel qui existe entre la maladie et son remède.

Le défunt M. Trousseau, qui ne se piqua guère d'être avec nous, doit avoir mieux apprécié le fait qu'il ne l'a voulu laisser croire. Il me semble qu'il a rendu service à l'homœopathie en la baptisant « méthode substitutive, » et ceci me fit tout d'abord soupçonner l'analogie, sinon l'identité, qui règne entre la loi chimique de l'affinité et celle qui dirige le procès curatif de l'homœopathie.

Essayons d'établir cette identité.

Plus haut le malade nous a amené au médecin, partons présentement du médecin pour aboutir au remède.

La maladie, comme phénomène d'histoire naturelle, est avant tout un effet qui se rapporte à une cause. Déjà vous voyez l'affinité, car il n'en peut être de plus étroite que celle qui existe entre une cause et son effet. On pourrait dire que la première est le manche du second. Dès qu'il s'agirait d'enlever un effet (guérir une maladie), on ne pourrait mieux faire que de le prendre par sa cause, *tolle causam.*

Telle est la loi qui domine toutes les thérapeutiques de tous les temps. Mais où prendre cette cause ? Généralement le mal

(1) Que si l'on m'objecte la méthode spécifique de l'ancienne École, je répondrai que celle-ci n'a pas, en allopathie, de définition, et qu'il faut s'adresser à l'homœopathie pour lui en trouver une.

est déjà fait quand arrive le médecin, et la cause occasionnelle, connue ou non, n'existe plus comme telle, n'est plus saisissable.

Mais alors, si l'on pouvait à ce manche qui nous échappe en substituer un autre ? — Déjà Hahnemann avait, sur les interrogations des curieux, répondu dans ce sens, pour se renier ensuite, il est vrai, et en particulier devant le professeur en question ; mais c'en est assez pour démontrer que, loin de chercher la critique, nous avons à tâche de faire encore plus valoir son œuvre, si la chose est possible.

Hahnemann a donc parlé d'une maladie artificielle à substituer à l'ancienne... Comment entendre cet « artificiel » ? Le choléra du vératrum n'est-il pas semblable au choléra miasmatique ? Il a voulu ensuite que cette maladie artificielle fût plus puissante que la maladie naturelle, à cette fin de la chasser, et en même temps assez faible pour céder consécutivement à la réaction vitale de l'organisme malade.

Mais pourquoi, dira-t-on cependant, l'énergie vitale, capable de vaincre l'affection artificielle, la plus forte, ne viendrait-elle pas *a fortiori* à bout de la maladie naturelle, la plus faible ?

Non, ce n'est pas une maladie qu'il s'agit de substituer à une de ses semblables, mais bien une *cause* de maladie à une autre *cause préalable !*

Les causes morbides, telluriques, atmosphériques ou morales, sont innombrables, ou au moins beaucoup plus nombreuses que les types pathologiques connus jusqu'ici, puisqu'en définitive il n'est rien qui, dans certaines conditions, ne soit susceptible de devenir une nocuité. Il en résulte que plusieurs nocuités peuvent produire le même type morbide ; seulement, tout étant relatif, l'une le fera avec plus d'irrésistibilité que les autres.

Prenons pour exemple le choléra naturel et celui du vératrum.

Sporadique ou épidémique, le choléra est l'effet d'une cause dont nous n'avons pas à discuter la nature (1). Avant qu'elle ait un nom, nous recourrons encore aux mathématiques pour la baptiser : « x » Cet x cholérique frappant une population, il y a épidémie, c'est-à-dire maladie homogène et simultanée de la minorité de cette population. Pourquoi la majorité, la totalité même, soumise à cette nocuité, n'est-elle pas aussi affectée ? Nous sommes forcé d'admettre une prédisposition individuelle qui, unie à x, donne au produit l'effet morbide connu sous le nom de choléra.

Donc, d'un certain nombre d'organismes essuyant tous l'influence d'une même cause morbide, les uns resteront indemnes, d'autres seront atteints de façons diverses (ainsi, par exemple, seront mûries ou aggravées d'autres affections vers lesquelles poussaient les prédispositions) ; un petit nombre enfin présentera un type pathologique homogène, qui sera le choléra. D'où il résulte que x n'est que la *cause relative* du choléra.

Or, le vératrum possède la qualité pathogénétique de produire sur l'homme relativement bien portant des phénomènes pathologiques desquels ressort une symptomologie semblable à celle du choléra, — similitude qui va jusqu'à l'identité parfaite.

Qu'adviendrait-il alors si à la population précédente on administrait du vératrum à doses proportionnelles à la réceptivité de

(1) Cependant je puis dire qu'aux *piqûres de mouches* de M. le professeur Honigberger je préfère les *stagnations d'eaux souterraines* de M. le professeur Pettenrofer.

chacun, et suffisamment positives pour produire avec une certaine intensité les effets toxiques propres à cet agent?

Il n'y aurait plus alors ni minorité ni majorité malade, mais la totalité serait atteinte de la même façon.

De cette comparaison des causes toxiques aux causes morbides telluriques, atmosphériques et morales résulte pour les premières la qualité d'irrésistibilité, d'indépendance absolue des prédispositions, et de l'état actuel de l'organisme.

Le poison, en produisant le même effet sur tous les organes, chez les deux sexes, en tous les climats (plus ou moins), en un mot dans toutes les conditions de vie possibles, le *poison est cause absolue de maladie.*

En guérissant le choléra par le vératrum (fait observé déjà par Hippocrate), nous substituons la cause absolue du choléra à sa cause relative. La loi des semblables est renfermée là dedans, mais ne peut plus constituer le fond de sa doctrine.

Allons maintenant au lit du malade, où, meilleurs qu'en chaire académique, nous trouverons nos derniers arguments.

Il y a :

Nausées, vomiturations, vomissements par saccades, d'abord des aliments ingérés avant l'invasion de la maladie, puis de matières de plus en plus aqueuses ;

Déjections alvines fréquentes, aqueuses, mêlées de flocons blanchâtres, inodores, accompagnées de coliques tranchantes, surtout dans la région ombilicale ; — Expulsion violente avec besoin pressant et impuissance du sphincter anal ; — Anurie ;

Froid glacial de la peau, surtout à l'abdomen ; — Face décolorée, les yeux entourés de bistre ; — Peau plissée dans la paume de la main ;

Prostration extrême ; — Crampes aux mollets ; — Tiraillements convulsifs dans les doigts ;

Expiration froide ; — Langue froide.

Il n'est pas de portrait plus ressemblant de l'action toxique du vératrum.

D'où la dose du remède (je devrais dire poison) ordonnée par le médecin homœopathe, dès qu'elle tombe dans l'organisme malade, s'y *rencontre avec ses propres effets positifs préexistants.*

L'affinité étroite qui règne entre la cause absolue et son effet aura immédiatement raison de celle qui lie cet effet à sa cause primitive, relative et complexe, et la cause médicamenteuse devient la *cause présente* de la maladie.

La plus grande énergie, attribuée par Hahnemann à la maladie artificielle, relativement à celle de la maladie naturelle, ne doit donc pas être prise en tant que quantité, mais comme qualité et au point de vue de l'affinité.

Revenons aux termes mathématiques. Dans ces données il y a trois chances :

1° Ou le poison, comme cause absolue de l'effet préexistant, administré à dose pesante, agissant quantitairement, *positivement* (+ A) (1), doit ajouter à la maladie : il y aura $a \times A = aA$; pour des doses plus pesantes, aA^2, aA^3, etc., jusqu'à ce que mort s'ensuive ;

2° Ou la dose de poison, moins volumineuse, mais encore pesante et *positive*, contre-balance, comme quantité (+ A), sa

(1) Ici la formule ne peut être la même que celle par laquelle nous avons exprimé le rapport entre la maladie ($+a$) et un agent médicamenteux hétéropathique ($+b$). Nous maintenons ($+a$) pour exprimer la maladie comme effet d'une cause relative et renfermons dans la majuscule + A les deux notions, d'ailleurs inséparables, de la maladie et de sa cause absolue.

propre qualité (— A, pôle négatif), et reste indifférente: $(+ A - A) \times a = o$. L'effet reste tel qu'avant;

3° Ou la dose médicamenteuse, raréfiée jusqu'à l'impondérable, se trouve réduite au pôle négatif de son action spécifique (— A), car la quantité n'a rien emporté de la qualité, indestructible de sa nature: d'où la maladie, devenue l'effet de la dose négative et répondant à cette cause, devient négative: $- A \times + a = - Aa$.

Une quatrième chance n'est pas imaginable.

De la sorte, notre rôle de médecin hahnemannien sera de rechercher cette troisième chance, et nous n'y faillirons pas, en suivant à la lettre les principes du maître, parmi lesquels la nécessité des doses infinitésimales ressort d'une façon absolue.

VILLERS.

Dresde, avril 1868.

MÉDECINE CLINIQUE

—

I

Verrues. — Incontinence d'urine. — Thuja. — Guérison.

Mademoiselle K..., âgée de douze ans, teint clair. Diathèse scrofuleuse. On me l'amena au commencement de juillet 1863, pour la guérir de verrues aux mains. Je lui prescrivis du thuja, 6e dilution, 12 paquets de poudre à prendre chaque nuit. Je la priai de revenir dans deux semaines, ce qu'elle fit. Je trouvai que les verrues avaient pris une apparence rugueuse, granuleuse, et se détachaient facilement par petits morceaux. J'ordonnai encore thuja. Un mois après il n'y avait guère trace des verrues. L'année suivante (juin 1864), la tante de cette jeune fille, venant me voir pour me demander quel remède j'avais donné à Mlle K... contre ses verrues, m'adressa cette question : « Ne vous a-t-elle point parlé d'un autre mal qui la faisait souffrir? » — Ma prescription, répliquai-je, n'avait été donnée que pour les verrues. » Cette dame m'apprit alors que sa nièce avait suivi sans succès un traitement allopathique pendant trois ou quatre ans, pour incontinence d'urine. Dès qu'elle commença à prendre le remède indiqué contre les verrues, cette maladie cessa, et elle en avait été débarrassée pendant un an, jusqu'au moment présent. Je prescrivis encore le thuja, 6e dilution, un paquet de poudre par nuit. L'effet fut immédiat; l'incontinence cessa après la première poudre, et depuis plus de trois ans aucun symptôme ne s'est reproduit.

Dr SMITH.

(*Amer. Journal of hom.*, *Mat. med.*, march 1868.)

Cette guérison mérite d'être relevée à tous les points de vue.

1° Elle fait le plus grand honneur au médecin qui l'a obtenue, parce que le médicament était parfaitement choisi, si bien choisi qu'il a guéri le malade de l'affection qu'il avait déclarée et de celle qu'il avait passée sous silence.

2° Une observation rédigée dans ces conditions prouve, par le seul fait de sa publication, que le médecin qui en est l'auteur se préoccupe uniquement, exclusivement, du soin d'être utile; et cette préoccupation est à nos yeux le plus grand mérite du praticien.

3° C'est là un fait entre mille, mais un

fait éclatant qui justifie une fois de plus combien l'esprit d'observation, le jugement et l'expérience de notre maître Samuel Hahnemann sont frappés au coin de la vérité, aussi bien par la nature des maladies chroniques que par tant d'autres points qui ne sont contestés que par ceux qui n'ont pas pris la peine de les vérifier.

De quoi s'agit-il ici, en effet? De verrues. Ces verrues sont combattues par du *thuja* à l'intérieur, et sans qu'on y touche, par suite de la modification interne appliquée à toute l'économie par *thuja*, les verrues se flétrissent et disparaissent.

Donc les verrues existaient en vertu d'un principe morbide qui infectait l'économie.

Quel est ce principe? Le principe sycosique. — A Hahnemann la gloire de nous avoir fait connaître ce principe.

Quel est le remède à lui opposer? Le *thuja*. — A Hahnemann la gloire de nous l'avoir révélé.

Et on s'étonnerait après cela de notre admiration et de notre reconnaissance pour Hahnemann!

Mais nous n'aurions pas d'entrailles si nous pouvions cesser de célébrer sur tous les tons le mérite, le génie et l'observation persévérante d'un médecin qui nous a appris à constater que les affections chroniques étaient dues à des infections générales, et qui a confirmé ses leçons en mettant à notre disposition les agents capables de détruire ces infections et de guérir ainsi, ce qui ne s'était jamais vu avant lui, des affections réputées incurables.

Le fer et le feu ne guérissent pas les verrues; ils effacent les manifestations extérieures du mal interne, qui n'en subsiste pas moins après elles, et qui tôt ou tard reproduit sous cette forme ou sous une autre les lésions qu'il est capable de produire.

Avec le thuja les verrues disparaissent d'elles-mêmes, parce que le principe engendreur a été atteint dans son origine, et c'est bien là ce qu'on peut appeler guérir.

Où trouver mieux que dans cette observation la preuve que le thuja est le remède spécifique des fics ou verrues au même titre que le mercure est le spécifique de l'affection chancreuse syphilitique? Celui-ci désinfecte l'économie du vice syphilitique, comme le thuja se montre souverain contre l'infection sycosique.

Et de cette observation il y a encore un profit important à tirer : c'est que l'incontinence d'urine peut aussi être le fruit du vice sycosique, et que dans ce cas c'est par thuja qu'on doit, sans hésiter, tenter la guérison. — C'est une bonne note à prendre, puisque jusqu'à ce jour le thuja ne porte pas dans sa pathogénésie l'incontinence d'urine.

Oui, la chronicité des maladies est due à l'imprégnation de l'économie par des infections miasmatiques.

« Toutes les maladies chroniques de « l'homme, même celles qu'on abandonne « à elles-mêmes et que nul traitement « irrationnel ne vient aggraver, ont, comme « je l'ai dit, une persévérance et une durée « telles qu'aussitôt qu'elles se sont déve- « loppées, quand l'art n'en procure pas la « guérison radicale, elles vont toujours en « empirant avec les années, et que les « forces propres de la nature la plus ro- « buste, secondées même par un régime « et un genre de vie fort réguliers, ne « peuvent ni les diminuer, ni moins encore « les vaincre et les éteindre, que par con- « séquent elles ne disparaissent jamais

« d'elles-mêmes, mais croissent et s'aggra-
« vent jusqu'à la mort. Elles doivent donc
« avoir pour cause des miasmes chroniques
« stables qui leur permettent d'agrandir
« continuellement le cercle de leur existence
« parasite dans l'économie humaine (1). »

Oui, avec Hahnemann, nous reconnaissons que les maladies chroniques ont pour cause des miasmes chroniques stables.

Ces miasmes chroniques sont-ils nombreux? Hélas! assurément.

Peut-on d'ores et déjà en déterminer sûrement le nombre? Non.

Hahnemann nous a rendu le service de nous en faire connaître trois; et il a mieux fait que de nous révéler leur existence, il nous en a donné le remède.

« D'après tous les renseignements qui nous sont parvenus, on ne trouve, dit-il (*eod. loc.*), que trois de ces miasmes chroniques dont les maladies se manifestent par des symptômes locaux, et d'où proviennent sinon toutes, du moins la plupart des affections chroniques : ce sont la syphilis, que j'appelais autrefois *maladie vénérienne chancreuse*; la *sycose* ou la *maladie des fics*, et enfin la *psore*. »

Que voyons-nous là? Que *d'après tous les renseignements qui lui sont parvenus*, Hahnemann a précisé trois miasmes chroniques; mais cela ne veut pas dire que l'observation ultérieure ne puisse pas venir nous révéler d'autres miasmes.

Hahnemann était un esprit trop sage et trop sérieux pour afficher nulle part la prétention de poser de ses mains les colonnes d'Hercule.

Qu'on cesse donc de reprocher à Hahnemann d'avoir prétendu que toutes les affections chroniques provenaient de *trois* miasmes chroniques.

Cette restriction n'a jamais existé que dans l'esprit prévenu de nos adversaires.

Ce que Hahnemann a dit, et c'est vrai, et c'est utile à rappeler, parce que cela seul met sur la voie de guérisons impossibles à prévoir autrement, c'est que les maladies chroniques ne sont chroniques précisément que parce qu'elles ont pour cause des miasmes chroniques.

Et avec Hahnemann il n'est pas à craindre que les vérités de la veille ne soient pas les vérités du lendemain.

Pour Hahnemann et pour tous les vrais médecins, toute érudition qui n'aboutit pas à la guérison des malades est superflue et sonne creux; mais toute observation qui rend plus facile et plus sûr le choix du remède est bonne à noter et à garder.

Ils ne sont pas nos seuls ennemis, ceux qui affectent du dédain pour nous ou qui organisent contre nous la conspiration du silence.

Nous avons aussi le droit et le devoir de combattre ceux qui, arbitrairement, sans autre autorité que leur caprice, amoindrissent notre doctrine.

Nous nous consolerions aisément de n'avoir pas leur adhésion complète, s'ils ne portaient tort qu'à eux-mêmes. Mais en tournant le dos à la pathologie hahnemannienne, ils se réduisent, eux et leurs partisans, à l'impossibilité de reproduire les guérisons qui les étonnent, qu'ils renient trop souvent, et qui pourtant sont si réelles qu'elles constituent en grande partie l'honneur et la gloire de Hahnemann et de l'homœopathie.

A. C.

(1) Hahnemann, *Nature des maladies chroniques*, t. I, p. 14.

II

Nouvelle observation de guérison d'incontinence d'urine par THUJA.

En septembre 1866, je fus consulté par mademoiselle T..., quatorze ans, tempérament leucophlegmatique, diathèse scrofuleuse; elle était affectée d'incontinence d'urine à ce point qu'elle ne pouvait aller ni à l'église, ni en pension. Elle avait pendant deux ans suivi, sans résultats sérieux, un traitement allopathique. Dans les antécédents je retrouvai les traces du vice sycosique, et c'est pourquoi je prescrivis *thuja*, 6e dilution, une poudre chaque soir. — Deux semaines après, le mal avait disparu complétement; la jeune fille pouvait aller dans le monde et partout.

L'incontinence d'urine n'a plus reparu.

Dans bien des cas encore j'ai employé *thuja* contre l'incontinence d'urine, je ne l'ai jamais vu réussir que lorsque l'infection sycosique était évidente.

(Dr W. H. Smith., *Amer. Journal of hom.* — *The British Journ. of hom.*, livraison de juillet 1868.)

III

Cécité à l'œil gauche, hémiopie (1) à l'œil droit. — Guérison par le carbonate de lithine. — Lithium carbonicum.

B.-M. Hayes, âgé d'environ trente-cinq ans, teneur de livres, s'était fatigué les yeux en travaillant avec excès jour et nuit, à une lumière trop faible. Sa vue, depuis plus d'un an, avait baissé constamment de jour en jour.

Lorsque je le vis, le 26 septembre 1864, il avait perdu totalement l'usage de l'œil gauche, et la vision ne s'opérait que fort incomplétement du côté droit. Il ne pouvait voir que le côté gauche d'un objet et seulement en le regardant à plusieurs reprises avec beaucoup d'attention.

Par exemple, s'il regardait une enseigne sur laquelle était inscrit le mot *Turner*, il ne voyait que *Tur*; il était obligé de reposer sa vue un instant pour parvenir à lire la seconde syllabe.

C'était à la suite de symptômes analogues que s'était faite la perte de la vue à l'œil gauche.

Le malade s'adressait à moi pour que je lui indiquasse un oculiste, tant il se croyait incurable.

Je lui conseillai l'emploi de *lithium carb.*, 30, et lui donnai douze poudres à prendre à sec, la nuit, de quatre en quatre jours.

Le 13 juin 1865, M. Hayes vint m'apprendre qu'il avait pu se remettre au travail en novembre et que sa vue était revenue parfaitement des deux yeux.

Il avait pris les doses de *lithium carb.* que je lui avais prescrites et n'avait pas fait autre chose.

On lit dans la pathogénésie du *lithium carb.* (*A. H. Review*, vol. IV, p. 11) : « Vue incertaine; impossibilité complète d'apercevoir le côté droit des objets; sur deux mots très-courts placés à la suite l'un de l'autre, elle ne pouvait distinguer celui qui était à droite. »

Ce sont là les symptômes qui ont motivé le choix du *lithium carb.*, et ce sont eux qui expliquent la guérison.

Dr Carroll Dunham, *in ibid.*

(1) Hémiopie (*hemiopia*, de ημισος, à moitié, οτινομαι, je vois), affection de la vue, dans laquelle les malades n'aperçoivent qu'une partie plus ou moins considérable des objets qu'ils regardent. L'*hémiopie* est due à une paralysie partielle de la rétine, ou bien, d'autres fois, à l'opacité partielle d'un des milieux transparents que doivent traverser les rayons lumineux pour arriver à la rétine.

IV

Surdité. — Ecoulement purulent et fétide des oreilles. — Guérison par le TELLURE (1) (Tellurium).

B. E..., âgé de neuf ans, avait eu la scarlatine dans sa première enfance, et depuis une otorrhée. On me l'amena en décembre 1865. Je le trouvai complétement sourd et avec un écoulement purulent et fétide aux deux oreilles. Il avait eu aussi d'abondants saignements de nez que le plus léger attouchement provoquait incessamment.

Le *phosphore* ne lui fit aucun bien; le *lachesis* avait paru le soulager pendant quelque temps.

2 *février* 1866. — Il reçoit du *tellurium* 30, en poudre, dissous dans l'eau, une cuillerée trois fois par jour.

17 *février*. — Amélioration; l'écoulement est moins considérable. — *Tellurium*.

10 *avril*. — L'ensemble de la santé est raffermi, les saignements de nez ont presque cessé; mais depuis quelque temps l'oreille externe est devenue très-enflée, d'un rouge bleuâtre, luisante et parsemée de vésicules; suintement aqueux; tout le pavillon de l'oreille semble infiltré. — *Sach. lact.*

17 *avril*. — Tout gonflement a disparu, l'éruption est à sa fin. — *Sach. lact.*

30 *août*. — Il n'y a plus eu de saignements de nez; il ne reste pas la moindre trace de l'écoulement. L'ouïe est bien meilleure.

In ibid.

(1) Tellure (de *Tellus*, la terre), métal découvert en 1782, par Müller de Reichenstein, dans les mines d'or de Transylvanie. Il est solide, d'un blanc bleuâtre, très-volatil, d'une pesanteur spécifique de 6,115, oxydable par l'air et le calorique, se volatilisant en fumée blanchâtre.

V

Gerçures douloureuses et saignantes au bout des doigts. — Guérison par le PÉTROLE (Petroleum).

M. O. B... (novembre 1845) était, depuis une quinzaine d'années, affecté de fissures saignantes aux extrémités des doigts. Il se formait à la peau des crevasses plus ou moins profondes, qui étaient fort douloureuses. Trop souvent il était obligé de garder ses gants nuit et jour. L'onguent de citron lui avait quelquefois apporté tant soit peu de soulagement. Les attaques de ce mal ne duraient pas moins de deux mois environ et se répétaient trois à quatre fois par an.

En hiver, ce mal était plus long et plus douloureux.

Je lui prescrivis *petrolium* 30, une dose; deux jours après les doigts commençaient à se guérir; peu de jours après retour complet à l'état sain.

Une petite rechute qui dura à peine quelques jours se produisit après six mois environ, mais depuis lors, c'est-à-dire depuis un an, il ne s'est plus rien présenté d'anormal.

In ibid.

VI

Effet de l'acide benzoïque sur l'urine.

Une sage-femme allemande, Mlle K..., âgée de 38 ans, vint me trouver le soir du 9 août 1867. Son urine était couleur brun foncé, d'une odeur putride, cadavéreuse, et pendant la miction elle était prise de douleurs intolérables. Elle n'avait plus d'appétit, et tout son corps, disait-elle, était en dissolution. Deux docteurs de la *médecine rationnelle* l'avaient soignée pendant trois

semaines. L'un d'eux avait prescrit des cataplasmes, puis un émétique; l'autre, ayant su que le premier avait inutilement essayé de chasser du système l'inflammation de la vessie et de l'urèthre en opérant par devant de bas en haut, trouva plus rationnel d'agir par derrière, peut-être parce que la vessie est plus voisine du rectum que l'estomac, et il administra un laxatif.

La malheureuse femme était convaincue que si l'homœopathie ne pouvait la guérir elle mourrait inévitablement.

Je prescrivis : *Benz. ac.* 30, et le lendemain matin son urine était de couleur et d'odeur normales; mais la douleur qui se produisait pendant la miction n'ayant point complétement cessé, j'eus recours à la *cantharide* 30.

En cinq jours elle était guérie, et n'a cessé depuis de bien se porter.

(*The Br. Journ. of hom.*, numéro de juillet, page 489. — Mr H. Bœtig, in *Amer. Journ. of hom.*, *Mat. med.*, march. 1868.)

DOSES INFINITÉSIMALES (1).

IV

Utilité pratique des doses infinitésimales.

(Suite.)

Quelle savante organisation que celle de cette société *dite* de secours mutuels! C'est vraiment merveille quand quelque déserteur, impatient de secouer un joug devenu insupportable, se décide à passer dans le camp ennemi, chargé des malédictions de ses anciens frères d'armes, moins meurtrières, heureusement, que le fusil à aiguille ou la *mitrailleuse*.

Toutefois, il y a quelque vingt ans, je ne sais par quelle chance inespérée un médecin des plus distingués de Paris, le regrettable docteur J. P. Tessier, parvint à pénétrer dans le sanctuaire, où il s'est maintenu jusqu'à sa mort prématurée, malgré l'opposition furibonde de l'école officielle.

Or, Tessier nous a laissé une statistique comparative des résultats qu'il a obtenus, pendant trois années consécutives (1849-51), à l'hôpital Sainte-Marguerite, dans le traitement de la pneumonie; statistique d'autant moins suspecte qu'elle émane de l'administration de l'Assistance publique elle-même, sollicitée par les clameurs et les calomnies de la presse médicale tout entière, qui a dû regretter plus d'une fois les suites de ses dénonciations mensongères.

Il y avait à l'hôpital Sainte-Marguerite (Hôtel-Dieu ancien) 199 lits, divisés en deux services aussi égaux que possible entre M. Tessier, représentant l'homœopathie, d'une part, et MM. Valleix et Marrotte, représentant l'allopathie, d'autre part. Les malades étaient dirigés, à tour de rôle, dans chaque service, de sorte que les conditions étaient parfaitement égales.

Voici les résultats sommaires pour les trois années réunies :

Service homœopathique (100 lits).

Malades.	Morts.	Moyenne de la mortalité.
4,663	399	8,55 p. 100

Service allopathique (99 lits).

Malades.	Morts.	Moyenne de la mortalité.
3,724	411	11,3 p. 100

Différence en faveur de l'homœopathie : 25 p. 100 environ.

Et cette différence serait bien plus considérable, pourrait s'élever jusqu'à 30 p. 100 et au delà, si l'on tenait compte de celle du nombre total des malades reçus dans chaque service pendant la même période de temps et pour la même quantité de lits; total qui est, comme on vient de le voir, pour l'homœopathie de 4,663, et pour l'allopathie de 3,724 seulement. Ce sont donc 939 malades *de plus*, près d'un quart, pour le service homœopathique, qui ne figurent point sur le tableau et qu'il est de toute justice d'y rétablir.

(1) Voir *Bibl. hom.*, p. 252.

La cause de cet écart énorme dans le nombre des admissions est facile à saisir, elle tient tout simplement à ce que les malades guérissaient beaucoup plus vite (23 jours contre 29) par l'une des deux méthodes que par l'autre, ce qui a permis de multiplier les bienfaits en renouvelant plus souvent les places.

A cette statistique officielle, réunissant toutes les conditions d'authenticité et de certitude désirables, nous pouvons en ajouter une autre qui, bien que privée du sceau administratif, ne mérite pas moins d'être prise en sérieuse considération.

En 1863, M. le Dr Liagre, médecin de l'hôpital de Roubaix, qui compte 200 lits divisés en quatre services, ayant obtenu l'autorisation d'appliquer dans ses salles la méthode homœopathique, qu'il venait d'adopter, voulut se rendre compte des résultats de cette nouvelle médication dans le traitement de la pneumonie, comparativement à ceux que lui avait donnés l'allopathie pendant les huit années précédentes. Les chiffres suivants, extraits de son rapport aux administrateurs de l'hôpital et contrôlés par eux, résument ce consciencieux travail.

Pneumonies traitées par l'allopathie.

Années.	Malades traités.	Guéris.	Morts.	Moyenne de la mortalité.
1856-62	59	40	19	32,20

Pneumonies traitées par l'homœopathie.

Années.	Malades traités.	Guéris.	Morts.	Moyenne de la mortalité.
1863-65	49	47	2	4,08 p. 100

32 contre 4 p. 100!... Ces chiffres peuvent se passer de commentaire. Ils me semblent de nature à faire réfléchir tous ceux qui ont accepté la délicate mission de diriger les établissements publics de bienfaisance. Voici les conclusions de l'auteur :

« Moins de décès, plus de guérisons.

« Convalescences plus courtes; par conséquent moins long séjour à l'hôpital et plus de malades traités avec le même nombre de lits.

« Économie dans les frais de pharmacie; par conséquent abaissement du prix des journées et possibilité pour la ville de faire soigner un plus grand nombre de malades avec une même dépense d'argent.

« ..... Comme vous le voyez, Messieurs, ce n'a pas été sans des raisons sérieuses que je me suis décidé, après trente années d'études ou de pratique médicales, à modifier ma manière de traiter mes malades. Les résultats que je vous soumets vous prouveront que je n'ai pas eu tort de solliciter l'autorisation que vous avez eu la bonté de m'accorder... »

Si le directeur actuel de l'Assistance publique de Paris, l'homœopathophobe M. Husson, avait tenu compte de ces chiffres, qu'il ne pouvait ignorer, de ceux de J.-P. Tessier surtout, sanctionnés par son honnête et loyal prédécesseur, M. Davenne, il eût sans doute été frappé de l'énorme différence qui les sépare de ceux qu'il vient de consigner dans sa volumineuse statistique médicale des hôpitaux de la capitale pendant les années 1861 et 1862 : 28 *p.* 100 *contre* 4 pour les adultes, 41 p. 100 pour les enfants, 45 p. 100 pour les vieillards. Il est vrai que M. Dumas et feu son illustre collègue le facétieux Dupin n'auraient pas eu la bonne fortune de venir, les mains pleines des faux documents qu'il leur avait fournis, égayer le Sénat aux dépens des globules par des lazzis aussi peu dignes de la gravité de l'Assemblée à laquelle ils s'adressaient que du droit des humbles pétitionnaires à qui il s'agissait avant tout de rendre justice (1).

Il est à regretter que le Dr Gastier, dont l'homœopathie déplore la perte récente, ne nous ait pas laissé le compte rendu de sa pratique à l'hôpital de Thoissey (Ain), qu'il a desservi pendant seize ans; mais à défaut de statistique, nous avons la déclaration officielle des administrateurs consignée dans une lettre publiée par *la Mouche* de Mâcon (n° du 2 janvier 1846), en réponse à un médecin de cette ville qui avait annoncé dans le même journal que défense avait été faite à M. Gastier d'appliquer désormais l'homœopathie à l'hôpital de Thoissey. Cette lettre, qu'il serait trop long de reproduire en entier, se termine ainsi :

(1) Voy. *L'Homœopathie dans les hôpitaux*, mémoire à propos de la pétition des ouvriers de Paris et de la discussion au Sénat (séance du 1er juillet 1865). Paris, 1865, chez J.-B. Baillière et Ce, rue Hautefeuille, 19.

« En démentant formellement le fait que, par une erreur impossible à expliquer, M. C... a avancé dans son écrit, nous déclarons que, lors même que nous aurions eu le droit qu'il suppose, nous n'aurions nullement été disposés à en user. *Nos registres attestent en effet que, depuis l'entrée en fonction de M. Gastier, le nombre des décès, relativement au nombre de malades admis à l'hôpital, a été moindre qu'auparavant; que les dépenses en remèdes, en frais de pharmacie, ont été presque nulles, et que le service, devenu plus simple, plus facile, a été sensiblement allégé.* » Suivent les signatures.

Quant à moi, j'ai pratiqué trop peu de temps l'homœopathie à l'hôpital de Bourgueil (Indre-et-Loire) pour avoir pu me livrer à un travail de statistique de quelque importance. Cependant, la différence de résultat a été assez saillante pour engager la commission administrative à faire les frais d'une pharmacie homœopathique, fournie, sur ma demande, par MM. Catellan frères, et à m'exprimer, lors de mon départ, dans une délibération *ad hoc*, sa vive *reconnaissance* du *bienfait* de l'introduction de l'homœopathie à l'hôpital (1).

La question que nous avons devant nous est tellement importante, à tous les points de vue, que rien de ce qui peut faciliter sa solution n'est à dédaigner. Je vais donc donner ici quelques renseignements, garantis exacts, sur une *dyssenterie* épidémique fort grave qui a sévi en Touraine et dans certaines localités des départements limitrophes, à Saumur notamment, pendant l'année 1859.

Trois médecins, les docteurs Cattin, Gérard et Rousseau, pratiquaient alors et continuent de pratiquer l'homœopathie dans le canton de Bourgueil, tandis que le Dr Perrussel, l'un des vétérans de notre École, bien connu par ses nombreux travaux et les services qu'il a rendus dans les épidémies de choléra et autres, luttait contre le fléau à Saumur.

Dans le canton de Bourgueil, d'après une enquête entreprise et exécutée avec soin par le juge de paix, M. Renault, homme aussi éclairé que consciencieux, la mortalité moyenne aurait été, pour l'allopathie de 25 p. 100, et pour l'homœopathie de *zéro*. Ainsi, à Restigné, Benais, Ingrandes, communes où l'épidémie a sévi avec plus de violence, le Dr Cattin, sur cent malades environ, de tout âge, et dont quelques-uns avaient été abandonnés par d'autres médecins, *n'en a pas perdu un seul*. Il en a été de même pour les docteurs Rousseau et Gérard, quoique sur une bien moins grande échelle.

A Saumur, où la mortalité s'est élevée dans certaines communes jusqu'à 40 p. 100, le Dr Perrussel, sur un nombre de malades dont je ne connais pas le chiffre, mais qui doit être considérable, eu égard à l'étendue de sa clientèle rurale et à l'intensité de l'épidémie, a obtenu les mêmes résultats : *pas un seul décès*. Le sous-préfet, M. le vicomte O'Neil, d'abord très-hostile à l'homœopathie, que certains médecins de la ville lui avaient dépeinte sous des couleurs assez sombres, fut tellement frappé des succès du Dr Perrussel, qu'il voulut connaître par lui-même cette bienfaisante méthode, dont il est devenu depuis l'un des partisans les plus convaincus.

Je n'ai point à invoquer ici mon expérience personnelle, qui est à peu près nulle. L'époque de l'invasion de l'épidémie ayant coïncidé avec celle de mon installation à Tours, je n'ai eu l'occasion de traiter qu'un très-petit nombre de dyssentériques; mais j'ai été vraiment émerveillé de la rapidité avec laquelle mes malades guérissaient sous l'influence de mes petits globules. Sauf quelques complications insolites, la guérison ne se faisait guère attendre au delà de huit à dix jours, suivie d'une convalescence franche, ne laissant rien derrière elle. Il était loin d'en être de même pour les guérisons allopathiques : que de fois j'ai été appelé à donner des soins, trop souvent infructueux, aux invalides de cette campagne désastreuse, victimes des astringents et des opiacés à hautes doses, des purgatifs répétés, etc., pour de graves lésions intestinales, des paralysies, des hydropisies, etc.! Les moins maltraités en ont été quittes pour voir la maladie passer à l'état chronique; j'en connais un certain nombre qui sont encore là.

Je ne dirai rien du *choléra*, sur le traitement duquel nous ne possédons que des do-

(1) Voir à la fin de mon livre : *L'Avenir de l'homœopathie*, l'extrait de cette délibération qui m'a été adressé par l'administration.

cuments incomplets et trop contradictoires pour donner lieu à une statistique rigoureuse. On peut affirmer toutefois que, dans toutes les circonstances où les deux méthodes se sont trouvées en présence, une supériorité incontestable a été acquise à l'homœopathie (1).

Passons maintenant aux cliniques étrangères.

M. le Dr Chargé, le lecteur s'en souvient, a donné dans ce journal (n° du 15 avril), qu'il dirige avec la haute intelligence qui le distingue et un désintéressement trop peu apprécié, un aperçu sommaire des rapides progrès de l'homœopathie dans les États-Unis d'Amérique, qui comptent déjà près de 4,000 médecins homœopathes, trois colléges ou Facultés, deux Académies, de nombreux hôpitaux et dispensaires, plusieurs journaux et revues, etc. Comme complément de ce travail, je vais emprunter à une statistique que M. le Dr Gallavardin, de Lyon, vient de publier dans *l'Art médical* (n° de décembre 1867), d'après un journal américain, le tableau comparatif suivant, extrait des rapports officiels des deux médecins qui ont dirigé, en 1864, les deux hôpitaux militaires, l'un homœopathique, l'autre allopathique, établis à Saint-Louis.

Hôpital homœopathique (Dr FRANKLIN).

	Cas.	Guéris.	Morts.	Restés en traitement.
Typhus	39	35	2	2
Pneumonie	13	13	—	—
Diarrhée	95	92	—	3
Dyssenterie	32	27	—	5
	179	167	2	10
Autres maladies	654	646	3	5
	833	813	5	15

(1) Voy. Bonneval, *L'Homœopathie dans les faits*. Bordeaux, 1853. — Chargé, *L'Homœopathie et ses détracteurs*, à l'occasion de l'épidémie de choléra qui a régné à Marseille en 1864. Paris, 1865. — Perrussel, *La Suette et le Choléra épidémiques traités par l'homœopathie*. Rapport au ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Paris, 1856. — Perry, *Lettre sur le choléra*, adressée au Dr Nunez. Paris, 1855. — Roux (de Cette), *L'Homœopathie appliquée au traitement du choléra épidémique*. Observations recueillies en 1854 et 1855, avec un appendice sur la question des doses infinitésimales. Paris, 1857.

Hôpital allopathique (Dr PADDORK).

	Cas.	Guéris.	Morts.	Restés en traitement.
Typhus	10	2	7	1
Pneumonie	23	10	12	1
Diarrhée	106	71	23	12
Dyssenterie	30	7	21	2
	169	90	63	16
Autres maladies	821	641	57	123
	990	731	120	139

Il ne s'agit plus ici, comme on voit, d'un seul genre de maladie, mais d'affections de toutes sortes; et les énormes différences qui résultent du tableau ci-dessus me semblent de nature à faire réfléchir, sinon à convaincre les esprits les plus sceptiques.

Dr CHAUVET.

(*A continuer.*)

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

Morve des chevaux.

(Suite.) (1)

Que si l'on prétend que ces vingt-cinq chevaux portés *guéris* sur le tableau n'avaient pas la morve, le soutiendra-t-on en considérant qu'ils sont entrés à l'hôpital des morveux, qu'ils jettent par les naseaux pendant un, deux, trois mois consécutifs, qu'ils ont les *glandes*, qu'ils ont appétit, pas de fièvre, ni de toux, ni symptômes de catarrhe aigu? Quel vétérinaire oserait, dans une écurie infectée par les miasmes de la morve, et dans l'espace de dix-huit mois, envoyer cinquante-cinq chevaux affectés seulement de maladies ordinaires? Quel vétérinaire le pourrait devant la vigilance du directeur et d'un personnel administratif aussi nombreux que celui de la Compagnie lyonnaise?

Au reste, ce n'est jamais, dans ces cas, le vétérinaire qui découvre le cheval malade, mais c'est toujours l'homme qui conduit celui-ci au travail et qui vient présenter à l'homme de l'art la glande apparue et le mucus nasal. Il est donc matériellement impossible que fraude il y ait sans admettre la

(1) Voir *Bibl. hom.*, page 242.

cécité ou la complicité de l'administration et du vétérinaire. Est-il besoin de dire que la première ne tiendrait pas contre des visites réitérées, et que nous ne voulons pas nous défendre de la seconde?

A ceux qui nient la morve de ces vingt-cinq chevaux, guéris et vendus aux enchères publiques, nous n'avons qu'à rappeler les trente autres, abattus ou morts morveux, et auprès desquels les vingt-cinq premiers n'auraient évidemment pas pu rester indemnes pendant le temps plus ou moins long qu'ils ont été côte à côte avec eux.

La morve se présente sous deux états : l'état aigu et l'état chronique.

Dans la morve aiguë on observe :

De la fièvre, de l'anorexie ;

Un engorgement des ailes du nez, des yeux, de la tête ou des membres ; de la rougeur aux yeux ;

La tuméfaction des glandes sous-maxillaires ;

Une inflammation intense de la pituitaire avec écoulement de sérosité, d'abord claire, puis visqueuse, écumeuse, blanchâtre et jaunâtre, formant flocons à l'ouverture des naseaux ;

La respiration est pénible, et même anxieuse ; l'haleine fétide ;

Avec ces symptômes, quelques jours suffisent pour amener la mort du cheval, laquelle alors est due à l'asphyxie. Ainsi sont morts en quarante heures les trois ânes dont nous avons parlé plus haut, et qui ont succombé à l'asphyxie causée par le boursouflement de la muqueuse nasale, en faisant entendre un très-bruyant reniflement.

Aussi, dans ces cas, l'animal se débat vivement avec grands efforts de respiration et hennissements assez aigus pour être entendus de fort loin.

La morve aiguë peut passer à l'état chronique, et si la transition se fait chez des sujets mous et lymphatiques, la vie peut se prolonger plusieurs années quand l'animal est bien nourri. — Pour les chevaux de sang, les mulets, les ânes, la mort, presque inévitable, arrive après deux ou trois jours.

La morve chronique ne présente pas de prodromes bien caractérisés. Elle se développe quelquefois spontanément, après un refroidissement, le passage dans l'eau, des courses forcées, l'ingestion de boissons trop froides, et débute par la tuméfaction d'une glande sous-maxillaire, plus généralement la gauche, qui devient dure et adhérente à l'os, et par un jetage muqueux, et d'abord peu abondant, de la narine gauche, accompagné de rougeur de la pituitaire.

Les fonctions s'exécutent normalement, sauf un peu de fatigue et de la mollesse au travail.

Cette première période passée, les muqueuses pâlissent, le flux nasal augmente, s'épaissit, quelquefois se colore ; la glande sous-maxillaire gauche, plus volumineuse, est douloureuse à la pression ; des boutons de farcin apparaissent, isolés ou en corde. — Dans une troisième phase, des stries, des ulcérations, des érosions, se montrent sur la cloison nasale, en même temps que persiste l'appétit ; puis, dans une période ultime, les jambes et la tête s'œdématient ; la respiration se précipite, l'haleine devient fétide ; le farcin, s'il a paru, fait des progrès, et la mort survient.

Traitements de la morve. — L'application consiste dans l'administration, à jeun, du remède indiqué, d'après l'analogie des symptômes présents, déduite de la pathogénésie de chacun de ces médicaments dans la matière médicale homœopathique. Il faut, en même temps, éviter les odeurs fortes de l'écurie, prohiber toute autre médication interne ou externe, sauf l'huile, la graisse, le beurre, et prolonger le jeûne une heure après l'administration du médicament.

Il faut ensuite observer si dans les vingt-quatre heures qui suivent il s'est manifesté une aggravation des symptômes, ou si l'état présent a persisté, auquel cas il y aura lieu de répéter la dose. Au contraire, y a-t-il eu aggravation, si faible que ce soit, on en conclura à la spécificité du remède, et on n'y recourra que si l'amendement consécutif, loin de suivre la progression, tend à se transformer en nouvelle aggravation.

Si, par exemple, la symptomologie a indiqué *lycop*, on aura à en administrer une dose d'une à trois gouttes, à la 3e ou à la 10e dilution dans deux onces d'eau bien pure. Après vingt-quatre heures, une acuïté de ces symptômes, pourvu que leur ensemble soit

toujours en rapport avec la pathogénésie du *lycop*, sera signe d'un effet curatif, et ce sera à la répétition intelligente des doses de soutenir la force vitale appelée au point malade. Car cette aggravation médicamenteuse ne persiste pas, et fait bientôt à place une amélioration qui croîtra tant que durera l'effet du remède ; et le point essentiel sera de saisir sur le fait l'arrêt de l'amendement pour répéter la dose en temps utile.

Alors, si après un certain nombre de doses on ne remarque plus d'effets curatifs, on aura à trouver un nouveau médicament en rapport avec les symptômes réfractaires.

L'inobservation de ceci, c'est-à-dire la répétition malencontreuse des doses tandis que dure encore l'aggravation médicamenteuse, en lieu et place d'une suppuration louable, de la résolution d'une tumeur, de la dissipation d'un symptôme, donnera à la maladie un éréthisme, cause de nouveaux symptômes qui ne céderont qu'à des antidotes. De là perte de temps, déviation de la marche de la maladie, et nécessité de recourir à de nouvelles indications.

Et ces préceptes s'appliquent surtout aux maladies chroniques, dans lesquelles il vaut mieux laisser inoccupée la force vitale que de lui donner une énergie à tourner au profit de la maladie. Aussi, dans les affections aiguës, l'action médicamenteuse étant plus vite épuisée par une lutte plus énergique contre l'état morbide, on peut répéter les doses de quart d'heure en quart d'heure, ou mieux d'heure en heure ; parfois seulement deux fois par jour, selon l'état d'acuïté.

Quant aux indications spéciales, ce sont :

Si la morve aiguë débute par un violent coryza, bientôt suivi d'écoulement muqueux, par ordre d'énergie :

Amm. Carb. ; *calc. carb.* ; *lach* ; *nux vom.* ; *cust* ; *natrum mur.*

S'il y a coryza fluent : *merc viv.* ; *puls* ; *sulf*, *ars.*

Si le coryza est déjà chronique : *alum*, *carb. veg*, *graph*, *lycop*, *natr*, *sepia.*

Dans la merve chronique primitive : *Hippozonimum*, *lycop*, *ars*, *sulf*, *aurum*, *cale*, *bryon*, *acide phosp.*

Si la morve se complique de farcin : *assafœtida* alterné avec *ars.*

Telles sont les indications générales, desquelles l'homœopathe aura à tirer parti suivant les circonstances.

La morve des bêtes à laine est justiciable des mêmes remarques et du même traitement. COURDOUAN.

VARIÉTÉS.

DANGER DES INHUMATIONS PRÉCIPITÉES.

Il est écrit que pas une fois les médecins ne consentiront à distinguer la léthargie de la mort. Miss Ellen White, demeurant chez sa mère à Cleveland, ayant eu la fièvre typhoïde, était entrée en convalescence au moment où les médecins déclaraient qu'elle n'en échapperait pas, puis avait fait une rechute et était rapidement tombée dans un état d'insensibilité qui offrait tous les caractères de la mort. D'une voix unanime, les médecins affirmèrent qu'elle était morte.

Le lendemain de cet arrêt, Mme White, remarquant que le corps de sa fille n'était pas froid, en fit l'observation aux docteurs, les conjurant de s'assurer si la vie était bien éteinte. Ces messieurs palpèrent le corps, l'auscultèrent, le flairèrent, et finalement prévinrent la mère désolée qu'il y avait urgence de faire enterrer le cadavre. L'inhumation fut fixée au lendemain, qui était dimanche passé.

Or, le soir de ce même jour, Mme White étant assise près du chevet de la morte, dont on avait déjà fait la dernière toilette, eut le bonheur, sur lequel elle ne comptait plus, de la voir s'asseoir sur son lit, lui jeter les bras autour du cou et lui exprimer la joie la plus délirante d'échapper au danger d'être enterrée vive : car miss Ellen, qui depuis est en pleine voie de guérison, a déclaré qu'elle n'avait pas perdu le sentiment un seul instant ; qu'elle avait tout vu, tout entendu, sans qu'il lui fût possible d'articuler un mot ou de faire un mouvement. Elle avait pourtant fait d'énergiques efforts, surtout lorsqu'elle avait entendu les médecins déclarer qu'il était urgent de la mettre en terre. Mais tout était mort chez elle, à l'exception de la pensée. Depuis ce moment, miss White se défie des disciples d'Esculape.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

NOTES

SUR CERTAINS

MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES

SUIVIES D'OBSERVATIONS

DÉMONTRANT LEURS EFFETS CURATIFS

PAR

Arthur C. CLIFTON, esq. Northampton

Dans les remarques que je vais faire, je me limiterai à la considération de quelques-uns de ces médicaments, qui sont moins communément employés que les autres, et en particulier à deux ou trois, dont la pathogénésie, et conséquemment la puissance curative, sont mises en doute par quelques-uns de nos collègues.

Le premier sur lequel j'appellerai votre attention est l'*Acalipha indica* (1). Son utilité dans l'hémoptysie des phthisiques me fut signalée, il y a dix ou onze ans, par le docteur Thomas, de Chester, qui, je crois, fut le premier à le prescrire en Angleterre. Je l'ai fréquemment employé quand d'autres médicaments que j'avais crus homœopathiquement indiqués n'avaient pas arrêté l'hémorrhagie. Nous n'avons cependant pas sa pathogénésie. Je l'ai trouvé très-utile dans l'*hémorrhagie active pulmonaire*, se présentant pendant la deuxième ou troisième période de la phthisie. Les malades étaient d'un tempérament frêle et délicat, la toux était accompagnée de peu d'expectoration, et l'hémorrhagie artérielle était précédée d'une douleur brûlante dans la poitrine. J'ai vu *Acalipha* faire disparaître ce symptôme et prévenir l'hémorrhagie. Dans ces cas, la septième dilution avait été généralement employée.

L'hémoptysie peut, sans doute, provenir de différents états pathologiques, chacun demandant son spécifique approprié ; mais dans celui qui tire son origine de l'affection tuberculeuse des poumons, je ne connais aucun médicament aussi puissant que l'*acalipha indica*. *China* est indiqué quand il y a eu une grande perte de sang et qu'il y a un grand désir de se coucher. *Hyosciamus*, s'il y a désir, mais incapacité de se coucher, en raison de la toux.

(1) *Acalypha indica*, Acalypha de l'Inde (*Euphorbiacées*). La décoction des feuilles et de la racine est purgative, vermifuge. Au Malabar, on frotte la langue des enfants avec les feuilles et les jeunes pousses pour les faire vomir. A. C.

Æthusa cynapium. Je l'ai employé avec un succès variable dans le vomissement du lait chez les enfants. L'inférence qu'il pouvait être utile dans ce cas est, je crois, venue d'une fausse interprétation de l'expérimentation. Dans quatre cas sur six d'empoisonnement par *æthusa*, qui ont été publiés, la matière vomie était une « substance verdâtre ». Dans les deux autres, le lait avait été donné comme antidote et fut ensuite vomi comme « une substance d'un blanc laiteux ». — Je l'ai trouvé un remède utile dans les convulsions des enfants, symptomatiques d'une irritation gastro-entérique caractérisée par des coliques, des selles verdâtres avec ténesme avant et après chaque selle, par la sensibilité, avec distension, du ventre. Les convulsions étaient accompagnées de la dilatation des pupilles (les prunelles dirigées en bas) et de contractures des doigts. Je l'ai vu aussi donner avec avantage dans les cas de céphalalgie, quand il y avait étourdissement en marchant et en regardant en l'air, avec palpitation de cœur, faiblesse et intermittence du pouls.

Agaricus muscarius a, dans mes mains, guéri deux cas de *delirium tremens*, chez lesquels d'autres médicaments n'avaient produit aucun effet. Je le donnai à la dose de deux gouttes toutes les quatre heures. L'excitation nerveuse fut calmée; les horribles visions de souris et d'hommes courant par la chambre furent dissipées; le sommeil vint, et après lui diminua l'irrésistible désir des vins et des légumes. J'ai vu aussi plusieurs fois ce médicament soulager un groupe de symptômes semblables à ceux du cas dont je vais parler. Un commis d'environ cinquante ans, qui avait beaucoup travaillé dans son emploi, souffrait d'une céphalalgie avec plénitude des tempes, éblouissements, sensations comme si ses pas étaient mal assurés, fréquente diplopie, épistaxis, froid et tremblement des mains (il ne buvait pas immodérément), pouls faible, lassitude et assoupissement le jour, insomnie la nuit. Plusieurs médicaments avaient été prescrits sans résultat, quand *agaricus* donné à la 3e et à la 6e dilution le guérit. J'ai les notes de quatre cas de chorée guéris par *agaricus*; dans deux de ces cas, il fut le seul médicament employé. Un rapport du premier parut, il y a quelques années, dans *Monthly homœopathic Review*. La guérison s'est maintenue depuis. La seconde fois que j'employai ce médicament contre la chorée, ce fut dans le cas suivant. La malade, qui me consulta il y a quatre ans, était une fille de 18 ans, mince et maigre, qui n'avait eu d'autre affection que des ascarides. Elle avait un appétit irrégulier et capricieux, les extrémités froides, et fréquemment des engelures. Les règles n'avaient pas encore paru, et il n'y avait aucun développement dénotant leur approche. Pendant les deux mois précédents, elle s'était plainte d'une faiblesse qui, pendant cinq semaines, n'avait fait qu'augmenter, plus prononcée dans le bras et la jambe du côté droit, et s'accompagnant de pincements. A l'examen, je constatai les symptômes suivants : pupilles dilatées; langue large, chargée d'un enduit blanc; appétit capricieux; soif modérée; digestion bonne, cependant accompagnée de quelque flatulence et d'éructations; urines et selles normales; pouls faible et lent; pieds et mains froids; bras et main droits constamment en mouvement, avec torsion en dedans; sensation de tension des bras et des doigts avec faiblesse des muscles (elle laissait souvent tomber sa cuiller ou son couteau en mangeant), jambe droite faible, traînante dans

la marche, avec les orteils étendus vers la partie interne ; généralement sentiment de fatigue et d'épuisement. Je donnai *sulfur*, puis *cina* (en supposition des vers), puis *ignatia*, suivi de *belladona*, le tout sans effet. Je remarquai, sur ces entrefaites, que tous ces symptômes choréiques cessaient pendant le sommeil, et cette observation me conduisit à donner *agaricus* d'abord à la dose d'une goutte de la 2e dilution, trois fois par jour. Après une semaine, il y avait du mieux, et en continuant le même traitement pendant trois autres semaines, cette amélioration alla en augmentant; aussi je passai à la 6e dilution, qui, après trois semaines encore, la guérit, et la guérison s'est maintenue depuis. La menstruation s'établit trois ans après, tout naturellement.

Les deux autres cas étaient très-analogues. Dans tous les deux, ce fut le côté droit qui était affecté. Tous deux furent accompagnés de la même sorte de faiblesse, et dans les deux les tensions cessaient pendant le sommeil. Tous deux furent guéris par *agaricus* seul. Dans un autre cas où je l'avais employé sans succès, *veratrum viride* réussit bien. Je le donne présentement avec *quelquè* amélioration dans un cas où *verat. viride* n'a rien produit.

Je vois dans le *British Journal of Homœopathy* que le docteur Watzke a ordonné *agaricus* avec de bons résultats dans un cas de spasme clonique des muscles de l'œil, cessant pendant le sommeil.

Je l'emploie extérieurement et intérieurement contre les engelures. Il est spécialement indiqué aux personnes chez lesquelles la circulation est peu active et le cœur faible, quand le traitement interne doit être commencé en septembre ou octobre. Dans l'hypertrophie du foie avec légère jaunisse, et diarrhée (une variété du foie gras), il a été utile dans deux cas. Dans l'hypertrophie de la rate chez un enfant, où cet organe atteignait trois pouces au-dessous des fausses côtes gauches, ce médicament réussit. Il fut employé extérieurement et intérieurement.

Dans l'irritation de la moelle, chez les femmes d'une complexion faible et maladive, avec pouls mou, faiblesse dans les régions des vertèbres cervicales et dorsales, accompagnée de céphalalgie, constriction en travers de la poitrine et éructations flatulentes, je l'ai fréquemment trouvé utile.

Ambra gris : est un médicament que j'ai par occasion employé avec bénéfice chez des femmes d'un tempérament nerveux, ayant passé l'âge critique et au delà; souffrant d'engourdissements et picotements dans les bras, surtout le matin et lorsque ces membres étaient inoccupés. Dans trois cas j'ai ordonné la 6e dilution contre la toux hystérique des femmes nerveuses, et dans l'aggravation nocturne de la coqueluche chez les enfants il a été utile à la 12e dilution; pour cette dernière affection, *lactuca* a réussi quand *ambra gris :* n'avait rien produit.

Antimonium crudum, outre plusieurs indications dans les maladies de l'estomac et de la peau, m'a été utile dans le cas suivant. Un monsieur me consulta pour une aphonie. Sa voix disparaissait toujours quand il avait chaud, soit par l'état du temps, soit à la chaleur artificielle d'une chambre. Je lui donnai *ant. crud.* 6e dilution à prendre, trois fois par jour, pendant une semaine, avec avantage. Durant les trois semaines suivantes, il prit la 12e, la guérison fut complète et se maintint pendant quelques mois, malgré de fréquentes expositions aux causes qui l'affec-

taient autrefois. Mais au bout de ce temps, il perdit encore sa voix. Quelques doses d'*antimonium crudum* le guérirent de nouveau, et depuis il n'en a plus souffert en quoi que ce soit.

J'ai trouvé *argentum nitricum* de grande utilité dans l'ophthalmie catarrhale aiguë. Le premier cas dans lequel je le prescrivis fut le suivant. Le malade était un homme robuste de 50 ans, à la mine fleurie, qui, la semaine précédente, avait été exposé, pendant qu'il chassait, à un vent aigu du nord-est. Le lendemain il ressentit de la douleur et de la chaleur dans les yeux, et se traita lui-même avec une infusion de mille-feuilles, puis avec des pilules de Frampton. Après une semaine de ce traitement domestique, je le trouvai dans une chambre obscure, tout à fait incapable de supporter la lumière, se plaignant de céphalalgie et de plénitude dans la tête ; les paupières étaient fermées et gonflées ; de l'œil gauche un écoulement muqueux purulent descendait sur la joue. En pressant les paupières pour les séparer, je pus seulement entrevoir la pupille à travers une ouverture d'environ la dimension d'un petit pois. La conjonctive était gonflée et fortement injectée, ressemblant à de la viande crue ; la caroncule lacrymale était aussi tuméfiée. L'œil droit était à peu près aussi affecté. Allopathiquement, l'application topique du nitrate eût été nécessaire, avec des sangsues et la scarification de la conjonctive. En étudiant la pathogénésie d'*argentum nitricum*, je trouvai une peinture complète de ce cas. Je le donnai à la dose d'une goutte de la 2e dilution, pour toutes les quatre heures. L'amélioration commença de suite, et sans autre médication il se rétablit promptement et chassait de nouveau au bout de trois semaines.

Dans des attaques moins aigües, quoique sérieuses, d'ophthalmie catarrhale, et dans l'ophthalmie des nouveau-nés, je l'ai souvent employé avec succès. Dans l'ophthalmie scrofuleuse, il s'est montré peu utile et est, je crois, rarement indiqué.

Dans les céphalalgies caractérisées par un sentiment de plénitude dans la tête, qui semble augmentée de volume ; des battements dans les carotides, des vertiges, par le soulagement en s'entourant d'un mouchoir, par une sensation comme si quelque chose rampait sur le péricrâne, avec désordre gastrique, flatulence, bruyantes éructations, etc. ; dans les cas qui présentent les symptômes précurseurs de la paralysie, tels qu'erreurs dans les discours, surtout chez des hommes d'affaires ou de caractère énergique et déterminé, ayant beaucoup travaillé d'esprit, ce médicament à la 6e dilution a produit de bons effets. Dans les conditions de sécheresse de la membrane muqueuse de la gorge, avec aspect de rides et crevasses, et sensation comme s'il y avait une écharde dans la gorge, *argent. nit.* 3e a produit un bon résultat. Je l'ai employé dans deux cas d'épilepsie, sans bénéfice ; mais j'ai lieu de croire que dans ces deux cas il ne convenait pas individuellement.

J'ai employé *benzoic. acid.* avec succès dans les douleurs néphrétiques, quand il y avait en même temps émission fréquente d'une urine jaune foncé, d'odeur forte et d'un caractère âcre, causant l'excoriation des parties externes avec lesquelles elle venait en contact. J'ai aussi obtenu de bons effets de la 3e dilution dans l'incontinence nocturne, avec irritabilité de la vessie pendant le jour et l'état caractéristique de l'urine.

Dans cinq ou six cas de gonflement ganglionaire du poignet, ce médicament, donné

à la 6e dilution, deux fois par jour, intérieurement, et en un onguent de trois grains de *benzoic acid* pur dans une once de cérat glycériné, employé deux fois par jour, en friction sans pression, a bien réussi. J'ai essayé l'onguent seul dans deux cas, sans beaucoup d'effet, et en ai guéri deux autres sans l'onguent, mais le temps employé à ces deux cures fut plus long que lorsque l'onguent était concurremment employé. Je suis redevable au docteur Bayes, de Bath, de la suggestion de l'emploi de ce médicament.

J'ai, depuis la publication des observations du docteur Richard Hughes, prescrit *baryta carbonica* dans quatorze ou quinze cas d'amygdalite, espérant prévenir la suppuration, *mais sans un seul succès*. Dans l'hypertrophie chronique des amygdales, c'est un remède de valeur. Je l'ai vu guérir trois cas de stéatome des paupières. Il était employé comme onguent, à la dose de trois grains pour deux drachmes de cérat glycériné, à appliquer deux fois par jour, et la 6e dilution était donnée à l'intérieur.

Berberis vulgaris est un médicament que l'on penserait devoir être très-utile dans certaines affections du foie et des reins. Cependant, je trouve qu'aucun de nos homœopathes anglais ne l'a employé. Je l'ai essayé plusieurs fois à différentes dilutions : 3e, 12e, 30e, dans des cas où il semblait correspondre à la totalité des symptômes, mais, invariablement, sans succès, probablement parce que je ne comprenais pas la sphère de son action. Dans plusieurs occasions, j'ai parlé de cette apparente inactivité de *berberis* à différents médecins, et j'ai trouvé qu'ils avaient obtenu les mêmes insuccès de ce médicament. Pourtant, le docteur Thomas, de Chester, me conseilla de l'essayer avec la teinture mère; peu de temps après, j'eus pour cet essai la bonne occasion suivante. Un monsieur, âgé et corpulent, d'environ soixante ans, avait fréquemment souffert d'une « affection du foie » les années précédentes. Quand il m'envoya chercher, il venait d'éprouver des malaises bilieux et avait une constipation qui avait duré quelque temps. Peu d'heures avant que je le visse, il avait été subitement saisi dans la région du foie par une douleur aiguë, lancinante, qui se propageait jusque dans le dos, et s'étendait à la région de l'hypocondre gauche, avec constantes et bruyantes éructations, et tentatives avortées de vomissement. Il y avait eu frisson, puis chaleur de la peau et pouls plein et vif. Je lui donnai *acon.*, puis *bryonia*. Au bout de deux jours, la jaunisse parut et résista pendant trois semaines, durant lesquelles il prit *aconitum*, *nux*, *mercurius* et *sulphur*, et ne se rétablit que très-lentement. Après avoir été assez bien pendant un mois, il fut repris d'une manière absolument semblable. Je commençai par *acon.*, et le continuai pendant douze heures, sans trouver d'amélioration; les douleurs persistaient; l'abdomen était gonflé par les gaz; les régions du foie, de l'estomac et du duodenum étaient spécialement sensibles; celle de la vésicule du fiel était le siége de douleurs de piqûres et d'écrasement; en plus, constipation; jaunisse; pouls à 100 et intermittent. J'essayai alors *berberis* à la dose d'une goutte de la teinture mère toutes les trois heures. Après quelques doses, le malade fut quelque peu soulagé, et en trois jours délivré des douleurs, excepté à la pression du foie et du duodenum. Le médicament fut continué à doses plus petites et moins fréquentes; alors le ventre se relâcha; les selles, d'abord dures, compactes et très-pâles, présentèrent le lendemain, après une

évacuation plus facile, trois petites pierres de fiel. Depuis ce moment, avec des doses occasionnelles de *sulphur* et *bryonia*, la guérison se fit, bonne et rapide. Je l'ai employé depuis dans un autre cas de calculs du fiel, avec jaunisse; il soulagea aussi promptement; et, *dans l'hépatite, je l'ai donné avec avantage, comme un remède intercurrent*, alors qu'il y avait forte douleur, avec vomissements de bile et menace de jaunisse. Dans un cas d'ophthalmie rhumatismale il a été utile. Je conseille donc à ceux qui l'ont, jusqu'à présent, trouvé sans effet en dilutions, de l'essayer sous une forme plus matérielle.

Borax, qui a prouvé son extrême utilité dans le traitement des aphthes de la bouche et de quelques autres affections, guérit un enfant dont le symptôme prédominant était une extrême sensibilité au bruit : si quelqu'un éternuait ou toussait, si la porte était fermée bruyamment, ou si une note était frappée sur le piano, des convulsions étaient imminentes. Je donnai *borax* 12ᵉ, trois fois par jour pendant quelques jours; puis, seulement une fois pendant une semaine : le petit malade était complétement guéri.

Causticum est, je crois, considéré comme inerte par quelques praticiens; mais je suis persuadé de l'avoir employé avec avantage, fréquemment, dans les affections scrofuleuses et rhumatismales des yeux, surtout quand il y a constipation; dans la sécheresse générale de la peau; dans la paralysie rhumatismale du côté gauche de la face, provoquée par un vent froid du nord-est; dans la prosopalgie rhumatismale du côté gauche du visage. J'ai guéri complétement un cas de fistule lacrymale avec *caust.* — *Sulphur*, *silicea* et *lycopodium* avaient été donnés sans avantage, quand j'ordonnai *causticum*, quatre globules de la 30ᵉ dilution, à prendre tous les deux soirs quatre fois, et rester ensuite une semaine sans médication. Ce traitement fut suivi pendant trois mois, au bout desquels il fut cessé, le malade se trouvant alors presque guéri. Après six semaines le malade me revint dans un état pire encore. Je recommençai le même traitement et, au bout de deux mois, j'obtins une guérison qui s'est maintenue depuis plusieurs années. Un cas semblable fut grandement amélioré par *caust.* seul, et le malade cessa le traitement après un temps très-court, parce qu'il *allait mieux*. Je n'en ai pas entendu parler depuis. Dans deux autres cas, j'ai employé *caust.* sans effet, comme cela m'est arrivé pour plusieurs autres médicaments. Dans le rhumatisme articulaire chronique, avec gonflement et raideur, contraction des tendons, douleurs tiraillantes et déchirantes, il a été très-utile, surtout chez les malades scrofuleux, dont je complétais généralement la cure avec *calcarea carb.*, *silicea* et *sulphur*. Dans les affections de la peau, spécialement dans la psoriasis palmaris, il a produit de bons effets. Dans l'otorrhée des enfants scrofuleux, avec éruptions sèches derrière les oreilles et autour du nez, il s'est aussi montré utile. — Dans la constipation des enfants, surtout s'il y a incontinence d'urine la nuit, peau sèche et maladive, dont toute lésion supure; sécheresse du rectum, avec grande contraction du sphincter de l'anus, et douleur rectale pendant la selle, induisant les enfants à retenir l'évacuation pendant plusieurs jours, je l'ai employé avec succès.—Dans les hémorrhoïdes internes, avec constipation et douleurs tiraillantes dans le rectum, il est utile. — Une dame que j'avais soignée pendant deux mois et à qui j'avais prescrit *sulphur*, *nux* et *gra-*

phites, avait de telles douleurs tiraillantes dans le rectum, pendant la marche, qu'elle était fréquemment obligée de chercher du soulagement en s'asseyant sur le seuil d'une porte. Elle fut complétement guérie après avoir pris *causticum* pendant une quinzaine. Depuis plusieurs années, il n'y a pas eu de rechute. — J'ai vu un cas de fistule anale complétement guéri par *causticum*, et un autre très-amélioré par son emploi. Le premier était un monsieur âgé de quarante ans, qui avait souffert des hémorrhoïdes pendant des années. Quatre ans avant que je le visse, il avait été opéré par M. Ashton. En l'examinant, je trouvai une fistule complète, d'où s'échappaient un pus sale et des flatuosités. Mon diagnostic étant assez alarmant, il consulta de nouveau M. Ashton, qui, tout en le confirmant, assura que le bistouri seul pouvait le guérir. Comme il n'y avait pas nécessité immédiate de l'opération, on demanda mes soins. Le traitement que j'adoptai consista en injections rectales d'eau chaude, deux fois par jour, surtout après la selle, et d'une faible lotion de *calendula* dans la fistule. Je donnai aussi *sulphur* 30e, deux fois par jour pendant une semaine. Une étude soigneuse de ce cas, spécialement dans ses antécédents, me conduisit à choisir ensuite *caust.*, que je donnai à la 12e dilution, deux fois par jour pendant une semaine; puis à la 30e et à la 3e, interrompant la médication deux ou trois jours entre chaque dilution. Après trois mois de ce traitement, la fistule fut complétement guérie. Pendant quelques mois, je donnai occasionnellement *sulphur*, *nux vom.* et *causticum*. A l'exception d'un peu d'incommodité due aux hémorrhoïdes à la suite de voyages, la cure s'est parfaitement maintenue. Dans un autre cas, l'état du malade fut amélioré par *caust.*, mais le pauvre homme, incapable de vivre sans un travail constant, entra à l'hôpital, où il fut opéré. Dans deux autres cas de fistule, *caust.* pas plus qu'aucun autre médicament ne réussit. C'étaient, d'ailleurs, des cas dans lesquels l'absence de propreté et d'une nourriture convenable devait empêcher tout médicament d'exercer son action.

Dans certains états morbides de la vessie et des organes génitaux, j'ai vu *causticum* produire du bien. C'étaient des cas dénotant une atonie locale : l'urine était expulsée faiblement et dégouttait lentement après l'émission; le désir d'uriner était plus fréquent la nuit que le jour; il y avait aussi perte de puissance sexuelle, émissions séminales, douleur dans la région hypogastrique, froid et engourdissement des cuisses. Un de ces cas fut complétement guéri par *caust.* à la 3e et à la 12e dilution; et ceci, après deux ans d'essais infructueux d'autres médicaments, par moi et trois autres praticiens homœopathes. J'ai aussi trouvé *caust.* utile dans quelques affections nerveuses produites par des excès sexuels. C'est un inestimable remède dans les toux laryngées, et dans la phthisie, quand la toux a lieu principalement le matin, et s'accompagne d'un chatouillement dans la gorge, avec difficulté à détacher les mucosités. Il est également utile dans l'enrouement et l'aphonie qui se produisent parfois chez les orateurs et les chanteurs. On m'envoya une fois chercher pour le principal soprano d'une compagnie. Quand je la vis, à onze heures du matin, la voix était sifflante, avec un très-grand enrouement; je lui donnai une goutte de *caust.* 3e dilution, toutes les deux heures, et elle put, le même soir, parfaitement remplir son rôle; le lendemain matin, elle m'informa qu'elle n'avait jamais mieux chanté.

Mon respect pour le docteur Epps m'oblige à ajouter que je suis redevable d'une grande partie de la connaissance que je possède de *caust.* et de quelques autres médicaments au Cours de lectures sur la Matière médicale qu'il donna il y a quelques années.

J'ai rarement employé *chelidonium majus.* Dans un cas de congestion hépatique, avec imminence de jaunisse, il fut d'un bon effet, et dans trois cas de névralgie du sourcil droit et un cas du sourcil gauche il amena la guérison.

J'emploie fréquemment *cinnamomum* avec avantage dans les cas de ménorrhagie, arrivant tous les quatorze, seize ou dix-huit jours, quand le sang est d'un rouge clair et qu'il y a peu de douleur. La première décimale est la dilution que j'ai trouvée le plus convenable.

Coccus cacti à la première décimale est un de mes médicaments favoris contre la coqueluche avec symptômes bronchiques. Je le donne principalement quand la toux est aggravée le matin, de bonne heure, accompagnée de l'expectoration d'un mucus tenace, détaché avec difficulté et provoquant le vomissement suivi du désir d'aliments.

Croton tiglium est un excellent remède contre les croûtes de lait. Il est aussi utile contre l'eczéma du scrotum. Je l'ai trouvé utile contre la diarrhée, quand les selles sont jaunâtres et aqueuses et expulsées soudainement et violemment, comme la balle d'un mousquet. La troisième décimale est la dilution que j'ai le plus communément employée.

Graphites, de même que *causticum,* mériterait un mémoire séparé pour lui rendre justice; c'est pourquoi je ne toucherai qu'à quelques-uns de ses points prédominants. Il a une action large et marquée sur la peau et les membranes muqueuses; les sécrétions sont généralement diminuées, et la peau est rude, sèche et gercée. Je l'ai trouvé très-utile dans les cas de psoriasis palmaris; dans la mentagre; dans les éruptions derrière les oreilles; dans la sécheresse du nez avec perte de l'odorat; dans la surdité avec sécheresse du méat auditif et sécrétion peu abondante de cérumen; et spécialement dans cette forme de surdité qui n'est point affectée par un bruit: quand, par exemple, le malade, marchant dans les rues de Londres ou voyageant en chemin de fer, entendra presque aussi bien que toute autre personne. Il est aussi indiqué contre les ulcères des extrémités inférieures, avec sécrétion âcre et de mauvaise odeur, sécheresse générale de la peau et constipation. Il est un bon remède contre la constipation, quand il y a sécheresse de la membrane muqueuse du rectum et des fissures à l'anus. Je l'emploie généralement contre l'aménorrhée avec règles tardives et peu abondantes, paraissant toutes les six, sept ou huit semaines, quelquefois foncées, mais généralement pâles, avec brûlement et démangeaison des grandes lèvres et sécheresse du vagin. Dans certaines formes de gastrite chronique, avec désir de bière, comme aussi chez les malades qui ont abusé de ce breuvage favori, ce médicament est utile. Dans la toux, avec voix rude et sèche, il est spécialement indiqué. Les dilutions de *graphites* qui m'ont le mieux servi sont : de la 3e à la 6e, dans les maladies de la peau et du rectum, et de la 12e à la 30e, dans l'aménorrhée.

J'ai vu *kalmia latifolia* guérir plusieurs cas de prosopalgie du côté droit du visage, avec la première dilution décimale.

J'avais le projet de parler aussi de *kali carbonicum*, *kali hydriodicum*, *natrum muriaticum*, *sulphuricum* et *carbonicum*, et de

muriatic acid, mais le temps assigné à la lecture des mémoires à nos réunions est déjà expiré, et je dois remettre les remarques que je pouvais désirer faire sur eux jusqu'à une autre occasion.

Avant de conlure, je dois remarquer, afin d'éviter tout malentendu, que je n'ai pas essayé d'exposer *toutes* les formes de maladie dans lesquelles les médicaments que j'ai touchés sont utiles, ni toutes celles dans lesquelles j'ai l'habitude de les prescrire; j'ai seulement fait allusion aux cas qui présentent les indications les plus saillantes pour leur emploi. Dans le cours de mes remarques, j'ai parlé de certaines tumeurs, guéries par des médicaments; je dois ajouter que plus je pratique et plus je suis convaincu que des excroissances morbides de ce caractère peuvent être guéries par l'unique emploi de nos médicaments, et cela, plus avantageusement pour le malade que lorsqu'elles sont sommairement enlevées par le bistouri. Je suis sûr qu'il ne sera plus jamais nécessaire d'avoir recours à cette pratique barbare d'exciser les amygdales.

A. Clifton.

(*The Monthly Homœopathic Review*, juillet 1868, page 399.)

MÉDECINE CLINIQUE.

Fistule lacrymale consécutive à la Rougeole.

Je lis dans le *Bulletin de la Société médicale homœopathique* du 15 juillet 1868, page 250, les lignes suivantes :

« M. Ozanam. — A propos de fistule lacrymale, j'ai eu à en soigner un cas au « commencement de ma pratique homœopathique. C'était chez une pauvre femme, à « laquelle je fis prendre 5 glob. d'*arsenic* « à la 12e dilution, qui amenèrent la guérison.

« C'est le seul cas que je connaisse dans « la science. »

La rédaction est ici fort obscure. M. Ozanam a-t-il voulu dire que ce cas de guérison est le seul que l'homœopathie puisse enregistrer, ou bien que c'est le seul cas de guérison par l'*arsenic* dont il ait connaissance.

La première interprétation serait évidemment mauvaise, car la clinique homœopathique a enregistré de nombreuses guérisons de fistules lacrymales obtenues sans opération. J'admets donc de préférence la seconde, mais je crois devoir publier une nouvelle et remarquable guérison de fistule lacrymale obtenue par les seules forces de la thérapeutique hahnemannienne.

Cette observation est d'autant plus intéressante qu'elle se rattache aux précédentes études que j'ai publiées dans la *Bibliothèque homœopathique* sur les transformations de la rougeole non traitée, en maladies nouvelles complétement différentes, comme symptomatologie, des maladies éruptives, mais se rattachant par un lien étroit à la cause spéciale qui a présidé à leur développement. Aussi, comme dans les cas précités, n'ai-je pas négligé de recourir au traitement spécial de la rougeole, bien que la forme morbide fût complétement distincte, et le succès obtenu par cette médication est la démonstration la plus directe du principe formulé par Hahnemann que certaines maladies sont compliquées ou suscitées par une disposition spéciale de l'organisme. Que le principe morbigène soit, pour la facilité de l'étude ou même hypothétiquement, nommé

psore ou sycose, le principe constant, c'est qu'il est indiscutable, et que ne pas en tenir compte, c'est s'exposer à des insuccès.

Mlle Jullien-Virginie de Belgencier, quatorze ans, a eu la rougeole il y a six mois. Comme habituellement, il y a eu des symptômes concomitants de conjonctivite, — seulement ils ont été très-intenses à l'œil droit, et lorsque la maladie rubéolique a cessé après son évolution naturelle, et sans médication, l'ophthalmie est devenue plus violente, le sac lacrymal s'est obstrué, une fistule lacrymale s'est produite par le percement du sac, d'où est sortie une certaine quantité de pus. La malade m'est amenée le 5 juillet 1860 dans l'état suivant :

La conjonctive de l'œil droit est restée injectée, surtout vers l'angle interne, qui offre une tumeur, saillante arrondie, ayant un diamètre de 0m.01, avec une ulcération qui se ferme quelquefois, mais se rouvre bientôt et laisse échapper un liquide purulent et une sérosité visqueuse. La narine correspondante est complétement sèche; les paupières de l'œil droit, bridées par la tumeur, semblent s'être rétrécies, et l'œil malade a l'apparence d'être plus petit que l'œil gauche. Les fonctions sont du reste régulières, mais la menstruation n'est pas encore établie. Sur les renseignements qui me sont fournis au sujet de la rougeole, je commence le traitement par *pulsatilla* 30/150, 1 goutte, alterné avec *bellad.* 30/150, 1 goutte, dont il sera pris une cuillerée le matin à jeun, un jour de l'un, un jour de l'autre.

Je revois la malade le 16 juillet. L'aspect de l'œil ne s'est pas sensiblement modifié, mais, circonstance singulière, tous les jours où elle a pris *pulsatilla*, Mlle J... a eu une hémorrhagie rectale d'un sang noir, symptôme exceptionnel et qui a fort effrayé les parents. Je les rassure et je prescris les mêmes remèdes à alterner de la même manière en changeant la dilution (24e).

Le 1er août, je revois Mlle J..., qui n'a plus rendu de sang par l'anus. L'ulcère de la tumeur lacrymale s'est maintenu ouvert, la tumeur s'est aplatie, et l'œil est moins bridé, moins injecté. La narine droite est devenue humide. Pas de remède.

Le 28 août, la narine droite coule, mais l'ulcération du sac lacrymal persiste. Je prescris *natrum carb.* 30e, que je fais continuer sans obtenir de modifications notables, à la 14e et à la 12e dilution, jusqu'au 16 octobre.

A cette époque je donne *sulphur* 30e, et j'apprends vers les premiers jours de novembre que ce remède a provoqué, comme la *pulsatilla*, des hémorrhagies par l'anus. Je laisse agir le remède jusqu'au 15 novembre, où la cicatrisation de l'ulcère était complète. J'ai revu la malade un an après, et la guérison ne s'était pas démentie : elle jouissait d'une très-belle santé et la menstruation s'était établie régulièrement.

L'intérêt de cette observation résulte non-seulement de la filiation évidente de la maladie traitée avec la rougeole préexistante, mais encore et surtout du succès du traitement de la rougeole appliqué à une fistule lacrymale engendrée par une évolution spontanée du virus rubéolique.

Il ressort aussi manifestement de l'historique de cette maladie que les doses infinitésimales peuvent produire des phénomènes pathogénésiques.

La *pulsatilla* produit effectivement un écoulement d'un sang noir par l'anus, même hors le temps des selles. Chez Mlle Jullien ce phénomène s'est constamment reproduit les jours où elle prenait la cuillerée de *pul-*

satilla 30ᶜ, et n'avait pas lieu le jour où elle prenait *belladona*. Jamais cet accident ne lui était arrivé avant l'usage de ce médicament, et la famille en avait été inquiète. Pendant l'usage de *pulsatilla* 24ᵉ, il est vrai, l'accident symptomatique ne s'est plus manifesté, comme si tout l'effort du médicament s'était porté sur le symptôme morbide, qui commence alors à s'amoindrir, à mesure que la narine du côté malade redevient humide. — Enfin il reparaît pendant l'usage de *sulphur*, dont la pathogénésie de Hahnemann mentionne, au n° 890, l'écoulement du sang dans les selles, le soir.

Il est donc démontré qu'à des doses infinitésimales, les phénomènes pathogénésiques peuvent apparaître, lorsque le remède est parfaitement homœopathique. — Nous serions heureux d'avoir à cet égard apporté un argument à la cause de la posologie infinitésimale et de l'efficacité de petites doses, choisies d'après la loi de similitude.

Dʳ TURREL.

DOSES INFINITÉSIMALES (1).

IV

Utilité pratique des doses infinitésimales.

(Suite.)

J'ai déjà dit un mot de l'expectation dans un précédent article ; que l'on me permette d'y revenir encore ici, la question en vaut la peine. On ne connaît pas assez l'*origine* de l'expectation, fruit toxique d'une plante vénéneuse et singulièrement vivace, qui se plaît d'une façon particulière dans le champ médical : l'ENVIE..., cette envie spéciale, incomparable, qui distingue la race d'Esculape, *invidia medicorum pessima*.

Les remarquables succès des médecins homœopathes dans le traitement de la pneumonie avaient fait un certain bruit en Allemagne, les commères en jasaient, les salons s'en préoccupaient, et cela commençait à devenir gênant...; d'autant plus que c'était la réfutation directe et péremptoire du fameux argument, répété naguère par Trousseau, *de la nullité d'action du globule, pour cause d'insuffisance de matière*. Comment! s'écriaient-il, ces gens-là guériraient avec des *riens*, quand nous ne guérissons pas, nous, hélas! avec de bons gros remèdes! Allons donc! — Fort bien ; mais le fait brutal, écrasant, était là qui se dressait comme un mur d'airain devant les contradicteurs. Que faire?... Persister quand même dans la négation de l'évidence? C'eût été par trop maladroit. Mieux valait tourner la difficulté que de l'attaquer de front. Or, voici le biais adopté par nos *consciencieux* antagonistes. Ils se sont dit : Les homœopathes sont plus heureux que nous dans le traitement de la pneumonie, c'est incontestable ; serait-ce parce que leurs moyens sont réellement plus efficaces? La chose n'est pas impossible, mais il serait *imprudent* de le rechercher, après avoir proclamé si haut le contraire. Avant tout, et coûte que coûte, nous devons entretenir, fortifier même, si faire se peut, la *foi* de nos fidèles. Qui sait si les hérétiques ne font pas de la médecine expectante, habilement dissimulée sous leurs petits globules?... Essayons donc d'en faire sans globules : si l'expédient réussit, notre procès sera gagné et notre honneur professionnel (moins la *moralité*) sauf devant le public.

(1) Voir *Bibl. hom.*, p. 275.

On a donc entrepris des expériences *ad hoc* dans les hôpitaux de Vienne (Autriche); les pneumoniques ont été divisés en deux catégories : l'une soumise aux divers traitements classiques, l'autre abandonnée aux seuls efforts de la bonne nature, avec de la tisane à volonté pour auxiliaire. — Malheureusement les résultats n'ont pas tout à fait répondu à l'attente des honnêtes expérimentateurs, ainsi que le démontrent les chiffres suivants :

Traitement de la pneumonie par l'expectation.

Dietz, 1849	7.4 p. 100	Moyenne : 18.81 p. 100.
— 1852	9.2 —	
— 1855	20.7 —	
Bordes,	22 —	
Schmidt, plus de	23 —	
Brandes (de Copenhague),	31 —	

Le traitement actif avait donné aux mêmes expérimentateurs, pendant les mêmes années, une mortalité moyenne de 29 p. 100, qui se rapproche beaucoup de celle de la statistique Husson.

La différence en faveur de l'expectation était assez considérable, ce me semble, pour engager les expérimentateurs à persister dans cette voie, et même à généraliser le procédé en l'appliquant aux autres maladies, qui méritaient tout aussi bien que la pneumonie d'en recueillir les bénéfices. Pourquoi donc avoir abandonné si brusquement ces intéressants essais?... Je ne saurais le dire avec certitude, n'ayant ni voix ni oreille au chapitre olympien. Mais il me sera bien permis de hasarder quelques suppositions, fondées sur le conseil des probabilités.

Observons, d'abord, que le chiffre de la mortalité moyenne n'a cessé de s'accroître d'année en année et s'est élevé progressivement de 7 à 31 p. 100, ce qui n'était pas très-encourageant... Voilà déjà un motif qui a dû peser d'un certain poids dans la balance.

Deuxième motif : A moins d'une *vocation* spéciale, que je crois assez rare, on ne se fait guère médecin pour le pur amour de l'art. Afin de déterminer les jeunes bacheliers à embrasser une carrière aussi ingrate, il faut en général un *stimulant* d'une certaine puissance, que je n'ai pas besoin de nommer... — Or, s'il était démontré et universellement reconnu que les maladies abandonnées à la nature guérissent mieux que par un traitement quelconque, le stimulant en question n'existerait plus; et, dès lors, que deviendrait le métier?.. A quoi se réduiraient, d'autre part, les hautes réputations scientifiques et pratiques, ainsi que les travaux qui les ont fondées?..

Troisième motif : On avait entrepris ces expériences, plus ou moins *morales*, dans le but *avoué* de ruiner la posologie homœopathique dans l'opinion publique, en démontrant que l'on pouvait arriver au même résultat avec de la tisane; et comme la tisane n'avait malheureusement pu empêcher dix-neuf malades sur cent de mourir, on a probablement jugé qu'il n'y avait pas lieu d'aller plus loin. C'est sans doute dominée par ces considérations que l'Académie de Paris a retiré le grand prix de concours offert, en 1864, au meilleur mémoire sur les résultats comparatifs de l'expectation et des divers traitements actifs, y compris le traitement *alcoolique* du docteur Jaccoud (1)... O mânes de Broussais et de Sangrado, quittez vos froids sépulcres pour venir éteindre dans des flots de sang et de limonade l'incendie allumé dans les entrailles des pauvres malades par le barbare!

(1) *Art médical*, statistique citée du docteur Gallavardin.

Quatrième motif : En poursuivant lesdites expériences, on s'exposait naturellement à provoquer les justes réclamations des homœopathes, qui auraient demandé à grands cris et finalement obtenu d'être entendus dans un procès solennellement instruit contre eux. Or, on avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas faire figurer leurs statistiques à côté de celles dont je viens d'exposer le triste tableau, que je demande la permission de compléter sommairement :

Moyenne de la mortalité dans le traitement de la pneumonie.

1° Par les divers traitements en usage.	29	p. 100.
2° Par l'expectation.	19	—
3° Par l'homœopathie.	4 1/2	p. 100.

Qu'il me suffise de laisser ces chiffres, qui ont leur éloquence, aux sérieuses méditations du lecteur.

Avant d'aborder la question *économique*, qui termine cet article, je dois réparer une petite omission. En examinant, dans la deuxième partie de mon travail, les diverses objections qu'ont coutume de nous adresser nos adversaires à propos des doses infinitésimales, je n'ai pas suffisamment insisté sur celle qui consiste à mettre sur le compte de l'*imagination* tous les effets que nous leur attachons. Voici comment Trousseau, dans ses *conférences sur l'empirisme*, expliquait la chose à son auditoire :

« Mon Dieu, messieurs, nous avons fait « et nous faisons souvent aussi de la méde- « cine homœopathique. J'avais pris chez le « confiseur ce que l'on appelle des non-pa- « reilles, petits bonbons blancs, bonbons « qui sont gros comme un grain de millet, « et qu'on met sur les biscuits de Savoie. « Je donnai les bonbons sortis de chez le « confiseur, conjointement ou alternative- « ment avec des globules homœopathiques ; « j'ai eu des effets, il n'y a pas de doute, « comme j'en ai eu avec des remèdes ho- « mœopathiques, c'est-à-dire qu'il arrivait « que certaines femmes, très-irritables « quand j'avais mis une grande solennité « dans l'administration du remède, pre- « naient quelques accidents, quelques trou- « bles nerveux d'une sorte ou d'une autre, « et qu'en définitive j'aurais été tenté, si je « n'avais pas su ce dont il était question, « d'attribuer à mon remède les effets que je « constatais. »

Cette historiette ne manquerait pas de sel, si elle n'avait le double inconvénient d'être aussi fausse dans le fond que défectueuse dans la forme. — Observons d'abord que la clientèle des homœopathes ne se compose pas exclusivement de petites maîtresses, de femmes nerveuses et irritables ; elle est plus ou moins mêlée, comme celle des autres, cela est évident ; — ensuite, que chez cette intéressante mais fort ennuyeuse catégorie de malades, d'autres organes que les nerfs peuvent être affectés. De sorte que si le poumon enflammé d'une femme *très-irritable*, par exemple, venait à reprendre rapidement ses fonctions normales sous l'influence des globules, il faudrait bien en conclure que leur action a porté ailleurs que sur les nerfs.

Mais laissons là les femmes nerveuses, qui n'ont évidemment été mises en scène que pour égayer la galerie. L'exemple, d'ailleurs, est fort mal choisi, car, si j'en crois ma propre expérience, les doses infinitésimales réussissent d'autant mieux que les sujets ont le système nerveux moins exci-

table. Mes bons campagnards tourangeaux, qui n'ont pas les nerfs aussi sensibles qu'une femme hystérique, me prouvent cela tous les jours. — Ce qui paralyse l'action des globules, ce sont les vices engendrés par une fausse civilisation, les excès de tous genres d'une vie sensuelle et dissolue, la débauche et son hideux cortége de maladies virulentes, qui infectent souvent pour la vie les constitutions les plus robustes, marquées désormais d'un sceau indélébile, qu'ils transmettront à leur descendance; enfin l'abus de la drogue, poussé jusqu'à l'*intoxication*. De sorte qu'il faudrait préalablement nettoyer ces étables d'Augias du fumier qu'y ont entassé les corruptions d'un siècle plongé dans la matière, ce qui n'est pas une mince affaire. — Voilà pourquoi les doses infinitésimales se montrent surtout efficaces chez les jeunes enfants, quand ils ne sont pas porteurs de quelque vice héréditaire, chez les paysans à la vie sobre et laborieuse, et même (je devrais peut-être dire *surtout*) chez les animaux, malgré les difficultés particulières que présente le diagnostic de leurs maladies.

J'ai cité ailleurs (1) les intéressantes expériences entreprises à l'École de cavalerie de Saumur par mon ami le docteur Perrussel, avec l'autorisation du général commandant et le concours d'un vétérinaire distingué de cette École. Les résultats de ces expériences, poursuivies pendant six mois (1860-61) sous les yeux attentifs de tout le personnel de l'école, parurent assez concluantes pour déterminer le général à prier M. Perrussel de les consigner dans un rapport à l'Empereur. Une commission, dite *d'hygiène hippique*, fut nommée par le ministre de la guerre, à la suite de ce rapport, pour entendre les explications de l'auteur; mais les membres qui la composaient étaient juges et parties dans la cause. Celui-ci fut à peine écouté, puis poliment évincé; ce qui ne prouve point, toutefois, que ses succès aient été des revers (2)...

Arrivons enfin à la question *économique*, qui a aussi son importance. Augmenter la somme et la qualité des produits en diminuant celle des dépenses, tel est le problème en partie double que se proposent de résoudre tous les économistes et que cherchent à réaliser tous les industriels, à l'avantage commun du producteur et du consommateur. Si un fabricant de tissus, par exemple, venait à découvrir un nouveau procédé de fabrication qui, tout en perfectionnant ses produits, lui procurerait une économie de 100 p. 100 sur les procédés anciens, ce qui lui permettrait de les livrer, sans léser ses intérêts, à des prix considérablement réduits, est-ce que tous ses confrères ne s'empresseraient pas d'adopter son invention? — Il est vrai que le médecin n'est ni industriel, ni commerçant, et que peu lui importe personnellement le prix de la marchandise consommée par la pratique; mais il y a tout à côté de lui un autre *officier*, un fournisseur patenté, pour qui la chose pourrait ne pas être indifférente, n'était l'étroite solidarité qui unit l'exécuteur de l'ordonnance avec son rédacteur. Au demeurant, l'un portant l'autre, ils font assez bien leurs affaires comme cela, et ce n'est pas la peine de les déranger.

Ceux qui n'y trouvent pas tout à fait leur

(1) *Nouveaux Principes de philosophie médicale*, p. 143.

(2) Voy. *L'Homœopathie, ou la médecine de l'analogie devant la commission d'hygiène hippique, au ministère de la guerre*, (séance officielle du 26 avril 1861), par le docteur Perrussel; Paris, 1862, chez J. B. Baillière et fils, rue Hautefeuille, 19.

compte, lequel n'a aucun rapport avec celui de l'apothicaire, ce sont : d'abord les consommateurs *civils*, obligés de payer fort cher le plaisir de se saturer de drogues aussi antipathiques à leur goût que pernicieuses à leur santé; ensuite les établissements hospitaliers, pour qui les frais de médicamentation sont devenus une charge écrasante, qu'il serait pourtant si facile d'alléger, ainsi que le démontrent les rapports officiels précédemment cités, pour les trois hôpitaux de Thoissey, Roubaix et Bourgueil. Quant à l'hôpital Sainte-Marguerite, bien que le rapport de l'administration de l'Assistance publique soit muet sur ce point, nous sommes en mesure de remplir cette lacune, d'après des renseignements garantis certains, dont voici les résultats :

Frais annuels de pharmacie.

Pour le service allopathique : 23,522 fr.
Pour le service homœopathique : 250 fr.

C'est la différence de 1 fr. à 100 fr., de 100 fr. à 10,000 fr., de 1,000 fr. à 100,000 fr.!!! — De sorte que l'administration de l'Assistance publique de Paris, qui dépense peut-être annuellement, pour le seul chapitre drogues, une somme totale de 6 à 700,000 fr., pourrait facilement réduire cette somme à 6 ou 7,000 fr. — Il est vrai que quand on sacrifie sans hésiter 40 millions à la construction d'un seul hôpital, pour faire le pendant d'un théâtre manqué qui en a coûté 60, on ne regarde pas à pareille bagatelle. Ils sont donc bien communs, les millions, en certains pays, tandis que l'on meurt de faim dans d'autres!..... Enfin! espérons que les manieurs des deniers publics n'entendront pas toujours l'économie de cette façon-là.

La différence que je viens de signaler, quant aux frais de médicamentation, entre les deux méthodes rivales, pourra paraître exorbitante; essayons de la justifier par quelques détails sommaires.

On sait que le traitement externe, dans le domaine purement médical, est à peu près complétement exclu de la thérapeutique hahnemannienne; par conséquent, ni sangsues (article important), ni sinapismes, ni vésicatoires, ni moxas, ni sétons, ni caustiques, ni emplâtres, ni onguents, ni pommades, ni toxiques médicamenteux d'aucune sorte; d'où résulte déjà une double économie considérable en frais de linge et de service, indépendamment d'un avantage d'un autre ordre, qui n'est point à dédaigner : la *propreté*.

Après cette soustraction, dont je laisse au lecteur le soin de calculer l'importance, tout l'arsenal thérapeutique des homœopathes se réduit à quelques centaines de petits flacons, contenant les uns des dilutions, les autres des globules, un certain nombre des triturations, que l'on peut renouveler presque sans frais, la matière première n'ayant ici qu'une valeur insignifiante. Ajoutons que tout cela, dilutions, globules et triturations, n'a pas l'inconvénient d'exhaler ce mélange indescriptible d'odeurs désagréables qui distinguent les pharmacies allopathiques, et peut être contenu dans une boîte fermée simulant un meuble de petite dimension, qui trouve sa place partout. — J'estime qu'une pharmacie homœopathique de 1,000 à 1,200 flacons est plus que suffisante pour les besoins d'un grand hôpital; or, le prix moyen de chaque flacon étant de 1 fr., celui du total sera de 1,000 à 1,200 fr. Remarquons, en outre, que les trois quarts de ces flacons ne sont presque jamais employés, ne figurent là qu'à titre d'assortiment, et

que le renouvellement annuel de l'autre quart ne peut guère exiger qu'une dépense égale à celle de son acquisition primitive, soit 300 francs à peine; doublons cette somme pour frais de boissons et autres menus détails, et avec 600 francs nous aurons de quoi médicamenter *agréablement* pendant une année 5 ou 600 malades.

Ce qui précède concerne spécialement la médecine, mais la *chirurgie* pourrait y trouver aussi son compte, quoique dans de moindres proportions. — On sait déjà, et depuis longtemps, que la meilleure chirurgie est celle qui opère le moins, celle qui fait les plus gros emprunts à la médecine. Lisfranc nous répétait cela sans cesse dans ses cours; il faisait mieux, il le pratiquait; et ceux qui ont suivi sa clinique peuvent se rappeler avec quel succès. A quels résultats ne fût pas parvenu le sage et illustre praticien si, au lieu d'allier le bistouri avec la pilule, il l'eût combiné avec le globule, si souvent appelé à suppléer à son insuffisance!

Le lecteur n'a pas oublié sans doute le brillant succès obtenu par le docteur Gillet, de Marseille, dans un cas de blessure d'arme à feu à l'articulation du coude, blessure tellement grave que, de l'avis unanime de trois notabilités chirurgicales, l'amputation immédiate restait le seul moyen de conserver la vie au malade (1). Les faits de ce genre ne sont pas très-rares dans la pratique homœopathique, et je pourrais en rapporter plusieurs exemples, si je ne craignais de donner à cet article des proportions démesurées. J'ai voulu simplement constater ici une fois de plus que la chirurgie associée à l'homœopathie, en restreignant le nombre des opérations, procure le double et inappréciable avantage d'éviter aux malades de cruelles souffrances en même temps que de graves dangers, et de ménager la bourse des administrations.

Dr CHAUVET.

(1) *Bibliothèque hom.*, no du 1er mai.

VARIÉTÉS.

L'HOMŒOPATHIE A NEW-YORK.

Nous avons sous les yeux le troisième rapport annuel du dispensaire homœopathique de *Bond street* et de ses annexes, fondé et dirigé par le Dr Otto Fülsgraff.

Cet établissement de bienfaisance a treize ans d'existence, et sa prospérité toujours croissante lui a permis de prendre aujourd'hui des proportions inouïes.

Hélas! nous n'avons rien en France qui en approche, même de très-loin.

En 1856, première année de sa fondation, ce dispensaire reçut 521 malades; en 1864, 14,195; en 1868, 26,046. — Le nombre des prescriptions faites cette dernière année ne s'élève pas à moins de 50,122, y compris 8,352 visites à domicile, depuis le 1er février 1867 jusqu'au 1er février 1868.

Nous recommandons la lecture de ce rapport à tous ceux qui veulent être fidèlement renseignés sur les progrès et sur les bienfaits de l'homœopathie.

Citons deux faits seulement : Pneumonie, 137 cas, 134 guérisons; morts, 3. — Diphterie, 49 cas, 35 guérisons; morts, 3; 11 dont le résultat a été inconnu.

Dans tous nos dispensaires nous avons à regretter de ne pouvoir nous rendre compte du résultat d'un certain nombre de nos traitements; quand il m'est arrivé de reprocher à certains malades de n'être pas venus me dire quels effets avaient été produits par les remèdes, j'ai souvent obtenu pour toute réponse : « C'était inutile, j'étais guéri. »

A. C.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

SUBSTITUTION ET HOMŒOPATHIE.

Le mot SUBSTITUTION (de *sub*, sous, et *statuere*, établir) a été récemment introduit dans le vocabulaire médical pour exprimer l'art de guérir les maladies naturelles, en leur substituant, à l'aide de remèdes dits *spécifiques*, des maladies artificielles *analogues*, qui se dissipent ensuite plus ou moins rapidement d'elles-mêmes. Cela ressemble assez à l'homœopathie, comme on voit..., mais avec la différence, à l'avantage de cette dernière, qu'ici du moins le mot représente exactement la chose (ομοιος, semblable, et παθος, maladie). Dès lors, quelle nécessité de l'avoir changé, ce nom, pour le remplacer par un autre qui ne le vaut pas? — Ah! il y a là tout un petit mystère que nous allons tâcher d'éclaircir, pour l'édification de ceux qui seraient encore tentés de croire aux vertus de l'école orthodoxe.

On verra comment un habile homme peut, moyennant un simple changement d'étiquette, se parer des dépouilles d'autrui, sauf à traiter ensuite de va-nu-pieds les victimes du *tour d'adresse*.

C'est à un médecin de Tours, le Dr Bretonneau, que revient le mérite de cette honnête supercherie, prônée par sa petite école comme une *invention* de premier ordre. — Esprit fin, subtil, original surtout, cachant sous une bonhommie quelque peu étudiée le génie sagace qui sait toujours découvrir quelque chose là où le commun des observateurs n'aperçoit rien, Bretonneau étonnait souvent, par ses aperçus ingénieux et soudains, les praticiens le plus expérimentés. Son disciple de prédilection, Trousseau, l'a dépeint, sous ce rapport, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, en disant qu'il *faisait la médecine comme La Fontaine faisait les fables*. Seulement, je n'ai jamais ouï dire que La Fontaine fît ses fables *en dormant* (1).

En somme, Bretonneau, par son *tact médical* exquis, par ses travaux anatomo-pathologiques spéciaux sur la *diphtérite* et la *dothinenthérite*, qui l'ont conduit, les premiers à la délicate opération de la trachéo-

(1) Tous ceux qui ont connu Bretonneau savent que le *bonhomme* s'endormait volontiers, soit au lit du malade, soit dans son cabinet, et reprenait ensuite sa consultation juste au point où il l'avait laissée; *originalité* qui n'est pas sans rapports avec certaines variétés du *somnambulisme*...

tomie dans les cas extrêmes de croup, les seconds à la simplification du traitement de la fièvre typhoïde, enfin par ses connaissances étendues et variées en histoire naturelle, qui viennent ajouter à son titre de médecin exceptionnel celui de savant distingué, doit être placé au premier rang des *princes* de l'école classique qui ont le plus efficacement contribué à la chute du grand Broussais.

Ce n'était point assez pour son ambition : une autre gloire médicale, plus pure et surtout plus durable, brillait alors en Allemagne d'un éclat assez vif pour offusquer toutes les médiocrités jalouses de l'époque. — Parfaitement initié, comme nous le verrons bientôt, à la doctrine de Hahnemann et aux luttes ardentes qu'avait à soutenir le grand réformateur contre l'école orthodoxe, le rusé compère tourangeau comprit qu'il y avait là, pour un homme de sa trempe, une riche mine à exploiter, et, tout en *professant pour cette dame* (l'homœopathie) *le plus profond mépris* (1), il lui escamotait sournoisement le plus beau fleuron de sa couronne, qu'il essaya d'amalgamer avec le clinquant qui dissimule encore aux yeux des simples, hélas ! toujours en majorité dans ce bas monde, la décrépitude de la fille de Galien.

Prouvons d'abord le larcin, nous verrons ensuite quel profit on a su en tirer.

J'écrivais ceci, l'an dernier, dans une petite brochure adressée, sous forme de lettre, au Dr Duclos, professeur à l'École de médecine de Tours :

« Il y a dans la *substitution* deux choses « bien distinctes : un grand principe, adroi- « tement *escamoté*..., que je revendique au « nom de la justice et de la probité scienti- « fiques, en faveur du légitime propriétaire, « et une mauvaise application que j'aban- « donne aux spoliateurs. — Au fond, le « principe substitutif et le principe homœo- « pathique sont identiques, et il n'y a réel- « lement ici qu'une *substitution de nom*. Cela « est si vrai, que M. Bouchardat, dans son « *Formulaire magistral*, devenu classique, « appelle indifféremment *substitutifs* ou *ho- « mœopathiques* les médicaments qu'il a *ran- « gés* (*sic*) dans cette catégorie importante.

. . . . . .

« Bretonneau connaissait-il les travaux de « Hahnemann lorqu'il a *fondé sa* fameuse « *substitution ?* — Je réponds : OUI..., et « j'apporte, en preuve de mon affirmation, « le témoignage d'un vénérable vieillard (le « Dr Guérin, de Châtillon-sur-Indre, aujour- « d'hui âgé de quatre-vingt-sept ou quatre- « vingt-huit ans, et ayant conservé toute son « intelligence) qui fut le condisciple et « l'ami de Bretonneau. Ce médecin distin- « gué exerce l'homœopathie depuis trente « ans. Désirant connaître la cause de sa con- « version, je lui adressai dernièrement quel- « ques questions à ce sujet ; or, voici sa ré- « ponse : — « C'est mon ami Bretonneau « qui m'a mis sur la voie : ayant entendu « parler des cures merveilleuses de Hahne- « mann en Allemagne, il voulut connaître « ses œuvres, qui le frappèrent vivement. Il « me fit part de ses impressions : — *Il y a « du bon sens dans ce système-là*, me disait- « il, *c'est à étudier*. — La confiance que « m'inspirait Bretonneau me fit réfléchir à « mon tour. *J'etudiai*, je compris... ; puis, « après une préparation suffisante, j'en vins « à la pratique, que j'ai continuée jusqu'ici « avec un succès que ne m'avait jamais « procuré l'ancienne médecine. — Mais, « comment se fait-il, fis-je observer à

(1) V. nos *Lettres au Dr Bretonneau*, lettre 1re, p. 1 et suiv.

« M. Guérin, que Bretonneau n'ait pas « adopté pour son propre compte les con- « seils qu'il croyait devoir donner à ses « amis? — Que voulez-vous? répliqua le « bon vieux docteur, *position oblige...* Celle « qu'avait conquise Bretonneau parmi les « *princes de la science* médicale ne pouvait « guère lui permettre de rompre ostensible- « ment avec un passé plein de brillantes « promesses pour l'avenir, et de s'affranchir « avec éclat de ces funestes préjugés d'école « qui ont détourné et détournent encore « chaque jour tant de belles intelligences de « la seule voie capable, selon moi, d'impri- « mer à notre pauvre art une marche ascen- « dante. — Soit, répondis-je, Bretonneau « était parfaitement libre d'accepter ou de « repousser la doctrine de Hahnemann; mais « pouvait-il, *honnêtement*, lui ravir son bien « pour le dénaturer au profit de son ambition « personnelle?... — Patience! répartit mon « interlocuteur; bien volé ne profite guère...; « comptez que l'heure de la justice répara- « trice sonnera tôt ou tard pour le légitime « possesseur (1). »

Ayant adressé au Dr Guérin la brochure d'où je viens d'extraire ce passage, je reçus de lui, peu de temps après, la lettre suivante, que je copie textuellement et intégralement :

Châtillon, 24 février 1867.

« Mon cher confrère,

« J'ai bien reçu, à l'époque, votre petite brochure, mais elle avait quelques visites à faire avant de séjourner ici, notamment chez Mme de la Ch..., — qui, ayant eu éveil de son arrivée, s'est empressée de me la faire demander. Mais enfin elle est de retour, et je ne trouve rien de mieux que de vous remercier du plaisir que vous m'avez causé en m'en faisant faire l'agréable et utile connaissance, car elle m'a inspiré le plus vif intérêt et m'a donné le désir de me procurer le petit livre que vous venez de publier (*Nouveaux Principes de philosophie médicale*, etc.), et que j'attends aujourd'hui ou demain au plus tard.

« Cet opuscule est écrit avec tant de franchise et de vérité, qu'on ne peut que déplorer avec vous le manque d'énergie que nous apportons, malheureusement trop souvent, à avouer les nobles et généreuses impressions qui nous viennent d'autrui.

« Feu M. Bretonneau, APRÈS M'AVOIR INITIÉ A L'ADMIRABLE DOCTRINE DE HAHNEMANN, me rendit un peu plus hardi dans la discussion. Après avoir examiné, je réfléchis et finis par me convaincre que nous étions dans l'erreur. Je lui parlai de l'action de l'aconit, de la bryone, du phosphore, du soufre, dans la pneumonie, de celle de quelques autres substances dans d'autres cas, et il finit par *me demander quelques teintures pour expérimenter*. — Il ne m'a pas informé du résultat, et s'est contenté de me faire quelques *plaisanteries* à ce sujet.....

« Néanmoins, je regrette toujours sa personne ainsi que ses conversations agréables, qui devenaient pour moi autant de bons enseignements.

« Je parlai aussi, un jour, à un autre de nos confrères de Tours, qui est mon compatriote, des travaux de Hahnemann. Ses manières sont douces, il a de l'aménité dans le caractère; aussi ne chercha-t-il pas à combattre ma manière de voir; seulement, il me répondit que tous ses confrères lui jetteraient la pierre s'il suivait mon exemple. Je lui dis : « Je pense que si vous étiez suffisamment per- « suadé, vous auriez l'énergie, comme mé-

(1) *Le discours de M. le Dr Duclos* (séance de rentrée de l'École de médecine de Tours, 1866). — *Lettre à l'auteur*, par le Dr N.-M. Chauvet. — Tours, 1867.

« decin consciencieux et éclairé, de plaider « pour le triomphe de la vérité. » — Depuis lors, ce docteur est venu quelquefois ici, où reste sa famille, et j'ai été privé de l'honneur de sa visite...

« Adieu, cher confrère. Excusez mon style et mon écriture, car mon cerveau et mes doigts sont bien infirmes.

« Tout à vous.

« Dr Guérin (1). »

Après ce respectable témoignage, dont j'ose espérer que l'on ne contestera pas la valeur, la question d'origine de la *substitution* me paraît définitivement jugée. Il s'agit bien ici, en effet, d'un véritable *escamotage*, déloyal au premier chef, de la loi homœopathique, au préjudice de Hahnemann. Le Pygmée de Tours comptait-il s'élever par là jusqu'à la taille du Géant de Meissen? — Peut-être... L'orgueil a parfois de si étranges aberrations, surtout lorsque la flatterie vient enfler ses voiles!

Je comprends trop la gravité de l'accusation que je porte ici contre un homme de la valeur de Bretonneau, pour négliger aucune des circonstances qui me paraissent capables de la légitimer. En voici une que je livre aux méditations du lecteur.

On trouve dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, t. I, p. 136, le passage suivant d'un article signé Bretonneau :

« L'observation de chaque jour prouve que le *quinquina* donné à hautes doses (et à petites doses aussi...) détermine chez un grand nombre de sujets un mouvement fébrile très-marqué..... Le plus souvent, des tintements d'oreilles, la surdité et une sorte d'ivresse précèdent l'invasion de cette fièvre; un léger frisson s'y joint; une chaleur sèche, accompagnée de céphalalgie, succède à ces premiers symptômes, s'éteint graduellement et se termine par de la moiteur. Loin de céder à de nouvelles et plus fortes doses de ce médicament la fièvre, causée par l'absorption du principe actif du quinquina ne manque pas d'être exaspérée. »

Voilà donc une fièvre intermittente légitime avec ces trois stades successifs : frisson, chaleur et sueur, créée de toutes pièces chez des individus bien portants, par le même remède qui la guérit chez ceux qui en sont atteints. Voilà le fondement sur lequel on a bâti la *substitution*. Et je soupçonne fort que de tous les *nombreux sujets chez lesquels l'observation de chaque jour* a démontré, sinon *rappelé*... à Bretonneau le remarquable fait qu'il signale, le principal n'est autre que Bretonneau lui-même... — Eh bien, singulière coïncidence! Hahnemann avait fait exactement la même *observation* sur la même substance, le quinquina, QUARANTE ANS AUPARAVANT... Seulement, tandis que Hahnemann devinait dans ce fait initial ce que Newton avait deviné dans celui de la chute d'une pomme : une LOI GÉNÉRALE, Bretonneau n'y a vu, lui, qu'un fait isolé... — Il est vrai que la tournure de son esprit, essentiellement analytique, ne lui eût guère permis d'y voir autre chose; et si sa *substitution* a paru un moment s'élever à la hauteur d'un prin-

(1) J'apprends à l'instant (1er juillet) la mort de notre vénérable doyen d'âge, qui vient de succomber, dans sa quatre-vingt-huitième année, à de longues souffrances, dues en grande partie aux fatigues de sa profession, qu'il a exercée presque jusqu'à sa dernière heure. — Par ses nobles qualités d'esprit et de cœur, son caractère aimable, doux et sympathique, ses dehors attrayants, le Dr Guérin eût pu briller sur les plus grands théâtres; il a modestement préféré sa petite ville de Châtillon-sur-Indre, dont, après soixante ans d'une pratique aussi étendue qu'éclairée et bienfaisante, il emporte les regrets unanimes. — On peut dire de lui, en toute vérité, qu'il a passé sur cette terre en y semant les bienfaits : *Transiit benefaciendo.*

cipe, c'est grâce aux disciples, à Trousseau notamment, bien plutôt qu'au maître, qui se souciait assez peu des conséquences : « Voilà une idée, lui disait-il, tirez en ce que vous pourrez, c'est votre affaire et non la mienne. »

Or, savez-vous ce que les substituants ont su tirer de plus clair, jusqu'ici, de l'*idée substitutive ?* — Des insultes gratuites contre l'homœopathie.

Écoutons d'abord Trousseau, le plus illustre d'entre eux, sur la tombe de son maître : « ..... C'est encore dans l'ordre thérapeutique, et après de longues et laborieuses expériences sur les plantes et sur les animaux, qu'*il* (Bretonneau) *fonda la grande théorie de la substitution, théorie aussi féconde que sont* STÉRILES ET RIDICULES LES THÉORIES MENSONGÈRES DE L'HOMOEOPATHIE (1). »

Et ailleurs :

« C'est à vous que je demanderai quel état vous devez faire des nonnes, des châtelaines, des sorciers, des HOMOEOPATHES, des vendeurs d'eaux miraculeuses, des somnambules, des rebouteurs, de toute cette fourbe d'empiriques dont j'aurai à vous parler dans notre prochaine conférence (2). »

Il n'y a pas jusqu'au débonnaire professeur Bourchardat lui-même qui ne jette la pierre aux homœopathes, à propos de la substitution :

« ..... Mais je me hâte d'ajouter, dit-il dans la préface de son *Formulaire magistral* (p. 10), que la doctrine homœopathique n'a de commun avec la méthode substitutive que le principe qui leur sert de point de départ. Les homœopathes sont des médecins *expectants* qui laissent tout faire à la nature, et qui n'emploient des remèdes que pour TROMPER LE PUBLIC. » — Hé! de grâce, laissez donc le *public* formuler lui-même ses plaintes à cet égard, s'il en sent le besoin, et épargnez-nous les vôtres, qui nous sont plus que suspectes...

Je ne parle point des plaisanteries ridicules, des sottes et plattes bouffonneries, des sales et grossières injures dont la presse allopathique assaisonne chaque jour sa prose en l'honneur de l'homœopathie et des homœopathes, qui n'en font pas moins leur chemin, au contraire !...

En fin de compte, quelle est la valeur intrinsèque de la *substitution*, telle que la comprennent ses adeptes, et quels sont ses rapports avec l'homœopathie, à laquelle on l'oppose avec tant de dédain ? — C'est ce que nous allons brièvement examiner.

Substituons à une maladie naturelle une maladie médicamenteuse semblable, rien de plus simple, à première vue; et pourtant, que de difficultés dans l'application ! — Prenons pour exemple la fièvre intermittente régulière, se reproduisant à heure fixe, avec ses trois phases successives : frisson, chaleur et sueur. Le remède propre à guérir *substitutivement* cette fièvre devra, dans l'hypothèse, posséder la vertu de l'engendrer chez ceux qui ne l'ont pas, puisque c'est de cette similitude même que dérive son caractère substitutif. — Or, ceci suppose nécessairement l'*expérimentation préalable* du remède en question sur l'homme sain, seul moyen de constater l'analogie de ses symptômes physiologiques avec les symptômes pathologiques de l'affection à guérir.

Bretonneau, nous l'avons vu, a bien fait cette expérience, à l'exemple de Hahnemann, mais

(1) *Discours prononcé sur la tombe du Dr Bretonneau*, à Saint-Cyr, près Tours, le 7 mai 1862, par le professeur Trousseau.

(2) *Conférences sur l'empirisme*, faites à la Faculté de médecine de Paris, les 18 et 24 mai 1863, par le professeur Trousseau.

sur le quinquina seulement ; et je ne sache pas que ni lui ni aucun de ses élèves aient expérimenté de la sorte d'autres médicaments. Bien au contraire ! Après et malgré ce fait concluant, qui eût suffi pour dessiller des yeux moins aveuglés par la passion, il n'est plus question que d'expériences sur les *plantes*, sur les *animaux*, et surtout sur l'homme *malade*.

« La pathologie, la thérapeutique, dit Trousseau dans son *Oraison funèbre de Bretonneau*, marchaient donc avec une incessante émulation vers le grand bien de l'art de guérir ; mais *elles marchaient en s'aidant de l'expérimentation*, *commençant aux plantes*, aux *animaux*, FINISSANT A L'HOMME MALADE. » Et c'est sur cette triple et frêle base expérimentale que Bretonneau aurait *fondé*, d'après son brillant commentateur, les trois *grandes théories* de la *spécificité des maladies*, de la *spécificité des médicaments* et de la *substitution* (1)...

Il résulte de là que le quinquina ayant eu seul, chez les substituants, les honneurs de l'expérimentation *pure*, c'est-à-dire sur l'homme sain, l'*importante classe* des substitutifs, *appelée*, selon M. Bouchardat, *à dominer la thérapeutique des affections chroniques*, se compose, jusqu'ici, d'*un seul et unique médicament*...

Il y a longtemps que la contradiction, l'absurdité et... l'impertinence se sont donné rendez-vous dans les écrits anti homœopathiques des *princes de la science*... Il semblerait qu'après une expérience qui avait fourni au maître l'occasion de *fonder* une aussi *grande* et aussi *féconde théorie* que celle de la substitution, les disciples dussent montrer quelques égards envers ceux qui lui avaient tracé la voie : eh bien, voyez avec quel ton de persiflage et d'ironie amère Trousseau raille Hahnemann sur sa méthode d'expérimentation pure :

« ..... Les expériences homœopathiques ont été faites sur l'homme sain par Hahnemann lui-même, le grand chef de l'École homœopathique, le père de cette doctrine. Hahnemann s'*attablait* avec quatre, cinq, six de ses adeptes, tous hommes bien portants ; ils prenaient les remèdes, et, pendant huit, quinze jours, un mois, deux mois quelquefois, ils écrivaient consciencieusement toutes les sensations qui traversaient la plus petite partie de leur corps. C'est avec cela qu'a été faite la matière médicale de Hahnemann. J'en appelle à ceux qui voudront la lire, c'est une étude philosophique assez curieuse. »

C'est-à-dire que, selon le spirituel conférencier, Hahnemann et ses adeptes étaient tout simplement des *fous*, des *illuminés*, etc... — Mais alors, que signifie l'expérience de Bretonneau sur le quinquina?... Et *quel état devons-nous faire* de la *substitution*, à laquelle elle sert de base?...

Les substituants, qui n'ont jamais compris la doctrine hahnemannienne, paraissent attacher à leur substitution le même sens que les homœopathes attachent à l'homœopathie ; ils sont dans l'erreur : les homœopathes n'ont pas la prétention de *remplacer une maladie par une autre maladie*, mais tout simplement de la guérir, si faire se peut, en lui opposant un remède dont la pathogénésie, bien connue, présente la plus grande analogie possible avec l'ensemble de ses symptômes. Quant au *mode intime* d'après lequel s'accomplit la guérison de la maladie dans le sein de l'organisme, sous l'influence du médicament semblable, c'est là un secret que nulle des

(1) Voir, pour plus de détails sur cette importante question, nos *Nouveaux Principes de philosophie médicale*, p. 93 et suiv.

nombreuses hypothèses qui ont été hasardées à cet égard, sans en excepter la mienne, bien entendu (1), n'est parvenue encore à expliquer complétement. Mais on découvrira certainement un jour la raison scientifique de ce grand fait.

Résumons-nous. — Je crois avoir péremptoirement démontré :

1° Que le principe fondamental de la substitution est foncièrement identique à celui de l'homœopathie;

2° Que Bretonneau connaissait depuis longtemps les grands travaux de Hahnemann, dont personne mieux que lui n'était en mesure d'apprécier l'importance, lorsqu'il a essayé de lui ravir, à la faveur d'un simple changement de mots, la gloire de son immortelle découverte;

3° Que, dès lors, sa prétendu *fondation* se résout en un PLAGIAT honteux, dont l'heure est venue de lui demander compte;

4° Qu'au fond, faute d'expérimentation préalable des médicaments sur l'homme sain, le principe substitutif reste sans application possible.

Quant aux substituants, s'il en reste encore, j'espère qu'ils ne tenteront plus de s'introduire en *larrons* dans notre camp, dont toutes les issues, je les en préviens, sont gardées par des sentinelles vigilantes.

Dr CHAUVET.

MÉDECINE CLINIQUE

ÉRYSIPÈLE PHLEGMONEUX DU BRAS.

Si nous reprochons à nos confrères des grandes villes leur hostilité systématique, leur aveugle négation de notre méthode thérapeutique, il convient de reconnaître qu'ils ont tiré un certain parti de nos leçons, et que, renonçant à la polypharmacie, aux émissions sanguines, ils se rapprochent imperceptiblement de notre posologie, et ne dédaignent pas d'employer *l'aconit* et *l'arnica*, pour ne citer que les plus habituels de leurs emprunts.

En ce qui concerne les petites doses, il est accepté, à peu près sans conteste, que la plus petite partie d'une gouttelette de virus vaccinal, introduite sous l'épiderme, suffit pour provoquer l'éruption d'un bouton semblable à celui de la variole, en préservant de l'invasion de cette terrrible maladie pendant une longue période.

Mais les praticiens des petites localités, ayant moins l'occasion de recevoir l'influence de nos doctrines, acceptent difficilement, prévenus qu'ils sont systématiquement contre les petites doses, que la vaccination soit efficace si elle ne fait qu'effleurer l'épiderme : pour que l'enfant soit, pour eux, bien et dûment vacciné, il faut que le sang coule et que la pointe de la lancette entame le derme. Aussi n'est-il pas rare de voir, à la suite de cette petite opération ainsi exagérée, survenir des accidents analogues à celui que nous allons rapporter.

Joseph A...., 14 mois, en nourrice dans un village des environs de Toulon, a été vacciné le 18 mars 1868. Des trois piqûres du bras droit, l'inférieure a été profonde et a saigné beaucoup. Les boutons supérieurs se sont développés normalement et n'ont été accompagnés que de l'érythème superficiel du réseau lymphatique sous-épidermique. L'inférieur a été le centre d'une inflammation du réseau lymphatique sous-cutané, avec gonflement, rougeur et fièvre si intenses que

(1) V. dans ce Journal notre travail sur les *Doses infinitésimales*.

la nourrice, justement alarmée, croit devoir ramener l'enfant à ses parents qui habitent Toulon. — Je suis appelé le 24.

A partir du tiers supérieur de l'épaule, jusqu'à la partie moyenne du bras, le membre est uniformément gonflé, rénitent, sensible au toucher. Quelques stries rouges rayonnent autour des limites du gonflement, et leur trajet douloureux aboutit aux glandes axillaires offrant le volume d'une noisette. La rougeur, au dire de la nourrice, a commencé le 21, au moment où les boutons vaccinaux se développaient; depuis trois jours l'enfant était devenu inquiet, agité, sans sommeil, avec une chaleur sèche et une soif insatiable. Le pouls est à 160, la langue est rouge et il y a constipation. Cependant il tette volontiers pendant le jour et ne refuse le sein que la nuit. Je prescris *Apis mellif*, 12, gut 1 dans 150 grammes d'eau distillée, 1 cuillerée de 3 en 3 heures.

Le 26, l'inflammation semble limitée, les stries rouges de la circonférence ont pâli, l'enfant à moins crié pendant la nuit et a eu quelques heures de sommeil. On continue le remède.

Le 28, la piqûre, centre de l'érysipèle, s'est ouverte et donne issue à une suppuration abondante. *Apis mellif*, 24, gut 1 dans 150 grammes d'eau distillée, 1 cuillerée de 4 en 4 heures.

Le 30, l'ouverture du bouton vaccinal s'est agrandie et laisse voir des débris de tissu cellulaire mortifié, mais adhérent encore aux parties vivantes; la peau est amincie et décollée autour de l'orifice, toutefois l'inflammation est bien circonscrite. L'enfant dort bien, tette avec avidité, et ne semble plus souffrir, tant il est gai. Je permets quelques promenades au soleil et je continue l'usage d'*Apis mellif*, 30, gut 1 comme ci-dessus.

Le 1er avril, quelques débris de tissu cellulaire peuvent être extraits par l'ouverture, grande comme une pièce de 2 francs. La rougeur est maintenant réduite à la partie de la peau qui répond au tissu cellulaire mortifié, l'extraction en est complétée à chaque pansement journalier. Le 5 avril, l'enfant repart avec sa nourrice et revient le 13, n'ayant plus au bras qu'un ulcère de bonne nature bourgeonnant et promettant une cicatrisation prochaine. Elle se complète vers le 20.

La guérison obtenue avec un seul remède *Apis mellif*, d'après les indications du docteur Bojanus, me paraît digne d'être mentionnée. J'hésitai, je l'avoue, à continuer le remède lorsque la gangrène se montra dans le tissu cellulaire et j'avais pensé à *arsenic*, mais la lecture de l'article de la *Bibliothèque homœopathique* sur l'érysipèle traumatique m'encouragea à persévérer, et je ne puis que m'en applaudir.

Dr TURREL.

SIMPLE COMMUNICATION
A MM. LES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE
DE TOUTES LES ÉCOLES.

Nous avons reçu, portant ce titre et finissant par cet aphorisme : APPETITUS APPETITA SOLVUNT, une petite brochure de vingt-quatre pages qui ne manque ni d'esprit, ni de bon sens, ni d'expérience. L'auteur a jugé piquant de garder l'anonyme; mais, circonstance atténuante, il promet de ne pas tarder à révéler son nom dans une *communication prochaine*, pour peu qu'il y soit encouragé.

Nos citations prouveront à notre confrère *voilé* que nous sommes prêts à lui faire bon accueil; il a quitté les bancs de l'école *il y*

a quelque trente ans (page 2); *il n'a jamais réellement cessé d'étudier* (page 1); il veut l'avancement de la thérapeutique: ce sont là des titres qui, à nos yeux, ne pouvaient passer inaperçus.

A. C.

« ..... J'ai toujours professé une juste admiration pour les travaux d'anatomie pathologique, comme formant un utile et curieux complément de l'histoire naturelle de l'homme. Je les estimerais, ne fût-ce même que pour les lumières qu'ils répandent sur le diagnostic des maladies, non pas que les malades puissent, eux, en recueillir un grand avantage : qu'importe, en effet, au succès d'un traitement la connaissance chez le médecin du siége du mal et des diverses altérations que peuvent faire subir à l'organisme les différentes maladies dont il peut être atteint? L'autopsie ne nous révèle ces altérations qu'à leur terme *incurable*, et non à leur origine, qu'il serait le plus important de connaître; et puis le défaut de rapport entre le degré d'altération matérielle et les dangers qu'on peut en inférer, défaut bien connu et généralement avoué, n'est-il pas bien propre à fausser tous les calculs qu'on voudrait fonder sur les recherches cadavériques, *au point de vue de la thérapeutique?* Heureusement pour le malade, la condition de son salut n'est point essentiellement là. Ce qui me plaît surtout dans les connaissances d'anatomie pathologique, c'est le reflet brillant, c'est le lustre dont ces connaissances relèvent auprès des malades l'attitude du médecin, au jugement duquel elles donnent de l'aplomb en même temps qu'elles lui fournissent l'occasion de deviser et, au besoin, de disserter devant le malade et les assistants, également avides de ces détails, sur le *siége*, la *nature*, la *cause* de la maladie en question, mots sonores qui font tout naturellement présumer la science de la guérir. J'aime ces connaissances dans un médecin pour l'éclat qu'elles reflètent sur sa personne, ainsi que faisaient chez nos aïeux les connaissances philosophiques, théologiques, astrologiques, alchimiques, nécromantiques, et aujourd'hui encore j'admire la botanique, la physique, la rhétorique, comme un autre ferait de son riche équipage, de l'éclat du pommeau de sa canne, de l'anneau qui brille à son doigt, etc., etc. Nier le degré d'importance de toutes ces choses à la considération du médecin serait injuste, chacun en conviendra et moi tout le premier. Mais voir l'essentiel dans ce qui n'est qu'accessoire, dire, imprimer, professer que l'anatomie pathologique est la *clef* de l'art de guérir, il y a là erreur, grave erreur, aberration funeste et véritable outrecuidance.

« Considérez ceci, mes amis, avec l'attention la plus sérieuse, avant que l'habitude et les préventions nées d'un enseignement contraire aient faussé votre jugement à cet égard et mis plus ou moins obstacle pour vous à la reconnaissance de la vérité sur ce point.

. . . . . .

« ..... Les rationalistes ne rendent pas plus raison de l'action de leur méthode dite rationnelle que de l'action des formules médicamenteuses qu'ils associent avec aussi peu de raison à cette doctrine. De même qu'il n'y a rien de plus suspect, de plus douteux, dit-on, chez un homme que les qualités qu'il s'attribue et qu'il exalte sans cesse en lui, de même m'a-t-il semblé, en y regardant de près, qu'il n'y a rien de moins rationnel, de moins physiologique que la doctrine qui se dit l'un et l'autre, et qui relève

par ces qualifications honorables tout ce qui tient à elle et s'y rapporte. Beaux mots sans doute ! mais au fond et en réalité, rien de ce qu'ils expriment. Le moment n'est pas loin où l'on fera de la méthode *antiphlogistique*, qui en thérapeutique a pris la place de toutes les médications diverses, comme la doctrine de l'irritation celle de tous les systèmes épars qui se partageaient avant elle le domaine de la science, ce qu'on a fait de ces médications incohérentes dont on ne parle plus que pour en signaler le ridicule ou l'inconséquence ; on la condamnera à l'oubli, et à un oubli bien autrement mérité encore que celui qui a frappé ces médications.

« En effet, les remèdes antispasmodiques, antiherpétiques, antilaiteux, tous ces prétendus *anti*, aussi capricieux et inconstants dans leurs effets qu'incompris ou mystérieux dans leur mode d'opérer, dont l'empirisme dans tous les temps a encombré les voies de la science, avaient chacun un but, une destination particulière. Ils étaient spéciaux, et comme tels pouvaient, eu égard à leur grande variété, opérer dans quelques cas les guérisons promises par leur titre, et compenser ainsi les déceptions plus ou moins fâcheuses auxquelles exposait une foi sérieuse et trop entière en leur promesse ; tandis que la méthode antiphlogistique, une dans ses moyens comme dans ses principes, s'adresse à tous les maux, les comprend tous. L'irritation, l'inflammation, dont on a fait le type de l'état pathologique, se définit par quatre mots : *exaltation des propriétés vitales* ; et son traitement est renfermé dans une expression tout aussi brève : *eau chaude, saignée, diète.* Où voyez-vous le rapport du remède avec le mal, la conséquence ou la raison de l'un dans l'autre ? Une partie, sous une impression irritante, est devenue douloureuse, et par l'effet d'un développement plus actif des phénomènes de la vie sur ce point, son tissu, injecté de plus de sang, a vu s'accroître tout à la fois son volume, sa couleur, sa chaleur et sa sensibilité ; voilà bien l'irritation dans toute sa pureté, et sur les mille états morbides compris dans cette désignation universelle, nous ne pourrions choisir un exemple dans une condition plus favorable à l'appréciation générale de la doctrine de ce nom. Eh bien ! voyons quels sont les droits réels de la doctrine thérapeutique qui s'y rapporte à la qualification de *physiologique*, de *rationnelle*, dont on la décore. On définit l'irritation une exaltation de propriétés vitales, et on lui donne pour remède l'eau chaude. Comment l'eau modère-t-elle l'exaltation des propriétés vitales ? Agit-elle sur l'irritabilité à la manière de la pluie, qui modifie l'électricité d'une atmosphère embrasée, et ainsi en calme ou en suspend les effets ? Est-ce comme neutralisant l'électricité ou comme la soutirant et favorisant son effluence des tissus où l'irritation l'avait concentrée ? Ou bien, rapportant plus à la chaleur qu'à l'eau des cataplasmes et des fomentations, pense-t-on que ce soit en raison de la surexcitation des tissus irrités par le calorique cédé par ces applications ? Dans la première hypothèse, je comprendrai que la médication soit rationnelle, mais peu physiologique ; dans la deuxième, je ne verrai plus de rationalité, mais du controstimulisme ou de l'homœopathie, selon le point de vue d'où l'on jugerait ces effets. Ce n'est, direz-vous, peut-être d'aucune des manières supposées qu'agit l'eau chaude dans l'irritation ; mais en détendant, en relâchant, en ramollissant la fibre du tissu irrité, laquelle, sous cette action, se gonfle de nouveau, s'échauffe et se colore davantage, et voit ainsi *la résolution de l'irritation s'opérer par*

un accroissement momentané de ses phénomènes. Eh bien, à mon tour, moi, je dis non; je dis non pour vos maîtres, dont telle n'est point la pensée, et qui, l'eussent-ils eux-mêmes exprimée, renieraient leurs paroles dans ce cas plutôt que d'en encourir les conséquences. Ainsi, dans ce cas d'irritation, le seul où la méthode dite physiologique de le traiter peut avoir quelque succès, et que j'ai choisi pour exemple comme le plus simple, le plus vrai et le plus rapproché des termes de la définition, je cherche en vain de la physiologie et de la logique dans les rapports de la doctrine pathologique avec la thérapeutique qu'elle recommande. Ces rapports manquent donc absolument. Que si l'irritation ayant fait des progrès malgré les topiques chauds et humides qu'on lui a d'abord opposés, les tissus où elle a son siége se gonflent de plus en plus sous l'afflux des fluides *qu'elle y appelle, qu'elle y attire*, comme on dit, et que ce phénomène de l'irritation croissante justifie l'application des sangsues; je ferai, au point de vue des doctrines dites physiologiques, sur l'effet curatif des sangsues dans ce cas, les mêmes questions que tout à l'heure à l'égard des cataplasmes, et j'ajouterai : l'inconséquence du procédé me paraît ici plus manifeste encore. En effet, pour remédier à un état d'irritation qui a *appelé, attiré* sur le point qu'elle occupe une certaine quantité de sang, que peut faire la soustraction d'une portion de ce sang? Est-ce dans le sang que réside le mal? La présence du sang dont vous opérez la soustraction est le produit de l'irritation, et le fait de cette soustraction est un acte purement mécanique, qui peut momentanément alléger les conditions de l'organe irrité et apporter ainsi quelque soulagement à l'irritation; mais ce procédé n'est ni curatif ni physiologique, pas plus que l'opération par laquelle on évacuerait d'un dépôt une quantité quelconque du liquide qu'il renferme. La partie enflammée n'a pu être par la saignée que replacée dans la position où elle était lorsque s'est opérée sur elle la congestion sanguine qui a motivé la saignée, l'application de sangsues, je suppose. Voilà, ce semble, tout l'effet qu'on peut attribuer à l'action évacuante des sangsues. Or, rationnellement comme physiologiquement, n'est-il pas exact de penser que le tissu irrité étant, après son dégorgement opéré par les sangsues, remis au point où la congestion sanguine a eu lieu en lui, le même phénomène pourrait s'y reproduire, et que ce ne peut dès lors être à titre de stimulant? Voilà donc encore ici le rationalisme en défaut, et au lieu de l'effet curatif qu'on semblait en droit de lui rapporter, c'est donc encore dans une irritation opposée, d'autres disent substituée à une irritation, qu'il faut reconnaître l'action curative. On peut, comme nous le disions tout à l'heure à l'occasion du calorique des cataplasmes, reconnaître là le controstimulisme ; mais de méthode rationnelle, point.

« Une méthode véritablement rationnelle au point de vue physiologique, une méthode positive, naturelle, directement et réellement curative, serait celle qui, procédant du mode connu de réaction de la puissance vitale, saurait approprier aux divers états pathologiques l'agent, l'excitant susceptible de provoquer sans perturbation dans l'organisme malade une réaction efficace et *satisfaire ainsi le besoin de l'organisme en cet état.* Cette méthode si désirable n'aurait rien de commun avec celles enseignées jusqu'ici dans les écoles; car les noms de rationnelle, de physiologique, prodigués à celles-ci sont, nous l'avons, je crois, suffisamment fait

voir, des titres sans vérité, aussi bien que la qualification non moins imméritée de *curatives*, qui, en présence de la réalité des faits, m'a toujours semblé une amère dérision..... »

***.

UNE VISITE A VICHY.

Nous venons de voir, répandus sur toutes les tables des buvettes de Vichy, des verres gradués, dits à petites doses, qui se fractionnent par 60 grammes.

Ces verres gradués, en pleine application officielle et en faveur auprès d'un public toujours plus nombreux, témoignent d'un progrès que nous avons hâte de signaler à nos amis et sur lequel nous appelons l'attention de tous ceux qui, de parti pris, combattent Hahnemann, ne fût-ce que pour leur apprendre que, malgré eux, la lumière se fait.

Ce progrès, le voici en deux mots.

L'action dynamique des eaux de Vichy est enfin reconnue, avouée, enseignée; c'est elle, et elle seule, qui donne la raison de leur efficacité.

L'action curative des eaux de Vichy, comme l'action curative de toutes les substances médicamenteuses, s'exerce en raison de leur appropriation, et non proportionnellement aux quantités ingérées.

A Vichy, on en était, il n'y a pas longtemps encore, à poursuivre la saturation des humeurs acides de l'économie.

La conséquence de cette déplorable théorie était l'emploi des eaux à hautes doses.

Les goutteux, les graveleux, etc., étaient malades par leur acidité : donc, plus d'acides, plus d'alcalins; c'était la logique de la matière.

L'expérience a parlé.

La théorie était fausse; les conséquences pratiques, fâcheuses.

On buvait, on buvait, et des palliations momentanées étaient payées chèrement par des aggravations consécutives, aiguës ou chroniques, par des morts subites dont la fréquence n'est plus un secret pour personne.

Tel est l'enseignement de l'expérience, et c'est en lui que les verres gradués à petites doses trouvent leur raison d'être.

Ces verres n'existent pas pour subvenir aux besoins d'une théorie formulée *a priori*; ils existent parce que l'observation et l'expérience en ont révélé la nécessité.

Le Dr Casimir Daumas, à qui nous les devons, a puisé ses inspirations et raffermi ses convictions dans les faits dont il a été témoin.

Petites doses! petites doses! c'était le cri de l'expérience, et M. le Dr Daumas a eu le plus grand mérite de l'avoir entendu le premier.

Sa récompense sera de guérir plus sûrement et plus promptement.

Son heureuse innovation a déjà rendu d'éminents services.

Nous faisons des vœux pour qu'elle se propage dans les établissements thermaux.

L'innovation est utile; c'est à ce premier chef que nous la recommandons.

Et pour la gloire de notre Maître, ajoutons qu'elle est en parfaite harmonie avec la réforme Hahnemannienne, c'est-à-dire qu'elle est un hommage de plus rendu à la vérité.

Dr Chargé.

CATÉCHISME DE L'HOMOEOPATHIE

Par demandes et par réponses

POUR

L'INSTRUCTION DES PARTISANS DE L'HOMŒOPATHIE ET DE L'ALLOPATHIE

PAR LE Dr G. O. KLEINERT

Nordhausen, 1864

(Traduit de l'allemand par M. Georges Weber.)

(Suite. [1])

4. — *Quelle est la méthode suivie par les Universités?*

La réponse à cette question exige d'assez longs développements. Depuis la fondation de la première université allemande à Prague, en 1348 (qui fut suivie successivement, et jusqu'en 1502, de celles des universités de Vienne, de Heidelberg, de Cologne, d'Erfurt, de Leipzig, de Rostock, de Greifswald, de Fribourg, de Trèves, d'Ingolstadt, de Tübingen, de Mayence, de Wittenberg, et, postérieurement à cette date, des autres universités encore existantes), l'on a vu se succéder un nombre incalculable de doctrines médicales et de méthodes de traitement; car, malgré son âge respectable (2330), la médecine est une science plus sujette qu'aucune autre à une fermentation continuelle et n'a jamais fini son apprentissage. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, la connaissance de cette particularité ou, en d'autres termes, la conviction générale des médecins « *que leur science n'était qu'un échafaudage incomplet*, » garantissait, presque sans exception, tout nouveau système contre les attaques violentes, les piéges et la calomnie. Ce qui contribuait sans nul doute à ce résultat, c'était la dure nécessité; car on était encore loin de connaître à fond la structure du corps à l'état de santé (l'anatomie) et les fonctions de ses différents organes (la physiologie), et à plus forte raison ignorait-on le corps malade (la pathologie). On comprendra sans peine qu'il ait fallu plus de cent ans pour tomber d'accord *sur ce que c'était qu'une maladie en général*, et que l'on se soit beaucoup disputé sur les questions de nature ou de siége de telle maladie, selon que l'un ou l'autre les plaçait dans le sang, dans le cerveau, le cœur, l'estomac ou dans d'autres organes, ou qu'il les rapportait à l'influence des astres ou de l'un des soi-disant quatre éléments, etc. Mais quoiqu'il surgît proportionnellement un assez grand nombre de systèmes, on eut encore la chance de voir que chaque siècle n'en produisit que trois ou quatre assez originaux, assez spécieux pour se faire adopter. C'est à ce concours de circonstances favorables que les médecins ont dû de ne pas se diviser chaque fois en camps diamétralement opposés, et que leurs méthodes de traitement (d'autant plus qu'ils ne disposaient que d'un petit nombre de moyens) ne pouvaient différer du tout au tout. Il en résulta qu'aucun ne se croyait infaillible, faits et circonstances qui réagissent toujours sur les universités et même sur les gouvernements qui en subissent l'influence. Il en est donc résulté que chaque nouveauté a rencontré, non-seulement tolérance, mais même un certain degré d'encouragement et d'approbation.

Cependant cet ordre de choses s'est modifié dès le commencement de notre siècle. Les hypothèses imaginées sur ce qu'il fallait entendre par *santé* et par *maladie* ne pou-

(1) Voir *Bibl. hom.*, p. 58.

vaient plus satisfaire personne, pas plus que la question de savoir par lequel de ses mille bouts on pourrait accrocher la maladie pour en opérer la guérison. Mais on était partout d'accord sur ce principe général, à savoir : que pour guérir une maladie quelconque il fallait : 1° selon les exigences du cas spécial, *provoquer dans un organe plus ou moins similaire de l'organe malade, plus ou moins éloigné de lui, une affection non point analogue, ni opposée, mais tout à fait étrangère et entièrement opposée à celle de l'organe malade;* qu'il fallait 2° relever l'action organique de la ou des parties malades par la stimulation des organes sains. Pour atteindre ce résultat, on employait :

Des mélanges de drogues imaginés par tel ou tel dans le cours des siècles. Les auteurs de ces composés n'avaient pas de diplômes (il n'était pas nécessaire pour les inventer d'être un savant docteur; tout charlatan, berger, maréchal ferrant, ou bonne femme en pouvait autant) pour faire adopter leurs orviétans; cela s'administrait toujours en quantité et surtout en *nombre*, afin qu'à défaut d'un des ingrédients, un second, un troisième ou un quatrième fussent là pour répondre à l'indication; ou bien encore, en cas de maladie simultanée, apparente ou réelle de plusieurs organes, l'un des ingrédients devait atteindre et modifier telle partie du corps; l'autre telle autre, et ainsi de suite.

Malgré ces deux principes, qui avaient le privilége de réunir les suffrages de tout le monde civilisé, l'*art de guérir* n'avait aucune base fixe et généralement adoptée : de telle façon que si une administration, ayant à se prononcer sur telle question, avait jugé à propos de consulter à son sujet les différentes facultés de médecine de l'Europe, elle eût recueilli, non pas *une* mais quelques douzaines d'opinions, se donnant chacune comme la seule vraie; on comprend quel eût été l'embarras du choix! A l'université aussi bien que dans la clientèle on suivait tantôt une mode, tantôt une autre, tantôt l'université de X, tantôt l'université de Z, et puis, quand la nouvelle doctrine semblait ne devoir plus suffire, on revenait à l'ancienne, reprenant à nouveau ce qu'on avait déjà condamné comme insuffisant. On traitait les maladies selon des *opinions* et non d'après des *convictions*. De là vint que l'un cherchait à combattre la plupart des affections en *balayant* l'estomac et l'intestin ; que l'autre dirigeait ses flèches contre les soi-disant âcretés ou impuretés du sang ou des autres humeurs, contre les vices scrofuleux, arthritiques, dartreux ou scorbutiques; qu'un troisième, s'imaginant n'avoir partout à combattre que la débilité, ne voyait rien autre à faire que de stimuler (irriter) partout et toujours, faire ce qu'il appelait *tonifier!* qu'un quatrième n'envisageait le corps humain malade que comme un corps chimique en décomposition qu'il fallait, à l'aide de moyens chimiques, réintégrer dans sa composition normale; un cinquième ne voyait que l'épaississement des humeurs; un sixième n'y trouvait à combattre que les acides; un septième la putridité; un huitième s'imaginait devoir et surtout pouvoir agir à son gré et d'une manière toute spéciale sur la peau, sur le cerveau, sur le foie, sur les reins, et ainsi de suite; qu'un neuvième se proposait de diriger son action sur la cause dite éloignée, originelle de la maladie; qu'un dixième se vantait de seconder les efforts de la nature dans les maladies, d'appuyer les mouvements critiques et de triompher ainsi des causes morbides ; qu'un onzième se con-

tentait de prescrire en aveugle des remèdes dans le but de conserver ce qui paraissait utile et de se débarrasser de ce qui était nuisible; qu'un douzième ne voyait partout et ne trouvait à combattre que le dérangement, le spasme ou la paralysie des fonctions dévolues à l'entretien de l'individu et à l'accomplissement des fonctions de la vie animale; que d'autres encore se guidaient sur d'autres points de vue ; qu'enfin le plus grand nombre s'arrêtait définitivement, en la copiant servilement, à une médication formulée dans les livres pour telle maladie donnée, et dont le nom leur paraissait se rapporter à celui de l'affection qu'ils avaient à traiter.

Ce qu'il y avait de plus fâcheux en tout ceci, c'est que les *deux principes fondamentaux* (*a* et *b*) ci-dessus mentionnés ont eu pour effet d'inspirer à leurs adeptes une présomption farouche et sans exemple et un sentiment d'infaillibilité et d'hostilité à toute réforme absolument en opposition avec les traditions de la médecine et les tendances du XIXe siècle. Car, il faut l'avouer, et cela d'après le témoignage unanime, que, comme science et comme art, la médecine ne pourra jamais prétendre à la perfection, et que, d'un autre côté, elle est depuis des siècles le refuge de ces sciences qui ont renversé les anciennes croyances et ont ouvert l'aurore d'une époque où l'on envisagera les choses d'un point de vue plus grandiose.

C'est alors que parut Hahnemann avec une méthode en opposition directe avec l'ancien galimatias, qui tranchait d'une manière absolue avec les méthodes de ses devanciers; armée de pied en cap et faisant face partout, elle a fini par se traçer une voie.

(*A continuer.*)

CARACTÉRISTIQUES
DE
CERTAINS MÉDICAMENTS

(Extrait du Journal américain de Matière médicale homœopathique, nov. 1867.)

ARANEA-DIADEMA. — Douleur violente dans les dents de la mâchoire supérieure et de la mâchoire inférieure, *seulement* la nuit, aussitôt qu'elle se couche; douleur qui persiste quelque temps. — GRAUVOGL.

Idem. — Frileux, même dans les jours les plus chauds de l'été; cet état s'aggrave décidément quand le temps devient humide ou pluvieux. — GRAUVOGL.

LYCOPODIUM. — Il s'éveille comme un homme effrayé par de mauvais rêves; ces rêvasseries pénibles se prolongent même après le réveil; il ne peut être calmé et se refuse à rester seul; tremblements fréquents des membres et même de tout le corps, soit éveillé, soit endormi. — C. G. R.

PULSATILLA. — Selles dyssentériques d'un jaune clair, ou rouge, ou vert, de consistance visqueuse, avec ou sans ténesme, et de fortes douleurs se prolongeant de l'anus dans toute l'étendue du sacrum. — J. C. M.

ACONITUM. — Selles (dans les maladies de l'été) comme des épinards hachés. — J. C. M.

Idem. — Quand la patiente, durant la grossesse, est réveillée entre minuit et trois heures du matin, pour satisfaire le besoin d'uriner, — elle est pour tout le monde d'une froide indifférence. — J. C. M.

CONIUM. — *Dysménorrhée* avec de fortes douleurs de cœur.

SULPHUR. — Les objets les plus ordinaires excitent une admiration extraordinaire (dans les maladies nerveuses ou autres chroniques).

ARGENTUM NITRICUM. — Selles dyssentériques, contenant comme des raclures de boyaux mêlées à des mucosités blanchâtres, ou colorées en rouge, en vert, comme hachées; les selles sont accompagnées de violentes coliques dans le bas-ventre. — En se relevant, sensation de pesanteur

dans le dos (période avancée de la dyssenterie, quand on soupçonne des ulcérations dans la membrane muqueuse de l'intestin). — J. C. M.

SULPHUR. — Au moment de s'endormir, inquiétudes dans une jambe, qui se traduit par des mouvements involontaires et qui prive du sommeil. — J. T. TEMPLE.

HYOSCYAMUS. — Pendant ses couches, elle n'a nulle envie d'uriner. — WILLIAMSON.

LAURO-CERASUS. — Sensation comme de la chute d'un corps lourd de suite au-dessus du nombril à la chute des reins. — Cette sensation est produite par le parler ou tout autre effort. — H. N. M.

CONIUM. — Dans la grossesse, douleurs dans le ventre chaque soir après s'être mise au lit; ces douleurs cessent en se levant et en marchant un peu. — H. N. M.

RHUS TOX. — Sensation de constriction dans le rectum, comme si un côté voulait saillir en dehors. — H. N. M.

PHOSPHORUS. — Goût amer ou aigre après avoir bu du lait.

CAUSTICUM. — Douleurs rhumatismales dans la tête, assez intenses pour provoquer des envies de vomir. Brûlement dans les oreilles et dureté de l'ouïe. — R. GARDINER.

HEPAR S. CALC. — Sentiment pénible de faiblesse dans la région du cœur, avec palpitations, dans les cas d'hypertrophie. — R. KOCH.

AURUM FOLIATUM. (*Hépatite chronique.*) — Dégoût de la vie, penchant au suicide, horreur du mouvement; on se sent stupide. — C. H. W.

GELSEMINUM. — *Fièvre* avec douleurs d'élancements et de pression aux tempes et dans les fosses nasales, avec les yeux brillants, et loquacité. — C. H. W.

IRIS VERSICOL. (*Grippe, influenza.*) — Éternuement constant, douleurs aiguës et de tension au milieu des tempes; diarrhée claire et mousseuse, sans souffrances. — C. H. W.

SULPHUR. (*Fièvre.*) — Frissons et fièvre; pas de réaction; stupide, constamment abattu. — C. H. W.

NATRUM MURIATI. — Quand les enfants ont de la peine à apprendre à parler. — JENICHEN.

SENEGA. — Sensation de tremblement, sans aucun tremblement apparent. — J. B. BELL.

Idem. — Sensibilité des parois de la poitrine en remuant les bras, particulièrement le gauche. — J. B. BELL.

Idem. — Douleur brûlante dans la région du cœur. — J. B. BELL.

LOBELIA INFLATA. — Nausées, surtout la nuit et après avoir dormi; soulagement en mangeant un peu ou en buvant. — J. B BELL.

GELSEMINUM. — Fièvre, sans soif. Il désire rester étendu et tranquille; les amygdales sont enflammées, et l'inflammation a commencé du coté droit. — J. B. BELL.

LACHESIS. (*Fièvre typhoïde.*) — Elle pense qu'elle est morte et que les préparatifs des funérailles sont faits, ou qu'elle est presque morte et désire que quelqu'un vienne à son secours. — J. B. BELL.

MAGNESIA CARB. — Selles vertes et mousseuses. — J. B. BELL.

BAPTISIA TINCT. (*Fièvre typhoïde.*) — Elle ne peut pas s'endormir, parce qu'elle ne se rend pas compte du lieu où elle est. Elle sent que sa tête est toute troublée. Elle donne des coups à droite et à gauche et veut réunir ensemble les pièces du lit. — J. B. BELL.

(*The Nord Amer. Journ. of hom.*, février 1868, pag. 360.)

ERRATA.

Page 283, col. 2, au lieu de : *ambra gris*, lisez : *ambra grisea.*

Page 292, col. 1, ligne 36, au lieu de : *conseil*, lisez : *calcul.*

Page 294, col. 2, l. 3 et suiv., rétablir ainsi la phrase : Mais les membres qui la composaient *étant* juges et parties dans la cause, celui-ci, etc.

Page 294, col. 2, l. 19, au lieu de : lui *procurerait*, lisez : lui *procurât.*

Page 295, col. 2, l. 12, au lieu de : *toxiques*, lisez : *topiques.*

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

RÉSIDENCES D'HIVER

Le choix d'une résidence d'hiver est souvent fort difficile, parce qu'il doit répondre à un grand nombre de convenances hygiéniques tant de l'ordre physique que de l'ordre moral, et qu'il n'est pas toujours possible de trouver une juste satisfaction de ces conditions multiples dans les localités même les plus privilégiées de la nature.

L'hygiène morale tient, en effet, une place au moins égale, sinon supérieure, à l'hygiène physique, dans le traitement des maladies chroniques, et le médecin commettrait une lourde faute s'il ne faisait une part équitable aux besoins sociaux, si raffinés dans notre civilisation, et s'il ne tenait compte des exigences plus ou moins tyranniques développées par le milieu au sein duquel le malade a vécu, jusqu'au jour où il a dû se résigner à émigrer vers le Midi, à la recherche d'un rayon de soleil et d'une atmosphère plus clémente que celle qu'il trouverait dans son pays.

Tant que la maladie offre des symptômes graves ou se complique d'accidents aigus qui obligent l'émigrant à garder la chambre ou le lit, on comprend que ce qui préoccupe son entourage, c'est le confortable intérieur de l'habitation et de l'ameublement. Une distribution bien entendue, des moyens de chauffage convenables, du silence autour de la chambre du patient, voilà ce que l'on demande avant tout et uniquement à la localité où l'on vient hiverner.

Mais la convalescence arrive, l'influence bienfaisante du milieu se fait sentir, la possibilité d'un exercice modéré, d'abord passif en voiture, puis actif à pied, revient peu à peu. Il faut donc que le soleil éclaire de belles perspectives, d'attrayants paysages, de pittoresques coteaux ; il faut que devant le malade, qu'escortent presque toujours une mélancolie inconsolable, un immense ennui, la mer avec ses horizons infinis déroule ses splendeurs toujours nouvelles, toujours variées, soit qu'elle s'agite sous l'effort de la brise, soit qu'elle se couvre des produits imposants ou gracieux de l'architecture navale, ou même de simples barques de pêcheurs.

L'amélioration se consolidant, tout l'être moral aspire à de nouvelles jouissances, et après la satisfaction de ce que nous appellerions volontiers l'esthétique des sens, le convalescent aspire aux plaisirs sociaux ; il voudra voir des personnes agréables, prendre part aux conversations, entendre de la musique, voir des produits de l'art et de l'industrie, et ces besoins d'un ordre élevé

sont d'autant plus prononcés que l'organisme s'est épanoui plus délicieusement au sein d'une belle nature, et que les choses de l'esprit ont un charme plus pénétrant après l'isolement recueilli qui a retrempé loin du tumulte des affaires celui que les passions et la lutte de la vie ont souvent miné dans sa constitution.

Mais après avoir fait une large part à cet accessoire moral des résidences d'hiver, ne négligeons pas l'analyse des besoins purement physiques, et n'oublions pas que pour aspirer aux satisfactions intellectuelles, le patient a besoin, avant tout, de recouvrer la santé. La topographie médicale reprend donc ses droits, que la philosophie médicale n'a, du reste, jamais prétendu invalider ni méconnaître.

La plupart des résidences d'hiver sont voisines du rivage de la mer. A l'exception de Pau en France, de Pise et Rome en Italie, du Caire en Égypte, nous trouvons réunies sur les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique les stations hivernales les plus accréditées. Madère dans l'océan Atlantique, Arcachon sur le littoral du golfe de Gascogne, répondent aussi à ce besoin des effluves marines qui pousse vers les bords de la mer, soit instinctivement, soit par l'avis raisonné des médecins, la plupart des malades qui s'éloignent de leur pays pendant la saison rigoureuse.

La science analytique a démontré directement dans l'atmosphère des rivages le *chlorure de sodium* à doses infinitésimales, et comme ce sel provient des eaux de la mer pulvérisées par la brise, l'analogie permet d'admettre que les substances dissoutes dans l'eau de mer, *iodures* et *bromures*, se retrouvent aussi dans l'air en quantités proportionnelles à leur *quantum* de dissolution.

Les proportions des éléments constitutifs de l'atmosphère peuvent varier dans une certaine limite, et nous savons quel rôle joue la végétation, sous l'influence des rayons directs du soleil, dans la production de l'oxygène qui se dégage soit des feuilles de végétaux aériens, soit des cellules des plantes marines. Le choix des pays où le soleil continue pendant l'hiver ses fonctions de revivification de l'oxygène est donc parfaitement justifié au point de vue de la pureté de l'atmosphère; et si nous ajoutons que les émanations résineuses ou balsamiques jouent un rôle important dans un air suffisamment renouvelé, nous aurons indiqué les conditions principales qui doivent se trouver réunies pour justifier la préférence accordée aux rivages de la Méditerranée : le voisinage de la mer, des coteaux couronnés de pins et peuplés d'arbrisseaux riches en aromes, tels que le ciste, le myrte, le lentisque; un soleil tiède enrichissant l'atmosphère d'éléments réparateurs, et favorisant les fonctions de la peau par la température et l'agitation de l'air ambiant.

Un certain mouvement des couches atmosphériques est, en effet, indispensable au jeu des organes de la respiration et surtout à l'entretien des fonctions cutanées. Le Dr Combes, à Madère, remarqua que les malades se trouvaient mieux lorsque l'atmosphère était moins stagnante que lorsque la saison était plus douce et moins variable qu'à l'ordinaire. Il ne faut pas oublier, du reste, que les maladies chroniques des poumons sévissent dans les pays intertropicaux. A Cayenne, sous l'équateur, où la chaleur humide atteint son maximum, la phthisie enlève au moins le tiers de la population (Dr Lauve d'Hyères). Il faut donc que l'air ait une certaine agitation avec une température suffisamment chaude pour que l'exercice au dehors soit possible. Ce sont là précisément les incontestables avantages de la région méditerranéenne des orangers, où la chaleur et la pression de l'atmosphère sont favorables à l'hygiène des poumons et aux fonctions de la peau (Milne Edwards, Bright et Addison).

Cependant il y a une limite au *desideratum* de l'agitation de l'air, et à l'exception de Madère, dont certaines localités sont abritées

de tout souffle un peu énergique, il faut reconnaître que partout, sur les bords de la mer surtout, il souffle plus ou moins souvent et régulièrement des vents violents de l'influence desquels il faut que l'hivernant puisse se garantir, en se condamnant au séjour dans l'appartement quand ils règnent.

En limitant au bassin de la Méditerranée l'étude des vents dangereux, nous verrons que le littoral africain a le khamsin ou sirocco, qui dessèche tout comme une flamme, et qui transporte à des distances considérables d'irritantes et impalpables poussières siliceuses; les îles de la Grèce ont le nord-ouest, qui descend de la mer Noire; l'Adriatique a le bora, qui souffle avec une violence inimaginable depuis Trieste, où il interdit la circulation, jusqu'à Venise, où il a perdu cependant de sa dangereuse énergie, et à Corfou, dont il désole les atterrissages.

Sur les rivages français de la Méditerranée, nous voyons le mistral dominer du côté de Marseille, s'adoucir vers Toulon, Hyères, et diminuer à Cannes et Nice. Le vent grec, au contraire, qui souffle à Gênes et à Nice en tempête, s'amoindrit vers Hyères et Toulon, où il n'a plus rien de violent ni de dangereux.

Il suffit donc, à Toulon et à Hyères, de chercher un abri contre le mistral, à Nice et à Cannes, de se protéger contre le vent grec, pour jouir le plus complétement possible des bénéfices d'un admirable climat.

Ces conditions se trouvent à peu près complétement réalisées, en ce qui concerne Hyères et Toulon, dans les localités suivantes, que nous étudions avec d'autant plus de prédilection que nous les connaissons mieux, et qu'elles nous semblent répondre aux conditions physiques et morales d'une hygiène bien entendue.

Mais avant d'entrer dans les détails de cette analyse, disons quelques mots du climat marin et de la zone des collines, dont M. le Dr Pietra Santa a fait deux types, un peu arbitraires comme toutes les classifications absolues, qui répondraient à deux formes non moins arbitraires de la phthisie pulmonaire, la forme torpide et la forme éréthique.

La région maritime, indépendamment des qualités excitantes de l'air salin, des courants électriques que nous avons étudiés dans nos *Résidences d'hiver* (1), de la pression atmosphérique, qui y atteint son maximum, offre une certaine humidité qui, par les temps calmes, devient notable et se révèle par les brouillards accumulés au-dessus du rivage et ne se dissipant que sous les influences combinées de la chaleur solaire et de la brise.

L'effet de cette humidité est évidemment sédatif, et la réalité des faits ne répond pas complétement à la catégorie excitante dans laquelle M. le Dr Pietra Santa classe les résidences du bord de la mer.

La région des coteaux n'offre pas de même d'une manière absolue l'atmosphère molle et sédative dont M. le Dr Pietra Santa fait le type des stations convenables à l'hygiène de la phthisie éréthique. A mesure qu'on s'élève sur un terrain accidenté, l'air devient plus sec, plus léger, plus excitant; et si les molécules salines y font défaut, on ne contestera pas que les émanations balsamiques des résineux et des arbustes de nos coteaux ne soient pas excitantes à un certain titre.

Donc, sans nier l'importance du choix d'une localité plus ou moins voisine du rivage dans nos régions privilégiées, disons que le médecin doit, après avoir satisfait aux conditions générales que nous avons esquissées, et en tenant compte du tempérament de ses malades, n'accorder au milieu ambiant que le rôle auxiliaire, mais demander surtout à son art la guérison des troubles et des accidents qui constituent l'état morbide.

C'est lorsqu'il se sera rendu maître des accidents aigus, c'est lorsqu'il aura rétabli l'équilibre des fonctions, que le malade

(1) 1 vol. in-8°, chez Baillière, 18, rue Hautefeuille, Paris.

pourra bénéficier des avantages du climat et se soumettre aux influences du soleil et d'un air pur et attiédi.

Les environs de Toulon et d'Hyères méritent d'une manière toute spéciale l'attention du médecin comme résidences d'hiver. Ils réunissent, en effet, dans un rayon de quelques kilomètres tous les avantages du climat marin et de la zone des collines.

Toulon a, comme toutes les grandes villes, des désavantages qui commandent d'écarter les malades de la cité proprement dite. Mais toute sa côte exposée au midi, depuis le faubourg du Mourillon jusqu'à Carqueiranne, et depuis le cap Cépet jusqu'à la Seyne, offre les précieux avantages du climat marin. Avec une température qui permet la culture en plein air du palmier, de l'oranger, du citronnier, de l'araucania et du bananier, elle a les effluves marines, si salutaires aux constitutions viciées par la scrofule, les senteurs résineuses des coteaux boisés, les pittoresques horizons et le voisinage d'une grande ville abondante en ressources de tout genre. Il ne manque à cette zone privilégiée que de riches et confortables habitations, et encore en compte-t-on déjà quelques-unes : dans la baie de Tamaris, les villas Jourdan, Chargé; sur le coteau de la Malgue, les villas Lauvergne, Cloquet, qui sont très-convenablement aménagées pour l'hivernage. George Sand, Michelet, Tournemine, les ont successivement habitées pendant plusieurs saisons.

Nous espérons qu'avec le temps ces habitations, mieux connues et plus recherchées, formeront le noyau d'une émigration régulière et nombreuse qui ne regrettera pas la coûteuse hospitalité des villes adoptées par la mode ou en possession d'une notoriété traditionnelle.

Outre cette région maritime, les environs de Toulon offrent de nombreux sites protégés contre le mistral et où le thermomètre ne descend jamais au-dessous de zéro. Ollioules, La Valette, le versant sud de la montagne du Faron, aux quartiers de Sainte-Anne et de Claret, jouissent d'un air tiède et salubre. La formation calcaire de ces localités donne au sol une sécheresse exceptionnelle par la complète perméabilité de ses alluvions caillouteuses, à la surface desquelles la pluie filtre instantanément comme au travers d'un crible. Il ne manque à ces localités privilégiées, où abondent les résineux, que des habitations confortables et des eaux courantes. Il n'y existe que des puits et des citernes. Cependant plusieurs familles lyonnaises ont passé aux quartiers de Sainte-Anne et de Claret trois saisons d'hiver, et sans de fâcheuses circonstances non imputables à la localité, c'eût été un commencement de fortune pour ces beaux quartiers, où les employés supérieurs de la marine passent volontiers la mauvaise saison, à proximité de leurs affaires et dans des conditions hygiéniques très-supérieures à celles que leur présenterait l'habitation de la ville.

Nous n'avons fait que mentionner la baie de Carqueiranne, où s'édifient quelques élégantes villas qui abritent pendant l'hiver une petite colonie de familles anglaises. C'est une région tiède et parfumée à laquelle fait suite la merveilleuse côte de l'Almanarre se déroulant le long du versant méridional du massif de Paradis, qui cache dans ses replis, abrités complétement contre le souffle du mistral, les ravissants paysages de Costebelle et de Saint-Pierre des Horts, où la flore tropicale étale en plein air ses plus rares richesses.

Ces localités, où de belles villas reçoivent quelques étrangers qui ne redoutent pas un certain isolement, sont encore plus complétement abritées que les habitations d'Hyères, distante de quatre ou cinq kilomètres, et jouissent d'un climat égal, d'une atmosphère tiède et rarement bouleversée par les tourmentes. Elles sont assez éloignées de la mer, qui encadre cependant leurs splendides horizons, pour ne pas souffrir des vents humides d'est et de sud-est. Ils ne leur parviennent,

en effet, que brisés par les grandes plantations d'oliviers séculaires occupant toute la plaine entre le pied des montagnes et les salins.

La ville d'Hyères, dont ces beaux quartiers forment la banlieue, jouit encore d'un climat exceptionnel dont témoignent les précieux végétaux des régions chaudes y prospérant sans abris artificiels. L'air y est à la fois pur, sec et chaud. Il y pleut rarement, il y neige par exception, et la neige n'y tient pas. Aussi l'humidité n'y est-elle pas à redouter, car le vent de la pluie est toujours tiède, et si le mistral vient refroidir son atmosphère, il ne l'abaisse que très-exceptionnellement et pour peu de temps au-dessous de zéro.

M. le Dr Laure, d'Hyères, a constaté que pendant l'hiver de 1859-60 le thermomètre marquait à Hyères — 1°, tandis qu'il accusait à Pau — 6°, à Cannes et à Nice — 4°. A cette époque, Hyères seule échappait à la neige qui gelait sur tout le sol de l'Italie, jusqu'à Menton, où elle tombait encore le 15 avril.

L'air d'Hyères, dit le Dr Carrière, est le plus sec de tous les points de la Méditerranée. Les vents y sont moins excitants et moins âpres qu'à Nice, la pluie moins froide et moins fréquente; aussi les poitrines délicates y sont moins impressionnées.

Le Dr Barth fait observer que la ville d'Hyères est assez éloignée des Alpes pour ne pas éprouver comme Nice l'influence des neiges. Il a vu des malades, amenés à Hyères dans un état de souffrance et de faiblesse extrêmes, éprouver en peu de jours une amélioration notable, et suivie d'un rétablissement plus ou moins complet. Des malades guéris, contre toute espérance, de lésions graves, sont devenus citoyens de la bienfaisante localité et ne l'ont plus quittée.

Sans doute on s'amuse moins à Hyères qu'à Nice, mais les vrais malades y sont mieux. Les habitations y sont nombreuses et confortables. Si elles sont moins grandioses et moins richement meublées qu'à Nice, les prix de location sont proportionnellement moindres, et quoi qu'on ait dit de l'exploitation dont les étrangers sont victimes, elle n'est à Hyères ni excessive ni exceptionnelle. La concurrence des autres villes d'hiver a même rendu les prétentions des propriétaires des maisons meublées plus modérées qu'à Nice, à Cannes ou à Menton, où depuis l'achèvement du chemin de fer d'Italie par la littoral les émigrants affluent de préférence.

Nous croyons avoir justifié nos prédilections médicales pour la zone comprise entre Hyères et Toulon. Nous reprendrons plus tard cette thèse, avec des développements plus complets s'il y a lieu.

Dr Turrel.

CATÉCHISME DE L'HOMOEOPATHIE

Par demandes et par réponses

POUR

L'INSTRUCTION DES PARTISANS DE L'HOMŒOPATHIE ET DE L'ALLOPATHIE

PAR LE Dr G. O. Kleinert

Nordhausen, 1864

(Traduit de l'allemand par M. Georges Weber.)

(Suite [1].)

5. — *Qu'était-ce qu'Hahnemann?*

A la réponse que fait à cette question le Dr Kleinert nous préférons substituer une partie de la *Notice historique et médicale sur la vie et les travaux de Hahnemann*, que Léon Simon père a publiée en tête de la troisième édition française de l'*Organon*.

Il nous tardait trop que le nom de Léon

(1) Voir *Bibl. hom.*, p. 309.

Simon père, athlète vigoureux entre tous, fût inscrit dans nos colonnes.

En associant ainsi le nom de Léon Simon à celui de Hahnemann, nous entendons honorer sa mémoire; c'est bien là notre intention.

A. C.

Hahnemann (Samuel-Chrétien-Frédéric), docteur en médecine, conseiller aulique du duché d'Anhalt-Koëthen, membre de plusieurs académies et sociétés savantes, fondateur de la doctrine médicale à laquelle il a donné le nom d'*Homœopathie*, est né le 10 avril 1755 à Meissen, petite ville de Saxe située au confluent de l'Elbe et de la Meissa, ville qui s'enorgueillit d'avoir donné le jour à l'historien Schlegel et au poëte du même nom. Son père, Chrétien-Godefroy Hahnemann, peintre sur porcelaine, était employé dans la fabrique de Meissen. Il est auteur d'un petit traité sur la peinture à l'aquarelle. Les premières années de Samuel Hahnemann se passèrent au sein de la famille, où il reçut sa première éducation et les plus précieux exemples. Dès sa plus tendre enfance, il se fit remarquer par un caractère grave et studieux, un esprit judicieux et observateur, par l'égalité et la douceur de son caractère. A l'âge de douze ans, il entra dans l'école provinciale. Le docteur Muller, directeur de cette école, homme d'une haute probité et d'un zèle remarquable, se prit d'une vive affection pour le jeune Samuel. Il distingua en lui une intelligence si vive et si prompte, une ardeur du travail tellement prononcée, que par une exception aussi flatteuse qu'elle était inusitée, il lui accorda toute liberté dans le choix de ses lectures, et lui abandonna le soin de désigner les classes qu'il voulait suivre. Souvent, il le chargea de la fonction de répétiteur auprès des élèves de son âge. Cette atmosphère de liberté dans laquelle le docteur Muller permettait aux forces naissantes de Hahnemann de se déployer à l'aise convenait bien à celui qui devait s'ouvrir des voies nouvelles et s'affranchir si complétement du joug de la tradition.

Les premières études de Hahnemann terminées, son père, obligé de mesurer l'étendue de ses sacrifices à celle de ses ressources, voulut lui faire embrasser une profession industrielle. Le docteur Muller l'en dissuada aisément en se chargeant de faire achever gratuitement les études du jeune Samuel.

Ayant parcouru le cercle des études académiques, le moment était venu de choisir une profession. Hahnemann se décida pour la médecine; et, en l'année 1775, il se rendit à Leipsick, emportant pour toute ressource vingt ducats que son père lui remit en partant. C'était peu pour qui les recevait; c'était tout ce que pouvait offrir la tendre affection de celui qui les donnait!

Quelle triste position pour un jeune homme de vingt ans! que de privations l'attendaient, que de soucis et de préoccupations allaient assaillir son esprit, éprouver son courage! Hahnemann accepta sans hésiter une position si difficile et si nouvelle. Il se décida à traduire en allemand des ouvrages anglais et français, et il attendit de ce travail ingrat les ressources nécessaires à ses besoins et à ses études. Un seul point l'embarrassa. Comment pourra-t-il suffire au travail des traductions et à celui des études médicales? Il imagine de dérober au sommeil une nuit sur deux. « Ceux qui, en voyant fumer presque « incessamment le vieux docteur, n'ont pu

« s'empêcher d'observer malicieusement qu'il « proscrit l'usage du tabac, devront se rappeler, dit l'un de ses biographes (1), que « le pauvre étudiant qui attendait du travail « de la nuit son pain du lendemain fut obligé « de chercher dans l'habitude de la pipe un « moyen de vaincre le sommeil pendant ses « laborieuses veillées. »

En 1777, Hahnemann partit pour Vienne, où il savait rencontrer de plus grands moyens d'instruction. Mais un séjour de neuf mois dans cette capitale avait épuisé ses ressources. Alors, il quitta Vienne pour Léopoldstadt, où, grâce à l'amitié et à la protection de l'archiâtre J. Quarin, il fut autorisé à soigner les malades de l'hôpital des Moines, et même à exercer la médecine dans la ville : faveur singulière, qu'expliquent l'estime et la confiance qu'il avait inspirées à ce docte et tout-puissant professeur. Cependant, il ne fit qu'un court séjour à Léopoldstadt. Le gouverneur de Transylvanie l'appela bientôt à Hermannstadt en lui offrant à la fois une place de bibliothécaire et celle de médecin privé. Hahnemann trouva dans l'exercice de ces deux fonctions l'occasion d'étendre beaucoup le cercle de ses connaissances et de se créer une clientèle étendue. Mais il sentit que la médecine exercée en vertu d'une simple autorisation, quelque flatteuse que fût pour lui cette dernière, n'était pas une position à la hauteur de son caractère et de son talent. Aussi, en 1779, il quitta Hermannstadt et se rendit à Erlangen, où, le 10 août, il soutint publiquement sa thèse inaugurale sous le titre de *Conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus.*

Aussitôt commença pour Hahnemann une série de migrations auxquelles des motifs très-divers semblèrent le contraindre. Il habita Hettstadt, Dessau, où il employa ses loisirs à l'étude de la chimie et de la minéralogie, dont jusque-là il ne s'était pas occupé. Il passa ensuite à Gommern, près de Magdebourg, y accepta un assez mince emploi de médecin public, et se maria, en 1785, avec Henriette Kuchler, fille d'un pharmacien de la ville. En 1787, il se rendit à Dresde, où il rencontra de nombreux amis, de puissants moyens d'instruction et une grande clientèle. Le conseiller aulique Adelung, Dasdorfs et Wagner, premier médecin de la ville, se lièrent avec lui d'une étroite amitié. De Wagner l'estima assez pour lui confier, avec l'assentiment du magistrat, les fonctions de médecin en chef des hôpitaux, pendant une longue maladie dont il fut affecté.

Des témoignages si nombreux d'estime et d'affection de la part d'hommes si haut placés s'expliquent sans doute par les qualités qui distinguaient Hahnemann, mais aussi par les travaux dont il était l'auteur, et qui déjà commençaient sa renommée.

Dès 1786, il avait publié à Leipsick un opuscule *sur l'empoisonnement par l'arsenic, les moyens d'y porter remède et ceux de le constater légalement.* En 1787 parut un *traité sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, et les moyens tant d'améliorer ce combustible que de le faire servir au chauffage des fours;* en 1789, il adressa aux chirurgiens une *instruction sur les maladies vénériennes, avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle.* Dans le même temps, il insérait dans les *Annales* de Crell plusieurs travaux d'une importance et d'une actualité incontestées. Ainsi, il indiquait les moyens de vaincre les *difficultés que présente la préparation de l'alcali minéral par la po-*

(1) V. *Notice biographique sur Samuel Hahnemann*, par le docteur Perry.

tasse et le sel marin; il recherchait *l'influence que certains gaz exercent sur la fermentation du vin;* il publiait des recherches chimiques *sur la bile et les calculs biliaires;* faisait connaître *un moyen très-puissant d'arrêter la putréfaction* (1789); publiait une *lettre sur le spath pesant;* annonçait la découverte d'*un nouveau principe constituant de la plombagine* (1789); quelques réflexions *sur le principe astringent des végétaux* (1789); donnait, dans le Magasin de Baldinger, *le mode exact de préparer le mercure soluble* (1789); s'occupait de *l'insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque causque;* enfin il enrichissait la bibliothèque de Blumenbach de réflexions judicieuses sur les *moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure,* et il insérait dans les *Annales* de Crell une *note sur la préparation du sel de Glauber* (1792).

Tant de travaux divers, se rattachant tous de la façon la plus directe au maintien de la santé publique, devaient fixer les regards sur Hahnemann, et les fixèrent en effet. Il n'y a donc pas à s'étonner si sa réputation s'étendait déjà au loin, et si dès 1791 la Société économique de Leipsick et l'Académie des sciences de Mayence l'appelèrent dans leur sein.

Après quatre années passées à Dresde, Hahnemann revint à Leipsick, théâtre de ses premières études et de ses veilles les plus pénibles. Mais il y revint précédé de la bonne renommée que lui avaient value ses travaux, ses succès et les amitiés puissantes dont j'ai parlé.

Alors, Hahnemann était arrivé à cette époque de la vie où tout médecin a donné à la société les garanties de savoir, d'expérience et de moralité qu'elle a droit d'exiger. Les différents services publics qui lui avaient été confiés, les succès d'une pratique étendue, les connaissances aussi profondes que variées qu'il avait acquises dans les positions différentes où il s'était trouvé, tout devait lui faire présager un heureux avenir. Il renonça à tous ces avantages! Par un acte de volonté dont sa vie offre de nombreux exemples, il brisa son avenir en renonçant à la pratique de la médecine, revint à son ancienne pauvreté et à ce métier de traducteur, désormais son unique espoir et l'unique soutien de sa famille.

Où Hahnemann avait-il puisé les motifs d'une détermination si étrange et si peu raisonnable en apparence? La médecine n'avait plus sa foi. Pour lui, l'art de guérir était chose vaine et stérile dans ses promesses et ses résultats. Sa conscience se révolta à l'idée de rester attaché à une profession qui promettait toujours un bien qu'elle ne donnait jamais. Par devoir et par dégoût, il l'abandonna donc. La Providence le récompensa avec usure d'avoir obéi au cri de sa conscience; mais elle le soumit à de dures épreuves. Ainsi fait-elle avec ceux qu'elle conduit à de hautes destinées.

A dater de ce moment tout le temps de Hahnemann fut partagé entre les occupations de traducteur et les études de chimie auxquelles son goût et ses succès l'attachaient chaque jour davantage. Si ses travaux et ses découvertes, sous ce dernier rapport, lui avaient valu une réputation européenne, la fortune ne suivait pas un chemin aussi rapide que la renommée. Pour un homme chargé d'une nombreuse famille (Hahnemann eut de Henriette Kuchler onze enfants dont huit sont encore vivants) les soucis matériels entraînent avec eux de pénibles préoccupations. Gagner son pain à la sueur de son front, vivre aujourd'hui incertain des res-

sources du lendemain, s'imposer des privations et les imposer aux êtres qui nous sont le plus chers, est une bien dure épreuve pour une âme élevée. Cependant, cette douleur a ses allégements lorsque ceux qui partagent notre destinée sentent notre peine ou la devinent, et, par leur douceur et leur résignation, nous aident à en porter le fardeau. Hahnemann n'eut pas cette consolation. Henriette Kuchler ne comprit pas ses scrupules ; longtemps elle le tourmenta de ses plaintes, le poursuivit de ses reproches et lui créa des obstacles de tout genre. A tous ces tourments d'intérieur il opposa sans cesse une patience à toute épreuve, et chercha dans le travail et dans l'étude les seules consolations qu'alors il pouvait ambitionner. Ses travaux ne furent pas sans résultat. Il publia en 1792, à Francfort, le premier cahier d'un ouvrage ayant pour titre *l'Ami de la santé*, et l'année suivante la première partie d'un *Dictionnaire de pharmacie*. Au même temps, il indiqua la véritable *préparation du jaune de Cassel*, si souvent employé dans les arts, et dont jusqu'à lui la composition était restée un secret (1).

Cependant, de graves maladies attaquèrent ses enfants. Alors, ses doutes, ses scrupules furent à leur comble : le père tremblait pour la vie des siens, le médecin n'avait aucune confiance dans les ressources de l'art. Quelle cruelle incertitude ! « Serait-il donc possible, se disait Hahnemann, que la Providence eût abandonné l'homme, sa créature, sans secours certains contre la multitude d'infirmités qui l'assiégent incessamment ? » Il se posa cette question dans un moment bien solennel, dans le moment où la tendresse du père veille avec anxiété et prie avec ferveur, où toute prière est écoutée, où toute demande est répondue ; et alors il s'écria : « Non, il y « a un Dieu qui est la bonté, la sagesse « même, il doit y avoir aussi un moyen créé « par lui de guérir les maladies avec certi- « tude (1). » Cet élan de son âme lui fut comme une révélation. Il se mit à la recherche, convaincu qu'il trouverait ; et telle est l'origine de l'homœopathie.

L'idée qu'il devait exister un moyen de *guérir les maladies avec certitude* n'abandonna plus Hahnemann ; et désormais tout ce qui lui restera d'existence sera consacré à la solution de ce vaste et utile problème. « Pourquoi, se disait-il, ce moyen n'a-t-il « pas été trouvé depuis vingt siècles qu'il « existe des hommes qui se disent méde- « cins ? C'est parce qu'il était trop près de « nous et trop facile, parce qu'il ne fallait, « pour y arriver, ni brillants sophismes, ni « séduisantes hypothèses. Bien !... je cher- « cherai tout près de moi où il doit être, ce « moyen auquel personne n'a songé, parce « qu'il était trop simple.... Voici, ajoute-t-il, « de quelle manière je m'engageai dans cette « voie nouvelle.... Tu dois, pensai-je, ob- « server la manière dont les médicaments « agissent sur le corps de l'homme lorsqu'il « se trouve dans l'assiette tranquille de la « santé. Les changements qu'ils déterminent « alors n'ont pas lieu en vain, et doivent « certainement signifier quelque chose ; car, « sans cela, pourquoi s'opéreraient-ils ? « Peut-être est-ce là la seule langue dans « laquelle ils puissent exprimer à l'observa- « teur le but de leur existence (2). »

(1) Vers la même époque, Hahnemann a fait d'autres publications d'un moindre intérêt.

(1) *Exposition de la doctrine médicale homœopathique*, dans les Opuscules qui y font suite : *Lettre sur l'urgence d'une réforme en médecine*, pag. 421.

(2) Id., pag. 422, 423.

Cette pensée à la fois simple et profonde germait dans la tête de Hahnemann, lorsqu'un jour, traduisant la *Matière médicale* de Cullen, à l'endroit du quinquina, il fut frappé des hypothèses multipliées et contradictoires par lesquelles on avait tenté d'expliquer son action. Ce tableau, aussi fastidieux qu'incohérent d'explications qui n'expliquaient rien, devait éveiller son attention. Il résolut de chercher par lui-même et sur lui-même les propriétés d'un agent aussi précieux pour la guérison d'un grand nombre de maladies. A cet effet, il prit pendant plusieurs jours de fortes doses de quinquina, et bientôt il ressentit les symptômes d'un état fébrile intermittent analogue à celui que le quinquina guérit. La même expérience, répétée à plusieurs reprises sur lui et sur quelques personnes dévouées, ne lui permit plus de douter que, si le quinquina guérit certaines fièvres intermittentes, c'est qu'il peut développer sur l'homme sain des troubles artificiels entièrement semblables à ceux dont il triomphe. Mais était-ce là un fait isolé dont les conclusions ne s'étendaient pas au delà du fait lui-même, ou bien en serait-il des autres médicaments comme du quinquina? Arrivé à ce point, aucun homme ne resterait sous le poids de l'incertitude; aussi Hahnemann expérimenta-t-il successivement le *mercure*, la *belladone*, la *digitale*, la *coque du Levant*, et partout il obtint une seule et même réponse. Plus de doute! une loi thérapeutique est trouvée, et par elle la science est assise sur une base certaine; l'art possède un guide assuré. Désormais, le rapport naturel et véritable qui lie l'un à l'autre et d'une manière indissoluble, le médicament à la maladie et la maladie au médicament, est découvert! La médecine venait donc de subir une entière révolution. Quel en serait le sort, quelles destinées lui étaient réservées, quelles phases devait-elle parcourir? Hélas! l'auteur de cette découverte devait se résigner à mille persécutions, toutes plus pénibles les unes que les autres. Peines d'intérieur, dont j'ai déjà dit un mot; rupture complète des liens de confraternité, dont plusieurs lui étaient chers; basses calomnies, se rapportant à son caractère et venant le frapper dans sa délicatesse et dans sa conscience, lui qui avait donné une preuve si éclatante et si rarement imitée de conscience et de délicatesse; tout se réunit pour le faire douter de lui-même et de sa découverte, s'il était jamais possible qu'un inventeur en vînt à méconnaître la vérité qui s'est fait jour dans son esprit. Les pharmaciens eux-mêmes ne craignirent pas d'invoquer contre lui le bénéfice des lois protectrices de leur profession.

Hahnemann s'était fait un principe de n'administrer que les médicaments préparés par lui-même. La législation allemande, semblable en cela à la législation française (1), interdit aux médecins la dispensation, même gratuite, des médicaments. Hahnemann résista aux prescriptions de la loi, et les pharmaciens, instruments actifs des petites et misérables jalousies des médecins, le poursuivirent, la loi à la main, de Georgenthal, où il appliqua l'homœopathie pour la première fois, à Brunswick, de Brunswick à Keingslutter, à Hambourg, à Eclembourg et à Torgau, jusqu'en 1811, époque où pour la troisième fois il reparut à Leipsick, y professa et y pratiqua publiquement l'homœopathie, jusqu'en 1820.

Pour ceux qui savent juger de la valeur d'une découverte par la conduite de celui

(1) V. A. Trébuchet, *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France*. Paris, 1833, in-8, pag. 344.

qui la proclame, l'homœopathie est certainement une grande pensée digne de toute leur attention. Pour supporter avec calme, patience, noblesse et résignation, les mille tracasseries que l'envie suscite à un homme de cœur et de talent, il faut à cet homme plus que des motifs ordinaires. Une demi-conviction aurait fléchi dans un moment ou dans un autre, tandis que le propre de la foi, quand elle est ardente et sincère, est de ne se démentir jamais. Socrate avait foi dans sa doctrine; il lui resta fidèle, il la confirma jusqu'à la mort. Dans un ordre moins général et par conséquent moins élevé, Guillaume Harvey eut foi dans ses découvertes, et il sut braver les persécutions de ses adversaires, voire même les dénonciations qu'ils adressèrent à Charles Ier, son protecteur et son unique appui. Hahnemann ne fut pas au-dessous de ces exemples. Avait-il raison?

Braver la loi d'un pays est toujours chose grave de sa nature, surtout lorsque cette loi a pour elle la sanction du temps, de l'opinion, et, il faut le dire, lorsqu'elle repose sur des motifs respectables, au moins en apparence. Les occupations du médecin sont si multipliées, tellement étrangères à tout travail de manipulation, qu'il lui est difficile de consacrer à la préparation des médicaments un temps suffisant pour acquérir l'habileté nécessaire à leur bonne confection. Dans ces limites relatives, la loi est sage. Mais lorsqu'elle est conçue en termes absolus, qu'elle oblige dans tous les cas et dans toutes les conditions, la loi est despotique. Comment Hahnemann, qui avait découvert une loi thérapeutique nouvelle à laquelle se rattachaient des moyens d'application nouveaux, se serait-il confié à d'autres qu'à lui-même du soin de remplir ses prescriptions? Le mauvais vouloir qu'il rencontrait à chacun de ses pas, les persécutions auxquelles il était en butte, ne l'autorisaient-ils pas à se défier de tout secours étranger? Quel pharmacien aurait pu, voulu ou su exécuter avec intelligence et fidélité des préparations en si complète désharmonie avec ce qu'il avait appris et ce qu'il était dans l'habitude de faire? Si l'on ajoute à toutes ces raisons que Hahnemann avait découvert des propriétés curatives dans un certain nombre d'agents considérés jusqu'à lui comme inertes, qu'on le poursuivait sans fin et sans relâche des imputations les plus grossières, qui pourrait le blâmer de sa fermeté et de sa résistance aux prescriptions d'une loi qui ne pouvait atteindre sa doctrine? Jusqu'à lui, les médecins n'avaient pas encore imaginé que le *lycopode*, le *sel marin*, l'*or métallique* et quelques autres, pussent être d'aucune utilité dans le traitement des maladies. Il se fait de nos jours des découvertes thérapeutiques signalées depuis plus de quarante ans par le génie de Hahnemann. J'en citerai un seul exemple. L'ancienne médecine crut, il y a quelques années, avoir trouvé dans le *sel marin* un moyen très-puissant contre l'affection tuberculeuse des poumons; elle le dit avec assurance, et pendant environ deux ans tous les phthisiques furent soumis à cet agent, aussitôt oublié que préconisé. Dès 1828, dans la première édition de son *Traité des maladies chroniques*, Hahnemann avait dit dans quelles espèces et dans quelles épisodes de cette cruelle affection le sel marin peut être utile. Que de découvertes en ce genre ne nous sont pas réservées! Combien de fois n'arrivera-t-il pas qu'entraînés par la force des choses, les médecins de l'ancienne école donneront pour nouveaux des faits que l'école homœopathique reproduit tous les jours? Par toutes ces raisons, la résistance de Hahne-

mann fut sage. Supposons, pour un moment, qu'avec moins de lumières et une volonté moins ferme, il eût réclamé les secours de la pharmacie ; soit mauvais vouloir, soit ignorance du pharmacien, il aurait eu de mauvaises préparations. Dès lors, marchant d'insuccès en insuccès, sa confiance en lui-même se serait ébranlée ; il en serait venu à douter de sa doctrine ; au doute aurait succédé la négation : une grande vérité était perdue ! Hahnemann sut et comprit ces choses, et ne mit jamais en balance le texte brutal de la loi avec le salut du malade ou l'avenir de sa doctrine. Que son nom soit honoré !

Ce fut à Georgenthal, comme je l'ai dit, dans un hospice d'aliénés fondé par le duc Ernest de Gotha, qu'il obtint les premiers succès qui occupèrent l'attention publique. Il y guérit un homme de lettres, Klockenbring, auquel une épigramme de Kotzebue avait, dit-on, fait perdre la raison. Les blessures d'amour-propre sont toujours dangereuses, chacun le sait. Il est rare, cependant, qu'elles aient d'aussi funestes conséquences. Hahnemann le savait aussi ; dès longtemps il avait appris à ne pas confondre la *cause* avec l'*accident* qui met souvent en jeu une cause virtuelle inhérente à la constitution ; doctrine qu'en 1828 il développa avec le soin qu'elle méritait dans sa *Doctrine des maladies chroniqnes*. Sans doute il dirigea son traitement d'après cette vue, et c'est pourquoi il réussit.

Au milieu des migrations que lui imposaient les persécutions de ses confrères ligués avec les pharmaciens allemands, Hahnemann ne discontinua pas d'un instant ses recherches sur les propriétés curatives des médicaments. Dès 1805, il rassembla dans deux petits volumes toutes ses découvertes en matière médicale, et les publia sous le titre de *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis* (1). Ce fut à la même époque qu'il donna deux opuscules reproduits dans ce volume, opuscules de haute et judicieuse critique, à laquelle il serait encore aujourd'hui difficile de répondre avec succès (2).

Dans ses *Fragments sur les propriétés positives des médicaments*, Hahnemann donne la symptomatologie de vingt-six substances, dont les différents tableaux sont reproduits avec de nombreuses additions dans la *Matière médicale pure*. Aussi, ce premier des ouvrages dogmatiques de Hahnemann n'a-t-il plus qu'une valeur historique. Sous ce rapport, son importance est grande ; c'est là que pour la première fois il définit avec une précision que personne n'avait encore atteinte ce qu'il faut entendre par le mot *médicament*, et qu'il pose la matière médicale sur une base inébranlable.

« Quæ corpus merè nutriunt *alimenta*,
« dit-il, quæ verò sanum hominis statum
« (vel prava quantitate ingesta) in ægrotum,
« ideòque et ægrotum in sanum mutare va-
« lent, *medicamenta* appellantur.

« Instrumentorum artis suæ habere noti-
« tiam quam maxime perfectam, primum ar-
« tificis est officium, medici verò esse, nemo,
« proh dolor ! putat. Quid enim medicamina
« *per se* efficiant, id est, quid in sano cor-
« pore mutent, perscrutari, ut inde pateat
« quibus in universum morbis conveniant,
« nemo hucdum medicorum, quantum scio,
« curavit. »

De 1805 à 1810, époque où il publia à Dresde la première édition de l'*Organon de*

(1) V. l'édition donnée par le docteur Quin à Londres, 1834.

(2) *Des effets du café*, p. 290 ; et *la Médecine de l'expérience*, p. 318.

l'art de guérir, sous le titre d'*Organon de la médecine rationnelle*, sa vie fut silencieuse : il s'occupait alors de rassembler en un corps de doctrine les différents principes qu'il avait découverts, et d'en faire une exposition méthodique.

Il reparut donc à Leipsick en 1811, non plus en simple traducteur, encore moins en homme dont toutes les illusions sont tombées une à une, mais avec l'assurance d'un réformateur qui frappe audacieusement le vieil édifice de la science, et apporte cette bonne nouvelle, qu'enfin il a touché la terre promise. Il revient à Leipsick, fatigué des ennuis et des dégoûts inséparables de toute existence fortement agitée, mais résolu à poursuivre sans relâche l'œuvre qu'il avait entreprise. Une année ne s'était pas écoulée depuis l'apparition de l'*Organon*, que déjà il commençait la plus difficile et la plus importante de toutes ses publications. Dès 1811, il donna le premier volume de la *Matière médicale pure*, dont le sixième et dernier ne parut qu'en 1821.

Des travaux si remarquables n'avaient point désarmé les petites passions déchaînées contre lui, mais elles n'avaient ni lassé sa patience, ni amolli son courage. Fatigué, cependant, de la violence des persécutions qu'on lui suscitait, il finit par accepter, en 1820, l'asile que le duc Ferdinand lui offrit à Anhalt-Koëthen. La haute et puissante protection du duc lui assurait au moins la liberté du travail et de l'exercice de son art. Elle fut impuissante à le garantir de toute insulte. Il eut à lutter non plus contre les intrigues, contre les invocations à la loi faites par les pharmaciens, il eut à se défendre contre l'animadversion de la populace.

Il lui était impossible de franchir le seuil de sa demeure sans être exposé, lui ou les siens, aux railleries les plus insultantes, aux injures les plus grossières. On en vint même jusqu'à assaillir sa demeure et en briser les vitres à coups de pierres. L'autorité fut obligée d'intervenir. De tels procédés lui inspirèrent un tel dégoût, qu'il résolut de ne plus sortir de sa maison, et pendant quinze années qu'il habita Koëthen, c'est à peine s'il s'est montré quelquefois hors de chez lui.

Les commencements de l'homœopathie ne furent donc pas heureux pour son fondateur. Mais aucune de ces afflictions n'eut prise sur son âme, aucune ne l'empêcha de marcher dans la voie qu'il s'était ouverte. Un an avant son départ pour Koëthen (1819) parut la deuxième édition de l'*Organon*, et en 1823 il commençait de publier aussi une seconde édition de la *Matière médicale pure*.

D'où venait donc cet empressement à lire les ouvrages d'un homme que la critique ne craignait pas de flétrir des épithètes de visionnaire, d'homme à imagination malade, quelquefois même de charlatan? De toutes les circonstances de la vie de Hahnemann, celle-ci est la plus étrange et la plus inexplicable. Dans le court intervalle de vingt-quatre ans (de 1810 à 1834), l'*Organon* a eu cinq éditions allemandes ; il a été traduit dans toutes les langues européennes, et notre France médicale, si dédaigneuse de tout ce qui touche à l'homœopathie, a déjà épuisé deux éditions du même ouvrage. Elle épuisera la troisième. La *Matière médicale pure* et le *Traité des maladies chroniques* ont eu deux éditions dans un moindre intervalle de temps. D'où vient, je le répète, cet empressement à étudier les œuvres d'un homme si hautement dédaigné?

Si encore la critique s'était acharnée après lui, avait pris ses livres et les avait soumis au contrôle d'un examen consciencieux et

sévère, on concevrait le succès de ses livres et le peu de fortune de ses idées. Mais en Allemagne, comme en France, de même que dans tous les autres pays, rien de semblable n'a eu lieu. Si Hahnemann avait voulu descendre dans l'arène, prendre ses adversaires corps à corps et les forcer à s'expliquer sur leur attitude dédaigneuse, quel beau jeu il avait! S'il les avait sommés de s'expliquer sur la loi thérapeutique par lui proclamée, sur la valeur de l'expérimentation pure, sur sa manière d'envisager la nature des maladies chroniques et sur le traitement à leur opposer, qui donc se serait constitué le champion du principe de Galien? Qui aurait osé soutenir que la matière médicale était en sûreté, assise qu'elle se trouvait, jusqu'à lui, sur le principe *ab usu in morbis?* Quel médecin expérimenté aurait défendu avec la moindre apparence de succès l'origine organique des maladies chroniques, ou se serait établi le défenseur des hypothèses solidistes, humoristes ou vitalistes du passé?

Hahnemann dédaigna les injures qui lui étaient personnelles; il ne voulut ni lire ni réfuter les libelles et les journaux où il était si outrageusement diffamé. Il passa sa vie à attendre un juge sévère, intelligent et consciencieux de ses œuvres. Il mourut sans l'avoir rencontré.

C'est qu'en effet, la seule manière de réfuter un homme comme Hahnemann était de produire une doctrine supérieure à la sienne. Cette doctrine ne s'est pas encore montrée. Lorsque Galien, introduit en Europe à la suite des Arabes, régnait despotiquement sur l'école, que fit Paracelse? A la doctrine de Galien il en substitua une qui lui était propre. Le temps a fait justice de Paracelse sans relever Galien du discrédit où son antagoniste le fit tomber. Lorsque le solidisme chercha à s'introduire, l'humorisme vint se poser à ses côtés et lui disputer l'empire; lorsqu'enfin le brownisme eut envahi l'Europe, son règne fut paisible jusqu'au jour où Broussais renversa la célèbre dichotomie pour y substituer son organicisme éphémère. Cette loi est absolue. N'avons-nous pas vu Aristote se poser en face de Platon, comme, en un autre temps, Descartes régner à côté de Bacon, et Leibnitz menacer Locke?

Aussi, lorsque les amis de Hahnemann se plaignaient de son indifférence et du peu de soin qu'il prenait de sa réputation: « Ne « suis-je pas, leur disait-il, le même homme « que vous avez connu autrefois? Alors on « m'encensait, aujourd'hui on m'injurie; « pourquoi serais-je plus sensible à d'in- « justes reproches que je ne l'ai été à des « louanges méritées? »

Il continua donc ses travaux, vivant dans la plus complète indifférence sur les critiques dont il était l'objet, toujours occupé d'ajouter à ses découvertes, d'apporter dans la pratique une précision de plus en plus grande, et de répondre à ce qu'attendait de lui une clientèle tellement nombreuse, qu'elle absorbait la plus grande partie de son activité.

En 1827, Henriette Kuchler mourut. Mais bien avant cette époque la tranquillité, la gloire et le bien-être avaient succédé aux longs tourments qui avaient troublé la vie de Hahnemann. Les nombreuses guérisons qu'il avait opérées, le respect dont l'entouraient les hommes marquants de tous les pays, qui, ayant eu recours à ses soins, avaient pu l'apprécier, formaient autant d'heureuses compensations aux injustices dont il avait eu à se plaindre.

Le 18 janvier 1835, dans sa soixante-dix-neuvième année, il épousa en secondes

noces mademoiselle Mélanie d'Hervilly, Française, venue à Koëthen pour recevoir ses soins. Ce fut alors qu'il se décida à quitter l'Allemagne pour se rendre à Paris, où sa doctrine commençait à être connue et à se répandre.

Lorsque la population de Koëthen connut le projet qu'il avait conçu, elle s'en émut au point de menacer de retenir par la force le vieux docteur, qui était pourtant le même homme que, quinze ans auparavant, elle poursuivait de ses injures, le même qu'elle voulait lapider. Pour éviter des scènes de violence, Hahnemann résolut de partir secrètement et de nuit. Que les caprices de l'opinion sont chose bizarre et de peu d'intérêt! Quel compte devons-nous tenir de ses arrêts, lorsqu'elle-même les brise si facilement?

Le 25 juin 1835, Hahnemann arriva à Paris. Il y pratiqua l'homœopathie avec un succès incontestable, et les guérisons qu'il obtint ajoutèrent encore à sa renommée. Malgré son grand âge, il conserva jusqu'à ses derniers jours toute l'énergie de son intelligence, une activité sans égale et une santé robuste qui lui permettait de se livrer chaque jour au travail le plus assidu.

Cependant sa santé s'affaiblit au milieu de l'hiver de 1843; la vie l'abandonnait, et le 2 juillet de la même année, il s'éteignit, emportant avec lui l'assurance qu'un demi-siècle de travaux et de services rendus à la médecine porterait d'heureux fruits; sûr d'avoir banni à jamais de la science les vaines théories et les séduisantes hypothèses, et d'avoir élevé un édifice que le temps agrandira et perfectionnera, mais qu'il saura respecter.

(*A continuer.*)

SIMILIA SIMILIBUS.

L'observation suivante doit être méditée au point de vue de la pathogénésie de l'arsenic, et vient en confirmation de la loi *similia similibus*.

Acné et ulcérations produites par le vert arsenical.

Bonnin, 22 ans, fleuriste depuis 12 ans, entre le 1er octobre 1860 à l'hôpital Saint-Louis. Depuis trois semaines seulement il se sert du vert anglais; il y avait huit jours à peine qu'il maniait ce produit lorsqu'il eut des boutons sur la face, puis sur les organes génitaux, avec malaise général et perte d'appétit. Il éprouva bientôt des étourdissements fréquents qui le forçaient à cesser son travail, et amenaient même quelquefois une perte complète de connaissance; des douleurs violentes à l'abdomen, de véritables coliques sèches; le malade ne pouvait aller à la selle, il se tortillait (*sic*). Aujourd'hui on trouve : 1° sur la face, quelques pustules d'acné disséminées; 2° sur la région cruro-génitale, au niveau du pli scroto-crural droit, une série de petites ulcérations à bords taillés à pic, à fond blafard et verdâtre, reposant sur une surface rougeâtre. Ces ulcérations sont peu douloureuses; elles forment deux groupes distincts et de forme irrégulière, l'un sur la cuisse, l'autre sur la partie correspondante du scrotum. Ces ulcérations ne sont le siége d'aucune démangeaison et donnent lieu à quelques picotements; elles suppurent peu dans l'état ordinaire, mais si le malade a chaud, la suppuration augmente, et alors le scrotum vient se coller sur la partie correspondante de la cuisse, ce qui rend la marche très-pénible. Traitement : bain simple tous les deux jours; poudre d'amidon. 13 octobre. L'éruption est complétement guérie. Les malaises, qui avaient diminué dès la cessation du travail, n'ont plus reparu.

Au premier abord, on aurait pu prendre les ulcérations génitales pour des chancres; mais il y avait là un signe important, pathognomo-

nique, signalé par Follin : la présence de l'arsénite de cuivre sur le fond des ulcères. (*Bull. méd. du Nord.*)

(*La Tribune médicale.*)

NÉCROLOGIE.

L'École homœopathique a eu à déplorer dans ces derniers temps des pertes excessivement regrettables à tous les points de vue.

En premier lieu, le Dr *Charles-Frédéric* Trinks, de Dresde, qui depuis longtemps occupait une première place parmi les plus savants, les plus distingués et les plus répandus des premiers élèves de Hahnemann.

Il n'est pas à craindre qu'on l'oublie jamais; ses travaux de matière médicale, qui sont immenses et qui révèlent au plus haut degré l'esprit d'observation, lui ont acquis des droits impérissables à notre reconnaissance.

Nous avons eu le bonheur de l'apprécier personnellement en 1847.

Noble cœur et haute intelligence, en lui tout était réuni.

*
* *

Après avoir honoré la mémoire d'un maître éminent entre tous, nous devons, pour être juste à l'égard de tous les mérites, mentionner aussi le nom d'un praticien modeste, resté obscur, mais qui dans sa vie retirée n'en a pas moins rendu de grands services mal récompensés, le Dr Latière, de la Seyne-sur-Mer.

Au moment où ses convictions furent acquises à l'homœopathie, Latière comptait dix-neuf ans de service comme médecin dans la marine de l'État. Le temps de la retraite était proche et il était pauvre, mais cette considération fut impuissante à étouffer chez lui le cri de la conscience et il aima mieux recouvrer sa liberté. Il vint dans son pays, à la Seyne-sur-Mer, où longtemps il a pratiqué l'homœopathie avec une chaleur de cœur qui l'honore et avec un talent suffisant pour laisser autour de lui le souvenir de belles guérisons.

S'il est beau de consacrer sa vie à la défense d'un progrès scientifique, c'est une vertu plus haute encore de fouler aux pieds, en l'honneur de la vérité, tous les avantages matériels, et ce fut là pourtant la vertu de Latière. Comment ne pas le faire ressortir en ces temps où sont si rares de tels exemples de désintéressement ?

Dans le choléra, Latière a réellement gagné des titres à la reconnaissance de ses concitoyens ; il se montra toujours zélé et infatigable. En 1864, notamment, quand l'épidémie sévit sur la Seynes d'une façon si terrible, Latière, quoique déjà dans un âge fort avancé, n'en resta pas moins sur la brèche avec un courage digne d'un meilleur sort, et avec des succès si peu contestés que dans le pays encore aujourd'hui il n'y a qu'une voix :— Latière seul a opéré des guérisons.

*
* *

Enfin, et c'est ici que nos affections ont eu le plus à souffrir, la mort vient de nous ravir à Paris notre excellent confrère, ami et collaborateur, le baron de Monestrol.

Homme de bien, médecin éclairé et consciencieux, doué d'un tact exquis qui l'amenait aux plus belles guérisons; chrétien admirable, au point de présenter à tous ceux qui le connaissaient intimement l'exemple de toutes les vertus, le baron de Monestrol était, avec une modestie qui relevait encore son mérite, une des plus précieuses acquisitions de notre École. Ses convictions scientifiques marchaient à l'unisson de sa foi, et il se montra toujours imperturbablement hahnemannien; aussi sa pratique fut-elle exceptionnellement heureuse.

Le Dr Perrussel, qui, après Hahnemann, fut le maître de Monestrol, son initiateur, son ami, son compagnon de vie, vient de nous adresser une notice biographique écrite avec son cœur et avec ses larmes.

Nous regrettons de ne pouvoir publier aujourd'hui cette notice, faute d'espace, mais nous la donnerons sûrement dans notre prochain numéro.

Dr A. Chargé.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

ANTIDOTES

Le mot *antidote* doit être banni à tout jamais de notre langage, quelle que soit sa signification : son radical *anti* l'empêche d'entrer, sous aucun prétexte, dans le sanctuaire de notre école. N'est-il pas bien surprenant que notre Maître n'ait pas réformé cette expression? N'est-il pas bien surprenant que ses disciples l'aient conservée, soit dans leurs conversations, soit dans leurs écrits, et donnent libre cours à cette fausse monnaie? Avons-nous, vraiment, le droit de nous étonner que nos adversaires ne veuillent pas entrer dans la voie du progrès, alors que nous laissons encore pousser dans cette voie, avec la plus coupable négligence, les germes des anciennes erreurs? alors que nous ne voulons pas même profiter des avertissements que l'on nous donne? Depuis quelques années, déjà, le docteur Roux a voulu arracher trois mauvaises racines dans le champ de notre langage scientifique. Il a fait observer que les mots *anti*psoriques, *anti*sycosique, *anti*syphilitique, étaient, dans notre école, des mots *anti*constitutionnels (comme il aurait dû les appeler), et qu'il fallait leur substituer les mots *homœo*psorique, *homœo*sycosique, *homœo*syphilitique, mots éminemment conformes à l'esprit de nos doctrines. Pourquoi le docteur Roux s'est-il arrêté à la réforme de ces trois expressions? Il était sur la voie de la véritable *homœologie;* s'il s'est arrêté après le premier pas, il a du moins le mérite d'avoir fait ce pas. Mais à quoi a servi ce conseil, ce judicieux avertissement? A rien, et l'on a continué à se servir de ces vieilles expressions, qu'il faut bien se décider cependant à reléguer dans la poussière de la bibliothèque galénique. Réformateurs, réformez-vous vous-mêmes : *medice, cura te ipsum.*

Galien appelait *antidotes* tous les remèdes donnés à l'intérieur. Sous ce rapport, nous pourrions évidemment admettre l'idée, mais non le mot; car alors il serait plus conforme à l'*homœologie* d'appeler tous nos remèdes des *homœodotes*. — On employait jadis, et d'après cette idée, le mot *antidotaire* comme synonyme de *pharmacopée*. Nous pourrions encore évidemment admettre l'idée, mais non le mot; mais, au lieu de *antidotaire*, nous devrions dire *homœodotaire*,

toujours d'après les règles de l'*homœologie*.

Pour se débarrasser définitivement du mot *antidote*, il faut le considérer en mode composé.

A l'article *pharmacodynamie*, nous verrons la multiplicité d'action des médicaments.

Ici, il nous importe seulement de considérer cette action au point de vue dynamique, chimique, physiologique ou *passager*. Sous le premier rapport, le mot *antidote* signifierait la neutralisation *dynamique*, au moyen d'un remède déjà donné. Or, comme cette neutralisation ne peut s'effectuer que par voie de similitude, au lieu d'appeler ce remède un *antidote*, nous l'appellerons un *homœodote*. — Sous le second rapport, l'ancienne école emploie le mot *antidote* comme synonyme de *contre-poison ;* et c'est même la signification exclusive dont jouit ce mot, attendu que l'ancienne école ne fait guère attention à l'action purement dynamique des remèdes et ne reconnaît pas les maladies médicamenteuses. Or, comme dans un cas d'empoisonnement la substance que l'on administre n'est pas *contre* mais pour..., au lieu de dire *anti*dote, nous dirons *pros*dote. Enfin lorsque nous nous proposons de faire disparaître ou de diminuer l'action fausse ou trop énergique d'un remède, nous employons certaines substances très-diffusibles; au lieu de les appeler des *antidotes*, nous devons les appeler des *diadotes*.

Homœodotes, de ομοιος, semblable, et δοτος, donné : semblable au donné. — Il faut appeler ainsi tout remède que l'on administre dans le but de neutraliser l'action d'un autre remède, par voie similaire et dynamique. La solution de cette question est tout entière dans cette proposition : *Le meilleur homœodote d'un remède est son plus proche homœogène*. Proposition nouvelle et de la plus haute importance, surtout au point de vue pratique. Il est vraiment étonnant que l'on n'ait pas compris jusqu'à ce jour la modification, ou plutôt la métamorphose qu'il fallait faire subir à l'ancien *antidote*.

La question des *homœodotes* est très-simple et découle des assertions suivantes, toutes vraies comme des principes :

1° Quel est le fond de notre doctrine ? Assurément c'est la neutralisation des maladies au moyen de remèdes semblables. Étant donné une maladie quelconque, nous cherchons et nous devons chercher avant tout le remède qui lui est le plus semblable. S'il ne s'agit pas d'une maladie tout entière, il s'agit du moins d'un groupe ou d'une série de symptômes : groupe ou série que nous voulons neutraliser par un groupe ou une série semblable et le plus semblable possible.

2° Étant donné une maladie, nous savons que cette maladie peut être neutralisée par elle-même, sinon d'une manière directe, subjective, du moins d'une manière réflexe, c'est-à-dire par sa substance à l'état remédial : la *syphilis* par le *syphiliticum*, par exemple, etc. — Et c'est ce qui constitue l'*isopathie*, qui prend tous les jours de l'extension.

3° Étant donné une maladie, elle peut être neutralisée par une autre maladie semblable, et la plus semblable ; il n'est pas difficile d'en citer des exemples.

4° Étant donné un remède quelconque, nous savons que son action trop intense ou intempestive peut être neutralisée par ce remède lui-même ; exemple : le mercure à doses massives par le mercure dynamisé, etc.

5° Enfin, étant donné un remède quelconque, et ce remède ayant produit, d'*une*

manière purement dynamique, une action trop intense ou intempestive, quel est le meilleur remède à employer d'*une manière dynamique* pour neutraliser cette action ? — Évidemment le remède le plus semblable à celui qui a été donné ; et voilà pourquoi on l'appellera alors un HOMOEODOTE : *semblable au donné*. Donc notre proposition est bien vraie : *le meilleur* HOMOEODOTE *d'un remède est son plus proche* HOMOEOGÈNE (V. ce mot).

Cette proposition est conforme de la manière la plus évidente à la théorie des semblables ; mais, de plus, elle est prouvée de la manière la plus évidente aussi par la pratique. Exemple : Nous savons tous qu'il existe la plus grande affinité, ou similitude, ou *homœogénie* entre *coffea* et *cham*, — *ars* et *chin*, — *caust* et *coffea*, — *hepar* et *mercurius*, — *nit-ac* et *merc*, — *bell* et *stram*, etc., etc..... Or, nous employons tous les jours *hepar* pour neutraliser *mercurius*, l'*arsenic* pour neutraliser la cachexie *quinique*, etc., etc. — Donc, etc... — Tous les ouvrages pratiques abondent en pareils exemples.

PROSDOTES, de προς, pour, et δοτος, donné. Toute substance capable d'en neutraliser une autre d'une manière chimique. C'est dans les empoisonnements que l'on emploie les prosdotes. Ce sont des substances qui ne sont pas nuisibles à l'économie, susceptibles d'être ingérées impunément dans les premières voies, et qui neutralisent le poison dans le récipient organique, de la même façon qu'elles le feraient dans un récipient de laboratoire, le décomposent, se combinent avec lui et le transforment en un corps inerte ou beaucoup moins dangereux. Les *prosdotes* diffèrent des *homœodotes* en ce sens que ceux-ci agissent d'une manière purement dynamique pour neutraliser une action remédiale. Ils diffèrent des *diadotes* en ce sens que ceux-ci ne se combinent pas avec les substances ingérées dans l'économie et n'agissent que d'une manière transitoire, en barrant en quelque sorte le passage à l'action égarée ou trop fougueuse d'un remède. Pourquoi l'ancienne école se sert-elle des mots *antidotes*, *contre*-poisons ? Une substance capable d'en neutraliser une autre d'une manière chimique est-elle *contre* ou *pour* cette substance ? C'est un mariage que l'on veut effectuer entre deux substances, faut-il que ces substances soient *contraires* l'une à l'autre ? Ne faut-il pas plutôt et rigoureusement qu'elles soient l'une *pour* l'autre ? Pourquoi parler alors à contre-sens ? Au lieu donc de dire *antidotes* ou *contre-poisons*, dites *prosdotes*.

DIADOTES, de δια, en travers de, et δοτος, donné. Nous appellerons *diadotes* toutes les substances capables d'entraver d'une manière purement mécanique la marche dynamique de certains remèdes ou de certains poisons.

Ainsi, lorsqu'on fait flairer du camphre à un malade pour neutraliser l'action d'un remède, le camphre est un *diadote*.

Ainsi, lorsque dans un cas d'empoisonnement on donne, par exemple, de l'eau albumineuse, cette eau est un *diadote*.

La trop grande impression que peut recevoir l'organisme par l'action des remèdes dépend de certaines circonstances : tantôt c'est le remède qui ne convient pas ; tantôt c'est une nouvelle dose du remède qui convenait, mais qu'il ne fallait pas répéter ; tantôt enfin c'est le chiffre de la dynamisation qui a été mal choisi. Mais la raison dynamique de ces désordres, il faut la chercher dans la réceptivité individuelle (v. RÉCEPTIVITÉ). Pour obtenir l'effet de la *diadotie*, on

passe une ou plusieurs fois, sous le nez de l'individu, le diadote convenable, et le mécanisme de l'olfaction se charge de l'affaire (v. OLFACTION). Après l'administration du diadote, ou l'action trop intense et perturbatrice du remède primitivement donné a été abolie, ou elle a été suffisamment diminuée et modifiée pour que l'ordre soit rétabli. Dans le premier cas, on a le champ libre pour refaire la manœuvre, c'est-à-dire ou pour choisir un autre remède, ou pour le répéter, mais avec plus de précaution et à un autre degré de dynamisation; dans le second cas, si le remède convient et qu'il continue d'agir avec une action modérée, on le laisse agir.

Toutes les substances diffusibles peuvent servir de diadotes : le camphre, le vinaigre, l'éther, l'eau de Cologne, etc. Mais la condition essentielle c'est que ces substances soient diffusibles, c'est-à-dire qu'elles n'aient pas une longue durée d'action sur l'organisme. Voilà pourquoi on ne pourrait pas se servir, par exemple, du musc : cette substance est diffusible, mais elle a de plus une trop grande durée d'action, et cette action pourrait alors produire des phénomènes nuisibles et empêcher l'effet d'un nouveau remède. En un mot, pour qu'une substance puisse servir de diadote, il faut que son action ne dure que quelques minutes et puisse permettre bientôt une nouvelle manœuvre.

Les *diadotes* diffèrent essentiellement des *homœodotes* et des *prosdotes* (v. ces mots). Des premiers, en ce que les *homœodotes* sont des substances dynamisées et agissant d'une manière purement dynamique; des seconds, en ce que les *prosdotes* n'agissent que d'une manière chimique, pour opérer des neutralisations purement chimiques. Voilà pourquoi le passage suivant de Hahnemann (*Mal. chro.*, t. I, p. 180) pourrait être mal interprété : « Le meilleur moyen de calmer et de diminuer les effets d'une dose de médicament homœopathique sur un sujet fort irritable est de placer sous le nez du malade, pour qu'il fasse une seule petite inspiration, un flacon contenant un globule imbibé de la substance convenable, qui a été porté à un haut degré de dynamisation..... La durée d'action de la substance qui agit ainsi sur la large surface du nez et du poumon n'est pas moindre que quand on fait avaler une petite dose massive..... Cette manière de faire agir les médicaments dynamisés sur les malades présente de grands avantages dans les circonstances imprévues qui viennent si souvent empêcher ou interrompre le traitement des maladies aiguës ; l'antidote (le diadote) exerce ainsi plus promptement son influence sur les nerfs et produit avec plus de rapidité les effets salutaires qu'on attend de sa part. Il y a plus même : après que l'accident a été écarté, le médicament antipsorique (homœopsorique) qui avait été administré auparavant continue quelquefois encore d'agir pendant quelque temps. Mais il faut pour cela que la dose de celui qu'on fait respirer soit précisément suffisante pour opérer l'effet désiré, sans qu'elle puisse étendre son action plus loin, ni la prolonger au delà du temps voulu. » — La condition essentielle d'un diadote (pourquoi Hahnemann parle-t-il d'*anti*dote ?) est donc d'avoir une courte durée d'action. Or, cette condition ne peut être remplie que par les diffusibles et nullement par les dynamisations, sans quoi nous rentrons dans la théorie des *homœodotes*. Les *diadotes* n'agissent ni par la voie des contraires, ni par la voie des semblables; tandis que les *homœodotes* n'agissent que par

la voie des semblables. Une substance ne peut servir d'*homœodote* qu'à la condition d'être *homœogène* (v. ce mot) du remède déjà donné.

Dr GRANIER.

MÉDECINE CLINIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES

PAR

W. E. PAYNE, M. D. de Bath (Maine).

PREMIÈRE OBSERVATION.

Fièvre intermittente. Insuffisance de sulfate de quinine. Guérison par *nux vom.*

J. P., âgé d'environ 40 ans; tempérament nerveux-bilieux, cheveux noirs et complexion brune. Il a passé une grande partie de sa vie en mer. Dans l'automne de 1866, il prit le commandement d'un steamer allant à San-Francisco. Peu de temps après avoir quitté Rio-Janeiro, il fut attaqué par une douleur dans la tête, le dos et les membres; *besoin de s'étendre* et *bâillement*, suivis de frissons, chaleur et sueur. Ces attaques se produisirent chaque jour jusqu'à son arrivée à Valparaiso, où il obtint quelque soulagement d'un traitement allopathique. Pendant le chemin vers San Francisco, il y eut un amendement graduel du mal, mais, peu après son arrivée, les frissons revinrent, précédés, accompagnés et suivis des symptômes susdits. Un médecin homœopathe fut appelé, mais comme il ne procura pas un soulagement immédiat, il fut changé pour un allopathe, qui, dans l'espace de deux semaines, dompta la maladie par des doses répétées de sulfate de quinine. Le patient fut assez bien jusqu'après son retour dans le Maine, au mois de juin dernier. — Après une période d'indisposition toujours croissante, caractérisée par de la langueur, des vertiges, perte d'appétit, etc., dans l'après-midi du 15 août il fut pris de : *céphalalgie, besoin de s'étendre et bâillement; douleurs vives, tiraillantes, par accès et intolérables dans les membres; frissons et tremblement intérieur; les frissons sont courts et intermittents; tête chaude, avec pieds et mains froids et ongles bleus; vomissement aigre; se jetant de tous côtés avec une grande angoisse; délire pendant le frisson et au commencement de la fièvre; secousse des membres après le frisson et pendant la chaleur; adipsie; constipation*, qui fut très-obstinée pendant sa maladie précédente. Durant le frisson, il se plaignit d'une sensation particulière, telle que pourrait produire le chatouillement de la plante des pieds ou toute autre partie sensible du corps, qui, cependant, semblait commencer à l'épigastre et de là s'étendre sur tout le corps. — C'était évidemment un retour de la première attaque, qui avait été simplement suspendue par les hautes doses répétées de *quinine*. — Me souvenant qu'un des principaux traits de *nux v.* dans les affections intermittentes est le *besoin de s'étendre et bâillement pendant le frisson*, et aussi que le tempérament de ce malade était favorable à l'action de ce médicament, je prescrivis *nux vom.* en solution. L'effet fut prompt : l'insomnie et les douleurs cédèrent et le patient tomba dans un sommeil tranquille, qui dura toute la nuit, sauf une ou deux courtes interruptions. En s'éveillant le lendemain matin, il se sentit très-bien, à l'exception de faiblesse qui semblait être le résultat de la transpiration. Il n'y a eu aucun retour de la maladie depuis plus de trois mois, et les intestins ont continué de fonctionner régulièrement, ce qui n'avait pas eu lieu pendant ou après la première attaque. —*Nux v.*, *cimex.*, *caust.*, *ars.*, *arn.*, *calc.*, *phos.*, *arg.*, *nit.*, *menyant.*, *sabad* et *rhus* constituent le groupe parmi lequel l'étudiant de la Mat. Méd. peut espérer trouver le *simillimum* de ce cas. — Dans la pathogénésie de chacun de ces médicaments on trouvera : soit le *besoin de s'étendre* ou *bâillement*, ou tous deux; mais dans aucun aussi prédominant que dans *nux*, comme on peut le voir en vérifiant les symptômes 1,098 jusqu'à 1,108. Mais, passant sur ce fait comme étant insuffisant à déterminer le choix d'un médicament, venons à une comparaison plus détaillée des symptômes. — Dans la pathogénésie de *nux*, nous trouvons : *besoin de s'étendre* et *bâillement, suivis de douleurs spasmodiques et tiraillantes dans les membres, accompagnées de céphalalgie, frisson et tremblement intérieur, tremblement pendant le bâillement; frissons sans soif; frissons avec pieds et mains froids et ongles bleus; tête et visage chauds.* Dans cette mention nous avons une très-bonne ressemblance du cas, par le seul moyen des symptômes; mais la ressemblance devient plus complète si nous tenons compte de leurs conditions concomitantes. Dans *nux*, le *besoin de s'étendre*

et le *bâillement* sont tous deux présents avant et pendant le frisson, ce qui n'existe pas précisément dans aucun autre médicament. — *Ars.* a le *besoin d'étendre* les membres pendant le frisson, mais n'a pas le *bâillement*. — *Arn.* a le *bâillement* pendant le frisson, avec une assez forte soif, mais n'a pas le *besoin de s'étendre*. — *Calc.* a le *bâillement* pendant le frisson et le *besoin de s'étendre* pendant la fièvre. — *Phos.* a le *bâillement* seulement pendant le frisson. — *Menyant.* a aussi le *bâillement* pendant le frisson, mais n'a pas le *besoin de s'étendre*. — *Sabad.* a le *bâillement* pendant la période fébrile. — *Rhus* a le *bâillement* et le *besoin de s'étendre* pendant la période fébrile, mais non pendant le frisson. — *Caust.* a le *bâillement* et le *besoin de s'étendre* pendant le frisson, mais le frisson est précédé de chaleur, ce qui n'existe pas dans *nux*. — *Argent. nit.* a le *bâillement* pendant le frisson seulement. — *Cimex* a le *bâillement* pendant la fièvre, dans sa pathogénésie, mais il est indiqué aussi comme ayant guéri, dans certaines fièvres, quand le *besoin de s'étendre* et le *bâillement* existaient pendant le frisson. — Ainsi, nous voyons que dans les symptômes *besoin de s'étendre* et *bâillement*, accompagnés de leurs conditions concomitantes, si nous ne poussons pas plus loin notre comparaison, la *similitude* entre la maladie et le médicament employé est suffisamment marquée pour indiquer leur rapport homœopathique; tandis que la non-homœopathicité des autres médicaments du groupe est clairement démontrée par la même comparaison. Mais la *similitude* est encore plus indiquée par « les douleurs spasmodiques et traction des membres; frissons sans soif; pieds et mains froids et ongles bleus, avec tête et visage chauds; vomissement aigre; constipation »; tous symptômes qui sont communs à la maladie et au médicament.

—

DEUXIÈME OBSERVATION

Annotée par le Dr A. Chargé.

Hémorrhoïdes. — *Acidum muriaticum.*

Mme R., âgée de 40 ans, dans son huitième mois de grossesse. Elle a souffert pendant plusieurs jours d'hémorrhoïdes. Il y a une *tumeur bleuâtre* à l'orifice du rectum, ayant à peu près un pouce de diamètre; très-sensible au toucher et douloureux. La douleur est *brûlante* et continue. Insomnie, car la malade n'a pu s'asseoir ni se coucher pendant les deux derniers jours ou nuits; elle a dû marcher ou se tenir à genoux, les seules positions endurables. Pas de constipation; les selles, au contraire, sont plûtot faciles. Elle a pris, de son chef, *nux*, *puls.* et *bell.*, sans soulagement. Prescription : *Mur. acid.* 30e, dans de l'eau, une cuillerée toutes les trois heures, commençant à dix heures du matin. — Le lendemain, elle vint au-devant de moi très-cordialement, disant qu'elle était beaucoup mieux; que le médicament avait atteint son mal exactement; qu'elle avait été capable de se coucher et de dormir la plus grande partie de la nuit. Je continuai le même médicament, une cuillerée toutes les six heures. Après trois jours, la malade se trouvait très-bien; la tumeur avait disparu, et elle pouvait s'asseoir, se coucher et reposer, comme dans un parfait état de santé. Elle subit le travail de l'enfantement et ses conséquences, sans aucun retour ou menace d'hémorrhoïdes. — La *couleur bleuâtre* de la tumeur, la *douleur brûlante* et les *selles faciles*, furent les symptômes qui dirigèrent mon attention sur *mur. acid.*; et je pense que cette combinaison de symptômes, dans tous les cas d'hémorrhoïdes, indiquera *mur. acid.* comme le remède.

(*The New England Medical Gazette.*)

Boston, avril 1868.

Hahnemann, en publiant ses premiers essais sur les symptômes que l'acide muriatique est susceptible de produire sur l'homme à l'état sain, nous avertit que « cet agent médicinal jouit d'une haute puissance » (*Mat. méd.*, tom. Ier, page 140), et il ajoute :

Quoique le tableau suivant des symptômes que j'ai vu l'acide muriatique produire puisse déjà servir assez bien à l'emploi homœopathique de ce remède dans les états morbides auxquels il convient, cependant il serait fort à désirer qu'on étudiât ses effets purs d'une manière plus complète encore.

Hahnemann a eu raison de considérer l'*acide muriatique* comme un agent précieux, pourvu d'une grande puissance curative, et, en exprimant le désir qu'on étudiât ses effets purs d'une manière plus complète, il a prouvé que ce qu'il savait déjà de ce médicament

l'autorisait à fonder sur lui de plus belles espérances encore.

En effet, l'acide muriatique nous a rendu plusieurs fois les plus grands services dans un grand nombre d'affections chroniques trop désespérantes jusqu'ici par leur ténacité : l'eczèma à l'anus, par exemple, et sur le dos des doigts et de la main. Donc c'est un modificateur profond de l'économie.

Dans l'affection hémorrhoïdale, nous l'avons trop souvent vu réussir promptement et sûrement pour que nous résistions au besoin de confirmer, par notre expérience personnelle et qui date de trente ans, l'observation si claire et si précise de notre confrère de Boston.

Les symptômes de la *Matière médicale* qui recommandent l'emploi de l'acide muriatique dans le traitement de l'affection hémorrhoïdale sont de source certaine, puisqu'ils nous viennent de Hahnemann lui-même.

17. Boutons hémorrhoïdaux à l'anus, avec douleur ardente d'écorchure.

18. Boutons hémorrhoïdaux bleus à l'anus, qui sont douloureux quand on appuie dessus, et plus tard. (*Mal. chroniques*, tome II, page 277.)

265. Beaucoup de prurit et de chatouillement à l'anus (le deuxième jour).

Prurit à l'anus avec douleur cuisante et élancements fourmillants.

Vif prurit dans le rectum.

Élancements brûlants à l'anus.

Douleur lancinante dans le rectum.

270. Pression à l'anus.

Chute du rectum en urinant.

Gonflement des hémorrhoïdes à l'anus avec douleur cuisante.

Hémorrhoïdes gonflées, bleues, à l'anus, avec douleur en appuyant dessus.

275. Écoulement de sang en allant à la selle.

En faut-il davantage pour élever l'*acide muriatique* au premier rang des médi ments capables de guérir les souffrances hémorrhoïdales ?

Peu de substances présentent avec les affections qu'elles sont aptes à combattre efficacement une similitude plus grande, plus précise, mieux circonstanciée.

Il fallait, de deux choses l'une, ou que le *similia similibus* fût faux, ou que l'acide muriatique guérît sûrement et promptement les souffrances causées par l'inflammation des tumeurs hémorrhoïdales.

La *nux vom.* se présente tout naturellement à l'esprit de tous les praticiens au premier mot de souffrances hémorrhoïdales, et, en effet, la *nux* rend très-souvent des services, mais, pour ne pas errer, il faut s'appliquer à différencier l'action particulière de ces deux remèdes.

La *nux vom.* porte selles dures et constipation, tandis qu'*acidum muriaticum* n'amène que des selles molles et même liquides (Voir les *Symptômes*, 250 à 262; — *Maladies chroniques*, tom. II, page 576).

Si Hahnemann lui-même nous a recommandé d'étudier toujours mieux ce médicament, nous ne pouvons trop le recommander aujourd'hui à l'attention de nos confrères.

Le motif de notre insistance sur ce point vient de ce que nous avons trop souvent constaté que ce médicament était négligé et dans son étude et dans son application.

A côté de l'observation que nous avons empruntée à la *Gazette médicale* de Boston, citons pour notre instruction l'observation suivante, qu'on peut lire dans la *Gazette homœopathique allemande* (vol. V, page 17), et reproduite dans la *Clinique* de Roth (page 378, tom. IV).

J'ai administré avec succès *acid. muri.* dans un cas de boutons hémorrhoïdaux tuméfiés et enflammés. Chez une jeune femme, à la suite de sa sixième couche, après deux accès de fièvre intermittente, l'inflammation des tumeurs hémorrhoïdales s'éleva peu à peu, du neuvième au

treizième jour, jusqu'au degré suivant : orifice de l'anus gonflé en un bourrelet arrondi et épais, que des sillons divisaient en trois parties inégales, dont l'une avait le volume d'un œuf de poule et l'autre celui d'une muscade. La tumeur était d'un rouge bleuâtre, dure, chaude, brillante et extrêmement sensible au toucher. La malade y ressentait une douleur continuelle comme d'écorchure, accompagnée de fourmillements, avec de violents élancements qui la traversaient. Ces derniers paraissaient de temps en temps par paroxysmes et lui arrachaient des cris involontaires. Elle ne pouvait s'asseoir, ne se retournait qu'avec peine, et toujours alors ses douleurs augmentaient. Je lui donnai *acide muriatique* 3e dilution, deux gouttes. Elle fut guérie en six jours.

Guérie en six jours ! La malade de Boston a été guérie en vingt-quatre heures !

Dans les deux cas, la guérison est due au même remède, à l'*acide muriatique;* mais le premier malade a pris de la 3e dilution, le second de la 30e dilution. — Il y a donc une différence d'action entre la 3e et la 30e dilution : ce n'est pas nous qui le disons, c'est Hahnemann qui nous l'a appris et ce sont les faits qui nous le prouvent tous les jours.

Veut-on bien se rendre compte de ce qui s'est passé dans les deux cas précités, et peut-on affirmer que la 3e dilution a retardé la guérison, — lisons jusqu'au bout l'observation du Dr Knorre :

« Elle fut guérie en six jours, après *augmentation des fourmillements, de l'ardeur, des élancements; excrétion d'un sang épais et noirâtre par la tumeur, et prurit.* »

Ceci est-il autre chose qu'une aggravation homœopathique?

Et tandis que les maîtres nous ont signalé avec tant de vérité et d'autorité le mal que l'on pouvait faire avec les doses massives, quand elles étaient homœopathiques au sujet, d'autres sont survenus qui ne veulent plus reconnaître ces aggravations.

C'est un malheur pour les malades, dont les guérisons peuvent être retardées, même avec les médicaments les mieux choisis.

C'est un malheur pour l'homœopathie, qui, modifiée dans son enseignement et dans sa pratique, ne donne plus et ne peut plus donner que des résultats modifiés.

Dr A. Chargé.

—

TROISIÈME OBSERVATION

Lue devant la dernière réunion annuelle de la Société homœopathique du comté de Worcester

PAR

F. H. UNDERWOOD, M. D., de Milbury (Massachussets).

—

Cancer à la lèvre.

M. P., Irlandais, âgé de 26 ans, me consulta, le 19 mars 1867, pour « un très-mauvais mal, » selon son expression, à la lèvre supérieure. Voici l'historique de ce cas. Vers le 1er janvier 1867, il parut sur le bord rouge de la lèvre supérieure un petit tubercule rouge qui s'ouvrait à son centre et s'étendait de chaque côté, accompagné d'une constante et forte douleur d'un caractère aigu et piquant. Il avait consulté plusieurs médecins allopathes et avait suivi leurs traitements jusqu'à ce jour. Sous ces traitements qui consistaient en lotions et onguents, le mal continua constamment à s'agrandir et était devenu si douloureux que le malade ne pouvait vaquer à ses affaires depuis deux semaines. Il m'apprit qu'un des médecins lui avait dit « qu'il fallait lui couper la lèvre pour lui sauver la vie. » — L'ulcère est situé au centre de la lèvre et couvre un espace d'environ un pouce et demi en longueur, s'étendant sur la face interne de la lèvre, qui est enflée et renversée. Les bords de l'ulcère sont élevés et d'apparence spongieuse. La surface entourée est assez inégale et suppure abondamment. Le pus est clair et ichoreux. La douleur est très-forte et d'un caractère brûlant, piquant. Il y a aussi un gonflement des glandes sous-maxillaires, avec abondante salivation; la salive est très-chaude et excorie les parties du visage sur lesquelles on la laisse couler. Insomnie complète de minuit à midi. La douleur est moindre quand la lèvre est tenue chaude, mais des applications, chaudes ou froides, l'aggravent. Rêverie et vertige quand la

tête n'est pas couverte; soif constante et anorexie le matin, jusqu'à neuf ou dix heures. L'urine est de couleur foncée. Le malade se trouve mieux à l'intérieur; il fume habituellement la pipe et use parfois des liqueurs fortes. — Je diagnostiquai un cancer épithélial et ordonnai d'enlever l'emplâtre, auquel je substituai, simplement pour exclure l'air, un chiffon légèrement étendu de suif de mouton. Je donnai *ars.* 200ᵉ, une dose. Le 22, il y a beaucoup de mieux, moins de douleur, moins de salivation, le malade a dormi presque toute la nuit : il n'a pas si bien dormi depuis l'apparition de l'ulcère. Il se trouve maintenant mieux en plein air. Je donnai *sacch.lac.* — Le 26, il y a encore du mieux : la tête est bien; très-peu de douleur dans la lèvre; encore moins de salivation; les bords de l'ulcère sont plus bas et la surface plus unie. Il pense qu'il pourra commencer à travailler demain. Je continue *sacch. lac.* Le 30, il me dit avoir, depuis deux jours, une douleur battante dans l'oreille droite, qu'il attribue à un excès de travail. Je donne *ars.* 10,000ᵉ, une dose. — Le 6 avril, la douleur d'oreille est disparue; absence de douleur dans la lèvre et très-peu de suppuration. Je donne *sacch. lac.* — Le 11 mai, la lèvre est moins bien : il y a plus de gonflement et de suppuration. Je donne *sil.* 1,000ᵉ, une dose. — Le 16, on vient me chercher, M. P. ne pouvant se rendre à mon office. Je le trouvai dans une très-mauvaise situation d'esprit : il croyait avoir la syphilis. Je trouvai le côté gauche et la face du scrotum, ainsi que les côtés du penis, couverts d'une éruption humide. La sécrétion était de nature séreuse et des croûtes s'étaient formées là où l'éruption était le plus épaisse. La sensation dans l'éruption était « brûlante comme du feu »; elle avait commencé la veille et s'était beaucoup aggravée pendant la nuit; il ne pouvait se tenir droit et ne marchait que courbé. Je l'assurai qu'il n'avait pas la syphilis et jugeai cette éruption être un effet de *sil.*, qu'il avait pris cinq jours avant. Je donnai *sacch. lac.* Le 17, il se trouva tellement mieux qu'il vint à mon cabinet. L'éruption diminuant, je continuai *sacch. lac.* — Le 18, il recommença à travailler. Le 30, la lèvre était guérie et l'éruption disparue. Je l'ai revu plusieurs fois depuis, et il m'a toujours dit être parfaitement bien.

(*New England Medical Gazette*, avril 1868.)

Nous recommandons aux partisans des basses dilutions et des doses répétées la lecture attentive de cette observation.

UNE CALOMNIE A REDRESSER.

Le 20 août dernier, il a plu au *Courrier médical* (singulière fantaisie pour un journal dont le premier devoir, puisqu'il s'intitule journal de médecine, est de se montrer sérieux toujours et de ne jamais rien avancer qui ne soit vrai) de publier dans ses colonnes un entrefilet fort modeste dans la forme, mais au fond très-ambitieux, puisque ses prétentions ne tendent à rien moins qu'à verser un ridicule odieux sur S. M. l'empereur de Russie, et à vouer à la déportation les médecins homœopathes comme coupables de sacrifier de nombreuses victimes.

Fausse imputation! pure calomnie qui ne repose sur rien, qui est en tous points contraire à la vérité, et à laquelle des renseignements précis nous permettent de donner le démenti le plus formel!

Nous ne sommes plus assez jeune pour ignorer qu'il faut se résoudre de temps en temps (Voltaire a dit toute sa vie) à payer quelque tribut à la calomnie; nous savons aussi qu'on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant.

Donc, nous eussions volontiers de nous-même passé sous silence l'imputation fausse du *Courrier médical*, mais la presse non médicale l'a répétée à l'envi, les *Figaro* grand et petit, *la Gazette du Midi*, etc., nous ont attristé par leur complicité; et nos amis de nous écrire : « Les calomnies s'étendent comme des taches d'huile. » Soit, efforçons-nous de les ôter; et si la marque reste, ce ne sera

pas notre faute, ce sera une flétrissure de plus pour ceux qui mentent sciemment ou qui mentent parce qu'ils ont été trompés.

On lit dans le *Courrier médical :*

CONSIDÉRANT les nombreuses victimes du traitement homœopathique, un ukase de l'empereur de Russie prohibe l'exercice de l'homœopathie dans toute l'étendue de l'empire russe, sous peine de 500 roubles d'amende et de deux années de déportation en Sibérie.

En vérité, nous ne nous sentons pas le courage d'aller plus loin, et nous nous demandons avec étonnement comment une plume honnête a pu transcrire jusqu'au bout une monstruosité pareille; comment oser, dans son intérêt même bien entendu, ne pas avoir plus de respect pour ses lecteurs?

En Russie, comme partout, l'homœopathie a depuis longtemps gagné ses lettres de naturalisation par des services rendus.

Les Beck, les Viller et d'autres encore dont le nom ou nous échappe ou nous est resté inconnu, ont su imprimer dans toutes les classes de la population de Pétersbourg de glorieuses traces de leur passage, et l'estime de tous ne leur a jamais fait défaut.

Bojanus, à lui seul, suffirait par ses travaux à illustrer en Russie l'école homœopathique; nous avons consigné déjà dans les colonnes de la *Bibliothèque homœopathique* des extraits de son remarquable travail qui a pour titre : *Application de la médecine homœopathique aux traitements chirurgicaux* à l'hôpital des Apanages de Nijny-Nowgorod. Nos lecteurs ont pu juger de l'habileté de cet éminent praticien, et nous avons pu dire avec raison que ces faits pratiques accomplis au grand jour nous faisaient envie, puisque malheureusement en France nous n'en avons pas à montrer d'aussi beaux, sanctionnés par l'autorité d'un service public.

Qu'on jette les yeux sur la pharmacie centrale homœopathique de Saint-Pétersbourg : les portes en sont largement ouvertes, quand il serait si facile à l'autorité de les faire fermer, si l'autorité avait la plus petite raison de se méfier des traitements homœopathiques. Non-seulement cet établissement subsiste, comme subsistent les pharmacies spéciales homœopathiques en France, par le bon vouloir du gouvernement et par le respect dû à leurs antécédents, mais son succès grandit tous les jours, ce qui prouve tout autre chose que la menace de 500 roubles d'amende. A Saint-Pétersbourg comme ailleurs, quand on est fort de son droit, on ne menace pas, on frappe.

Où le correspondant du *Courrier médical* a-t-il puisé des raisons sérieuses pour motiver tant soit peu son CONSIDÉRANT? Ce ne peut être dans les comptes rendus officiels sur le choléra de 1866, reproduits par tous les journaux russes, français et allemands de Saint-Pétersbourg, car voici ce qu'on lit dans ces comptes rendus :

« Tandis que les médecins en chef des grands hôpitaux de la capitale avouaient une mortalité de 33 0/0, notre confrère le docteur Hering, qui, en sa qualité de médecin de la police, s'est trouvé à la tête d'un hôpital temporaire contenant dix lits continuellement occupés par des cholériques durant huit semaines, n'a pas eu un seul cas de mort. »

De quel côté sont les victimes?

Il y a plus : il a été constaté par le grand maître de police, M. le général Trephoff, que les nombreux employés de la police du quartier du docteur Hering, tous soumis aux préservatifs homœopathiques, avaient été infiniment moins accessibles au choléra, à nombre égal, que les employés des autres

quartiers de la ville, non moins surveillés, mais simplement obéissant aux mesures hygiéniques recommandées par les autorités médicales de l'école régnante, allopathique.

A la suite de l'épidémie, le docteur Hering, plus favorisé que d'autres confrères, a été décoré. Ceci ne prouve pas non plus que le CONSIDÉRANT du *Courrier médical* ait une grande autorité.

Enfin nous serions parfaitement autorisés à signaler des observations pratiques, des guérisons remarquables, qui sont là, bien constatées, tout près de S. M. l'empereur, et qui sont bien capables d'éveiller son attention, aux mauvais jours, si, ce qu'à Dieu ne plaise, de mauvais jours pouvaient encore survenir.

Nous aimons mieux terminer par la citation d'un fait tout récent, consolant pour nous et honorable pour le gouvernement russe, puisqu'il témoigne hautement de sa protection et de sa bienveillance pour l'homœopathie. Malgré le *veto* du conseil médical de l'empire, il a été accordé aux homœopathes de Saint-Pétersbourg de se constituer, ainsi qu'ils l'avaient demandé, en *société médicale homœopathique*.

Cette faveur est d'un bon augure.

En Russie, comme partout, l'avenir sourit à l'homœopathie plutôt qu'il ne s'obscurcit pour elle, et nous pouvons sans présomption concevoir de plus belles espérances.

Que nos amis se rassurent donc, et surtout qu'ils ne permettent pas au correspondant du *Courrier médical* de troubler leur quiétude. Si jamais un gouvernement quelconque en venait à cette pitoyable extrémité de condamner à l'amende et à la déportation les médecins qui tuent par ignorance ou par égarement scientifique, les médecins homœopathes sont bien sûrs de n'être pas les premiers sur la liste.

Dr A. CHARGÉ.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR LE

DOCTEUR BARON DE MONESTROL

« Noblesse, comme Foi et Science, oblige. »

Notre école, déjà si cruellement frappée cette année, vient encore de faire une perte irréparable.

Tous nos collègues connaissaient la pureté de doctrine et de pratique de l'homme de conviction et de bien qu'une maladie organique et incurable a tenu de si longues années cloué sur son fauteuil, jour et nuit, comme un vrai martyr, luttant contre la douleur et toujours prêt à répondre avec bonté, avec le plus complet dévouement, à toute personne qui réclamait de son expérience quelque soulagement. Jusqu'au dernier moment, ce mandat de la charité et du gentilhomme, il l'a rempli avec fidélité, comme aux premiers jours..., nous en avons la preuve dans une famille que nous lui adressâmes à ses derniers instants, et pour laquelle il retrouva toute la lucidité de son esprit et toute la bonté de son cœur, sans laisser voir les atroces douleurs qui étaient déjà le prélude de sa mort prochaine !

N'était-ce pas consacrer une dernière fois cette devise des hommes de sa race : « *Noblesse, comme Foi et Science, oblige* » ?

Cette vie de chevalier et de praticien, que tous ont vue à l'œuvre, au milieu de ses angoisses réitérées, fut réellement le miracle et le triomphe de la puissance virtuelle de notre thérapeutique, armée de nos

doses les plus *infinitésimales*, telles que le Maître les a spécialement enseignées. Cette lutte admirable, depuis plus de vingt-cinq ans, contre un mal désorganisateur condamné par tant des nôtres, morts avant lui malgré toutes les raisons de lui survivre pourtant ! fut donc une preuve incontestable de la supériorité de notre doctrine comme de la lucidité avec laquelle notre ami savait trouver le remède et l'appliquer suivant toutes les règles imposées par notre science et notre foi absolue en elle. Elle devait pourtant finir cette vie, cette lutte incessante, car rien n'est impérissable ici-bas ; mais elle a fini dans le calme et la résignation, avec ce courage et cette espérance que donne la Foi en un Dieu infiniment juste et bon.

Et, circonstance mémorable et vraiment digne d'admiration, le jour même de sa mort, le vendredi 11 septembre, dans la matinée, désirant se recueillir et remplir ses derniers devoirs religieux, ne s'étant pas couché depuis près de douze années !.... il fit acheter et dresser un lit en toute hâte, afin d'y recevoir dignement celui-là seul en qui se réfugiait toute son espérance, toute sa joie en une fin de ses souffrances, en une vie meilleure ! A peine cette immense consolation lui fut-elle accordée, qu'un calme indicible apparut dans tous ses traits avec l'expression d'une céleste bonté... et un sourire d'adieu qui fit croire à un retour à la vie terrestre !... C'était son entrée dans le ciel, sans doute, car *il n'était plus !!!*

Les témoins de cette foi, vraiment digne d'un descendant des Bayard et des Montmorency, nous écrivirent qu'après avoir vécu comme un martyr, notre vieil ami était mort comme un saint.

Le docteur Durand de Monestrol, baron de Nogarède, marquis d'Esquille (titre qu'il céda à son frère), était né vers 1804, au château de Montréjaud, près de Toulouse, d'une famille sacrifiée par la révolution de 93.

Il avait étudié en droit et même en médecine avec des succès qui faisaient espérer en lui un magistrat éminent ou un praticien distingué, quand une crise de sa maladie (hypertrophie du cœur compliquée d'une vomique avec asthme) le força de suspendre ses études, et d'entrer, une fois remis, dans une grande administration que La Rochejaquelein fondait en Bretagne.

Nous étions alors en pleine propagation homœopathique à Nantes, où nous avait envoyé Hahnemann, que nous venions de revoir et de quitter (1837-39).

Ce fut dans cette ville et au moment de notre plus actif apostolat que cet ami, toujours très-souffrant, nous fut adressé et recommandé par un ami intime de La Rochejaquelein, le comte de l'Aubépin, déjà notre client (1843), année de la mort de Hahnemann.

Nous étions prié d'apporter par nos globules, alors si fortement critiqués, quelque soulagement aux souffrances inouïes qui paralysaient déjà toute l'activité et les moyens du pauvre patient. Examen fait de son mal dans ses complications, des atomes d'*aconit* et d'*arsenic* furent les premiers agents précieux qui commencèrent la série des améliorations que nous eûmes le bonheur de lui apporter, et qui permirent d'abandonner l'emploi des saignées et de l'émétique, qui par des allégements trompeurs minaient cette existence en la conduisant rapidement à une fin déjà *annoncée !*

Un aussi prompt succès ne pouvait manquer de frapper une pareille intelligence et

de la disposer favorablement à l'étude de la médecine nouvelle qui venait d'opérer si heureusement. Ce fut, en effet, ce qui arriva.

Notre client, devenu bien vite notre ami, voulut donc être notre élève en s'inscrivant pour suivre notre dispensaire, déjà fréquenté par plusieurs de nos confrères, devenus plus tard nos continuateurs à Nantes (les docteurs Gardey, Destez, Libaudière, Richard, Gaboriau, Thibaud et de La Touche; ces quatre derniers seuls survivent).

Pendant plus de trois années, le baron de Monestrol étudia les œuvres de Hahnemann et de ses premiers disciples, que nous pûmes lui fournir, avec cet esprit clairvoyant et ce jugement sain qui le caractérisaient, et se montra si dévoué et si heureux en pratique, que nous en fîmes bientôt notre remplaçant, en lui confiant un cabinet que nous avions fondé en Vendée.

Mais pour légaliser aux yeux de l'autorité son exercice médical, il fallait un titre, un diplôme.

Nous conseillâmes donc à notre ami de se rendre à Montpellier, et nous l'adressâmes à notre regretté collègue le professeur Risueño d'Amador, qui dirigea ses dernières études et lui fit subir les examens exigés, qu'il nous signala comme ayant été les plus brillants de l'année.

Une fois son titre obtenu, le baron entra activement dans la pratique médicale et se dévoua corps et âme, animé de la plus vive reconnaissance, pour soulager en toute occasion les malades de toute classe qui imploraient son ministère.

Nous aurions trop de bien à dire de cet éminent confrère s'il nous était permis de faire ici le récit de notre longue carrière, à laquelle il a été si intimement lié par les plus nobles sentiments. Il fut, en effet, pour nous et pour nos fils, plus qu'un collègue et un ami ; il était devenu comme un membre nouveau et obligé de la famille qui, aux jours de sa détresse, lui avait ouvert sa maison.

Notre apostolat, dans les diverses contrées où nous avons cru devoir propager et implanter notre doctrine, doit donc le compter comme l'aide le plus intelligent, le plus judicieux et le plus actif que nous pouvions espérer, malgré ses souffrances; pendant plus de vingt ans de notre vie de labeur, de sacrifices en commun, nous l'avons toujours vu sur la brèche avec le calme de la puissance et la résignation de la foi en un avenir meilleur pour notre chère médecine, dont il avait épousé les vues spiritualistes et élevées, comme une émanation de la religion de ses pères.

Comme écrivain, le baron de Monestrol s'est fait heureusement connaître par plusieurs publications importantes qui ont rendu de très-grands services à la propagation de nos idées. Il avait débuté en collaborant en 1846 à notre ouvrage *la Vérité en médecine* et à notre journal *l'Observateur homœopathe de la Loire-Inférieure* (1846-47).

En 1848, après un voyage d'exploration qu'il fit, avec un courage inouï, en Angleterre, pour y étudier la possibilité d'une installation, il publia en anglais et ensuite en français, une bonne monographie de la Goutte traitée par l'homœopathie.

Mais l'ouvrage le plus important qu'il produisit, et qui donne le véritable cachet de son talent de penseur, de médecin et d'écrivain, c'est son *Traité d'hygiène*, épuisé depuis quelques années déjà, et dont nous avons dû insérer un des meilleurs chapitres dans notre *Guide du Médecin* (1861).

Rentré à Paris auprès de nous en 1852-53, après notre installation de l'homœopa-

thie à Lille, si bien continuée par notre honorable confrère le Dr Malapert, le baron de Monestrol, grâce à de hautes relations et à S. Exc. le duc de Bassano, premier chambellan de l'Empereur et président de cette œuvre, fut appelé à être le secrétaire de l'administration du Refuge Sainte-Anne, institution qui naissait alors (1855), et destinée à arracher à la débauche de jeunes filles abandonnées, pour en faire d'honnêtes ouvrières et mères de famille.

Bientôt il fallut un médecin pour les malades de chaque jour, et comme l'administration ne pouvait en faire les frais, pas plus que de la pharmacie, on devine déjà ce qui devait arriver. En effet, le secrétaire s'attribua une nouvelle fonction aussi gratuite que la première, malgré les frais de voiture occasionnés par de longues courses, et pendant plus de douze ans se dévoua au delà de toute mesure au soulagement de ces intéressantes jeunes filles, dont la Mère fondatrice, Mlle Chupin, était une pauvre ouvrière presque sans ressources.

Que de fois nous l'avons accompagné et remplacé même, lors de ses grandes crises, dans ce séjour devenu presque, grâce à la charité, un vaste établissement! et que de miracles ne lui avons-nous pas vu opérer avec sa vaste expérience médicale, et même avec les faibles ressources de sa bourse de pèlerin!!

Aussi a-t-on pu remarquer à son convoi, qui devait être et fut, d'après ses ordres, celui du pauvre, cette longue file, sur deux rangs, de ces jeunes filles, qui pleuraient non plus seulement le médecin et l'ami, mais le véritable Père supérieur et bienfaiteur de leur communauté... Qui le remplacera à présent?... et quel secrétaire trouvera S. Exc. le duc de Bassano pour tenir, avec le talent de notre ami, une comptabilité et un économat qui faisaient des prodiges au profit de l'œuvre? Et ces services de toute nature n'ont pas été récompensés de son vivant!!! Ils ne pouvaient l'être que par Celui qui est le seul dispensateur des véritables récompenses, ainsi que par ceux qui, écrivant l'histoire de notre École naissante, sauront entourer son nom et sa mémoire de l'hommage et de la sympathie mérités pas de si rares vertus.

Le baron de Monestrol ne laisse pas de fils qui puisse continuer une tâche aussi noblement entreprise et menée à bien.

Arrêtons-nous là, car aussi bien notre main tremble et notre plume se lasserait à tracer tout ce qui nous resterait encore à dire de cette vie si généreusement remplie.

Comme toutes les grandes âmes, il avait été, lui aussi, frappé à son heure du divin rayon... Comme les plus inspirés, il avait compris que le seul culte ici-bas était celui du VRAI, du BIEN et du BEAU, et, comme tous les élus, il s'y dévoua avec la passion de l'apôtre et la foi du chrétien.

Que la terre te soit donc légère, ô notre noble ami! et que, dégagée de cette misérable enveloppe qui te crucifia durant ton long calvaire, ton âme monte radieuse auprès du souverain Juge, dont la providence infinie et l'incomparable justice savent si bien peser et apprécier la plus minime de nos intentions, la plus secrète de nos pensées!

Que ta mémoire soit donc bénie parmi nous, pauvre martyr d'ici-bas, noble chevalier des bonnes œuvres, comme elle le sera, avec plus de vérité et de gloire, au ciel... *où l'on se retrouve*, comme tu aimais si souvent à nous le dire!

Adieu donc... ou plutôt au revoir, à bientôt, noble et cher ami!

Dr F. PERRUSSEL.

L'HOMOEOPATHIE A VIENNE

(AUTRICHE)

L'*Allg. homoo. Zeitung* publie dans son numéro du 17 août 1868 le compte rendu clinique et statistique de l'hôpital homœopathique de Léopoldstadt (*in der Leopoldstadt*) pendant l'année 1867.

Ce travail, rédigé par le Dr Eidherr, médecin attaché à cet hôpital, est suivi de considérations générales qui méritent bien de fixer l'attention des médecins et que nous ne renonçons peut-être pas à faire connaître à nos lecteurs; mais en ce moment nous trouvons plus intéressant encore de relever les chiffres de guérisons par lesquels l'école homœopathique marque sa prédominance sur toutes les thérapeutiques qui ont régné jusqu'à ce jour dans les écoles officielles.

Entrées, 723; morts, 28; guéris, 611; soulagés, 37; sortis avant la fin de la maladie, 9; encore en traitement, 38; = 723.

Voilà une mortalité établie, en plein hôpital, par des chiffres irrécusables, et qui porte un défi solennel à tous les chiffres de mortalité avoués dans tous les services publics de tous pays et de n'importe quelle école.

Que les vrais amis de la vérité scientifique, unis aux hommes de charité dont le cœur s'émeut à la pensée de voir guérir plus sûrement et plus promptement les pauvres malades et les malades pauvres, méditent ce chiffre dans leur conscience, et qu'ils nous disent si dans notre belle France, pays classique du dévouement, le moment ne sera pas bientôt venu de confondre nos sacrifices et d'avoir à nous un hôpital qui soit, à l'égal des hôpitaux de Vienne, de Londres et de New-York, le refuge et la consolation des malheureux déshérités de la fortune, de l'assistance publique et du Sénat, puisque le Sénat et l'assistance publique leur ont refusé ce qu'ils ont demandé, une petite place à leur bienveillante protection.

Après la statistique générale, dont les chiffres parlent si affirmativement en faveur de l'école homœopathique, il serait bien consolant pour nous de reproduire en entier le résumé statistique de chacune des maladies en particulier; mais cette revue nous mènerait trop loin, en raison du peu d'espace qu'il nous reste à lui consacrer; nous nous bornerons à ne faire mention que des maladies principales.

Rhumatisme aigu. Entrés, 94; guéris, 90; mort, 0; restés en traitement, 4.

Rhumatisme chronique. Entrés, 13; guéris, 12; en traitement 1.

Typhus. Entrés, 58; guéris, 47; morts, 6; en traitement, 5.

Dyssenterie. Entrés, 4; guéris, 4.

Catarrhe pulmonaire. Entrés, 28; guéris, 28.

Péritonite. Entrés, 31; guéris, 28; mort, 2; 1 en traitement.

Pneumonie. Entrés, 22; guéris, 21; morts, 1.

Quelle différence!

Dans la pneumonie traitée par la médecine ordinaire, la mortalité est effrayante.

« Les recueils d'observations cliniques de Laënnec, de M. Andral, de M. Louis, de Chomel, sont-ils donc des tables mortuaires dressées à plaisir pour effrayer les malades et les médecins? » (J.-P. Tessier.)

Il est vrai que depuis le moment où J. P. Tessier a choisi la pneumonie pour livrer à l'école officielle, l'hôpital Sainte-Marguerite, sa grande bataille qui a duré trois ans (1849, 50, 51) et où le succès couronna ses efforts, puisque sur 41 pneumoniques il n'en perdit que 3, il a été de mode de nier la gravité de la maladie.

On se fit, en haut lieu, ce déplorable raisonnement.

La pneumonie guérit entre les mains des médecins homœopathes dans des proportions inouïes jusqu'à présent, — c'est prouvé. — Jusque-là nous n'avons rien à dire, mais ici commence l'aberration! — Or, les médecins homœopathes ne font rien, donc la pneumonie guérit d'elle-même; donc toute médication est inutile dans le cours de cette maladie, il suffit de savoir attendre.

Attendre! et la pneumonie marche en s'aggravant!

La mineure du syllogisme était fausse, fausse la conséquence.

Il y avait à prouver que les médecins homœopathes ne faisaient rien; mais quand les savants délirent, ils ne délirent pas à moitié; on négligea de rechercher la preuve de notre néant, et on préféra mourir. — Deux médecins sont morts, à notre connaissance, de pneumonie, pour avoir refusé toute intervention de la part de

leurs confrères : — *la pneumonie guérissait d'elle-même!*

Avant l'apparition des *Recherches cliniques sur le traitement de la pneumonie* (1850), la pneumonie n'avait pas cessé un moment d'être considérée comme une inflammation parenchymateuse des plus graves, et son histoire était pleine d'hépatisation, de carnification et de suppuration ; il fallait à tout prix provoquer la résolution de la maladie, parce que cette résolution était trop souvent un mythe quand il fallait l'attendre de la bonne nature. Mais après Tessier, après un succès obtenu au grand jour d'un hôpital, devant un nombreux concours d'élèves, tout était changé et Tessier avait pu dire avec raison :

« Quoi ! la pneumonie guérit si bien avec de l'eau claire, et vous lui opposerez saignée sur saignée, l'émétique à doses énormes et répétées plusieurs jours, des vésicatoires qui rendront le séjour au lit si pénible, dont le pansement sera chaque jour un nouveau supplice !

« Qu'est-ce donc que la médecine, qu'est-ce que l'art, qu'est-ce que la science, sinon la plus cruelle des mystifications ? » (Pag. 165.)

Ainsi, pour se donner le facile mais odieux plaisir de nier la puissance curative de la thérapeutique homœopathique, on se donnait à soi-même un terrible coup, car chacun pouvait se dire : Puisque la pneumonie guérit facilement quand elle est livrée aux seules ressources de la nature, comme la mort n'a pourtant pas été jusqu'ici une rare exception, d'où venait la mort, si elle ne venait pas de la gravité de la maladie ?

Nous éloignons volontiers toute conclusion qui pourrait être déplaisante pour nos confrères dissidents, mais nous affirmons ce que disent les faits, c'est-à-dire qu'il était réservé à l'homœopathie de réduire presque à rien, à cinq ou six pour cent, la mortalité, qui était bien autrement effrayante dans la pneumonie.

Plus tard, bien longtemps après les succès de J. P. Tessier, il a été lu à l'Académie (8 avril 1862) un travail remarquable duquel il semble résulter que chez les enfants de 2 à 15 ans, la pneumonie franche peut être abandonnée aux seules ressources de la nature.

Ce n'est pas une nouveauté qu'une maladie franche puisse être guérie par les seules forces médicatrices de la nature; mais ce qui serait étrange et condamnable, c'est qu'on fît à l'expectation l'honneur de l'élever à la hauteur d'un principe.

L'expectation est la négation de la science et de l'art, rien de plus.

Qu'à tout âge, qu'en toute saison, qu'en tout pays une maladie aiguë ou *franche* puisse guérir avec ou sans médecins, personne ne le nie; mais ce que nous voulons, nous, qu'on apprenne généralement, parce que trop généralement on ne paraît pas s'en douter, c'est que dans la pneumonie traitée par les saignées, l'émétique, les vésicatoires, etc., etc., la mort frappe à coups redoublés, tandis qu'avec les ressources de la thérapeutique homœopathique la mort est une exception.

Dr A. Chargé.

VARIÉTÉS.

—

Opium associé à la digitale contre l'excitation des aliénés.

MM. Dumesnil et Lallier donnent avec avantage l'une ou l'autre des potions suivantes, selon l'intensité de l'excitation, moitié le matin à jeun, moitié le soir, contre l'excitation, dans les diverses formes de l'aliénation mentale :

1°	Extrait gommeux d'opium	0,025 milligr.
	Teinture de digitale.	0,50 centigr.
	Sirop de sucre.	30 grammes.
	Eau distillée	150 —
2°	Extrait gommeux d'opium	0,05 centigr.
	Teinture de digitale.	1 gramme.
	Sirop de sucre.	30 grammes.
	Eau distillée.	150 —

Je me demande si la digitale n'agirait pas homœopathiquement. En effet, dans deux cas où elle avait été administrée pendant plusieurs jours à assez forte dose, j'ai vu survenir une véritable aliénation mentale, se traduisant par le trouble des idées, mais surtout par une agitation des plus violentes, avec sputation incessante dans l'un des deux cas.

Il serait indiqué, d'après cela, conformément à la loi *similia similibus*, d'essayer la digitale seule dans l'aliénation avec agitation ou ataxie.

—M. (de C.) (*La Tribune médicale.*)

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

DE L'ACONIT NAPEL

(ACONITUM NAPELLUS)

Un savant distingué, qui occupe un rang élevé dans la hiérarchie médicale en France, puisqu'il est professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine de Strasbourg, M. Hirtz, vient de publier une monographie de l'aconit.

Cette monographie a paru dans le *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, en train de publication chez MM. J. B. Baillière et fils (tome Ier).

Par respect pour le nom de l'auteur et aussi en considération du recueil qui le renferme, et qui mérite d'autant mieux d'être consulté qu'avec juste raison on peut le considérer comme le représentant le plus fidèle de l'état actuel de nos connaissances, nous nous sommes fait un devoir de lire avec soin cette monographie. Or, nous avons été tout étonné d'y voir 1° que c'était à Reichenbach que nous étions redevables de ce que l'on savait de mieux sur l'aconit; 2° que Hahnemann, *ce grand utopiste* (page 372), avait préconisé *l'aconit contre la pneumonie, comme spécifique, et contre la scarlatine, comme préservatif.*

Reichenbach a publié en 1821 sa monograhie du genre aconit, et Hahnemann, avant 1790, avait publié ses immortels *Fragments sur les effets positifs des médicaments observés chez l'homme sain*, et l'aconit est en tête de ces fragments. La priorité ne saurait donc lui être contestée.

Première faute, que nous ne relevons que pour mémoire. Ce qui suit est plus grave.

Hahnemann est grand, oui assurément, mais non comme *utopiste* (l'outrage est gratuit); Hahnemann est grand par les grandes choses qu'il a faites, et avant de l'insulter, faudrait-il au moins, pour être juste, se montrer appréciateur plus exact de ce qu'il a fait.

Il n'est pas vrai que jamais il ait préconisé l'aconit comme spécifique contre la pneumonie. Hahnemann n'a jamais procédé par affirmations sans preuves, *à priori*. Après une connaissance exacte des phénomènes morbides que l'aconit produit chez l'homme sain, Hahnemann, guidé sûrement par sa loi thérapeutique, loi fondamentale, qu'il a non

rêvée, mais prouvée, a proclamé que l'aconit, précisément parce qu'il produisait à l'état sain l'accélération du pouls et l'augmentation de la chaleur naturelle, serait éminemment utile dans tous les états phlegmasiques qui avaient pour caractères essentiels l'augmentation de la chaleur naturelle et l'accélération du pouls. — La pneumonie, étant en première ligne une phlegmasie, s'est naturellement trouvée dans le nombre des maladies du ressort de l'aconit, et cela est vrai. Hahnemann nous l'a appris (avant Reichenbach, qui ne nous a rien appris de comparable), et l'expérience nous a prouvé que Hahnemann avait eu raison.

Il avait raison aussi quand il écrivait, au moment où sa première et si intéressante découverte de l'action curative et prophylactique de la belladone contre la scarlatine était sur le point d'être compromise par des médecins peu exacts dans leurs investigations, qu'il ne fallait pas confondre la scarlatine lisse, erysipélateuse, de Sydenham, avec la fièvre miliaire pourprée, et que si la première de ces maladies trouvait son spécifique dans la Belladone, c'était l'aconit qui était appelé par voie de similitude à triompher de la seconde.

Voilà ce qu'a fait Hahnemann, et d'après cela, personne n'est autorisé à écrire et à enseigner qu'il a préconisé l'aconit comme préservatif contre la scarlatine.

Est-ce erreur? Est-ce tactique? — Toujours est-il qu'on ne cite jamais Hahnemann sans l'estropier et sans se permettre des falsifications qui rendent son langage méconnaissable.

Tristes procédés! que nous devons combattre par des citations exactes et répétées. En exposant la parole du Maître dans sa réalité et dans sa pureté, l'espérance nous dit que nous amènerons plus sûrement les hommes de bonne volonté à saisir la vérité et à y adhérer.

« En l'année 1801, je publiai un préservatif et un remède contre l'ancienne fièvre scarlatine lisse et erysipélateuse, décrite par *Sydenham*, *Withering* et *Plencitz*, dont j'avais vu une épidémie un an auparavant, la troisième que j'avais observée durant ma pratique. (Voyez mon écrit : *Heilung und Verhütung des Scharlachfiebers*, 1801.) Dans le temps où mon écrit parut, il avait justement pénétré en Saxe, par la Hesse et la Thuringe, une nouvelle maladie exanthématique, savoir la fièvre miliaire pourprée ou le chien rouge, originairement endémique en Hollande. Son exanthème consistait en des miliaires d'un rouge foncé, qui se groupaient en grandes taches. En chaque endroit où cette maladie pénétra avait régné bénignement, quelques mois auparavant, une véritable fièvre scarlatine. La nouvelle maladie se montra de même épidémique, mais avec une violence meurtrière, comme le font pour l'ordinaire toutes les maladies exanthématiques qui n'ont encore jamais paru en de certains lieux. Lorsque, durant l'épidémie de la véritable fièvre scarlatine, les médecins avaient donné aux enfants, que l'on en voulait garantir, le préservatif trouvé par moi, qui consistait en de très-petites doses de belladone; les enfants avaient été en effet préservés de cette maladie, comme on peut le voir dans les feuilles du journal *Allgemeiner Anzeiger der Deutschen* de ce temps. Mais lorsque les médecins prirent aussi la fièvre miliaire pourprée (le chien rouge) pour une espèce de fièvre scarlatine et voulurent la traiter d'après la même méthode, quoique dans tous ses symptômes elle fût bien différente de la véritable fièvre scarlatine (qui est lisse et

qui a des taches d'un rouge d'écrevisse), et qu'ils administrèrent encore ici la belladone comme préservatif, ce remède devint naturellement inutile. On décria alors la nullité de mon préservatif, au lieu d'accuser, au contraire, la folie de ceux qui avaient confondu deux maladies très-différentes et leur avaient donné le même nom. Après cette première épidémie du chien rouge, la véritable fièvre scarlatine, décrite par *Sydenham*, ne se montra que très-rarement çà et là. Si l'on se plaignait en quelque endroit que la fièvre scarlatine faisait mourir des personnes, c'était la fièvre miliaire pourprée, faussement dite scarlatine, qui en était la cause, et qui, après sa première épidémie, ne fut plus que sporadique. Étant rentré en Saxe, je vis et je traitai moi-même cette nouvelle fièvre, et je ne manquai pas de faire observer publiquement aux médecins qu'ils avaient confondu deux maladies différentes sous le même nom. Mais tout fut inutile ; on continua d'attribuer le faux nom de fièvre scarlatine à la fièvre miliaire pourprée, et d'y appliquer un traitement inconvenant, cause de la grande mortalité dans cette maladie. (Cependant le chien rouge diffère dans tous ses rapports de la fièvre scarlatine, que plusieurs médecins n'avaient encore jamais vue, parce qu'elle ne régnait pour l'ordinaire que tous les huit, dix ou douze ans.) J'essayai encore une fois par la suite de mettre sous les yeux des médecins la grande diversité de ces deux maladies, et je publiai que la fièvre scarlatine, n'existant plus, avait eu besoin de la *belladone* comme préservatif et remède unique, mais que la fièvre miliaire pourprée, au contraire, ne pouvait être guérie que par de très-petites doses de l'*aconit napel*. (Voyez *Allgemeiner Anzeiger der Deutschen*, 1808, n° 160.) Je ne remarquai cependant pas que les médecins vulgaires, détrompés par cet avis, eussent renoncé à cette confusion des noms et cessé de pratiquer leurs cures usitées (consistant dans des purgatifs, dans du calomel, dans du thé de fleurs de sureau et dans la chaleur du lit), au lieu de sauver par l'*aconit* les personnes attaquées de la fièvre miliaire pourprée. Et pourquoi ne le faisaient-ils donc pas? A cause de la fausse supposition du nom de fièvre scarlatine, qu'ils avaient une fois prise en affection. Ce fut ainsi qu'un nom trompeur et le traitement empirique déterminé par là donnèrent la mort à plusieurs milliers d'enfants. » (*Organon*, trad. par de Brunnow, pages 195-197.)

C'est une belle page contre la pathologie nominale et contre la cure du nom. Le danger est le même pour nous comme pour nos devanciers; méfions-nous du nom de la maladie; souvenons-nous toujours de la nécessité absolue, indispensable, de saisir dans la maladie ce qu'elle offre de particulier et d'étudier nos malades dans toute l'étendue de leurs symptômes. C'est la seule voie qui conduise à la guérison.

Mais séparons-nous de Hahnemann un moment, et revenons au savant professeur de clinique médicale de Strasbourg.

Ce que sa monographie renferme de plus positif, c'est sa conclusion thérapeutique à l'égard de l'aconit, et cette singulière conclusion la voici :

C'est une valeur d'avenir.

Nous avons relevé les erreurs sur le compte de Hahnemann, nous protestons contre la conclusion, qui ne nous paraît pas acceptable non plus.

C'est une valeur d'avenir? Non; c'est une valeur consolidée qui, depuis les travaux de Hahnemann et de son école, paye dès divi-

dendes considérables, sans que son capital coure le moindre risque de disparaître.

Et pour couper court à ce style de financier, qui sied fort peu à nos habitudes et dont le mot de *valeur* nous a soufflé la malheureuse tentation, nous dirons simplement :

Nous n'en sommes plus à concevoir des espérances sur le compte de l'aconit; ce sont des bienfaits que nous avons à compter, des services rendus que nous avons à reconnaître.

Depuis un demi-siècle et plus, l'initiative courageuse et le travail persévérant de Hahnemann nous ont révélé les effets de l'aconit à l'état sain, et en vertu de la loi de similitude que le génie du maître avait formulée auparavant, de la connaissance des effets physiologiques s'en est suivi la connaissance de sa puissance curative.

Après des milliers d'expérimentations cliniques, pratiques, nous n'hésitons pas à affirmer (et toute l'école homœopathique se lève ici comme un seul homme) que l'*aconit napel* est d'une efficacité merveilleuse dans toutes les maladies inflammatoires avec turgescence vitale, fièvre aiguë, augmentation de la chaleur naturelle, etc.

La raison de l'efficacité de l'aconit est la même que celle de l'efficacité de tous les les autres remèdes. Il guérit les affections dont les symptômes sont analogues à ceux qu'il produit à l'état sain.

Similia, similibus curantur.

Nous nous proposons, dans la suite de ce travail, d'énumérer toutes les maladies dans le traitement desquelles l'aconit s'est montré efficace, et nous constaterons ainsi qu'il n'est peut-être pas de médicament dont la sphère d'action soit plus étendue, puisqu'il n'est pas un seul petit coin de nos cadres nosologiques qui lui soit étranger.

Nous nous appliquerons à faire ressortir pour chaque maladie en particulier, et à quelque periode que ce soit, les symptômes qui réclameront l'emploi de l'aconit, et nous ne dirons rien qui ne soit de précepte et que nous n'ayons nous-même vérifié un grand nombre de fois au lit des malades. Mais, avant d'enseigner nous-même, nous cédons à la tentation de reproduire ce que Hahnemann a écrit sur l'aconit. Encore sur ce point, sa parole exprime si bien l'exacte vérité!

« Dans la rougeole, dans le pourpre miliare, dans les fièvres inflammatoires avec pleurésie, — l'efficacité de cette plante tient presque du miracle...

« Mais, pour écarter de notre consciencieuse méthode de guérir tout soupçon de rapport avec les procédés de la médecine ordinaire, qui n'est que trop disposée à se laisser guider dans ces actes par des noms de maladies souvent imaginaires, il faut que les états morbides primaires auxquels on croit pouvoir opposer l'aconit présentent dans l'ensemble de leurs principaux symptômes une analogie frappante avec ceux de ce médicament. Alors on obtient des succès surprenants.

« C'est précisément dans le cas où les partisans de l'allopathie se glorifient le plus de leur méthode, c'est dans les grandes fièvres inflammatoires aiguës, où ils s'imaginent pouvoir seuls sauver le malade par de hardies et fréquentes saignées, et pensent par là l'emporter de beaucoup sur ceux de l'homœopathie, qu'ils se trompent le plus grossièrement. Là, en effet, l'homœopathie déploie plus que partout ailleurs son immense supériorité, puisqu'elle n'a pas besoin de verser une seule goutte de sang, ce précieux suc vital auquel l'allopathie fait inconsidérément éprouver des pertes énormes, souvent irréparables, pour triompher de ces fièvres

dangereuses et les ramener à la santé, parfois en aussi peu d'heures qu'il faut de mois à la médecine vulgaire pour rétablir complétement ceux que ses procédés affaiblissants n'ont pu conduire au tombeau, il est vrai, mais ont du moins laissés en proie à des souffrances chroniques consécutives qui sont son propre ouvrage.

« Il est quelquefois nécessaire, dans ces maladies aiguës, de recourir à un autre remède homœopathique pour éteindre les symptômes morbides qui restent encore après douze ou seize heures d'action de l'aconit, mais il est fort rare qu'on ait besoin d'administrer ensuite une nouvelle dose de ce dernier.

« En donnant l'aconit dans les maladies dont je viens de parler, tout danger est déjà dissipé au bout de quatre heures, et ensuite la circulation revient d'heure en heure au rhythme calme et paisible qui la caractérise habituellement.

« Quoique, en raison de la courte durée de son action (qui à de faibles doses ne se prolonge point au delà de quarante-huit heures), l'aconit paraisse ne pouvoir être utile que dans des cas aigus, cependant il n'en est pas moins aussi un remède indispensable dans les affections chroniques les plus opiniâtres, dans celles ou l'état du corps réclame une diminution de ce qu'on nomme la rigidité de la fibre...

« L'aconit est également le premier et le plus puissant de tous les moyens curatifs dans le croup, dans plusieurs espèces d'angines, de même que dans les inflammations locales aiguës des autres parties du corps, là surtout où, avec de la soif et un pouls fréquent, on rencontre une impatience inquiète, une agitation que rien ne peut calmer et une jacticulation semblable à celle qui accompagne l'aconit.

« Il engendre tous les états morbides qui se manifestent chez les personnes dont le moral a été ébranlé par la frayeur jointe à l'indignation, et il est aussi le plus sûr moyen de les guérir rapidement.

« Chaque fois qu'on choisit l'aconit à titre de remède homœopathique, il faut surtout avoir égard aux symptômes moraux, et veiller à ce qu'ils ressemblent bien aux siens.

« L'aconit est indispensable chez les femmes qui ont éprouvé de la frayeur ou des contrariétés pendant leurs règles, car sans ce précieux calmant, il n'arrive que trop souvent au flux menstruel de s'arrêter, d'une manière même subite, sous l'influence d'une pareille secousse morale. » (Hahnemann, *Traité de mat. méd.*, trad. par J. L. Jourdan, membre de l'Académie de médecine, 1834. Tom I, pag. 202-204).

Dr. A. Chargé.

(*A continuer.*)

A PROPOS DE LA VARIOLE

—

Efficacité du vaccin dynamisé comme médicament et comme préservatif.

Les adversaires de l'homœopathie affectent de ne pas tenir compte des faits qui confirment la grande loi thérapeutique formulée par Hahnemann. Aussi, lorsque dans leur pratique journalière ils se rendent eux-mêmes coupables d'actes démontrant le *similia similibus curantur*, se mettent-ils l'esprit à la torture pour en donner une explication qui leur procure la sérénité de l'ingratitude

envers notre doctrine. Consolons-nous de cette faiblesse, et constatons que peu à peu ils acceptent nos bienfaits, comme sans en avoir conscience et tout en nous décriant.

Ils guérissent les vomissements par l'*ipéca*, la diarrhée par la *rhubarbe* et l'*eau de Kissingen*, les coliques par le *jalap*, les éruptions eczémateuses pruriantes par le *sulfure de chaux*, la fièvre intermittente par le *quinquina*, la métrorrhagie par le *seigle ergoté* et la *sabine*, les inflammations de la vessie par la *cantharide* et la *busserole*, les dermatoses invétérées par l'*arsenic*; mais ils prétendent ne pas obéir à la loi de similitude : ce n'est pas de l'homœopathie qu'ils font, c'est de la substitution. Le mot est charmant, et notre ami le docteur Chauvet nous a, dans une piquante révélation, fait connaître comment il fut imaginé par le docteur Bretonneau. Le maître, le modèle de Trousseau, sut ainsi reconnaître les importants services que lui rendit l'homœopathie, à laquelle il dut le moyen d'opérer ses plus belles guérisons.

Comment la vaccination, cette pratique généralisée dans tous les pays civilisés préserve-t-elle de la variole? Pourquoi l'inoculation du virus variolique réussit-elle moins que celle du virus vaccinal? Enfin par quelle singularité l'influence préservatrice semble-t-elle limitée à une certaine période que l'on s'accorde à reconnaître comme ne dépassant pas dix ans? Telles sont les questions que l'homœopathie seule peut résoudre, mais dans l'explication desquelles l'allopathie montre une fois de plus au thérapeutiste sérieux son impuissance et son désarroi.

Constatons toutefois que ces problèmes ne semblent pas la préoccuper beaucoup plus que ceux du mode de guérison des maladies et de l'action des médicaments, car à l'explication scientifique donnée par Hahnemann elle préfère les imaginations les plus étranges, les hypothèses les plus singulières.

Ainsi, pour elle, la vaccination préserverait en vertu d'une propriété tout aussi mystérieuse, tout aussi difficile à comprendre que celle des autres médicaments. Il y aurait dans cette substance quelque chose de spécifique, d'inexplicable, mais que l'on constate par ses effets. L'inoculation ne serait qu'un moyen de guérir certaines maladies, un procédé d'une méthode générale dont les termes peuvent être étendus. C'est dans cet ordre d'idées qu'un médecin fort érudit, mais errant sans le fil d'Ariane dans le labyrinthe où se consument stériles tant de si précieuses qualités, tant de persévérants travaux, M. le docteur Auzias-Turenne, avait imaginé la syphilisation, ou l'inoculation curative et préventive du virus syphilitique. On sait ce que sont devenues sa théorie et ses promesses. Comme toutes les hypothèses galénistes, elles ont fourni leur contingent de déceptions et de victimes, puis elles sont allées où vont tant de prétendues découvertes et tant d'engouements inconsidérés.

En réalité, la vaccination n'est un préservatif de la variole que parce que le virus vaccinal est capable de reproduire, par l'inoculation, une pustule très-semblable à celle de la pustule variolique. C'est donc par voie de similitude, d'homœopathie, que la vaccination prévient l'infection variolique. Le critérium de cette doctrine, c'est, d'une part, la possibilité de reproduire chez un individu sain, par l'administration à l'intérieur du virus vaccin, une fièvre analogue à la fièvre d'invasion de la variole, peut-être même la pustule vaccinale, et, d'autre part, le traitement heureux de la variole par le vaccin dynamisé.

Nous donnerons cette démonstration thé-

rapeutique, par quelques observations, qui suivront notre discussion de principes.

Si nous sommes dans la vérité en formulant cette explication scientifique conforme à notre doctrine thérapeutique, il sera facile de se rendre compte pourquoi l'inoculation du virus variolique préserve moins sûrement et moins bien que l'inoculation du virus vaccinal, et comment l'influence protectrice semble limitée à une courte période.

Toute maladie naturelle consiste dans un ensemble de phénomènes qui ne sont jamais absolument identiques chez tous les individus, et qui varient, dans une certaine limite, suivant le sexe, l'âge, la constitution, le tempérament.

De là le précepte d'individualiser dans le choix du médicament, de là la nécessité de traiter la maladie suivant son expression symptomatique, et point suivant le nom et la place qui lui sont assignés dans les cadres nosologiques.

En ce qui concerne la maladie qui nous occupe, toutes les varioles ne se ressembleront pas identiquement ; l'éruption même si caractéristique peut manquer (*variolam sine variolis*), les symptômes secondaires varieront encore plus *a fortiori*, par conséquent la pustule variolique empruntée à un individu ne couvrira pas nécessairement l'ensemble des symptômes que présenterait la variole si elle se développait chez la personne inoculée.

Le vaccin, au contraire, est un produit spontané chez un animal, toujours identique à lui-même, produisant régulièrement la même éruption caractéristique, pourvu qu'il soit emprunté directement au pis de la vache, et par conséquent ayant les caractères constants que l'on recherche dans un médicament, et en outre la plus grande similitude avec la pustule variolique.

Or, les maladies des animaux n'offrent pas l'extrême variabilité des maladies de l'espèce humaine. Même chez les animaux domestiques, on ne trouve pas les virus et la viciation infectieuse qui compliquent si fâcheusement la nosologie de l'homme. Par conséquent le vaccin recueilli directement au pis de la vache sera un préservatif infaillible, tandis que le virus variolique sera un préservatif incertain, souvent infidèle et quelquefois un agent de transmission d'une nouvelle maladie.

Il en est de même de la syphilisation, avec cette circonstance aggravante qu'ici l'infection est de règle chez les individus vierges de maladie, et la guérison la rare exception chez les sujets malades ; la pratique de la syphilisation est donc formellement condamnée, non-seulement au point de vue de la science, mais encore et surtout au point de vue de la morale.

Ce que nous avons dit de l'identité des maladies chez les animaux justifie notre prédilection pour le vaccin emprunté directement au pis de la vache, comme seul moyen infaillible de préservation, et explique pourquoi l'inoculation des produits de la péripneumonie contagieuse des bêtes bovines est un remède et un moyen de préservation presque infaillible.

La vaccination de bras à bras, presque la seule en usage aujourd'hui, doit avoir pour conséquence l'altération du virus vaccinal et la diminution de son influence préservatrice. De plus, en subissant l'influence de l'individu à qui on l'emprunte, en recevant l'élaboration vitale d'un organisme plus ou moins vicié, ce liquide acquiert des propriétés morbigènes inattendues, et peut transmettre la psore ou la syphilis. Qui ne connaît les exemples déplorable de ces infections authen-

tiquement constatées par l'Académie de médecine de Paris, malgré son incrédulité volontaire à l'endroit des doses infinitésimales?

C'est donc l'altération, l'affaiblissement du virus vaccinal indéfiniment transmis de bras à bras qui rend un compte satisfaisant de la limitation graduelle de l'influence préservatrice. C'est l'infiniment petit germe contenue dans la gouttelette microscopique inoculée qui explique les faits de contagion de transmission. Nous sommes en conséquence logiquement autorisés à conclure à la nécessité de recourir pour la vaccination à sa source animale, et c'est la tendance de notre génération médicale, hâtons-nous de le constater.

Au reste, si nous prouvons que le semblable guérit mieux que l'identique, nous sommes loin pour cela de répudier les ressources de l'isopathie. Le virus variolin dynamisé, non plus inoculé, a produit de belles guérisons de variole, et les squammes d'une éruption herpétique préparée homœopatiquement ont guéri des individus qui en étaient porteurs et dont les produits morbides avaient ainsi fourni l'élément curatif.

A fortiori, le virus vaccin dynamisé est le remède par excellence de la variole, et préserve aussi efficacement que l'inoculation vaccinale. C'est ce que quelques observations nous permettront de démontrer.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Mme D....., demeurant place Saint-Pierre, no 5, à Toulon, âgée de 34 ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, a eu six enfants dont deux seulement survivent. Elle est sujette à des congestions cérébrales, et au commencement de l'année elle a fait une longue maladie, pendant laquelle un long délire sans fièvre, avec hallucinations et erreurs de l'imagination, a succédé à une période aiguë avec délire fébrile. Elle était depuis trois mois entièrement rétablie lorsque je suis appelé auprès d'elle le 10 août.

Je la trouve en proie à une fièvre ardente avec congestion à la face, tendance au délire, soif excessive, 120 pulsations pleines, nausées et vomissements. Je prescris *belladona*, 6 glob. de la 20e dil. dans un verre d'eau, une cuillerée d'heure en heure.

Le lendemain le délire est violent — moins inquiétant comme valeur de symptôme à cause de la tendance qu'elle y a, mais les vomissements continuent; la soif est inextinguible, la langue blanche; — il y a eu quelques selles diarrhéiques. Je prescris *arsenic* 30e, 3 glob. dans 12 cuil. d'eau, 1 cuil. de deux heures en deux heures.

Le 12, les vomissements ont continué à chaque cuillerée du remède, dont la malade ne veut plus. Le délire est le même et la fièvre conserve sa violence. Un peu de mal à la gorge me fait revenir à *belladona* 30e, 3 glob. dans 12 cuil. d'eau, 1 cuil. de trois heures en trois heures.

Le 13, la peau du visage offre de petits points rouges pruriants sans saillie; la fièvre est un peu diminuée, 100 puls.; le mal de gorge persiste; les yeux sont injectés; le délire est moins intense; il ne se manifeste que de loin en loin. Même prescription.

Le 14, l'éruption confluente au visage commence à paraître sur le reste du corps plus disséminée. Son aspect est bien celui de l'éruption variolique commençante. L'entourage de Mme D..... (le mari, une amie, une jeune ouvrière, deux petits enfants) témoigne de l'inquiétude au point de vue de la contagion. Je prescris *vaccininum* 6e, 6 gouttes dans 300 grammes d'eau, à prendre par cuillerées de trois heures en trois heures pour la malade, et deux fois par jour pour l'entourage, à titre de préservatif.

L'éruption se développe avec son caractère habituel les jours suivants. La fièvre se calme; le délire cesse; le mal de gorge persiste seulement par la présence de pustules au fond de la bouche. Sous l'influence de *vaccininum* continué pendant une semaine de la 12e jusqu'à la 24e dil. la maladie parcourt sans accidents ses périodes, mais avec cette circonstance remarquable que, bien que confluente, les boutons du visage n'ont nullement pris l'aspect hideux des masques varioliques, pendant la période de suppuration. La face a été très-peu tuméfiée; les boutons n'ont pas pris un grand volume et n'ont

pas eu de période croûteuse; le pus formé a disparu par résorption, et il n'y a pas eu d'exfoliation des croûtes.

Vers les premiers jours de septembre et dès la fin d'août, Mme D..... descendait à la rue et son visage n'offrait que des taches violacées, mais sans les dépressions qui suivent trop souvent les ulcérations du derme. Non-seulement Mme D..... n'est pas marquée, mais aucune des personnes de sa famille n'a été atteinte de la contagion. Je dois ajouter que Mme D..... n'avait pas eu de contact avec un varioleux.

IIe ET IIIe OBSERVATIONS.

L'immunité de l'entourage est évidemment due au *vaccin* donné préventivement à l'intérieur, car le 1er septembre, j'étais appelé dans la même maison, au 5e étage, chez Mme H...., dont la fille, âgée de 10 ans et vaccinée, était depuis trois jours atteinte de la variole, et présentait à la face, sur le corps et aux mains l'éruption caractéristique. L'enfant avait la fièvre et était tenue au lit sans traitement. Je la vis à l'occasion de sa mère qui, touchant au terme d'une grossesse, avait été obligée de s'aliter pour une fièvre intense, avec soif et sueurs abondantes que je combattis par *bryonia* 24e, 1 goutte dans 150 gram. d'eau distillée.

Le 2, Mme H.... me montre une petite éruption de points rouges, rapprochés à la face, disséminés aux mains, qui prend le lendemain l'aspect variolique. J'avais dès le premier jour administré à la petite fille *vaccininum* 12e, 1 goutte dans 150 gram. d'eau dist., 1 cuil. de quatre heures en quatre heures, et l'entourage de la petite malade m'avait prié de le munir du préparatif qui avait si bien réussi à la famille D..... J'appris alors que plusieurs autres personnes habitant la maison avaient fait usage du vaccin à l'intérieur, ce qui expliquerait leur immunité.

Je mis donc Mme H..... au même traitement que sa fille, en employant d'abord la 6e dil. de *vaccininum*. L'action de ce remède fut de tous points si efficace, que le 4 la petite fille se levait et courait dans toute la maison, et que le 6, Mme H....., n'ayant plus de fièvre, n'avait plus besoin de mes visites. Le 8, elle descendait dans son magasin d'épicerie, et le 10 elle s'asseyait devant la porte, guérie de son éruption, dont les phases, singulièrement abrégées, avaient comme chez Mme D..... été modifiées. Par l'action du vaccin, les pustules varioliques semblaient avoir été arrêtées dans leur développement, et la guérison s'opéra par résorption, sans laisser d'empreintes et sans autres traces qu'une teinte violacée de la peau qui ne persista pas elle-même au delà d'une dixaine de jours.

Aucune autre personne de la maison n'a été atteinte depuis, mais pendant la période de l'été il y a eu à Toulon plusieurs cas de variole avec délire, suivis de mort.

IVe, Ve, VIe ET VIIe OBSERVATIONS.

Dans les premiers jours de juillet, je reçus d'un ami et client de Collobrières une lettre qui me demandait si l'homœopathie me fournirait les moyens de venir au secours, sans la visiter, d'une pauvre famille envahie par la variole. « Ces malades, m'écrivait-il, habitent une pauvre cabane près d'une châtaigneraie ; le toit est couvert de terre, on y entre en rampant et ces malheureux sont couchés par terre, sur un peu de paille, avec quelques couvertures. »

La situation de cette famille était d'autant plus navrante que les habitants de Collobrières, par crainte de la contagion, l'avaient mise en quarantaine et n'avaient avec elle aucune communication. Elle n'a eu de soins que de la mère, de la femme et de l'homme charitable qui s'est adressé à moi.

J'envoyai immédiatement à mon ami *belladona* et *mercur. sol.* que je recommandai de faire dissoudre séparément dans un verre d'eau. Ces remèdes devaient être administrés à chacun des malades de quatre heures en quatre heures, et aux bien portants alternativement tous les matins à titre de préservatif. C'est le 3 juillet que cet envoi fut fait; mais le 6, ayant reçu de la pharmacie Georges Weber le *vaccininum* 6e, que je n'avais pas à Toulon et que j'avais récemment demandé à Paris, j'en envoyai 6 paquets numérotés qui durent être administrés successivement. Donc, à part le traitement des trois ou quatre premiers jours, c'est le vaccin dynamisé qui a fait tous les frais de la guérison.

Voici les détails qui m'ont été transmis par mon ami sur l'histoire de cette maladie.

Guigou (Guillaume), âgé de 34 ans, a été vacciné; sa femme a 27 ans; ses deux petites filles, l'une de 6 ans, l'autre d'un an et demi, n'ont pas été non plus vaccinées. La plus jeune a été sevrée pendant la maladie de sa mère.

C'est la femme qui a été la première atteinte le 20 juin; elle n'avait pas touché de varioleux et n'était pas sortie du territoire de Collobrières depuis longtemps. La maladie s'est commu-

niquée à la petite fille de 6 ans le 3 juillet, à la plus jeune le 5 et enfin au père le 10 juillet.

Les pustules chez la femme étaient assez grosses, mais ne couvraient que partiellement la figure et le corps. Elles avaient parcouru déjà une partie de leur période, puisque ce n'est qu'au quinzième jour de l'invasion, c'est-à-dire le 5 juillet, que le traitement a été commencé. Le 10 juillet les boutons avaient disparu.

L'enfant de 6 ans a eu le 3 juillet quelques boutons comme ceux de la mère; puis, après avoir pris les remèdes, elle a eu une forte éruption de petits boutons qui ont promptement disparu, puisqu'il n'en restait plus le 10 juillet.

L'enfant d'un an et demi a eu, le 5 seulement, quatre grosses pustules, dont une au front, elle était aussi guérie le 10.

Quant au père, il avait, dès le 7 juillet, une forte fièvre; l'éruption s'est montrée le 10 très-forte sur la figure et le corps qui, couverts de gros boutons, ne formaient qu'une seule croûte. Le 12, les yeux étaient obstrués par suite du gonflement des paupières; du 13 au 15, il sentait le sang se porter si violemment à la tête et ses souffrances augmenter tellement que, se croyant perdu, il fit réclamer le ministère d'un prêtre et fut administré. Cependant, le 19, la figure était désenflée, la vie rétablie, l'appétit bon, et le mieux fit de tels progrès que le 26 mon ami vit le malade prenant le frais sous les châtaigniers à plus de cent mètres au-dessous de sa cabane; les boutons avaient disparu de la face, mais la plante des pieds était encore bien douloureuse, l'éruption ayant fini par les pieds et fait perdre les ongles de trois orteils.

Pendant toute la maladie, à l'exception des trois jours le violente congestion à la tête, où il garda la diète, Guigou a eu bon appétit et a mangé de bonnes soupes de pâtes au bouillon gras, des crèmes de riz et même de la viande.

Cette rédaction est presque textullement copiée dans la correspondance de mon ami. Je ne résiste pas au désir d'en transcrire un passage qui prouve le bien que les adeptes de notre doctrine pourraient faire dans des circonstances analogues : La lettre est du 10 août.

« ..... Cette malheureuse famille, si rudement atteinte, dans des conditions si déplorables, recommence à travailler, bénissant la Providence qui, sous vos auspices, lui est venue en aide si à propos. Merci pour le bien que vous avez fait à ces pauvres gens qui ne vous connaissent même pas, et pour celui que vous m'avez fait à moi-même en me permettant de leur porter secours dans la situation si triste où ils se trouvaient. »

Ce qu'il y a de remarquable dans l'historique de cette maladie, c'est que l'éruption n'a été violente que chez le père, vacciné; elle a été plus faible chez la mère, non vaccinée, presque nulle chez les enfants, et s'est accompagnée chez la petite fille de 6 ans d'une poussée vigoureuse sous l'influence du *vaccininum*. L'influence préservatrice du vaccin dynamisé s'est donc manifestée très-énergiquement chez les enfants, puisqu'ils n'ont eu qu'une variole discrète et de très-courte durée; chez le père, qui avait déjà la fièvre éruptive le 7 et qui n'a commencé l'usage du vaccin que le 8, l'infection était un fait acquis, et je ne doute pas que, sans le *vaccin*, il eût succombé à la violence des accidents. La maladie toutefois a été modifiée aussi comme durée, puisque la convalescence était complète le 26, après 20 jours de maladie, tandis que la variole relativement discrète de la femme, mais non traitée au début, a duré une vingtaine de jours.

VIIIe OBSERVATION..

Louis Marin, âgé de 2 mois et demi, a perdu son père, qui est mort de la variole le 25 août, après cinq jours de maladie, avec de formidables accidents cérébraux.

Sa mère, atteinte d'érysipèle de la face le 3 septembre, a dû suspendre l'allaitement, qui a continué par une voisine charitable et n'a été repris qu'incomplétement le 7, au moment de la convalescence : quoique bien rétablie, la mère n'a eu qu'une montée incomplète de lait.

Depuis le 6 septembre, l'enfant avait de la fièvre, il était pâle, assoupi et tetait peu, ce que l'on attribuait aux efforts de succion qu'il faisait pour tirer du sein maternel une nourriture insuffisante.

Le 9, quelques boutons se montrèrent à la face et aux membres ainsi qu'au ventre, l'éruption prit le caractère variolique; mais je ne fus appelé que le 12, parce que l'enfant était très-inquiet, fort agité et n'urinait pas, bien qu'il eût des selles vertes diarrhéiques.

Je prescris immédiatement *vaccininum* 6e, une goutte dans 150 gr. d'eau dist. à donner par cuill. à café de quatre en quatre heures, et je recommande à l'entourage de prendre tous les matin une cuill. à soupe de ce remède à titre de préservatif.

Je revois le malade le 14 et je constate que le

remède ne lui avait pas été administré ; l'aïeule, vieille Génoise ignorante, voyant l'éruption variolique se développer exubérante, avait cru qu'il ne fallait pas *la contrarier* par des remèdes. L'enfant n'avait pas uriné depuis *trois jours* et continuait à être inquiet, agité, avec cris et pleurs nocturnes. Je fais énergiquement les remontrances convenables et je m'assure le lendemain 15 que le remède a été commencé dès la veille. L'effet, du reste, ne tarda pas à se manifester.

Le 16 au matin, les urines, suspendues depuis quatre jours, commencent à être évacuées abondamment, et le 19 je constate avec satisfaction que les larges pustules varioliques se sont arrêtées dans leur développement et entrent déjà dans la période de résorption et de dessiccation, sans passer par la période croûteuse ; l'enfant est gai, tète énergiquement, urine bien et dort toute la nuit.

La guérison a été complète quelques jours après.

Il résulte du petit groupe d'observations que nous avons publiées :

1° Que le vaccin dynamisé, sans abréger toujours de beaucoup la durée de la variole, en simplifie singulièrement l'évolution en supprimant la période croûteuse et de suppuration, par conséquent la fièvre secondaire; en arrêtant dans leur développement les pustules varioliques et en empêchant les symptômes cérébraux, si redoutables dans cette maladie, et l'ophthalmie de la convalescence, si tenace et de si longue durée ;

2° Que la variole est discrète chez les jeunes sujets, même non vaccinés, tandis qu'elle se montre confluente chez les adultes, même vaccinés antérieurement ;

3° Que malgré le petit nombre de pustules varioliques développées chez les enfants, les accidents généraux ne sont pas moins intenses et ne nécessitent pas moins une médication efficace.

Nous espérons avoir démontré l'efficacité du vaccin dynamisé comme médicament et comme préservatif de la variole, et nous serions heureux d'avoir apporté un document de plus à la constatation de l'action des doses infinitésimales, si controversée par nos contradicteurs.

Dr Turrel.

CORRESPONDANCE.

.... Depuis trente ans que je pratique l'homœopathie, mon adhésion aux petites doses est complète. Je ne donne à mes malades que les plus petites doses possible, et je m'en trouve bien.

J'ai pu constater que ce n'est pas par la dose que l'homœopathie guérit, mais bien par le bon choix du remède.

Or, plus j'avance dans la vie, plus je m'aperçois que Hahnemann, qui recommande si fort et si souvent de ne donner que le moins de médicaments possible, est bien notre maître à tous, et que plus nous marcherons dans sa voie, plus nous serons utiles à nos semblables.

Deux faits, après ma guérison, vinrent corroborer encore ma foi dans les petites doses.

J'étais en vacances à une petite terre que mon père possédait dans les montagnes du Limousin. J'allais me mettre au lit, quand un de nos colons, tout effaré, vint me dire que sa fille unique se mourait. J'allai la voir et je trouvai une enfant de six ans environ, ayant la face turgescente, le pouls à près de 130, demandant à boire avec avidité et mordant la main qui lui présentait le verre. Je lui fis flairer deux globules 30° *bellad.*, et le lendemain je m'attendais à de sinistres nouvelles, car la maladie, à ce que nous dit le père, durait depuis quatre jours, avec redoublement la nuit. Je me rendis au jour chez la malade croyant la trouver morte, quand on

me dit qu'elle avait passé une nuit excellente et qu'elle demandait à manger.

Je fis flairer une deuxième fois *belladona*, et la guérison eut lieu peu à peu, sans crise.

La sœur de cette même malade, âgée de cinq ans, avait complétement perdu la gaieté ; elle pleurait sans cause, était irascible, et rien ne pouvait changer son humeur, qui depuis un mois affligeait sa famille, car cette affection n'avait pas de cause appréciable.

Je fis respirer à cette enfant deux globules 30e de *staphylagria*, et quarante-huit heures après, l'enfant avait repris toute la vivacité et la sérénité de son âge.

Depuis, comme vous le pensez bien, savant et honoré confrère, je ne m'en suis pas tenu à de si faibles doses, mais, et j'en ai toujours béni Dieu, j'ai dû à ces premiers succès de croire fermement que nous devions compter avant tout, pour une pratique heureuse, comme je l'ai dit plus haut, sur le bon choix et non sur la quantité du médicament.

Que d'autres plus savants que moi discutent sur l'impossibilité d'action de remèdes ainsi dilués et seulement respirés, je leur répondrai uniquement : Les faits sont là, je ne les ai pas inventés. Or, contre des faits bien observés, il faut se rendre ou nier la source de nos connaissances les plus légitimes, celles qui nous arrivent par les sens.

Aujourd'hui, très-honoré confrère, je n'ai fait que toucher légèrement à la grave question de l'action homœopathique des plus petites doses possible ; un jour, si mes causeries ne vous déplaisent pas, j'entrerai dans le vif de la question et je tâcherai de faire comprendre comment j'entends l'action des infinitésimaux, donnés suivant la loi des semblables, vraie, selon moi, comme toutes les lois de source divine.

Permettez-moi, en attendant, de vous féliciter de l'excellent esprit de votre journal, et de vous prier de faire appel à tous nos confrères, pour que chacun vous donne les faits les plus remarquables de sa pratique médicale. Les faits ne peuvent se nier, et nous devons surtout conclure et fonder notre chère science d'après eux.

Si vous agréez cette première lettre, je vous en enverrai une tous les quinze jours, où je raconterai ce que j'ai observé de plus digne d'être raconté dans ma longue pratique, et comment j'ai pu me guérir d'un cancer au visage, toujours avec les plus faibles doses.

C. D.

CATÉCHISME DE L'HOMOEOPATHIE

Par demandes et par réponses

POUR

L'INSTRUCTION DES PARTISANS DE L'HOMŒOPATHIE

ET DE L'ALLOPATHIE

PAR LE Dr G. O. KLEINERT

Nordhausen, 1864

(Traduit de l'allemand par M. Georges Weber.)

(Suite [1].)

6. — *En quoi l'homœopathie se distingue-t-elle essentiellement de l'ancienne doctrine médicale ?*

L'homœopathie n'emploie que des médicaments *expérimentés* au préalable *chez l'homme en santé* ; de cette façon elle apprend à connaître le plus exactement possible les modifications que leur emploi produit en cas de maladie ; par le même moyen elle apprend à savoir s'il existe entre les deux (médicament et maladie) un lien de causalité quelconque.

7. — *Peut-on d'un résultat chez l'homme sain conclure au même résultat chez le malade ?*

Sans aucun doute ! Pour peu que la machine organique ne marche point à pas de

(1) *Bibl. hom.*, p. 327.

géant vers la dissolution finale, qu'elle ne soit pas perdue sans ressource, on peut compter que tout médicament ingéré produira son effet, de même que la cloche rendra toujours un son, quel que soit le point (en haut ou en bas, en dehors ou en dedans) que l'on frappe, soit avec le doigt, soit avec un marteau ; mais de même aussi que la force avec laquelle on percute a une importance considérable sur l'intensité du son, et que celui-ci varie suivant que la cloche est entière ou fêlée (malade), de même les résultats du médicament varieront immensément, selon qu'il est fort ou faible ou selon que le corps est sain ou malade. Mais tandis que les allopathes et les antipathes (malgré leurs deux mille ans d'expériences faites sur les malades à doses souvent considérables et sur des milliers d'individus de tout âge, de tout sexe, de toute constitution, et d'habitudes, de facultés, de dispositions les plus variables) ne savent pas encore avec certitude quand commence ou quand cesse l'action d'un médicament; qu'ils ne savent pas discerner parmi les phénomènes survenus pendant et après son administration ceux qu'il faut imputer à la maladie de ceux qui sont dus au remède, le médecin homœopathe, dont l'expérience ne date que de cinquante ans (et comme avant de pratiquer l'homœopathie il a nécessairement passé par l'allopathie et par l'antipathie, il y réunit également les deux mille années d'expérience de l'ancienne doctrine), sait parfaitement : quel est l'effet général du médicament qu'il emploie ; quand, comment et sur quel point de l'organisme se manifeste l'action d'une quantité déterminée de son remède; quels phénomènes il détermine chez l'homme sain et chez le malade; combien de temps et à quelle période il agit avec avantage. Il connaît tout cela parce qu'il l'a essayé chez les sujets bien portants avant de le donner aux malades ; qu'il l'a expérimenté aux doses les plus variables et toujours seul, c'est-à-dire sans mélange avec des substances qui pouvaient altérer les résultats.

8. — *Mais ne se pourrait-il pas que ces expérimentations eussent donné lieu à de nombreuses erreurs? Ne se peut-il pas que l'imagination des sujets leur ait fait croire à une foule de phénomènes étrangers à ceux déterminés par le médicament; n'est-il pas probable que les uns aient oublié de noter des symptômes que d'autres auraient certainement éprouvés?*

Cela ne se peut, attendu :

1° Que les *sujets* d'expérimentation sont toujours en grand nombre; qu'il y a toujours parmi eux des médecins et des personnes étrangères à la médecine; qu'il y en a de tout âge et de tout sexe ;

Parce que :

2° L'expérimentateur ne connaît pas généralement la substance qu'il essaye ;

Et parce qu'enfin :

3° les expériences sont toujours surveillées par des médecins pour contrôler exactement tous les phénomènes qui pourraient échapper au sujet d'expérimentation (on nomme *subjectifs* les symptômes que le sujet constate par lui-même et *objectifs* ceux que d'autres reconnaissent chez lui), comme par exemple des changements de température de la peau, de fréquence ou d'intensité du pouls ou des battements du cœur, de coloration ou d'expression du visage, d'humeur ou de disposition morale, etc.

9. —*Les poisons que l'homœopathe emploie en grand nombre sont-ils également ex-*

périmentés? Ne se trompe-t-on point à leur sujet et ne cherche-t-on point à en faire accroire au public?

Les poisons dont se sert l'homœopathe, et qui, à cinq ou six exceptions près, sont également usités par les allopathes, sont expérimentés avec le même soin que les autres médicaments; nous dirons plus, c'est qu'ils offrent l'avantage de se prêter plus facilement à l'expérimentation que la plupart des autres substances. Il n'y avait aucune nécessité d'employer pour cela les doses fortes, toxiques, car dans notre monde civilisé nous possédons sur l'effet de tous les poisons connus, un grand nombre d'observations exactes et circonstanciées d'empoisonnements fortuits ou intentionnés chez des sujets bien portants, de tout sexe et de tout âge, et de plus un si grand nombre de relations d'autopsies que l'expérimentation à forte dose devenait absolument inutile. L'homœopathe n'avait donc qu'à essayer les petites doses et à en continuer l'usage jusqu'au point de provoquer les redoutables prodromes de l'intoxication commençante; mais, conformément à son principe, il a toujours terminé ses expérimentations (comme pour toutes ses autres épreuves de médicaments) par essayer les plus petites doses (qu'il a continuées tantôt un temps très-court, tantôt pendant plusieurs semaines) afin de s'assurer s'il ne surviendrait parfois rien d'anormal chez le sujet sain; et ce n'est qu'après cette longue série d'épreuves qu'il pense être en droit de poser ses conclusions et d'en déduire l'usage au lit du malade. Nous reviendrons sur la manière d'instituer les expérimentations.

L'homœopathie se distingue en outre des anciennes méthodes en ce que :

Les manifestations extérieures de la maladie, manifestations qui lui sont propres, qui durent plus ou moins longtemps et que l'on appelle *symptômes*, fournissent au médecin une vue exacte, un tableau complet et fidèle de l'affection. A ce tableau il n'a plus qu'à opposer le médicament dont les effets ou symptômes se rapprochent le plus possible de ceux de la maladie.

L'ancienne école cherche à découvrir la nature essentielle, le *quomodo* des procédés organiques et les causes prochaines des maladies; elle ne peut donc songer à des moyens conciliateurs pour rétablir la santé; il lui faut de l'*opposition* et de la *lutte*.

10. — *Le médecin allopathe, qui ne se contente point des symptômes visibles à l'extérieur, mais qui, ainsi que je l'ai vu faire, procède à ses investigations avec le stéthoscope, le sphygmomètre, la toise, avec les appareils chimiques et microscopiques, avec l'ophthalmoscope, l'otoscope, le laryngoscope, etc., n'est-il pas plus avancé que l'homœopathe?*

N'oubliez jamais que l'homœopathe a étudié et pratiqué toutes ces questions, et qu'il continue toujours de les étudier et de les perfectionner; car, ainsi qu'on l'a vu (n° 3), tout homœopathe a dû nécessairement commencer par être allopathe. L'homœopathie, en un mot, est à la tête des autres médecines. Tout ce qu'une autre méthode a pu enseigner d'utile, de compatible avec le principe des « *similia similibus* », que ce soit dans la méthode hydrothérapique, dans celle de Rademacher ou celle de Schroth, dans la gymnastique suédoise (kinésithérapie) ou dans toute autre, on peut être sûr qu'il y a mûrement réfléchi et en a fait son profit.

Ainsi toutes les médications employées par les essais de l'allopathe, on peut être certain que l'homœopathe les emploie également. C'est pour cela qu'il faut bien se faire une idée juste de ce principe, à savoir : « que l'homœopathe cherche à se procurer un tableau fidèle et complet des phénomènes perceptibles par nos sens » ; car tout ce que peuvent révéler le stéthoscope, la percussion, l'ophthalmoscope, le *speculum auris*, le laryngoscope, etc., il le recherche également. Ce n'est pourtant pas à dire, pour cela, que les phénomènes appréciables par nos sens soient autre chose que des *résultats* de la maladie ; car ils n'en constituent ni l'essence, ni le germe, ni le foyer.

L'homœopathie nous apprend en outre : (*c*) à toujours administrer au malade le médicament dont le premier effet, sur l'homme sain, consiste à produire des symptômes analogues à ceux de la maladie qu'on veut traiter. Elle se contente aussi d'un seul médicament, et avant d'en administrer un second, lui laisse le temps de développer ses effets sans déranger son action.

11. — *Que veulent dire ces mots « médicament dont les premiers effets produisent des symptômes analogues » ? La même substance peut-elle donc produire une série d'effets successifs ?*

Certainement : prenez, pour vous assurer, la première pharmacie allopathique venue. Les substances qu'on vous délivrera sans aucune difficulté, sont celles en général qui (dans l'opinion des allopathes) offrent la série d'effet la plus faible et la plus circonscrite ; tandis que ceux que vous n'obtenez qu'avec difficulté, sous garantie, ou qu'on ne vous donne point du tout, sont doués d'une action bien plus intense, plus variable et plus dangereuse. Rappelez-vous que dans beaucoup de professions les ouvriers manient des substances, et notamment des corps métalliques très-souvent usités comme médicaments. Voyez les étameurs de glaces, qui se servent de mercure et qui sont souvent obligés par suite de salivation ou d'inflammation des gencives d'interrompre leur travail ; voyez les vernisseurs, les peintres en bâtiments, les fabricants de toiles cirées qui, par suite d'emploi et de broiement de préparations saturnines, commencent par prendre mauvaise mine, perdent ensuite l'appétit et souffrent de constipations. Voyez les fabricants d'alumettes phosphoriques, chez lesquels on voit d'abord surgir de légères douleurs et qui finissent par avoir toute la mâchoire détruite par la nécrose. Réfléchissez à ce qu'on dit de beaucoup de malades : « Les médecins lui ont fait rentrer la maladie dans le corps. » Mais sachez bien que ce n'est pas la maladie qu'on fait rentrer dans l'économie ; ce qu'on y a fait entrer, ce sont les médicaments souvent à doses insensées ; c'est la même substance continuée avec plus ou moins de persévérance, qui a laissé des traces, des dépôts dans plusieurs parties du corps. Les *effets primitifs*, première impression des médicaments, sont donc pour l'homœopathe, les premières modifications, plus ou moins durables, de la sensibilité et de la vitalité que provoque l'ingestion d'un médicament lorsqu'il est administré à dose active chez un homme bien portant.

(*A continuer.*)

DISPENSAIRE HOMŒOPATHIQUE

DE LA

PAROISSE SAINT-LAURENT

Ce dispensaire, fondé il y a dix ans, sous le haut patronage de l'Archiconfrérie de N. D. des Malades et par la charité si intelligente, si inépuisable, de M. l'abbé Duquesnay, curé de Saint-Laurent, supérieur de l'Archiconfrérie, etc., etc., se distingue de tous les autres dispensaires de Paris par cette faveur spéciale que tous les consultants y jouissent d'une gratuité complète.

Non-seulement les malades y reçoivent, comme ailleurs, gratuitement, les soins que leur position exige, mais ils sortent de la salle de conseil avec une ordonnance qu'ils sont libres d'aller faire exécuter à telle pharmacie spéciale homœopathique de leur choix, sans qu'ils aient rien, absolument rien à payer, M. le curé ayant toujours gardé à sa charge tous les frais des médicaments.

Il est vrai de dire que MM. les pharmaciens homœopathes ont, en cette circonstance, consenti de bonne grâce à réduire leur prix. Nous mentionnons ce fait avec plaisir, parce que ce fait acquis depuis dix ans les honore et leur donne le droit à la reconnaissance de tous les gens de bien et en particulier à celle de l'Archiconfrérie, dont les ressources ont besoin d'être ménagées.

Les médecins qui, jusqu'à ce jour, ont fait le service du *Dispensaire homœopathique de Saint-Laurent* sont les docteurs *Chargé*, *Escallier*, *Patin* et *Serrand*.

Escallier est mort ; nous avons, il y a longtemps, exprimé le regret que cet excellent confrère ait été sitôt ravi à la science, à ses amis et à ses clients, qui l'estimaient autant qu'ils l'aimaient.

Le Dr Patin vient de prendre la résolution de se retirer. Nous n'osons pas nous en plaindre ; après une vie consacrée au travail et à la pratique de la charité, notre digne ami avait bien besoin d'un peu de repos ; mais nous dirons, sans crainte d'être démenti par personne, que sa retraite est une calamité pour les pauvres si nombreux qu'il était toujours prêt à secourir.

Restent les Drs *Chargé* et *Serrand*.

Ces deux médecins seraient bien sûrs de la sympathie de quelques-uns de leurs confrères, si leur concours leur devenait nécessaire, mais, avec l'aide de deux élèves qui leur sont acquis, ils se sentent assez forts pour continuer à eux seuls une œuvre qui leur est chère à bien des titres. Ils l'ont prise à son origine, et en la perpétuant ils témoignent de leur zèle pour l'homœopathie, de leur ardent amour pour les pauvres et de leur profond respect pour M. le curé Duquesnay.

Les consultations ont lieu tous les dimanches, de 3 à 6 heures, toujours au même local, au presbytère de Saint-Laurent, 119, *faubourg Saint-Martin*.

Il sera fait à M. le curé, tous les trois mois, un rapport circonstancié sur le nombre des malades admis à la consultation et sur les observations qui auront été jugées les plus dignes d'intérêt.

Nous osons espérer que M. le curé ne nous refusera pas de porter ce compte rendu à la connaissance de nos lecteurs.

A. C.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

ESQUISSE
D'UN PLUS LONG TRAVAIL
SUR LES
MÉDICAMENTS
A PROPRIETÉS VARIABLES
ET A PROPRIÉTÉS PERMANENTES
OU
ISO ET MÉTADYNAMIQUES

PAR

LE Dr ALP. BECK (1).

Le nombre des corps simples employés en médecine est très-restreint; beaucoup d'entre eux n'ont même pas été étudiés jusqu'à ce jour. L'eussent-ils été, il est probable qu'ils ne suffiraient pas à satisfaire toutes les exigences de la thérapeutique. Incessamment poussés par la nécessité d'opposer aux manifestations pathologiques de formes si variées des agents efficaces, les médecins ont exploité la riche mine des combinaisons binaires, ternaires, etc. Guidés souvent dans ces tentatives par un pur empirisme, on les voit plus souvent encore recourir aux combinaisons chimiques dans l'espoir d'associer les propriétés des différents corps simples et d'en constituer des individualités nouvelles ou plus puissantes, soit au point de vue de la qualité, soit à celui de la quantité des symptômes à combattre.

Quels sont les corps simples qui, dans ces combinaisons, conservent les traits principaux de leur action?

Quels sont ceux qui les perdent plus ou moins, jusqu'au point de voir chez quelques-uns disparaître entièrement leur physionomie primitive?

A quel principe pourrait se rattacher cet ensemble de faits?

Telles sont les questions que je voudrais aborder dans cette étude. Quoique les don-

(1) A Saint-Pétersbourg, le Dr Beck, par ses qualités personnelles et par l'excellence de sa pratique Hahnemannienne, a contribué puissamment à répandre et à faire aimer l'homœopathie dans toutes les classes de la société. C'est à lui que nous devons la première application du *Cyanure de mercure* au traitement de l'angine couenneuse, service immense qui place son auteur au rang des bienfaiteurs de l'humanité!

Le travail que nous commençons à donner aujourd'hui est la préface d'un grand ouvrage qui va nous révéler des vérités de premier ordre.

A. C.

nées sur lesquelles je devrai m'appuyer ne soient pas encore suffisantes pour examiner tous les corps simples et leurs combinaisons, cependant cette question peut déjà être soulevée avec un certain avantage dans l'état actuel de nos connaissances. Et, dans ce but, trois sources se présentent naturellement : 1° les résultats cliniques ou la tradition ; 2° les faits toxicologiques et physiologiques ; enfin 3° l'expérimentation pathogénétique.

La source la plus ancienne n'est pas la plus utile à consulter, malgré les richesses que le temps lui aurait permis d'accumuler, si un principe large et fécond avait inspiré ses recherches. Mais sans cesse ballottée entre des opinions contraires, elle a continué de parcourir des sentiers battus, sous l'influence de l'empirisme et des hypothèses, arrachant avec peine quelques-uns des secrets de la nature. La tradition repose sur un certain fond de croyances plus ou moins solidement établies et admises par les diverses écoles ; mais ces vérités *ab usu in morbis*, par cela même qu'elles résultent de l'application des médicaments à des groupes nominaux de symptômes, souvent eux-mêmes assez mal définis, ne sauraient avoir un grand caractère de précision. Chaque jour voit affirmer tour à tour et nier l'appropriation de certains agents à des maladies nominalement semblables. Les résultats cliniques ne peuvent donner que des indications générales, quoique l'idée de l'efficacité relative de certains médicaments surnage et reste comme un fait acquis en dehors de toute supposition et de tout empirisme. Ainsi le fer, l'iode, le mercure, ont des domaines respectés par les diverses écoles, et la nature et la sphère de leur action ne sauraient être confondues. Ils constituent avec les corps qui entrent avec eux en combinaison chimique des familles thérapeutiques, dans lesquelles on retrouve l'empreinte primitive des éléments plus ou moins voilée ou excitée, suivant la nature des combinaisons.

Si, dans cette méthode, les grands traits propres au caractère de chaque substance peuvent être facilement constatés, il ne saurait en être de même des caractères moins prononcés et des nuances plus délicates qui servent de transition entre les composés divers qui ont un même radical pour point de départ. La plupart du temps la tradition s'arrête à ces limites, faute de pouvoir justement distinguer dans l'action des agents médicaux ce qui leur est propre des effets dus à la maladie, envisagée dans tous les éléments qui la constituent. En outre, à part un nombre assez restreint de corps mis en relief par un ensemble de puissantes facultés, la matière médicale classique devient de moins en moins rigoureuse au fur et à mesure qu'il est question de substances plus rarement usitées ou à effets moins éclatants : ainsi du bismuth, de la chaux, des acides combinés, etc., quoique ici encore quelques lueurs éclairent l'esprit qui parcourt cette voie. Les classifications des matières médicales démontrent pleinement la pénurie de notions exactes sur les propriétés primitives des médicaments, groupés tantôt empiriquement, tantôt hypothétiquement ; ici, d'après quelques propriétés physiologiques assez peu nombreuses ; là, d'après l'action thérapeutique qu'on leur prête ; il est impossible de s'élever par elles à la connaissance exacte et complète des médicaments soit simples, soit composés.

La toxicologie, comme son nom le fait présumer, se meut dans une sphère assez étroite. Dessinant en traits vigoureux cer-

tains types peu nombreux, elle les a mis en relief plutôt dans leur expression extrême que dans leurs nuances, la rapidité de la succession des diverses phases de la plupart des maladies produites par les poisons ne permettant pas à beaucoup de symptômes de se manifester. Cependant nous possédons une connaissance assez étendue de l'action de certains toxiques : plomb, iode, arsenic, mercure, etc., insuffisante toutefois pour en avoir une idée complète, soit qu'on les envisage dans leur état de pureté, soit qu'on les étudie dans leurs combinaisons chimiques.

Les lésions matérielles ont surtout fixé l'attention; ensuite, les lésions de fonctions; les plus négligées sont celles qui se rapportent au moral et aux facultés intellectuelles. Les lésions matérielles, la plupart de contact, en rapport étroit par conséquent avecles propriétés chimiques, ne donnent pas une idée suffisante des modifications imprimées à l'organisme; elles sont des lésions et non des maladies, ne pouvant exprimer le *modus vivendi* des organismes soumis à l'action des poisons. Dans les combinaisons des toxiques entre eux, elles ne suffisent pas à en faire reconnaître les éléments.

Les violentes perturbations fonctionnelles, en conséquence de l'action chimique ou locale et de l'absorption, ne permettant souvent pas aux symptômes moins aigus d'être reconnus, ce n'est que lorsque la résistance vitale ou des doses modérées ont toléré la continuation du jeu de l'organisme, que peuvent se dégager les traits moins énergiques qui achèvent le tableau. Et cependant c'est souvent à ces derniers que l'on doit le caractéristique qui fait reconnaître l'agent toxique. Ici les abus de l'allopathie viennent au secours de la toxicologie, en présentant une riche mine à consulter pour compléter le tableau des symptômes propres à l'action des divers poisons, comme le démontre l'histoire du mercure, de l'iode, du plomb, etc.

Des modifications dans les facultés morales et intellectuelles accompagnent inévitablement les désordres matériels et fonctionnels provoqués par les poisons; chaque toxique possède une physionomie spéciale sous ce rapport; quelques-uns ont de l'analogie entre eux, mais jamais il n'y a identité. La plupart des faits toxicologiques de cet ordre se rapportent à ce qu'on pourrait nommer la partie objective de ces phénomènes : délire bruyant, mutisme, fureur, hallucinations, etc. Qu'il y a loin de là à une connaissance approfondie des perturbations morales et intellectuelles, telle qu'on peut la puiser à une autre source! Et cette recherche n'est pas vaine lorsque, appuyé sur la loi des semblables, on veut logiquement extraire de ses flancs les moyens de combattre les maladies, je ne dirai pas seulement psychiques, mais souvent de la sphère la plus matérielle. Il y a dans les syndromes symptomatiques une série graduellement ascendante d'importance relative des signes, et l'expérience prouve que l'organisme vivant, sentant, pensant, offre des points d'appui d'autant plus importants qu'ils se trouvent plus haut dans l'échelle.

Vingt-trois siècles d'essais empiriques, d'épreuves hypothétiques, s'écoulèrent avant que la médecine s'aperçût que les agents thérapeutiques devaient avant tout être étudiés sur l'homme sain, étudiés dans tous leurs rapports avec les diverses parties et fonctions de l'organisme, étudiés de manière à faire révéler par chaque substance ses propriétés de tout ordre; que cette étude constituait une science nouvelle, la

plus indispensable, le fondement de toute thérapeutique digne de ce nom. Ce fut comme une révélation, mais l'événement si grand et sa lumière si vive que le plus grand nombre en fut ébloui et n'en peut encore supporter l'éclat. Cependant, quelque abondants que soient les matériaux réunis par Hahnemann et son école, une très-forte partie des corps simples et de leurs composés a dû rester jusqu'ici en dehors des recherches qui nous ont fait connaître ceux qui constituent notre matière médicale actuelle.

C'est à cette source que je puiserai principalement les éléments de la démonstration que je veux tenter. Pour ne pas fatiguer inutilement l'attention de mes confrères, je me bornerai à l'examen rapide d'un certain nombre de substances, ne croyant pas nécessaire de développer ici une minutieuse analyse de chaque corps et des analogies et des dissemblances de chacun d'eux et de leurs combinaisons. M'étendre davantage me semblerait en outre faire un double emploi des richesses accumulées dans les pathogénésies homœopathiques, faciles à consulter.

Cette étude analytique achevée, je résumerai brièvement la conclusion théorique qui me paraît en découler logiquement.

CARBONE.

Nous connaissons les propriétés pathogénétiques du carbone plus ou moins pur, étudié sous les noms de *Carbo végétab*, *Carbo animal*, et *Graphites*. Celles de ce corps à l'état de pureté absolue nous sont à peu près inconnues; cependant, j'ai pu m'assurer cliniquement que le symptôme 492 (1) du *Carbo animalis* lui est commun. Ce que nous savons des nombreuses dissemblances qui séparent *Graphites* des deux autres *Carbo*, et ceux-ci entre eux, indique une grande instabilité du type *Carbone;* mais ses combinaisons oxygénées conservent et développent même l'action asphyxiante, si remarquable dans *Carbo vegetabilis :* Symptômes 40 à 45, 49, 53, 67, 69, 81, 128, 311, 312, 345, 346, 760, 767, 952, 1074, 1084 (2), etc., d'où l'on pourrait conclure que le carbone pur la possède déjà. Dans les combinaisons chimiques l'acide carbonique

(1) 492. Tubercules douloureux dans les seins.

(2) 40. Lenteur des idées, qui tournent toujours autour du même objet.

41. Tête entreprise, ce qui rend la pensée difficile.

42. Tête fortement entreprise, le matin, au sortir du lit.

43. Tête entreprise, sans douleur, pendant plusieurs jours.

44. Tête entreprise, à l'occiput, comme après l'ivresse.

45. Tête entreprise, après le dîner.

49. Étourdissement, avec pression au front.

53. *Tournoiement dans la tête, toute la journée.*

67. *Mal de tête sourd, à l'occiput.*

69. *Pesanteur de tête.*

81. *Mal de tête compressif au front, surtout immédiatement au-dessus des yeux*, qui font mal quand on les remue, tout l'après-midi.

128. Battement dans les tempes et plénitude du cerveau, en s'éveillant, après avoir dormi longtemps d'un profond sommeil à midi.

311. Difficulté de mouvoir la langue, et embarras de la parole.

312. Pesanteur et inflexibilité de la langue, qui rendent la parole difficile.

345. Difficulté d'avaler, non douloureuse; la salive avalée ne descend que peu à peu.

346. Les aliments ne descendent pas bien ; la gorge est comme serrée par un spasme, mais sans douleur.

760. Besoin de faire des inspirations profondes, avec gémissements.

767. Grande difficulté de respirer, qui oblige de marcher plus lentement qu'à l'ordinaire.

952. Le bout des doigts se couvre d'une sueur froide.

1074. Accès de vertige, avant midi, avec nausées et obscurcissement de la vue, tintements d'oreilles, tremblement, sueur chaude par tout le corps; peu avant l'accès, quelques gouttes de sang coulent du nez.

1084. Prurit et ardeur sur divers points de la peau, au dos, à la poitrine, à l'ombilic, aux cuisses, etc. (Hah., *Mal. chron.*, 2e édition française.)

disparaît et fait fonction de modificateur du type auquel il est uni, sans que les nouveaux caractères se rapprochent de ceux qui appartiennent aux divers *Carbo*. Ainsi dans *Calcarea carbonica*, *Natrum carb.*, *Ferrum carb.*, rien ne rappelle plus la présence de l'acide carbonique, quoique les bases se trouvent assez notablement modifiées par leur union avec ce faible acide.

AZOTE.

L'azote, qui sert de véhicule à l'oxygène atmosphérique, qui ne nuit dans certains cas que par ses effets négatifs, venant à s'unir au carbone que nous connaissons et à l'hydrogène, dont les combinaisons oxygénées n'ont pas d'action sur la force vitale, devient tout à coup le redoutable acide prussique, dont l'effet foudroyant n'a rien qui trahisse les corps qui entrent dans sa composition, comme le témoignent leurs combinaisons binaires.

Les combinaisons oxygénées de l'azote échappent à toute comparaison avec les effets connus des deux radicaux. L'acide azotique, entre autres, est l'un des corps les plus remarquables par ses propriétés, puisqu'il s'étend depuis certains ramollissements des membranes muqueuses et des ulcérations caractéristiques d'un côté, jusqu'à la production de néoplasmes de l'autre. Il en arrive ainsi à simuler des effets mercuriels. Mais cette grande individualité trahit son origine par la facilité avec laquelle elle s'efface dans les combinaisons ternaires : nitrates de potasse, de chaux, etc. Cependant, on trouve dans *Mercurius nitr.* l'activité sycosique plus développée que dans les autres préparations hydrargyriques, ce que l'on pourrait attribuer au radical azotique. Dans *Glonoinum*, la plénitude cérébrale, les perfections de la fonction visuelle, les symptômes de la bouche, de la gorge, la congestion active du cœur, rappellent encore les propriétés de l'acide nitrique. Dans *Nitrum*, les symptômes du nez, quelques-uns de la cavité buccale, le froid épigastrique, l'émission douloureuse d'urine foncée, les douleurs lancinantes, les déchirements dans les membres portent encore l'empreinte de l'acide nitrique, mais la plupart des autres effets ont disparu, ceux surtout qui indiquent une profonde altération de l'organisme. Le nitrate de potasse, engendré par l'union de deux des plus riches médicaments de notre matière médicale, se trouve être à son tour l'un des plus pauvres; ce qui est tout à fait conforme à la théorie dont je parlerai à la fin de cet essai.

Argentum nitric. conserve sans doute la causticité de l'acide azotique, mais la chimie vient bien vite réduire cet effet sous sa loi; il n'a, par conséquent, rien de commun avec l'action de ce sel sur le dynamisme organique.

SOUFRE.

Le soufre, soit pur, soit combiné, est un des corps les plus fréquemment employés. Mais si l'on compare ce métalloïde avec les combinaisons dans lesquelles il entre, ou celles-ci entre elles, on est frappé du peu de rapports que ces substances conservent; les corps binaires, ternaires, etc., n'ont rien dans leur action qui rappelle sa présence, si l'on en excepte l'hydrogène sulfuré, l'acide sulfureux, l'acide sulfurique et quelques composés haloïdes. C'est au point que, à part ces substances, c'est en dehors de la série des corps qui contiennent du soufre qu'il faut lui chercher des analogues.

Acidum sulfuricum s'en rapproche encore par les palpitations musculaires, les verrues, les sugillations, les engelures, les taches pruriantes, l'ophthalmie chronique, le gonflement de la face, l'exfoliation des lèvres, le gonflement des glandes sous-maxillaires, la salivation sanguinolente, les aphthes, la boulimie, le gastricisme, le froid épigastrique, les symptômes de hernie, la putridité des selles, la congestion hémorrhoïdaire, l'urine muqueuse et à pellicule huileuse, la métrorrhagie, l'hémoptysie, les crampes aux mains et quelques autres symptômes que j'omets pour abréger. Mais la sphère d'action de l'acide sulfurique est infiniment moins étendue que celle de sulphur, et les propriétés de celui-là, que ce dernier ne possède pas, ne sont pas assez nombreuses pour qu'il ne soit pas évident que l'oxygène est venu rétrécir plutôt qu'étendre l'individualité du soufre. Au reste, c'est là un résultat fréquent de la présence de l'oxygène, analogue à l'effet que les bases produisent la plupart du temps sur les acides, même les plus puissants. Souvent ceux-ci paraissent comme annulés, tandis qu'elles conservent une plus ou moins grande part de leur virtualité primitive.

Hepar sulf. calc., substance haloïde, garde du soufre : l'exacerbation nocturne des douleurs, l'action végétative à réaction atrophique sur le tissu cellulaire, la douleur ulcérative, le gonflement arthritique des articulations, les affections glandulaires, le prurit brûlant, l'éruption urticaire, l'état maladif de la peau avec tendance à l'ulcération, le saignement des ulcères, plusieurs formes de troubles du sommeil, de perturbations morales et fébriles, quelques symptômes de la tête, plusieurs des organes de la vue et de l'ouïe, la congestion de la face, la couleur jaunâtre de la peau du visage, la fluxion gingivale, la sensation d'un corps étranger dans la gorge, les rapports avec goût d'œufs pourris et autres symptômes de gastricisme, les douleurs lancinantes au foie et à la rate, la douleur pressive à l'épigastre, les selles blanchâtres ou verdâtres, muqueuses, l'hématurie, la pellicule urinaire huileuse, l'ulcération du gland, des symptômes laryngiens et pulmonaires, des extrémités et du système osseux, etc. (1). Mais, au total, les puissantes individualités de *Sulfur* et de *Calcarea* ne se retrouvent pas en entier dans *Hepar sulf. calc.*, quoique l'on puisse facilement conclure de la connaissance de ses propriétés que ces corps entrent dans sa composition. Par contre, de leur union chimique résultent de nouvelles facultés dont le germe ne peut guère être soupçonné dans les radicaux, telles que l'appropriation de *Hepar sulf. calcar.* à une certaine période du croup, son action d'antidote dynamique des mercuriaux sur les couches profondes du derme, sur la formation du pus, l'odeur spéciale qu'il imprime aux ulcères, etc.

L'acide sulfureux, l'acide sulfhydrique, les sulfures de sodium et de potassium, reflètent encore d'une manière suffisante la présence du soufre, comme la clinique nous le prouve facilement, au moins pour certaines propriétés. Dans le sulfure de carbone se manifeste déjà une action très-spéciale sur le système nerveux : mobilité extrême, violences sans motif, diminution de la mémoire, hébétude, céphalalgie, vertiges, amblyopie, troubles de l'ouïe, dyspepsie, impuissance chez l'homme, anaphrodisie

(1) En comparant *Calc. caust.* avec *Hepar sul. calcar.* on constate aussi de fréquentes analogies, que je prétérite pour ne pas étendre mes citations outre mesure.

chez la femme, paralysies diverses, etc. Les sulfates inorganiques et organiques s'éloignent tout à fait du type soufre, au point que dans ceux-ci il devient méconnaissable. Dans les sulfates d'atropine et de quinine dominent d'une manière absolue les effets de ces alcaloïdes, et si ces deux sels présentent quelques particularités que n'ont pas leurs bases, d'abord elles ne se rapportent ni au soufre, ni à son acide, ensuite elles ne sont que des variétés ou des nuances, tandis que les types atropine et quinine restent avec toute leur physionomie. De même l'acide sulfurique des sulfates de fer, de mercure, de magnésie, etc., ne joue non plus qu'un rôle tout à fait effacé sur les propriétés dynamiques de ces sels, lesquelles ne trahissent rien de la présence de l'acide, mais très-souvent celle des bases.

(*A continuer.*)

ULCÈRES DYSCRASIQUES

Leurs différentes formes, leurs traitements

PAR LE Dr CH. BOJANUS (1)

Dans l'espace de cinq ans nous avons eu l'occasion d'observer (à la Clinique des ambulants, hôpital des Apanages de Nijny-Nowgorod) 496 cas d'ulcères dyscrasiques de différents genres, dont 200 furent guéris, 256 ne se présentèrent qu'une seule fois, 30 ne revinrent plus, et 10 étaient en traitement à la fin de l'année...

Les formes que nous avons observées le plus fréquemment sont :

1° *Ulcères dartreux.* — Ces ulcères, formés à la suite d'une éruption dartreuse, se présentent sous des aspects tellement variés que la description la plus minutieuse et la plus soignée n'en saurait jamais donner une idée déterminée ; il est indispensable de les voir. La forme de ces ulcères est généralement irrégulière, de différentes grandeurs ; souvent disposés en zigzag, ils ne sont jamais profonds, quelquefois même au niveau de la peau, où ils s'étendent, guérissant par un point de leur circonférence et s'étendant du côté opposé. Souvent plusieurs ulcères se réunissent en groupes, avancent excentriquement, de manière qu'à mesure que le centre se couvre de peau saine, la périphérie suppure. Les matières sécrétées par ces ulcères sont visqueuses, purulentes ; elles forment des croûtes d'une structure lamelleuse, quelquefois compacte et d'un brun sale, semblable à la colle forte.

La peau voisine des ulcères présente les symptômes d'une inflammation chronique plus ou moins vive ; elle est rouge, tendue, souvent même livide, flasque ; le membre servant de siége au mal est souvent gonflé et la peau d'une couleur grise jaunâtre. Les douleurs concomitantes sont, en général, supportables ; souvent le malade ne sent qu'une pesanteur dans la partie attaquée, mais à la moindre lésion mécanique, même

(1) Le Dr Bojanus est aujourd'hui fixé à Moscou, où l'avait précédé une grande réputation méritée et que justifient tous les jours de nombreux succès. — Au moment où les *frelons* de la presse française, médicale ou autre, se sont abattus sur la Russie pour y faire mourir, par l'amende ou par l'exil, l'homœopathie et les homœopathes, nous trouvons piquant de publier précisément des travaux de médecins russes, aussi distingués par leur talent que par leur caractère. — Ainsi il sera prouvé une fois de plus que nos adversaires, dans leur fol acharnement contre nous, attrapent plus de *mouches* que de vérités. A. C.

insignifiante, ou qu'un bandage mal attaché enlève subitement les croûtes, il y a forte douleur, qui pourtant est loin d'être aussi insupportable que la démangeaison dont les malades sont tourmentés. Les parties qui y sont le plus fréquemment exposées sont les jambes, les bras et les coudes; on les observe plus rarement sur les épaules, la poitrine et le ventre; les cas où nous les avons observés sur le dos, les fesses et le cou sont assez rares; dans ce dernier cas ils se combinent avec une affection des glandes et changent entièrement de caractère. La constitution des individus souffrant depuis longtemps de ce mal n'a absolument pu nous aider ni dans le diagnostic, ni dans le choix des remèdes.

Les remèdes dont l'efficacité nous a paru le plus incontestable sont :

L'arsenic : si le fond de l'ulcère est d'une teinte livide, qu'il avance en s'élargissant; si ces bords sont un peu élevés et durs, et que les matières sécrétées ne forment que fort peu de croûtes et que le malade se plaigne de douleurs brûlantes, surtout s'il est fatigué. Le *mercure précipité rouge* fait concurrence à l'*arsenic*, dans le cas où les matières sécrétées sont abondantes, rougeâtres et sanieuses, et si les chairs recroissent lentement; dans ce dernier cas, il est très-efficace de saupoudrer ces parties de la première trituration de ce remède préparé, non au sucre de lait, mais à l'amidon, en y joignant encore l'emploi interne du même remède à une dilution moyenne 6 à 10.

Le soufre : si les ulcères forment de nombreuses croûtes qui se reproduisent facilement, si la base de l'ulcère est plus élevée que la peau voisine, et si l'ulcère donne l'aspect (abstraction faite quant à la forme et à la couleur) d'un verre de montre appliqué sur la peau avec sa cavité, ou s'il se forme des végétations purulentes qui ne saignent nullement au toucher, et si les matières sécrétées, quoique de bonne couleur, sont fétides et corrosives, s'il y a forte démangeaison, avec sensation de brûlure après avoir gratté. Les remèdes qui produiraient le même effet que le *soufre*, dans ce cas, sont *Lachesis* et *Thuja*, ce dernier principalement, dans le cas où le malade serait atteint de sycosis enlevé par un traitement extérieur.

Le *lycopodium* correspond aux petits ulcères disposés par groupes, couverts de croûtes d'un blanc jaunâtre, formées par le pus peu abondant et assez clair. Les ulcères démangent aussi, mais il n'y a aucune douleur. Le *lycopodium*, suivant nos expériences, correspond principalement aux ulcères de la poitrine et du ventre, tandis que le soufre a un rapport particulier avec ceux des extrémités inférieures.

La *sepia* et la *sassaparilla* correspondent aux ulcères qui avancent excentriquement en forme de cercle, au centre duquel la cicatrisation s'opère à mesure que la périphérie suppure. Ces ulcères ne forment jamais de croûtes; leur fond présente une face granulée rouge, les bords sont blancs, et la peau présente un aspect semblable à celui que l'on observe après une longue application de compresses d'eau chaude; les matières sécrétées sont rougeâtres et séreuses. La *sassaparilla* correspond principalement au caractère serpigineux de ce mal.

Le traitement extérieur se bornait, dans tous les cas, à l'observation de la propreté la plus soignée, à l'emploi d'ablutions d'eau tiède, et à celui d'un onguent composé de cire et d'huile d'olives, pour empêcher le bandage de se coller. Dans le cas où les

croûtes se forment aisément et rapidement, il est urgent de s'y opposer, autant que possible, pour donner une issue libre au pus et l'empêcher d'exercer sa mauvaise influence sur les ulcères. Là où il se forme des fistules ou des membranes en forme de ponts, l'incision et l'excision accélèrent la guérison en venant en aide au traitement interne.

2. *Ulcères atoniques et scorbutiques.* — Le diagnostic de ce genre d'ulcères est parfois très-difficile, la longue durée du mal se prolongeant quelquefois dix à quinze ans; le manque de données anamnestiques effacées depuis bien longtemps de la mémoire du malade; les différents remèdes, employés toujours à tort et à travers; le manque de repos et de soins, la malpropreté, la mauvaise nourriture, l'abus de boissons fortes; tout ceci ayant une influence défavorable sur le mal, l'altère de manière à ne plus pouvoir reconnaître ce qu'on a devant soi, et on est obligé de se guider dans le choix des remèdes par ce que l'on voit. Les hommes de l'âge mûr sont plus sujets à ces ulcères que ceux de l'âge de vingt-trois à trente ans; nous n'en avons jamais vu chez ces derniers. Le siége en est toujours aux extrémités inférieures.

La forme de ces ulcères est très-différente, toujours irrégulière, mais jamais en zigzag, occupant toujours une surface assez considérable; les bords en sont lisses, unis et comme coupés; le fond, qui se trouve à une profondeur de plusieurs centimètres, n'est couvert d'aucune granulation, mais lisse, souvent d'un rouge plus ou moins foncé ou sale, d'un gris jaunâtre ou bien livide, d'un bleu noir, ou encore comme couvert d'une membrane adipeuse qu'on ne saurait jamais détacher; saignants au toucher, surtout quand les ulcères portent l'empreinte du scorbut, les bords sont souvent durs, boursouflés et calleux. Les matières sécrétées sont aqueuses et d'une odeur fétide, semblable à celle du fromage pourri. La formation de croûtes n'a jamais eu lieu au fond de la plaie; dans des cas exceptionnels, on remarque de bien petites croûtes au bord de l'ulcère; les parties voisines se présentent souvent, surtout quand le mal dure déjà depuis quelques années, sous forme semblable à celle de l'éléphantiasis. Les douleurs concomitantes sont parfois fort vives, déchirantes, brûlantes, rongeantes et lancinantes; le grand froid ainsi qu'une forte chaleur les aggravent. Les hommes sont plus sujets à ces ulcères que les femmes. Le traitement de ces ulcères est souvent joint à des difficultés considérables, surtout lorsqu'ils ont déjà subi un traitement antécédent joint à l'emploi des objets les plus nuisibles et souvent absurdes; les fumigations au cinabre et l'emploi du mercure sublimé à forte dose, remèdes très-renommés et malheureusement très-répandus chez nous, sont non-seulement d'un effet très-pernicieux, mais ils s'opposent encore au traitement en nous suscitant une double lutte : d'abord contre le mal lui-même, et puis contre l'action médicamenteuse de la cure antécédente. Parmi les remèdes qui ont été d'une efficacité incontestable, l'*acide nitrique* tient la première place, surtout alors qu'il y a eu déjà, comme presque toujours, abus du mercure.

L'action de l'acide nitrique se manifeste quelquefois après quatorze à vingt jours par la formation de chairs vives au fond de l'ulcère, qu'elles finissent par remplir entièrement jusqu'au niveau des parties voisines; c'est alors que commence la cicatrisation à partir des bords. Quoique l'action de l'acide

nitrique soit bien rapide, trois à quatre mois de traitement ne suffisent souvent pas à amener la guérison complète, surtout quand l'ulcère a une dimension considérable.

Le *carbo vegetabilis* nous paraît indiqué principalement par les ulcères à caractère scorbutique; ces ulcères présentent un aspect livide et bleuâtre, saignant au moindre attouchement; leur fond est souvent bleu ou noir, à cause des caillots de sang qui y adhèrent; les matières sécrétées sont sanieuses et d'une fétidité atroce, semblable à celle de la viande en putréfaction. Quoique le *carbo vegetabilis* corresponde en tout à ces symptômes, il est néanmoins inévitable d'employer, après l'action de celui-ci, l'*acide nitrique* pour amener la cicatrisation définitive. Si, malgré ces symptômes, le *carbo vegetabilis* ne produisait pas l'effet désiré, nous trouverions dans le *lachesis* un remède qui mènerait au but, surtout si le malade est d'un extérieur pâle, hâve, et presque chlorotique, joint à une grande maigreur, et si dans le pourtour de l'ulcère se sont formées des cloches noires ou bleuâtres, remplies d'un liquide sanieux et fétide.

Si les bords de l'ulcère sont calleux, durs et boursouflés, et si les douleurs sont brûlantes ou lancinantes, c'est à l'*arsenic* qu'il faut avoir recours, surtout dans les cas où tout le membre attaqué par l'ulcère ressemble à l'éléphantiasis; l'action de l'*arsenic* amoindrit la douleur et rend les matières sécrétées moins corrosives.

Hepar sulphuris n'opère que quand il y a eu abus du mercure, mais il ne fait qu'en détruire le mauvais effet, après quoi le mal primitif devient accessible à un des remèdes mentionnés ci-dessus. Le *Soufre*, la *Silice* et *Thuja* n'ayant jamais produit un effet prononcé, nous nous abstenons d'en indiquer le rapport caractéristique avec le mal en question, pour prévenir toute discussion qui, au lieu d'éclairer, ne ferait qu'embrouiller et rendre plus difficile le choix du remède.

3. *Ulcères fistuleux.* — La dénomination de ces ulcères adaptée à leur forme ne se rapporte nullement à la cause qui les fait naître, vu qu'elle peut être très-variée. Les dyscrasies propres à la formation des ulcères ne leur donnent pas toujours, comme nous le savons, la forme fistuleuse; ainsi les ulcères atoniques et scorbutiques ne présentent jamais de fistules, tandis que les ulcères dartreux, surtout s'ils se jettent sur les parties riches en glandes, en sont presque toujours accompagnés. Vouloir attribuer cette circonstance rien qu'à la structure anatomique des tissus qui leur servent de siége, serait une manière de voir très-incomplète, si l'on n'envisageait en même temps la disposition particulière et interne, non moins importante, surtout pour expliquer le traitement homœopathique, prouvé efficace par l'expérience. Les remèdes qui nous paraissent avoir le plus grand rapport avec cette affection, et dont l'efficacité est avérée, sont :

Baryta carbonica, surtout si les glandes du cou sont attaquées par une induration jointe à une suppuration plus ou moins intense, principalement chez les enfants. On a raison de s'étonner, quand on voit que des tumeurs de la grandeur du poing, traversées en tout sens par des fistules et durant des années, se dissolvent en peu de temps sans autre remède extérieur qu'une extrême propreté.

Nous avons guéri des cas semblables combinés avec l'engorgement des deux paro-

tides, développé à tel point que le cou était plus large que la tête, dans l'espace de quelques mois, sans laisser de cicatrices, parfois très-difformes, suite inévitable de tout procédé opératoire généralement employé dans ces affections. La *Baryta* est, dans ces cas, le remède le plus proche du *Conium*, qui, du reste, paraît correspondre plus à l'engorgement et à l'induration simple, tandis que la *Baryta* est plus conforme à l'engorgement, combiné avec l'ulcération, à une période plus avancée du mal; le *Mercurius* et le *Calcarea carbonica* correspondent plus à l'engorgement et à la suppuration des glandes de l'aine.

Les fistules qui se forment souvent sur les gencives, même sur la joue, à la suite des abcès produits par des dents cariées, cèdent à l'emploi de la *Staphysagria*, si l'enlèvement de la dent n'amène pas la guérison, ce qui, comme nous le savons, n'a pas toujours lieu. Les fistules lacrymales cèdent à ce même remède, mais elles exigent encore l'emploi du *Causticum* et de *Calcarea carbonica*.

Le traitement exclusivement interne ne saurait cependant pas amener une guérison prompte des fistules formées par des abcès profonds, si l'on n'y joignait un traitement extérieur qui eût pour but la destruction de la membrane qui tapisse le trajet fistuleux, présentant les conditions d'une muqueuse. La meilleure méthode est de fendre la fistule dans toute sa longueur, à moins que les organes voisins ne s'y opposent; mais, dans ce cas, on aurait recours au séton, en se servant d'un cordon plat en coton ou en soie; ce procédé, joint au traitement interne par le *Soufre*, la *Silice* et l'*Arsenic*, nous a toujours mené au but.

4. *Ulcères variqueux et varices.* — Ce mal, si fréquent dans la classe ouvrière, surtout chez les femmes, qui y sont plus sujettes à cause des grossesses réitérées, et qui se fonde sur une dilatation et un amincissement des parois de la veine, ne devrait, ce nous semble, pas être attribué uniquement à une cause externe, sans accuser en même temps une prédisposition interne, car bien des individus exposés aux circonstances les plus défavorables échappent au mal, tandis que d'autres en sont atteints à un degré assez considérable, quoique se trouvant moins sous l'influence des mêmes circonstances. Or, s'il n'y a pas de doute que les affections extérieures, visibles, proviennent d'une cause interne qui se dérobe à la vue, on ne doutera pas non plus du succès d'un traitement interne; le succès thérapeutique dépendra certainement toujours du degré de l'évolution du mal en question.

S'il est vrai que les dérangements de la veine-porte et d'autres organes abdominaux soient une des causes des varices, il n'y a pas à s'étonner que les remèdes qui sont en rapport pathogénétique avec ceux-là ne soient aussi efficaces dans le traitement de celles-ci. Le *Lycopodium*, l'*Arnica*, la *Noix vomique* et le *Soufre*, sont les remèdes qui, d'après nos expériences, nous paraissent mériter le plus d'attention.

Le *Lycopodium* est un remède qui agit même sous des circonstances bien variées, et qu'on trouve souvent comme spécifique; c'est en cela qu'il diffère du *Soufre*, qui, dans le traitement des ulcères dartreux, est tout aussi efficace, tandis que, dans le cas mentionné ci-dessus, il n'est qu'un remède auxiliaire.

L'*Arnica* et la *Noix vomique* correspondent plutôt aux varices qu'aux ulcères variqueux; celle-ci est surtout efficace contre les varices

survenant pendant la grossesse, l'*arnica* contre les hémorrhagies réitérées; dans ce cas-là, on fait bien de l'appliquer même extérieurement.

Les ulcères variqueux font partie des affections qui, parfois, mettent à l'épreuve la patience du malade et celle du médecin; un traitement persévérant et durant souvent des mois entiers n'opère aucun changement visible.

Les ulcères variqueux, toujours torpides, présentent une surface sale à fond livide; les matières sécrétées ne sont jamais purulentes, et présentent un liquide aqueux et fétide qui ne forme que rarement des croûtes à demi transparentes, d'une couleur brunâtre semblable à la colle forte de mauvaise qualité; dans ces cas-là, le *Lachesis* et le *Charbon végétal* ont été employés avec succès.

DE L'ACONIT NAPEL

(ACONITUM NAPELLUS)

(Suite.)

Nos lecteurs savent à présent quel a été l'enseignement de Hahnemann sur l'aconit.

La semence était bonne, elle a fructifié. Non-seulement nous n'avons pas eu une seule déception à enregistrer, par insuffisance du médicament, dans tous les cas où le Maître nous avait indiqué qu'il serait utile, mais avec le temps les effets purs de l'aconit sur l'homme sain ayant été connus plus complétement, la clinique s'en est emparée et a multiplié les guérisons.

La sphère d'action curative de ce médicament s'est naturellement agrandie comme modificateur du système vasculaire aussi bien que comme modificateur du système nerveux, et il a triomphé d'un plus grand nombre de maladies.

Aujourd'hui venons-en aux détails et consignons avec ordre tout ce que l'école homœopathique est en droit d'enseigner sur les bons effets de l'aconit, avec l'autorité de l'expérience confirmée par une foule innombrable de faits accomplis.

1° *Fièvre en général; état fébrile.*

Tout le monde sait, pour l'avoir ressenti ou pour en avoir été témoin, ce que l'on est convenu d'appeler fièvre. — État morbide caractérisé par une altération de la chaleur commençant par des frissons bientôt suivis de chaleur sèche sur tout le corps; par l'excitation plus ou moins vive de l'appareil circulatoire qui se traduit par la fréquence du pouls, et enfin par une modification notable dans le moral du sujet.

Ajoutons à ces caractères essentiels : malaise, lassitude, pesanteur à la tête, prostration, horripilation, sensibilité au froid, douleurs contusives dans diverses parties du corps, diminution de l'appétit, physionomie chagrine, inquiète; œil abattu, ou brillant, et nous aurons réuni les symptômes qui constituent la fièvre et qui, suivant qu'ils sont en plus grand nombre, donnent à la fièvre plus de gravité.

C'est dans les effets de l'aconit à l'état sain que nous trouvons l'image la plus parfaite et à tous les degrés de cet état morbide connu sous le nom d'état fébrile et dont nous venons d'esquisser le portrait; aussi pouvons-nous affirmer, sur la foi d'une expérience universelle dans notre école, que l'aconit est le remède héroïque, infaillible, de la fièvre en général ou de l'état fébrile.

Que la fièvre soit occasionnée par une émotion de colère ou de frayeur; qu'elle soit le résultat d'un refroidissement pris à un froid sec ou à un courant d'air; que la fièvre soit l'expression générale de phénomènes locaux qui se passent dans les organes ou tissus enflammés, irrités; que la fièvre s'annonce sans qu'on puisse découvrir en dehors de l'appareil circulatoire une lésion quelconque appartenant à un autre ordre d'organes; que dans la fièvre le système nerveux soit seul en action, ou que le système artériel domine; dès qu'il y a fièvre, quelle que soit la cause qui l'ait provoquée, le premier devoir du praticien est de recourir à l'aconit.

La fièvre, dès son apparition, n'amène pas après elle nécessairement un sujet d'inquiétude légitime; chacun a pu voir la fièvre naître et se dissiper en quelques heures, durer même quelques jours, sans pour cela exiger une médication quelconque; le retour à la santé se fait par les seules forces de la nature.

Cette fièvre est alors dite *éphémère;* mais, de même que nous avons posé en principe de recourir à l'aconit quelle que soit la cause qui l'ait provoquée, nous donnerons aussi le précepte de veiller avec soin sur toute fièvre, si légère qu'elle soit, et de la combattre par l'aconit dès que l'indication curative se présente, et cette indication repose essentiellement (nous ne craignons pas de le répéter afin d'être plus sûrement compris) sur la fréquence du pouls, la chaleur sèche à la peau et une sensibilité exagérée.

Certes, nous ne sentons aucune velléité de perpétuer la classe des médecins *Tant-pis*, et dans l'intérêt de notre cause nous n'en avons pas besoin; ainsi nous convenons aisément que la fièvre, dans un grand nombre de cas, puisse envahir un individu et se dissiper très-promptement sans qu'il ait été besoin de recourir à rien autre qu'à des soins hygiéniques, le repos au lit et des boissons délayantes ou inoffensives, comme la tisane de mauve ou l'eau sucrée. Nous avons été élevé dans un grand respect pour la force médicatrice de la nature, et l'expérience nous a confirmé dans la reconnaissance dont nous lui sommes très-souvent redevable; mais tout cela même est insuffisant à nous prouver qu'il soit bien prudent d'abandonner à l'expectation un malade, si peu qu'il le soit le premier jour, quand il est si facile de le secourir efficacement au premier jour et même à la première heure.

Toute maladie est vitale à son début, d'après l'école Hippocratique. Hahnemann a dit : « Toute maladie est une altération virtuelle et dynamique de la santé. » Or, il est certain que de cette altération dynamique on devra triompher d'autant plus sûrement qu'on s'en sera occupé à une époque plus rapprochée de son origine et qu'ainsi on ne lui aura pas donné le temps de susciter de nouveaux désordres.

Il est une fièvre éphémère, c'est accordé; mais à quoi donc sont si utiles dans la pratique les dénominations et classifications des maladies? A peine servent-elles à l'étudiant; pour le praticien elles sont de nul effet. Au lit du malade s'effacent toutes les lignes de démarcation si bien tracées dans nos livres, et au début d'un état fébrile il n'est pas toujours facile de déterminer si sa marche sera ou ne sera pas envahissante.

C'est à prévenir ces envahissements possibles que doivent tendre nos premiers efforts.

Telle fièvre éphémère ou peu intense le

matin peut très-bien avoir changé de caractère le soir, et s'il en est ainsi, comment ne pas craindre de compromettre soi et son malade dans une expectation que l'indifférence seule autorise; quel moyen y aura-t-il de réparer le temps perdu !

L'aconit, sans faire courir au malade aucun danger d'aucune nature, sans contrarier en rien les efforts conservateurs de la nature, au contraire, en venant à leur secours, fait avorter la fièvre à son début et prévient ainsi toute fâcheuse conséquence; donc, à tous les titres, il est inexcusable d'en négliger l'emploi.

Reste qui voudra les bras croisés devant une fièvre, si légère qu'elle puisse paraître. — Ce n'est rien : limonade ou tisane de mauve; nous verrons demain.

Nous verrons demain, et la fièvre, quand même elle n'aurait sa raison d'être que dans l'appareil circulatoire, peut être plus intense *demain* et avoir déterminé *demain* une congestion active vers un organe essentiel à la vie; — ou des phénomènes locaux, dont la fièvre était, sans qu'on pût le soupçonner, l'expression générale, se manifestent avec une acuïté qu'on n'aurait pas à déplorer si on n'avait pas attendu à *demain* pour abattre l'épine inflammatoire.

Non, non, pas d'expectation compromettante pour le malade et pour le médecin. Quand on n'avait à opposer à l'état fébrile que la lancette ou les sangsues, attendre pouvait être la preuve d'un bon esprit; mais avec l'aconit, on n'attend pas, on combat son ennemi dès qu'on peut nettement le distinguer.

L'homœopathie met à notre disposition des agents médicamenteux d'une efficacité certaine et dont elle peut mesurer l'énergie à l'intensité des symptômes et à la constitution du sujet, donc l'homœopathie n'a aucune raison de ne pas prendre l'initiative aussitôt qu'elle le peut. — Remettre au lendemain ce qu'elle peut faire le jour même? — Folie! — pour se donner le mérite d'avoir prévu que le mal ne serait rien, que la fièvre était éphémère! — Les médecins ont à remplir un tout autre devoir : songer devant un malade à se réserver des satisfactions personnelles ou à légitimer la science des livres, ce n'est point méritoire; le seul mérite du médecin consiste à se rendre utile.

Et quoi de plus utile que d'enrayer une maladie à son début, ou du moins de l'empêcher de nuire autant qu'elle pourrait le faire abandonnée à elle-même!

Donc, nous le recommandons expressément, contre tout état fébrile, qu'on se hâte de donner *aconit*. 4 globules 12e dilution dans 8 cuillerées à bouche d'eau, à prendre par cuillerée toutes les trois ou quatre heures. Cette formule pourra faire crier à l'homœopathie *pure*, mais nous ne nous effrayons pas de si peu, et sans vouloir en aucune façon renouveler la sotte et vieille querelle des *purs* et des *impurs*, nous maintenons, avec l'autorité de l'expérience, que l'aconit 12e en globules et en solution doit seul être recommandé parce que dans ces proportions le remède est assez fort pour combattre efficacement le mal, sans nuire jamais aux malades.

Encore un mot en faveur des enfants.

Celui-ci est agité, surtout la nuit; il veut être tantôt assis, tantôt couché; on ne parvient à le calmer un peu qu'en le promenant dans ses bras et en jouant avec lui : — *Aconit*, même solution, par cuillerées à café.

Celui-là exprime ses souffrances par des

cris ou une agitation dont aucune cause appréciable ne peut rendre compte : — *Aconit.*

Chez un autre l'irritation du système nerveux et des vaisseaux sanguins s'annonce par des spasmes, des convulsions, la distorsion des yeux : — *Aconit.*

Et la seule raison de l'action bienfaisante de l'aconit dans toutes ces maladies, c'est que l'aconit a la puissance de produire à l'état sain des effets semblables à ceux que toutes ces maladies engendrent dans l'organisme.

2° *Fièvre inflammatoire.*

Ici, plus de tergiversations possibles sur la question de savoir s'il convient ou non d'agir immédiatement, au début de la maladie.

La fièvre inflammatoire ne se voile guère du masque de l'innocuité ; elle s'annonce par un froid assez intense, bientôt suivi d'une chaleur vive au toucher ; par une forte coloration de la face et des yeux, par un pouls fréquent, plein et dur, ensemble de symptômes qui ne peut guère tromper des yeux tant soit peu exercés.

L'enfance, l'âge adulte, une constitution forte et robuste, y prédisposent singulièrement.

L'aconit répond à l'ensemble des symptômes et des causes prédisposantes.

Aussi, d'une voix unanime, l'aconit est préférable ici à tout autre médicament. Nul ne saurait être plus héroïque, parce que nul n'est mieux indiqué par la loi qui régit la thérapeutique.

Le caractéristique de la fièvre inflammatoire est l'activité artérielle exagérée ; c'est aussi cette exagération de l'activité artérielle qui est le génie de l'aconit.

Il convient d'insister sur l'emploi de ce médicament tant que le tableau des symptômes du malade se rapproche de celui-ci :

Coloration vive, surtout de la face et des yeux ; peau sèche et chaude ; pouls fréquent, plein et dur ; pesanteur de tête, soif vive, agitation, inquiétudes, mauvaise humeur, surexcitation de tous les sens.

Dès que la sueur arrive, que la chaleur diminue, que le pouls perd de sa dureté, l'action de l'aconit nous paraît épuisée, et si l'on ne veut pas perdre de temps, besoin est de recourir à un autre médicament qui recouvre mieux le reste des symptômes.

Notre école a horreur des généralités, aussi nous ne dirons pas que dans une fièvre inflammatoire, chez un sujet fort, vigoureux, bien nourri, adulte ou adolescent, on doive s'en tenir à la solution de quelques globules d'aconit 12e dilution. On peut et on doit proportionner la dose du médicament à la force du sujet et à l'intensité de la maladie. Nous nous sommes tenu précédemment dans une sage réserve parce que la nature du mal le voulait ainsi, mais, quand la gravité le commande et que le sujet le permet, nous ne condamnons pas une goutte 6e dilution dans 8 cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les trois ou quatre heures. — Dans tous les cas, il nous paraît contraire à l'expérience de descendre au-dessous de la 6e dilution.

Une petite citation de l'un de nos maîtres déjà vieux qui légitime notre opinion sur l'efficacité de l'aconit et sur la nécessité de recourir à son emploi dès que le choix du médicament est possible :

« La sphère d'action la plus essentielle de l'aconit est l'irritation du système sanguin...

« L'aconit est un véritable remède universel, le meilleur de tous les antiphlogistiques,

à côté duquel ne sauraient être mises les sangsues, les saignées, les ventouses sanglantes de l'ancienne école, car il guérit sans déperdition de sucs et avec bien plus de promptitude que ces moyens épuisants, qui portent une si profonde atteinte à l'organisme, à la vie entière...

« Appelé au début de la maladie, il (le médecin) doit apaiser l'orage avant que l'affection dont la fièvre n'est qu'un reflet ait acquis son plein et entier développement. » (Hartmann, *Thérap. hom. des maladies aiguës et chroniques*, t. I, pag. 105.)

Dr A. Chargé.

(*A continuer.*)

VARIÉTÉS.

—

REMERCIEMENTS.

Nous avons regretté avec raison que divers journaux de Paris et de la province se fussent faits, quoique involontairement, les échos de la singulière nouvelle que le *Courrier médical* et l'*Union médicale* avaient lancée sur le sort réservé en Russie aux homœopathes et à l'homœopathie.

La *Patrie*, la *Gazette de France*, la *Presse*, le *Journal d'Indre-et-Loire*, le *Messager du Midi*, le *Phare du Littoral*, etc., etc., sont venus successivement renier une complicité qui n'était pas de leur choix, et de très-bonne grâce ils se sont prêtés à détruire la fâcheuse impression que la calomnie pouvait avoir laissée après elle.

De la calomnie donc, il ne reste plus rien; en rire, c'est assez.

Et comme l'esprit ne gâte jamais rien, nous citons volontiers du *Messager du Midi* les lignes suivantes :

« Il faut compter singulièrement sur l'ignorance où l'on tient ses lecteurs relativement à l'état de l'école homœopathique dans toute l'Europe, pour oser leur servir un si monstrueux canard, vinaigré et poivré selon la formule.

« Et voilà comment certains journaux de médecine écrivent l'histoire ! Ils traitent la vérité par la méthode *antipathique* ou des contraires. »

A. C.

*
* *

ASPHYXIE PAR LE POUSSIER DE CHARBON ALLUMÉ.

Un jeune homme de vingt ans, nommé Louis Aprin, originaire de Lyon, préparateur de chimie à l'école Albert-le-Grand, à Arcueil, s'était couché le soir après avoir imprudemment fermé la clef de son poêle, dont il croyait le combustible consumé. Mais il restait encore dans ce poêle du poussier de charbon allumé, et ce poussier a produit assez de gaz carbonique pour asphyxier le jeune savant, qui a dû passer sans transition du sommeil à la mort.

*
* *

LE CAFÉ CONTRE-POISON DU TABAC.

Il est un moyen bien simple de neutraliser l'effet du tabac, l'espèce d'engourdissement qu'il procure lorsqu'on en abuse, le malaise qu'il cause aux débutants maladroits : il suffit de boire une tasse de café noir. Le tannin, que le café renferme en quantité fort appréciable, est le contre-poison de la nicotine.

Les directeurs de l'expertise, forcés de fumer outre mesure, lorsqu'ils ont le sens du goût émoussé par le nombre de cigares qu'ils ont dégustés, prennent du café et retrouvent immédiatement une sûreté d'appréciation qui leur permet de continuer leur travail. En cela, les Turcs sont nos maîtres : ils ont trouvé du premier coup, et à leur insu, le moyen de fumer toujours avec plaisir et sans fatigue ; après chaque pipe, une tasse de café, dont le marc sert plus tard à nettoyer le tuyau de leurs tchibouks.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

ESQUISSE
D'UN PLUS LONG TRAVAIL
SUR LES
MÉDICAMENTS
A PROPRIETES VARIABLES
ET A PROPRIÉTÉS PERMANENTES
OU
ISO ET MÉTADYNAMIQUES

PAR
LE Dr ALP. BECK.

(Suite) (1).

CAUSTICUM.

Bien des corps qui n'ont joué longtemps qu'un rôle modeste ont été appelés au premier rang dans la thérapeutique, depuis qu'une étude attentive a mis au jour les nombreuses propriétés qu'ils possèdent, qu'une préparation plus parfaite leur a permis de révéler. Dans ce nombre se trouve l'oxyde de *Calcium*, remarquable entre tous par son activité contre les déviations de la force vitale qui ont pour siége la trame organique, que l'hérédité transmet et qui portent leurs atteintes jusque sur les attributs les plus élevés de l'homme. Les maladies auxquelles il est homœopathique occupent une sphère immense et s'étendent depuis les plus imperceptibles perversions organiques jusqu'aux désordres qui ont pour siége le système osseux, les glandes, l'encéphale : polysarcie et atrophie, scrofules internes et externes, polypes, végétations verruqueuses, kystes, phthisie tuberculeuse, anémie, chlorose, ramollissement des os, monomanies, convulsions, goutte, etc. C'est à ces propriétés aussi nombreuses que variées que ce corps doit d'être un des plus fréquemment en rapport avec les maladies de l'enfance et de la jeunesse. Agent de régénération de l'espèce, il détruit, dès la conception même et les premières années de la vie, les prédispositions morbides de sa sphère.

L'oxyde de calcium, si généralement répandu dans la nature, entre dans notre composition organique en qualité d'élément indispensable ; nous ne cessons d'en absorber avec les éléments et les boissons, mais une grande partie n'est pas assimilée en tant que superflue. Son abondance devient même une

(1) *Bibl. hom.*, p. 367.

cause fréquente de maladies endémiques, aperçue par l'ancienne médecine, mais non démontrée faute d'une méthode qui lui permît de constater scientifiquement cette hypothèse. Cette question me paraît entièrement résolue par les pathogénésies de *Calcarea carb.* et de *Causticum,* confirmées et étendues par l'application et l'induction cliniques. Aujourd'hui est clairement défini le rôle que joue le carbonate de chaux dans la production de deux affections jumelles, à savoir : le goître et le crétinisme.

L'ancienne médecine, par des voies mi-partie empiriques et chimiques, était déjà arrivée à des applications utiles de cet agent dans le rachitisme, les suppurations internes, la tuberculisation, la diarrhée chronique des enfants, le pyrosis (*Aqua calcis, Oculi cancr., Calcar. nitr. Calcar. hypophos.*, etc.) ; mais il était réservé à l'homœopathie de préciser expérimentalement la vaste sphère et la nature de l'action de cet énorme médicament. Moins actif en général lorsque les molécules sont encore condensées, la division, le frottement, les secousses excitent la manifestation de ses propriétés, qui paraissent se multiplier avec les procédés indiqués par Hahnemann, et être représentées par *Causticum, Calcarea carbon.* et *Calcar. acet.* Les deux sels sont des modifications en plus ou en moins de l'action du radical *Causticum*, leurs acides étant trop faibles pour pervertir la nature fondamentale de ses propriétés. Mais dans les autres sels de chaux ses propriétés déclinent et s'effacent; en d'autres termes, le type si remarquable du *Causticum* s'efface assez promptement dans les combinaisons ternaires à acides forts. Dans les sels haloïdes, il se conserve en majeure partie.

Calcarea carbonica a une très-grande analogie avec *Causticum*, relativement aux symptômes abdominaux : météorisme, selles décolorées, selles enduites de mucus, sanguinolentes ou avec ascarides, prurit extrême de l'anus ; mais dans *Calcar. carbon.* l'action s'étend jusqu'à produire la lienterie et la fétidité des selles, symptômes qui manquent à *Causticum*, doué par contre d'une telle activité sur la couche musculaire intestinale, que le volume des matières expulsées devient extrêmement grêle. Ce dernier symptôme, commun à *Sulfur*, disparaît dans *Hepar sulf. calcar.*

Causticum et *Calcarea carbon.* ont une action analogue sur le *detrusor urinæ* et sur le sphincter de la vessie, sur la membrane muqueuse vésicale, sur les reins ; mais *Calcarea carb.* a de plus la fétidité de l'urine, caractère semblable à celui déjà noté plus haut. Elle excite plus violemment que *Causticum* l'appétit vénérien et l'excrétion séminale, tandis que ce dernier a une action si spéciale et si profonde sur les organes génitaux, que l'homœopathie a trouvé en lui un des remèdes du chancre gangréneux (symptôme 762). Cette propriété si remarquable manque absolument aux sels de chaux, comme à tous les composés dont elle fait partie. *Causticum* retarde les règles, mais elles sont plus abondantes et même avec des caillots ; *Calcarea carb.* les hâte et les rend aussi plus abondantes, en excitant même des métrorrhagies. Tous deux ont des symptômes de forte congestion utérine, mais d'une nature différente, à en juger par leurs effets opposés sur le flux menstruel. *Calc. carb.* produit un fort gonflement des glandes mammaires et agit vivement sur la sécrétion du lait dans ses deux extrêmes d'excès et d'agalactie, tandis que dans *Causticum* l'action est plus cutanée et va tout au plus jusqu'à pro-

duire une certaine diminution de la sécrétion. Dans plusieurs cas identiques d'hypertrophie des mamelles, j'ai vu agir *Calcar. carb.* après l'insuccès complet de *Causticum.*

Sur la peau, *Calcar. carb.* produit des effets qui se rapportent à ceux de *Causticum,* seulement plus étendus et plus variés, depuis l'intertrigo jusqu'à l'ulcération ; depuis le prurit simple ou brûlant jusqu'à la desquammation ; depuis les taches lenticulaires jusqu'aux éruptions urticaires, herpétiques, furonculeuses. Tous deux manifestent des symptômes sycosiques et engendrent la dilatation des veines; mais *Calcarea carb.* étend son action jusqu'à la production de tumeurs enkystées, tandis qu'elle est privée d'homœopathicité avec les pustules varioliques, auxquelles M. le docteur Teste nous a appris à opposer avec tant de succès l'action de *Causticum,* dans des cas bien déterminés.

Causticum et *Calcarea carb.* ont des douleurs nocturnes tractives dans les bras, mais le caractère névralgique de ces douleurs n'appartient qu'à *Causticum,* chez lequel il est extrêmement prononcé. Le tremblement, l'enflure, la torpeur, l'engourdissement, l'inertie des mains, se rencontrent chez les deux; mais *Calcar. carb.* a en plus un état crampoïde très-caractéristique ainsi que la déformation de tous les doigts, tandis que dans *Causticum* nous trouvons le raccourcissement et l'induration des tendons. Aux membres inférieurs, les symptômes de ces deux médicaments se montrent très-analogues avec ceux des bras.

Étiologiquement, *Calcarea carb.* continue de refléter l'action de son radical dans les diathèses auxquelles il est homœopathique, le rhythme de ses affections, l'influence que possèdent sur ses effets la température, la lumière, le temps, l'humidité, le repos, le mouvement, la position, les aliments, les boissons, etc., soit comme causes d'exacerbation, soit comme circonstances d'amélioration. Cependant, ici encore, les dissemblances sont nombreuses et caractéristiques.

SODIUM.

Le *Sodium* n'a pas été expérimenté, mais nous possédons un ensemble de bonnes recherches sur quelques corps dont il fait partie, lesquels, par certaines propriétés fixes qu'ils présentent en commun, sans qu'on puisse les attribuer aux autres constituants, amènent à conclure qu'elles doivent remonter jusqu'au radical *Sodium.* Ainsi la production des verrues, le raccourcissement des tendons, l'extrême faiblesse musculaire poussée jusqu'à la paralysie, les sueurs provoquées par le moindre mouvement, l'état moral, la somnolence diurne suivie d'insomnie nocturne, la face jaunâtre, la faim canine, sont propres à *Natrum carbon.* et à *Natrum muriaticum.*

Le *Sodium* appartient à cette catégorie de corps chez lesquels nous voyons chanceler le type radical, pas assez pour que quelques grandes propriétés ne rappellent encore la nature de son action, mais beaucoup trop cependant pour que, dans un but thérapeutique, des différences tranchées ne soient faciles à constater et n'empêchent toute confusion ou substitution. Les deux sels ci-dessus désignés produisent, par exemple, des ulcérations sur la membrane muqueuse, mais en des lieux différents. *Natrum muriat.* excite des symptômes d'uréthrite, lesquels manquent à *Natrum carb.*, malgré son action intense sur les organes urinaires. Le fourmillement engourdissant à la langue, la

salive sanguinolente, la carie des dents, le spasme de la gorge, l'ulcération gingivale et pharyngienne, l'émission involontaire de l'urine, la périodicité fébrile quotidienne ou tierce, avec prédominance du stade de froid, etc., appartiennent spécialement à *Natrum muriat.*, tandis que *Natrum carb.* possède en propre l'ulcération de la cornée et du talon, la sécrétion nasale et bronchiale de mucus verdâtre, les crevasses entre les orteils, etc.

L'étiologie de ces deux sels présente aussi de grandes différences, très-importantes au point de vue de l'appropriation des médicaments, depuis que l'homœopathie nous a révélé la nécessité d'individualiser chaque affection et de tenir compte des causes qui excitent, modifient ou font disparaître les symptômes morbides. *Natrum muriat.* offre des effets sur lesquels la nuit, la période matutinale, le coucher, le mouvement, les efforts corporels, agissent en les excitant ou en les aggravant, tandis que la station assise les soulage. *Natrum carbon.* trouve au contraire dans cette position la cause de la manifestation de symptômes que le mouvement, la pression, le frottement, dissipent.

Natrum sulfuricum n'a presque plus rien du type, et dans *Aurum natro-muriaticum* rien ne fait plus soupçonner la présence du *Sodium.*

FER.

Les ferrugineux doivent à la spécialité mal délimitée et mal définie qu'on leur a prêtée leur emploi si fréquent; souvent aussi la chimie a empiété sur le domaine médical, soit pour désigner les meilleures combinaisons du métal, soit pour en fixer *a priori* les indications. Malgré tout, deux vérités se dégagent de l'état actuel de la science thérapeutique, à savoir : que le fer métallique ou ses sels, de composition peu stable, sont les plus aptes à l'action médicamenteuse, et que celle-ci n'est pas chimique, mais bien vitale. Et si l'on voulait chercher dans une action locale la cause de la puissance des ferrugineux contre le groupe d'affections dont on a fait à tort le spécifique, c'est plutôt par ses effets sur les voies digestives que l'on pourrait s'en rendre compte, si dans une maladie aussi primitivement générale il n'était pas plus logique de conclure à une action générale aussi, c'est-à-dire purement dynamique, sur la force vitale.

Cependant quelques préparations ferrugineuses semblent agir dans certains cas d'une manière locale ou chimique ; mais encore en ceci il ne faut voir qu'une action purement dynamique, comme il est facile de s'en assurer par les symptômes : 11, 28, 42, 43, 143, 157, 182, 183, 184, 185, 225, etc. (1), produits par le fer administré intérieurement. Comment pourrait-on opposer le sesqui-chlorure de fer à des hémorrhagies internes, qu'il arrête souvent sans être appliqué *loco dolenti*, quoique son astringence ferme à sa pénétration les voies d'absorption? Ou bien comment ne pas redouter, s'il est absorbé, ses effets chimiques sur les capillaires internes, d'où résulterait la coagulation du sang, et par conséquent une asphyxie siégeant dans tout l'organisme? Car il n'est pas besoin d'ajouter que l'on ne saurait limiter son action précisément aux points malades, et qu'il devrait dès lors produire des caillots dans toutes les parties du corps où le transporterait la circulation. Enfin, si cette action est chimique, comment

(1) *Mat méd.* de Hahnemann.

comprendre qu'il conserve sa faculté hémostatique lorsque la quantité administrée est des milliards de fois insuffisante pour coaguler chimiquement assez de fibrine, ainsi que cela a lieu entre les mains des homœopathes?

Quelques-uns des importants caractères de l'action dynamique du fer : excitation du cœur et du système artériel, congestions, hémorrhagies, anémie, chlorose, aménorrhée, névralgies, mucosités visqueuses et sanguinolentes dans les bronches, œdème des extrémités inférieures, persistent dans le fer faisant partie d'un sel, comme on peut le voir dans la pathogénésie commune à *Ferrum metal.* et *Ferrum acet.* Plusieurs d'entre elles se remarquent encore dans la courte pathogénésie de *Ferrum muriat.* Les oxydes de fer ne s'éloignent pas notablement du type, non plus que les carbonates. *Ferrum magnet.* nous offre de très-remarquables symptômes qui lui sont propres, outre ceux du fer en général. *Ferrum pom., citric., tart., valerian., cyanat.*, conservent l'action caractéristique du fer sur la composition du sang, mais ses sels sont déjà loin de représenter l'ensemble du type.

Ferrum iodat. se rapproche davantage de l'iode que du fer, car les caractéristiques de celui-ci ou manquent ou sont bien amoindries dans ce sel quand il ne subit pas de décomposition dans les voies digestives. Il y a donc une erreur pharmacodynamique de la part des allopathes, qui lui attribuent *a priori* une action qui serait la résultante de celle de ses deux radicaux non modifiés par leur combinaison. Il n'offre du fer que des effets très-réduits, de l'iode qu'une action grande encore, mais bien restreinte en comparaison de celle du métalloïde à l'état de pureté. Sans doute que les émanations iodées qui s'échappent par l'œsophage et l'anus, et le goût d'iode que sentent souvent les malades, peuvent faire présumer que tout ou une partie de ce sel se décompose en ses éléments, libres alors d'agir chacun dans sa sphère. Mais alors pourquoi ne pas les alterner simplement à des intervalles convenables, plutôt que d'altérer ces beaux types si riches en indications? Ils pourraient ainsi entr'aider leur action comme compléments réciproques, au lieu de réagir l'un sur l'autre et d'entraver leur activité, comme c'est le cas dans leurs combinaisons (1).

(*A continuer.*)

MÉDECINE CLINIQUE.

—

Fièvre inflammatoire.

(Tout médecin a eu à traiter des fièvres inflammatoires; ces affections se rencontrent très-fréquemment dans la pratique, aussi n'aurions-nous pas eu beaucoup de peine à trouver, soit dans nos souvenirs, soit dans les notes que nous amassons depuis trente ans, des cas de fièvre inflammatoire dans lesquels la thérapeutique hahnemannienne a triomphé rapidement de la maladie.

Mais nous aimons peu à parler de ce que nous avons fait; nous nous appliquons davantage à fixer ce que nous avons appris pour épargner à d'autres la peine que nous nous sommes donnée.

Nous préférons publier les faits pratiques de nos amis.

Et si, comme aujourd'hui, nous reproduisons des observations consignées déjà depuis longtemps dans nos annales, ce n'est

(1) Possart, *Homœop.* Arz: Tellhere, Nordhausen, 1858.

pas disette de notre part ; non, c'est pour satisfaire à notre ambition légitime d'honorer la mémoire de nos amis et pour prouver que l'école hahnemannienne est une ; que ce que nous disons être la vérité avait été reconnu tel il y a trente ans, et que l'enseignement et les exemples de nos prédécesseurs méritent d'autant mieux d'être suivis qu'ils ont reçu la consécration du temps.)

Fièvre inflammatoire avortée par Aconit.

« M. G..., 34 ans, fort, gros, coloré, athlétique, sujet aux angines et aux congestions vers la tête, accidents que j'avais toujours combattus par de larges dégorgements sanguins, me fait appeler vers le soir du 6 avril 1832 et réclame avec instance une saignée sans laquelle, me dit-il, il court le risque d'étouffer pendant la nuit. Son état était le suivant : Face tuméfiée, rouge ; sourcils contractés, yeux brillants, injectés ; céphalalgie intense, gonflement du cou, pulsation des carotides ; douleur lancinante dans la gorge, augmentant quand il avale sa salive ; respiration pénible, battements du cœur larges, vifs ; pouls plein, dur, vibrant, fréquent ; peau chaude, prostration musculaire ; moral abattu, effrayé ; du reste, rien de plus caractérisé. Je lui administrai immédiatement 2 globules d'aconit, 30e dilution, et lui ordonnai l'eau sucrée pour unique boisson.

« Le lendemain, de très-bonne heure, je me rendis chez lui, incertain du résultat de ma médication et muni, à tout événement, d'une lancette. Je trouvai mon malade habillé et se disposant à déjeuner avec appétit avant de partir pour la campagne. Sa figure était pâle, exprimant un calme profond ; son pouls large, lent et souple. Il assura avoir goûté un sommeil paisible, mais précédé d'une demi-heure de grande agitation, pendant laquelle il lui avait semblé, parmi d'autres sensations, qu'une main de fer (ce fut son expression) fouillait les anfractuosités de sa cervelle.

« ..... Plus l'état inflammatoire est prononcé, plus la circulation est précipitée, et plus tôt l'*aconit* manifeste son action. Cette dernière est plus prompte aussi chez les jeunes sujets. C'est au bout d'une demie, une, deux et trois heures, rarement plus tard, que les effets du médicament sont appréciables. Or, voici ce que j'observe en général alors : après une aggravation des symptômes fébriles, d'autant plus courte que la maladie est plus récente et qu'on rend presque insensible par l'exiguïté convenable de la dose, survient un mouvement d'expansion et de sédation ; le pouls s'élargit, s'amollit, se ralentit (quelquefois outre mesure) ; il s'établit de la moiteur, de la fraîcheur à la tête, du calme et de la clarté dans les idées, et une agréable propension au sommeil.

« Dans les cas les plus simples, on se réveille guéri.

« Quand on a le bonheur d'attaquer la fièvre inflammatoire à son début, on manque rarement de la faire avorter...

« J'ai recueilli plusieurs observations de ce genre ; des faits et une telle simplicité peuvent facilement être reproduits par chacun de nos confrères....

«... Rarement une fièvre inflammatoire est simple, rarement on est appelé à l'époque des prodromes, et rarement aussi l'aconit suffit à la guérison. Il faut donc étudier quelles indications restent à remplir.

« Observe-t-on des symptômes encéphaliques redoutables après *aconit*, on se trouvera bien de *Belladona*, 24e ou 30e, 2 à 3 globules.

« Les symptômes de la belladone correspondent à chaleur cutanée persistante, grande soif, forte céphalalgie, photophobie, complication d'angine, d'ophthalmie ou d'exanthème aigu.

« *Bryonia* 24e ou 30e répond au délire, à la constipation, à l'épigastralgie, aux douleurs des parois thoraciques, aux douleurs musculaires qui s'aggravent en faisant quelques mouvements ; la complication rhumatismale l'indique toujours quand on observe cette dernière circonstance. Si au contraire les douleurs naissent spontanément lorsque le malade est dans l'immobilité, et sont calmées par le mouvement du corps, *Rhus* 24e ou 30e est alors le spécifique ; *Rhus* correspond aussi au délire et à divers symptômes ataxiques.

« A-t-on affaire à de fortes congestions cérébrales à la suite d'abus de spiritueux, chez des sujets pléthoriques buveurs, il s'y joint presque toujours en ce cas des troubles abdominaux, et *nux vom.* 24e ou 30e, 2 à 3 globules, fera merveille. Ce médicament est principalement indiqué par la coloration, la vultuosité, la constipation, la tension du ventre, sa sensibilité, la rougeur de la langue, etc.

« *Pulsatilla* 18e, 24e ou 30e, 2 globules, s'applique dans le même cas que *nux vom.*, et lui est

préférable chez les femmes, les sujets sensibles, mélancoliques, ou dans le cas de certaines complications, comme rhumatisme vague, erratique, irritation des organes urinaires, aménorrhée, otite, etc.

« *Merc. solub.* 6° ou 12e, 2 globules, trouvera quelquefois place dans la fièvre inflammatoire ; son emploi peut s'alterner avec celui de *Bellad.*, quand il n'y a pas de rémission avec cette dernière ; ces deux substances offrent quelque analogie dans leurs effets pathogénétiques et sont antidotes l'une de l'autre.

«... Les exemples de fièvre inflammatoire, ou synoque, avec tendance marquée à une des formes les plus graves, telles que la typhoïde, la cérébrale, la rhumatique, etc., se sont présentés plus d'une fois dans ma pratique, et après une dose d'*aconit*, rarement deux, je n'ai souvent eu besoin, si j'étais appelé dès les premiers jours, que d'une seule dose d'une autre substance bien choisie pour rétablir l'état normal. »

Dr H. Gueyrard.

(*Bibl. hom. de Genève*, t. I, p. 420-425, 1833.)

(On ne dirait pas mieux, aujourd'hui, après trente-cinq ans d'expérience.

S'il est imposant pour le plus grand nombre de faire de l'érudition avec les *Transactions philosophiques* ou les *Éphémérides des curieux de la nature*, il est plus utile encore, pour l'honneur de notre école naissante et pour l'instruction des médecins qui se vouent à la pratique homœopathique, de se nourrir de l'expérience de ceux qui nous ont ouvert la carrière et qui ont guidé nos premiers pas.

A quoi donc servirait-il que nos habiles devanciers eussent enrichi l'art et la science du produit de leurs investigations, de leurs recherches, de leur appréciation, si le fruit de leurs pénibles travaux devait être perdu pour nous ?

La succession, riche déjà, que nous ont léguée les premiers homœopathes ne constitue pas une propriété dont nous soyons libres de faire tel usage qu'il nous plaira, comme de la rendre improductive, par exemple, par indifférence ou par oubli ; c'est un dépôt, au contraire, que nous devons faire valoir,

Nos chers confrères, tombés souvent avant l'âge, par la violence de la lutte, après avoir consacré leurs veilles au service de l'humanité, ont un droit légitime, forcé, à notre estime et à notre reconnaissance, et en nous transmettant leurs lumières, ils nous ont par cela même imposé le devoir de les faire parvenir à tous ceux auxquels ils les ont consacrées, aux médecins et aux malades.)

Dr A. Chargé.

LETTRES

D'UN ADVERSAIRE ET D'UN CLIENT DE L'HOMŒOPATHIE

RECUEILLIES

PAR

M. le Dr ROUX (de Cette)

PREMIÈRE LETTRE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Mon cher, *je l'ai jugé trop peu digne de foi.*
On dit...

que vous êtes devenu le client de l'homœopathie.

Comment ! vous esprit sage et réservé, si orthodoxe en religion, si sérieux en toute chose, vous donnez dans une telle folie !

Le progrès ! direz-vous. C'est comme la liberté, dont il suffit, selon Bossuet, de prononcer le nom pour entraîner la foule. Le progrès ! voilà le mot qui séduit les têtes frivoles à propos d'une nouveauté quelconque ; mais vous n'ignorez pas que tout ce qui est jeune n'est pas pour cela viable ; que tout ce qui est ancien n'est pas pour cela usé.

La médecine est la fille des siècles. Tant de

travaux accumulés, tant de génies successifs ont établi l'art sur une base inébranlable, et ce n'est pas un audacieux novateur qui le renversera de son piédestal.

Au trésor des observations d'Hippocrate et de ses successeurs on a joint les précieux moyens d'investigation moderne. Les Facultés et les Académies de médecine sont des foyers de lumière. D'habiles praticiens vous traitent savamment, consciencieusement : que cherchez-vous de plus?

Comme vous, je suis étranger à la profession médicale; mais j'ai suivi des cours, je hante les médecins, et je ne me crois pas tout à fait novice en ce qui concerne l'art de guérir.

Vite, mon cher, rassurez-moi sur votre santé et sur celle de votre famille, qui seraient fort exposées si j'en croyais

Le bruit assez étrange et peu digne de foi...

Salut. A.

LETTRE DEUXIÈME.

On ne vous a pas trompé, je suis traité par la méthode homœopathique.

Le mot de *progrès* ne m'éblouit pas : il y a des choses anciennes qui durent et des choses nouvelles qui passent. Peu importe qu'un objet soit vieux ou récent: est-il bon? est-il mauvais? Telle est la question. Il faut l'examiner en lui-même sans prévention aucune.

Vous êtes surpris de ce que, très-orthodoxe en religion, j'accueille des innovations en médecine. C'est bien simple. La religion étant divine, c'est-à-dire parfaite, doit rester immuable; la science étant humaine, et, par suite, laissant beaucoup à désirer, appelle toujours des changements.

Je suis devenu le client de l'homœopathie sans l'avoir étudiée, parce que j'ai toute confiance dans un de ses représentants.

Voici un aperçu biographique sur ce médecin, qui est mon ami d'enfance. Très-nerveux, très-délicat, sympathiquement affecté de toutes les souffrances de ses semblables, l'exercice de la médecine était pour lui fort pénible. Ayant un peu d'aisance et peu d'ambition, il avait renoncé à la pratique, lorsque le choléra vint le rappeler à son poste médical auprès d'une clientèle plus ou moins nécessiteuse qui le refit médecin malgré lui.

Un jour, je lui demandai ce qu'il pensait de la doctrine de Hahnemann. — « Je n'ai pas là-dessus d'avis, me répondit-il, parce que je ne m'en suis pas occupé; mais la répulsion générale qu'elle rencontre ne me prévient pas en sa faveur. »

Après une absence d'une quinzaine d'années, revenu dans ma ville natale, quelle a été ma surprise de trouver mon ami, le docteur X, pratiquant l'homœopathie! A mes questions sur la cause d'un changement si imprévu il a répondu : « J'ai appris ce que j'ignorais; j'ai observé ce que je n'avais jamais cherché à voir.

« J'ignorais qu'il y eût parmi les homœopathes des médecins d'un grand mérite; je l'ai appris. Dès lors, j'ai voulu comme eux examiner, et comme eux, à la longue, l'expérience m'a convaincu.

« Après avoir exercé pendant plusieurs années l'ancienne médecine, depuis plusieurs années j'exerce la nouvelle, et généralement je reconnais la supériorité de l'homœopathie. »

Voilà ce que m'a dit le docteur. Connaissant à fond sa parfaite bonne foi, la prudence de son caractère, la réserve de son esprit, j'ai accepté son mode de traitement.

Depuis quelque temps, une pénible infirmité l'a forcé d'abandonner la pratique : — « L'homœopathie aurait bien dû vous sauvegarder, lui dis-je. — C'est elle, au contraire, qui est la cause de l'état où je suis. » Et comme je le regardais avec étonnement : — « Oui, j'aurais dû me reposer et me soigner au début de mon affection; l'exercice de la nouvelle méthode ne me l'a pas permis. Les clients ne voulaient pas me lâcher, attendu que, bien et dûment convaincus de la supériorité de cette méthode dont j'étais le seul représentant dans notre ville, ils ne pouvaient me remplacer par un autre médecin. Victime de leur confiance exclusive, j'ai sacrifié ma santé à la position exceptionnelle que je leur avais faite par mes cures et mes avis. Ce n'est que devant l'impossibilité absolue de continuer que je me suis arrêté... trop tard!

« Privés de mes soins, un certain nombre de mes malades ont enfin appelé et fixé dans la localité un praticien homœopathe. »

Les loisirs forcés du docteur X me permettent de le mettre à contribution pour m'armer de pied en cap contre vos attaques; et aux objections puisées chez les médecins de votre connaissance je chercherai auprès de lui des réponses. Tout à vous. H.

LETTRE TROISIÈME.

Je sors de chez le docteur. Sachant que vous

ne faites pas mystère de vos sentiments, j'ai cru pouvoir lui communiquer votre lettre. A un certain passage de votre lettre, il a souri. — « Cette phrase : *D'habiles praticiens vous traitent savamment, consciencieusement,* me rappelle, a-t-il dit, les propres termes d'un médecin de l'ancienne école, le père Debreyne, lequel du fond de son cloître jugeant impartialement ses illustres confrères, s'écrie d'un ton lamentable : « *Ils vous exécutent savamment, consciencieusement...* « *et promptement* (1). » Sans prendre à la lettre cette boutade lugubre, on ne peut s'empêcher d'y voir une triste révélation sinon d'une nocuité réelle, du moins d'une insuffisance avérée. »

« Tenez, mon ami, poursuivit le docteur X, je vais vous parler comme parlent entre eux les médecins quand les portes sont bien closes et quand les malades sont bien loin. Je vais mettre à nu les infirmités de l'art de guérir, quels que soient les talents et le savoir de ses ministres.

« Par humanité, afin de relever le moral, les médecins, au lit du malade, montrent pour leurs méthodes de traitement une confiance qu'ils n'ont pas. La preuve, c'est que, le cas échéant, ils ne se médicamentent guère et s'abandonnent volontiers aux efforts spontanés de la nature.

« Le public, en général, attend de la médecine beaucoup plus qu'elle ne peut donner, et, faute de connaître l'insuffisance de l'art, accuse, le plus souvent à tort, l'incapacité de l'artiste. De là ces défiances continuelles, ces allées et venues d'un médecin à un autre et, enfin, la méconnaissance complète de quelques services réels que parfois le traitement a pu rendre.

« Ce bon public, étranger aux mystères de la profession, ignore l'ignorance des savants et la secrète indigence des princes de l'art. Ah! si, durant plusieurs années, dans les écoles et surtout dans les hôpitaux, il pouvait sonder toutes les lacunes de la thérapeutique, combien il rabattrait de ses exigences vis-à-vis des praticiens!

« En définitive, la médecine a besoin de courir après les découvertes. N'est-elle pas encore loin du but qu'elle doit poursuivre? Demandez aux malades, demandez à leurs familles, demandez aux mères éplorées dont les enfants ont si vite passé du berceau à la tombe! Voyez tant de malheureux livrés à des souffrances continuelles, tant d'autres enlevés par une mort prématurée, tout cela malgré les soins assidus d'habiles médecins, pleins de zèle, d'expérience... et de découragement! »

En parlant ainsi, le docteur se promenait à grands pas dans son cabinet, tandis que, debout devant lui, je l'écoutais d'un air stupéfait.

« Asseyons-nous, me dit-il, que je vous présente en quelques mots le bilan de la médecine ordinaire, de l'allopathie, puisqué c'est le mot usité par opposition à celui d'homœopathie.

« Au milieu des considérables progrès de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie, la thérapeutique est demeurée stationnaire, parfois même a rétrogradé. On connaît mieux les maladies, on ne sait pas mieux les guérir.

« Au commencement de ce siècle, le professeur Pinel posa le problème médical en ces termes : *Un cas morbide étant donné, trouver la place qu'il doit occuper dans un cadre nosographique.*

« Sous l'influence de ce maître, les médecins se bornaient à classer les maladies comme un naturaliste classe les objets de ses études. Si on faisait une sorte de traitement, ce n'était que par habitude, par condescendance pour les malades, et sans y attacher beaucoup d'importance.

« Ensuite est venu le règne des anato-pathologistes, qui ont posé le problème de la manière suivante : *Des symptômes et des signes physiques étant donnés, trouver la lésion interne à laquelle ils se rattachent.*

« Ici encore le traitement est accessoire. Des livres entiers sont consacrés à l'auscultation, à la plessimétrie, etc., et quelques pages à peine à la thérapeutique. Dans les cas de décès, si l'autopsie découvre les lésions prévues, on triomphe : la justesse du diagnostic est alors démontrée. Dans les cas de guérison, l'on s'applaudit moins, car on manque de la preuve nécroscopique.

« Désignant le véritable but, Pitcavin avait dit : *Une maladie étant donnée, trouver les remèdes.*

« On se moqua beaucoup d'une visée si exorbitante. Il est vrai que ce théoricien se bornait à poser la question sans chercher à la résoudre.

« Ce n'est pas faute d'humanité, c'est par découragement que les médecins ont trop souvent négligé la thérapeutique. On s'est fatigué d'errer dans les ténèbres de ce labyrinthe sans fil

(1) *Essai sur la doctrine des éléments morbides*, page 336.

conducteur, sans loi directrice. Voilà ce qui manquait. »

Ici on est venu nous interrompre, et le docteur a renvoyé à un autre jour la suite de l'entretien. Je vous fais part de sa critique peu rassurante. A bientôt. H.

LETTRE QUATRIÈME.

Votre singulier docteur, tranquillement assis dans son fauteuil... non académique, pérore à son aise devant un auditeur bénévole et confiant. Pour changer de note, il faudrait écouter les puissantes voix dont retentissent les chaires officielles. Comme dit le proverbe : *Qui n'entend qu'une cloche...* Vous savez le reste. Adieu. A.

LETTRE CINQUIÈME.

Votre billet lu, le docteur s'est écrié : « Ah! l'on se plaint de ce que vous n'entendez qu'une cloche et un son! Eh bien, je vais mettre en jeu tout le carillon allopathique, et vous croirez ouïr sonner le glas de la médecine universitaire. »

Alors, ouvrant tour à tour les livres qu'il avait préparés et marqués d'avance, le docteur a poursuivi :

« O digne représentant de l'école parisienne, illustre Bichat, dont le buste figure au musée de Versailles parmi les gloires de la France, répondez! Que pensez-vous des méthodes usitées dans le traitement des maladies?

« Écoutons :

« — C'est un ensemble informe d'idées in-
« exactes, d'observations souvent puériles, de
« moyens illusoires, de formules aussi bizarre-
« ment conçues que fastidieusement assem-
« blées (1). »

« Et vous, célèbre Alibert, quelle est votre opinion?

« Écoutons bien :

« — La thérapeutique est peuplée d'erreurs.
« La langue y est aussi défectueuse que la pen-
« sée. Tout y est à refondre, les principes et
« la matière (2). »

« Et vous, médecin philosophe, Frédéric Bérard, de Montpellier, quel est votre sentiment?

« Prêtons l'oreille :

« — En médecine, aucune partie n'est achevée.
« Les vérités le mieux affermies semblent être
« ou sont réellement menacées par les vérités
« nouvelles. Chaque nouvelle pierre qu'on
« ajoute ébranle l'édifice (3). »

« Et vous, professeur Chomel, si haut placé dans l'estime publique, dites votre pensée!

« Attention :

« — Les ténèbres enveloppent encore la branche
« la plus importante de la médecine, la théra-
« peutique (4). »

« Et vous, méthodique professeur Bouchardat? répondez.

« Écoutons en silence :

« — La thérapeutique n'est pas faite. Elle est,
« pour ainsi dire, toute à édifier (5). »

« Et vous, brillant professeur Malgaigne?

« Ne perdons pas un mot :

« — Absence complète de doctrines scienti-
« fiques, absence de principes dans l'applica-
« tion de l'art, voilà l'état de la médecine (6). »

« Et vous, savant professeur Cayol?

« Redoublons d'attention :

« — Le médecin que des titres honorifiques ou
« des fonctions importantes recommandent et
« désignent en quelque sorte à la confiance pu-
« blique n'en sait pas plus aujourd'hui sur le
« traitement des fièvres que l'élève encore as-
« sis sur les bancs de l'amphithéâtre. C'est que
« là où il n'y a point de doctrine il n'y a plus
« ni maîtres ni élèves (7). »

« Et vous, laborieux professeur Louis, parlez
« sans réticence.

« — J'avoue que depuis vingt ans j'ai, dans les
« hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des
« méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le
« cas de remarquer que la plupart de ces mé-
« thodes offrent des résultats déplorables, et je
« leur dois la perte de personnes bien chè-
« res (8). »

« Et vous, enfin, professeur Magendie, dites le dernier mot.

« — C'est surtout dans les services d'hôpitaux,
« où la médecine est la plus active, que la mor-
« talité est la plus considérable (9). »

« Voilà le bouquet. Après l'avoir planté sur l'édifice vermoulu de l'ancienne médecine, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle. »

(1) *Anatomie générale*. Introduction.

(2) *Nouveaux Éléments de thérapeutique*. Prolégomènes.

(3) *Esprit des doctrines médicales de Montpellier*, page 93.

(4) *Pathologie générale*, page 149.

(5) *Manuel de matière médicale*, page 9.

(6) *Bulletin de l'Académie de médecine*, janvier 1856.

(7) *De la fièvre typhoïde*. Introduction.

(8) *Académie de médecine*, novembre 1835.

(9) *Discours d'ouverture*, février 1846.

« Eh bien, ajouta le docteur, que vous en semble? »

Depuis un moment j'avais le frisson. « Tâtez-moi le pouls, lui dis-je. D'après ce que j'entends, quel malheur de tomber malade, si vous n'étiez pas là! — Bah! me répondit-il, vous vous portez mieux que la vieille médecine.

« Je ne vous ai cité que des professeurs, sans parler des feuilles médicales; pareilles confessions y abondent. Je me borne à quelques-unes :

« Il n'y plus en médecine, et depuis long-« temps, ni principe, ni foi, ni loi (1). »

« Autre journal : « Où est notre doctrine? où « est notre école? où est notre médecine en un « mot, pour juger quoi que ce soit qu'on ap-« pellerait médecine (2)? »

« Après un important débat à l'Académie, cette dernière feuille ajoutait : « Il ne restera de cette « discussion qu'une négation de la médecine. « Comment, dès lors, conserver le nom d'école « médicale à ce quelque chose, à ce personnel « de l'Académie et de la Faculté? (3) »

« Pauvre médecine officielle du dix-neuvième « siècle! » s'écrie, à juste titre, le père Debreyne, juge consciencieux de toutes ces misères.

« Voulez-vous aborder les détails? Voici comment le vénérable professeur Fodéré décrit l'état de la médecine au commencement de ce siècle, et la situation ne s'est pas améliorée :

« J'ai été élevé, dit-il, dans une secte médi-« cale où l'on versait des flots de sang dans « toutes les maladies et où l'on n'épargnait pas « les purgatifs. Ensuite, pendant quinze ans, « l'on fut hérétique en médecine si l'on n'em-« ployait pas indifféremment dans toutes les « maladies le quinquina, le vin, le camphre, « l'éther, le musc, la serpentaire et autres exci-« tants plus ou moins énergiques. J'ai vu de « grandes épidémies durant le règne de l'une « et de l'autre de ces méthodes exclusives, et « j'ai vu les hommes moissonnés comme dans « une grande bataille. Entre ces extrêmes na-« quit la méthode expectante, où le médecin « n'avait presque à rester que comme specta-« teur; mais il était spectateur du mal comme « du bien, et autant valait-il qu'on n'instituât « pas la médecine. D'extrême en extrême, je « me trouve où j'en étais il y a trente-deux ans, « mais avec un sentiment pénible résultant du « choc de tous les systèmes, qui me feraient re-« noncer à l'étude de la médecine si j'étais en-« core élève.

« Je suppose qu'un jeune médecin, sortant « des bancs, ait une fièvre grave à traiter. Il « ouvre ses livres : les uns prétendent qu'il « faut la guérir par des aspersions d'eau froide; « les autres, par des vomitifs et des laxatifs; « celui-ci, par du quinquina, du camphre, du « musc; celui-là, par des saignées et surtout par « des sangsues appliquées à l'épigastre, dont « on ne saurait assez renouveler l'application.

« Dans quel cas, s'il consultait même les « professeurs de l'école où il a reçu son « titre, obtiendrait-il un avis uniforme? S'a-« git-il des névroses? Ici il a appris que c'est « un effet de la faiblesse des hommes de notre « temps, et qu'il faut des toniques; là on lui « dira qu'elles sont l'effet d'une inflammation « chronique et qu'il faut des adoucissants et « des saignées (4). »

« Tout à coup, reculant devant l'abîme ouvert sous ses pas, ce professeur s'accroche à une affirmation qu'il ne cherche pas à prouver. « Cependant, dit-il, il est une médecine, et une « médecine toujours salutaire. » Mais il oublie de nous révéler où perche cet oiseau rare. Ce n'est point assurément dans les chaires officielles, puisque les *professeurs n'ont jamais d'avis uniforme* et varient entre eux du blanc au noir, tout en traitant d'hérétiques les médecins qui n'admettent pas leur singulière orthodoxie.

« Oui, au moment où Fodéré parlait d'*une médecine salutaire*, sans savoir où elle se cachait, les principes de cette médecine existaient sous la plume et dans la pratique du réformateur allemand, dont le réformateur français ignorait l'existence.

« Au milieu de notre siècle, voyons où en est la médecine universitaire. Un journal de médecine de Montpellier, rédigé par des professeurs, sous la présidence du doyen, M. Bérard, et du chef de l'école, M. Lordat, ce qui donne à cette feuille une importance quasi officielle, dénonce l'anarchie médicale en ces termes : « M. Bouil-« laud saigne les malades à blanc; M. Laroque « les évacue à outrance par le haut et par le « bas; M. Piédagnel les inonde d'eau chaude; « M. Steinbrenner les abreuve d'eau froide; « M. Magendie les gorge de punch; M. Serre, « de mercure; M. Petit, de quinquina; M. A. « Barthez, d'alun; d'autres, de lait d'ânesse;

(1) *France médicale et pharmaceutique*, 1856.
(2) *Revue médicale*, 1856, décembre.
(3) *Idem*, 1859, janvier, page 6.

(4) *Dict. des Sciences méd.*, t. XLIV, p. 48.

« d'autres, d'alcool; d'autres ne font rien du « tout. Et l'école casse-cou prodigue à pleines « mains les poisons les plus énergiques, ou fait « subir aux malheureux patients les mutila- « tions les plus effrayantes sous prétexte d'opé- « rations chirurgicales (1). »

« Aussi le professeur Trousseau veut faire table rase : « Dans les hôpitaux de Vienne, « dit-il, les maladies aiguës, laissées à elles- « mêmes, sont bien plus protégées dans leur « marche que traitées positivement. Il est pro- « bable que nous serons bientôt mis nous- « mêmes sur la voie de ces salutaires audaces. « Est-il un second moyen de sortir du chaos « thérapeutique où nous sommes plongés (2)? »

« Non moins désabusée, l'Académie de médecine a pu sans étonnement écouter la lecture d'une lettre d'un médecin de l'Hôtel-Dieu, le docteur Piédagnel, déclarant que, dans la fièvre typhoïde, le meilleur traitement est l'absence de tout traitement (3).

« Ce corps savant a mis au concours la question suivante :

« Déterminer, en s'appuyant sur des obser- « vations cliniques :

« 1° Quelle est la marche naturelle des di- « verses espèces de pneumonies, considérées « dans les différentes conditions physiologi- « ques; 2° quelle est la valeur respective de « l'expectation dans le traitement de ces ma- « ladies (4). »

« Un tel programme est plus désolant que les tristes aveux déjà cités; car il ne s'agit pas ici de simples paroles, mais d'un acte solennel ayant pour objet de conseiller, dans des maladies graves, une inaction qui serait coupable si la médecine possédait une véritable méthode curative.

« Devant des malades accablés par l'oppression, par la douleur, par la toux, par le danger croissant, ne rien faire, c'est confesser qu'on n'a rien de bon à faire. Une pareille abstention serait le comble de la barbarie, si ce n'était un aveu d'impuissance.

« Également convaincus de l'inefficacité de l'art, les docteurs Sandras et Legendre, médecins des hôpitaux de Paris, ont abandonné aux efforts de la nature la fluxion de poitrine dont chacun d'eux était atteint, et sont demeurés témoins inactifs des progrès de cette maladie, à laquelle ils ont succombé.

« Le programme de l'Académie, dans sa naïveté ou son cynisme, comme on voudra, mettant à nu ce qu'on voudrait cacher, la pudeur médicale s'est révoltée et a jeté sur cette question indécente le voile du silence et de l'oubli.

« La question posée en cette circonstance pourrait l'être au sujet d'une foule d'affections; et alors que devient la médecine?

« Votre correspondant, ajouta le docteur X., représente les Facultés et les Académies comme des foyers de lumière. Oui, les médecins sont très-savants : anthropologie, physique, chimie, botanique, rien n'échappe à leur sagacité. Un seul talent leur manque : celui de guérir.

« Ils sont plus habiles à faire des autopsies qu'à faire des cures.

« Tenez, je m'échauffe; j'ai besoin de prendre l'air. Pendant que je vais respirer dans le jardin, mettez-vous à mon bureau et transcrivez pour votre ami les citations marquées dans ces livres. »

J'ai pris des notes et je vous les adresse avec les commentaires du docteur.

« Je serais fâché, dit-il en rentrant, de manquer d'égards pour les hommes éminents dont j'ai cité les paroles. Telle n'est point mon intention. Je me suis borné à leur demander : « Que pensez-vous de votre médecine? » Vous avez vu la réponse.

« Je tiens compte des services rendus par l'école officielle; mais devant l'indifférence dédaigneuse qu'elle affecte pour des progrès nécessaires, je n'ai pu m'empêcher de signaler tout haut les lamentables aveux de ses coryphées. »

Là-dessus, j'ai pris congé du docteur. Et vous, mon ami, tâchez de vous bien porter : par la médecine qui règne, c'est prudent.

H.

(*La suite de ces Lettres prochainement.*)

CAUSERIE CLINIQUE.

Mon cher confrère,

Je vous ai promis une causerie médicale tous les quinze jours, je ferai tout mon possible pour vous tenir parole.

(1) *Montpellier médical*, 1859, p. 34.

(2) *Traité de thérapeutique*. Introduction, page LXXXIII.

(3) Séance du 31 octobre 1835.

(4) *Bulletin de l'Académie de médecine*, 1861, page 161.

Vivant dans la solitude depuis sept ans, forcé que j'ai été de le faire pour une affreuse affection cancéreuse du visage, j'ai pu, quand les douleurs m'ont laissé un peu de répit, réfléchir sur ma vie médicale, qui n'a pas été tout à fait sans utilité et sans succès, et me convaincre que les cures les plus brillantes et les plus durables, je les devais aux petites doses.

J'ai entendu le Dr Mure, qui a répandu l'homœopathie au Brésil, et avec quelle gloire! assurer que si l'on s'éloignait, comme on paraissait le faire, des préceptes de Hahnemann, l'*homœopathie non-seulement ne guérirait plus, mais mourrait.*

Maintenant, une des choses qui m'ont le plus frappé dans les réflexions que m'a laissées la vie d'isolement, hors du monde, c'est la cure qui eut lieu sur moi-même, en mars 1836.

Depuis un an je recevais, pour des accidents gastriques, les soins de Gueyrard l'aîné; tant qu'il s'en tint à d'uniques doses qu'il laissait agir un certain temps, ma maladie était loin de faire des progrès.

Mais, à cette époque, le Dr Ægidi, de Prusse, préconisa les doses répétées; Gueyrard crut devoir l'imiter; il me traita par des médicaments pris toutes les 24 heures; ma santé déclina alors de plus en plus et ne reprit un peu que lorsque j'abandonnai cette méthode pour me soigner moi-même, et alors je n'eus plus recours qu'au flair des médicaments. Le *Lycopode* et la *pulsatille*, pris ainsi, avaient amélioré mon état, quand, comme déjà je vous l'ai écrit, un *seul* globule de *staphysagria* 30e, flairé le 2 mars 1836, le matin, me plongea dans un profond sommeil, d'où je sortis à 3 heures de l'après-midi, trempé de sueur, mais vif, allègre, heureux de vivre, et pris d'un appétit que je n'avais pas connu depuis bien des mois.

Depuis ce jour, et sans autre médicament qu'un régime rationnel, je me rétablis complétement au bout de deux mois.

Ce fait, depuis, comme un éclair qui dissipe les ténèbres, a dominé toute ma pratique, qui a été si souvent heureuse, et m'a fait regretter, je le dis sans orgueil, d'une clientèle qui est venue me chercher jusque dans ma retraite de malade.

Monsieur et cher confrère, vous êtes dans une bonne voie, la voie du salut de l'homœopathie, et vous y persévérerez, parce que votre longue et savante pratique vous a appris, comme la mienne me l'a enseigné, que le salut est là.

Du reste les faits sont pour nous, et, quoi qu'on puisse dire, rien ne peut prévaloir contre des faits bien avérés et bien observés.

Je terminerai cette lettre par l'histoire d'une guérison de maladie morale, pour vous prouver combien notre science est puissante contre les écarts de nos deux natures : le corps et l'âme.

Un magistrat, après des revers de fortune, est pris de mélancolie profonde, avec des alternatives de manie avec fureur; il entre dans une maison de santé, d'où il sort après neuf mois dans un état d'imbécillité; il n'est plus exalté, il est vrai, mais il est faible, irrésolu; il a des perceptions et des désirs d'enfant, des antipathies que rien n'explique; il s'inquiète de tout et ne veut pas sortir « *parce qu'il n'a pas de chaussures ni d'habits.* » Je lui ai envoyé, sans le voir et d'après la cause, *ignatia* 30e, 3 globules; *rhus* 200e, 1 globule; *veratrum* 200e, 1 globule; *calcarea* 600e, à prendre de quinze en quinze jours, dans une cuillerée d'eau, d'après des

analogies que je vous expliquerai un jour. Douze semaines après, la guérison était complète : de simple substitut, le magistrat était devenu conseiller de Cour impériale.

Qu'on apprécie, sur ce seul fait, ce que nos petites doses peuvent produire. — Il y a un monde là-dessous !

Comme je vous l'ai promis (1), je vous écrirai tous les quinze jours, et je vous prouverai par les faits que, plus nous nous rapprocherons de Hahnemann, plus notre science projettera de feu — et de guérisons.

CH. DULAC.

CORRESPONDANCE.

Bourgueuil, 6 novembre 1868.

MONSIEUR LE DOCTEUR,

D'après la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous paraissiez désirer savoir comment je suis devenu partisan de l'homœopathie. Je suis tout disposé à vous mettre au courant de ce très-petit événement, et je vais le faire, mais je suis obligé d'entrer dans quelques détails.

Ce fut vers 1858 que le Dr Chauvet me parla d'homœopathie d'une manière sérieuse ; il demeurait alors à Bourgueil, je ne connaissais alors Hahnemann et son école que de nom à peine.

Je connais un certain nombre de médecins allopathes ; il existe même parmi ceux-ci, comme vous le savez, un docteur auquel je suis très-cordialement uni et par une parenté très-proche et par une amitié indestructible. Or, je voulus prendre l'avis des allopathes. Tous me dirent que non-seulement ils n'avaient ni étudié ni expérimenté l'homœopathie, mais de plus qu'ils ne voulaient pas même l'étudier ; et cependant ils la repoussaient sans pitié ni miséricorde et sans la connaître.

Pour moi, une pareille sentence était inacceptable. — Juger sans examen est à mes yeux une chose presque monstrueuse, et ma petite judiciaire ne peut pas s'accommoder d'un pareil procédé. Je ne puis pas comprendre que l'on juge et condamne qui que ce soit ou quoi que ce soit sans avoir avant tout examiné, vérifié, expérimenté ; en un mot, juger sans examen sérieux est pour moi le renversement de toute idée de droiture, c'est l'arbitraire, et l'arbitraire est le fléau de la justice.

Pourtant j'hésitai d'abord, et avant d'admettre définitivement l'homœopathie j'avais prié un docteur allopathe dans les lumières duquel j'ai grande confiance de s'en occuper un peu, lui promettant de m'en rapporter à lui et d'admettre à cet égard toutes ses idées, s'il y persistait après une expérience raisonnablement prolongée. Il me refusa net, et c'est alors que je résolus d'examiner par moi-même.

Plus tard, j'ai vu le Dr Chauvet publier plusieurs brochures dans lesquelles il énonça des propositions énormes, lesquelles ont dû révolter le corps médical allopathique. — Le célèbre Bretonneau vivait alors. — Tours possède une école de médecine préparatoire où règnent des médecins instruits, — Il existe en outre dans la capitale de la Touraine une quarantaine de médecins, parmi lesquels on compte des célébrités. — Tous sont opposés à l'homœopathie, tous en

(1) La RÉDACTION a pris acte de cette promesse avec bonheur. Elle est prête à s'effacer pour céder la place à ses collaborateurs. A. C.

parlent dans leur clientèle et en petit comité avec un suprême dédain, tous ont vu et lu les vives agressions contenues dans lesdites brochures, tous ou presque tous sont bien capables de répondre à un écrit par un écrit, ils ont l'argumentation facile, et pourtant tous ont gardé le silence, ils n'ont rien contesté de ce qu'a dit le Dr Chauvet. J'en ai conclu qu'ils n'avaient rien de sérieux à lui opposer. Cette conclusion me paraît rigoureusement vraie ; car on ne se laisse démolir sans se défendre que quand on ne se sent pas de force pour lutter.

Ces façons d'agir, pour moi inexplicables et inadmissibles, me firent douter de l'exactitude des prétentions et critiques des médecins allopathes, et je fus amené à penser que cette homœopathie qu'ils traitent si durement ne méritait pas les colères dont elle est l'objet.

Ainsi, comme vous le voyez, l'opposition radicale (pour ne rien dire de plus) des allopathes m'a amené naturellement à chercher par moi-même pour découvrir qui, à mon point de vue, aurait tort ou raison.

J'ai alors recueilli les raisons et les arguments des homœopathes, j'ai lu quelques-uns de leurs livres (1), j'ai comparé.

Tout d'abord, j'ai été frappé de la logique qui règne dans l'école d'Hahnemann, une loi (*similia similibus*) — des médicaments étudiés sur l'homme sain, lesquels, d'après cette loi, doivent guérir ce qu'ils produisent d'anormal chez l'homme bien portant, ou en bonne santé, — de là, rapport exact entre le cas morbide et le médicament qu'on doit lui opposer, *et vice versâ*. — Ceci posé, il me restait à vérifier si les faits (ce grand criterium de toute théorie) viendraient confirmer les allégations des homœopathes. — J'avais déjà quelques jalons : ainsi, — la vaccine, — ce que l'on appelle *la poussée* pour les eaux minérales ; — le soufre pour la gale ; — le quinquina, qui guérit certaines fièvres et peut les engendrer. — De plus, je suivis du coin de l'œil la clinique homœopathique du Dr Chauvet à l'hôpital de Bourgueil, dont j'étais alors l'un des administrateurs. — Enfin, j'ai essayé sur moi-même des globules sur l'indication du médecin homœopathe, j'en ai éprouvé d'excellents effets. J'ai vu des guérisons évidentes plusieurs fois répétées, et quand il n'y avait pas guérison j'ai vu des soulagements remarquables. — Tous ces bienfaits étaient produits sans secousses, sans douleurs, sans dangers pour les patients ; or, à ce point de vue, je ne pouvais m'empêcher de placer en comparaison les procédés allopathiques avec leurs effets perturbateurs toujours gênants, sinon douloureux et souvent dangereux. — Quelle différence entre ces deux indications ! — L'homœopathie représente la douceur qui attire, — tandis que l'allopathie offre à la pensée une série de moyens ennuyeux ou répugnants, quand ils ne sont pas redoutables.

Tout cela m'a convaincu, et je suis devenu un partisan très-fervent de la bienfaisante homœopathie, et il y a dix ans au moins que je persiste dans mes opinions à cet égard.

Guérir ou au moins soulager, c'est, je crois, tout ce que l'on peut raisonnablement réclamer de la médecine et de son médecin.

Pendant ces dix années, ma femme, nos enfants et moi et nos domestiques avons tou-

(1) Granier, de Nîmes (Conférences sur l'homœop.). — Perrussel (Guide du médecin). — Espanet (Etudes élémentaires sur l'homœop., et Clinique de Staouëli, etc.) — Chauvet (Lettres au doct. Bretonneau, etc.) — Teste (Comment on devient homœp.). — Imbert Gourbeyre (Lectures sur l'homœop.). — Rapou (Histoire de l'homœop.). — Chargé (De l'Homœop., etc.) — Et autres.

jours été traités homœopathiquement, ce qui m'a mis à même de constater énormément de faits irréfragables et m'a confirmé de plus en plus dans la confiance que j'ai vouée à l'homœopathie. — C'est ainsi que j'ai vu les globules guérir des fièvres, des métrorrhagies, une attaque de croup, des coliques menstruelles violentes, des plaies, des maux de gorge, etc., etc.

Joignez à cela que j'ai moi-même employé l'homœopathie *sur des animaux* (chevaux et vaches), et cela bien des fois ; que j'ai réussi le plus souvent d'une manière surprenante, et que je n'ai employé pour cela que des doses infinitésimales, puisque je n'ai à ma disposition que des globules (6e, 12e, 18e et 30e dilut.).

C'est donc, comme vous le voyez, mon cher Docteur, sur des faits que j'ai vus et bien vus que se fondent mes convictions homœopathiques.

Je dépose ce témoignage entre vos mains. Gardez-le ou faites-en tel usage qu'il vous plaira, je n'y attache d'autre importance que celle de rendre hommage à la vérité, *trop méconnue* et trop calomniée. Je suis d'autant plus à mon aise pour rendre ce témoignage, que, n'étant pas médecin, je suis tout à fait désintéressé dans ce grand procès ; je ne suis pas juge et partie, et je ne fais qu'obéir à mes convictions.

Eh ! mon cher Docteur, qu'en voilà long pour vous dire si peu de chose ! Je crains fort de vous avoir ennuyé, mais je compte sur votre indulgence. A vrai dire, je ne croyais pas en commençant que je vous en écrirais si long.

Quoi qu'il en soit, recevez, mon cher Docteur, l'assurance de mes sentiments très-distingués.

RENAULT, *Juge de paix.*

VARIÉTÉS.

—

L'HOMME ET LE SERPENT.

Le Dr Short a publié un relevé duquel il résulte qu'en 1866, dans la seule présidence de Madras, il est mort 1890 personnes, par suite de morsure de serpents venimeux.

(*Cosmos.*)

* * *

ABSORPTION MÉDICAMENTEUSE PAR LA PAUME DES MAINS.

« M. Dufay (de Blois) a obtenu de bons résultats de l'administration du sulfate de quinine en mettant à profit l'absorption cutanée suivant le mode ci-après : L'épiderme de la face palmaire des mains ayant été ramolli par un bain tout tiède (chez une femme atteinte de névralgie intermittente et de gastralgie), il fit verser dans la paume de la main une cuillerée d'eau contenant un gramme de sulfate acide de quinine en dissolution et frotter les deux mains l'une contre l'autre jusqu'à disparition du liquide. Une heure après, les vertiges et les bourdonnements tourmentaient la malade, mais la névralgie ne revint pas. Dans dix autres cas, M. Dufay a eu recours au même procédé, même sans contre-indications de la voie gastrique, et l'effet physiologico-thérapeutique n'a jamais manqué. » (*Gaz. hebd.*, mai 1867 ; *Union méd.*, 5 octobre 1867 ; la *Tribune médicale*, 27 octobre 1867.)

Une heure après, les vertiges et les bourdonnements tourmentaient la malade ! — Effets primitifs du sulfate de quinine.

Ces tourments eussent été évités, sans rien changer à l'action curative, si on eût versé dans la paume de la main une moins grande quantité de sulfate de quinine.

A. C.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

UN GRAND ÉVÉNEMENT.

M. le Dr Marchal (de Calvi), que nous entourons nous-mêmes de tous nos hommages à cause de la distinction de son talent et de l'honorabilité de son caractère, vient de prendre une initiative courageuse qui l'honore et de laquelle peuvent résulter pour l'homœopathie de très-grands avantages.

Il vient d'ouvrir dans les colonnes de son journal (*la Tribune médicale*) une large place pour l'étude et la discussion de la DOCTRINE HOMOEOPATHIQUE.

Voici le titre de son choix : *Pourvoi en révision de l'arrêt prononcé contre la doctrine homœopathique.*

Et sous ce titre on lit de belles et nobles paroles entre lesquelles nous choisirons celles-ci, comme étant plus dignes d'être remarquées :

« ... On a jugé, dit-on. Halte-là ! ce sont les Facultés et les Académies qui ont jugé. Or, je respecte les corps constitués, mais je n'admets pas leur infaillibilité. Voyez la découverte de la circulation et l'antimoine; voyez la vapeur ; voyez le sucre de betterave. « Va te faire sucre ! » disait Talleyrand. Il s'est fait sucre, et c'est peut-être lui qui a édulcoré la dernière tasse de tisane du diplomate. Béranger a buriné quelque chose là-dessus :

Vieux soldats de plomb que nous sommes !

...« En matière de thérapeutique, la pratique générale est le seul juge légitime. C'est aux praticiens de prononcer...

« ... Que vous en coûtera-t-il d'essayer, surtout quand vous aurez échoué par les moyens ordinaires ? On prétend que l'expectation, dans le traitement de la pneumonie, donne de meilleurs résultats que le traitement par les antiphlogistiques, par les antimoniaux, etc. D'autre part, on affirme que les médicaments infinitésimaux n'ont pas plus d'action que de l'eau claire. Qu'est-ce que ça vous fait de donner un peu d'eau claire à vos pneumoniques ? Donnez-en, et voyez si l'expectation avec l'eau claire des homœopathes fournira ou ne fournira pas de meilleurs résultats que l'expectation simple. De deux choses l'une : ou les médicaments hahnemanniens ne sont effectivement que de l'eau claire, et ils n'offrent aucun inconvénient, ou ils ont une action, et VOTRE DEVOIR

EST DE LES EXPÉRIMENTER D'APRÈS LES INDICATIONS DE CEUX QUI SAVENT LES EMPLOYER.

« ... Lecteurs de *la Tribune*, qui m'avez donné tant de preuves de bienveillance, vous savez que je suis incapable de vous tromper sciemment. Je parle de bonne foi, et je vous dis: Essayez, voyez, jugez par vous-mêmes, *sans haine et sans crainte, en hommes probes et libres*, comme le jury aux assises, puis faites connaître les résultats que vous aurez obtenus ; s'ils sont affirmatifs, vous aurez avancé le jour de la grande réconciliation et rendu un service signalé à l'humanité, à la science et à la dignité professionnelle (1). »

Cet appel, qui nous ravit par son indépendance, et qui est conçu en des termes que nous ne pourrions trop approuver, puisque le bon sens et la loyauté les ont seuls dictés, a été immédiatement suivi d'une réponse de M. le Dr Jousset, Président de la Société homœopathique de France ; réponse que nous nous faisons un devoir et un plaisir de reproduire.

LA MÉDICATION HOMOEOPATHIQUE DEVANT LES MÉDECINS PRATICIENS.

(Premier article.)

—

« Mon cher et très-honoré confrère,

« Vous avez voulu que le nom de *Tribune médicale* ne fût pas un vain titre, et que la parole fût accordée dans votre publication aux représentants de toutes les écoles, aux promoteurs de toutes les réformes médicales, et vous avez poussé si loin l'impartialité, que vous n'avez pas craint de laisser le champ libre à la doctrine la plus impopulaire de notre époque.

« L'homœopathie a, en effet, épuisé toutes les juridictions supérieures, et, condamnée par les Facultés et les Académies, elle n'a plus aujourd'hui qu'une seule ressource, celle d'en appeler aux médecins praticiens.

« Ce souverain juge, ce suprême tribunal, qui décide en dernier ressort de la valeur de toute doctrine, lui a été refusé jusqu'ici par l'intolérance ou la pusillanimité de la plupart des organes de la presse médicale, qui dans cette cause se sont faits les complices ou les complaisants de la médecine officielle. Votre esprit indépendant, monsieur le rédacteur en chef, a su s'élever au-dessus de ces petitesses, et, grâce à vous, la réforme thérapeutique la plus radicale qui se soit produite depuis les temps historiques de la médecine pourra être exposée devant des juges compétents, c'est-à-dire devant les médecins qui, portant vraiment le poids du jour et de la chaleur, sont à chaque instant aux prises avec les difficultés de la clientèle, et qui, en face des lacunes et des contradictions de la thérapeutique, saluent avec joie tous les travaux qui tendent à donner à la pratique médicale une sécurité plus grande.

« J'ai hâte, très-honoré confrère, d'arriver à la démonstration clinique de la médication homœopathique, car je sais que les doctrines impopulaires ne peuvent pas compter sur la patience du lecteur. Aussi, après avoir exposé sommairement en quoi consiste la médication homœopathique, j'arriverai dès aujourd'hui à des applications pratiques. Je joindrai à chaque exemple le mode de préparation du médicament, afin que tout médecin puisse vérifier l'efficacité des doses atténuées.

« La méthode homœopathique est un produit

(1) La *Tribune médicale*, no du 29 novembre 1868, p. 97-99.

direct de la méthode expérimentale, et c'est un tour de force incomparable que d'avoir réussi à la faire passer pour un produit de la rêverie allemande. En effet, l'expérimentation des médicaments sur l'homme sain et sur les animaux, la loi des semblables et les doses atténuées, tels sont les principes sur lesquels repose la médication homœopathique.

« Le premier a servi à constituer une matière médicale de la méthode expérimentale et positive ; la loi des semblables est, pour l'indication du médicament, une règle qui ne laisse aucune part à l'hypothèse, et les doses atténuées ou infinitésimales sont depuis plus d'un demi-siècle entrées dans la pratique de plus de dix mille médecins.

« La thérapeutique a fait assez de progrès dans ces dernières années pour qu'il soit inutile de faire ressortir aujourd'hui les avantages considérables qu'elle a retirés de l'étude des médicaments sur l'homme sain. Grâce à la connaissance des effets physiologiques des médicaments, la matière médicale a cessé d'être *cet amas incohérent* dont parlait l'illustre Bichat, et elle est devenue une science positive.

« Qui osera contester à Hahnemann la gloire d'avoir poussé la matière médicale dans cette voie? Je sais que Storck et quelques autres avaient étudié un certain nombre de médicaments sur l'homme sain. Mais que sont ces tentatives isolées auprès des travaux de Hahnemann, qui, dès la fin du siècle dernier, publiait l'histoire de 27 médicaments, et qui depuis, avec le concours de ses élèves, a donné la pathogénésie de plus de 200 médicaments!

« Quant à la loi des semblables, si elle n'est point acceptée par tous les médecins comme la règle unique des indications, elle est reconnue au moins comme une règle sûre dans un grand nombre de cas. Qui peut dire que l'action du *calomel* dans la dyssenterie, de l'ipécacuanha dans la diarrhée, de l'arsenic dans les affections de la peau, ne rentre pas dans la loi des semblables, ne constitue pas une médication homœopathique?

« Je n'insiste pas, mais je veux seulement faire remarquer la supériorité de la thérapeutique homœopathique et montrer par un exemple qu'elle mérite incontestablement le nom de thérapeutique positive, puisqu'elle ne relève ni de l'empirisme, ni de l'hypothèse. Comparez, en effet, la méthode qui prescrit le calomel, et surtout le sublimé corrosif dans la dyssenterie, avec la thérapeutique étiologique de Galien et de ses élèves. Le disciple de Hahnemann fait reposer son indication sur deux faits : les symptômes connus de la dyssenterie et les symptômes également bien connus de l'empoisonnement par le sublimé; tandis que le disciple attardé de Galien et tous les fauteurs de la thérapeutique étiologique ne peuvent procéder que par hypothèse. Pour eux, le problème de la cure consiste à trouver les contraires de la cause morbide : *Sublatâ causâ, tollitur effectus;* et ce n'est point un petit labeur. Les voilà donc élevant hypothèse sur hypothèse sur la nature de la dyssenterie et sur sa cause prochaine. Puis, parallèlement, ils recommencent les hypothèses sur l'action tonique, dépurative, controstimulante, antiphlogistique, des médicaments. Enfin, armés d'une hypothèse thérapeutique, ils l'appliquent à une hypothèse pathologique, et bienheureux sera le malade s'il bénéficie d'une semblable méthode!

« Je sais qu'après un certain temps de pratique la plupart des médecins, dégoûtés de la thérapeutique hypothétique, se jettent ré-

solûment dans l'empirisme et bénéficient des connaissances que fournit une observation personnelle; mais, de bonne foi, l'empirisme est-il un refuge où la science et l'art doivent demeurer à jamais? N'est-ce pas plutôt une tente dressée dans le grand désert que le scepticisme de notre siècle a créé dans le domaine de la thérapeutique? Et qui de nous ne serait heureux d'entrer enfin dans l'édifice solide de la thérapeutique positive et expérimentale?

« La loi des semblables et l'expérimentation du médicament sur l'homme sain sont, du reste, généralement acceptées aujourd'hui, et la question des doses infinitésimales est la seule qui soit sérieusement contestée; aussi sommes-nous persuadés que, si nous consentions à jeter par-dessus le bord le globule hahnemannien, toute cette tempête qu'ont soulevée autour de nous les passions médicales s'apaiserait bien vite, et que nous redeviendrions pour tous *de très-honorés confrères*. Mais science oblige plus que noblesse, et nous sommes tenus d'honneur à porter tout entier le fardeau de la vérité thérapeutique... »

De la médecine traditionnelle à la médecine homœopathique il n'y a pas si loin qu'on le pense généralement, parce que la loi de similitude, qui est la pierre angulaire de l'homœopathie, est dans la tradition, et parce que la tradition n'a rien de plus solidement établi que ce fait, à savoir : les médicaments guérissent les états morbides semblables à ceux qu'ils sont aptes à produire à l'état sain; exemple : le soufre, le mercure, le fer, le quinquina, etc., etc.

Donc, à voir des débats d'une telle importance s'engager dans un journal dont le savant rédacteur en chef nous donne la bonne nouvelle (page 97) qu'il n'a jamais exercé et qu'il n'exerce d'autre médecine que la médecine traditionnelle, on ne peut que se réjouir; et pour tous les amis du progrès scientifique c'est un événement, car le moindre avantage qui puisse résulter de cette courageuse initiative, c'est de voir efficacement combattue l'ignorance trop généralement répandue sur le compte de l'homœopathie, et de voir réduire à des proportions plus étroites et moins profondes l'écart qui existe encore entre l'enseignement officiel et l'enseignement de l'école homœopathique.

Déjà, la valeur des combattants qui sont descendus dans l'arène nous est d'un bon augure, et nous prenons volontiers l'engagement de tenir nos lecteurs au courant des péripéties de ce tournoi, qui promet d'être aussi brillant que profitable aux intérêts de la vérité.

Seulement, par avance, et pour que personne ne puisse se méprendre sur l'étendue des intérêts dont nous avons pris en main la défense, nous protestons énergiquement contre tout amoindrissement que l'on voudrait faire subir à la doctrine homœopathique telle que Hahnemann nous l'a donnée et telle que l'ont suivie jusqu'à ce jour ses vrais disciples dans les deux hémisphères.

La médication homœopathique n'est pas la doctrine homœopathique; la médication homœopathique est à la doctrine homœopathique ce que la partie est au tout; elle est la conséquence du syllogisme dont les prémices ne méritent pas moins d'être défendus, et de la vérité de ces prémices nous soutenons qu'il est absolument nécessaire de se bien pénétrer, précisément pour que la conséquence ne fuie pas devant nous.

Hahnemann nous a dotés de la grande vérité thérapeutique. Eh! assurément, ce n'est

pas nous qui aurons jamais la velléité de le contester; mais, à côté de la grande vérité, comme pour la rendre plus féconde, comme pour en faciliter l'application et pour en multiplier indéfiniment les bienfaits, son génie nous a révélé bien d'autres vérités encore qui, par leur ensemble, constituent une doctrine, et c'est cette doctrine tout entière que nous prétendons que l'on défende pour satisfaire aux droits, qui nous paraissent ici imprescriptibles, de la justice et de la vérité.

Ainsi, dynamisme vital; dynamisme médicamenteux; excellence des dilutions sur les doses massives, quoique le chiffre des dilutions soit variable à l'infini, parce que l'individualisation est toujours là avec ses exigences; répétition peu fréquente des doses; infection miasmatique de l'économie dans les maladies chroniques, etc., voilà tout autant de points essentiels sur lesquels il nous serait impossible de faire des concessions. Nous ne pouvons pas plus les rejeter que le globule hahnemannien.

Et ce n'est pas étonnant; nous sommes les ouvriers de la première heure; nous avons reçu des leçons du Maître, nous avons été élevés dans le respect des convictions et de la pratique de Bönninghausen, de Hartmann, de Rummel, de C. Hering, etc.; nous avons grandi par les conseils et l'amitié de Longchamp, de Des Guidi, de Desaix, de Gastier, de Croserio, de Petroz, de Molin, de Léon Simon père, de tout ce que l'homœopathie a compté jusqu'à ce jour de plus habile et de plus vénéré. L'expérience nous a confirmés dans nos principes et nos convictions, et notre expérience est raffermie par celle d'un grand nombre de confrères qui ne veulent pas être autres que hahnemanniens; comment pourrions-nous nous mettre en opposition avec l'expérience?

Nous ne pouvons nous rendre que sur des preuves réitérées, et ces preuves, nous sommes à les attendre.

Notre adhésion complète à Hahnemann ne nous empêche pas d'appeler la discussion et de rendre à chacun la part de mérite qui lui est due; non-seulement la supériorité n'est pas une gêne pour nous, mais nous déclarons qu'il n'est pas, qu'il ne peut pas y avoir d'admiration qui soit au-dessus de nos forces. Que la supériorité se fasse ; qu'un génie rayonne plus de lumières que Hahnemann, si le temps nous en laissait les forces nous voudrions encore être les premiers à les reconnaître. Jusque-là, trente années d'études ne peuvent être abandonnées.

A part cela, dans toutes les questions de dignité professionnelle, de science et d'humanité, nous tendrons volontiers la main à nos contradicteurs pour hâter le plus possible le moment heureux de la grande et sincère réconciliation.

Dr A. Chargé.

ESQUISSE
D'UN PLUS LONG TRAVAIL
SUR LES
MÉDICAMENTS
A PROPRIETES VARIABLES
ET A PROPRIÉTÉS PERMANENTES
OU
ISO ET MÉTADYNAMIQUES
PAR
LE Dr Alp. BECK.

(Suite et fin) (1).

PHOSPHORE.

L'oxygène combiné avec certains corps excite l'apparition de nombreux et importants

(1) *Bibl. hom.*, p. 377.

effets; d'autres fois, au contraire, il agit d'une manière coercitive. C'est le cas pour le *Phosphorus*, surtout pour sa combinaison hyper oxygénée, l'acide phosphorique. Cependant on retrouve dans celui-ci les symptômes suivants du radical : douleurs ostéocopes, exostoses et autres maladies des os; furoncles, dartres sèches, engelures, fourmillement à la peau, ulcérations cutanées; somnolence diurne, sommeil tardif, insomnie nocturne, sommeil comateux, cauchemar; hypocondrie; couleur jaune de la sclérotique, myopie, amblyopie; hyperesthésie de l'ouïe, écoulement de matières fétides par le nez; facies hippocratique; tension cutanée de la face, crevasses aux lèvres; gonflement des glandes sous-maxillaires; odontalgie qu'exaspère la chaleur du lit; tuméfaction et saignement des gencives; mucosités visqueuses et sécheresse de la bouche ; excoriation du palais, douleur ulcérative de la gorge; sensation de froid ou de brûlement épigastrique, ballonnement abdominal, spasmes et brûlement dans le ventre, gonflement des glandes inguinales, selles fragmentées ou diarrhéiques indolores, non affaiblissantes, ou avec chute extrême des forces, selles en bouillie; urine aqueuse abondante; spermatorrhée, douleur et gonflement des testicules; enrouement et âpreté gutturale, toux par chatouillement dans le larynx et la poitrine, expectoration purulente, sensation de fatigue et pression dans la poitrine; tremblement des membres supérieurs, doigts morts, gerçures aux mains, etc.

Mais de nombreux et caractéristiques effets de *Phosphorus* sont éliminés de son acide. Ainsi font défaut dans *Acid. phosp.* les hémorrhagies par divers organes : peau, nez, estomac, intestins, utérus, bronches et poumons; le somnambulisme ; la congestion sanguine à la tête avec vertiges et battements; l'héméralopie, l'otorrhée jaunâtre, le tressaillement des muscles faciaux, la névralgie faciale, la carie de la mâchoire, la rumination, la boulimie, la paralysie du sphincter anal, le priapisme et le satyriasis, l'avance ou le retard, l'excès ou la diminution des menstrues, l'érysipèle, l'inflammation et la suppuration des glandes mammaires, les symptômes de bronchite catarrhale, de bronchopneumonie, d'hépatisation pulmonaire, de paralysie pulmonaire, la congestion sanguine de la poitrine et des gros vaisseaux, les taches jaunes de la peau, les nombreux signes de paralysie de divers organes, etc. Malgré cela, on constate dans *Acidum phosp.* moins de déviation du type que dans les acides provenant du carbone, de l'azote et du soufre.

Les combinaisons ternaires de *Phosphorus* s'amoindrissent rapidement; on y retrouve bien encore quelques traces de l'action du puissant corps simple, mais en elles dominent plutôt des propriétés qui les rapprochent des bases qui en font partie.

MERCURE

Le mercure est un type ineffaçable que peuvent bien voiler légèrement certaines combinaisons, mais jamais au point de faire disparaître son empreinte caractéristique. Le mercure soluble, les oxydes, les proto et deuto-chlorures, le sulfate, le cyanure, les iodures de mercure, etc., oscillent tous autour des principaux traits propres à l'action de ce métal. L'ulcération et l'éruption tuberculeuse, termes extrêmes de l'action mercurielle sur le derme, la carie et ses contraires, les végétations osseuses et l'éburnation, les symptômes scorbutiques, les douleurs pério

diques à exacerbation nocturne, les fausses membranes, l'éphidrose, le gonflement et la suppuration des glandes, le tremblement des membres, le ténesme anal et la sécrétion intestinale muco-sanguinolente, etc., sont des propriétés que le mercure conserve dans les combinaisons chimiques dont il fait partie. Lorsqu'il est uni à des substances douées d'une virtualité permanente aussi, on voit les deux corps exercer souvent une coercition réciproque, mais ni l'une ni l'autre des substances ne perd ses propriétés fondamentales. Restreintes dans leur nombre, elles ne reflètent pas moins une double empreinte. Les iodures participent évidemment des propriétés des deux radicaux; dans le cyanure de mercure l'action productrice des fausses membranes est intégralement conservée de même que celle de l'acide cyanhydrique, la sidération du système nerveux n'a subi aucune altération, comme la clinique me l'a démontré dans les affections de la gorge, où ces deux éléments constituent l'essence de la maladie (Diphteritis). Dans les sulfures, malgré la présence du grand antidote dynamique des mercuriaux, l'individualité hydrargyrique résiste au point qu'ils restent aptes à remplir plusieurs des plus importantes indications de ce métal. Dans les sels ternaires eux-mêmes le type persiste.

OR.

Un des agents les plus remarquables par la netteté de ses effets, la nature et la sphère de son action, c'est bien certainement l'or. Ses symptômes moraux, qui en font un des remèdes les plus précieux, traversent immaculés les diverses combinaisons de ce métal : *Aurum sulfuric.*, *Aurum muriatic.*, *Aurum natro-muriat.* Il en est de même de ses effets objectifs : la décoloration des selles, l'inflammation et carie des os, l'action spéciale sur les muqueuses de la tête, sur le foie, l'utérus, les testicules, les reins, le cœur, etc., démontrent la permanence dans chacun de ses composés des propriétés primordiales de l'or. A ses côtés s'effacent la soude, l'acide sulfurique, le chlore; tout au moins ces corps n'arrivent-ils qu'à produire des nuances dans l'action fondamentale de ce métal. La similitude d'effets des diverses préparations d'*Aurum* s'étend jusqu'au point de permettre souvent de substituer l'une à l'autre ces diverses substances, tandis qu'on ne saurait le faire pour les divers mercuriaux, qui ne laissent pas que d'offrir des nuances bien tranchées, qui leur donnent des appropriations spéciales. Cependant il n'est pas impossible de retrouver dans *Aurum muriaticum* des symptômes qui se rapprochent de ceux de *Chlorium*, ceux que celui-ci conserve dans d'autres combinaisons binaires.

En soumettant à un examen analytique les autres matières simples qu'emploie la médecine, il me serait facile de démontrer que le magnesium, le chlore, l'aluminium, la potasse, le manganèse, le zinc, etc., sont plus ou moins sujets, dans leurs combinaisons chimiques, à voir leurs propriétés dynamiques s'altérer et même s'effacer; tandis que la baryte, l'antimoine, le brome, l'iode, l'arsenic, le platine, l'argent, le plomb, se maintiennent avec leurs caractères spéciaux, la sphère et la nature de leur action, dans toutes les combinaisons dans lesquelles ils entrent.

De l'étude des corps simples et de leurs composés résulte clairement la conclusion que les uns perdent rapidement leurs pro-

priétés typiques quand ils font partie de combinaisons chimiques. A cette catégorie appartiennent l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le carbone, le soufre. Reconnaissables encore dans certains corps binaires, ces individualités sont entièrement anéanties dans les combinaisons ternaires. Dans celles-ci ces corps jouent le rôle d'excitateurs des propriétés radicales des autres composants, ou bien ils les amoindrissent ou les modifient sans les éteindre complétement. Ils ont cela de commun qu'ils ont de faibles équivalents chimiques : Hydrogène 12.50, carbone 75, oxygène 100, soufre 200.

D'autres conservent d'une manière plus stable leurs propriétés caractéristiques. Quoique leur type soit encore très-mobile, on le retrouve cependant plus ou moins accentué chez quelques-uns jusque dans les combinaisons ternaires, même lorsque les corps à propriétés indélébiles leur sont unis. Leur vraie virtualité ne dépasse guère leurs combinaisons oxygénées (oxydes et acides faibles), ou facilement réductibles à l'état d'acide carbonique (citrates, acétates, lactates), ou enfin à l'état haloïde. Ainsi le principe actif de la chaux, *Causticum*, son oxyde carbonaté, l'acétate de chaux, le sulfure de calcium, le nitrate et le sulfate de chaux forment une série dans laquelle le type causticum, encore brillant dans les premières combinaisons, s'efface rapidement dans les autres sels, au point de ne conserver plus que quelques-unes de ses propriétés primordiales. — Le fer métallique, ou réduit par l'hydrogène, est un médicament infiniment plus riche que le sulfate de fer, tandis que les oxydes purs ou unis à des acides faibles conservent l'empreinte à peu près intacte du radical. Dans les sels haloïdes de fer, donnés à doses massives, leur instabilité dégage facilement le type primitif, grâce aux décompositions qui ont lieu, tandis qu'à doses infinitésimales, où le médicament ne paraît plus soumis aux réactions chimiques, les sels de fer ne sont plus que des agents amoindris. Le phosphore et l'acide phosphorique ont encore de nombreux rapports, soit dans leur sphère d'action, soit dans la modalité morbibe qu'ils impriment à l'organisme; mais ce magnifique type décroît et s'efface rapidement dans ses combinaisons ternaires. Il en est encore de même de *Natrum*, *Potassium*, *Chlorium*, etc. L'équivalent de tous ces corps est déjà beaucoup plus élevé que dans la première catégorie. Calcium 250, Phosphorus 400, Ferrum 350, Potassium 499, etc.

L'arsenic 93,750, l'or 1,229, l'argent 1,349, le mercure 1,250, le plomb 1,294, l'iode 1,586, sont des types ineffaçables et leurs équivalents les plus élevés. Lorsque les corps des deux premières catégories forment des combinaisons avec eux, le type de l'or, du platine, du plomb, de l'iode, présente sans doute des modifications; mais quoique le plus souvent ils ne fassent qu'effleurer ces énergiques propriétés, les leurs disparaissent ordinairement. Lorsque l'oxygène produit, avec le soufre et l'azote, l'acide sulfurique et l'acide nitrique, l'analyse des propriétés des deux composés ne permet pas de conclure que l'oxygène, l'azote et le soufre sont les radicaux de ces substances; ce sont de nouvelles individualités qui ne gardent presque rien de leur origine. Mais que l'oxygène, le chlore, les acides nitrique et sulfurique, la soude, viennent à se combiner avec l'or, le mercure, l'arsenic, l'iode, etc., les nouveaux corps qui en résulteront ne feront pas disparaître les types de ces derniers, plusieurs et sou-

vent la plupart de leurs effets traversant inaltérés les combinaisons binaires, ternaires et quaternaires. Ainsi l'action du mercure sur les glandes salivaires, de l'iode sur le tissu cellulaire et les glandes, du plomb sur le système nerveux, surnage dans toutes les combinaisons chimiques dont ils font partie.

La variabilité et la fixité des propriétés pathogénétiques, et par conséquent thérapeutiques, des corps simples et de leurs composés, sont donc en rapport avec la loi de l'équivalence chimique. Depuis l'inconstant hydrogène jusqu'aux immuables Aurum, Sodium, il y aurait donc une série de corps dont les propriétés croîtraient en stabilité en raison directe des équivalents, en raison inverse, par conséquent, de la puissance chimique primitive des corps simples, 1,250 d'hydrogène étant à 100 d'oxygène comme 200 de soufre, 400 de phosphore, 937 d'arsenic, 1,229 d'or, 1,586 d'iode.

MÉDECINE CLINIQUE.

Phthisie pulmonaire.

La phthisie pulmonaire est-elle curable? Telle est la redoutable question que se posent les médecins et les familles, et à laquelle l'homœopathie permet souvent de répondre affirmativement. Les annales de notre doctrine rapportent des faits de guérison de cette terrible maladie ; peut-être les observations laissent-elles à désirer sous le rapport des investigations du tubercule. Voilà pourquoi nous nous empressons de publier la guérison obtenue dans des conditions qui, nous l'espérons, ne lui laisseront subsister aucun doute.

Mlle Marie C., 21 ans, demeurant place aux Foins, n° 3, a été habituellement bien portante. D'une constitution en apparence assez robuste, d'un tempérament nervoso-lymphatique, elle a été formée à 15 ans, et ses époques apparaissaient régulièrement et sans souffrances. Sa mère est bien portante, sujette à des gastralgies hépatiques; son père est psorique; elle a deux sœurs : l'aînée a eu souvent des souffrances hépatiques, la cadette a eu une déviation antéro-postérieure de la colonne cervicale.

Elle n'avait jamais été sérieusement malade, mais elle s'enrhumait l'hiver assez facilement. Au commencement de mai 1868, elle eut une courbature qui la força à se mettre au lit. Elle éprouvait des frissons alternant avec une chaleur pénible et suivis de sueurs abondantes, surtout pendant la nuit. Un médecin appelé crut à une fièvre intermittente et administra de la quinine.

Vers le 15 mai, le bras droit commença à s'endolorir. Le moindre mouvement y développait des souffrances aiguës, qui persistèrent pendant huit ou dix jours.

Le 23, les douleurs cessèrent au bras droit et se portèrent violemment sur le membre inférieur gauche, qui devint œdématié dans toute son étendue. Le moindre mouvement arrachait des cris déchirants. En même temps apparut une toux sèche et tenace qui durait pendant deux ou trois heures consécutives et reparaissait en général trois fois par jour : le matin, à midi et le soir.

Pendant cette période il y avait de la constipation, que le médecin combattit avec la limonade Rogé. La fièvre était continue, coupée de violents frissons, pendant lesquels une sueur froide ruisselait sur tout le corps, même pendant le jour. Mais la sueur devenait excessive la nuit et s'accompagnait, bien

que le corps fût brûlant, d'une sensation de froid.

L'appétit était nul; la malade avait maigri considérablement, et la toux détachait des mucosités striées de sang, lorsqu'on me fit appeler le 6 juin.

La malade est dans un état d'émaciation extrême. La face est pâle, les yeux caves, la respiration haletante : 38 par minute; le pouls donne 120 pulsations et l'artère se laisse facilement déprimer, peau sudorale, expectoration puriforme tachée de sang, soif ardente, langue rouge, dégoût de tout aliment, même de bouillon. Tout le membre inférieur gauche est œdématié du bassin jusqu'au pied et ne peut pas se déplacer; urines jaunes laissant déposer un sédiment ochreux. J'apprends que la dernière époque menstruelle a eu lieu le 20 avril et ne s'est point reproduite.

A l'auscultation, tout le tiers supérieur de la poitrine est rempli de gros râles muqueux, et à l'expiration, surtout à gauche, on entend des souffles rudes comme râpeux. La malade est trop affaiblie, trop endolorie par le moindre mouvement pour me permettre d'ausculter les parties latérales et postérieures de la poitrine, mais l'exploration de la partie antérieure me fait porter le plus fâcheux pronostic.

J'avais été jusque-là le médecin de la famille, et je ne lui dissimulai ni mon mécontement d'avoir été appelé si tard et lorsque le mal me semblait irrémédiable, ni mes craintes d'une mort immédiate. On s'excusa d'avoir méconnu au début la gravité du mal, ce qui avait déterminé la famille à accepter les soins d'un médecin de la marine, ami ou petit parent. Je ne commençai donc le traitement que sous bénéfice d'inventaire et en faisant toutes mes réserves, et je donnai *aconit* 30e une goutte, eau distillée 150 gr. à prendre par cuill. de 4 en 4 heures.

La potion, terminée le 8, a modéré l'impulsion du cœur, 100 puls., et apaisé la soif. La toux est moins sèche, mais détache toujours des mucosités striées de sang. Il y a eu du sommeil, que la malade ne pouvait goûter depuis une semaine. Enfin, comme elle manifeste un peu moins de répugnance pour les aliments, je prescris du bouillon froid et bien dégraissé à prendre de 4 en 4 heures. Les sueurs continuent à être profuses, et je prescris *china*, 30e une goutte, eau distillée 150 gr., 1 cuill. de 4 en 4 heures.

Le 10, le sang a disparu des crachats, qui sont moins compactes et sur lesquels se détachent seulement quelques grumeaux jaunes sur un fond purement muqueux; la transpiration fatigue beaucoup la malade, dont l'état général n'a pas sensiblement varié. Je donne *sambucus*, 30e une goutte, eau distillée 150 gr., 1 cuill. de 4 en 4 heures.

Le 13, les sueurs profuses ont cessé; la peau conserve encore une certaine moiteur; la malade dort bien la nuit; sa respiration est plus naturelle, moins haletante, 30 par minute. A l'auscultation, les râles muqueux persistent, mais les souffles de l'expiration ne sont plus que rudes, ils ont cessé d'être rapeux; la langue est rose, et, bien qu'elle n'éprouve pas d'appétit, la malade reçoit et digère de petits potages. Les urines n'offrent plus les sédiments ochreux du début. Elle a eu hier une première garde-robe en diarrhée. Le membre inférieur est toujours œdématié, et les jambes sont glacées. La toux est grasse et détache facilement des crachats muqueux qui provoquent les nausées lorsqu'ils sont expectorés.

Ipéca, 30e une goutte, eau distillée 150 gr.,

1 cuill. de 4 en 4 heures. Bouillon, chocolat, petits potages de pâtes comme régime.

Le 17, les pieds ne sont plus froids, mais l'œdème persiste. Les crachats sont expectorés sans nausées. La diarrhée a disparu. La malade se plaint de douleurs violentes à la face, surtout vers la tempe droite, qui se sont manifestées depuis la veille au soir. La toux redevient sèche avec sensation d'étranglement spasmodique au gosier. A l'auscultation on entend des râles secs, bruits de souffle à l'inspiration et à l'expiration, 110 puls. *Belladonna*, 30e une goutte, eau distillée 150 gr., 1 cuill. de 4 en 4 heures. — Supprimer les potages, alimenter seulement avec du bouillon.

Le 20, la recrudescence fébrile a cessé. La toux est redevenue grasse, et le pouls ne donne plus que 100 puls. Mais les urines sont redevenues sédimenteuses; la langue est blanche ; adypsie. La malade est triste, préoccupée de sa maladie, et désespère de guérir. *Pulsatilla*, 30e une goutte, eau distillée 150 gr., 1 cuill. de 4 en 4 heures.

Le 24, amélioration notable de l'état moral; la langue s'est nettoyée, l'appétit se prononce, les urines sont claires, et le pouls ne donne plus que 90 puls. Bon sommeil; toux le matin avec expectoration muqueuse, selles régulières. Le membre inférieur est toujours œdémateux dans toute son étendue. *Apis mellif*, 30e une goutte, eau distillée 150 gr., 1 cuill. trois fois par jour. Potages, chocolat.

Le 4 juillet, l'œdème a disparu de la jambe; il est limité maintenant à la partie supérieure de la cuisse, où il forme intérieurement un gros bourrelet. Les mouvements de l'articulation coxo-fémorale sont toujours douloureux. Nouvelle potion de *apis mellif*, 30e.

Le 10, l'œdème du bourrelet interne est entièrement dissipé : urines belles, pouls à 80, appétit prononcé, toux avec expectoration muqueuse le matin, respirations 24 par minute. A l'auscultation, un peu de souffle à l'expiration au sommet droit, râles muqueux et souffles rudes au sommet gauche.

Apis mellif 30e. Côtelettes, cervelles, beefsteak, vin de Bordeaux coupé d'eau pour boisson.

Le 21, toute trace d'engorgement du membre a disparu, mais les mouvements de l'articulation de la cuisse sont encore très-douloureux. *Calc carb*, 30e une goutte, eau distillée 150 gr., 1 cuill. trois fois par jour; même régime.

Le 8 avril, la malade se plaint que la toux redevienne fréquente et s'accompagne de sueurs nocturnes; elle peut cependant remuer la cuisse sans douleur et voudrait bien quitter son lit. Je permets le lever pendant quelques heures et je prescris *phosphor*, 30e une goutte, eau distillée 150 gr., 1 cuill. tous les matins à jeun.

Le 16, la malade ne tousse plus; elle reprend des forces, marche et circule dans ses appartements, et n'aspire qu'au moment où elle pourra aller à la campagne.

Je permets son déplacement le 21 et je la munis d'une potion d'*apis mellif* pour favoriser le retour des règles, que semblent indiquer la bonne apparence de la malade et son persistant appétit. La toux n'a plus reparu ; seulement la malade se plaint d'une chute considérable de ses cheveux.

Les règles ont reparu le 20 septembre après une interruption de cinq mois.

J'ai ausculté la convalescente le 27 octobre : la respiration vésiculaire s'entend très-purement dans tout le côté de la poitrine. Au sommet gauche on perçoit encore un peu de souffle à l'expiration. Mlle C...

éprouve encore un peu d'essoufflement en montant et en marchant d'un pas rapide, mais elle a repris son aspect d'avant la maladie; toutes les fonctions s'exécutent bien, et elle a repris ses occupations ordinaires.

La guérison incontestablement obtenue d'une maladie tuberculeuse sera-t-elle durable? Il n'est pas permis d'être absolument affirmatif à cet égard. Tant de causes concourent à développer les prédispositions, qu'il n'est pas possible de prononcer qu'une rechute est impossible. Toutefois, ce qu'il m'importait de démontrer, c'est qu'une maladie mal traitée au début a pu prendre des proportions formidables, au point de m'inspirer des craintes sérieuses d'une mort prochaine. C'est aussi que la phthisie est curable lorsqu'elle est combattue par des médicaments appropriés. Enfin c'est que les doses infinitésimales sont efficaces, puisque je n'ai pas administré d'autre dilution que la 30°.

Dr Turrel.

CORRESPONDANCE.

—

A Monsieur le Rédacteur en chef
de la *Bibliothèque homœopathique.*

Cher monsieur et très-honoré confrère,

En 1862, je consignais dans la lettre suivante, adressée à l'*Homœopathe belge* et à la *Rivista omiopatica*, la relation d'un fait qui m'avait paru mériter l'attention de nos collègues et du public.

Voici la lettre :

« Je crois fort à propos de vous commu-
« niquer un fait particulier qui montre une
« fois de plus que le médecin homœopathe,
« en se guidant d'après les symptômes, peut,
« bien qu'ignorant la cause du mal souvent
« obscure et cachée, obtenir des résultats
« bien plus certains, plus avantageux, plus
« rapides, que ne peuvent le faire ses con-
« frères les allopathes, chez qui le traite-
« ment est subordonné aux hypothèses d'un
« diagnostic toujours difficile et quelquefois
« impossible à établir *à priori*. Le 29 du
« mois passé, en rentrant chez moi à midi
« et demi, je trouvai ma mère, âgée de 70
« ans, se tordant en proie aux plus vives
« douleurs — la face cadavéreuse, vomis-
« sant avec effort des matières verdâtres; —
« sur un fauteuil, offrant les mêmes symp-
« tômes et soumise aux mêmes douleurs,
« était étendue ma femme serrant convulsi-
« vement ma jeune fille de 2 ans, qui ne
« donnait d'autres signes de vie que des
« soubresauts convulsifs, suivis de vomisse-
« ments de même nature; dans la chambre
« à côté, gémissait pareillement une jeune
« couturière venue à la maison depuis le
« matin.

« Qu'on juge de mon état à la vue de ce
« navrant tableau! Il y avait bien là tous les
« symptômes d'un empoisonnement, puisque
« quatre heures avant j'avais quitté tout ce
« monde en parfaite santé. A mes interro-
« gations pour connaître la substance véné-
« neuse à laquelle ces désordres étaient dus,
« je n'obtenais de la part des malades au-
« cune réponse; quant aux domestiques en
« pleurs, ils déclaraient ne rien savoir.

« Il n'y avait pourtant pas de temps à
« perdre, pour mon enfant surtout!... Un
« examen rapide, et fait avec le sang-
« froid que je pouvais conserver dans ces
« terribles circonstances, me montra les
« symptômes suivants :

« Prostration des forces; froid général « de tout le corps; sueurs froides visqueu- « ses; pouls lent et presque éteint; verti- « ges; soif vive; face pâle, froide, hippo- « cratique, avec nez effilé, cercle bleu « autour des yeux; langue sèche, noirâtre; « brûlement dans l'arrière-bouche; dou- « leurs brûlantes dans le creux de l'estomac; « vomissements d'écume et de mucosités « vertes; constipation. L'analogie de ces « symptômes avec ceux que présente la « pathogénésie de *veratrum* m'y fit immé- « diatement recourir; sept ou huit globules « de la 12e dilution, jetés à la hâte dans un « verre d'eau, furent aussitôt administrés, à « petites gorgées, à tous les malades indis- « tinctement.

« Pendant ce temps plusieurs amis de la « famille étaient accourus. Le médecin du « consulat d'Italie (M. le Dr Chevalier Ste- « fanini), allopathe distingué, était accouru « comme les autres, et voulait à tout prix « administrer un émétique. A ma prière, il « m'accorda quelques minutes de répit.

« A la première ou à la seconde gorgée « de *veratrum* chez ma mère, ma femme et « la couturière, les vomissements cessèrent « et les douleurs diminuèrent. Ma jeune en- « fant, elle, reprit connaissance; la chaleur « se rétablit, mais les vomissements (pen- « dant une demi-heure) redoublèrent, quoi- « que sans efforts. Bref, le mieux con- « tinua chez tous, et rendit inutiles les se- « cours de l'allopathie, témoin, aussi bien « que les autres personnes présentes, de « l'entier rétablissement de quatre mori- « bonds, rétablissement opéré trois heures « après, sous l'action du simple verre d'eau « dans lequel avaient été jetés les globules « de *veratrum!* Le soir la table de famille « nous réunissait tous, et on en rendit grâce « à la Providence et à l'homœopathie. A « quelle substance est dû cet empoisonne- « ment? Nous l'ignorons encore après trente- « cinq jours écoulés. Nous ne pouvons que « soupçonner le *lait* d'avoir produit ces « désordres, car les personnes de la mai- « son qui n'en avaient pas pris n'ont rien « éprouvé. De ce nombre sont les deux « domestiques, mon frère et moi. Mais ce « *lait* lui-même, que contenait-il? Et com- « ment expliquer que ce *lait* a été pris im- « punément dans d'autres familles qui s'en « sont servies?

« Le voile qui couvre ce mystère ne sera « peut-être jamais soulevé!..

« En présence de cette obscurité dans la « cause morbide, comment aurait agi un « allopathe? Le cas était plus qu'urgent. A « quel antidote aurait-il eu recours? Serait- « il parvenu, même à force d'émétique, à « arrêter le mal aussi rapidement, sans lais- « ser aucune trace du prétendu antidote em- « ployé, et surtout chez une frêle créature « de deux ans?

« Questions auxquelles nous nous abste- « nons de répondre. »

Smyrne, 2 septembre 1862.

Cette année, c'est-à-dire après un laps de six ans, une servante que nous avions à notre service lors de l'accident, et que je rencontrai dans une famille de ma connaissance, me fit l'aveu que, des étagères rangées au-dessus des fourneaux de la cuisine où elle faisait bouillir le *lait*, une petite boîte en papier contenant des allumettes phosphoriques était tombée dans le lait. Elle avait servi ce lait, qu'on avait mêlé au café, et en voyant les désordres produits plus tard chez les quatre personnes, elle n'avait pas osé révéler ce qui

en était, de peur d'être fortement réprimandée, renvoyée, et de subir quelque châtiment.

Ainsi voilà un mystère expliqué, et si nous avons cru de notre devoir de publier ce fait, c'est afin de constater une fois de plus l'efficacité des doses infinitésimales, — la puissante énergie du *veratrum* contre les empoisonnements par le phosphore, et surtout l'excellence de la méthode homœopathique, qui, sans perdre un temp précieux à remonter à des causes cachées, s'applique exclusivement à saisir l'ensemble des symptômes pour y opposer le médicament dont la pathogénésie offre le plus de similitude, d'analogie, au cas donné.

Je me permets de vous transcrire ce fait et les quelques réflexions qui l'accompagnent, dans l'espoir que si vous lui accordez une petite place dans votre *Bibliothèque homœopathique*, il sera de quelque utilité pratique, vu les nombreux accidents d'empoisonnements qui affligent sans cesse une foule de familles depuis l'usage tellement commun des allumettes phosphoriques.

Agréez, cher monsieur et très-honoré confrère, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Smyrne, le 28 novembre 1868.

Dr Cricca.

LIVRES REÇUS.

1° *Nouvelles données de matière médicale homœopathique* et de toxicologie, ou des propriétés physiologiques et curatives d'un certain nombre de substances encore peu connues et peu étudiées en médecine. *Deuxième série.* Une preuve sur les doses. *Belladone*, *robinia acacia*, *iodure de potassium*, *sarracène pourpre*, *vétyver*, par le Dr L. T. Houat, de l'île de la Réunion.

Medicinal-Rath, Dr. C. Friedrich Trinks, in Dresden. — Ein biographisches Denkmal von Sanitätsrath, Dr. Hirschel, in Dresden. Bern.

Die Homöopathie und die Homöopathen. — Ein Beitrag zur Kultur derselben von Professor Dr. Munk.

Ueber das Wesen der Homöopathie. — Populärer Vortrg, gehalten im Berner Großrathssaale am 22. Mai 1868, von Prof. Dr. Munk. Bern.

VARIÉTÉS.

Une rectification.

L'Hahnemannisme, dans son dernier numéro, fait annoncer par la *Bibliothèque homœopathique* la rentrée du Dr Chargé au Dispensaire Saint-Laurent.

Pour rentrer quelque part, il faut en être sorti ; or le Dr Chargé n'est jamais sorti du Dispensaire Saint-Laurent.

Il a pu, par absence ou par un autre motif, y suspendre sa présence, mais son nom n'y a jamais été effacé.

Les consultations du Dispensaire Saint-Laurent ont lieu tous les dimanches. Oui, mais il n'est pas exact de dire qu'elles durent de 3 à 5 heures ; elles commencent à 3 heures et se prolongent aussi longtemps que se présentent des consultants, et l'heure du départ est sonnée au plus tôt à 6 heures.

*
* *

Ma conversion a l'Homœopathie.

Nous avons à regretter de n'avoir rien publié depuis longtemps des travaux continus pourtant et fort intéressants de notre éminent confrère et ami le Dr Chauvet, mais nos lecteurs recevront bientôt un dédommage-

ment sous ce titre : *Ma conversion à l'homœopathie.*

*
* *

Autres promesses qui se réaliseront bientôt.

1° Pharmacotaxie, ou *classification des médicaments*, par le Dr Granier.

2° Commentaires sur la thérapeutique : *dynamisme vital et médicamenteux*, par le Dr Perrussel, de Lyon.

3° Les Transformations en médecine, par le Dr Brentano, traduit de l'italien par Arnulphy, de Nice, président honoraire de l'Académie homœopathique de Turin.

4° Contribution *au traitement homœopathique* de la diphthérite (angine couenneuse), par le Dr de Villers, de Dresde, traduit de l'allemand (extrait de *Neue Zeitschript für homœop : Klinik*).

5° Les Caractéristiques des médicaments : *ce qu'il y a de plus nécessaire à connaître dans la matière médicale*, par le Dr Ad. Gerhardt de Baltimore, traduit de l'allemand (*Handbuch der homöopathie*), avec des additions nombreuses, par le Dr A. Chargé.

6° Lettres d'un adversaire et d'un client de l'homœopathie, recueillies par le Dr Roux (de Cette). — Suite.

*
* *

L'acide phénique contre les moustiques.

Les établissements britanniques de la côte africaine sont généralement situés dans des bassins de grandes rivières, dans des bas-fonds où la proximité de l'eau douce ou saumâtre, jointe à l'extrême chaleur du climat, donne naissance à des multitudes d'insectes qui font le supplice des Européens et leur rendent l'existence à peine supportable. Or, contre les attaques de ces parasites, l'acide phénique s'est montré un puissant préventif; et je tiens des plus hautes autorités de la colonie que, par un simple épongement de la peau avec une solution faible de cet acide, les Anglais peuvent enfin prendre un repos confortable pendant toute la durée des nuits, efficacement protégés contre l'insatiable voracité des moustiqnes, ce fléau des régions tropicales.

(Extrait du rapport officiel adressé par M. N.W. Mc Coy, chirurgien colonial de Sierra-Leone, au gouverneur de l'Afrique occidentale, relativement aux propriétés sanitaires de l'*acide phénique.*) *British medical* du 17 octobre 1868.

*
* *

Un nouveau journal homœopathique a Philadelphie.

On lit dans le dernier numéro du *Journal du Dispensaire Hahnemann* de Bruxelles :

« Nous recevons de Philadelphie le numéro 1er d'un nouveau journal homœopathique nommé *Le Soleil homœopathique.*

« A en juger par le numéro que nous avons sous les yeux, la nouvelle publication américaine sera digne de figurer à côté de toutes celles que le Nouveau Monde fait paraître périodiquement pour la défense et la propagation de notre doctrine.

« Voici, du reste, le résumé succinct de ce premier numéro.

« Le but que se proposent les rédacteurs est de répandre le plus possible les bienfaits de la doctrine hahnemannienne et d'en faire connaître les résultats merveilleux. Outre de nombreux faits cliniques qui viendront mettre

au jour la puissance curative de l'homœopathie et confondre ses détracteurs systématiques, la publication donnera mensuellement un état sommaire des maladies épidémiques, endémiques et contagieuses. Elle embrassera l'histoire du progrès de la nouvelle doctrine en suivant la marche envahissante que les institutions médicales, les sociétés et les dispensaires favorisent si bien dans le Nouveau Monde. En un mot, tout ce qui intéresse la pratique sera le but des recherches les plus savantes et les plus impartiales. Cette profession de foi qui ouvre les colonnes du journal est à la fois digne de la doctrine et des savants praticiens qui se sont imposé sa publication. »

*
* *

UN BON EXEMPLE A SUIVRE.

Cet exemple nous vient de Rome, où notre excellent confrère le Dr Ladelci a été appelé à la chaire de botanique à l'Université de Rome, chaire devenue vacante par la mort du professeur Sanguinetti.

Hahnemannien comme nous, le Dr Ladelci n'a pas été trouvé indigne d'entrer dans l'enseignement officiel. C'est pour nous une joie et pour les médecins à Rome un précieux encouragement.

NÉCROLOGIE.

Mort du jeune Imbert Gourbeyre.

M. le Dr Imbert Gourbeyre, professeur à l'École secondaire de médecine de Clermont, vient d'être cruellement frappé dans ses affections par la perte de son fils, âgé de 21 ans, interne à l'Hôtel-Dieu de Clermont, mort victime de son dévouement, d'une petite vérole qu'il avait contractée dans l'exercice de ses fonctions.

Ce jeune homme s'était déjà distingué par les deux grandes qualités qui font les médecins éminents, l'amour du travail et une ardente charité. Nous nous associons de tout notre cœur à la douleur et aux regrets de sa famille et de ses amis.

Mort du Dr Fleischmann à Vienne (Autriche).

Après avoir exprimé nos regrets devant des espérances perdues, sachons rendre hommage au talent, à l'expérience et aux services rendus. Le Dr Fleischmann a été et sera toujours une des gloires de l'école homœopathique; nous l'avons connu personnellement en 1847, et nous pouvons, en connaissance de cause, rendre bon témoignage de son mérite, qui lui avait valu une position exceptionnelle.

Dans sa longue carrière, le Dr Fleischmann a su conquérir bien des titres à la reconnaissance publique; mais le titre qui rendra sa mémoire impérissable, c'est d'avoir fondé et dirigé pendant plus de trente ans l'hôpital de Gumpendorff, qui a été en Allemagne même le premier hôpital homœopathique, et qui mérite ainsi d'être considéré comme la première pépinière de médecins homœopathes.

Ainsi passent les maîtres! Pour les remplacer, faisons des élèves, et pour faire des élèves, ayons des hôpitaux!

A. C.

ERRATA.

Page 268, 2e col., 32e ligne, au lieu de : *symptomologie*, lisez : *symptomatologie.*

Page 269, 1re col., 14e ligne, au lieu de : le poison, en produisant le même effet sur tous les *organes*, lisez : *organismes.*

Page 270, 1re col., 2e ligne, au lieu de : $= o$, lisez : $= a$.

Page 385, 2e col., 43e ligne, au lieu de : *Pitcavin*, lisez : *Pitcarn.*

Page 387, 2e col., 38e ligne, au lieu de : dont le *réformateur* français, lisez : dont le *professeur* français, etc.

PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

TABLE ANALYTIQUE DU PREMIER VOLUME

A

Aconit Napel (Aconitum napellus), par le Dr A. Chargé. Pages 345-372.
Angine inflammatoire (mal de gorge aigu, esquinancie), par le Dr A. Chargé. 166.
Antidotes, par le Dr Granier. 329.
A propos de la discussion sur la liberté de l'enseignement supérieur, par le Dr A. Chargé. 201.
A propos de la liberté de l'enseignement supérieur, spécialement de la médecine, par le Dr Turrel. 249.
A propos de la variole. Efficacité du vaccin dynamisé comme médicament et comme préservatif, par le Dr Turrel. 349.
Arnica, ses bienfaits. 16.
Arsenic (de l') dans le traitement du panaris, par le Dr Roux (de Cette). 199.
Asphyxie par le poussier de charbon allumé. 376.
Avis aux baigneurs. 248.

B

Bains de mer (les) de la Méditerranée et de l'Océan. — Hygiène, thérapeutique, par le Dr Turrel. 185.
Bibliographie. Application de la médecine homœopathique aux traitements chirurgicaux, par Ch. Bojanus (Bruxelles-Paris. J.-B. Baillière et fils). 94-124.
Bibliographie. Études sur les Eaux minérales de *Cauterets* (Hautes-Pyrénées), par le Dr Comandré. 245.

C

Café (le), contrepoison du tabac. 376.
Calcarea carbonica. Efficacité curative du carbonate de chaux, à l'adresse de ceux qui doutent encore de l'action des doses infinitésimales, par le Dr Goulon (de Weymar). 60.
Calomnie (une) à redresser, par le Dr A. Chargé. 337.
Caractéristiques de certains médicaments. 311.
Catéchisme de l'homœopathie, par demandes et par réponses, pour l'instruction des partisans de l'*homœopathie*, par le Dr G. O. Kleinert (Nordhausen, 1864). — Traduit de l'allemand par George Weber, pharmacien à Paris. 57, 309, 317, 356.
Causeries cliniques, par le Dr Ch. Dulac. 390.
Cholera (2 observations), par le Dr Turrel. 86.
Coloquinte, par le Dr A. Chargé. 91.
Commentaires sur la thérapeutique. Observations cliniques par le Dr Perrussel. 129.
Correspondance du Dr C. Dulac. 355.
Correspondance. Lettres de M. Alph. Foussemagne, de Lyon, ancien notaire. 126.
Correspondance du Dr Gillet, de Marseille. 168.
Correspondance de M. Renault, juge de paix. 390.
Correspondance, par le Dr Rossi. 211.
Correspondance. Lettre du Dr Turrel. 143.
Cours de médecine, par le Dr Simon fils. 16.
Cricca (Dr). Lettre. Du veratrum dans l'empoisonnement, par les allumettes phosphoriques. 404.
Cyanure (du) *de mercure* dans le traitement de la diphtérite. Observation par le Dr Beck. 162.

D

Découverte (une) en thérapeutique, qui rend à Hahnemann une tardive mais éclatante justice, par le Dr A. Chargé. 108.
Danger des inhumations précipitées. 280.
Dangers de certains cosmétiques, par le Dr Ligneau, 216.
Démonstration (la) des petites doses dites *infinitésimales*. par le Dr Turrel. 61.
Des fortes doses et des petites doses dans les maladies aiguës. Opinion motivée du Dr Weber. 93.
Dispensaire homœopathique Saint-Laurent, par le Dr A. Chargé. 360.

Doses infinitésimales. 1° Origine des doses infinitésimales, par le Dr Chauvet (de Tours).
2° Action des doses infinitésimales.
3° Mode d'action des doses infinitésimales.
4° Utilité pratique des doses infinitésimales. 40-97-190-233-252-275-291.
Dyssenterie. De ses symptômes et de son traitement, par le Dr A. Chargé. 48.

E

École (l') *de Montpellier* considérée dans ses rapports avec l'homœopathie, par le Dr Roux (de Cette). 33.
Empoisonnement par des doses infinitésimales. 216.
Esquisse d'un plus long travail sur les *médicaments* à propriétés variables et à propriétés permanentes ou iso et métadynamiques, par le Dr Alph. Beck. 361-377-397.
Evénement (un grand), par le Dr A. Chargé. 393-397.

G

Glose sur divers points, par le Dr Gastier. 78.
Grippe (de la). Fièvre catarrhale épidémique; influenza. Par le Dr A. Chargé.

H

Hahnemann. Organon de l'art de guérir (extraits), par le Dr A. Chargé. 113.
Histoire (l') *thérapeutique* des eaux minérales confirme la loi homœopathique, par le Dr A. Chargé. 242.
Homœogénie (de l'), par le Dr Granier (de Nîmes). 145.
Homœopathie (l') en Amérique. 140.
Homœopathie (l') en Angleterre. 128.
Homœopathie (l') en Angleterre, Meeting annuel des administrateurs et souscripteurs de l'hôpital homœopathique de Londres. 231.
Homœopathie (l') en Espagne, par le Dr Alvarez. 213.
Homœopathie (de l') à Londres. 59.
Homœopathie (l') à New-York. 296.
Homœopathie (de l') en Suisse, par le Dr Perrussell. 58.
Homœopathie (l') à Vienne, par le Dr A. Chargé. 343.

I

Individualisation (de l') *médicamenteuse* et des doses du médicament dans la thérapeutique hahnemannienne, par le Dr Perrussel. 105.

K

Kissingen. Note pour servir à l'histoire de ses eaux, par le Dr A. Chargé. 56.

L

Lettre du Dr Franco, suivie de réflexions, par le Dr A. Chargé. 31.
Lettres d'un adversaire et d'un client de l'homœopathie, recueillies par le Dr Roux (de Cette). 383.
Livres reçus par la rédaction de la *Bibl. hom.* 406.
Loi (la) *thérapeutique homœopathique*, dite *des semblables*, réclame sa place légitime dans l'ordre des autres lois de la nature admises par les sciences naturelles et assises sur des faits incontestés; par le Dr Villers. 265.

M

Matière médicale. Acide picrique; ses effets physiologiques et son efficacité curative, par le Dr A. Chargé. 209.
Matière médicale. Hydrastis du Canada (hydrastis canadensis), par le Dr Williamson. 256.
Matière médicale. De la Pulsatille (anemone pratensis), ses caractéristiques, par le Dr Gross. 229.
Médecine clinique. Première observation : Amygdalite chronique. Engorgement induré des amygdales. Iode. Guérison. Deuxième observation : Éclampsie, par le Dr Turrel.
Médecine clinique. Érysipèle phlegmoneux du bras, par le Dr Turrel. 303.
Médecine clinique. Fièvre inflammatoire. Observation du Dr Gueyrard, avec annotation du Dr A. Chargé. 381.
Médecine clinique. Hydrastis canadensis; son succès dans une maladie compliquée de l'utérus et de l'appareil digestif, par C. W. Boyer, M. D. Auburn, n. y. 257.
Médecine clinique. Laryngite aiguë. Cordes vocales dégagées en quelques heures par l'emploi d'argentum et drosera, par le Dr Frestier (Lyon). 85.
Médecine clinique. Fistule lacrymale consécutive à la rougeole, par le Dr Turrel. 289.
Médecine clinique, observations par le baron Monestrol. 66.
Médecine clinique. Observation (extrait du *British Journ. of Hom.*) suivie de réflexions par le Dr A. Chargé. 54.
Médecine clinique. Observations tirées de la pratique du Dr Gastier et suivie d'une conclusion par le Dr A. Chargé. 204.
Médecine clinique. Observations pratiques par le Dr W. E. Payne, de Bath (Maine). 333.
Médecine clinique. Rougeole, par le Dr Turrel. 223.
Médecine clinique. Scarlatine angineuse grave. Symptômes de méningite. Durée réduite à huit jours. Guérison, par le Dr Arnulphy (Nice). 28.

Médecine clinique. Première observation : *Tumeur* enkystée du genou. Deuxième obs. : *Verrues*; par le Dr Turrel. 164.

Médecine clinique. 1° Verrues. — Incontinence d'urine. *Thuja.* Guérison.

2° Nouvelle observation de guérison d'incontinence d'urine par *Thuja.*

3° Cécité à l'œil gauche, hémiopie à l'œil droit. Guérison par le carbonate de lithine. *Lithium carbonicum.*

4° Surdité. Écoulement purulent et fétide des oreilles. Guérison par le Tellure. *Tellurium.*

5° Gerçures douloureuses et saignantes au bout des doigts. Guérison par le pétrole. *Petroleum.*

6° Effet de l'acide benzoïque sur l'urine. 270-271-272-273-274.

Médecine vétérinaire. Morve des chevaux, par Courdouan, de Marseille. 223-239-278.

N

Nécrologie. Mort du Dr Gastier. 112.

— — Dr Latière. 328.

— — du baron de Monestrol. 328.

— — Dr Trinks. 328.

— — du jeune Imbert-Gourbeyre. 408.

— — Dr Fleischmann, à Vienne (Autriche). 408.

Note pour servir à l'histoire du Coqueret (*Physalis alkekengi*), par le Dr A. Chargé. 214.

Notes sur certains médicaments homœopathiques, suivies d'observations démontrant leurs effets curatifs, par Arthur C. Clifton esq. Northampton. 281.

Notice nécrologique sur le Dr baron de Monestrol, par le Dr Perrussel. 339.

O

Opinion de Récamier sur le rôle important des corps impondérables. 144.

Opposition (de l') *allopathique*, par le professeur Imbert-Gourbeyre, 17.

P

Panaris (du) et de son traitement, par le Dr A. Chargé. 136.

Philosophie médicale. De la nécessité de fonder la science médicale sur des principes, et de la voie qu'il faut prendre pour y parvenir, par le Dr Arréat. 81.

Phthisie pulmonaire. Observation par le Dr Turrel. 140.

R

Rage. Préservation par l'inoculation du venin de la vipère. 96.

Remercîments, par le Dr A. Chargé. 376.

Résidences d'hiver, par le Dr Turrel. 313.

Revue, par le Dr Loin. 217.

Rhume de cerveau (coryza), par le Dr A. Chargé. 30.

S

Similia similibus (extrait de la *Trib. méd.*). 327.

Simple communication à MM. les étudiants en médecine de toutes les Écoles. 304.

Société Hahnenannienne de Madrid (sa profession de foi), par le Dr A. Chargé. 65.

Substitution et Homœopathie, par le Dr Chauvet. 297.

Sucre (du) *de lait*, de sa purification, de son emploi médical envisagé surtout au point de vue de l'homœopathie, par *E. Seutin*, ph. à Bruxelles, avec une note de *M. Georges Weber*, ph. à Paris. 260.

T

Tâtonnements (les) de la thérapeutique, par le Dr Turrel. 236.

Transmission de la syphilis par une dragée. 112.

U

Ulcères dyscrasiques ; leurs différentes formes, leur traitement, par le Dr Bojanus. 367.

Un avis salutaire aux cultivateurs. 248.

Une énigme. 32.

Une visite à Vichy, par le Dr A. Chargé. 308.

V

Variétés. — *Absorption médicamenteuse* par la paume des mains. 392.

— *Acide phénique* (l') contre les moustiques. 406.

— Autres premesses qui se réaliseront bientôt. 407.

— Conseil de retourner en arrière, par le Dr A. Chargé. 32.

— De la divisibilité de la matière; où s'arrête-t-elle?—De l'asphyxie par immersion.—Sur un danger d'empoisonnement par le pain cuit dans des fours chauffés avec des bois de démolition ou avec des traverses usées du chemin de fer, par le Dr *Vohl*, de Cologne. — Observation sur des cartes de visite vénéneuses, par le Dr *Aeillstein*. 263.

Variétés. — De la mortalité en Angleterre. 215.
— Fraises. 80.
— Un hôpital homœopathique à Bénarès. 15.
— Homme (l') et le serpent. 392.
— Opium associé à la digitale contre l'excitation des aliénés. 344.
— Maladies causées par un excès de chaleur. *Diarrhée. — Nausées.* 264.
— Rectification (une). 406.
— Ma conversion à l'homœopathie, par le Dr Chauvet. 406 (annoncée).
— Société homœopathique du nord et du centre de l'Angleterre. 247.
— *Le soleil homœopathique.* Nouveau journal hom. à Philadelphie. 407.
— *Tournesol.* Ses effets. 216.

Variétés.—Un bon exemple à suivre. Dr Ladelci, à Rome.
— Un cas de légitime défense, par le Dr Perrussel. 33.
— Un petit croquis de la confraternité médicale chez les Tourangeaux. 64.
— Un petit mot entre deux parenthèses, par le Dr A. Chargé. 16.
— Vaccine (de la). 168.

Veratrum album (le) révélé à l'Académie impériale de médecine, en compagnie du *Veratrum vivide*, par le Dr A. Chargé. 69.

Vocation (de la) du médecin, par le Dr A. Chargé. 115.

Vulgarisation (de la) des sciences en général et de la *popularisation* de la médecine en particulier, par le docteur A. Chargé. 5.

Paris — Imprimerie Jouaust, 338, rue Saint-Honoré.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE